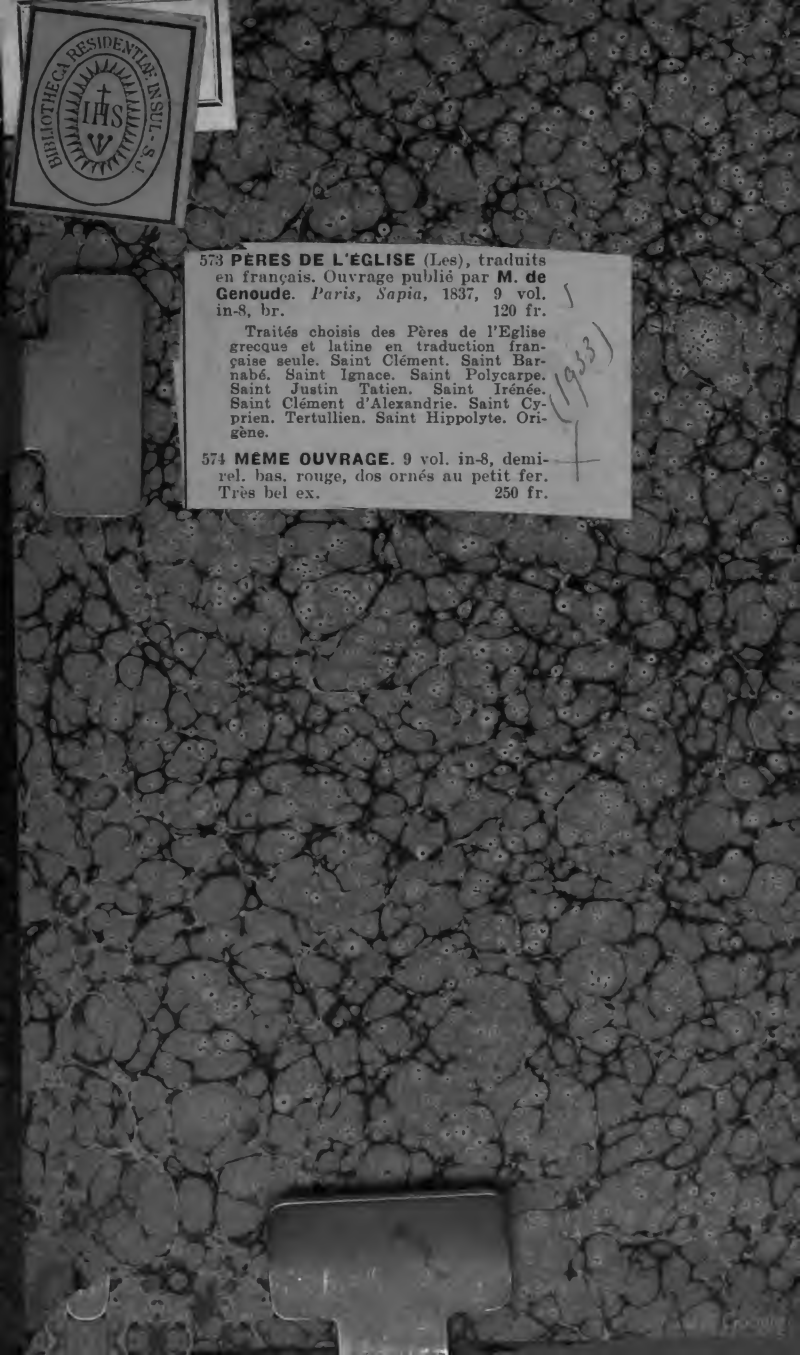



BIBLIOTHECA RESIDENTIAE INSUL. S.J.
IHS
573 PÈRES DE L'ÉGLISE (Les), traduits en français. Ouvrage publié par M. de Genoude. Paris, Sapia, 1837, 9 vol. in-8, br. 120 fr.
Traités choisis des Pères de l'Eglise grecque et latine en traduction française seule. Saint Clément. Saint Barnabé. Saint Ignace. Saint Polycarpe. Saint Justin Tatien. Saint Irénée. Saint Clément d'Alexandrie. Saint Cyprien. Tertullien. Saint Hippolyte. Origène.
574 MÊME OUVRAGE. 9 vol. in-8, demi-rel. bas. rouge, dos ornés au petit fer. Très bel ex. 250 fr.
(1933)



LES

PÈRES DE L'ÉGLISE.

TOME PREMIER.

PARIS. — IMPRIMERIE DE SAPIA,
RUE DU DOYENNÉ, 12.

LES

PÈRES DE L'ÉGLISE

TRADUITS EN FRANÇAIS,

OUVRAGE PUBLIÉ

PAR M. DE GENOUDE

ET DÉDIÉ

A MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ SAPIA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUES DE SÈVRES 16, ET DU DOYENNÉ 12.

1837.

« La foi de l'Église catholique est celle que Jésus-Christ a donnée, que les Pères ont conservée; l'Église est fondée sur cette foi, et celui qui s'en éloigne n'est pas Chrétien. »

SAINT ATHANASE.

« Qu'est-ce qu'un dépôt? C'est ce qui vous a été confié, et non ce que vous avez inventé. Ce n'est point le fruit de votre opinion particulière, mais la croyance publique. Il a commencé avant nous et il nous est parvenu; vous en êtes, non l'auteur, mais le gardien; non l'instituteur, mais le sectateur : vous ne montrez aux autres le chemin qu'en le suivant vous-même.

« Que la religion imite dans les âmes ce qui se passe dans les corps : quoique par la succession des années ils grandissent et se développent, ils demeurent toujours les mêmes... Que les anciens dogmes de notre foi soient exposés avec plus de clarté, de netteté et de précision qu'autrefois, cela est permis; mais il faut qu'ils conservent leur intégrité, leur substance et leur pureté... L'Église de Jésus-Christ, exacte et sévère gardienne du dépôt des dogmes qui lui sont confiés, n'y change rien, n'en retranche rien, n'y ajoute rien. »

VINCENT DE LÉRINS.

« Les articles de foi se sont multipliés avec le temps, non quant à la substance, mais quant à leur explication et à la profession plus expresse que l'on en a faite; car tout ce que nous croyons aujourd'hui a été cru de même par nos pères implicitement, et sous un moindre nombre d'articles. »

SAINT THOMAS.

« Nous devons à Dieu de singulières actions de grâces de nous avoir conservé ce précieux trésor, ces écrits des Pères, où nous trouvons le fond de la doctrine et la manière de l'enseigner. » FLEURY.

A MONSEIGNEUR

L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

MONSEIGNEUR,

Sous quels auspices plus favorables pourrais-je placer cet ouvrage que sous ceux de l'illustre et digne Prélat dont les travaux honorent à la fois la religion, l'Église, le sacerdoce et la patrie!

Dans ces temps de troubles, de discordes et d'affliction, il vous a été donné de montrer au monde ce que peut cette courageuse résignation qui accepte les tribulations comme une grâce, et les plus dures épreuves comme une loi de la Providence.

Souffrir et compâtir, tel a été le grand exemple de foi et de

charité que vous nous avez donné. Et cependant, en fléchissant sous cette croix que les hommes vous ont imposée, avec quel zèle et quelle ardeur n'avez-vous pas maintenu les droits de la vérité, les saintes lois de l'Église et l'autorité qui vous était confiée! Plein d'abnégation pour ce qui vous était personnel, gémissant et pleurant en silence sur les maux qui affligeaient la religion, également éloigné d'une résistance orgueilleuse et d'une soumission servile, vous avez été inébranlable au milieu des tempêtes publiques, et vous n'êtes sorti de cet état de calme et de mansuétude que lorsque vous y avez été contraint par des aggressions injustes, par les invasions sur le dépôt divin commis à votre vigilance.

Ainsi, lorsque de nouveaux ariens ont entrepris d'usurper nos temples, vous avez dit comme le saint évêque de Milan : *Tradere basilicam non possum, sed pugnare non debeo; habeo arma, sed in Christi nomine; habeo offerendi mei corporis potestatem, habemus tyrannidem, nostra tyrannia sacerdotis infirmitas est.*

Lorsque le pouvoir a entrepris sur les droits de l'Église, vous vous êtes présenté et vous avez dit au pouvoir, à l'exemple de saint Ambroise : *Ad imperatorem palatia pertinent, ad sacerdotem ecclesiæ. Publicorum tibi jus mænium commissum est, non sacrorum. Rogamus, Auguste, non pugnamus; non timemus, sed rogamus.*

Voilà les armes d'un Chrétien et d'un évêque! voilà ses soldats! Les malades que vous avez secourus, les orphe-

lins que vous avez recueillis, les pauvres que vous avez soulagés, les infirmes et les vieillards auxquels vous avez donné asile, les jeunes lévites instruits par vos leçons et vos exemples. C'est avec cette armée que vous avez combattu pour la cause de Dieu et de son Église. « Je suis fort quand je suis faible, » disait saint Paul; et c'est dans ce qu'il y a de plus humble, de plus faible et de plus infirme que vous avez trouvé votre force.

Combien cette résignation, cette confiance calme ont été justifiées par les événements! La vérité s'est fait jour à travers tous les obstacles, les erreurs se sont dissipées, les préjugés se sont évanouis, les mensonges ont été confondus, la calomnie a été réduite au silence. Tout a marché autour de vous vers la réparation; le lieu saint purifié a été rendu aux vœux des fidèles, la foule des Chrétiens a rempli les temples du Seigneur, les œuvres de charité que vous avez a inspirées ont trouvé un noble et fervent concours. Vous avez opposé au mal de puissants remèdes. A côté des enseignements d'une philosophie menteuse vous avez élevé au sein de cette capitale, et en face des chaires publiques, une chaire où des orateurs chrétiens ont répandu la vérité au milieu de la jeunesse française, attirée en foule par la beauté de la doctrine sainte dont ils ont été les dignes interprètes. Rien n'a manqué, Monseigneur, au triomphe de la divine religion dans laquelle vous aviez mis votre confiance, le mal n'a servi qu'à manisfester la gloire de cette toute-puissance qui punit Aman

au sein de ses prospérités, qui élève le faible au moment où il semble n'avoir plus rien à espérer.

Pour moi, Monseigneur, je ne puis oublier avec quelle tendre et affectueuse bienveillance vous avez encouragé mes efforts pour la défense de la vérité, les travaux que j'ai entrepris pour pénétrer les intelligences de la lumière du Christianisme.

C'est aussi sous vos auspices, guidé par les conseils de votre sagesse, que j'ai fait les premiers pas dans cette sainte carrière du sacerdoce, devenue pour moi une source abondante de consolation, je pourrais dire de bonheur sur la terre. C'est une seconde existence que je vous dois, existence heureuse et non sans honneur, puisqu'elle m'associe aux triomphes de l'illustre corps dont vous êtes la lumière et le modèle.

Vous dédier cette traduction française des *Pères de l'Église*, Monseigneur, c'est rendre le plus juste hommage au pontife qui a le mieux suivi les préceptes transmis à tous les siècles par ces admirables propagateurs et confesseurs de la foi catholique.

Ces grands génies ont établi, dans leurs immortels travaux, l'unité de la vérité, principe de l'unité de l'Église. Ils ont vu que l'*univers est tout d'une pièce comme l'Océan*, selon la belle expression de Leibnitz, que toutes les parties du monde moral, comme du monde spirituel, sont tellement liées entre elles, qu'il est impossible de rien abandonner à l'erreur ou au doute, sans compromettre l'ordre tout entier, et avec

l'ordre la foi, le salut et le bonheur des peuples. Ils ont pensé que l'Église universelle devait surveiller tout ce qui est du domaine de l'esprit et de la conscience, de la morale et de la raison.

J'ose, Monseigneur, appeler votre paternelle protection sur une entreprise qui, je l'espère, portera de bons fruits; nouvelle occasion de manifester votre ardente sollicitude pour propager les trésors de la foi, de la grâce et de la charité.

J'ai l'honneur d'être, avec les sentiments d'une profonde vénération,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

E. DE GENOUDE.

PRÉFACE.

Trois ouvrages forment le corps de l'histoire et de la doctrine du Christianisme : la Bible, les écrits des Pères de l'Église et les décisions des Conciles. La Bible, c'est-à-dire le livre par excellence, qui comprend l'ancien et le nouveau Testament, est l'exposé fait par Dieu même de ses promesses et de leur accomplissement; elle est le code de la vérité qui enseigne à la terre ce qu'il faut croire et pratiquer. Là est le fondement divin de l'édifice. Les Pères de l'Église, dont les plus anciens ont été les disciples immédiats et les coopérateurs des apôtres, sont les organes de la tradition. Les décisions des Conciles sont l'application de l'autorité infaillible qui réside dans l'Église à toutes les questions religieuses que l'esprit humain a agitées dans le cours des siècles.

La vérité catholique ayant été annoncée par Moïse et par les prophètes, publiée par Jésus-Christ, enseignée par les apôtres, a été développée et formée en un corps de science par les saints Pères.

Comme ils ont été placés plus près des sources de la foi, ils y ont puisé une plus profonde intelligence des vérités de la religion, une sagesse plus éclairée, une éloquence plus vive et plus pénétrante. « En « les comparant aux auteurs modernes, ces grands « hommes, dit Bossuet, sont nourris de ce froment « des élus, de cette pure substance de la religion; « et pleins de l'esprit primitif qu'ils ont reçu de plus « près et avec plus d'abondance, souvent ce qui leur « échappe et sort naturellement de leur plénitude est « plus nourrissant que ce qui a été médité depuis. »

« Quelle suite d'illustres personnages, a dit M. l'évê- « que d'Hermopolis, se présentent à nos regards dans « les six premiers âges de l'Église chrétienne!

« C'est saint Justin, philosophe platonicien, distin- « gué par son savoir et par la beauté de son esprit; qui, « malgré les préjugés de l'éducation, les périls qui en- « vironnaient la profession du Christianisme, dépose au « pied de la croix la vaine sagesse des écoles, embrasse « l'Évangile, en devient l'apologiste et finit par en être « le martyr.

« C'est Tertullien, né dans le sein du paganisme,

« esprit mâle et fécond, très-versé dans la jurispru-
« dence, dans les antiquités fabuleuses, et dans les prin-
« cipes de toutes les sectes philosophiques.

« C'est saint Clément d'Alexandrie, qui, possédé
« d'un désir immense de savoir, voyage dans la Grèce,
« dans l'Asie, dans la Syrie, dans l'Égypte, y voit les
« hommes les plus habiles dans chaque genre, et ter-
« mine ses courses savantes à Alexandrie. Là, il se
« livre à l'étude de la religion, et devient le chef de
« l'Académie chrétienne établie dans cette ville; école
« célèbre où se succédèrent, suivant saint Jérôme, une
« suite de maîtres pleins de savoir et de vertu, égale-
« ment versés dans les saintes lettres et la littérature
« profane. C'est là que saint Clément composa ses ou-
« vrages, et entre autres son *Avertissement aux Gen-*
« *tils*, que les historiens de tous les âges et de tous les
« peuples, toutes les sectes philosophiques, les poëtes
« de toutes les langues ont mis à contribution.

« C'est Origène qui, à dix-huit ans, était un savant
« distingué, qui devint la plus grande lumière de son
« siècle, qui fut l'admiration des philosophes païens, et
« devant lequel le philosophe Plotin n'osa continuer de
« parler, un jour qu'il le vit entrer dans son école. Saint
« Jérôme nous apprend [1] qu'Origène, très-versé dans la

[1] *De script. eccles.*, n. 34.

« dialectique, la géométrie, la grammaire, la rhétorique
« et la philosophie de toutes les écoles, rassemblait au-
« tour de lui un concours prodigieux d'auditeurs, et
« que, par l'amorce des sciences humaines, il savait les
« attirer à celle de la religion.

« C'est Eusèbe, un des plus doctes écrivains qu'il y
« ait jamais eu, si estimé par son érudition, et dont les
« écrits supposent des recherches immenses. »

A ceux que nous venons de nommer, et qui ont tous été les défenseurs de la religion contre les Juifs et les païens, il faut joindre encore d'autres apologistes, Théophile d'Antioche, Arnobe, Lactance, surnommé le Cicéron chrétien; Minutius Félix, qui brilla dans Rome par l'éloquence de ses plaidoyers, et qui, après avoir embrassé la religion chrétienne, composa pour sa défense un beau dialogue que nous avons encore. Nommer ici saint Irenée, saint Cyprien, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Basile, saint Athanase, saint Grégoire de Naziance, saint Chrysostôme, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Hilaire, saint Augustin, saint Grégoire le Grand, c'est nommer des hommes dont les ouvrages comme les vertus sont consacrés par la vénération des siècles. Ne soyons donc pas étonnés qu'un écrivain célèbre, dans le discours préliminaire qu'il a mis à la tête de la seconde partie de son Cours de litté-
« rature, ait dit : « Il s'en fallait de beaucoup que

« Celse, Porphyre, Symmaque, pussent balancer la « dialectique d'un Tertullien, la science d'un Ori- « gène, ni les talents d'un Augustin et d'un Chry- « sostôme.... Quel connaisseur impartial n'admirera pas « dans leurs écrits ce mélange heureux d'élévation et de « douceur, de force et d'onction, de beaux mouve- « ments et de grandes idées, et en général cette élo- « cution facile et naturelle, l'un des caractères distinctifs « des siècles qui ont fait époque dans l'histoire des « lettres ! »

Comme témoignages de la religion, comme interprètes des saintes Écritures, comme monuments de littérature enfin, les Pères de l'Église méritaient de sortir de l'oubli dans lequel ils étaient tombés. Depuis longtemps les maîtres de la philosophie ne les avaient tirés de la poussière que pour les insulter ou nous les présenter tronqués, défigurés, méconnaissables. Disséminés dans quelques bibliothèques, ils n'existaient plus que dans les éditions anciennes ou quelques traductions incomplettes et peu fidèles, et ce beau faisceau de lumières ne répandait plus qu'une lueur incertaine et affaiblie. M. Guillon a eu, il y a quelques années, l'heureuse idée de composer, des ouvrages et fragments les plus remarquables des Pères de l'Église, un cours d'éloquence sacrée, qui a réveillé l'attention publique, en même temps que le jeune clergé a pu se nourrir de ces beaux exemples

et de ces imposantes leçons. Le travail de M. Guillon a fait un grand bien ; il a ouvert et préparé les voies à des entreprises sinon plus estimables, du moins plus étendues.

C'était un grand point que de faire naître le goût des études sérieuses, de faire pénétrer quelques rayons de lumière dans ce monde obscurci par les erreurs d'une fausse et vaine philosophie. Sa pensée a bientôt reçu un développement remarquable par l'entreprise de la publication des Pères en langue latine et de saint Jean Chrysostôme en langue grecque. L'édition latine, ayant été interrompue par l'année 1830, a reçu une nouvelle impulsion par le mouvement religieux qui s'est prononcé à la suite de cet événement. C'est à la faveur de cette disposition des âmes, de ce besoin des esprits, qu'il nous a été donné de publier de nouveau la *Bible* et *la Raison du Christianisme*, qui présente le témoignage, en faveur du Christianisme, des hommes que l'on peut appeler les pères de la science.

Mais cela suffit-il aux besoins de l'époque ? Le grand nombre des hommes de notre siècle n'a fait qu'une étude imparfaite des littératures grecque et latine. Que l'on veuille bien considérer ceci : la philosophie du dix-huitième siècle, quand elle a voulu détruire la religion, s'est bien gardée d'écrire ses attaques dans la langue de la Bible ou des Pères. Elle a emprunté, pour donner

une forme à ses calomnies, à ses travestissements, à ses outrages, la langue moderne la plus répandue de l'univers, parce qu'elle est la plus riche par sa littérature et la plus influente par l'ascendant politique de la France sur la civilisation. C'est dans l'idiome de Racine, de Bossuet et de Pascal que le philosophisme a fait imprimer dans toute l'Europe des millions de volumes qui, répandus avec la plus prodigieuse activité et avidement lus, ont ébranlé les croyances, corrompu les esprits, semé partout l'athéisme, l'incrédulité et le scepticisme. Et, cependant, la Bible, les saints Pères, les Conciles, restant le privilége des ministres de la religion et des hommes de l'enseignement, étaient livrés aux outrages, aux doutes et aux mépris d'une multitude hors d'état de confondre les nouveaux ennemis du Christianisme.

C'est ainsi que l'irréligion a dominé le sacerdoce et rendu vains ses généreux efforts. Les enseignements de la chaire, quelques timides réfutations, pouvaient-elles prévaloir contre ce torrent qui emportait les esprits d'autant plus sûrement qu'il les saisissait, les enveloppait par les formes séduisantes du langage, par le charme de la poésie, la grâce facile des récits, le piquant de l'ironie et l'attrait d'une littérature frivole? On peut dire que dès lors tout équilibre a été rompu, la société a été livrée sans défense à une contagion active et puissante,

et le contre-poison a manqué aux mains qui ont voulu combattre ce mal moral.

Nous en appelons aux générations qui ont reçu l'éducation sous cette funeste influence, combien n'est-il pas d'hommes qui ont suivi en aveugles ces guides trompeurs, et se sont égarés parce qu'ils n'ont rien vérifié, rien approfondi, rien examiné? A côté d'eux nous pourrions citer les nombreux exemples de ceux qui, ayant eu le courage et les moyens d'aller aux sources, de confronter les preuves, ont repoussé l'erreur et sont restés fermes dans les croyances. On peut affirmer que tout sceptique, tout incrédule qui étudiera avec bonne foi les traditions et les monuments du Christianisme, finira par abandonner les voies de l'erreur, et sera désormais inaccessible à toute surprise.

Ce qui a manqué au dix-huitième siècle, nous entreprenons de le donner au dix-neuvième.

Les *Pères de l'Eglise*, traduits en français, formeront une riche collection.

Cette collection comprendra d'abord les œuvres des Pères grecs et latins des trois premiers siècles.

Les circonstances morales dans lesquelles la société française est arrivée sont on ne peut pas plus favorables au succès de cette collection. Presque toutes les bibliothèques existantes ont été composées sous l'empire du triomphe des sectes matérialistes du dix-neu-

vième siècle, et le suicide, qui est la conséquence de leurs funestes doctrines, est sorti de ces ouvrages pour effrayer la société. Aujourd'hui que l'esprit public s'éloigne de plus en plus de cette philosophie de mort, et que les productions du dix-huitième siècle sont frappées d'un discrédit qui va toujours croissant, il n'est pas de père de famille qui ne sente la nécessité de refaire sa bibliothèque, et les *Pères de l'Église* sont le fondement nécessaire de toute bibliothèque bien composée.

Cette époque de rénovation spirituelle et de régénération sociale était la plus favorable pour répandre dans le monde cette magnifique histoire du Christianisme. La langue française, devenue pour ainsi dire universelle après la langue latine, et qui a été le principal organe de l'erreur philosophique, devait être l'interprète des illustres auteurs de la théologie chrétienne. Ainsi, après avoir publié en français l'Ancien et le Nouveau Testament, la *Raison du Christianisme,* si Dieu, qui nous a donné la volonté, nous donne la force d'arriver au terme de cette nouvelle publication, nous aurons eu le bonheur d'offrir aux intelligences de cette époque les six mille ans de traditions non interrompues qui composent l'histoire, la philosophie, la doctrine et la littérature inspirées du Christianisme.

Quelle belle unité, que celle de tant d'illustres témoignages dont les faibles dissidences sur quelques points qui ne touchent pas aux vérités fondamentales sont une preuve de plus en faveur de la foi et de ses dogmes!

Si ces sublimes écrits, pleins de la première sève du Christianisme, selon la belle expression de Bossuet, ont éclairé le monde entier à la première époque de l'ère chrétienne, il leur sera donné encore de dissiper les ténèbres répandues autour des intelligences par de nouveaux sophistes et de nouvelles hérésies.

Tels sont les motifs qui nous ont engagé à publier la traduction en langue vulgaire de ces titres vénérables de notre sainte religion.

Disons un mot maintenant de la manière que nous avons adoptée pour traduire les Pères :

On a longtemps cherché quel était le meilleur genre de traduction. Sans entrer dans une discussion qui ne sera jamais terminée, parce que chacun y porte une opinion formée d'après son caractère et son aptitude particulière, nous nous contenterons d'exposer la pensée d'où nous sommes partis et la marche que nous avons suivie dans la traduction des Pères.

On doit reconnaître qu'il n'en est pas des Pères comme des anciens auteurs classiques, et que le mode de traduction doit être tout différent. Le mérite des auteurs

classiques dépend surtout du choix des mots, de l'arrangement des phrases, de la beauté des formes dont ils revêtent leurs pensées; et c'est cet art que le traducteur doit chercher à reproduire autant que le permet l'instrument ou plutôt la langue dont il se sert comme d'un interprète. Mais que remarquons-nous dans les Pères, et surtout dans ceux des trois premiers siècles, que nous publions d'abord? Une tendre piété, une raison élevée. Ils ne se servaient du langage que pour faire passer dans les autres les sentiments qui les animaient, c'est-à-dire l'amour dont la vérité embrasait leur âme et la conviction qu'elle répandait dans leur esprit. Reproduire fidèlement cette tendre piété et cette forte conviction, tout en conservant le caractère et la physionomie particulière de chaque auteur, et la simplicité qui les distingue, sans chercher à leur donner de la prétention à l'esprit, vaine prétention qu'ils dédaignaient, voilà l'unique règle que nous avons suivie.

Nous avons considéré ici le travail comme une œuvre de conscience; aussi nous sommes-nous mis à la place du lecteur. Nous avons voulu que, le texte à la main, il pût retrouver facilement toute la pensée de l'auteur dans la nouvelle langue qui la reproduisait, et pour l'avoir complette avec le mouvement qui lui est propre, c'est toujours sur le grec que nous avons traduit les au-

teurs qui ont écrit dans cette langue. Nous avons évité le commentaire et la paraphrase, pour ne faire dire à l'écrivain que ce qu'il dit en effet, et nous renfermer dans les limites de la plus sévère précision. Une grande difficulté se présentait parfois, c'était une sorte de redondance, l'auteur se repliant souvent sur la même pensée pour la faire mieux entrer dans l'esprit. Nous n'avons pas cru que ce fût une raison pour le mutiler, mais une nécessité de varier l'expression.

Le sens n'était pas toujours facile à saisir; pour nous en assurer, nous avons consulté les notes des commentateurs les plus habiles et mis à profit la sagacité et l'érudition des amis les plus éclairés. Une fois en possession du sens, nous avons tâché de lui donner une allure franche et naturelle, de manière à ne pas faire sentir au lecteur le travail qu'il nous avait coûté pour l'exprimer; et s'il se faisait sentir quelquefois, on nous le pardonnera en faveur de l'exacte fidélité dont nous nous sommes fait une loi. Nous osons le dire ici, le travail était d'autant plus difficile que le terrain est entièrement neuf, et qu'il était presque partout à défricher. Les anciens auteurs classiques ont été souvent traduits; quelques-uns ont eu pour traducteurs des écrivains très-habiles; plusieurs ouvrages des Pères du quatrième siècle ont eu en partie cet avantage; mais

saint Justin, Tatien, Athénagore, Théophile, saint Irenée, etc., vont parler français pour la première fois : ils n'ont pas eu pour les initier à notre langue d'interprètes qui pussent nous servir de guides à nous-mêmes et ébaucher pour nous le travail. Nous trouvons bien quelques extraits, quelques fragments traduits, mais aucun fond, aucun ensemble de traduction qui du moins nous soit connu.

Et cependant quels auteurs méritaient autant que ceux-ci de fixer l'attention ? Après les apôtres, ils sont les premiers anneaux de la tradition. Je ne sais quel sentiment d'admiration vous transporte quand vous les lisez. Ils touchent au berceau de la religion et ils en parlent, il la prouvent, ils en établissent la vérité, ils en développent tout l'ensemble et toute la belle économie, comme nous le ferions aujourd'hui. Vous ne pouvez vous empêcher de vous écrier : Il n'en est donc pas de cette religion comme des sciences humaines, qui ont besoin du temps pour s'élaborer, pour se faire ; elle naît toute faite ! Et voilà ce que ne savent pas tant d'hommes qui, faute de l'avoir étudiée dès ses commencements, s'imaginent que l'origine du Christianisme est enveloppé de ténèbres comme le berceau des nations ; qu'il s'est arrangé et a grandi avec le temps. Vous trouverez ce soleil des intelligences aussi brillant à son aurore

qu'à son midi; ainsi que le Dieu dont il émane, il ne connaît ni progrès ni déclin.

Comme ce sont ces ouvrages qui, dès les premiers temps, ont manifesté la vérité avec tant d'éclat, leur reproduction dans notre langue contribuera peut-être à rallumer son flambeau parmi nous : voilà du moins quel est le but de nos efforts et l'objet de nos plus ardents désirs.

Pour répandre plus de lumière sur cette traduction, on a mis au commencement de chaque siècle un tableau historique qui en résume tous les faits, et à la tête de chaque Père une notice qui fait connaître sa vie, ses ouvrages, les diverses éditions qui en ont été faites, les jugements que les savants en ont porté. L'ensemble de ces tableaux et de ces notices forme un fond d'histoire de l'Église et résume les ouvrages d'Élie Dupin, de dom Cellier, de Tillemont et de Fleury, que nous avons dû consulter. Nous avons cru devoir aussi placer au bas des pages ou à la fin de chaque auteur quelques notes explicatives; mais nous avons plutôt cherché à les rendre substantielles qu'à les multiplier. Puissions-nous faire passer dans nos lecteurs les sentiments d'admiration et d'amour dont ces ouvrages nous ont pénétré pour la vérité, nous aurons atteint notre but et obtenu la plus douce récompense de nos travaux! Ce que saint

Justin dit des prophètes, nous pouvons le dire des ouvrages des Pères : *Extant eorum scripta quæ si quis legat plurimùm et ad principiorum et ad finis, et ad eorum quæ philosophus scire debet cognitionem adipisci poterit, fidem illis habens.*

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Un grand changement se prépare dans le monde; nous sommes témoins de deux phénomènes que n'ont point vus les siècles passés et qui sont d'autant plus dignes d'attention, qu'ils portent en eux le germe et le principe de modifications toutes nouvelles et d'un avenir tout nouveau pour nos sociétés civilisées. Le premier de ces phénomènes, c'est que l'esprit humain est arrivé à une universalité et à un degré de développement inconnus aux âges antérieurs; le second, c'est qu'en se développant il s'est tellement écarté de la vérité, qu'il a parcouru le cercle de toutes les erreurs imaginables, et que de progrès en progrès il est arrivé aux dernières limites du faux, au-delà desquelles il n'a plus rien à inventer. En un mot, il semble impossible désormais qu'il grandisse plus qu'il n'a grandi et qu'il se trompe plus qu'il ne s'est trompé en tout ce qui concerne la religion, la morale et la société. Développement prodigieux des intelligences, et leur égarement égal à leur développement : ne séparons point ces deux choses qui tiennent si étroitement l'une à l'autre, mais considérons-les ensemble pour en tirer l'instruction qu'elles renferment.

Il est manifeste que les esprits sont plus avancés aujourd'hui

qu'ils ne l'ont jamais été. Pas un principe bon ou mauvais ne circule maintenant dans la société, que toutes les conséquences n'en soient apperçues et déduites immédiatement. Cette logique savante et rigoureuse est le caractère général de notre civilisation présente. Il n'y a plus d'inconséquents par ignorance, il n'y a que des inconséquents par spéculation et par intérêt.

Il n'en était pas ainsi autrefois. Les idées nouvelles qui se répandaient de temps à autre dans les esprits avaient besoin d'y germer et de s'y élaborer longtemps avant de produire au dehors des effets quelconques, parce qu'il s'en fallait bien qu'on fût généralement aussi avancé qu'on l'est à présent dans cet art du raisonnement qui procède avec rapidité de conséquences en conséquences. Leurs effets étaient plus ou moins bornés, parce qu'on était loin d'avoir généralement acquis cette pénétration et cette étendue d'esprit qui embrassent d'un coup d'œil, comme nous le faisons, toutes les conséquences d'un principe, et le poussent aussi loin qu'il peut aller.

Jetez un regard sur les mille sectes hérétiques et schismatiques qui, depuis la naissance du Christianisme, se sont succédé presque sans interruption pour troubler et déchirer l'Église de Jésus-Christ, conformément à cette parole de saint Paul : « Il faut qu'il y ait des hérésies afin que l'on reconnaisse « ceux qui ont une foi éprouvée. » *Oportet hæreses esse ut qui probati sunt, manifesti fiant.*

D'où vient que toutes ces sectes se sont bornées plus ou moins dans leurs progrès? Qu'est-ce donc qui les a arrêtées? Assurément, ce n'est pas la haine qu'elles portaient à l'Église catholique, ni le désir qu'elles avaient de lui faire le plus de mal possible; cette haine et ce désir étaient poussés chez elles au dernier degré de fureur, mais c'est qu'elles ne concevaient pas toute la portée de leur principe et ne savaient pas en tirer toutes les conséquences. Elles ont toutes été inconséquentes, chacune d'elles rejetant une ou plusieurs des croyances chrétiennes, et aucune ne les rejetant toutes; les unes et les autres prenant de la religion, selon la diversité de leur génie ou des

temps, ce qui leur convenait d'en prendre, et retranchant du corps de ses dogmes ce qui leur plaisait d'en retrancher. L'ignorance des peuples a pu, dans les anciens, ne pas appercevoir de telles contradictions; on n'en produirait point de semblables aujourd'hui sans soulever contre soi toutes les intelligences. Elles sont généralement si développées, qu'elles ne souffrent plus ni les demi-vérités, ni les demi-erreurs. Il ne s'élève plus d'hérésie nouvelle, parce que, dans ses progrès actuels, l'esprit humain ne connaît point d'autre alternative que d'embrasser ou de rejeter la religion tout entière, et que tout le monde comprend qu'il faut être tout à fait catholique ou tout à fait incrédule.

Et, dans la vérité, il n'y a point de milieu entre l'un et l'autre pour qui raisonne. Si vous adoptez le principe catholique, il y a pour vous nécessité de croire sans exception, ni restriction, ni examen, tout ce qu'enseigne une Église que vous reconnaissez pour infaillible. Si vous rejetez le principe, il y a pour vous impossibilité de rien croire de ce qu'enseigne cette même Église, que vous supposez sujette à l'erreur; car sa faillibilité fait naître le doute, le rend légitime et raisonnable. Or, le doute exclut la foi. Il n'y a donc point de milieu entre tout croire et ne rien croire.

Le Christianisme en lui-même est un corps de doctrine où toutes les parties sont si admirablement liées entre elles, où les croyances et les pratiques, les mystères et les enseignements qu'ils donnent, le culte et la morale dont il est la base, sont si inséparablement unis les uns aux autres, qu'il est impossible à une raison éclairée d'admettre un seul dogme sans les admettre tous, ou d'en rejeter un seul sans les rejeter tous. Donc toutes les hérésies qui ont mutilé et morcelé le Christianisme ont été inconséquentes.

Ils étaient inconséquents, les sabelliens, ces hérétiques du 3e siècle, qui niaient le mystère de la très-sainte Trinité, ne reconnaissant qu'une seule personne en Dieu, et qui, en même temps, admettaient les mystères de l'incarnation et de la rédemption, mystères où l'on fait profession de croire en Dieu

le Père tout-puissant et en Jésus-Christ son fils unique; où l'on adore également le Père, qui a engendré son Fils de toute éternité, et le Fils, qui est né du Père avant tous les siècles, le Père, qui a envoyé son Fils à la terre, et le Fils, qui s'est fait homme, et qui s'est offert en sacrifice à son Père pour les péchés des hommes. Il implique contradiction que le Père soit une même personne que le Fils, et le Fils une même personne que le Père; car on ne peut pas être Père et Fils à l'égard de soi-même; on ne s'engendre pas soi-même; on ne s'envoie pas soi-même; on ne s'offre pas en sacrifice à soi-même. Si Jésus-Christ n'était pas une autre personne que le Père, « ses dis« cours, remarque très-judicieusement l'abbé Fleury, seraient « obscurs et insensés, lorsqu'il dit qu'il procède du Père, que « le Père l'a envoyé, que le Père et lui ne sont qu'un. Ce serait « dire : Je procède de moi; je me suis envoyé moi-même; moi « et moi nous sommes un. Il n'y a de sens à ces paroles qu'en « disant que Jésus-Christ est une autre personne que le Père, « quoiqu'il soit le même Dieu. »

C'est ainsi que les mystères se prouvent et se soutiennent réciproquement, tout incompréhensibles qu'ils sont pour une raison bornée, mais orgueilleuse, qui a tant de peine à croire l'intelligence infinie lui révélant des vérités infinies.

Ils étaient inconséquents les ariens, qui, dans le 4e siècle, niaient la divinité de Jésus-Christ, sans prétendre rien changer ni à sa morale ni à son culte. Ils ne voyaient donc pas que la foi en un Dieu crucifié pour le salut des hommes est le fondement nécessaire des vertus chrétiennes qui, sans cette foi et sans l'exemple qu'elle propose, n'auraient pas de motif suffisant et seraient impraticables; ils ne voyaient donc pas que le culte chrétien, les prières, les sacrements, et surtout le plus auguste des sacrements, sont l'adoration continuelle du même Dieu qui s'est immolé pour nous sur la croix, et qui s'immole encore tous les jours sur les autels, mais d'une manière mystique et non sanglante.

Ils étaient inconséquents, les novatiens qui, tout à la fois, niaient la rémission des péchés commis après le baptême, et

admettaient le symbole des apôtres, où il est dit sans restriction : JE CROIS LA RÉMISSION DES PÉCHÉS.

Ils étaient inconséquents, les pélagiens qui, d'une part, niaient le mystère du péché originel, et de l'autre reconnaissaient la nécessité de baptiser les enfants. Le baptême est institué pour la rémission des péchés ; comment ne concluaient-ils pas que, si le baptême est nécessaire aux enfants, c'est qu'ils naissent *coupables de péché*, *enfants de colère*, ainsi que parle l'Écriture?

Ils étaient inconséquents, les donatistes qui réduisaient la vraie Église à leur petit nombre, et qui, dans la récitation du symbole des apôtres, disaient avec tous les catholiques : JE CROIS LA SAINTE ÉGLISE CATHOLIQUE. Catholique signifie universel.

Ils étaient inconséquents, les macédoniens qui, vers la fin du 4e siècle, vinrent attaquer la divinité du Saint-Esprit, tout en confessant celle du Fils. Ils baptisaient AU NOM DU PÈRE, DU FILS ET DU SAINT-ESPRIT ; ils croyaient qu'il n'y avait point de baptême, si le Saint-Esprit n'y était pas invoqué à l'égal du Père et du Fils. Comment n'en inféraient-ils pas que le Saint-Esprit est Dieu comme le Père et le Fils, le même Dieu que le Père et le Fils ?

Ils étaient inconséquents, les nestoriens qui, au 5e siècle, s'élevèrent contre la foi de l'Église sur l'ineffable mystère de l'union hypostatique du Verbe éternel avec la nature humaine, divisant Jésus-Christ en deux personnes : l'une divine, l'autre humaine ; supposant deux Jésus-Christ bien distincts et bien différents : l'un Dieu, l'autre homme ; ne voyant que l'homme qui soit né de la vierge Marie, et par là dépouillant la sainte Vierge de son titre de mère de Dieu ; n'attribuant qu'à l'homme la passion et la mort du Sauveur, et par là ôtant aux actes de la rédemption leur mérite infini, et à Dieu la satisfaction infinie qu'exigeait sa majesté outragée par les péchés des hommes.

Quoi ! les nestoriens défendaient contre l'arianisme le symbole de Nicée, et ils ne s'appercevaient pas que leur propre

doctrine en était l'abjuration et le renversement! Quel manque de perspicacité! Que dit l'Église dans ce symbole? Qu'elle croit en un seul seigneur Jésus-Christ : *Et in unum Dominum Jesum-Christum.* Il n'y a donc qu'un seul Jésus-Christ, qu'une seule personne en Jésus-Christ, et non pas deux personnes, deux Jésus-Christ. Et quelle est la personne qui a pris un corps dans le sein de la vierge Marie, qui a souffert sous Ponce-Pilate, et répandu jusqu'à la dernière goutte de son sang sur la croix pour nous hommes, et pour notre salut, *propter nos homines et propter nostram salutem?* La foi de Nicée répond que c'est « Jésus-Christ, fils unique de Dieu, né du Père avant « tous les siècles, Dieu de Dieu, lumière de lumière, Dieu « vrai du Dieu vrai, engendré et non fait, consubstantiel au « Père. » Il faut donc croire, quelque incompréhensible que cela soit pour nous, que le fils unique de Dieu, Dieu de Dieu, s'est uni la nature humaine d'une manière si intime et si parfaite, que ce n'est pas une fiction, mais une réalité, que ce n'est pas une figure, mais une vérité exacte et précise, de dire que Dien est né de la vierge Marie, et que la vierge Marie est la mère de Dieu; que le fils de Dieu, impassible comme Dieu, s'est fait chair, *et verbum caro factum est*, afin de pouvoir souffrir pour nous, s'immoler pour nous, et nous racheter par une rançon d'un prix infini; en un mot, il faut croire que tous les actes de Jésus-Christ, selon sa nature humaine, étaient les actes de sa personne divine unie hypostatiquement à la nature humaine, ne faisant qu'un avec elle, étant le principe de ses affections, de ses volontés, de ses actions.

Ils étaient inconséquents, les eutychiens qui, pour défendre contre le nestorianisme l'unité de personne en Jésus-Christ, s'imaginèrent de confondre ses deux natures, au point de dire que la nature humaine avait été absorbée par la nature divine, comme une goutte d'eau l'est par la mer, ou comme la matière combustible jetée dans une fournaise est absorbée par le feu; que, par cette absorption, il n'y avait plus rien d'humain en Jésus-Christ, et que l'humanité s'était comme fondue et convertie en la Divinité.

Ces hérétiques admettaient aussi le symbole de Nicée. Comment avaient-ils l'esprit assez peu clairvoyant pour ne pas voir que leur hérésie était condamnée par ce même symbole où l'Église fait profession de croire « en Jésus-Christ, fils unique « de Dieu..., qui est descendu des cieux, a été incarné dans « le sein de la vierge Marie, par l'opération du Saint-Esprit, « et a été fait homme, *et homo factus est.* » Il a été fait homme ! Il n'avait donc pas seulement les apparences d'homme; il était donc véritablement homme; il avait donc un corps et une âme unis à sa divinité !

Ils étaient inconséquents, les monothélites qui, au 7e siècle, prétendirent qu'il ne fallait reconnaître en Jésus-Christ qu'une seule volonté, la volonté divine, en le reconnaissant toutefois pour Dieu et homme tout ensemble. Contradiction choquante ! C'était nier et affirmer, détruire et établir la même chose. Jésus-Christ, s'étant fait homme, a pris les attributs essentiels de l'humanité, lesquels sont un corps et une âme douée de volonté. Il y a donc en Jésus-Christ une volonté humaine, non fictive, mais réelle, non absorbée, mais gouvernée par la Divinité. C'est pour cela que les théologiens catholiques l'appellent une volonté *divinement humaine.*

Elle est inconséquente, cette Église grecque qui, depuis plusieurs siècles, se tient séparée de nous pour deux articles de foi qu'elle professait avec nous avant sa séparation et qu'il lui a plu de rejeter : la primauté du pape, successeur de saint Pierre, centre de l'unité catholique, chef de l'Église universelle, et l'article du symbole où nous disons que le Saint-Esprit procède du Fils comme du Père, *Filioque procedit.* Par son schisme, l'Église grecque condamne l'Église romaine, et elle ne voit pas qu'en la condamnant elle se condamne elle-même. Elle condamne l'Église romaine, puisqu'elle lui impute deux erreurs en matière de foi; elle se condamne elle-même, puisqu'elle ne peut nier de bonne foi qu'elle ait autrefois partagé avec nous les croyances qu'elle rejette maintenant comme erronées; tous ses Pères et tous ses conciles l'attestent. Elle ne se trompe pas, dira-t-elle, depuis qu'elle a fait schisme. Soit;

mais elle s'est trompé auparavant, et cela suffit pour qu'elle conclue, quand elle voudra raisonner, qu'elle est une fausse Église, car la vraie Église n'est ni une Église qui se trompe, ni une Église qui s'est trompée. Quand donc les Grecs seront assez avancés pour tirer toutes les conséquences de leur schisme, ou ces conséquences les ramèneront à l'unité catholique, ou elles les précipiteront dans l'incrédulité. Point de milieu, pour ceux qui raisonnent, entre le catholicisme et l'incrédulité.

Non, point de milieu, pour les esprits conséquents, entre le catholicisme et l'incrédulité. On va le voir par l'expérience.

Au 16e siècle, un nouveau principe fut proclamé en opposition au principe catholique par Luther et Calvin, les deux plus grands hérésiarques qui aient troublé l'Église. Ils dirent que nulle autorité vivante ne doit être invoquée pour la décision des controverses religieuses ; qu'il est honteux et dégradant pour l'homme de se laisser imposer la foi par des hommes, et que l'Église romaine, qui prétend être crue sur sa parole, et sans permettre le libre examen de ce qu'elle commande de croire, est une Église qui s'oppose au progrès des intelligences et les asservit sous son joug intolérable. Ils dirent qu'en matière de science, il n'y a qu'une seule lumière à consulter, un seul guide à suivre, la raison ; que chaque particulier est juge compétent de la doctrine et légitime interprète de l'Écriture-Sainte ; que chaque particulier a le droit de donner à l'Écriture-Sainte le sens qui satisfait sa raison et de rejeter celui qui ne la satisfait pas ; enfin, qu'en religion comme en philosophie, on doit admettre comme vrai ce que l'on conçoit, rejeter comme faux ce que l'on ne comprend pas.

Ce principe, comme une étincelle, embrasa les esprits auxquels la renaissance des lettres venait d'imprimer un essor inattendu, et qui, sortis depuis peu de l'ignorance, déjà s'enflaient d'orgueil. Ce principe reçut un très-grand développement ; mais il ne reçut pas tout le développement dont il était susceptible. La preuve de son développement c'est qu'il fit naître, partout où il se répandit, d'innombrables sectes divisées les unes des autres sur d'innombrables points, mais formant ensemble une

seule armée contre l'ancienne Église. La preuve qu'il ne reçut pas tout le développement dont il était susceptible, c'est qu'il tendait à tout détruire et que pourtant les protestants s'arrêtèrent dans la carrière d'innovation qu'ils avaient embrassée. Ils gardèrent encore des vestiges de Christianisme, des croyances, des cérémonies et des pratiques catholiques; et en cela ils furent inconséquents. Pourquoi le furent-ils? Était-ce modération ou timidité de leur part? Non certes, car pour se substituer à l'ancienne religion, ils remplirent le monde de calomnies et de guerres; mais ils n'étaient pas encore assez avancés pour appercevoir les dernières conséquences de leur principe, ni même assez corrompus pour ne pas reculer devant elles s'ils les eussent apperçues.

C'est à la philosophie moderne née du protestantisme qu'il a été réservé de ne reculer devant rien. Nous disons que la philosophie moderne est née du protestantisme, et cela est d'une vérité incontestable; car c'est le principe protestant qui a fait les déistes, les sceptiques, les matérialistes et les athées. Voici quelle a été la progression de ce principe.

Luther avait dit : Il faut interpréter l'Écriture dans un sens que conçoive la raison et qui la satisfasse, parce qu'il est de la dignité de l'être raisonnable de n'écouter que la raison et de ne se rendre qu'à l'évidence. Or, la raison ne conçoit nullement qu'il n'y ait plus ni pain, ni vin après la consécration: elle conçoit tout le contraire. Les yeux, le tact, l'odorat, le goût, ces quatre sens ne se réunissent-ils pas pour lui attester que le même pain et le même vin continuent d'être ce qu'ils étaient auparavant? Donc les paroles de Jésus-Christ : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*, ne signifient pas que le pain et le vin soient substantiellement changés en son corps et en son sang, mais que le pain et le vin existent conjointement avec le corps et le sang. Donc il n'y a point transsubstantiation, mais impanation.

Très-bien, répondit Calvin, mais la raison ne conçoit pas non plus que Jésus-Christ soit présent en corps, en âme et en divinité dans l'Eucharistie; elle ne conçoit pas que le même

corps qui a été formé dans le sein de la vierge Marie et attaché à la croix se reproduise un million de fois par jour dans le million de messes qui se disent par jour. Donc les paroles de Jésus-Christ : *Ceci est mon corps*, *ceci est mon sang*, signifient seulement que le pain est la figure de son corps et le vin la figure de son sang.

A merveille, répliqua Socin ; mais il n'est pas moins impossible à la raison de concevoir un Dieu qui se fait homme, qui souffre et qui meurt. Donc, tous les passages où l'Écriture paraît établir la divinité de Jésus-Christ doivent être interprétés et pris dans un sens métaphorique.

Mais pourquoi ne pas aller plus loin, ont dit à leur tour les philosophes? Pourquoi s'arrêter dans les conséquences du principe de la réforme? Un principe vrai ne produit pour conséquences que des vérités. Pourquoi donc ne pas s'en servir pour réformer l'Évangile tout à fait, au lieu de se borner à remplacer son sens naturel par des sens figurés qui sont de pure invention? Le sens naturel choque la raison! Il lui offre des incompréhensibilités qui la révoltent! Eh bien, qu'en faut-il conclure? Tout simplement que l'Evangile ne vient pas de Dieu, il n'y a point de révélation faite par Dieu. Parmi les religions répandues sur la terre, où en trouver une qui ait autant de titres à la croyance des hommes que la religion chrétienne? Donc, si celle-ci est fausse, toutes les autres le sont à plus forte raison. Il ne reste donc que la religion naturelle. Voilà comment les philosophes modernes ont été amenés par les conséquences du principe protestant à se déclarer antichrétiens et déistes.

Ces apôtres du déisme sont-ils demeurés attachés à la religion naturelle? Pas plus qu'à la religion révélée. Ils n'ont pu s'entendre ni sur les dogmes, ni sur les préceptes dont ils composeraient leur religion naturelle, rencontrant partout des difficultés insolubles, des obscurités non moins impénétrables que les mystères révélés.

Faut-il rendre un culte à Dieu, et quel culte faut-il lui rendre? Ils n'en savent rien ; et, en effet, l'homme n'a aucun

moyen de savoir quel culte est agréable à Dieu, si Dieu ne le lui révèle point. Ainsi, dès le premier pas ils sont obligés de confesser leur ignorance sur la religion naturelle, car la religion consiste essentiellement à régler le culte divin.

Faut-il prier Dieu? Ils n'en savent rien. Il disent là-dessus le pour et le contre. J.-J. Rousseau condamne la prière non-seulement comme inutile, mais comme injurieuse à Dieu.

Dieu est-il le créateur du ciel et de la terre, ou n'est-il que le moteur et l'ordonnateur de la matière éternelle? Est-ce la matière qui pense en nous, ou bien est-ce une substance distinguée du corps? L'homme, qui dans cette vie ne sent et ne pense que par les organes du corps, peut-il sentir et penser après que la mort a dissous ces organes? Il n'en savent rien. Toutes ces questions sont insolubles pour eux. Et comment ne le seraient-elles pas? Leur principe est de ne croire que ce qu'ils comprennent. Or, ils ne comprennent, ainsi que nous, ni que la matière soit éternelle, ni qu'elle soit créée, ni que la substance qui pense en nous soit matérielle, ni qu'elle soit immatérielle.

Les déistes ont-ils pu, du moins, se fixer sur un système de morale? Pas plus que sur un système de doctrine. Voltaire et Rousseau ont fait l'apologie du suicide.

Du principe de Luther et de Calvin, que dans la religion, comme dans les sciences, on ne doit croire que ce que l'on conçoit clairement, les déistes avaient conclu à l'inadmissibilité de la religion chrétienne, dont les dogmes sont si profondément au-dessus de toutes les intelligences humaines. La nature leur offrant d'autres mystères non moins inexplicables, ils conclurent ensuite du même principe au doute universel de toute religion soit positive, soit naturelle, au doute de tout ce qui intéresse la vie morale de l'homme.

Voltaire, tout à la fois le plus fanatique ennemi qu'ait eu la religion chrétienne, et le plus infatigable défenseur qu'ait eu le déisme, a fini par douter lui-même des deux dogmes capitaux qu'il avait enseignés pendant cinquante ans de suite, comme base de toute société et de toute philosophie : l'exis-

tence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Le 12 octobre 1770, il écrivait à d'Alembert : « Tout ce qui m'environne est l'em-
« pire du doute, et le doute est un état désagréable. Y a-t-
« il un Dieu, tel qu'on le dit, une âme telle qu'on l'imagine ?
« Des relations, telles qu'on les établit? Y a-t-il quelque
« chose à espérer après le moment de la vie ?... Tous les êtres
« sont-ils égaux devant le grand être qui anime la nature ?
« L'âme de Ravaillac est-elle égale à celle d'Henri IV, ou ni
« l'un ni l'autre n'aurait-il d'âme ? Que le héros philosophe
« débrouille tout cela ; pour moi je n'y entends rien. »

D'Alembert lui répondit le 30 du même mois : « Je vous
« avoue que, sur l'existence de Dieu, je ne vois que le scep-
« ticisme de raisonnable. QU'EN SAVONS-NOUS? est pour moi
« la réponse à presque toutes les questions de métaphysi-
« que. »

Voilà les philosophes passant du déisme au scepticisme, toujours sous l'impression du grand principe de la réforme protestante.

Sont-ils restés sceptiques ? Nullement ; le même principe les a tous précipités, à peu d'exception près, dans un matérialisme et un athéisme dogmatiques.

L'esprit humain n'est pas fait pour le scepticisme. Douter de choses dont dépend un bonheur ou un malheur éternel est un état contre nature qui incessamment remplit l'âme d'inquiétude et de trouble. Quelle vie agitée que celle d'un homme qui se dit à lui-même : Il y a *peut-être* un Dieu qui est présent partout et qui voit jusqu'à mes plus secrètes pensées ; il y a *peut-être* une loi qu'il a donnée aux hommes, et cette loi est *peut-être* celle que je repousse; il y a *peut-être* une autre vie où sont puisées les infractions de la loi de Dieu sur la terre. Affreux PEUT-ÊTRE ! cruelle incertitude !

Pour s'en délivrer et pour en délivrer leurs frivoles et crédules sectateurs, les philosophes n'ont fait que donner plus de développement et d'extension au principe de Luther et de Calvin, sur lequel ils avaient établi leur déisme.

Ils ont dit :

Quand on part d'un principe vrai, on ne risque rien d'en tirer et d'en réaliser toutes les conséquences, quelles qu'elles soient, certain que l'on est que les conséquences d'un principe vrai ne peuvent jamais être des erreurs. Or, nous partons d'un principe vrai, car c'est le principe qui a opéré les grandes réformes du 16e siècle et produit toutes nos lumières actuelles. Il ne s'agit donc plus que d'en faire sortir les conséquences qu'il renferme.

On ne doit admettre pour vrai que ce qui est conforme aux idées claires et distinctes que nous avons des choses. Tel est le procédé des sciences et surtout des mathématiques. Donc il faut rejeter, non-seulement comme douteux, mais comme faux, ce dont on n'a nulle idée, ce qu'il n'est possible à aucune intelligence de comprendre. C'est par ce raisonnement que Luther a rejeté, non comme douteux, mais comme faux, le mystère de la transsubstantiation; Calvin, comme faux, le mystère de la présence réelle; Socin, comme faux, le mystère de la divinité de Jésus-Christ.

Donc, par le même raisonnement, il faut rejeter, non comme douteux, mais comme faux, le spiritualisme ou le théisme : le spiritualisme, parce que nous n'avons idée que des choses matérielles, et qu'*esprit* est un mot que personne au monde ne peut définir, et par conséquent un mot vide de sens. Le théisme, parce qu'il nous est impossible de comprendre un être infini qui, de son infinité, remplisse l'espace infini; qui, dans son intelligence, embrasse le passé, le présent et l'avenir; qui, par un acte de sa volonté, ait fait de rien tout ce qui est; parce qu'il nous est impossible d'accorder son infaillible prescience avec la liberté humaine, sa suprême sagesse avec les maux physiques et moraux qui règnent dans le monde, et son infinie bonté avec des supplices sans fin, dont on dit qu'il punit des fautes d'un moment.

C'est ainsi que, pour avoir rejeté l'autorité de l'Église catholique en ce qui concerne la foi, l'esprit humain, devenu de nos jours plus raisonneur et plus conséquent qu'il ne l'était aux temps des hérésies, s'est jeté, de conséquences en consé-

quences, d'erreurs en erreurs, dans les plus monstrueux égarements où il soit possible de tomber. L'athéisme n'est pas une erreur seulement, mais le comble de l'erreur, la cause génératrice de toutes les erreurs, l'aliment de toutes les corruptions, une erreur, pour ainsi dire, infinie, au-delà de laquelle le génie même de l'enfer ne saurait rien inventer. Qu'imaginer, en effet, qui aille plus loin et qui soit pire que l'athéisme? Avec l'athéisme, il n'y a ni juste ni injuste, ni bonne ni mauvaise action, ni vertu ni vice; avec l'athéisme, l'homme n'espérant rien après cette courte vie, n'a et ne peut avoir d'autre but que de satisfaire ses passions ou féroces ou abjectes, n'a et ne peut avoir d'autres règles de conduite que celles que lui suggèrent la cupidité et l'égoïsme; enfin, « la seule vraie « morale, disent les athées, est celle qui se déduit des prin« cipes physiques de l'organisation et de la conservation de » notre corps. » (*Catéchisme* de Saint-Lambert; *les Ruines,* par Volney; *Commentaires sur l'Esprit des lois,* par Destutt-Tracy.) Cela est affreux, mais très-conséquent.

Et ces doctrines d'immortalité et d'anarchie ont été hautement professées, non par quelques individus, mais par des masses d'individus; enseignées, non dans quelques livres, mais dans des milliers de livres mis, par la petitesse du format et la vileté du prix, à portée non-seulement de la jeunesse des écoles, mais des classes du peuple. Ces coupables doctrines, nous les avons vues dominantes à la fin du 18e siècle, érigées en système public de gouvernement, et donnant, pour la première fois, au monde effrayé et stupéfait, l'horrible spectacle d'un peuple régénéré par l'athéisme et gouverné par le meurtre, la confiscation, le pillage et l'incendie. Nous les avons vues reproduites encore dans les quinze années de la restauration, pour pervertir et pousser à la révolte une nouvelle jeunesse qui, élevée dans d'autres principes, aurait fait la gloire et la félicité de la patrie.

Hélas! ces mêmes doctrines règnent encore sur une partie trop nombreuse de notre société. Qui ne reconnaît leur influence malfaisante dans cette frénésie des suicides, devenus

si fréquents aujourd'hui, que l'on dirait que c'est une nouvelle mode qui s'établit parmi nous; dans cet égoïsme insociable, qui sépare l'homme de l'homme, dessèche dans les âmes tous les sentiments généreux et dissout jusqu'aux liens des familles; dans cet esprit de cupidité, qui considère la bonne foi comme une duperie et qui ne s'applique qu'à combiner l'astuce et la fraude pour s'enrichir aux dépens, soit de l'état, soit des particuliers; dans ces jalousies et ces haines effrénées qui ne rêvent que destructions et ruines pour se satisfaire; enfin, dans ce matérialisme politique qui ne sait opposer que la force physique aux progrès d'une contagion toute morale?

Ainsi se trouvent démontrées les deux propositions que nous avons avancées au commencement de ce discours : la première, que depuis près d'un siècle les esprits sont généralement plus développés qu'ils ne l'étaient auparavant; la seconde, qu'ils se sont corrompus en se développant et à proportion qu'ils se sont développés.

Leur développement se prouve par la facilité qu'ils ont d'appercevoir et de déduire toutes les conséquences, jusqu'à la dernière, d'un principe quelconque. Il n'en était pas ainsi dans les siècles passés. Nous avons fait voir que les hérésies n'avaient pas cette étendue de raisonnement, et qu'elles ont été, toutes, inconséquentes plus ou moins. Le premier hérésiarque qui a rejeté l'autorité de l'Église catholique en un point de foi aurait dû, s'il avait raisonné conséquemment, la rejeter dans tous les points, cette autorité étant la même pour enseigner le point rejeté et les points admis. C'est pourtant ce que n'ont fait ni les sabelliens, ni les ariens, ni les novatiens, ni les pélagiens, ni les donatistes, ni les macédoniens, ni les nestoriens, ni les eutychiens, ni les monothélites, ni les Grecs schismatiques.

Les protestants sont les premiers qui aient proclamé nettement qu'il ne fallait s'en rapporter à aucune autorité dans la décision des questions de foi, et que la raison seule en était le juge compétent. Avec ce principe, ils ont retranché de la religion ce qu'ils ont voulu, les uns plus, les autres moins, mais

sans arriver à la conclusion définitive, qui était de retrancher toute la religion. En effet, la raison ne peut rien décider; d'une part, parce qu'elle est nécessairement suspecte de partialité dans des questions qui sont si élevées au-dessus d'elle, et qu'il est si naturel qu'elle veuille les abaisser à son niveau; de l'autre, parce qu'elle varie selon les individus, et que nul individu n'est obligé d'obéir à la raison d'un autre. Loin d'appaiser les disputes, la raison n'est qu'un principe éternel de disputes. Si donc il n'existe pas, pour fixer la foi, une autorité visible et infaillible, il s'ensuit qu'il n'existe aucun moyen de démêler le vrai Christianisme à travers tant de contradictions, au milieu de tant de sociétés opposées qui se disent également chrétiennes. Donc, par les conséquences de leur principe, les protestants auraient dû rejeter tout le Christianisme.

C'est ce qu'a fait la philosophie moderne née du principe de Luther et de Calvin, et qui, en poursuivant ce principe, a passé successivement à l'abjuration de la religion chrétienne, puis au déisme, puis au scepticisme, puis au matérialisme, puis à l'athéisme.

Elle a montré à la fois plus d'étendue d'esprit et plus de corruption de cœur que toutes les sectes qui l'ont précédée. Plus d'étendue d'esprit : elle a vu ce qui avait échappé à celle-ci, toutes les conséquences d'un principe mis à la place du principe catholique. Plus de corruption de cœur : elle n'a pas reculé devant l'absurdité, l'immoralité et l'horreur de ces conséquences! Elle n'a pas quitté le principe à cause d'elles! Au contraire, ces conséquences destructives de toute morale et de toute société, elle s'est étudiée à les développer logiquement comme autant de corollaires de géométrie; elle les a répandues et prônées comme des conquêtes du génie sur les préjugés, comme des lumières nouvelles qui allaient éclairer, affranchir les hommes! O prodige de perversité! D'où vient-elle? De l'orgueil, de cet orgueil satanique qui se précipite imperturbablement dans tous les excès, plutôt que de confesser qu'il s'est trompé et qui dit : Périsse le monde, plutôt que notre principe!

Tels sont, disons-le encore, les égarements où l'esprit humain a été entraîné, de conséquence en conséquence, par l'abandon du principe catholique. Que fera-t-il désormais? Il lui est impossible de rester inactif; il cesserait d'être, s'il cessait de penser. De quel côté va-t-il donc porter son activité? Est-ce encore vers l'erreur, ou enfin vers la vérité? Est-ce l'erreur encore qui sera préférée, ou bien est-ce la vérité enfin qui l'emportera?

L'erreur! mais l'esprit humain est rasssasié et fatigué d'erreurs, car il a épuisé toutes les manières de se tromper sur Dieu, l'âme, l'avenir, les dogmes et la morale de la religion.

L'erreur! mais toutes les erreurs qui ont eu cours pendant dix-huit siècles sont usées par la discussion et flétries par l'expérience; elles ne sauraient plus faire illusion à personne. Comme l'erreur ne plaît que par sa nouveauté, on ne peut séduire les esprits qu'en leur offrant quelque chose de nouveau qui n'ait pas encore été essayé. Eh bien! imaginez, si vous le pouvez, une erreur nouvelle après l'athéisme qui surpasse toutes les erreurs imaginables! Il n'y a donc plus d'erreur à créer, puisqu'on est arrivé aux dernières barrières de l'erreur. Il n'y a donc plus que la vérité à embrasser; elle seule aura tous les attraits de la nouveauté pour ceux qui sortiront des voies de l'erreur.

Quel sera donc le changement qui doit infailliblement naître du développement actuel des esprits?

Leur logique inflexible et très-éclairée sous le rapport, non des principes, mais de la déduction des conséquences, repousse tous les partis intermédiaires; elle n'admet plus de milieu, comme en effet il n'y en a point, entre le catholicisme et l'athéisme. Il faut donc qu'ils optent pour l'un ou pour l'autre. C'est du choix qu'ils feront que résultera pour la société un changement heureux ou funeste. Reviendront-ils à la foi catholique pour ne pas tomber dans les abîmes de l'athéisme, ou seront-ils athées pour ne pas être catholiques? Dans le premier cas, l'Europe, replacée sur son antique fondement, le Christianisme, refleurira sous le règne renaissant des bonnes

mœurs. Dans le second cas, c'en est fait de nos vieilles sociétés; elles tomberont en ruine et en dissolution. Mais l'Église, qui ne tombe pas, verra de tous les côtés des peuples nouveaux accourir dans son sein pour remplacer les pertes qu'elle aura faites; alors s'accompliront les temps prédits de la conversion des Juifs et de celle des nations que la lumière de l'Évangile, jusqu'ici, n'a pas éclairées. « Malheur, dit Bossuet, malheur à « qui perd la foi! Mais la lumière va son train, et le soleil « achève sa course. »

Qu'avons-nous à craindre? Qu'avons-nous à espérer?

Nous avons à craindre que la cupidité et l'égoïsme, qui sont si dominants aujourd'hui, que les intérêts matériels et athées, qui sont poursuivis si généralement et avec tant d'ardeur, ne prévalent encore sur la raison et la conscience. Dieu seul peut modérer cet élan des âmes vers les biens de la terre et faire triompher le bon principe du mauvais; mais nous ignorons les desseins de Dieu.

Cependant des signes non équivoques d'amélioration se manifestent dans ce pays qui a été si longtemps ravagé par l'incrédulité moderne, sous le nom de philosophie. Réjouissons-nous de ces heureux présages; ils nous sont donnés par Dieu.

Il est certain qu'à Paris, et dans presque toutes les villes du royaume, les églises ont été plus fréquentées cette année qu'elles ne l'ont été l'année dernière, plus l'année dernière que l'année précédente. Il y a donc un véritable progrès en bien. Il est certain aussi qu'une partie de cette jeunesse, que le libéralisme avait rendue anti-chrétienne pour la rendre révolutionnaire, revient à la religion, et qu'elle y revient avec l'ardeur et la franchise qui appartiennent à cet âge. Les œuvres de licence et d'impiété que le 18e siècle a produites en si grand nombre, et qu'on a reproduites avec tant de scandale sous la restauration, ont perdu leur vogue. Les librairies en regorgent; le peu qui s'en débite est destiné à la régénération des Portugais et des Espagnols révolutionnés; mais en France, on n'en achète plus. Il serait d'un très-mauvais ton

aujourd'hui de déclamer contre la religion et ses ministres; et M. le comte de Montlosier ne ferait pas ses diatribes contre le parti prêtre, la vie dévote et les jésuites, si elles étaient à faire. On ne serait pas reçu non plus à débiter dans un salon, comme autrefois, quelques-uns des sarcasmes de Voltaire. Leur sel s'est affadi; ils n'inspirent que le dégoût, depuis qu'il est reconnu que le mensonge et la calomnie en font l'assaisonnement.

Aux livres d'incrédulité succèdent aujourd'hui les livres religieux; il paraît tous les jours de ceux-ci, et ils sont tous recherchés d'un public qui veut sérieusement s'instruire.

C'est dans cette disposition des esprits que nous entreprenons une nouvelle et grande publication, celle des *Pères de l'Église*, traduits en français.

Jamais époque ne fut plus favorable pour cette grande œuvre. Tous les points du catholicisme ont été successivement attaqués et successivement défendus. Dans les premiers siècles de l'Église, il ne s'élevaït de nouvelles erreurs que lorsque les erreurs anciennes avaient été anéanties. Les Pères, qui avaient combattu les anciennes, ne pouvaient donc servir à détruire les nouvelles. Il fallait de nouvelles armes contre de nouveaux adversaires. Mais aujourd'hui notre siècle ne s'attachant à aucune erreur particulière et les reproduisant toutes, quoi de plus nécessaire que de lui opposer les réponses qui ont été faites à toutes les erreurs, l'ensemble de toutes les preuves du catholicisme, et tous les témoignages rendus à la vérité!

Les trois premiers siècles de l'Eglise ne présentent pas seulement le combat de la religion contre le paganisme, mais encore contre la philosophie dont elle réformait toutes les erreurs. C'étaient des philosophes que saint Justin, Athénagore, Tatien, saint Clément d'Alexandrie, saint Cyprien, sortis des écoles de Platon, d'Aristote, pour entrer dans la religion chrétienne, et qui montrent aux philosophes de nos jours que la religion chrétienne, seule, offre à l'homme la vérité, l'objet de leur recherches.

On donne le titre de *Pères de l'Église* aux docteurs ca-

mœurs. Dans le second cas, c'en est fait de nos vieilles sociétés; elles tomberont en ruine et en dissolution. Mais l'Église, qui ne tombe pas, verra de tous les côtés des peuples nouveaux accourir dans son sein pour remplacer les pertes qu'elle aura faites; alors s'accompliront les temps prédits de la conversion des Juifs et de celle des nations que la lumière de l'Évangile, jusqu'ici, n'a pas éclairées. « Malheur, dit Bossuet, malheur à « qui perd la foi! Mais la lumière va son train, et le soleil « achève sa course. »

Qu'avons-nous à craindre? Qu'avons-nous à espérer?

Nous avons à craindre que la cupidité et l'égoïsme, qui sont si dominants aujourd'hui, que les intérêts matériels et athées, qui sont poursuivis si généralement et avec tant d'ardeur, ne prévalent encore sur la raison et la conscience. Dieu seul peut modérer cet élan des âmes vers les biens de la terre et faire triompher le bon principe du mauvais; mais nous ignorons les desseins de Dieu.

Cependant des signes non équivoques d'amélioration se manifestent dans ce pays qui a été si longtemps ravagé par l'incrédulité moderne, sous le nom de philosophie. Réjouissons-nous de ces heureux présages; ils nous sont donnés par Dieu.

Il est certain qu'à Paris, et dans presque toutes les villes du royaume, les églises ont été plus fréquentées cette année qu'elles ne l'ont été l'année dernière, plus l'année dernière que l'année précédente. Il y a donc un véritable progrès en bien. Il est certain aussi qu'une partie de cette jeunesse, que le libéralisme avait rendue anti-chrétienne pour la rendre révolutionnaire, revient à la religion, et qu'elle y revient avec l'ardeur et la franchise qui appartiennent à cet âge. Les œuvres de licence et d'impiété que le 18e siècle a produites en si grand nombre, et qu'on a reproduites avec tant de scandale sous la restauration, ont perdu leur vogue. Les librairies en regorgent; le peu qui s'en débite est destiné à la régénération des Portugais et des Espagnols révolutionnés; mais en France, on n'en achète plus. Il serait d'un très-mauvais ton

aujourd'hui de déclamer contre la religion et ses ministres; et M. le comte de Montlosier ne ferait pas ses diatribes contre le parti prêtre, la vie dévote et les jésuites, si elles étaient à faire. On ne serait pas reçu non plus à débiter dans un salon, comme autrefois, quelques-uns des sarcasmes de Voltaire. Leur sel s'est affadi; ils n'inspirent que le dégoût, depuis qu'il est reconnu que le mensonge et la calomnie en font l'assaisonnement.

Aux livres d'incrédulité succèdent aujourd'hui les livres religieux; il paraît tous les jours de ceux-ci, et ils sont tous recherchés d'un public qui veut sérieusement s'instruire.

C'est dans cette disposition des esprits que nous entreprenons une nouvelle et grande publication, celle des *Pères de l'Église*, traduits en français.

Jamais époque ne fut plus favorable pour cette grande œuvre. Tous les points du catholicisme ont été successivement attaqués et successivement défendus. Dans les premiers siècles de l'Église, il ne s'élevait de nouvelles erreurs que lorsque les erreurs anciennes avaient été anéanties. Les Pères, qui avaient combattu les anciennes, ne pouvaient donc servir à détruire les nouvelles. Il fallait de nouvelles armes contre de nouveaux adversaires. Mais aujourd'hui notre siècle ne s'attachant à aucune erreur particulière et les reproduisant toutes, quoi de plus nécessaire que de lui opposer les réponses qui ont été faites à toutes les erreurs, l'ensemble de toutes les preuves du catholicisme, et tous les témoignages rendus à la vérité!

Les trois premiers siècles de l'Eglise ne présentent pas seulement le combat de la religion contre le paganisme, mais encore contre la philosophie dont elle réformait toutes les erreurs. C'étaient des philosophes que saint Justin, Athénagore, Tatien, saint Clément d'Alexandrie, saint Cyprien, sortis des écoles de Platon, d'Aristote, pour entrer dans la religion chrétienne, et qui montrent aux philosophes de nos jours que la religion chrétienne, seule, offre à l'homme la vérité, l'objet de leur recherches.

On donne le titre de *Pères de l'Église* aux docteurs ca-

tholiques, grecs et latins, des six premiers siècles, dont les écrits contiennent, soit des explications des livres saints, soit des instructions dogmatiques et morales, soit la défense générale de la religion contre les païens, soit la réfutation particulière des nouveautés hérétiques. Les écrivains qui sont venus après sont nommés simplement *auteurs ecclésiastiques.*

Les premiers sont appelés les Pères de l'Eglise, parce qu'ils forment cette chaîne de tradition, qui remonte aux apôtres, cette vénérable antiquité chrétienne où l'Eglise a toujours puisé et puisera toujours les preuves de l'invariabilité et de la perpétuité de sa foi; et c'est encore là une vérité qu'il est important de prouver à ce siècle qui a cru trop légèrement que des nouveautés pouvaient s'introduire dans l'Eglise. Rien n'est nouveau dans son enseignement. Toutes les vérités catholiques ont été reconnues, professées et défendues de la même manière. Vertus, science, éloquence, autorité de l'enseignement, tout ce qui commande l'estime et le respect des hommes, se trouve réuni dans les Pères.

Quel ensemble admirable de héros chrétiens nous offre la liste des Pères de l'Eglise pendant six cents ans! Quelle suite presque non interrompue de saints papes, de saints évêques, de saints prêtres, de confesseurs, de martyrs, d'hommes évangéliques, qui ont étendu la foi par la sainteté de leur vie et la sublimité de leurs exemples, autant que par la puissance de leurs paroles! Il y a, sans doute, quelques exceptions à faire à cet égard; mais elles sont en si petit nombre, que l'usage général est de dire les saints Pères ou les Pères de l'Église. On sait que l'orgueil du savoir et d'une grande renommée égara Origène et Tertullien. Ils tombèrent dans des erreurs capitales; mais, en même temps que l'Église a condamné leurs erreurs, elle a conservé avec honneur les écrits immortels qu'ils avaient composés dans le sein de l'unité catholique; organes reconnus de la vérité, Origène et Tertullien sont cités avec autorité dans toutes les chaires chrétiennes, comme saint Chrysostôme et saint Augustin.

Il n'y a point d'exagération à dire que les Pères, en général, étaient les hommes les plus savants de leur temps, non-seulement dans les lettres sacrées, dont ils faisaient leur étude de de tous les jours, mais encore dans les lettres profanes, dont ils s'étaient instruits à fond, pour mieux démontrer aux païens les folies de tous leurs cultes divers, et aux philosophes les absurdités de tous leurs systèmes de philosophie. Quelle connaissance de la mythologie et de l'histoire des siècles passés, quelle richesse d'érudition dans saint Clément d'Alexandrie, dans Origène, dans Eusèbe de Césarée, dans saint Jérôme! Que de faits historiques, que de personnages de l'antiquité, de poëtes, d'historiens, de philosophes nous seraient inconnus sans eux!

Si nous cherchons une autre science plus importante, où trouverons-nous plus que chez les Pères de cette vraie philosophie qui, se servant d'une exacte dialectique, remonte aux premiers principes, à la connaissance du vrai bon et du vrai beau, pour établir, par une suite de conséquences bien déduites, les règles des mœurs et l'art de rendre les hommes fermes dans la vertu, en éclairant leur raison? Qui a surpassé en ce genre saint Augustin? Quel esprit plus élevé, plus pénétrant, plus méthodique, plus modéré? Quelqu'un a-t-il posé des principes plus sûrs et en a-t-il tiré des conséquences mieux suivies? Quelqu'un a-t-il des pensées plus sublimes ou des réflexions plus ingénieuses? Qui n'admire pas saint Augustin, dit l'abbé Fleury, ne lui ôte rien: mais il se fait tort à soi-même en montrant qu'il n'a pas l'idée de la vraie philosophie. Parmi les Grecs, vous verrez cette même philosophie, solide et sublime, dans les livres de saint Basile contre Eumonien, dans les discours de saint Grégoire de Naziance sur la théologie, dans les traités de saint Athanase contre les païens et les ariens. Quelle force, quelle logique, quelle clarté dans les preuves que les Pères nous donnent de la divinité de la religion chrétienne! Quel monument de raison, que ce livre des *Prescriptions* de Turtullien contre les hérétiques! Comme en réfutant les hérésies nées de son temps, il réfute d'avance,

par les règles qu'il pose, toutes les hérésies à naître dans les siècles futurs !

Les protestants n'ont rien omis pour décrier les Pères de l'Église. On le conçoit : ils trouvaient leur condamnation dans la doctrine constante de ces grands hommes. Mais il est juste de dire que la vérité a triomphé quelquefois, chez eux, de l'esprit de secte. Elle leur a quelquefois arraché des aveux précieux, et nous ne saurions rien citer de plus concluant en l'honneur des saints Pères que l'éclatant témoignage qui leur est rendu par un célèbre écrivain calviniste, longtemps lui-même un des plus violents détracteurs de la tradition de l'Église catholique. Rien de plus péremptoire que le témoignage d'un ennemi ; c'est la voix de la conscience qui parle plus haut que les passions.

Voici en quels termes le ministre Daillé a rétracté ses anciennes diatribes contre les saints Pères :

« Leurs écrits, dit-il, renferment des leçons de morale et « de vertu très-capables d'inspirer les plus grands efforts. « Ils contiennent plusieurs choses qui servent à confirmer les « fondements du Christianisme, plusieurs observations très-« utiles pour entendre l'Écriture-Sainte et les mystères qu'elle « enseigne. L'unanimité des Pères est, par elle-même, une « preuve de la vérité de la religion chrétienne. N'est-ce pas « un phénomène admirable que tant de grands hommes, « doués de tous les talents et de toute la capacité possible, nés « en différents climats, se soient accordés, pendant 1500 ans, « malgré la diversité de leurs inclinations, de leurs mœurs, « de leur esprit, à croire les preuves du Christianisme, à « rendre les mêmes adorations à Jésus-Christ, à prêcher les « mêmes vertus, à recevoir les mêmes Évangiles, à y dé-« couvrir les mêmes mystères ?... Il n'est pas vraisemblable « que tant d'hommes célèbres par la beauté de leur génie, « par l'étendue et la pénétration de leurs lumières, dont le « mérite est incontestablement prouvé par leurs ouvrages, « aient été assez imbéciles pour fonder leur foi et leurs espé-« rances sur la doctrine de Jésus-Christ, pour lui sacrifier

« leurs intérêts, leur repos et leur vie, sans en avoir évidem-
« ment senti le pouvoir divin. Préférerons-nous aux suffrages
« unanimes des Pères les préventions et les clameurs d'une
« poignée d'incrédules ou d'athées qui blasphèment ce qu'ils
« ignorent, et qui ne se rendent pas moins suspects par le dé-
« réglement de leurs mœurs que par l'injustice de leurs
« déclamations ? » (*De vero usu Patrum*. Lib. 2, cap. 6.)

Ainsi l'antiquité chrétienne est honorée par ceux-là même qui font profession de s'en écarter en tout ce qui contrarie leurs inventions de secte.

Que dirons-nous de l'éloquence des Pères?

Ne prenons pas l'éloquence pour ce qui n'en est que la forme; ne la confondons pas avec la pureté du langage et l'élégance de la diction. On peut être froid écrivain avec ces deux qualités; de même on peut être éloquent sans elles. Saint Paul écrivant dans un grec demi-barbare en est-il moins fort pour prouver, convaincre, émouvoir ? n'est-il pas, tour-à-tour, terrible, aimable, tendre, véhément ? Voilà de la vraie éloquence.

Tout homme est de son siècle plus ou moins. Les Pères vécurent dans les siècles de la décadence du goût et de la corruption des langues grecque et latine. Est-il étonnant que leurs écrits se ressentent des défauts de leur âge? Il faut donc savoir distinguer ce que le malheur des temps a mis dans ces grands hommes, comme dans les autres écrivains de leur siècle, d'avec ce que la grandeur de leur génie et l'héroïsme de leurs sentiments leur inspiraient de vif, de pénétrant, d'affectueux pour persuader et entraîner leurs auditeurs.

« Un Père de l'Église, un docteur de l'Église, quel nom ! Quelle tristesse dans leurs écrits ! Quelle sécheresse! Quelle froide dévotion et peut-être quelle scholastique ! disent ceux qui ne les ont jamais lus; mais plutôt quel étonnement pour tous ceux qui se sont fait une idée des Pères si éloignée de la vérité, s'ils voyaient dans leurs ouvrages plus de tour et de délicatesse, plus de politesse et d'esprit, plus de richesse, d'expression et plus de force de raisonnement, des traits plus vifs et des grâces plus naturelles que l'on en remarque dans la plu-

part des livres de ce temps qui sont lus avec goût, qui donnent du nom et de la vanité à leurs auteurs! Quel plaisir d'aimer la religion et de la voir crue, soutenue, expliquée par de si beaux génies et par de si solides esprits, surtout lorsqu'on vient à connaître que, pour l'étendue de lumières, pour la profondeur et la pénétration, pour les principes de la pure philosophie, pour leur application et leur développement, pour la justesse des conclusions, pour la dignité du discours, pour la beauté de la morale et des sentiments, il n'y a rien, par exemple, qu'on puisse comparer à saint Augustin, que Platon et que Cicéron! » C'est ainsi que s'exprime La Bruyère.

On trouve dans les Apologies de saint Justin, d'Athénagore, de Tatien, de saint Clément d'Alexandrie, des traits d'une éloquence admirable.

Tertullien a des pensées obscures et des métaphores outrées; mais la grandeur de ses sentiments est souvent admirable.

Saint Cyprien a de l'enflure et de la dureté africaine; cela ne pouvait guère être autrement dans son siècle et dans son pays. Mais on voit partout une grande âme, une âme éloquente qui exprime ses sentiments d'une manière noble et touchante.

Saint Augustin a des pointes et des jeux de mots: c'était encore un défaut qu'on aimait dans son temps et auquel son esprit vif et subtil lui donnait une pente naturelle. Mais à côté de ce défaut, quelle abondance d'idées élevées et de sentiments tendres! Quel talent pour la persuasion! Quelle vigueur de raisonnement pour remuer les esprits! Quelle douceur pour s'insinuer dans les cœurs!

Saint Ambroise a aussi quelques jeux de mots; mais cet abus de l'esprit est chez lui bien rare. Sa lettre à l'empereur Théodose est pleine d'une force et d'une persuasion inimitables. Que de regrets tendres et éloquents, quel épanchement d'une pieuse douleur, quand il parle de la mort de son frère! comme les larmes coulent de ses yeux, et comme il en fait répandre!

Saint Chrysostôme est diffus, mais pur dans sa diction. Il ne cherche point de faux ornements. Tout, chez lui, tend à la persuasion, et il mérite bien le titre de grand orateur que les siècles lui ont décerné.

Saint Grégoire de Nazianee est plus concis et plus poétique, mais un peu moins appliqué à la persuasion. Cependant ses adieux à Constantinople, l'éloge funèbre de son ami, saint Basile, et surtout sa lettre à une vierge qui était tombée, sont d'une véritable éloquence.

Pour bien apprécier le mérite des Pères de l'Église, il faudrait les comparer, non à Démosthène et à Cicéron, séparés d'eux par tant de siècles, mais aux orateurs profanes de leur temps qui ont acquis le plus de célébrité, par exemple, saint Basile à Libanius. Quelle différence entre l'un et l'autre! Que saint Basile est solide et naturel! Que Libanius est vain, affecté, puéril!

Mais pourquoi parler ici des orateurs profanes? Ce n'est pas de l'éloquence humaine qu'il faut chercher dans les saints Pères. C'est un nouveau genre d'éloquence dont le monde n'avait point d'idée avant le Christianisme, de même qu'il n'en avait aucune des sublimes et héroïques vertus que le fils de Dieu est venu prêcher à la terre; une éloquence qui est autant au-dessus de l'éloquence humaine que les intérêts de la vie éternelle sont au-dessus de ceux de la vie mortelle, une éloquence qui a son principe dans l'amour de Dieu dont les Pères étaient embrasés, et ses modèles dans l'Écriture-Sainte dont ils se nourrissaient sans cesse.

Leur mission était d'inspirer à leurs auditeurs l'amour des humiliations, des souffrances, de la mort même, pour qu'ils devinssent semblables à Jésus-Christ. De tels sentiments sont au-dessus de la nature. Il fallait donc que la parole qui les répandait fût animée par un esprit tout divin.

Qu'on lise saint Ignace, est-ce un homme que l'on entend? Oui, mais c'est un homme que la foi et l'amour ont élevé au-dessus de l'humanité. Il n'y a qu'une religion d'amour, il n'y a que la religion d'un Dieu mort sur la croix pour le salut

des hommes, qui puisse produire dans un faible mortel une abnégation si entière de toute affection terrestre, un désir si ardent de souffrir et de mourir à l'exemple du Sauveur, une joie si inconcevable au milieu même des supplices qu'il endure pour la foi.

Si leur éloquence est si grande, que dire de leur autorité? Observons qu'on ne doit point s'attacher aux sentiments particuliers des Pères, mais à leurs sentiments universels. Les opinions individuelles et isolées, quelle que soit la gravité de leurs auteurs, n'ont pas d'autorité dans une Église qui a pour règle de foi ce qui a été cru TOUJOURS, PARTOUT ET PAR TOUT LE MONDE. *Quod semper, quod ubique, quod ab omnibus creditum est, id pro catholicâ fide tenendum.* (Vincent de Lérins.)

D'après la même règle, l'autorité des docteurs d'une Église particulière, quelque nombreux et quelque unanimes qu'ils soient, n'est pas suffisante pour établir un point de doctrine; car cette doctrine n'est pas catholique, puisqu'elle n'est que celle d'une Église particulière. Ainsi la doctrine de saint Cyprien et des évêques d'Afrique, sur l'invalidité du baptême reçu dans le schisme et l'hérésie, a disparu devant la tradition de l'Église romaine et des autres Églises.

Mais il faut croire, comme étant la foi catholique, ce que les Pères de différents siècles et de différents pays enseignent unanimement sur le sens de l'Écriture-Sainte, sur les dogmes et la morale de la religion; car l'unanimité de leur enseignement prouve qu'ils enseignent ce qui a été CRU TOUJOURS ET PARTOUT.

Ils enseignent ce qui a été cru toujours.

Parmi les Pères dont les écrits sont venus jusqu'à nous, les uns, tels que saint Clément, pape, saint Ignace, évêque d'Antioche, saint Polycarpe, évêque de Smyrne, ont reçu la doctrine de la foi de la bouche même des apôtres; les autres l'ont reçue des disciples des apôtres; le plus grand nombre l'a reçue de la tradition qui s'est conservée dans les Églises apostoliques, particulièrement dans la première de toutes, l'Église

romaine, et qui remonte aux apôtres par une succession non interrompue de pasteurs.

On ne peut pas douter de la fidélité des Pères apostoliques. Ils ont transmis la doctrine à leurs successeurs telle qu'ils l'avaient reçue de leurs maîtres; et la preuve qu'ils n'y ont rien ôté ni ajouté, c'est qu'ils ont répandu leur sang pour attester et confirmer cette même doctrine. « J'en crois volontiers, dit Pascal, des témoins qui se font égorger. » Quand saint Ignace écrivait à l'Église de Rome que le seul pain et le seul vin dont il avait besoin pour se préparer au martyre, c'était la chair et le sang de Jésus-Christ, n'est-ee pas la foi romaine comme la foi d'Antioche, la foi de saint Pierre et de saint Paul, qui avaient instruit les Romains, comme la foi de saint Jean qui l'avait instruit lui-même, qu'il proclamait?

On ne peut pas non plus douter de la fidélité des Pères du 2e siècle, qui n'ont pas vu les apôtres, il est vrai, mais qui ont été instruits par leurs disciples et successeurs immédiats. Ces Pères sont aussi des martyrs et des saints, et ils protestent qu'il n'y a rien de plus sacré pour eux que de garder intact le dépôt de la foi qui leur vient des apôtres par les évêques qui leur ont succédé. C'est par l'autorité de cette tradition qu'ils combattent les hérésies de leur temps.

L'apôtre des Gaules, saint Irenée, évêque de Lyon et martyr, apprend qu'un évêque d'Orient, nommé Florin, est tombé dans l'hérésie. Il avait connu, dans sa première jeunesse, ce personnage à Smyrne, où ils suivaient ensemble, n'étant l'un et l'autre que simples fidèles, les prédications de saint Polycarpe, disciple de saint Jean, l'apôtre bien-aimé de Jésus-Christ. Saint Irenée entreprend de ramener Florin à la foi; que lui écrit-il? Une seule chose : qu'il ne lui est pas permis de s'écarter de la tradition apostolique qui leur a été enseignée par le bienheureux Polycarpe.

« Ce n'est point là, lui mande-t-il, la doctrine que nous ont « transmise les évêques qui nous ont précédés et qui ont été « les disciples des apôtres! Étant fort jeune encore, je vous ai « vu à Smyrne chez le bienheureux Polycarpe, lorsque, vivant

« avec éclat à la cour de l'empereur, vous veniez voir ce saint
« évêque et que vous tâchiez d'acquérir son estime.

« Je me souviens aussi parfaitement de ce qui se passait
« alors que de ce qui est arrivé depuis. Les choses que l'on a
« vues ou apprises dans son enfance se gravent dans l'esprit
« avec l'âge et ne s'oublient jamais. Je pourrais dire le lieu où
« était assis le bienheureux Polycarpe, lorsqu'il nous annon-
« çait la parole de Dieu : je le vois encore. Quelle gravité
« dans sa démarche partout où il passait! quelle sainteté dans
« toute la conduite de sa vie! quelle majesté sur son visage et
« dans toute sa personne! Il me semble encore l'entendre
« nous raconter comment il avait conversé avec saint Jean et
« plusieurs autres qui avaient vu Jésus-Christ. Avec quel ra-
« vissement il nous parlait des miracles et de la doctrine du
« Verbe, qu'il avait recueillis de la bouche même de témoins
« oculaires et auriculaires!

« J'écoutais toutes ces choses; je les gravais, non sur des
« tablettes, mais dans le plus profond de mon cœur. Je puis
« donc protester devant Dieu que, si cet homme apostolique
« avait entendu parler de quelque erreur semblable aux vôtres,
« il eût à l'instant bouché ses oreilles et fait éclater son indi-
« gnation par ce mot qui lui était ordinaire : *Mon Dieu! à*
« *quels temps m'avez-vous réservé?* »

Vous voyez, dans le passage que nous venons de citer, que les Pères du 2e siècle ont pour maxime invariable de suivre la doctrine que leur ont transmise les évêques qui les ont précédés, et qu'il leur suffit, pour confondre les novateurs, de leur dire : *Ce n'est point là la doctrine qui nous a été transmise.* C'est donc ce qui a été toujours ouï qu'ils font profession d'enseigner.

« Les apôtres, dit ailleurs saint Irenée, ont confié le dépôt
« de la foi aux évêques qui devaient leur succéder dans le gou-
« vernement des Églises. Aucun de ces évêques n'a enseigné
« autre chose que ce que nous croyons aujourd'hui. Nous le
« savons par ceux qui leur ont succédé sans interruption ; nous
« les connaissons si parfaitement, qu'il nous serait facile d'en

« donner la liste exacte; mais nous devons surtout recourir à
« l'Église la plus grande, la plus ancienne, et qui est connue
« de tout le monde, à l'Église fondée à Rome par les glorieux
« apôtres Pierre et Paul. Elle conserve la tradition qu'elle a
« reçue de ses fondateurs, et cette tradition est venue jusqu'à
« nous par une succession non interrompue. Par là, nous con-
« fondons tous ceux qui embrassent l'erreur; car c'est à cette
« Église, à cause de sa PRÉÉMINENTE PRINCIPAUTÉ, *propter*
« *potiorem principalitatem*, que chaque Église particulière,
« chaque fidèle, doit recourir, comme à la fidèle dépositaire
« de la tradition des apôtres. » (Lib. 2, *Contrà hæreses.*)

La tradition des apôtres, conservée particulièrement à Rome par une suite non interrompue d'évêques qui se sont transmis ce dépôt de main en main, de successeurs en successeurs, de siècle en siècle, voilà la règle de tous les docteurs de l'Église, sans exception d'un seul de tous les Pères plus ou moins voisins, plus ou moins éloignés des temps apostoliques. Tous frappent de réprobation toute nouveauté dogmatique, par cela seul que c'est une nouveauté; tous disent, comme saint Irenée aux hérétiques : « Ce n'est point là la doctrine que nous ont transmise les évêques qui nous ont précédés; ce n'est point celle de l'Église de Rome, la fidèle dépositaire de la tradition des apôtres. » Donc l'unanimité des Pères sur un dogme prouve que c'est un dogme qui a toujours été cru, un dogme apostolique, *quod semper creditum.*

Elle prouve aussi que c'est un dogme catholique, c'est-à-dire un dogme cru partout et par tout le monde, *quod ubique, quod ab omnibus creditum.*

Le très-grand nombre des docteurs de l'Église ont été des évêques qui annonçaient aux fidèles la parole de Dieu, par le devoir de leur ministère pastoral; quelques-uns, de savants prêtres qui la prêchaient sous la surveillance et l'autorité de leurs évêques. Ces docteurs enseignèrent la foi chrétienne dans tous les pays où il y avait des Églises chrétiennes, en Égypte et dans la Palestine, dans l'Asie mineure et dans la Grèce, en Italie et sur les côtes d'Afrique, en Espagne et dans les Gaules.

Or, il est impossible qu'ils aient été unanimes pour enseigner comme dogme catholique, c'est-à-dire comme dogme cru universellement, ce qui n'était que leur croyance particulière. Direz-vous que leur unanimité a été fortuite ou concertée? Fortuite! c'est un mot vide de sens. Concertée! c'est une absurdité. Est-ce qu'il pouvait y avoir concert entre des personnes placées à de si grandes distances les unes des autres, qu'elles ne se voyaient et ne se connaissaient même pas?

Les Pères n'ont pu ni se tromper, ni tromper sur la foi de l'Église.

Ils n'ont pu se tromper. La foi de l'Église est un fait public et éclatant. Ce que croit l'Église, elle veut qu'on le croie partout; elle repousse de son sein quiconque diffère d'elle sur quelque point que ce soit. Donc tout le monde sait ce que croit l'Église; donc il est impossible de prendre même involontairement un dogme particulier pour un dogme catholique.

Les Pères, tromper! Quelle indigne supposition envers des personnages si graves, si éminents en vertus, et qui protestent tous qu'il n'est permis à personne de rien changer à la foi établie et reçue partout! « Bien qu'il y ait dans le monde di-
« versité de langues, dit encore saint Irenée, il n'y a pour
« tous les peuples chrétiens qu'une seule et même tradition,
« de sorte que les Églises d'Allemagne, d'Espagne, des
« Gaules, de l'Orient, de l'Egypte ou de la Lybie, celles
« mêmes qui se sont établies dans les régions les plus loin-
« taines, n'ont pas une croyance qui les distingue les unes des
« autres. Il n'y a qu'une seule et même foi. Ni tout le génie
« des orateurs n'y peut rien ajouter, ni toute leur faiblesse
« n'en peut rien diminuer. » (*Contrà hæreses.*)

Les Pères, tromper! Est-ce qu'ils auraient pu le faire, quand ils auraient pu le vouloir? Est-ce que la foi du clergé et des fidèles ne se serait pas à l'instant soulevée contre eux? Est-ce qu'on ne leur aurait pas dit de toutes parts: « Ce n'est point là ce que nous croyons; ce n'est point là ce que nous enseigne l'Église? » Quels cris d'indignation et de réprobation la ville entière de Constantinople ne fit-elle pas éclater contre Nes-

torius, son propre évêque, quand il osa prêcher que la Sainte-Vierge n'était pas la mère de Dieu? Il en est arrivé de même à tous les novateurs qui ont entrepris d'introduire quelque dogme particulier. On les a toujours combattus par l'universalité comme par l'antiquité de la foi de l'Eglise; car l'Église est catholique aussi bien qu'apostolique dans sa foi. Croire aujourd'hui ce que l'on croyait hier et croire demain ce que l'on croit aujourd'hui, voilà sa maxime de tous les temps.

Il est donc impossible que ce que les Pères de différents pays comme de différents siècles enseignent unanimement, que ce qu'ils enseignent, non-seulement sans réclamation, mais dans l'unité de communion avec les autres pasteurs de l'Église, principalement avec le chef des pasteurs et des fidèles, ne soit pas un dogme cru partout et par tout le monde, un dogme catholique: *Quod ubique, quod ab omnibus creditum est, id pro catholicâ fide tenendum.*

Telle est l'autorité des saints Pères : elle est si grande, que le concile de Trente, session 4, défend à toute personne de donner à l'Écriture-Sainte un sens contraire à l'interprétation unanime des Pères. Mille ans auparavant, le concile *In Trullo* avait porté le même décret.

Tout ce que nous venons de dire démontre l'importance d'une entreprise qui a pour but de répandre la connaissance et le goût de la sainte antiquité.

En publiant en français des ouvrages écrits dans des langues mortes et familières à bien peu de monde, nous les mettons à la portée de plusieurs classes de lecteurs; et heureusement ils ne sont pas rares aujourd'hui, ceux qui désirent acquérir une instruction solide et étendue sur la religion! En rassemblant dans une seule collection tant d'ouvrages épars et en les publiant d'après l'ordre des temps où ils ont été écrits, nous faisons voir par cela même que la doctrine qu'ils renferment est une doctrine transmise par une succession non interrompue qui en prouve la vérité.

Où sont aujourd'hui les ecclésiastiques qui ont le moyen d'acheter les éditions in-folio des Pères, ou le loisir d'aller les

compulser dans les bibliothèques publiques? Les sources de l'antiquité sont donc fermées au très-grand nombre d'entre eux. C'est pour réparer ce grave inconvénient que nous leur offrons à tous une collection d'un format commode. Ayant désormais sous la main les écrits des Pères, non à la vérité dans leurs textes originaux, mais dans une traduction dont l'exactitude ne sera ni contestée, ni contestable, du moins nous l'espérons, par personne, ils pourront consulter à leur aise ces précieux monuments de l'antiquité, ou plutôt en faire l'objet d'une étude sérieuse et suivie. Ils doivent en effet étudier les saints Pères ; ils doivent se pénétrer de leur esprit pour prêcher comme ils prêchaient, et de leur doctrine pour appuyer leurs prédications non-seulement sur l'Écriture-Sainte, mais encore sur la tradition qui l'explique et qui en confirme les oracles ; ils doivent étudier les saints Pères pour montrer aux fidèles que les vérités qui leur sont enseignées aujourd'hui ont été crues toujours, partout et par tout le monde : *Quod semper, quod ubique, quod ab omnibus creditum est.*

Nous nous appliquons à reproduire dans notre traduction le mouvement et les inspirations des auteurs, aussi bien que le sens de leurs paroles. On y retrouvera donc leurs grandes pensées, leurs sentiments affectueux, leurs saintes maximes, leurs puissants moyens de persuasion et l'art de la conduite des âmes, qu'ils possédaient si parfaitement. En un mot, rien n'est plus nécessaire aux ministres de la religion que l'étude de la vénérable antiquité, et tout notre soin est de la leur rendre facile.

Sans doute, elle n'est pas d'une égale nécessité pour les autres classes de lecteurs. Il suffit aux simples fidèles de croire ce qu'enseigne l'Église, et leur foi pour n'être pas savante n'en repose pas moins sur un fondement inébranlable, sur la parole de Dieu, qui a promis que les portes de l'enfer ne prévaudraient point contre son Église et qu'il serait avec elle tous les jours jusqu'à la fin du monde : *Et ecce vobiscum sum omnibus diebus usque ad consommationem seculi.* Toutefois, une instruction plus forte et plus étendue ne laisse pas d'être très-utile à ceux qui peuvent se la procurer.

Dieu a multiplié les preuves de la vérité; il les a proportionnées à la diversité des esprits et à la différence des conditions. Il y a des preuves simples, mais convaincantes, pour ceux qui ne sont en état ni de faire des recherches ni de s'appliquer à de longs raisonnements; il y en a aussi qui exigent de l'étude, des connaissances, et qui sont pour les esprits plus cultivés. L'homme, à mesure que son intelligence se développe, est plus porté à douter; mais dans un esprit droit, que les passions n'obcurcissent pas, les doutes sont toujours prévenus par l'accroissement des preuves. Plus on étudie la religion, plus on y découvre de nouvelles lumières qui fortifient les premières convictions.

Le peuple ne peut certainement pas remonter aux sources de la foi, à la tradition ancienne; il n'a certainement ni le moyen, ni le temps de lire les Pères de l'Église; mais cela ne lui est nullement nécessaire. Dieu qui appelle tous les hommes, ignorants ou savants, à la connaissance de la vérité, *ad agnitionem veritatis*, et qui veut que la soumission de tous soit raisonnable, *rationabile sit obsequium vestrum*, Dieu a donné à l'artisan, à l'ouvrier, un moyen court et sûr de discerner la vraie Église au milieu de tant de sectes opposées, qui toutes se disent l'Église de Jésus-Christ.

Ce moyen est bien simple, c'est de sentir son impuissance et le besoin d'une autorité visible et infaillible qui décide toutes les questions, sans l'engager dans une discussion dont il est évidemment incapable. D'un côté, il entend les sectes qui lui crient : Examinez le texte original des Écritures, les éditions, les versions, les divers sens des passages dont on dispute, et jugez vous-même et par vous-même qui de nous ou de l'ancienne Église que nous avons quittée explique mieux la parole de Dieu; d'un autre côté, il entend cette ancienne Église qui, seule, lui dit : Ne décidez point de telles questions vous-même, parce que vous ne le pouvez pas; mais reconnaissez votre incapacité et confiez-vous à la bonté de Dieu : il m'a promis son esprit pour vous préserver de l'erreur. A qui voulez-vous que cet artisan donne la préférence? Est-ce aux sectes qui lui de-

mandent l'impossible, ou à l'ancienne Église qui ne lui demande que ce qui convient à son impuissance et à la bonté de Dieu? « Représentons-nous un paralytique qui veut sortir de « son lit, parce que le feu est à la maison. Il s'adresse à « cinq hommes qui lui disent : Levez-vous, courez, percez « la foule et sauvez-vous de cet incendie. Enfin, il trouve un « sixième homme qui lui dit : Laissez-moi faire, je vais vous « emporter dans mes bras. Croira-t-il les cinq hommes qui « lui conseillent de faire ce qu'il sent bien qu'il ne peut pas? « Ne croira-t-il pas plutôt celui qui est le seul à lui promettre « le secours proportionné à son impuissance? Il s'abandonne « sans raisonner à cet homme, et se borne à demeurer sou« ple et docile entre ses bras. Il en est de même d'un homme « humble dans son ignorance. Il ne peut écouter sérieusement « les sectes qui lui crient : Examinez, discutez, décidez, lui « qui sent qu'il ne peut ni examiner, ni discuter, ni décider. « Mais il est consolé d'entendre l'ancienne Église qui lui dit : « Sentez votre impuissance, soyez docile, confiez-vous à la « bonté de Dieu qui ne vous a pas laissé sans secours pour « arriver à lui. Laissez-moi faire, je vous porterai dans mes « bras [1].

Rien n'est plus simple et plus court, rien n'est plus proportionné à la faiblesse humaine, à la condition des classes laborieuses, que ce moyen d'arriver à la vérité. Disons aussi qu'il convient à tout le monde sans exception, aux savants comme aux ignorants, aux esprits cultivés par les lettres comme à ceux qui ne le sont pas; car ce qui conduit les uns à la vérité ne peut pas conduire les autres à l'erreur. Et d'ailleurs, quel est l'homme, quelque intelligent qu'il se croie, qui ne sente pas et ne confesse pas, s'il a de la bonne foi, l'impuissance où il est de décider par lui-même tant de questions controversées et des questions si hautes, qu'elles dépassent et confondent toutes les intelligences humaines? Quel est l'homme

[1] Fénelon, troisième Lettre sur divers sujets de métaphysique et de religion.

qui ne sente pas le besoin d'une autorité visible et infaillible pour fixer ses incertitudes? Donc le raisonnement que nous venons de faire pour le peuple est également applicable à toutes les classes, également convaincant pour tous les esprits.

Mais cela n'empèche pas que la lecture des Pères de l'Église, dont nous publions la traduction, ne soit très-utile aux gens du monde qui voudront y consacrer une partie de leurs loisirs. Ils y puiseront nécessairement de nouveaux et puissants moyens de conviction; car un grand fait sortira pour eux de cette lecture, un fait évident, positif, palpable, péremptoire; un fait qui démontre, lui seul, abstraction faite de tant d'autres preuves, que la foi chrétienne ne vient pas des hommes, mais de Dieu.

Il vous sera impossible, en effet, de lire ces monuments d'une si haute et si vénérable antiquité, sans vous écrier d'admiration à chaque page que vous lirez : Eh! c'est précisément, c'est mot pour mot ce que nous croyons aujourd'hui! Vous y verrez cette tradition qui remonte sans interruption jusqu'aux apôtres, enseignant de siècle en siècle tout ce que l'Église enseigne aujourd'hui, n'enseignant rien de plus ni de moins que ce qu'elle enseigne; enseignant, comme elle, les mêmes mystères, les mêmes dogmes, la même morale, les mêmes vertus de charité, d'humilité et d'amour pour la croix du Sauveur, les mêmes sacrements, le même culte divin, le même culte de la sainte Vierge et des saints, la même confiance dans la protection de la mère de Dieu et dans l'intercession des saints, la même invocation des anges gardiens, enfin les mêmes prières pour les morts.

Ici point de discussion à engager, point de longs raisonnements à faire. Vous n'avez besoin que du témoignage de vos yeux. Lisez, et comparez ce que vous lisez avec ce que vous croyez. Quelle identité entre la foi ancienne et la foi actuelle! En tout, les Pères parlent comme nos pasteurs, et nos pasteurs parlent comme les Pères. En tout, les anciennes décisions de la chaire apostolique sont conformes aux décisions récentes

de la même chaire. C'est toujours, comme dit le concile œcuménique de Calcédoine, c'est toujours Pierre qui a parlé et qui parle par ses successeurs. On nous fait un devoir rigoureux de nous tenir inviolablement attachés à l'Église romaine, mère et maîtresse des Églises, centre de l'unité de foi qui règne entre elles toutes; c'est aussi ce que prêchent tous les Pères sans exception. On nous dit que tous nos actes de foi doivent avoir pour fondement, non pas notre sens particulier, mais l'article du symbole, JE CROIS EN L'ÉGLISE CATHOLIQUE; c'est aussi ce que dit toute l'antiquité.

Il est donc démontré, par la seule comparaison de la doctrine que nous lisons écrite dans les Pères et de celle que nous entendons prêcher dans nos paroisses, c'est-à-dire par le seul témoignage de nos yeux et de nos oreilles, que tout ce qu'enseigne aujourd'hui l'Église catholique, elle l'a toujours enseigné depuis les apôtres; il est donc démontré que, durant les dix-huit siècles qui se sont écoulés depuis la naissance du Christianisme, elle n'a pas un seul jour varié dans sa foi, et que le temps, qui change tout, n'y a jamais rien changé, ni par addition, ni par diminution.

Invariabilité, perpétuité de la foi catholique! Est-ce un fait humain? Quand tout ce qui sort de la main de l'homme est mortel comme l'homme lui-même, ce qui ne meurt pas vient-il des hommes? On entend tous les jours des personnes qui disent : Si nous avions été témoins des miracles de Jésus-Christ ou de ceux des apôtres! Eh bien, si vous en aviez été témoins, vous auriez une foi inébranlable, n'est-ce pas? Mais si vous n'avez pas vu les anciens miracles, n'avez-vous pas devant les yeux un miracle toujours subsistant : l'invariabilité, la perpétuité de la foi catholique? Et ce miracle perpétuel ne prouve-t-il pas la vérité de ceux que vous n'avez pas vus? Les premiers Chrétiens n'ont pas vu ce que nous voyons, la durée perpétuelle de l'Église; mais sur la foi de ce qu'ils voyaient, ils ont cru fermement ce qu'ils ne devaient pas voir. Et vous, témoins de l'accomplissement des promesses faites à l'Église, comment, sur la foi d'une merveille si grande, si visible de

la puissance de Dieu, ne croiriez-vous pas celles qu'il a opérées il y a dix-huit cents ans?

Invariabilité, perpétuité de la foi catholique! Direz-vous que ce n'est point là un miracle, mais un fait qui s'explique naturellement? Examinons.

Tous les ouvrages des hommes ont des caractères qui leur sont propres et qui sont inhérents aux bornes de l'esprit humain. L'un de ces caractères est de n'atteindre que lentement, et après bien des corrections et des changements, la perfection dont ils sont susceptibles. C'est que la sagesse humaine est toujours courte par quelque endroit; c'est qu'en revoyant son ouvrage, elle y découvre toujours quelques défauts qu'elle n'avait pas aperçus d'abord. Que de travaux, d'hésitations, de tâtonnements et de variations; que d'essais commencés, puis abandonnés, puis recommencés; que de temps, de siècles même il a fallu pour conduire nos sciences et nos arts au point où nous les voyons!

Il n'en est pas ainsi de la doctrine catholique. Elle a d'abord eu sa perfection; on n'a jamais pu ni rien y ajouter, ni rien y diminuer, sans rompre l'unité et l'harmonie de l'ensemble; les hérésies qui ont prétendu la perfectionner par des innovations n'ont montré que l'impuissance de leurs efforts. Cette doctrine est telle aujourd'hui qu'elle a toujours été, telle que l'Église l'a reçue des apôtres, telle que les apôtres l'ont reçue de Jésus-Christ; en un mot, elle n'a jamais subi de variation dans le cours des siècles. Elle ne vient donc pas de l'esprit changeant des hommes, mais de l'esprit de Dieu, qui ne change jamais.

Les hommes font des lois, et même ce qu'ils nomment des constitutions pour leurs sociétés politiques. Mais quelque savantes que soient leurs combinaisons, ils ne feront jamais, ils ne pourront jamais faire ni un gouvernement, ni des lois qui s'adaptent à tous les temps et qui résistent à toutes les vicissitudes humaines. La raison en est qu'ils ignorent invinciblement ce que le temps apportera de changement dans les choses, et que, par conséquent, il leur est impossible de régler un avenir qu'il leur est impossible de pénétrer. Ne confessent-

ils pas tous les jours leur impuissance à cet égard, quand ils disent que les lois et les constitutions doivent se modifier selon les progrès de la société?

Il n'en est pas ainsi de la constitution et de la foi de l'Église catholique. Elles sont établies pour tous les siècles; elles ne reçoivent de modification ni du changement des temps, ni du changement des idées, ni du changement des mœurs. De même que nous professons aujourd'hui la même foi que professaient nos pères, les pères de nos pères et leurs ancêtres jusqu'aux temps apostoliques, nous sommes gouvernés aujourd'hui par le même ministère pastoral qui les a gouvernés, par la même hiérarchie du pape, des évêques et des prêtres. En un mot, la constitution de l'Église n'est pas moins que sa doctrine hors de l'empire du temps; dix-huit cents ans d'expériences en sont la démonstration complète. Elles ne viennent donc, ni l'une ni l'autre, de l'esprit imprévoyant des hommes, mais de l'esprit de Dieu, qui voit l'avenir, comme le présent et le passé.

Que de causes se sont rencontrées pendant dix-huit siècles, ou pour détruire entièrement, ou du moins pour changer en partie la foi chrétienne! Elle a triomphé de toutes ces causes de changement et de destruction; immuable, quand tout a changé autour d'elle, invincible, quand tout s'est ligué contre elle. Il y a donc une main toute puissante qui la soutient et la conserve.

Trois cents ans de persécutions sanglantes prouvèrent au monde idolâtre que la force ne pouvait rien contre la foi, et il abandonna ses idoles. Vainement la tyrannie épuisa-t-elle, dans l'immense étendue de l'empire romain, tout ce qu'elle put inventer de tortures et de supplices pour épuiser le courage des Chrétiens: la patience fut plus forte que la cruauté, et le sang des martyrs devint une semence féconde de nouveaux Chrétiens. Ils se multiplièrent plus encore qu'on immolait de victimes, bien qu'on les fît tomber par milliers, et la foi s'étendit par toute la terre, sous le fer et le feu des persécutions. O divine force d'une institution que nulle force humaine ne peut vaincre!

A quoi ont abouti tant d'efforts faits par tant de sectes pour introduire dans la foi catholique quelques dogmes particuliers? Au triomphe de cette même foi. Dans le cours des siècles il n'est jamais arrivé que l'Église se soit laissée surprendre par aucune secte, qu'elle ait fait la moindre concession, adopté la moindre innovation, de quelque masque que se couvrissent les novateurs, quelque séduction, quelque ruse qu'ils employassent, quelque pouvoir qu'ils eussent reçu des princes de la terre qui les protégeaient. Mais elle a flétri toutes les sectes, grandes et petites, d'une condamnation éternelle, et l'effet en a été de rendre de plus en plus éclatante l'invariabilité, la perpétuité de sa foi; car les décisions que fait l'Église, en matière de foi, ne sont point de nouveaux articles de foi, mais la confirmation de la foi reçue; elles ne sont que des explications plus détaillées de la même foi, et plus propres par la précision des termes à écarter les subtilités de l'hérésie. Ainsi, le concile de Nicée expliqua l'article du symbole des Apôtres, « et « je crois en Jésus-Christ, son fils unique, Notre-Seigneur, » par ces mots : « et je crois en un seul Seigneur Jésus-Christ, « fils unique de Dieu, né du Père, avant tous les siècles; Dieu « de Dieu, lumière de lumière, Dieu vrai du Dieu vrai, engen- « dré, non fait, consubstantiel au Père. » Le mot CONSUBSTANTIEL confondait les ariens et rendait suspectes aux simples fidèles toutes les nouvelles professions de foi, où il ne se trouvait pas. De même, dans l'exposition de la foi catholique sur l'Eucharistie, le concile de Trente a consacré un mot nouveau, le mot TRANSSUBSTANTIATION, lequel exprime si nettement et si précisément qu'il n'y a plus ni pain ni vin après la consécration.

Deux faits également palpables sortent de la lutte des hérésies : d'un côté, invariabilité de l'Église, qui les a condamnées; de l'autre, variation continuelle des hérésies condamnées; témoins, sans parler de tant d'autres, témoins les protestants qui se sont partagés et se partagent encore tous les jours en milliers de sectes différentes. Pourquoi l'hérésie varie-t-elle toujours, et l'Église catholique jamais? Tout le monde

en voit la raison. L'hérésie varie, parce qu'elle est une production de l'esprit humain, et que l'homme trouve toujours quelque chose à corriger dans l'ouvrage de l'homme. L'Église catholique ne varie pas, parce que sa foi venant de Dieu, il n'est pas plus possible de la réformer qu'il ne l'est de changer le cours du soleil et des astres.

Les hérésies ont, sans contredit, causé de grands préjudices à l'Église. Elles lui ont enlevé nombre de ses enfants, et même des peuples entiers, comme ont fait Luther et Calvin. Mais voyez la fécondité qui est en elle! A mesure qu'elle éprouvait des pertes en Allemagne et en Angleterre, elle les réparait ailleurs par de nouvelles générations de Chrétiens, et elle n'a pas cessé un moment d'être catholique, et si visiblement catholique, que, si vous demandez dans un pays protestant où se célèbre le culte catholique, on ne vous indiquera pas un temple protestant. Cette force qui rend l'Église perpétuellement féconde vient-elle des hommes?

Ajoutons une dernière considération à ce que nous venons de dire.

Si la foi catholique était une œuvre humaine, les hérétiques auraient eu grande raison de l'attaquer, et il y a longtemps qu'ils l'auraient détruite, par la seule force du raisonnement. Qu'ont-ils voulu, pour la plupart? Expliquer humainement et abaisser au niveau de la raison des mystères qui lui sont incompréhensibles tels qu'on les lui présente. Cette entreprise était fort naturelle et fort raisonnable : car si les mystères ne viennent pas de Dieu, leur incompréhensibilité même implique contradiction. Qu'un homme mette en circulation des opinions fausses et même absurdes, cela se voit tous les jours, et tous les jours aussi on les réfute parce qu'on les comprend. Mais un homme proposer des idées qui ne soient pas dans la sphère des idées humaines, un homme inventer et faire croire des choses qui soient au-dessus de toutes les intelligences de la même nature que la sienne! cela est impossible. Donc il faut approprier les mystères à la raison, s'ils ne viennent pas de Dieu.

Mais, s'ils viennent de Dieu, on conçoit parfaitement l'inva-

riabilité, la perpétuité de la foi qui les enseigne. C'est la raison infinie qui commande à la raison bornée de croire des vérités qu'elle ne peut pas comprendre; rien n'est plus juste. C'est cette même raison infinie qui tire de ces ténèbres, impénétrables pour la raison bornée, de vives lumières qui l'éclairent en même temps et qui en font sortir les plus hautes connaissances, la morale la plus pure, les vertus les plus généreuses, comme une conséquence sort de son principe; rien n'est plus digne de la puissance et de la sagesse de Dieu. Enfin, c'est Dieu qui veille à la conservation des incompréhensibles vérités qu'il a révélées, et qui, par cela qu'elles sont incompréhensibles, s'altéreraient bien vite, s'il n'était pas avec son Église tous les jours jusqu'à la fin du monde; rien n'est plus nécessaire à la faiblesse humaine, et rien n'est plus conforme à la bonté de Dieu. Donc, encore une fois, l'invariabilité, la perpétuité de la foi catholique, est un fait qui ne peut s'expliquer que par l'assistance divine.

Mais voici une des plus grandes causes de changement et de destruction qui jamais ait bouleversé les sociétés et plongé l'humanité dans un abîme de maux; nous voulons parler de l'inondation des barbares dans les 4e, 5e et 6e siècles. Que devint la religion? Elle resta debout au milieu du torrent qui renversait tout ce qu'il rencontrait sur son passage; elle prit la défense des opprimés autant qu'elle le put; elle vainquit enfin les oppresseurs que nulle armée ne pouvait vaincre; elle les convertit, et Rome chrétienne triompha de cette nouvelle et terrible épreuve, comme elle avait triomphé des persécutions de Rome païenne.

Des populations inconnues, mais nombreuses, unies entre elles par une férocité commune, mais divisées par leurs caractères, leurs mœurs, leur manière de vivre, sortant successivement du sein des forêts et des glaces du Nord, se suivant et se poussant l'une sur l'autre sans interruption, vinrent fondre sur l'empire romain comme des lions affamés et le mirent en pièces, ainsi que l'avait prédit saint Jean dans l'Apocalypse.

Pillage, incendie, destruction des monuments publics, des

propriétés particulières, et même des objets d'art les plus nécessaires à la reproduction de la terre, enfin massacre des habitants sans distinction ni d'âge, ni de sexe, ni de rang, ni de condition, les barbares ne connurent pas d'autre moyen de soumettre les nations civilisées de l'Europe; ils s'intitulaient eux-mêmes les fléaux de Dieu, et se disaient envoyés pour châtier et détruire. Païens ou ariens, longtemps ils ne respectèrent pas plus le sacré que le profane.

On ne peut lire sans frissonner d'horreur la peinture que font de cette longue et cruelle invasion les historiens contemporains. Témoins de tant de scènes de désolation et de carnage, ils se plaignent de n'avoir, pour les décrire, que des expressions trop faibles et trop au-dessous de la réalité; ils comparent les ravages des barbares à ceux des tremblements de terre, des volcans et des déluges. L'Espagne, alors une des plus riches et des plus populeuses provinces romaines, fut envahie par les Vandales en 409, et conquise entièrement en 411. Idace, témoin oculaire, s'exprime ainsi : « Les barbares ont « tout ravagé avec la plus inouie férocité. Leurs excès ont en- « gendré la peste et la famine, qui a été si grande, que les « vivants ont été réduits à se nourrir de cadavres. » Ces mêmes Vandales, chassés de l'Espagne par d'autres barbares, les Goths qui avaient suivi leurs traces, se jetèrent sur l'Afrique en 418, et ils en firent un désert, au point que l'historien Procope dit : « L'Afrique a été tellement dépeuplée, qu'on pouvait y voya- « ger plusieurs jours de suite sans rencontrer un seul homme. « Ce n'est pas exagérer que d'avancer que, dans le cours de « cette guerre, il périt au moins cinq millions d'habitants. » Les barbares fondirent aussi sur l'Italie, et Rome qui s'était enivrée du sang des martyrs fut pillée et saccagée plusieurs fois.

Ce fléau dévastateur ne fut point passager, comme le sont les fléaux de la nature. L'époque de sa plus grande violence comprend une période de 176 ans depuis la mort de l'empereur Théodose II, en 393, jusqu'au règne d'Alboin, premier roi des Lombards, en 571.

Sur la fin du 6e siècle, les peuples barbares, maîtres de

tout l'Occident et d'une partie de l'Orient, s'établirent dans les vastes contrées qu'ils avaient conquises, en Thrace, en Pannonie, en Afrique, en Espagne, dans les Gaules, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, et l'humanité put enfin respirer.

Mais contemplez les grands changements que la conquête et l'établissement des barbares introduisirent dans l'Europe entière. Dès le 7e siècle, il y restait à peine quelques vestiges des arts, de la politesse, de la littérature, de la civilisation et de la jurisprudence des Romains. Les nouveaux vainqueurs de l'Europe n'imitèrent pas ses anciens conquérants, dont ils étaient venus anéantir la puissance; ils ne respectèrent pas les usages des peuples vaincus, mais ils firent la plus complète, la plus radicale révolution qu'on eût jamais vue dans le monde. Tout ce qui était ancien périt dans ce naufrage des nations: lois, coutumes, mœurs, gouvernements, institutions politiques, formes de justice, formes même de vêtements, langues, et jusqu'aux noms d'hommes et de pays. Tout disparut pour faire place à de nouveaux usages, de nouvelles lois, de nouveaux gouvernements, de nouvelles institutions judiciaires, de nouvelles manières de vivre et de se vêtir, de nouvelles langues, de nouvelles familles, de nouvelles nations. Oui, de nouvelles nations; car tous les signes caractéristiques qui faisaient reconnaître les anciennes se perdirent pour toujours dans ce mélange, dans cette confusion de barbarie et de civilisation.

Où retrouver ce peuple romain autrefois le maître du monde? Y a-t-il à Rome une seule famille qui soit en état de prouver qu'elle est issue du sang romain plutôt que du sang barbare? Nous-mêmes, sommes-nous Gaulois plutôt que Francs, ou Francs plutôt que Gaulois? Qui le sait? O mortalité de toutes les choses humaines sans exception! Mais au milieu de cette ruine universelle, l'Église catholique ne cessa pas un moment d'être la même société, professant les mêmes dogmes, le même culte, la même morale et gouvernée par la même succession de pasteurs, succession toujours visible et jamais interrompue. O immortalité de l'œuvre de Dieu!

Parlerons-nous de l'ignorance qui fut la suite de la conquête,

et qui couvrit la face de l'Europe pendant plusieurs siècles? Quoique devenus Chrétiens, les conquérants conservèrent longtemps la grossièreté de leurs mœurs, et surtout leurs habitudes de guerre, qui leur donnaient le plus profond mépris pour l'instruction; d'un autre côté, les vaincus, dépouillés de leurs propriétés, et réduits à la condition de serfs, n'avaient plus ni le moyen ni le temps de s'instruire. Il faut dire aussi que la rareté des livres fut une cause qui entretint longtemps l'ignorance. Les Romains écrivaient sur du papier fait avec l'écorce de papyrus, qu'ils tiraient de l'Égypte. Cette contrée étant tombée au pouvoir des Sarrasins au 7e siècle, on fut réduit, dans tout l'Europe, à se servir du parchemin, dont l'excessive cherté rendit les livres très-rares.

Les hérésies du 16e siècle et leurs successeurs, les incrédules du 18e, n'ont pas manqué de fouiller dans les siècles d'ignorance pour en tirer des arguments contre la religion catholique. Il est impossible, disent-ils, qu'un clergé aussi ignorant n'ait pas changé plusieurs points de la foi. Oui, sans doute, si la foi dépendait des hommes. Mais il est de fait que les pasteurs catholiques de cette époque, si ignorants qu'ils fussent, selon vous, conservèrent et transmirent à leurs successeurs le dépôt de la foi tel qu'ils l'avaient reçu de leurs prédécesseurs; il est de fait qu'ils enseignèrent, sans addition ni diminution, tout ce qu'enseigne aujourd'hui l'Église et tout ce qu'ont enseigné les Pères des six premiers siècles. Cette vérité est écrite dans tous les monuments qui nous restent des 7e, 8e, 9e, 10e et 11e siècles. On a mille fois défié les protestants de citer une seule variation de la foi dans ces temps où les sociétés civiles subissaient de continuelles variations. Ils n'ont pu produire que des allégations, jamais un fait positif. Qui donc préserva les pasteurs de cette époque des erreurs où leur ignorance aurait dû naturellement les entraîner, surtout en des matières qui sont si profondément élevées au-dessus de l'intelligence humaine? Qui? Eh! comment ne le voyez-vous pas? C'est celui qui a promis à ses apôtres et à leurs successeurs d'être avec eux tous les jours jusqu'à la fin du monde.

Avec l'ignorance vint le relâchement de la discipline et des mœurs. Il y eut du scandale dans la conduite, il n'y en eut point dans l'enseignement, et l'on vit la pure et sainte morale de l'Évangile constamment prêchée par ceux-mêmes qu'elle condamnait. Ennemis de la religion, continuez vos diatribes contre ses ministres! Plus vous les décriez, plus vous prouvez que la foi ne vient pas des hommes : car si elle en venait, il y a longtemps que leurs passions et leurs vices l'auraient corrompue. Dans tous les temps, les mauvaises mœurs ont engendré les mauvaises doctrines, par la raison qu'il est dans la nature de l'homme de faire plier les maximes à ses inclinations, et de mettre son esprit d'accord avec son cœur. Qui donc a toujours préservé l'Église des mauvaises doctrines, sans la préserver toujours des mauvaises mœurs? Répétons-le, c'est celui qui lui a promis de veiller à la pureté de son enseignement tous les jours jusqu'à la fin du monde. Disons toutefois, pour rendre hommage à la vérité, que ces siècles grossiers ne furent pas aussi dénués qu'on le prétend de science et de vertus. Rome fut toujours la plus éclairée des Églises pour les éclairer toutes, et de grands exemples de sainteté furent donnés au monde pour affaiblir la contagion des mauvais exemples.

La foi catholique a triomphé de l'ignorance des temps anciens. Nous allons la voir triompher des lumières de nos temps modernes.

Une ligue formidable fut formée par les beaux esprits du 18e siècle, sous le nom de philosophes. Ils ne se proposaient rien moins que d'effacer jusqu'aux dernières traces du Christianisme et même d'éteindre sur la terre tout sentiment religieux. De graves et fréquents avertissements furent donnés à l'autorité par les ministres de la religion. L'intérêt le plus pressant du gouvernement, comme son devoir le plus sacré, était de déjouer cette conspiration impie. Il n'en fit rien, et la révolution prédite par Voltaire, cette révolution qu'il *n'aurait pas le plaisir de voir* et dans laquelle *les jeunes gens verraient de belles choses,* éclata le 14 juillet 1789. Il peut en-

core exister des vieillards qui se ressouviennent d'avoir entendu, en 1780, l'un des plus éloquents et des plus vénérables prédicateurs du dernier siècle, le père Beauregard, ancien jésuite, prêchant contre les nouveaux philosophes, faire retentir tout à coup les voûtes de Notre-Dame de Paris de ces étonnantes paroles que l'événement a rendues prophétiques, très-probablement sans l'intention de celui qui les prononçait :

« La hache et le marteau sont dans leurs mains ; ils n'at-
« tendent que le moment favorable pour renverser le trône et
« l'autel. Oui, vos temples, Seigneur, seront dépouillés, dé-
« truits, vos fêtes abolies, votre nom blasphémé, votre culte
« proscrit. Mais qu'entends-je, grand Dieu ! que vois-je ? aux
« saints cantiques qui faisaient retentir ces voûtes sacrées en
« votre honneur succèdent des chants licencieux et impies.
« Et toi, divinité infâme du paganisme, impudique Vénus, tu
« viendras ici même prendre audacieusement la place du Dieu
« vivant, t'asseoir sur le trône du Saint des Saints, et y rece-
« voir l'encens coupable de tes nouveaux adorateurs. »

Ces paroles s'accomplirent littéralement, treize ans après qu'elles avaient été proférées. La hache et le marteau philosophiques abattirent les croix dans toute l'étendue de la France et jusque dans les villages les plus isolés ; les Églises furent partout dépouillées et transformées en temples de la Raison. A Paris, une danseuse de l'Opéra fut portée en triomphe sur l'autel même qu'avait désigné le père Beauregard, et les adorateurs de la déesse Raison se prosternèrent, l'encensoir à la main, devant la courtisanne qui représentait la nouvelle déesse. Quel pouvoir fut donné aux disciples de Voltaire et de Diderot ! Mais, au bout de neuf ans, la déesse Raison était dans la boue et le culte divin partout rétabli.

Il leur fut donné aussi de porter la nouvelle philosophie aux peuples étrangers, les armes à la main. Ils s'emparèrent de Rome et prétendirent y ressusciter avec son sénat, ses consuls et ses tribuns, la république romaine morte depuis dix-huit cents ans. Ils mirent la main sur la personne auguste et sacrée du chef de l'Église et le conduisirent captif en France.

Ils prévoyaient bien sa fin prochaine et se promettaient bien d'empêcher l'élection d'un nouveau pape. Mais Dieu veut que Pierre ait des successeurs jusqu'à la fin du monde. Le vénérable Pie VI meurt à Valence. Et voilà que les Russes pénètrent comme un torrent en Italie, et la délivrent du joug de la république française, une et indivisible. Un conclave s'assemble à Venise; Pie VII est élevé sur la chaire de saint Pierre, et la nouvelle philosophie est encore déjouée dans ses projets de destruction contre le catholicisme.

Plus tard, le conquérant qui gouverna la France envahit aussi la capitale du monde chrétien, en chassa le pape, le dépouilla de ses états et le fit transporter, d'abord à Savone, puis à Fontainebleau. Son dessein était que le souverain pontife eût désormais pour résidence Paris, et pour palais l'Archevêché, afin de l'empêcher, par une surveillance continue, de faire, sans autorisation, aucun acte de puissance, soit temporelle, soit spirituelle. Mais Dieu veut que le chef de son Église soit indépendant, et Bonaparte, sans s'en douter, s'en va briser lui-même son propre pouvoir contre les glaces de la Russie. Ne voyez-vous pas que sa sentence était écrite de la même main qui écrivit autrefois celle de Balthazar? Pie VII délivré retourne à Rome, et les promesses faites à l'Église continuent de s'accomplir.

De nouvelles attaques appellent de nouveaux triomphes. Cette magnifique basilique que la piété et la reconnaissance avaient consacrée à Dieu, sous l'invocation d'une vierge qui fut patronne de Paris, est redevenue *Panthéon*, mot qui signifie temple de tous les dieux. Nous avons vu le sac de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois et de l'Archevêché; nous avons vu la hache et le marteau de l'impiété abattant de nouveau les croix des églises et les faisant rouler dans la rue au bruit des RUGISSEMENTS DE L'ENFER, selon l'énergique expression de M. de Schonen. Cette profanation fit jeter à M. Kératry un cri d'alarme et d'effroi devant la chambre des députés, qui ne le comprit pas ou feignit ne pas le comprendre : CELA PORTE MALHEUR, dit-il. Oui, cela porte malheur et vous le

verrez; cela vous portera malheur, si vous ne vous hâtez pas de réparer de tels scandales; cela vous portera malheur, si vous persistez à faire travailler le jour qui est consacré à Dieu dans toutes les religions, et qui n'est un jour ordinaire que pour les athées.

Deux royaumes catholiques, le Portugal et l'Espagne, sont en proie aux fureurs combinées du protestantisme et de l'incrédulité. Les biens consacrés par la piété au culte de Dieu et à l'entretien de ses ministres y sont confisqués, les monastères fermés, les religieux massacrés ou plongés dans une affreuse misère : cela porte malheur! Christine, Dona Maria, les instigateurs et fauteurs de leurs usurpations, le verront. Ici le passé est garant de l'avenir. Ce qu'a fait Dieu pour la religion pendant dix-huit cents ans, il le fera, n'en doutez pas, jusqu'à la fin du monde.

Ainsi l'invariabilité, la perpétuité de l'Église catholique, de son gouvernement, de sa foi, est un perpétuel miracle que nous avons sous les yeux et qui nous confirme les anciens miracles que nous n'avons pas vus. Cette invariabilité, cette perpétuité est un fait qui sera particulièrement visible et palpable pour les gens du monde qui liront cette traduction des Pères de l'Église. Nous leur demandons une seule chose, c'est qu'en lisant ils aient la pensée de comparer ce qu'ils liront avec ce qu'ils entendent prêcher dans nos églises.

S'ils lisent dans cette pensée, ils tireront de leurs lectures de nouvelles et profondes convictions, et Dieu aura béni notre travail.

TABLEAU HISTORIQUE

DU PREMIER SIÈCLE DE L'ÉGLISE.

Pour ceux qui veulent lire avec fruit les écrits des Pères, et admirer par quels moyens Dieu a pu conserver, pendant dix-huit cents ans, la vérité, l'unité, l'autorité, et la piété dans son Église, il faut connaître les temps où ces grands hommes du Christianisme ont vécu, les événements au milieu desquels ils ont figuré, l'influence qu'ils ont exercée sur leur siècle et celle que leur siècle a exercée sur eux. La première série des Pères s'ouvre à saint Clément, pape, dont la vie a fini avec le premier siècle; à saint Ignace, martyr, qui avait vu Jésus-Christ, à saint Polycarpe, disciple de saint Jean, le disciple bien-aimé. Puis vient saint Irenée, disciple de saint Polycarpe.

Afin de bien comprendre ce qu'il y a de sublime dans la vie des Pères apostoliques, ainsi que la beauté des épîtres qui nous restent d'eux, leur morale si pure, leur langage si élevé, il est nécessaire de parcourir rapidement l'histoire de l'établissement du Christianisme, et de montrer l'étonnant contraste que présente, dans le premier siècle, la société païenne avec l'Église fondée par les apôtres. Saint Clément, pontife de Rome et successeur de Pierre, Ignace, évêque d'Antioche et successeur de Pierre, se trouvent liés à toute l'histoire de la Judée, et au mouvement de l'empire romain, qui était alors presque tout le monde connu.

En ouvrant ainsi chaque siècle par une introduction qui rappellera tous les événements, nous donnerons en quelque sorte

à nos lecteurs, avec la traduction des Pères, une histoire de l'établissement et de la propagation de l'Église. On verra l'Église catholique, dans ses divers siècles, régénérant l'univers, abolissant l'esclavage, empêchant la barbarie de détruire les derniers vestiges des sciences et des lettres humaines, réformant les lois, accueillant les Grecs chassés de Constantinople, refoulant les mahométans en Asie et en Afrique; appelant le monde à la lumière et à la liberté des enfants de Dieu. Il sera ainsi manifeste que, pendant dix-huit cents ans, l'histoire de l'Église chrétienne a été l'histoire de la civilisation, des mœurs, de la législation, de la philosophie, de l'humanité tout entière.

Quand le Christianisme commença, Rome vivait sous les empereurs. Pendant six siècles, sous ses rois et sous consuls, elle avait travaillé à étendre sa puissance, et tout av concouru à lui livrer l'empire du monde : sa constitution, politique, ses institutions et jusqu'à ses dissensions intestines qui la forçaient de porter la guerre au dehors, pour ne pas l'avoir au dedans. Elle ne se reposa que lorsqu'elle ne trouva plus aucune résistance à ses projets d'agrandissement. Obligée alors de se replier sur elle-même, elle succomba sous sa propre grandeur. Dieu, dans les desseins de sa sagesse infinie, préparait ainsi les voies miraculeuses du Christianisme. Il fallait que toutes les nations devinssent comme un seul peuple, afin que des communications fussent ouvertes entre toutes les parties de la terre; et tel a été le résultat de la domination d'un seul, domination qui commença sous Jules-César. César périt par le poignard de Brutus, et Octave, son neveu, qui n'avait point ses vertus guerrières, mais qui possédait tous les talents de la paix, parvint, après la bataille d'Actium, à réunir sous son empire la Gaule et l'Espagne, l'Euphrate, l'Atlas, l'Euxin et le Danube. Par lui, la république romaine finit avec les dissensions civiles et les guerres de nation à nation. Quatre cent mille hommes armés continrent cent vingt millions de sujets et quatre millions de citoyens romains. Tribun, souverain pontife, empereur, consul à Rome, proconsul dans

les provinces, Octave fut reconnu pour chef par la maîtresse du monde, sous le nom d'Auguste. Le Danube, la Mésie, la Pannonie avaient accepté ses lois, le Nil devint tributaire du Tibre, la Sicile et la Sardaigne étaient conquises, l'Italie pacifiée, Auguste donna donc au monde cette paix que la république avait sans cesse troublée, et l'univers put être attentif au grand événement qui se préparait, à la création d'un monde nouveau. C'est dans la vingt-huitième année d'Auguste, au milieu de la paix générale, que naquit, dans une crèche, Jésus-Christ, le Rédempteur et le Sauveur des hommes, celui qui devait établir sur la terre le royaume spirituel, et rappeler toutes les institutions politiques et civiles à la justice et à la vérité. « Une ancienne et constante opinion, dit Suétone [1], était répandue dans l'Orient, qu'un homme s'élèverait dans la Judée et obtiendrait l'empire universel. »

« La plupart des Juifs, dit Tacite, étaient convaincus, d'après un oracle conservé par les anciens livres de leurs prêtres, que dans ce temps-là l'Orient prévaudrait, et que quelqu'un sorti de la Judée régnerait sur l'univers. » Les temps étaient accomplis, et le libérateur vint avec tous les caractères auxquels il devait être reconnu.

Tibère, successeur d'Auguste, dissipa la dernière illusion que ce prince avait produite, et prouva que le bonheur de tous ne peut naître du règne d'un seul, quand ce règne n'est pas fondé sur la religion et sur la justice. Sous Tibère finit aussi l'apparence même de la république, car il se fit décerner l'empire par le sénat et le peuple, seule autorité légitime qui pût le donner alors, et il devint le maître du monde. C'est sous ce tyran cruel qui remplissait Rome d'effroi, c'est dans la quinzième année de son règne, que Jésus-Christ, sorti de l'atelier *d'un faiseur de jougs et de charrues* [2], commença sa mission; c'est à cette époque qu'il entraînait après lui toutes les

[1] Percrebuerat Oriente toto vetus et constans opinio esse in fatis, ut eo tempore Judæa profecti rerum potirentur.

[2] Saint Justin.

populations de la Judée, attentives à sa parole et à ses miracles. Ainsi, quand on voit Jésus-Christ, habitant la ville la plus ignorante de la Judée, étranger aux lettres humaines, enseigner et pratiquer le pardon des injures, l'amour des ennemis, la pureté, l'indulgence, le culte de la foi, de l'espérance et de l'amour, on comprend pourquoi il a été bon que cette haute raison et cette sublime vertu fussent mises en regard des infamies de Rome et des turpitudes de Caprée; car le temps de la vie de Tibère, ce monstre couronné, était le temps de la vie mortelle d'un Dieu. C'est le fils d'un artisan, né dans une crèche, caché trente ans dans l'obscurité, mort sur une croix, après avoir parlé aux hommes pendant trois ans, qui a changé l'univers maintenant rempli de son nom. Il a été mis dans un tombeau et ses disciples sont morts pour attester sa résurrection, et ses ennemis n'ont jamais pu montrer son corps. « Du sein du plus furieux fanatisme, dit un philosophe moderne [1], la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil des peuples. Où Jésus avait-il pris, chez les siens, cette morale élevée et pure dont lui seul a donné l'exemple? » Jésus-Christ, après avoir appris aux Juifs l'unité et la trinité de l'essence divine, et leur avoir déclaré qu'il était une des trois personnes de la Divinité, descendue sur la terre pour arracher les hommes à la corruption et à la mort, et pour leur donner une félicité éternelle, scella de son sang son amour pour l'humanité et remplaça par son sacrifice ineffable tous les sacrifices sanglants. Il avait annoncé qu'il serait livré aux princes des prêtres, condamné à mort, moqué, flagellé, crucifié, et qu'il ressusciterait le troisième jour. Avant de monter au ciel, il promit à ses apôtres la conquête de l'univers, et il annonça le châtiment terrible qui allait tomber sur les Juifs devenus le peuple déicide. »

« Dans toutes les hypothèses imaginables, selon un écrivain moderne [2], on trouve toujours que Jésus-Christ a prévenu la

[1] J.-J. Rousseau.

[2] M. de Châteaubriant.

destruction de la société; car, en supposant qu'il n'eût point paru sur la terre, le monde romain était menacé d'une dissolution épouvantable. Les lumières n'avançaient plus, elles reculaient; les arts tombaient en décadence. La philosophie ne servait qu'à répandre une sorte d'impiété qui, sans conduire à la destruction des idoles, produisait les crimes et les malheurs de l'athéisme dans les grands, en laissant aux petits ceux de la superstition. Le genre humain avait-il fait des progrès, parce que Néron ne croyait plus aux dieux du Capitole et qu'il souillait par mépris les statues de ses dieux? Les Romains admettaient l'infanticide et la dissolution du lien du mariage, qui n'est que le premier lien social; leur probité et leur justice étaient relatives à la patrie, elles ne passaient pas les limites de leur pays. La pudeur et l'humanité n'étaient pas mises au nombre des vertus. La classe la plus nombreuse était esclave, les sociétés flottaient sans cesse entre l'anarchie populaire et le despotisme. Voilà les maux auxquels le Christianisme apportait un remède certain, comme il l'a prouvé en délivrant de ces maux les sociétés modernes. Il fallait qu'il y eût des martyrs de chasteté, quand il y avait des prostitutions publiques; des pénitents couverts de cendres et de cilices, quand la loi autorisait les plus grands crimes contre les mœurs; des héros de la charité, quand il y avait des monstres de barbarie. Enfin, pour arracher tout un peuple corrompu aux vils combats du cirque et de l'arène, il fallait que la religion eût, pour ainsi dire, ses athlètes et ses spectacles dans les déserts de la Thébaïde. Jésus-Christ peut donc, en toute vérité, être appelé dans le sens matériel le Sauveur du monde, comme il l'est dans le sens spirituel. Son passage sur la terre est, humainement parlant, le plus grand événement qui soit jamais arrivé parmi les hommes, puisque c'est à partir de la prédication de l'Évangile que la face de la terre a été renouvelée. »

Nous renvoyons nos lecteurs aux livres saints, pour lire l'histoire de l'Homme-Dieu : c'est là qu'il faut la chercher. Comment oser, en effet, raconter autrement que les écri-

vains inspirés tout ce qui se rapporte au Sauveur du monde ?

Jésus-Christ ne voulut pas se présenter lui-même aux nations ; il ne sortit pas de la Judée, et, pour mieux marquer l'action divine sur toute son œuvre, c'est Pierre, à qui il avait dit sur le lac de Génésareth : Tu es pêcheur de poissons, et je te ferai pêcheur d'hommes, » qu'il envoya fonder à Rome cette Église qui dure depuis dix-huit siècles et qui durera jusqu'à la fin des temps.

Nous ne reproduirons pas non plus ce qu'on trouve dans les Actes des Apôtres.

C'est dans ce livre précieux de l'antiquité chrétienne qu'il faut chercher tout ce qui précéda l'arrivée des apôtres à Rome, les prédications de Pierre au milieu de la Judée, et de Paul au milieu des nations. Les Actes des Apôtres, qui commencent au moment où Jésus-Christ quitta la terre, renferment le récit des principaux faits de l'histoire des premiers prédicateurs de l'Évangile : la descente du Saint-Esprit, les premières conversions opérées par saint Pierre, le martyre du diacre Etienne, la vocation de Saul, qui prit plus tard le nom de Paul, le premier concile de Jérusalem, l'entrée de saint Paul à Athènes au milieu de l'aréopage ; et ils finissent à l'arrivée de saint Pierre et de saint Paul dans la capitale du monde, que ces deux apôtres venaient soumettre à Jésus-Christ et arracher aux empereurs.

Rien, certes, n'est plus propre à frapper les esprits éclairés que de voir cette Rome, la capitale du monde civilisé, plongée dans les plus profondes ténèbres de l'idolâtrie, tandis qu'un batelier de Jérusalem et le disciple d'une secte juive, Pierre et Paul, venaient lui apporter les idées les plus pures sur la Divinité, et ravir au culte de ses dieux et au pouvoir de ses empereurs la domination de l'univers. Toute la mission de ces deux hommes était dans ces mots de Jésus-Christ : « *Comme Dieu m'a envoyé, je vous envoie ; toute puissance m'a été donnée. Allez donc, enseignez toutes les nations.* » Les autres apôtres s'étaient répandus dans les diverses provinces de l'empire romain. Avant de se séparer, tous avaient composé

la profession de foi du genre humain, le symbole connu sous leur nom. Saint Jacques le majeur, frère de saint Jean, et saint Jacques le mineur, proche parent de Jésus-Christ, reçurent tous les deux la palme du martyre à Jérusalem; saint André passa chez les Scythes, saint Philippe subit la mort à Hiéraple en Phrygie; saint Thomas alla prêcher dans l'Inde; saint Barthélemi, dans la grande Arménie; saint Mathieu, dans l'Éthiopie; saint Jude, dans l'Arabie; saint Barnabé, en Perse; saint Mathias, en Égypte et en Abyssinie. On sait que saint Barnabé fut le compagnon de saint Paul; saint Jean avait suivi la sainte Vierge à Éphèse.

« Les philosophes grecs, dit saint Clément d'Alexandrie, ne se sont accrédités que chez leurs compatriotes; encore même n'ont ils pas été goûtés de tous. Platon s'est fait disciple de Socrate, Xénocrate de Platon, Théophraste d'Aristote, Cléanthe de Zénon. Ces philosophes n'ont persuadé que quelques-uns de leur sectateurs; mais la parole de notre maître n'est pas restée dans l'enceinte de la Judée, comme la philosophie dans les limites de la Grèce, elle s'est répandue dans toute la terre, au milieu des barbares comme des Grecs; elle a porté la persuasion dans les nations, dans les bourgs, dans les villes entières; elle a amené à la vérité un grand nombre de ceux qui l'ont entendue et même plusieurs philosophes. »

On croit que c'est dans l'année 36e de Jésus-Christ, trois ans après sa mort et sa résurrection, arrivées l'an 4037 du monde et l'an 787 de Rome, que les pêcheurs du bord du lac de Génésareth, devenus apôtres de Jésus-Christ, se partagèrent l'univers. Leurs premiers pas ont laissé de profondes traces dans le monde, et cependant Pierre et Paul, destinés à conquérir la capitale de l'empire romain, sont presque les seuls dont la vie ne soit pas ensevelie dans l'obscurité et dont on connaisse autre chose que les œuvres. Profond sujet de méditation! Le Christianisme seul faisait alors des héros qui n'ont pas voulu le paraître, et c'était le temps de l'orgueil des stoïciens et de la volupté des disciples d'Épicure.

Dans le partage que les apôtres firent entre eux des diver-

ses nations, Pierre avait choisi Rome pour le théâtre principal de ses travaux apostoliques. Il avait compris qu'en attaquant l'idolâtrie dans son centre, il s'ouvrirait un chemin plus facile à la conquête de l'univers.

Tibère, à qui Pilate envoya les actes de la mort de Jésus-Christ, défendit que l'on persécutât les Chrétiens; Tibère, que Tacite nous peint également ennemi du courage et de la bassesse, bourreau de sa famille, de ses sujets, aussi redoutable par ses favoris que par lui-même. Son neveu Caligula, le fils de Germanicus, avait donné la couronne de Judée à Agrippa, fils d'Aristobule et petit-fils du vieil Hérode, et il avait exilé dans les Gaules Hérode-Antipas, le meurtrier de saint Jean-Baptiste, celui qui avait traité Jésus-Christ avec dérision. Hérode et Pilate périrent misérablement la même année, l'un à Lyon, l'autre à Vienne. L'empereur Caligula se fit adorer, et, sous le règne de ce montre, on vit se propager cette effrayante dégradation morale, commencée sous Tibère et qui se perpétua sous Claude et sous Néron.

Ce fut dans la deuxième année du règne de Claude que Pierre vint d'Antioche à Rome. Né à Bethsaïda, bourg de la Galilée, sur les bords du lac de Génésareth, longtemps occupé de la pêche avec son frère André, il avait habité avec lui une maison de Capharnaüm, ville de Galilée, près du lieu où le Jourdain se jette dans le lac de Tibériade; tous deux avaient quitté leurs filets et leur demeure.

Pierre entra dans Rome, pour accomplir la promesse qu'il avait faite à Jérusalem d'établir la domination de son maître crucifié dans la capitale de l'univers. Un peu plus tard l'apôtre des Gentils, Paul, qui s'était d'abord présenté à Athènes, cette autre capitale du monde civilisé, vint le rejoindre dans la ville des Césars.

Dieu montrait ainsi que toutes les Églises fondées par les autres apôtres devaient vivre de la vie de l'Église principale, et voilà pourquoi les deux grands apôtres se renc ntraient à Rome, tandis que Jean, l'apôtre de l'amour, était chargé de la mère de Jésus-Christ. Jean était plus tendre, dit saint Chry-

sostôme, Jésus-Christ lui avait donné sa mère; Pierre était plus fervent, Jésus-Christ lui donna son Église.

Pierre arrivait d'Antioche, où il avait donné un nom nouveau, celui de Chrétiens, à des Juifs qui l'avaient entendu prêcher Jésus-Christ mort et ressuscité. Il n'était point resté à Jérusalem, parce qu'il devait être le chef, non d'une ville particulière, mais de l'univers. Il venait d'annoncer Jésus-Christ aux Juifs du Pont, de la Galatie, de la Bithynie et de la Cappadoce [1].

Claude, second fils de Crassus [2], petit-neveu d'Auguste, neveu de Tibère et oncle de Caligula, régnait alors. Un soldat, qui l'avait apperçu derrière une porte où il s'était caché pendant qu'on assassinait Caligula, l'avait salué empereur; le sénat cédait aux soldats à qui Claude avait promis de l'or, et la populace, le voyant passer et croyant qu'on le conduisait à la mort, suppliait qu'on épargnât la vie du frère de Germanicus qu'on traînait à l'empire. Pendant cette scène, la femme de Caligula assise près du cadavre de son mari, sa fille dans ses bras, tendait son cou au bourreau, et la tête de sa fille était brisée contre la muraille.

Les armes romaines venaient de rendre la Comagène au roi Antiochus, le Bosphore cimmérien à Mithridate; le roi de Judée Agrippa recevait les ornements de consul, et Hérode ceux de préteur. La Bretagne soumise donnait au fils de Claude le nom de Britannicus; les Cates et les Maures étaient vaincus.

[1] « A juger de cette entreprise par les lumières de la raison, dit un biographe de saint Pierre, rien n'était plus insensé. Comment, en effet, un pêcheur ignorant pouvait-il se flatter de convertir la capitale d'un empire idolâtre, qui était en même temps le siége de toutes les sciences! Quel succès pouvait-il se promettre en prêchant le mépris des honneurs, des richesses et des plaisirs dans une ville où régnaient l'ambition, l'avarice et l'amour de la volupté? L'humilité du Calvaire n'était-elle point incompatible avec l'orgueil du Capitole? L'ignominie de la croix ne proscrivait-elle pas cette pompe qui éblouissait les yeux du maître du monde? Tant d'obstacles n'arrêtèrent pas le zèle de Pierre. »

[2] Second fils de Drusus et d'Antonia : il était né à Lyon, le 1er août de l'an de Rome 742.

La Mauritanie était une province romaine, et les aigles de l'empire avaient dépassé le mont Athos. Les Frisons avaient été domptés par Corbulon, qui fit revivre un moment la discipline et la gloire de l'ancienne Rome.

Qu'on juge des mœurs de cette époque ! Les combats de gladiateurs avaient pris un caractère de férocité jusqu'alors inconnu ; et les supplices étaient devenus si multipliés, qu'on avait enlevé les statues d'Auguste, placées au lieu des exécutions, pour ne pas être obligé de les voiler sans cesse ou de les rendre témoins de tant de meurtres. Les femmes mêmes et jusqu'aux vestales se plaisaient à ces spectacles de mort. Quarante-cinq hommes et quatre-vingt-cinq femmes venaient d'être punis pour crime d'empoisonnement. Claude, lorsqu'il était sorti de l'état d'ivresse qui lui était presque habituel, envoyait inviter à sa table des gens qu'il avait fait périr la veille. On ne savait ce qui devait le plus étonner, de la stupidité de ce prince ou des dissolutions de Messaline, sa femme [1]. Sur un des rêves prétendus de l'impératrice, Claude avait ordonné le supplice du gouverneur de l'Espagne, de Silanus. Tout était à l'encan ; et, dans l'espace de cinq années du règne de ce prince, on compta plus de parricides à Rome qu'on n'en avait vu dans tous les siècles précédents.

On sait quelle était alors la condition des femmes et des esclaves. Les maîtres exposaient dans l'île d'Esculape leurs esclaves malades, pour s'épargner le soin de les soigner et de les nourrir. Claude voulut en vain abolir les sacrifices humains dans les Gaules ; Auguste s'était contenté de les interdire aux citoyens romains. On attenta à la vie de Claude, il vint pleurer au sénat le malheur de sa condition. Scribonianus se révolta contre lui, et lui écrivit pour lui ordonner d'abdiquer l'empire : Claude délibéra s'il n'obéirait pas à ses ordres. Narcisse et Messaline mirent dans la conspiration tous ceux dont ils voulurent avoir les biens. Claude jugeait les prévenus, ses affranchis assis à côté de lui. Messaline récompensait les maris dont

[1] Vitellius fut nommé consul, à cause de ses honteuses adulations en-

les femmes se livraient comme elle à la débauche. Elle fournissait elle-même des concubines à Claude, et se faisait ordonner par lui les adultères qu'elle voulait commettre. Elle épousa Silius devant toute la ville de Rome, avec toutes les cérémonies accoutumées. On dit que le contrat de mariage avait été signé par Claude lui-même. Plus tard, ce prince la redemanda après l'avoir fait mourir.

Pendant que tous les vices étaient ainsi sur le trône, l'impiété régnait dans les temples, où tous les crimes étaient divinisés. Rome avait adopté les dieux des nations qu'elle avait vaincues; et ces dieux, création honteuse des passions humaines, avaient des prêtres, des sacrifices et des fêtes. L'idolâtrie était partout avec ses augures, ses aruspices, ses devins, ses présages.

La philosophie, indignée de tant de bassesse et d'abrutissement, combattait le polythéisme en affaiblissant la crainte des dieux, mais elle passait toutes les bornes de la morale et de la vertu ; et tandis que les disciples de Zénon niaient que la douleur fût un mal, les disciples d'Epicure divinisaient la volupté. Le courage le plus admiré était de se donner la mort, et la rage forcenée d'Arria, qui se brisa la tête contre un mur, paraît sublime à Pline. Le suicide, qu'on a si bien défini le dernier acte du culte de soi, parce qu'il est le sacrifice de tout l'homme à lui-même, était alors en honneur. Tacite, dans son livre sur les mœurs des Germains, regarde comme extraordinaire qu'ils ne fissent périr aucun de leurs enfants. Dans l'ouvrage d'Apulée, un homme, partant pour un voyage, ordonne à sa femme de tuer l'enfant qu'elle porte dans son sein, si c'est une fille. « Presque toutes les familles, dit Plutarque, présentent de nombreux exemples de meurtres d'enfants, de mères ainsi que de femmes; et quant aux meurtres

vers Messaline et les affranchis. Il portait toujours sur lui, entre sa toge et sa tunique, un soulier de Messaline qu'il baisait de temps en temps, et il avait parmi ses dieux domestiques les images en or de Narcisse et de Pallas. C'est le père de celui qui fut empereur.

des frères, ils sont commis sans aucun scrupule; car c'est une maxime de gouvernement regardée comme aussi certaine qu'un principe de géométrie, qu'un roi, pour sa propre sûreté, ne peut se dispenser de tuer son frère. »

Il faut s'arrêter ici et remarquer à quel degré de corruption la nature humaine était alors descendue. La dégradation des mœurs politiques sous l'empire était telle, que la peinture que nous en ont laissée les historiens et les poëtes a fait dire avec raison que nos contemporains les plus vicieux pourraient presque se croire d'honnêtes gens en comparaison des Romains.

C'est au milieu de cette profonde corruption et de ces épaisses ténèbres que Pierre et Paul étaient arrivés à Rome, pour fonder dans cette ville une société d'hommes appelée du nom d'Église, annonçant le Dieu créateur du ciel et de la terre, des choses visibles et invisibles, le Dieu qui conserve le monde par une sagesse toujours présente à tous les événements; la création de l'homme dans un état d'innocence et d'immortalité, sa chute par l'abus de sa liberté, la transmission de cette faute originelle à toute la race humaine, et enfin la rédemption de l'univers par la venue du fils de Dieu, qui s'est fait homme pour élever l'homme jusqu'à la Divinité. Cette Église avait vu toutes les merveilles du fils de Dieu qu'elle enseignait au monde, et les Chrétiens mouraient pour témoigner leur foi, et leur morale était aussi sublime que leur vie. Aussi peut-on appliquer à l'Église de Rome ce que les Actes disent de l'Eglise de Jérusalem :

« Tous ceux qui composaient cette Église persévéraient dans la doctrine des apôtres, dans la communion de la fraction du pain et dans la prière. Unis ensemble par la foi, ce qu'ils avaient était possédé en commun. Ils vendaient leurs biens, et ils les distribuaient à tous suivant le besoin de chacun. Ils rompaient le pain dans les maisons, ils prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur, louant Dieu et se faisant aimer de tout le peuple. Toute la multitude de ceux qui croyaient n'était qu'un cœur et qu'une âme; aucun d'eux ne s'appropriait rien de ce qu'il possédait, mais ils mettaient tout en

commun. Il n'y avait point de pauvres parmi eux, parce que tous ceux qui avaient des terres et des maisons les vendaient et en apportaient le prix ; ils le mettaient aux pieds des apôtres, et on le distribuait à chacun. Il se faisait alors beaucoup de miracles et de prodiges parmi le peuple, par les mains des apôtres, et le peuple leur donnait de grandes louanges. Il arrivait de là que le nombre de ceux qui croyaient au Seigneur, hommes et femmes, s'augmentait tous les jours de plus en plus. » Quel tableau, quand on le rapproche de celui que nous avons tracé du monde païen ! Rousseau a eu raison de dire : *L'histoire de ces premiers temps est un prodige continuel.* « Quand on réfléchit, dit l'auteur de l'*Indifférence,* à ce qu'était alors la société païenne, à l'esprit d'incrédulité et à toutes les erreurs introduites par une philosophie qui avait érigé en système l'impiété, le doute et le vice même, et qu'à ce désordre de l'intelligence, à cette profonde corruption du cœur, on voit succéder tout à coup une foi docile et simple, les mœurs les plus sévères, les plus pures vertus, on conçoit clairement que cette étonnante régénération de la nature humaine n'a pu être l'ouvrage de l'homme, puisque tous les efforts de sa raison dans les siècles les plus éclairés, toute sa science, ses découvertes, ses arts, ses institutions, ses lois, n'avaient servi qu'à le plonger dans une dépravation sans exemple. Il a fallu qu'il fût tout ensemble aidé et instruit surnaturellement, pour sortir de cet abîme de désolation et de misère. Et afin qu'il ne pût, en aucun sens, s'attribuer son propre salut, Dieu voulait que ses apôtres, les instruments de sa miséricorde, dénués de tout ce qui contribue au succès des desseins de l'homme, fussent par là même les ministres d'une puissance au-dessus de l'homme. »

C'est sous Néron, fils d'Agrippine et seconde femme de Claude, qui, pour lui plaire, déshérita son fils Britannicus, que commencèrent les premières persécutions des Chrétiens. Agrippine avait empoisonné Claude, pour faire régner son fils, et elle fut tuée par les ordres de ce fils à qui elle avait tout sacrifié. Néron monta sur le trône à l'âge de dix-sept ans.

Son nom, l'exécration du genre humain, suffit pour montrer à quels hommes était alors livré l'empire du monde. Il semble que Dieu, en même temps qu'il punissait les Romains des crimes commis dans la conquête de l'univers, voulût manifester, par le plus étonnant contraste, la vertu des premiers Chrétiens. Néron avait fait venir à Rome Simon le magicien, qui s'était donné le nom de *vertu de Dieu* et qui se vantait d'opérer des miracles. Mais quand Pierre et Paul l'eurent confondu, Néron, qui avait été séduit par les prestiges de Simon, en conserva un ressentiment profond contre les Chrétiens. Quatre ans après le martyre de saint Pierre et de saint Paul, ce prince avait mis le feu à Rome, et le feu avait duré six jours. Il voulut repaître lui-même ses yeux du spectacle d'un bel incendie, rebâtir Rome, et lui donner son nom. Pendant que la ville était en proie aux flammes, il se revêtit d'un habit de théâtre, et d'un lieu élevé il contempla ce spectacle en chantant la prise de Troie, puis il accusa les Chrétiens de cet incendie. On sait comment Tacite et Suétone ont parlé de cet horrible événement. « Ni les ordres donnés par les magistrats chargés de veiller à la sûreté de la ville, dit Tacite, ni l'argent que le prince fit distribuer au peuple, ni les sacrifices qu'on offrit aux dieux, n'empêchèrent de croire que Néron était le seul auteur des désastres qui venaient d'arriver. Mais, pour faire cesser ce bruit, il produisit des accusés, et fit périr dans les plus cruels supplices des hommes détestés à cause de leur infamie, vulgairement appelés Chrétiens. Christ, d'où vient leur nom, avait été puni de mort sous Tibère, par l'intendant Ponce-Pilate. *Cette pernicieuse superstition*, continue Tacite, réprimée pour un temps, reprenait vigueur, non-seulement dans la Judée, source du mal, mais à Rome, où vient aboutir et se multiplier tout ce que les passions inventent ailleurs *d'infâme et de cruel.* On arrêta d'abord des gens qui s'avouaient coupables, et, sur leur déposition, *une multitude de Chrétiens,* que l'on convainquit moins d'avoir brûlé Rome que de haïr le genre humain. On joignit les insultes aux supplices. Les uns, enveloppés de peaux de bêtes féroces, furent dévorés par des

chiens, d'autres attachés en croix, plusieurs brûlés vifs. On allumait leurs corps sur le déclin du jour, pour servir de flambeaux. Néron prêtait ses jardins pour ce spectacle, auquel il ajouta les jeux du cirque; et dans ces jeux on le voyait parmi le peuple, vêtu en cocher, conduisant lui-même un char. Mais, ajoute ce partial écrivain, quoique les Chrétiens fussent des *scélérats dignes des plus rigoureux châtiments,* on ne pouvait s'empêcher de les plaindre, parce qu'ils étaient immolés, non pour l'utilité publique, mais pour assouvir la cruauté d'un seul. » Ainsi Tacite reconnaît qu'il y avait déjà sous Néron une multitude de Chrétiens qui périrent après l'incendie de Rome. On peut juger par là de la propagation rapide de la foi de Jésus-Christ, propagation due au zèle de deux grands apôtres. L'Asie, l'Afrique et l'Europe avaient entendu leurs voix; la Syrie, la Cilicie, la Pisidie, la Cappadoce, le Pont, la Macédoine, l'Achaïe, l'Illyrie, les régions maritimes et les îles les avaient vus fondant des Églises et faisant tomber partout les idoles. Saint Paul a adressé aux Romains une de ses belles épîtres, dans laquelle il les félicite de ce que la foi est annoncée à tout l'univers. L'Église comptait déjà des disciples avoués jusque dans le palais des maîtres du monde.

Toute l'histoire de la première partie du premier siècle de l'Église est remplie par saint Pierre et saint Paul.

Saint Pierre a été vingt-cinq ans pontife de Rome. On croit dans cette ville, d'après une ancienne tradition, que la maison de Pudens, sénateur romain, fut changée par ce grand apôtre en une église, et que c'est celle qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Pierre-aux-Liens. Saint Pierre avait annoncé l'Évangile dans toute l'Italie.

On lit dans saint Athanase que saint Pierre et saint Paul prirent la fuite durant la première persécution de Néron; mais que, quatre ans après, ils allèrent au-devant de la mort, lorsqu'ils eurent été avertis par une lumière d'en haut que le moment de leur martyre était enfin arrivé. Jésus-Christ, après sa résurrection, prédit à saint Pierre qu'il le glorifierait par le sacrifice de la vie, et même qu'il le suivrait dans sa mort jus-

qu'à la croix. Il lui révéla depuis, d'une manière spéciale, le temps de sa mort. « Les fidèles, dit saint Ambroise, considérant la grandeur du danger que courait saint Pierre, le conjurèrent de prendre la fuite. Il refusa d'abord de le faire; mais à la fin il se rendit à leurs importunités, et se sauva pendant la nuit. Lorsqu'il était sur le point de sortir de la porte de la ville, Jésus-Christ lui apparut. Seigneur, où allez-vous? s'écria saint Pierre. — Je viens à Rome, lui répondit le Sauveur, pour être crucifié de nouveau. Pierre comprit le sens de ces paroles, et retourna aussitôt à Rome, où il fut arrêté et mis avec saint Paul dans la prison Mamertine. »

« C'est Pierre, dit un de nos orateurs [1], qui le premier a confessé la divinité de Jésus-Christ, et voilà pourquoi Jésus-Christ lui a donné au-dessus des apôtres cette primauté en vertu de laquelle il est le chef de toute l'Église. C'est lui qui, non-seulement pour sa personne, mais au nom de tous les autres apôtres, a le premier rendu témoignage que Jésus-Christ est le fils du Dieu vivant, non pas seulement par adoption, mais par nature. Cet apôtre ne brille pas seulement par sa foi, mais par son amour. De quel feu et de quelle ardeur était-il animé, quand il prêchait Jésus-Christ, quand il lui rendait hautement témoignage, quand il formait et qu'il exécutait tant de saintes entreprises! Que ne dut point souffrir cet apôtre, au milieu de tant d'ennemis qu'il eut à combattre et de tant d'obstacles qu'il eut à surmonter, pour la propagation de l'Évangile de Jésus-Christ et pour l'affermissement de son Église! Ni les longs voyages, ni les veilles continuelles, ni les misères, ni les persécutions, ni les prisons, jamais rien put-il lasser son zèle et le rebuter? Et quel courage, pour s'exposer à la plus cruelle et à la plus honteuse mort! »

« Saint Paul fut le maître du monde, dit le même orateur, l'oracle de l'Église universelle, l'un des fondateurs, ou, pour mieux dire, l'un des fondements de notre religion; un homme de miracles et dont la personne fut le plus grand de tous les

[1] Bourdaloue.

miracles, un autre Moïse pour les visions et les révélations divines, un second Élie pour les transports et les ravissements, un ange de la terre qui n'eut de conversation que dans le ciel, un disciple non plus de Jésus-Christ mortel, mais de Jésus-Christ glorieux; un vase d'élection rempli, comme dit saint Chrysostôme, de toutes les richesses de la grâce; le dépositaire de l'Évangile, l'ambassadeur de Dieu. » Saint Jérôme dit que le nom de Paul est un nom de victoire, et que ce grand homme commença à le porter après la première de ses conquêtes, qui fut le proconsul Saul gagné à Jésus-Christ, comme Scipion, dans Rome, prenait le nom d'Africain, après avoir dompté l'Afrique. Dieu avait choisi saint Paul pour confondre le judaïsme, pour convertir les gentils et pour former le Christianisme dès sa naissance.

Imaginez-vous, dit saint Chrysostôme, un conquérant qui entre à main armée dans un pays, qui mesure ses pas par ses victoires, à qui rien ne résiste et de qui tous les peuples reçoivent la loi : voilà une image de saint Paul convertissant la gentilité. Il entre dans des pays où l'idolâtrie était en possession de régner, et il la renverse de toutes parts. Depuis l'Asie jusqu'aux extrémités de l'Europe, il établit l'empire de la foi; dans la Grèce, qui était le séjour des sciences et par conséquent de la sagesse mondaine; dans Athènes et dans l'aréopage, où l'on sacrifiait à un dieu inconnu; dans Éphèse, où la superstition avait placé son trône; dans Rome, où l'ambition dominait souverainement; dans la cour de Néron, qui fut le centre de tous les vices, il publie l'Évangile de l'humilité, de l'austérité, de la pureté, et cet Évangile y est reçu. Ce ne sont pas seulement des barbares et des ignorants qu'il persuade, mais ce sont des riches, des nobles, des puissants du monde, des juges et des proconsuls, des hommes éclairés, qu'il fait renoncer à toutes les lumières, en leur proposant un Dieu crucifié; ce sont des femmes vaines et sensuelles qu'il dégage de l'amour d'elles-mêmes, pour leur faire embrasser la pénitence. En même temps qu'il a été le conquérant, il est le docteur de l'Église; c'est lui qui nous a découvert les trésors cachés dans le

mystère incompréhensible de l'incarnation du Verbe, qui nous a expliqué l'économie de la grâce, qui nous a fait le plan de la hiérarchie de l'Église de Jésus-Christ, qui nous a intimé ses lois, qui nous a développé ses sacrements. C'est pour cela que saint Chrysostôme appelle saint Paul le grand livre des Chrétiens.

Quand saint Paul arriva dans Rome, il était accompagné de saint Luc et d'Aristarque. On lui permit de demeurer avec le soldat qui le gardait et qui le suivait toujours attaché à lui par une chaîne. C'est ainsi que les Romains faisaient garder ceux qui n'étaient pas enfermés dans une prison.

Saint Paul assembla les Juifs qui vinrent en foule au lieu où il demeurait; il en convertit quelques-uns, les autres restèrent dans l'endurcissement. Il leur déclara que, sur leur refus, les gentils recevraient la loi de grâce. Il demeura deux ans entiers à Rome, dans un logement qu'il avait loué, où il recevait tous ceux qui le venaient trouver, enseignant la doctrine de Jésus-Christ sans obstacle. Saint Luc, son disciple, prêcha l'Évangile en Dalmatie, en Gaule, en Italie, en Macédoine. Il vécut jusqu'à quatre-vingt-quatre ans, et mourut à Patras en Achaïe, où André avait été crucifié.

Quand on lit les lettres de saint Paul aux Romains et qu'on se rappelle la corruption de Rome, on comprend la grandeur de tout ce qui se faisait alors, et l'on voit la main de Dieu changeant le monde, miracle au-dessus de tous les miracles. A Corinthe, dans une des villes les plus dissolues de l'univers, où il y avait un temple élevé à Vénus et plus de mille esclaves prostituées que les Corinthiens vouaient à la déesse, saint Paul parvint à établir la plus haute perfection; et l'épître de saint Clément qui nous reste en est un magnifique témoignage. Dans la Galatie, à Thessalonique, à Éphèse, ce grand apôtre opéra les mêmes merveilles. Il est impossible de ne pas remarquer, dans l'épître de saint Paul à Philémon, le principe de l'abolition de l'esclavage [1]. Pendant que saint Paul était à Rome,

[1] En 1167, le pape Alexandre III déclara, au nom d'un concile, que tous les Chrétiens devaient être exempts de la servitude. « Cette loi seule,

Onésime, esclave qui appartenait à Philémon, de la ville de Colosses, et disciple de saint Paul, vint trouver l'apôtre : il s'était enfui ; saint Paul le convertit, et ensuite il le renvoya à son maître avec une lettre que nous avons encore. Philémon pardonna à Onésime et le mit en liberté ; et Onésime fit de tels progrès dans la vertu, qu'il devint évêque d'Éphèse, après Timothée. A la fin de son épître à Timothée, saint Paul annonce sa mort prochaine. « On prépare déjà mon sacrifice, dit-il, et le temps de ma délivrance est proche. » Il presse Timothée de venir le trouver avant l'hiver, et il ajoute : « Prenez Marc et amenez-le avec vous, car il m'est utile pour le ministère. Apportez avec vous le manteau que j'ai laissé à Troade chez Carpus, et les livres, principalement les parchemins. » C'était, à ce que l'on croit, l'Écriture-Sainte suivant l'usage des Juifs. On peut remarquer aussi quelle était la pauvreté de saint Paul, qui se faisait apporter un manteau d'Éphèse à Rome. « Demas m'a abandonné, ajoute-t-il ; emporté par l'amour du siècle, il s'en est allé à Thessalonique, Crescent en Galatie, Titus en Dalmatie. J'ai envoyé Tychique à Éphèse, j'ai laissé Trophime malade à Milet, Éraste est demeuré à Corinthe, Luc est seul avec moi. Tous m'ont abandonné, mais le Seigneur m'a soutenu et j'ai été délivré de la gueule du lion (allusion à Néron). » Il prie pour Onésiphore, qui était mort, et dit : « Dieu lui fasse la grâce de trouver miséricorde au jour du jugement ! » Il salue Timothée de la part de tous les frères qui étaient à Rome, entre lesquels il nomme Eubule, Pudus, Lin et Claudia. On croit que ce Pudus est le sénateur, père de Pudentienne et de Praxède. Lin est celui qui succéda à saint Pierre dans le siége de Rome.

Ce fut vers la fin de l'année soixante-sixième que saint Pierre et saint Paul composèrent leurs dernières épîtres. Saint Pierre écrivit aux fidèles de l'Asie, peu de temps avant sa mort ; car il dit : « Je suis assuré que je quitterai bientôt ma vie terrestre,

dit Voltaire, doit rendre sa mémoire chère à tous les peuples. » *Essai sur l'Histoire générale*, chap. LIX, t. 2, p. 188 ; édit. de 1756.

ainsi que Notre-Seigneur me l'a déclaré. » Il leur répète qu'ils doivent le croire, qu'il est un témoin oculaire de la gloire de Jésus-Christ, puisqu'il a entendu sur le Thabor le témoignage que lui rendit le Père éternel.

L'emprisonnement de saint Paul doit avoir duré au moins un an, car, dans sa seconde épître à Timothée, il lui demande de venir d'Éphèse à Rome avant l'hiver. Mais il ne souffrit la mort que l'année suivante. On croit que les deux apôtres furent fouettés avant d'être exécutés. C'est une ancienne tradition qu'ils furent conduits ensemble hors de la ville par la porte d'Ostie.

Néron était absent de Rome, lorsque saint Pierre et saint Paul furent condamnés à mort. On place leur martyre au 29 juin, l'an 66 de Jésus-Christ, dans la treizième année de Néron. Saint Paul eut la tête tranchée, comme citoyen romain; saint Pierre, comme Juif, fut attaché à une croix. Lorsque saint Pierre fut arrivé au lieu du supplice, il demanda, par respect pour son maître, qu'on le crucifiât la tête en bas; et les bourreaux se rendirent à sa prière.

Saint Pierre et saint Paul, condamnés tous deux sur la déposition des Juifs, leur annoncèrent de nouveau leur ruine prochaine. L'antiquité chrétienne nous a conservé cette prédiction : « Jérusalem, dirent les deux apôtres, va être renversée de fond en comble; les Juifs périront de faim et de désespoir, et seront bannis à jamais de la terre de leurs pères et envoyés en captivité dans tout l'univers; le terme n'est pas loin, et tous ces maux leur arriveront pour avoir insulté avec tant de cruelles railleries au bien-aimé fils de Dieu, qui s'était manifesté à eux par tant de miracles. » Saint Pierre avait fait beaucoup d'autres prédictions, et Phlégon, auteur païen, a écrit que tout ce que cet apôtre avait annoncé s'est accompli de point en point.

On dit que saint Paul convertit trois soldats qui le conduisaient au supplice. Il fut exécuté à trois milles de Rome, aux Eaux salviennes, et une dame romaine l'ensevelit dans une de ses terres sur le chemin d'Ostie. Les fidèles avaient conservé,

plus de deux cent cinquante ans après, les portraits des deux apôtres. Saint Paul était petit et chauve. Saint Pierre fut conduit au delà du Tibre, au quartier des Juifs, et crucifié sur le haut du mont Janicule; son corps fut enseveli dans la voie Aurélia, au Vatican. La femme de saint Pierre souffrit le martyre avant lui. « Souviens-toi du Seigneur, lui dit saint Pierre pendant qu'on la menait au supplice. » Il l'exhorta, la consola, selon les martyrologes, et se réjouit de ce qu'elle retournait à la patrie. Il eut une fille nommée Pétronille, qui vécut vierge et mourut saintement à Rome.

Saint Clément, pape, après avoir parlé de saint Pierre et de saint Paul, ajoute : « Ces hommes divins ont été suivis d'une multitude d'élus qui ont souffert les outrages et les tourments, pour nous donner l'exemple. »

C'est à cette époque que parut à Rome Apollonius de Thyane, dont Philostrate a écrit la vie, cent vingt ans après sa mort. C'était un philosophe qui se faisait passer pour prophète. Voici un exemple de ses prédictions : Il y eut une éclipse de soleil et il tonna en même temps. Apollonius dit, regardant le ciel : « Quelque chose de grand arrivera et n'arrivera pas. » Trois jours après, la foudre tomba sur la table où Néron mangeait, et fit tomber la coupe qu'il tenait près de sa bouche. On prétendit qu'Apollonius avait voulu dire qu'il s'en faudrait de peu que l'empereur ne fût frappé. A la mort d'Apollonius, tous les disciples qui l'avaient suivi pendant sa vie se dispersèrent. Voilà l'homme que la philosophie du dernier siècle voulait opposer à Jésus-Christ !

Après la mort de saint Pierre et de saint Paul, la punition de Néron ne se fit pas attendre. Un an à peine écoulé, ce prince étant à Naples, le jour même où il avait fait tuer sa mère quelques années auparavant, la Gaule et l'Espagne se soulevèrent contre lui. Il n'avait que trente-deux ans, et en avait régné treize. Sa lâcheté ne peut se comparer qu'à sa cruauté. Quand il sut ce qui se passait, il perdit la voix et le mouvement, et ce ne fut qu'à grand'peine qu'il se décida à venir à Rome, où il fut abandonné par ses propres gardes. Déclaré

ennemi de l'État par les sénateurs, il s'enfuit honteusement, et se tua dans la maison d'un de ses affranchis, à quatre milles de cette ville. Le courage lui manqua plusieurs fois; il fut obligé d'emprunter le secours de quatre de ses affranchis qu'il avait emmenés avec lui, et ne se décida à se frapper que lorsqu'il entendit les cavaliers qui le cherchaient pour le conduire au supplice. Il mourut le jour même où il avait fait périr un an auparavant sa femme Octavia, fille de l'empereur Claude. Peu de jours après, Néron eut des temples comme un dieu : tant, à cette époque, la nature humaine était dégradée, et le sentiment du bien et du mal pour ainsi dire éteint! Néron avait paru deux fois à la tribune romaine, pour faire l'éloge de Claude et celui de Poppée, sa femme, qu'il avait tuée dans un mouvement de colère et qu'il pleura ensuite amèrement.

En ces jours déplorables, où le pouvoir était dans les mains des hommes les plus pervers, les Chrétiens, à qui Jésus-Christ avait dit : *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu*, restaient soumis aux maîtres légitimes de l'empire; mais en même temps ils prêchaient la vérité qu'il leur avait été ordonné de répandre. Tout en se soumettant au pouvoir temporel de Claude, parce que ce pouvoir était légitime, saint Pierre ne reconnaissait pas le sacerdoce dont Claude était revêtu. Aussi c'est à l'apparition des Chrétiens qu'il faut rapporter l'existence de la liberté véritable sur la terre, la liberté des enfants de Dieu. On a dit : il n'est personne qui ne puisse être gouverné, parce qu'il n'y a personne qui ne soit accessible à la crainte ou à l'espérance; la religion de Jésus-Christ a créé des hommes inaccessibles à la crainte et à l'espérance terrestres, des hommes à qui les rois et les magistrats ne sauraient rien commander contre la conscience, mais qui obéissent par principe même de conscience à la puissance temporelle dans tout ce qu'elle ordonne de conforme à la loi de Dieu. C'est ainsi que se fonda ce royaume spirituel, création étonnante de la religion chrétienne, et qui n'a pas cessé de subsister depuis dix-huit siècles, au milieu de toutes les vicissitudes des empires.

Pierre fut à la lettre le fondement sur lequel l'Église fut bâtie; car toutes les Églises se formèrent sur le plan des Églises de Jérusalem, d'Antioche et de Rome, établies par lui. L'Orient et l'Occident reçurent ainsi l'impulsion de celui que Jésus-Christ avait nommé le prince des apôtres. Ce qui se faisait à Rome, à Antioche et à Jérusalem, se fit partout.

L'évêque ou le plus ancien des prêtres présidait l'assemblée. On faisait la prière en commun, ensuite on lisait tout haut un passage de la Bible, après quoi l'évêque adressait aux fidèles une exhortation, puis venait la fraction du pain ou l'Eucharistie, qui se terminait par un repas frugal, imitation de la Cène. Tout finissait par la prière. Les diacres portaient l'Eucharistie aux absents et aux malades.

Les exercices se prolongeaient quelquefois fort avant dans la nuit; on s'assemblait dans les maisons particulières. C'est encore là, comme on peut le voir, ce que l'Église pratique aujourd'hui après deux cent cinquante-huit papes, qui se sont succédé d'une manière merveilleuse au milieu des changements des temps et de la ruine des empires.

La prière commune, le chant des psaumes, la lecture des prophéties, de l'Évangile et des écrits des Pères, l'instruction ou homélie, l'oblation et la consécration de l'hostie, la communion du célébrant, du clergé et du peuple, voilà les pratiques de la primitive Église : ce sont encore celles de l'Église.

Après Néron, l'empire fut violemment troublé; la dignité impériale, depuis Tibère, y était transmise par le droit de succession, et en vertu de la volonté du sénat et du peuple romain : l'élection passa bientôt aux légions, et plus tard, aux barbares.

Galba, qui commandait en Espagne et qui avait été proclamé par des soldats, fut tué par eux après avoir été empereur pendant sept mois. Il fut massacré sur la place publique. « Frappez, dit-il aux séditieux, si cela est utile au peuple romain. » Othon, élu par l'armée, se vit disputer le pouvoir par Vitellius et se tua trois mois après avoir été proclamé empereur. Vaincu, il se coucha, dormit et se frappa à son réveil d'un coup de poi-

gnard. Vespasien, qui marchait contre Jérusalem, s'arrêta, lorsqu'il apprit la mort de Néron, et fut à son tour proclamé empereur par l'armée romaine. Il vint attaquer Vitellius, qui avait porté le titre d'empereur huit mois. On s'égorgea dans Rome. Vitellius fut trouvé dans la loge d'un portier, les mains liées derrière le dos, dit Suétone, la corde au cou, les vêtements déchirés; on lui jeta des ordures, on lui mit, dit Tacite, une épée sur la poitrine pour le contraindre à lever la tête; enfin, on jeta son corps dans le Tibre, et sa tête fut mise au haut d'une pique. Vitellius fut traîné le long de la voie Sacrée; on l'appella incendiaire et ivrogne. Voilà ce qu'était alors le pouvoir chez les païens!

Pendant ce temps, la religion de Jésus-Christ s'étendait partout, dissipant les ténèbres de l'erreur et détruisant la corruption païenne; les nations accouraient en foule au pied de la croix, ainsi que le divin maître l'avait prédit par ces mots: « Quand je serai élevé sur la croix, j'attirerai tout le monde à moi; » et la punition éclatante prédite contre les Juifs tombait enfin sur le peuple déicide. Comme cet événement appartient au premier siècle, et qu'annoncé par Jésus-Christ et par les apôtres saint Pierre et saint Paul il contribua puissamment à la propagation du Christianisme, il est nécessaire d'en présenter ici les traits principaux. Ville, temple, gouvernement, tout périt à la fois. La réprobation des Juifs et la vocation des gentils, prédites d'une manière aussi formelle que l'envoi du Messie, devaient dès lors agir puissamment sur les esprits et ne laisser aucun nuage sur la divinité du Christianisme; Dieu intervenait visiblement pour accomplir toutes les paroles de son fils.

Les Juifs, après avoir crucifié Jésus-Christ, persécutèrent ses disciples avec un acharnement incroyable. Ce sont eux qui les dénoncèrent partout aux magistrats romains. Les Actes des Apôtres sont remplis du récit de leur conduite odieuse envers les Chrétiens.

On sait comment ils firent périr saint Jacques le mineur. Saint Jacques était évêque de Jérusalem, aimé de tous les fidèles

et vénéré même par les Juifs, à cause de sa grande sainteté. Ananus, grand-prêtre, voulant arrêter les progrès du Christianisme, le fit monter sur la terrasse du temple, pour qu'il pût être interrogé devant la multitude au sujet de Jésus-Christ. Dès qu'il y fut arrivé, les pharisiens lui crièrent : « Homme juste, que nous devons tous croire, puisque le peuple s'égare en suivant Jésus crucifié, dites-nous ce que nous devons en penser. » Jacques répondit à haute voix : « Jésus, le Fils de l'Homme, dont vous parlez, est maintenant assis à la droite de la majesté souveraine comme le Fils de Dieu, et il doit venir sur les nuées pour juger tout l'univers. » La rage des pharisiens ne put supporter un pareil témoignage. Mais la justice de Dieu ne tarde pas à les atteindre. Les malédictions du psaume 108 vont se faire sentir et la prédiction de Jésus-Christ, renouvelée par saint Pierre et saint Paul, s'accomplira à la lettre. Il faut faire d'autant plus d'attention à cet événement, que, plus tard, les Romains, qui servent ici à la vengeance de Dieu sur les Juifs, devenus à leur tour les persécuteurs des Chrétiens, seront livrés à d'autres peuples tenus en réserve pour les vengeances divines.

Dès l'an 40 de Jésus-Christ, des signes non équivoques de la colère du Ciel sur les Juifs se manifestèrent à Ptolémaïs, à Alexandrie, à Babylone. Caligula voulut placer la statue de Jupiter dans le temple de Jérusalem; et dans toutes les synagogues, les païens introduisirent leurs idoles. Vingt mille personnes périrent au milieu d'une révolte qui eut lieu à cette occasion à Jérusalem. Des imposteurs se dirent le Messie et entraînèrent le peuple, que les gouverneurs romains poursuivirent et massacrèrent. Voici un fait étrange et qui mérite d'être rapporté : Quatre ans avant le commencement de la guerre, un nommé Jésus, fils d'Ananus, vint à la fête des tabernacles et cria dans le temple : « Voix de l'Orient, voix de l'Occident, voix des quatre vents, voix contre Jérusalem et contre le temple, voix contre tout ce peuple ! » Battu de verges, il n'en continua pas moins à crier, et il disait souvent : « Ah ! ah ! Jérusalem ! » Pendant sept ans et cinq mois, il fit entendre ses lamentations

sur la ville. Durant le siége, il courait autour des murailles, criant : « Malheur à la ville, au temple et au peuple! » Enfin il ajouta : « Malheur à moi ! » Et il mourut à l'instant frappé d'une pierre lancée par une machine. Ainsi la vengeance de Dieu devint, pour ainsi dire, visible en cet homme qui rappelait à tous les esprits ces mots de Jésus-Christ : « Ne pleurez pas sur moi ; mais pleurez sur vous, filles de Jérusalem. »

Les Juifs s'étant révoltés contre les Romains, et ayant tué la garnison de Jérusalem, les massacres furent partout ordonnés contre les individus de cette malheureuse nation. A Ascalon, à Tyr, à Ptolémaïs, à Alexandrie, à Césarée, on les tua par milliers. Cestius Gallus, gouverneur de Syrie, vint enfin mettre le siége devant Jérusalem ; mais il fut battu par les Juifs, et quand cette nouvelle arriva à Damas, les habitants enfermèrent tous les Juifs de leur ville dans le gymnase, au nombre de dix mille, et les égorgèrent.

Les Chrétiens, se souvenant des prédictions de Jésus-Christ, sortirent alors de Jérusalem et se réfugièrent dans la petite ville de Pella. Vespasien et son fils Titus, qui avaient reçu de Néron l'ordre de marcher contre les Juifs, arrivèrent en Galilée avec soixante mille hommes de troupes. Vespasien assiégea Jotapal, défendu par l'historien Josèphe, et la prit malgré la résistance de celui-ci ; quarante mille Juifs furent tués. On ne peut se figurer les horribles divisions auxquelles était livrée Jérusalem. C'est dans Josèphe qu'il faut lire le récit de l'agonie de cette nation, car il n'y a pas d'autre nom pour cette lamentable histoire. Ceux qu'on appellait les zélateurs égorgèrent les plus considérables d'entre les Juifs ; ils voulurent nommer les pontifes par le sort, et revêtirent des habits sacrés Pharias, homme grossier et ignorant. Poursuivis, pressés dans le temple, ils appelèrent à leur secours les Iduméens, au nombre de vingt mille, et les introduisirent dans la ville. Ils massacrèrent tout ce qu'il y avait de plus considérable dans Jérusalem, et en particulier Ananus, qui avait donné un soufflet à saint Paul. Les zélateurs se divisèrent à leur tour et se tuèrent les uns les autres, et le temple fut rempli de sang et de cadavres.

Pour réduire ce peuple, Titus fut obligé de faire construire une muraille autour de la ville. Les maisons de Jérusalem étaient pleines de femmes et d'enfants morts; plusieurs mouraient en ensevelissant les autres. Une femme mangea son enfant. Au commencement, les Juifs firent enterrer les morts aux dépens du trésor public; ensuite, n'y pouvant suffire, il les jetaient du haut des murailles dans les fossés. Titus, à la vue de tant d'horreurs, prit Dieu à témoin que ce n'était pas là son ouvrage.

Ainsi s'accomplissait la prédiction de Jésus-Christ : qu'un jour viendrait où l'on estimerait heureuses les femmes stériles et les mamelles qui n'avaient point allaité.

Titus, ayant poussé les travaux jusqu'à la seconde enceinte du temple, voulut le conserver; mais ce fut en vain, un soldat romain jeta un tison dans une des fenêtres du côté du septentrion, et, malgré tout ce que fit Titus pour l'empêcher, le feu pénétra dans l'intérieur du temple et le consuma entièrement, selon la prophétie de Jésus-Christ, qu'il n'en resterait pas pierre sur pierre. Les Romains plantèrent leurs enseignes devant la porte orientale et y sacrifièrent à leurs idoles; *l'abomination de la désolation* fut dans le temple. Onze cent mille Juifs moururent pendant ce siége et quatre-vingt-dix-sept mille furent vendus.

« Toutes les cruautés, dit Josèphe, qu'on peut exercer en crucifiant des criminels, et tous les outrages qui peuvent accompagner cet affreux supplice, furent mis en usage par les soldats, à qui la colère et la haine inspiraient encore le désir d'insulter à ces misérables. »

Josèphe, resté Juif, malgré l'éclatant hommage qu'il rend à Jésus-Christ, ajoute que Dieu, qui avait condamné ce malheureux peuple à périr, avait converti tout ce qui aurait dû le sauver en de nouveaux périls et de nouveaux supplices pour lui.

Titus acheva de faire abattre les restes du temple et de la ville, et y fit passer la charrue. Trois tours seulement furent réservées à l'occident, pour que leur beauté fît comprendre quelle avait été la splendeur de Jérusalem; et quand Titus

triompha avec Vespasien, son père, on porta devant lui la table, le chandelier d'or à sept branches, les vaisseaux sacrés, le livre de la loi et les rideaux de pourpre du sanctuaire. Plus tard, ce furent les prisonniers de la nation juive qui bâtirent de leurs mains le Colysée, où devaient périr les Chrétiens : singulière destinée de ce peuple, qui préparait tous les triomphes du Christianisme en se faisant bourreau du Christ et des Chrétiens !

Remarquons-le avec un ancien écrivain, jamais on n'ouït parler d'une désolation aussi éclatante accomplie en si peu de temps. Dieu, pour rappeler les Juifs à leur devoir quand ils s'en étaient écartés, leur avait fait éprouver les rigueurs des puissances étrangères. Ils avaient souffert huit ans la domination de Chusan, roi de Syrie; dix-huit ans celle d'Églon, roi de Moab; vingt ans celle de Jabin, roi de Chanaan; sept ans celle des Madianites; dix-huit ans celle des Ammonites, quarante ans celle des Philistins. A chacune de ces disgrâces, Dieu, qui les regardait alors comme ses enfants, leur suscitait avec un soin paternel autant de libérateurs : les Othonel, les Jephté, les Gédéon, le Samson. Le plus sévère et le plus long de ces châtiments fut celui que Dieu exerça par Nabuchodonosor et par les rois ses successeurs, durant soixante-dix ans. Mais, quelque terrible qu'il fût par sa durée et sa rigueur, par la désolation de la ville, le renversement du temple et le transport de la nation dans un pays étranger, quelle comparaison de cette captivité de soixante-dix ans à dix-huit cents ans de misères, à la désolation présente ! Ils conviennent que c'était Dieu qui autrefois les mettait sous le joug des Chananéens, des Assyriens, des Philistins. « Est-ce maintenant, demande saint Chrysostôme, un autre Dieu qui les tient opprimés sous le poids de son courroux ? Et si ce Dieu vengeur leur paraissait juste alors dans les châtiments passagers dont il punissait leurs crimes, oseront-ils l'accuser d'injustice et de cruauté dans la longueur du supplice qu'ils endurent depuis la mort de Jesus-Christ ? Car à quel autre crime qu'à cette mort imputerait-on ces excès de sévérité inouïe ? Ce qui leur avait

jusqu'alors attiré le courroux de Dieu, c'était le mépris de ses lois, la révolte contre les prêtres, la profanation des autels, le massacre des prophètes, l'immolation de leurs enfants aux faux dieux, l'idolâtrie, en un mot, où leur penchant et l'exemple de leurs voisins les faisaient souvent tomber. Pour expier de si énormes forfaits, les vingt ans, quarante ans, soixante-dix ans de servitude avaient suffi jusqu'alors à la justice d'un Dieu jaloux : qu'est-ce qui peut maintenant le rendre inexorable à leurs cris, après tant de siècles écoulés dans l'oppression sans relâche et sans secours, si ce n'est un forfait encore plus grand que les sacrifices du sang humain, que l'impiété et l'idolâtrie ; un forfait, non pas contre les lois et contre le culte de Dieu, directement contre Dieu même, en la personne de ce ; que les saints livres et ses miracles déclaraient vrai fils ieu ? »

espasien régna dix ans, et Titus, qui lui succéda, deux seulement. On appliqua à ces princes les prophéties qui nçaient le Messie. Le Messie devait être le prince de la , et ces deux empereurs achevèrent la guerre d'extermi- on de la Judée. Le prince appellé *les délices du genre main* fit périr par la guerre des millions d'hommes, et idamna les prisonniers juifs à s'entr'égorger dans l'arène pour rassasier de sang les regards des Romains, avides de ces spectacles. Domitien, son frère, proclamé empereur après lui, fut un monstre à face humaine.

Rome, l'instrument dont Dieu s'était servi pour venger sur les Juifs la mort de Jésus-Christ, ne tardera pas à être punie à son tour des persécutions qu'elle fait souffrir aux Chrétiens.

C'est sous Domitien qu'apparaissent déjà les peuples du Nord que Dieu destinait à venger les Chrétiens. Refoulés par les Goths, ils commencèrent à s'agiter aux confins de l'empire. Domitien se fit élever des statues, et ce fut lui qui le premier acheta la paix aux Daces par une redevance annuelle, et qui rendit contre les Chrétiens les édits les plus cruels. Le sang des martyrs allait devenir, selon la belle expression de Tertullien, « la semence des Chrétiens. » Tout s'ébranlait à la

voix des apôtres et de leurs disciples, et le paganisme sentit qu'il fallait faire les derniers efforts pour ne pas mourir.

Néron avait laissé vivre un des plus grands apôtres, saint Jean, que Jésus-Christ avait conservé pour qu'il n'abandonnât pas sa mère. Domitien trouva Jean délivré de ce glorieux soin par la mort de la sainte Vierge; il le fit enlever, amener à Rome et plonger dans une cuve d'huile bouillante, près de la porte Latine, et de là exiler à Pathmos, l'une des Sporades. Laissons parler un de ses panégyristes :

« Saint Jean fut le disciple bien-aimé, celui qui se reposa sur le sein de Jésus-Christ; aussi a-t-il été comblé de toutes les grâces, car Jésus-Christ a fait des apôtres, des évangélistes, des docteurs, des prophètes, des vierges, des martyrs; mais Jean a eu toutes ces faveurs ensemble : apôtre dans sa mission par toute l'Asie et jusqu'aux Parthes; évangéliste dans le recueil des merveilles du fils de Dieu échappées aux autres historiens; prophète, non pas pour un siècle, mais jusqu'à la consommation des siècles; docteur de la charité; martyr, non pas une fois ni par une espèce de supplice, mais par le feu, par le poison et par l'exil; vierge enfin, non pas simplement zélateur de la virginité, mais gardien de la reine des vierges.

« Saint Jean l'évangéliste est le seul qui nous ait bien dépeint le caractère du cœur de Jésus. L'amour avait tellement gravé toutes ses merveilles dans sa mémoire, et encore plus fidèlement ses paroles et ses sentiments, qu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, soixante-cinq ans après la mort de son maître, il avait encore tous les faits de son histoire assez vivement présents pour les écrire. Rien ne peut égaler l'onction répandue dans ses épîtres. Elles ne respirent qu'amour et charité.

« Il fonda sept Eglises dans l'Asie, qui furent les modèles de toutes celles de l'Orient. Il étendit ses soins jusque dans la Perse, où les Parthes dominaient alors, et ce fut à eux qu'il écrivit cette merveilleuse épître, qui est la première entre les trois. Il établit enfin si fortement la divinité du Sauveur, qui est le fondement de la religion chrétienne, que, quoiqu'il n'ait prêché que dans une partie de l'Orient et qu'Éphèse ait été

sa demeure la plus ordinaire, saint Chrysostôme n'a pas hésité à l'appeler la colonne de toutes les Églises qui sont dans tout l'univers : *Columna omnium quæ in orbe sunt Ecclesiarum.* »

Cérinthe, Ebion, Nicolas, compagnons de saint Étienne au diaconat, corrompant la foi de leur baptême, entreprirent de combattre la divinité de Jésus-Christ et de le faire passer pour une simple créature. Saint Jean fit entendre alors ces belles paroles, qui terrassèrent toutes les hérésies naissantes : *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum.* Paroles si élevées, si pleines de force et de gran[illegible]r, que les païens mêmes en ressentirent l'impression et que l[illegible]hilosophes platoniciens ne purent, dit saint Augustin, l[illegible]efuser leur admiration et leurs louanges.

« On [illegible] alors, dit l'auteur du *Dictionnaire des hérésies*, [illegible] et des Samaritains qui s'efforcaient d'imiter les mira[illegible] apôtres et qui prétendaient tantôt être le Messie[illegible] intelligence à qui Dieu avait remis toute sa puis[illegible] autres fois, un génie bienfaisant descendu sur la ter[illegible] pour procurer aux hommes une immortalité bienheureuse, non après sa mort, mais dans cette vie même : tels étaient Dasithée, Simon, Ménandre.

« D'autres recevaient la doctrine des apôtres et en alliaient les principes, tantôt avec la religion judaïque, tantôt avec les principes de la philosophie d'Alexandre; ils regardaient les apôtres comme des témoins qui leur attestaient des faits, et ils en cherchaient l'explication dans les principes de la philosophie qu'ils avaient adoptée. Tels étaient ces Chrétiens auxquels saint Paul reprochait de s'amuser à des fables et à des généalogies sans fin. Plusieurs nièrent ou altérèrent, par des explications allégoriques, tout ce qu'ils ne pouvaient concilier avec les principes du système religieux qu'ils s'étaient fait. Ainsi, les nazaréens prétendirent que les apôtres n'avaient point entendu la doctrine de Jésus-Christ, et alliaient le Christianisme et le judaïsme; ainsi, Gymenée, Alexandre, Philète, Hermogène, etc., rejetèrent le dogme de la résurrection des

corps, parce qu'ils regardaient l'union de l'âme et du corps comme un état de dégradation qui ne pouvait être la récompense de la vertu. »

Tous furent condamnés par les apôtres, et séparés de l'Église comme des corrupteurs de la foi.

Saint Pierre et saint Paul avaient péri à Rome; saint André, à Patras; saint Jacques le mineur, à Jérusalem; saint Jacques, frère de Jean, le premier parmi les apôtres, était mort, frappé par ordre d'Agrippa, avant la première arrestation de Pierre; saint Philippe avait été martyrisé à Hiéraple, et saint Barthélemy dans la ville des Albanes en la grande Arménie; saint Mathieu, consumé par le feu; saint Thomas, percé d'une lance au pied d'une croix dans les Indes; saint Simon, surnommé le zélé, crucifié comme son maître; saint Jude, tué à coups de flèches; saint Mathias, lapidé par ordre d'Ananus : Barnabé mourut de la même mort. Enfin, saint Jean eut son tour, et Domitien, comme nous l'avons dit, le fit jeter dans l'huile bouillante.

Ce fut à Pathmos que saint Jean écrivit son Apocalypse, c'est-à-dire la révélation de Jésus-Christ, fils de de Dieu.

« La chute des idoles et la conversion du monde, et enfin la destinée de Rome et de son empire, étaient de trop prochains objets pour être cachés au prophète de la nouvelle alliance. Aussi l'Église persécutée fut-elle attentive à ce que ce livre divin lui prédisait de ses souffrances, et saint Denis d'Alexandrie, dans une de ses lettres, dit qu'il regarde l'Apocalypse comme un livre plein de secrets divins, où Dieu avait renfermé une intelligence admirable, mais très-cachée, de ce qui arrivait tous les jours en particulier. Un événement paraît marqué dans l'Apocalypse avec une entière évidence, cet événement c'est la chute de Rome et le démembrement de l'empire sous Alaric. C'est la ville aux sept montagnes et la grande ville qui commanda à tous les rois de la terre. Saint Irenée, avec les disciples des apôtres, déclare que *saint Jean a marqué manifestement le démembrement de l'empire qui est aujourd'hui*, *lorsqu'il a dit que dix rois ravageront Baby-*

lone. Paul Orose, disciple de saint Augustin, a fait le parallèle de Rome et de Babylone, et il a fait observer qu'après onze cent soixante ans de domination et de gloire, ces deux villes avaient été pillées dans des circonstances presque semblables.

Ainsi, pendant que Domitien persécutait les Chrétiens, saint Jean prophétisait la ruine de Rome, comme saint Paul et saint Pierre avaient prophétisé celle de Jérusalem. Placé entre le premier et le second siècle, le disciple bien aimé était chargé de faire entrevoir aux Chrétiens toutes les destinées de l'Église. La persécution continuait toujours. Domitien mit à mort son cousin-germain, Flavius Clément. Il avait adopté ses fils, à qui il avait donné les noms de Domitien et de Vespasien. Domitille, femme de Flavius, fut exilée dans une île. Une nièce du consul Clément subit le même sort, et l'on voyait encore la cellule où elle logeait dans l'île Portia, trois cents ans après. L'empereur voulut voir les petits-fils de saint Jude, proche parent de Jésus-Christ. Il leur demanda ce que signifiait ce royaume de Jésus-Christ qui l'inquiétait; ils répondirent que ce royaume n'était pas de ce monde, que Jésus-Christ paraîtrait à la fin des temps, et qu'il viendrait juger les vivants et les morts. Domitien les renvoya et fit cesser la persécution, du moins en Judée; mais, un peu après, il fut assassiné par un intendant de Domitille, qui voulut venger la mort du consul Clément.

Néron avait été loué par Lucain qui, dans sa *Pharsale*, l'avait placé au rang des dieux; et Quintilien, le grave auteur des *Institutions oratoires*, a donné le titre de *censeur très-saint* et de *divinité favorable* à Domitien, sous qui le nom même de la vertu fut proscrit, et qui empoisonna peut-être Titus, son frère. Stace et Martial prodiguèrent les mêmes éloges à ce prince, et Stace le plaça dans le ciel. L'esprit de vertige semblait répandu alors sur les plus grands esprits du paganisme.

Nerva, qui parvint à l'empire, rappela les exilés et adoucit le sort des Chrétiens. Saint Jean rentra dans Ephèse, et de là il gouverna toutes les Églises d'Asie. Il resta dans cette ville jus-

qu'au règne de Trajan, et c'est là qu'il mourut, à la fin du premier siècle, en l'an 100, la même année que saint Clément, pape, qui avait succédé à saint Clet ou Anaclet. Ce dernier avait remplacé saint Lin, chargé par saint Pierre et saint Paul de gouverner l'Église romaine.

La grande réputation de saint Clément lui a fait attribuer tous les écrits que l'on estimait les plus anciens, comme les *Canons des apôtres* et les *Constitutions apostoliques;* mais nous renvoyons à la notice qui précède son épître aux Corinthiens tout ce que nous avons à dire sur cet illustre martyr, successeur de saint Pierre.

Il nous reste à parler de la sainte Vierge, cet exemple admirable d'humilité, de constance et de sainteté. Jamais elle ne parut dans les assemblées des Chrétiens : elle fut le modèle des femmes, comme son fils avait été le modèle de tous les hommes, et la réparatrice de la faute d'Ève, comme notre Seigneur fut le réparateur de la faute d'Adam.

Lorsque Jésus-Christ fut monté au ciel, sa mère resta à Jérusalem, persévérant dans la prière avec les disciples, jusqu'à ce qu'elle eût reçu le Saint-Esprit, en même temps qu'eux. Saint Jean l'évangéliste, auquel le Sauveur l'avait recommandée sur la croix, se chargea du soin de pourvoir à sa subsistance.

Les Pères du concile général tenu à Éphèse, en 403, déclarèrent que cette ville tire son principal lustre de saint Jean l'évangéliste et de la sainte Vierge. « Là disent-ils, Jean le théologien et la vierge Marie, mère de Dieu, étaient honorés dans les églises pour lesquelles on a une vénération spéciale. » Quelques savants conjecturent de ce passage que la sainte Vierge mourut à Ephèse ; d'autres, au contraire, pensent que ce fut à Jérusalem, où des auteurs modernes disent que l'on voyait anciennement son tombeau creusé dans une roc à Gethsémani. Mais tous conviennent qu'elle parvint à un âge avancé, après avoir donné les plus grands exemples de toutes les vertus.

C'est une pieuse tradition que la sainte Vierge ressuscita

immédiatement après sa mort, et que, par un privilége spécial, son corps, réuni à son âme, fut reçu dans le ciel. André de Crète et saint Grégoire de Tours sont témoins que cette tradition était suivie en Orient au septième et en Occident au sixième siècle. C'est aujourd'hui l'opinion générale de l'Eglise, qui célèbre cet événement par une grande fête, la fête de l'Assomption.

Thucydide a dit que la femme la plus vertueuse était celle dont on parlait le moins. Ce jugement de la part d'un citoyen d'Athènes, cette ville où les courtisannes décidaient de la guerre et de la paix, et où elles avaient des statues d'or entre les rois et des tombeaux plus magnifiques que Miltiade ou Périclès, prouve que les idées justes n'ont jamais été bannies de la terre. Valère-Maxime, qui vécut sous Tibère, a loué en plusieurs endroits les dames romaines; mais quels sont les objets de son admiration! Porcie, fille de Caton et femme de Brutus, qui conspira comme eux, et comme eux se donna la mort; Julie, femme de Pompée, qui mourut de frayeur d'avoir vu une robe de son mari teinte de sang; la jeune Romaine qui, dans la prison, nourrit sa mère de son lait; la fille d'Hortensius, qui plaida devant le barreau de Rome; Pauline, femme de Sénèque, qui s'ouvrit les veines avec lui; Arria, qui voyant son mari hésiter à mourir, se perça le sein et lui remit le poignard. La tribune romaine venait de retentir des éloges de Junie, sœur de Brutus et femme de Cassius, républicaine ardente et passionnée; de Livie, femme d'Auguste, ambitieuse et intrigante; d'Octavie, femme d'Antoine, rivale de Cléopâtre, intéressante par sa beauté et ses malheurs. Voilà ce qu'étaient les femmes au temps où la nouvelle Ève parut sur la terre. On ne voit, dans ce tableau des mœurs des femmes païennes, ni la grâce, ni la douceur, ni l'humilité, ni le calme, ni la résignation, ni la pudeur, ni le dévouement secret à tous les devoirs, ni la satisfaction intérieure, ni la modestie. Cet ensemble de vertus qui formait les attributs de Marie est devenu maintenant le modèle de toutes les femmes chrétiennes.

Le plus bel éloge de Marie est dans ces mots du premier

évangéliste, de saint Mathieu : *Marie de qui est né Jésus, qui est appelé le Christ.* Sa vie a été un long sacrifice qui n'a fini que par sa mort. C'est ainsi que la fille de David, la descendante des rois, des prêtres de Juda et des grands capitaines qui avaient préservé Israël, devenue l'épouse d'un charpentier, a mérité d'être appelée bienheureuse par toutes les générations et d'être le germe de toute bénédiction et de toute grâce; car la mort est entrée dans le monde par Ève et la vie par Marie, en sorte que Marie est la mère des vivants comme Ève la mère des morts. « Considérez Marie, dit saint Ambroise, il n'y a rien dans sa conduite qui ne nous instruise. Après Jésus-Christ, l'exemple de Marie est le plus excellent que les Chrétiens puissent se proposer pour la conduite de leur vie. »

Nos lecteurs ont maintenant sous leurs yeux le tableau entier de ce siècle qui a tout créé, tout fondé, tout régénéré, et qu'on peut appeler à juste titre le premier anneau des siècles de vérité. Là se trouvent rassemblées plus de preuves que n'en a jamais exigé aucun événement historique : preuves par les témoins, par les écrits, par les faits. Là vivent, parlent, agissent, écrivent ceux qui ont vu la vie, la mort et la résurrection du fils de Dieu, qui ont entendu sa parole, et qui ont été transformés en hommes nouveaux pour aller annoncer sa doctrine à tout l'univers.

Ce siècle est donc le principe et la source de la foi chrétienne. Ce point de départ du Christianisme une fois bien établi, tout devient clair et facile, tout est applani dans la carrière que nous avons à parcourir. L'autorité, l'infaillibilité de l'Église, son unité, sa mission apostolique commencée par saint Pierre, découlent d'un ensemble de faits et d'idées dont les prémisses sont établies avec la plus grande authenticité.

Dans ce témoignage irrécusable du premier siècle de l'ère chrétienne, rien ne se prouve par induction, tout est écrit par des témoins dispersés à de grandes distances, et qui, sans s'être communiqués, rapportent les mêmes faits. Les quatre évangélistes et tous les apôtres sont dans une concordance

parfaite. Puis viennent les disciples des disciples, témoignages secondaires, mais directs; témoins des témoins qui déposent, afin que la vérité ait une force et un éclat irrésistibles.

C'est ainsi que Dieu a voulu agir par rapport à la nature libre et intelligente de l'homme. Il pouvait contraindre par sa puissance, il a voulu éclairer par sa sagesse et conduire par son amour, par son Verbe et par son Esprit. C'est ainsi que s'accomplit pour l'esprit et le cœur, pour l'entendement et la logique, cette belle parole de saint Paul : « Que votre obéissance soit raisonnable. » *Obsequium tuum sit rationabile.*

NOTES

DU TABLEAU HISTORIQUE DU PREMIER SIÈCLE.

Rien ne fera mieux comprendre la grandeur du Christianisme et le miracle de son établissement que le dialogue suivant, qu'on a supposé entre Jésus-Christ et un philosophe * :

Le Philosophe a Jésus. — Quel est votre dessein en parcourant ainsi les villes et les bourgs de la Judée, pour enseigner aux peuples une doctrine nouvelle?

Jésus. — Mon dessein est de réformer les mœurs de toute la terre, de changer la religion de tous les peuples, de détruire le culte des dieux qu'ils adorent, pour faire adorer le seul Dieu véritable; et, quelque étonnante que paraisse mon entreprise, j'affirme qu'elle réussira.

Le Philosophe. — Mais êtes-vous plus sage que Socrate, plus éloquent que Platon, plus habile que tous les beaux génies qui ont illustré Rome et la Grèce?

Jésus. — Je ne me pique pas d'enseigner la sagesse humaine, je veux convaincre de folie la sagesse de ces sages si vantés; et la réforme qu'aucun d'eux n'eût osé tenter dans une ville, je veux l'opérer dans le monde entier par moi ou par mes disciples.

* Conférences de M. Frayssinous.

Le Philosophe. — Mais du moins vos disciples, par leurs talents, leur crédit, leurs dignités, leurs richesses, jetteront un si grand éclat, qu'ils effaceront le Portique et le Lycée, et qu'ils pourront aisément entraîner après eux la multitude ?

Jésus. — Non ; mes envoyés seront des hommes ignorants et pauvres, tirés de la classe du peuple, issue de la nation juive, qu'on sait être méprisée de toutes les autres ; et cependant c'est par eux que je veux triompher des philosophes et des puissances de la terre, comme de la multitude.

Le Philosophe. — Mais il faudrait du moins que vous pussiez compter sur des légions plus invincibles que celles d'Alexandre ou de César, qui portassent devant elles la terreur et l'épouvante, et disposassent les nations entières à tomber à vos pieds ?

Jésus. — Non, rien de tout cela n'entre dans ma pensée. J'entends que mes envoyés soient doux comme des agneaux, qu'ils se laissent égorger par leurs ennemis, et je leur ferais un crime de tirer l'épée pour établir le règne de ma loi.

Le Philosophe. — Mais vous espérez donc que les empereurs, que le sénat, que les magistrats, que les gouverneurs des provinces, favoriseront de tout leur pouvoir votre entreprise ?

Jésus. — Non ; toutes les puissances s'armeront contre moi, mes disciples seront traînés devant les tribunaux ; ils seront liés, persécutés, mis à mort, et, pendant trois siècles entiers, on s'efforcera de noyer dans les flots de sang ma religion et ses sectateurs.

Le Philosophe. — Mais qu'aura-t-elle donc de si attrayant, cette doctrine, pour attirer à elle toute la terre ?

Jésus. — Ma doctrine portera sur des mystères incompréhensibles. La morale en sera plus pure que celle qu'on a enseignée jusqu'ici ; mes disciples publieront de moi que je suis né dans une crèche, que j'ai mené une vie de pauvreté et de souffrances, et ils pourront ajouter que j'aurai expiré sur une croix, car c'est par ce genre de supplice que je dois mourir. Tout cela sera hautement publié, tout sera cru parmi les hommes, et c'est moi, qui vous parle, que la terre doit adorer un jour.

Le Philosophe, *avec un ton de pitié*. — C'est-à-dire que vous prétendez éclairer les sages par des ignorants, vaincre les puissances par des hommes faibles, attirer la multitude en combattant ses vices, vous faire des disciples en leur promettant des souffrances, du mépris, des opprobres et la mort ; détrôner tous les dieux de l'Olympe, pour vous faire adorer à leur place, vous qui devez être, dites-vous, attaché à une croix comme un malfaiteur et le plus vil des scélérats. Allez, votre projet n'est qu'une fo-

lie; bientôt la risée publique en fera justice. Pour qu'il réussît, il faudrait refondre la nature humaine, et certes la réforme du monde moral par les moyens que vous proposez est aussi impossible que la réforme de ce monde matériel; et, plutôt que de croire au succès de votre entreprise, je croirais que vous pouvez d'un mot ébranler la terre et faire tomber du firmament le soleil et les étoiles.

« Nulle époque, dit un des orateurs chrétiens que nous avons perdus il y peu d'années (M. Duval), n'offre une ressemblance plus frappante avec celle qui vit naître le Christianisme que l'époque où nous vivons. Alors aussi une doctrine s'était élevée qui ravissait à Dieu son existence, au monde son auteur, à l'homme son âme, son éternité, ses vertus; et, avec l'indifférence pour toute religion, pour toute morale, elle finit, disent les auteurs païens, par entraîner la ruine de l'empire. Alors les excès du luxe, portés à leur comble, irritaient toutes les passions. Les fortunes étaient dévorées, la probité bannie du commerce; l'intérêt personnel, les calculs infâmes de l'usure étaient les seules règles que l'on daignât consulter. Alors aussi l'honnêteté publique était hautement outragée, les mœurs corrompues dans la source, et, si l'on en croit l'histoire, les nœuds sacrés du mariage, devenus le jouet de l'inconstance et des passions, n'étaient plus qu'un engagement à des divorces nouveaux. C'est cependant au sein de cette corruption que se formèrent des âmes pures et presque divines. Et qu'on ne dise point que les premiers Chrétiens étaient des hommes choisis, qu'un naturel heureux ou les soins de l'éducation eussent préparés à tant de vertus; ces préparations, la philosophie en avait besoin, la religion ne les attendait pas. La philosophie perfectionne quelquefois, la religion seule sait créer. Ils étaient de tous les caractères, de toutes les conditions, depuis les premiers officiers du palais et les frères mêmes des Césars, depuis les sénateurs et les consuls, jusqu'à l'esclave de Philémon. Ils étaient de tous les pays : le Grec philosophe et le Scythe barbare, l'Égyptien superstitieux et le sage Romain, le voluptueux Asiatique, le Germain belliqueux, le Celte sauvage, avaient, dès le premier siècle, embrassé la foi de Jésus-Christ. Dès lors la trompette évangélique s'était fait entendre, depuis le centre brûlant de l'Afrique jusqu'aux rives glacées du Nord; et toutes ces Églises étaient établies sur la même forme, réglées par les mêmes lois, admirables par les mêmes vertus. Et cependant ils étaient nés dans la nuit la plus profonde, portés dès leur naissance aux autels des dieux infâmes. La pompe des spectacles corrupteurs, la licence de ces chants, où l'on ne célébrait que des aventures scandaleuses, tous les crimes consacrés par l'exemple imposant de leurs dieux : telle fut l'éducation de leurs enfants et la religion de toute leur vie

jusqu'à leur conversion. Ils voyaient la volupté embellir leurs fêtes, l'opulence enrichir leurs temples, les maîtres du monde prosternés devant la figure de Jupiter, et la philosophie tremblant à la voix d'une pythonisse ou d'un devin. Si quelques-uns furent assez sensés pour se refuser à cette croyance ridicule, ils tombaient dans les piéges d'une philosophie plus dangereuse par les doutes qu'elle inspirait, et surtout par cet amour de soi-même, de tous les genres d'idolâtrie la plus funeste et la plus difficile à guérir. Quelle préparation pour la voie évangélique! »

TABLEAU DES ÉVÉNEMENTS

QUI SE SONT PASSÉS PENDANT LE PREMIER SIÈCLE.

---

33 — Jésus-Christ monte au ciel. Les apôtres attendent le Saint-Esprit.
Saint Mathias est élu apôtre.
Descente du Saint-Esprit. Établissement de l'Église. Élection des sept premiers diacres. Martyre de saint Étienne.
Saint Jacques le mineur, établi par les apôtres évêque de Jérusalem.

34 — Persécution contre l'Église de Jérusalem.
Calomnies répandues par les Juifs contre les fidèles.
Conversion des Samaritains.
Conversion de l'eunuque de la reine d'Éthiopie.
Conversion de saint Paul.

35 — Conversion du centenier Corneille.

36 — Saint Pierre fonde l'Église d'Antioche.
Dispersion des apôtres par toute la terre.
Saint Mathieu écrit son évangile.

37 — Mort de l'empereur Tibère, qui avait succédé immédiatement à Auguste.
Caïus, surnommé Caligula, empereur.

40 — La vengeance divine commence à éclater sur les Juifs.

41 — Mort de Caligula. Claude, empereur.

42 — Saint Pierre établit son siége à Rome.

43 — Les disciples de Jésus-Christ commencent à être appelés Chrétiens.
Saint Pierre retourne à Jérusalem.

44 — Martyre de saint Jacques le majeur.
Saint Pierre est mis en prison ; il est délivré par un ange.
Saint Paul et saint Barnabé sont faits apôtres des Gentils à Antioche.

45 — Première épître de saint Pierre. Évangile de saint Marc.

51 — Concile de Jérusalem.

52 — Les deux apôtres aux Thessaloniciens.

53 — Apollonius de Thyane paraît avec éclat.
Évangile de saint Luc.

54 — Hérésie de Cérinthe.
Mort de l'empereur Claude. Néron lui succède.

55 — Épître aux Galates.

56 — Première épître aux Corinthiens.

57 — Seconde épître aux Corinthiens.

58 — Épître aux Romains.

60 — Saint Marc fonde l'Église d'Alexandrie.
Épître de saint Jacques le mineur.

61 — Saint Paul à Rome. Il écrit à Philémon.

62 — Martyre de saint Jacques. Les apôtres établissent en sa place saint Siméon pour évêque de Jérusalem.
Épîtres aux Philippiens et aux Colossiens.

63 — Épître aux Hébreux.
Saint Luc écrit le livre des Actes.

64 — Épîtres à Timothée et à Tite.
Persécution de Néron.

65 — Seconde épître de saint Pierre.
Saint Pierre et saint Paul sont mis en prison à Rome.
Saint Paul se justifie devant Néron.
Épître aux Éphésiens.

66 — Simon le magicien séduit beaucoup de monde.
Martyre de saint Pierre et de saint Paul à Rome, sous Néron.
Saint Lin, pape. Révolte des Juifs. Commencement de la guerre.
Les Chrétiens quittent Jérusalem et se retirent à Pella.
Saint Jean vient en Asie combattre les hérétiques Ébion, Cérinthe et Ménandre.

67 — Jérusalem réduite aux dernières extrémités. Fureur des zélateurs.
Effets terribles de la colère de Dieu sur les Juifs.

68 — Martyre de saint Marc à Alexandrie. Martyre de saint Évode, premier évêque d'Antioche après les apôtres. Saint Ignace lui succède.

69 — Mort de Néron. Galba, empereur. Il est tué après un règne de sept mois. Othon élu en sa place, puis Vespasien.

70 — Titus prend Jérusalem. Le temple brûle malgré ce prince.

78 — Mort du pape saint Lin. Saint Clet ou Anaclet lui succède.

79 — Mort de l'empereur Vespasien. Titus, son fils, règne après lui.

81 — Mort de Titus. Domitien, empereur.

91 — Saint Anaclet, pape, meurt et a pour successeur saint Clément.

94 — Quintilien écrit sa *Rhétorique*. L'historien Josèphe écrit aussi.

95 — Persécution de Domitien. Saint Jean l'évangéliste est plongé à Rome dans l'huile bouillante, puis relégué en l'île de Pathmos, où il écrit son Apocalypse.

Domitien fait mourir Flavius Clément, son cousin, au sortir de son consulat, parce qu'il était Chrétien. Il bannit la femme et la nièce de Flavius.

96 — Mort de Domitien. Nerva, empereur.

Nerva rappelle les exilés.

97 — Mort d'Apollonius de Thyane.

Épître du pape saint Clément aux Corinthiens. Martyre de saint Timothée à Éphèse.

Saint Jean revient à Éphèse, où il écrit son évangile et ses épîtres.

98 — Mort de Nerva.

99 — Trajan succède à Nerva.

100 — Mort de saint Jean.

CONCILES ET PAPES

PENDANT LE PREMIER SIÈCLE.

Les conciles, dont la célébration était aussi fréquente autrefois qu'elle est rare aujourd'hui, forment pour la plupart des époques remarquables dans l'histoire ecclésiastique. Il importe de bien fixer le temps où ils se sont tenus.

L'an de Jésus-Christ 51 ou environ. — *Concile* de Jérusalem, qui exempte de la circoncision, et des cérémonies prescrites aux Juifs par la loi de Moïse, les gentils qui embrassaient l'Évangile, en ne leur ordonnant que de s'abstenir de l'idolâtrie, de la fornication et du sang.

On voit dans ce concile, tel qu'il est rapporté au chapitre des Actes, le modèle des conciles généraux. Les fidèles se trouvant divisés de sentiment sur un point important, on envoie consulter l'Église de Jérusalem, où la prédication de l'Évangile avait commencé et où saint Pierre reparaissait alors. Les apôtres et les prêtres s'assemblent. On délibère à loisir, chacun dit librement ce qu'il pense : saint Pierre préside l'assemblée; il en fait l'ouverture, il propose la question et dit le premier son avis. Mais il n'est pas seul juge : saint Jacques juge aussi, et il le dit expressément. La décision est fondée sur les saintes Écritures et formée par le commun consentement. On la rédige par écrit, non comme un jugement humain, mais comme un oracle, et l'on dit avec confiance : *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous.* On envoie cette décision aux Églises particulières, non pour être examinée, mais pour être reçue et exécutée avec une entière soumission.

SAINT PIERRE.

Saint Pierre a donc établi son siége à Rome. Jésus-Christ, dans l'élection de ses apôtres, lui donna le premier rang et la prééminence. L'Écriture et la tradition le mettent toujours à la tête des douze apôtres. Jamais, dans l'antiquité, on n'a douté ni que l'Église de Rome eût été fondée par saint Pierre, ni que les papes fussent ses successeurs. Les Pères ont défié les hérétiques anciens de le nier. *Negare non potes,* dit un d'eux en parlant à Parménien, *scire te in ürbe Romà Petri primo cathedram esse collatam, in quà sederet omnium apostolorum caput Petrus.*

Si quelques hérétiques modernes ont osé s'écarter de la tradition sur ce point, les plus savants d'entre eux en sont convenus de bonne foi et l'ont eux-mêmes prouvé.

L'an 37, saint Paul, que Dieu avait converti depuis trois ans, vint à Jérusalem pour voir saint Pierre et converser avec lui. En 42, saint Pierre se rend à Rome, particulièrement, selon les anciens, pour combattre Simon le magicien. C'est en cette année 42 que commencent les vingt-cinq années du pontificat que la *Chronique* d'Eusèbe donne à saint Pierre. Il revint à Jérusalem; il y fut mis en prison par les ordres du roi Agrippa, l'an 44, au temps de Pâques; mais Dieu le délivra miraculeusement. En 51, il assista au concile de Jérusalem, et y maintint la liberté de l'Évangile. On est partagé sur le successeur immédiat de saint Pierre, mais le plus sûr est de suivre l'ordre que saint Irenée donne à cette succession. Or, selon ce Père, à saint Pierre succéda immédiatement saint Lin; à celui-ci, saint Anaclet; à saint Anaclet, saint Clément.

SAINT LIN.

Lin succéda l'an 66 à saint Pierre; c'est durant son pontificat que la ruine de Jérusalem arriva, l'an 70. Saint Lin gouverna l'Église de Rome douze ans, et mourut l'an 78.

SAINT ANACLET.

Anaclet, le même que saint Clet, comme les savants en conviennent, a succédé à saint Lin en 78 ou 79, et a tenu le siége de Rome douze ans; il est mort en l'an 91. L'Église l'honore entre les martyrs, de même que saint Lin.

SAINT CLÉMENT. (*Voir la notice en tête de son épître.*)

SAINT ÉVARISTE.

Évariste, né dans la Grèce, succéda, vers la fin de la centième année de Jésus-Christ, à saint Clément. Il gouverna pendant près de neuf ans l'Église romaine. Ce fut sous son pontificat que la persécution de Trajan arriva. Elle commença vers l'an 107. Tandis qu'elle attaquait l'Église au dehors, les hérétiques, ayant pour chef Basilide, Elxai, Saturnin, la déchiraient au dedans.

—

SAINT CLÉMENT.

NOTICE

SUR SAINT CLÉMENT, PAPE.

Saint Clément était Juif d'origine et de la famille de Jacob, ainsi qu'il le fait entendre lui-même dans ses épîtres aux Corinthiens. Saint Paul, écrivant aux Philippiens, le place parmi ceux dont les noms étaient écrits au livre de vie et qui avaient travaillé avec lui pour l'Évangile. Il était à Philippes avec saint Paul lorsque cet apôtre prêcha la foi dans cette ville vers l'an 62; il eut même quelque part à ses souffrances, ce qui prouve que dès lors il était converti au Christianisme. Saint Paul étant allé à Rome, saint Clément l'y suivit; et c'est là qu'il entendit saint Pierre et qu'il fut instruit à son école, comme il l'avait été à celle de saint Paul.

Comme la prédication de l'Évangile obligeait souvent ces deux apôtres à quitter Rome, et que cette ville ne pouvait rester sans évêque, saint Pierre conféra à saint Clément l'ordination épiscopale, soit pour gouverner l'Église romaine en son absence, soit pour aller prêcher Jésus-Christ, comme les autres apôtres, à ceux qui ne le connaissaient pas encore. Après la mort de saint Lin, que les apôtres avaient établi évêque particulier de la ville de Rome, et celle de saint Anaclet, son successeur, saint Clément fut contraint d'accepter la conduite de cette Église, l'an 91 de Jésus-Christ, le dixième du règne de Domitien. On dit qu'il céda

la chaire pontificale pour éviter un schisme, et qu'il ne mourut que longtemps après ; mais ce fait n'est pas constant : il gouverna l'Église romaine pendant près de dix ans, et mourut la troisième année de l'empire de Trajan, c'est-à-dire l'an 100 de Jésus-Christ.

Souffrit-il pour la foi, mourut-il dans les tourments? c'est ce qu'Eusèbe et saint Jérôme, qui parlent de sa mort, nous laissent ignorer. Cependant Ruffin et le pape Zozime lui donnent le titre de martyr. Il est à remarquer qu'on a souvent donné ce nom à ceux qui avaient souffert pour la foi, bien qu'ils ne fussent pas morts des tourments qu'ils avaient endurés. C'est peut-être pour cette raison qu'on a donné ce titre à saint Clément, qui gouverna l'Église pendant la persécution de Domitien, et qui sans doute ne fut pas épargné.

On ignore où les actes si bien circonstanciés de son exil et de son martyre peuvent avoir été puisés.

La conduite de l'Église de Corinthe recourant à l'Église de Rome, dans la circonstance dont il s'agit, nous prouve que dès le commencement la prééminence de cette dernière Église était très-reconnue.

De son temps, des factions s'étaient élevées dans la florissante Église de Corinthe; une intrigue avait fait déposer injustement quelques prêtres: ceux-ci eurent recours à l'Église romaine, déjà regardée, ainsi qu'on vient de le voir, comme la mère et la maîtresse de toutes les autres. Mais on ne put alors s'occuper à Rome de cette affaire. La persécution sévissait avec fureur, et les troubles qui suivirent la mort de Néron agitaient tout l'empire. La paix rétablie sous Vespasien, saint Clément, pape alors, au rapport d'Eusèbe, fit réponse à l'Église de Corinthe, au sujet de la division qui durait encore, et lui adressa une épître bien propre à pacifier les esprits, et si digne de vénération, qu'on la lisait publiquement à Corinthe, plus de soixante-dix ans après. C'est cette lettre que nous allons reproduire.

Accueillie avec le plus grand honneur, après celle des apôtres, elle mérite cette distinction et répond parfaitement à la dignité du pontife qui l'adressait. On y sent le contact avec les premiers

disciples ; elle respire toute la vivacité de leur foi, toute l'ardeur de leur charité, tout le parfum de cette fleur des premiers temps. Toutefois la nuance qui fait ici transition est digne de remarque.

Vous retrouvez encore la simplicité naïve, l'élévation, le sublime, l'enthousiasme divin des livres inspirés, mais pas au même degré. L'écrivain perce davantage ; on remarque plus de correction dans le style, tout ce qui annonce la culture de l'esprit, l'art des transitions, un enchaînement étudié dans les idées.

Une différence essentielle encore à remarquer, c'est que les apôtres dont les écrits sont insérés dans les canons des divines Écritures sont tellement purs de toute erreur, que vous n'y trouverez jamais cités que des faits bien certains et bien établis. Ainsi ils ne seraient point appuyés de la fable du phénix, pour prouver la résurrection des corps, comme le fait saint Clément, bien que la citation confirme la preuve, loin de l'affaiblir.

La division par chapitres empêche d'appercevoir la suite des idées. L'auteur semble passer à tout moment d'un sujet à un autre. Mais, lue dans son ensemble, cette épître présente l'unité la plus parfaite ; jamais l'auteur ne s'écarte de son but, tout contribue à établir la nécessité de la paix et de la concorde.

Le partage que nous adoptons tend à conserver et à faire ressortir l'unité de cette épître. Elle offre les cinq divisions suivantes, aussi simples que naturelles :

1° L'éloge de la ferveur primitive et la peinture des désordres causés par le schisme ; 2° la nécessité de la pénitence et de l'humilité pour revenir à la pureté des premières mœurs ; 3° l'amour que Dieu manifeste pour la paix et les dispositions qu'il demande pour la faire régner ; 4° l'ordre qu'il a établi dans son Église et le respect dû à cet ordre ; 5° de hautes considérations sur le schisme et de pressantes exhortations à ses auteurs pour les déterminer à le faire cesser.

« C'est ici, dit Cotelier, une homélie admirable pour l'heureux emploi de l'Écriture-Sainte, la clarté des interprétations allégoriques, l'élévation et le sentiment qui y règnent, la sagesse et l'autorité des conseils qu'elle développe. On peut la citer comme un modèle de lettre pastorale. Elle serait même, à quelques endroits

près, une excellente instruction à donner en chaire, sur la charité et l'union fraternelle. »

On y reconnaît partout l'esprit, le caractère, souvent même les expressions de saint Paul; témoins le passage sur l'excellence de la charité et celui de la foi qui justifie. C'est assurément un des plus beaux monuments de l'antiquité et qui représente le mieux toute la piété et la simplicité des temps apostoliques.

L'éloge des vertus qui distinguaient l'Église de Corinthe, le tableau de l'harmonie qui règne dans l'univers, celui de la grandeur du Christ, sont des morceaux d'une grande beauté. L'exhortation de la fin est de la plus belle éloquence.

Dans les citations de l'Écriture-Sainte, l'auteur se sert de la version des Septante, mais il s'attache plutôt au sens qu'à la lettre. Quand la citation nous a paru trop longue, et, par sa longueur, s'écarter du sujet, nous nous sommes permis de la resserrer dans ses justes limites, liberté dont nous avons toutefois rarement usé. La traduction que nous donnons ici de l'épître de saint Clément, pape, est entièrement neuve et faite sur le grec, qui présente souvent des nuances et même des idées différentes du latin.

Comme elle est du genre oratoire et réunit toutes les qualités du discours, on a tâché d'en reproduire la chaleur et le mouvement sans s'éloigner du texte.

Observations de dom Cellier et de Bergier.

« Il nous reste de saint Clément deux lettres aux Corinthiens, dont la première n'est pas entière, et il y a des doutes sur l'authenticité de la seconde. Dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions,* tome 27, in-4°, p. 95, on a placé l'extrait d'un Mémoire sur les ouvrages apocryphes supposés dans les premiers siècles de l'Église; il y est dit : 1° qu'Eusèbe, saint Jérôme et Photius rejettent absolument la seconde lettre de saint Clément; 2° que la première porte des caractères d'ignorance qu'on ne peut mettre sur le compte de ce saint pontife. Cette censure, copiée d'après les protestants, ne nous paraît pas juste.

« Eusèbe (*Hist. ecclés.*, liv. 3, ch. 36) dit seulement que la seconde lettre de saint Clément n'est pas aussi connue que la première : ce n'est point la rejeter absolument. Saint Jérôme, dans son *Catalogue des écrivains ecclésiastiques,* dit, à la vérité, que la seconde des lettres attribuées à saint Clément est rejetée par les anciens; mais on ne sait pas qui sont ces anciens dont saint Jérôme veut parler; on n'en connaît aucun qui se soit expliqué là-dessus. Photius dit de même qu'elle est rejetée comme supposée; mais après avoir parlé des deux lettres de saint Clément, il ajoute : « On pourrait trouver à y reprendre, 1° qu'il admet des mondes au delà de l'Océan; 2° qu'il y emploie l'exemple du phénix comme un fait certain; 3° qu'il se borne à donner à Jésus-Christ les titres de pontife, de chef, de seigneur, sans y ajouter des titres plus éminents qui caractérisent sa divinité, à laquelle il ne dit cependant rien qui soit contraire. » Ces reproches de Photius sont sans doute les caractères d'ignorance que l'auteur du Mémoire a jugés indignes de saint Clément.

« Il est clair d'abord que Photius ne rejette la seconde lettre de ce pape que sur l'opinion d'autrui, que sa critique tombe également sur l'une et sur l'autre; mais il ne paraît pas fort difficile de satisfaire à ses reproches.

« Platon, Aristote, Pline, Elien, avaient entrevu, aussi bien que saint Clément, qu'il y a des mondes ou plutôt des terres habitées au delà de l'Océan; c'est une vérité que les découvertes modernes ont confirmée. Il en résulte que l'on a eu tort de répéter si souvent de nos jours que tous les Pères de l'Église ont nié les antipodes. Origène se fonde sur le passage de saint Clément pour les admettre, et saint Hilaire en parle, *in ps.* 2, n° 20.

« Non-seulement saint Clément, mais Origène, Tertullien, saint Cyrille de Jérusalem, Lactance, Eusèbe, saint Grégoire de Naziance, saint Ambroise, saint Épiphane, Synésius et d'autres ont cité l'exemple du phénix comme un modèle de la résurrection générale; nous ne voyons pas en quoi ils ont eu tort. De leur temps le fait du phénix passait pour vrai. Hérodote, Plutarque, Pline, Sénèque, Pomponius Méla, Salin, Philostrate, Libanius,

Tacite, etc., en ont parlé comme les Pères de l'Église. D'habiles critiques ont douté si, dans le livre de Job, il ne fallait pas traduire le verset 18 du chap. 29 de cette manière : « J'expirerai dans mon nid, et comme le phénix je multiplierai mes jours. » Voyez la note de Fell sur le n° 25 de la première épître de saint Clément.

« Ce saint pape finit sa première lettre en disant que par Jésus-Christ Dieu a la gloire, la puissance, la majesté et un trône éternel, avant les siècles et après. Comment cela, si Jésus-Christ lui-même n'est pas co-éternel à Dieu ? Au commencement de la seconde, il l'appelle Dieu, juge des vivants et des morts. Il a donc clairement professé la divinité de Jésus-Christ.

« Il est encore bon de savoir que saint Denis de Corinthe, soixante-dix ou quatre-vings ans après, dans une lettre au pape Soter, atteste que de temps immémorial on lisait dans son Église la lettre que saint Clément lui avait adressée. Eusèbe (*Hist. Ecclés.* l. 4, ch. 14) et saint Irenée juge qu'elle est très-forte et très-pressante. Saint Clément d'Alexandrie la cite au moins quatre fois dans ses *Stromates*. Origène en fait mention (l. 2, *de Princip.*, ch. 3), et dans son commentaire sur saint Jean, Eusèbe atteste que l'on ne doute point de son authenticité. Saint Cyrille de Jérusalem, saint Épiphane, saint Jérôme, témoignent qu'ils en font la plus grande estime. Elle est donc à couvert de tout soupçon. Le savant Lardner en juge ainsi : il pense qu'elle a été écrite vers l'an 96 de notre ère, immédiatement après la persécution de Domitien. Quant à la seconde, si l'on veut prendre la peine de lire le jugement que Cotelier en a porté (*PP. Apost.* tom. 1, p. 182), on verra que les sentiments de saint Jérôme et de Photius ne sont pas des arrêts irréfragables ; que cette lettre n'a en elle-même aucune marque de supposition ; que si elle a été rejetée par les anciens, cela signifie qu'ils n'ont point voulu l'admettre comme Écriture canonique, et non qu'ils l'ont regardée comme un écrit faussement attribué à saint Clément. Toutes deux étaient placées au nombre des Écritures canoniques dans le soixante-seizième canon des apôtres.

« Il n'en est pas de même des *Récognitions*, des homélies ap-

pelées *Clémentines*, des *Constitutions apostoliques*, et d'une lithurgie que l'on a données sous le nom de ce même pape. Tout le monde convient que ce sont des ouvrages supposés dans les siècles postérieurs ; mais il ne faut pas envelopper dans la même proscription les ouvrages vrais et les pièces fausses. Plusieurs critiques modernes ont cru que ce Père apostolique avait cité un passage de l'Évangile apocryphe des Égyptiens ; il n'en est rien.

« En 1751 et 1752, le savant Valstein a publié deux nouvelles épîtres attribuées à saint Clément, et qui ont été découvertes depuis peu ; mais plusieurs critiques en ont déjà contesté l'authenticité. »

Voilà l'opinion de deux critiques graves ; nous aurions donc pu placer la seconde Épître de saint Clément à la suite de la première, mais nous avons mieux aimé la renvoyer avec les ouvrages dont les auteurs ne sont pas connus, et c'est là qu'il en sera parlé avec plus de détail.

SAINT CLÉMENT.

ÉPITRE AUX CORINTHIENS.

L'Église de Dieu qui est à Rome, à l'Église de Dieu qui est à Corinthe, aux élus sanctifiés, selon sa volonté, par Jésus-Christ, notre Seigneur : que la grâce, que la paix se multiplient sur vous, par le Dieu tout-puissant, en vertu des mérites de Jésus-Christ.

C'est à cause des maux et des afflictions qui nous sont survenus tout à coup, et qui se sont succédé sans relâche, que nous avons si longtemps tardé à répondre aux diverses questions que vous nous avez proposées, et à nous occuper de cette division odieuse, impie, en horreur aux élus de Dieu, voyageurs ici-bas : division que des hommes irréfléchis et téméraires ont allumée parmi vous et poussée si loin, que votre nom vénérable, célèbre par toute la terre, digne de l'amour de tous les hommes, est indignement blasphémé.

1° Pureté des premières mœurs effacée par les désordres du schisme.

Quel étranger, amené parmi vous, ne vantait votre foi si ferme et si riche de vertus, n'admirait la sagesse et la douceur de votre piété envers Jésus-Christ, ne publiait partout la ma-

gnificence de votre hospitalité, et ne vous estimait heureux de connaître la vérité d'une manière si parfaite et si certaine [1]!

Vous faisiez tout sans acception de personne; vous marchiez dans les voies du Seigneur, soumis à vos pasteurs, et rendant à vos vieillards un juste tribut d'hommages; vous inspiriez à la jeunesse des sentiments honnêtes et vertueux; vous recommandiez aux femmes d'agir en tout avec une conscience pure, chaste, irréprochable; de porter à leurs maris toute l'affection qui leur est due; enfin, vous leur appreniez, dans la dépendance où la loi de Dieu les a placées, à faire régner la décence dans leurs maisons, la modestie dans toute leur conduite.

Humbles de cœur, exempts de tout orgueil, soumis plutôt que dominateurs, plus portés à donner qu'à recevoir, vous saviez vous contenter de ce que Dieu nous accorde pour le voyage de cette vie; vous prêtiez l'oreille la plus attentive à sa parole; vous élargissiez vos cœurs pour la recevoir; l'image de ses souffrances était sans cesse sous vos yeux. Alors vous jouissiez d'une paix profonde, honorable; vous éprouviez un désir insatiable de bonnes œuvres; l'abondance des dons de l'Esprit saint se répandait sur tous; remplis d'un zèle saint et d'une pieuse ardeur, vous éleviez vos mains vers le Tout-Puissant avec une tendre confiance, le suppliant de vous pardonner s'il vous échappait quelques fautes involontaires.

[1] Qui reconnaîtrait, dans cette description de l'Église de Corinthe, les mœurs de cette ville naguère si dissolue et maintenant tout angélique? Qu'on rapproche saint Clément de tout ce qui s'écrivait alors, et l'on jugera de quel abîme de corruption Jésus-Christ a retiré le genre humain. On voit les mœurs de ce siècle dans Horace, dans Juvénal, dans Martial, dans Pétrone. Les infamies dont ces auteurs sont remplis se disaient et s'écrivaient publiquement, parce que l'on ne se cachait pas pour les commettre. Il semble que la Providence ait conservé tous ces livres, d'ailleurs si pernicieux, pour que l'on comprenne mieux le bienfait du Christianisme. On voit les mêmes abominations dans Suétone, dans les auteurs de l'histoire d'Auguste qui décrivent les deux siècles suivants, dans Lucien, dans Apulée, dans Athénée. Les Pères mêmes de l'Église ont été obligés d'en parler assez ouvertement, entr'autres saint Justin, saint Clément d'Alexandrie, Tertullien.

Jour et nuit vous montriez une tendre sollicitude pour vos frères, un désir ardent de voir tous les élus de Dieu parvenir au salut par l'effet de sa miséricorde et par la pureté de leur conscience.

On admirait votre candeur, votre simplicité, votre disposition à pardonner les injures. La moindre apparence de schisme et de division vous faisait horreur. Vous pleuriez les chutes de vos frères; vous vous jugiez coupables de leurs fautes. C'était sans regret que vous faisiez le bien, prêts à tous les genres de bonnes œuvres.

Une vie si digne de respect, si riche de vertus, faisait votre plus bel ornement; et c'est ainsi que vous accomplissiez tous vos devoirs dans la crainte du Seigneur. Ses préceptes étaient gravés sur les tables de vos cœurs.

Aussi gloire, bonheur, tout vous était donné avec surabondance; mais cette parole de l'Écriture s'est accomplie : « Le bien-aimé a bu, il a mangé; et quand il a été enivré, rassasié de biens, il s'est révolté. »

De cette source on vit sortir la jalousie et la discorde, les querelles et la rébellion, les persécutions et les troubles, la guerre et la captivité.

Alors « les derniers du peuple se soulevèrent contre les grands; des hommes obscurs, contre ceux qui étaient dans la gloire; les insensés, contre les sages; les jeunes gens, contre les vieillards. » Ah! si la justice et la paix se sont éloignées, c'est que la crainte du Seigneur n'habite plus parmi vous; c'est qu'on s'aveugle au sein même des lumières de la foi; c'est qu'on sort de la voie tracée par ses enseignements; c'est qu'on ne vit plus pour le Christ et d'une manière digne de lui! Chacun marche au gré de ses passions et fait revivre en soi cette envie inique et impie, à laquelle la mort doit son entrée dans le monde.

Car voici ce qui est écrit : « Il arriva que Caïn présentait au Seigneur des fruits de la terre.

« Mais Abel offrait les premiers-nés de ses troupeaux et les plus grasses de ses brebis. Le Seigneur jeta des regards favorables sur Abel et sur ses présents, et les détourna de Caïn et

de ses sacrifices. Celui-ci en fut vivement affligé, et l'abattement était sur son visage; le Seigneur lui dit : « Pourquoi es-tu triste? Pourquoi ton visage est-il abattu? C'était bien de m'offrir des sacrifices, mais n'as-tu pas péché en usant de réserve? Cependant, bannis la crainte; ton frère se tournera vers toi, et tu le domineras. »

« Et Caïn dit à son frère Abel : « Sortons dans la campagne. » Quand ils y furent arrivés, il se jeta sur son frère Abel et le tua. »

Vous le voyez, mes frères, le premier fratricide fut l'ouvrage de l'envie.

L'envie força Jacob, notre père, à fuir la présence de son frère Esaü.

L'envie suscita contre Joseph des persécutions dont le but était la mort, et qui le réduisirent en servitude.

Ce fut l'envie qui empêcha Moïse de reparaître devant le roi d'Égypte Pharaon, après qu'il eut entendu l'un des Israélites lui adresser ces paroles :

« Et qui t'a placé au-dessus de nous comme juge et comme arbitre? Veux-tu me traiter comme l'Égyptien que tu as tué hier? »

L'envie d'Aaron et de Marie les retint hors du camp; elle précipita vivants, au fond de l'abîme, Dathan et Abiron, révoltés contre Moïse, ce serviteur de Dieu. Par elle, enfin, David fut exposé, non-seulement à la haine des étrangers, mais encore aux persécutions du roi Saül.

Mais laissons là les faits anciens; venons aux athlètes de nos jours; prenons les beaux exemples que nous offre notre siècle.

Nous verrons l'envie livrer les fidèles enfants de l'Église, ses véritables colonnes, à des persécutions qui ont été jusqu'à la mort. Portons nos regards sur les saints apôtres.

L'injustice de l'envie a fait passer Pierre par d'innombrables épreuves, qui lui valurent cette couronne du martyre avec laquelle il est entré dans le séjour de la gloire due à ses combats. Elle a fait remporter le prix de la patience à Paul, qui fut jeté sept fois en prison, battu de verges et lapidé.

Devenu le hérault de l'Évangile, du couchant à l'aurore, il reçut, en récompense de sa foi, une gloire incomparable. Après avoir éclairé le monde entier et s'être avancé jusqu'aux extrémités de l'Occident, il souffrit le martyre par l'ordre des magistrats. C'est ainsi qu'il abandonna la terre pour aller habiter le séjour même de la sainteté, nous laissant un sublime exemple de patience.

A ces hommes d'une vie toute céleste vint s'adjoindre une multitude d'élus, qui furent comme eux en butte à des outrages, à des tourments sans nombre, et comme eux des modèles admirables [1].

Persécutées par l'envie, livrées à des supplices cruels, inouïs, Danaïde et Circé sont restées inébranlables dans la foi, et ont su dans un corps délicat mériter la plus noble récompense.

La jalousie a séparé les épouses de leurs époux, et effacé cette parole d'Adam notre père : « C'est ici l'os de mes os, la chair de ma chair. »

Enfin, la jalousie, l'esprit de contention, ont renversé de grandes cités et arraché de leurs fondements de puissants empires.

2° Nécessité de la pénitence et de l'humilité, pour revenir à la pureté des mœurs primitives.

Ce n'est pas seulement pour votre instruction, mais encore pour la nôtre, que nous vous rappelons ces faits. Nous courons

[1] Saint Clément parle de saint Pierre, de saint Paul et de leurs disciples. Ainsi s'est fondée la tradition apostolique, et il est impossible d'y refuser son assentiment. Auprès de saint Pierre étaient saint Marc qu'il nomma son fils, saint Clément dont nous lisons l'épître, saint Évode, qui lui succéda à Antioche, saint Lin et saint Clin, qui lui succédèrent à Rome. Auprès de saint Paul étaient saint Luc, saint Tite, saint Timothée et encore saint Clément, pape. Auprès de l'apôtre saint Jean se trouvent saint Polycarpe et saint Papias. Ces saints s'appliquaient à retenir la doctrine des apôtres dans leur mémoire plutôt que dans des écrits, et l'enseignaient par la pratique et par les discours. C'est ainsi qu'en imitant leurs maîtres ils se rendaient

la même carrière, les mêmes combats nous sont imposés.

Ainsi donc, loin de nous les vaines et misérables rivalités! Revenons à l'esprit de notre vocation si sublime, si digne de respect.

Ne voyons que ce qui est juste, ce qui plaît, ce qui est agréable à celui qui nous a donné la vie; ne détournons jamais nos regards du sang de Jésus-Christ.

Voyons de quel prix il est devant Dieu, ce sang qui fut versé pour notre salut et qui offrit au monde entier sa réconciliation par la pénitence.

Si nous remontons la suite de toutes les générations, nous verrons que Dieu, dans tous les âges, a ménagé ce moyen de salut à tous les hommes.

Noé prêche la pénitence, et les hommes dociles à sa voix sont sauvés.

Jonas vient annoncer aux Ninivites une ruine entière; mais ceux-ci font pénitence, appaisent Dieu par leurs prières, et trouvent grâce devant lui, bien qu'ils ne fussent pas de son peuple.

Les ministres des grâces divines ont parlé de la pénitence d'après l'Esprit saint, et c'est ainsi que le souverain maître en parle lui-même avec serment :

« Je possède la vie, dit le Seigneur; je ne veux pas la mort de l'homme pécheur, mais son repentir. »

Il ajoute ensuite ces touchantes paroles : « Repentez-vous de votre iniquité, maison d'Israël. Dites aux enfants de mon peuple : Vos péchés, formeraient-ils une chaîne non interrompue de la terre au ciel, seraient-ils plus rouges que l'écarlate, plus noirs que les vêtements de deuil, tournez-vous vers moi de tout votre cœur, écriez-vous : Mon père! et je vous écouterez comme si vous étiez un peuple saint.

« O Sion! si tu veux écouter ma voix, tu jouiras des fruits de

eux-mêmes les modèles des fidèles. Et voilà la tradition plus propre à perpétuer une doctrine que l'Écriture, de l'aveu même des philosophes qui ont tant écrit!

la terre; mais si tu refuses de m'entendre, le glaive te dévorera, car c'est le Seigneur qui a parlé. »

Comme il voulait que tous eussent part au salut attaché à la pénitence, il les a affermis par sa volonté toute-puissante.

Obéissons à cette volonté sainte qui nous comble de biens et d'honneurs; implorons humblement la clémence de notre Dieu; renonçons aux œuvres vaines, à l'esprit de contention et de jalousie qui mène à la mort, pour recourir désormais à la miséricorde divine.

Que nos regards se reportent toujours sur ces hommes qui n'ont jamais cessé de travailler à la gloire du Très-Haut et de publier sa grandeur.

Voyez Enoch, que son obéissance a fait trouver juste devant le Seigneur, et qui fut transporté dans le ciel sans laisser sur la terre aucune trace de sa mort.

Noé, reconnu fidèle, fut chargé d'annoncer au monde une génération nouvelle. Par lui, Dieu conserva et maintint en paix les animaux introduits dans l'arche.

Abraham, appelé l'ami de Dieu, prouva sa fidélité par sa soumission à ses ordres. L'obéissance lui fit quitter pays, parents, maison paternelle; et, en échange de cette petite contrée, de cette famille peu nombreuse, de cette maison sans éclat qu'il abandonnait, il obtint l'héritage des promesses divines.

Car c'est ainsi que Dieu lui parle : « Sors de ta terre et de ta parenté, et de la maison de ton père, et viens en la terre que je te montrerai; et je t'établirai sur une grande nation. »

Et lorsque Abraham se fut séparé de Loth, Dieu lui dit de nouveau :

« Lève les yeux, et regarde du lieu où tu es maintenant vers l'Aquilon et le Midi, vers l'Orient et l'Occident. Toute la terre que tu vois, je te la donnerai et à ta postérité pour toujours; et je multiplierai ta race comme la poussière de la terre. Si quelqu'un d'entre les hommes peut compter les grains de sable, il pourra compter aussi la suite de tes descendants. »

Abraham crut à Dieu, et sa foi lui fut imputée à justice.

En récompense de cette foi et de l'hospitalité qu'il aimait à exercer, un fils lui fut donné dans sa vieillesse, et il porta l'obéissance jusqu'à l'offrir à Dieu sur une des montagnes que le Seigneur lui avait indiquées.

La piété de Loth et son zèle hospitalier le sauvèrent de Sodome, lorsque tout le pays d'alentour fut condamné à périr par le souffre et par le feu.

Dieu montrait qu'il n'abandonne jamais ceux qui placent en lui leur confiance; tandis que ceux qui s'égarent dans une voie contraire éprouvent sa justice par des châtiments et des supplices.

La femme de Loth, sortie de Sodome avec lui, dans des sentiments si différents et si éloignés des siens, devint un exemple de cette justice, puisqu'elle fut changée en une statue de sel, qui subsiste encore aujourd'hui.

Et par là Dieu voulait nous apprendre que ceux qui manquent de foi et doutent de sa puissance restent, pour les âges à venir, comme une preuve sensible de la sévérité de ses jugements.

La courtisane Rahab fut aussi sauvée, grâce à sa foi et à l'hospitalité qu'elle exerça.

Josué, fils de Nun, avait envoyé des espions à Jéricho; le roi de cette contrée sut qu'ils étaient venus pour reconnaître le pays, et aussitôt il fit partir des hommes chargés de les arrêter et de les mettre à mort.

Rahab, qui était hospitalière, les reçut chez elle et les cacha sur sa terrasse, sous le lin qui s'y trouvait. Les envoyés du roi se présentèrent et lui dirent : « Chez toi sont entrés des hommes qui viennent reconnaître le pays. Montre-les; le roi l'ordonne.

« Les deux hommes que vous cherchez, répondit-elle, sont entrés chez moi, il est vrai, mais ils sont sortis tout aussitôt et continuent leur route. » Elle ne leur découvrit point les espions, et elle dit à ceux-ci : « Je sais que le Seigneur vous a livré cette ville; l'effroi, l'épouvante se sont répandus sur tous les habitants : quand vous en serez les maîtres, sauvez-moi, ainsi que la maison de mon père. »

Ils lui répondirent : « Tout doit arriver ainsi que vous l'avez dit.

« Quand on viendra vous annoncer notre approche, vous rassemblerez tous les vôtres dans cette maison, et ils seront sauvés; mais tous ceux qu'on trouvera dehors périront. »

Ils lui recommandèrent encore, pour qu'il leur fût facile de reconnaître la maison, de laisser pendre du toit un ruban d'écarlate : montrant par là que le sang de Jésus-Christ serait un gage de rédemption pour tous ceux qui croient et qui espèrent en Dieu.

Vous voyez, mes frères, que cette femme n'avait pas seulement la foi, mais encore le don de prophétie.

Soyons humbles, mes frères, renonçons à tout ce qui est orgueil, faste, déraison, colère. Observons ce qui est écrit. Que nous dit l'Esprit saint? Que le sage ne se glorifie pas dans sa sagesse, ni le fort dans sa force, ni le riche dans son opulence; que celui qui se glorifie le fasse dans le Seigneur : qu'il ne recherche que lui; qu'il pratique la justice et l'équité.

Rappelons-nous surtout les paroles par lesquelles le Seigneur Jésus nous recommande la douceur et la patience : « Soyez, dit-il, miséricordieux, si vous voulez obtenir miséricorde; remettez, et on vous remettra; ainsi que vous agirez, on agira envers vous; on vous donnera comme vous donnerez; vous serez jugés ainsi que vous aurez jugé; on aura pour vous l'indulgence que vous aurez pour les autres, la mesure dont vous aurez usé à leur égard servira envers vous. »

Affermissons-nous de plus en plus dans la pratique de ces préceptes. Soyons fidèles observateurs des divins oracles, et n'ayons jamais que d'humbles sentiments de nous-mêmes.

Car Dieu dit encore dans les saintes Écritures : « Sur qui arrêterai-je mes regards, sinon sur l'homme doux, paisible, tremblant à ma voix? »

La justice, la piété, nous font un devoir d'obéir à ce Dieu plutôt que de suivre, dans les voies de l'orgueil et de la rébellion, ceux qui ont donné l'exemple d'une détestable jalousie.

C'est s'exposer non à une perte légère, mais au plus grand péril, que de céder aveuglément à l'impulsion de ces hommes qui poussent aux querelles et aux discordes pour nous écarter du droit chemin.

Usons de bienveillance les uns à l'égard des autres, prenant pour modèle la douceur et la bonté de celui dont nous tenons la vie. Car il est écrit : « Les bons habiteront la terre ; les justes s'y affermiront, mais les méchants en seront retranchés à jamais. »

Il est dit ailleurs : « J'ai vu l'impie au plus haut degré d'élévation ; il égalait en hauteur les cèdres du Liban. J'ai passé, et déjà il n'était plus. J'ai cherché sa place, je ne l'ai pas trouvée. Gardez l'innocence, aimez la justice. De grands biens sont tenus en réserve pour l'homme pacifique. »

Attachons-nous étroitement à ceux qui fondent la paix sur la piété, et non à ces hommes qui veulent une paix fausse et mensongère.

C'est d'eux qu'il est dit : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. »

Et ailleurs : « Ils me flattaient des lèvres, ils me maudissaient dans le cœur. »

Et dans un autre endroit : « Ils l'aimaient seulement de bouche, leur langue mentait au Seigneur ; mais leur cœur n'était pas droit devant lui. Ils n'ont point été fidèles à son alliance. Que les lèvres trompeuses deviennent muettes ! Dieu confondra la bouche qui trompe et la langue qui se glorifie. Ils ont dit : Nous glorifierons notre parole ; nos lèvres sont à nous, et quel est donc notre maître ? A cause de la désolation des opprimés et du gémissement des pauvres, je me lèverai, dit le Seigneur ; je les placerai en lieu sûr, et je serai fidèle à ma parole. »

Jésus-Christ est avec l'homme qui pense humblement de lui-même, et non avec ceux qui élèvent au-dessus de son troupeau une tête orgueilleuse.

Jésus-Christ, notre Seigneur, le sceptre de la majesté divine, malgré sa puissance, est-il venu au monde en étalant le faste et l'orgueil ? N'est-il pas venu, au contraire, dans l'humilité, ainsi que l'Esprit saint l'avait annoncé ? « Seigneur, s'écrie-t-il, qui croira à votre parole ? Pour qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé ? Il s'élèvera en la présence de Dieu comme un arbrisseau, comme un rejeton qui sort d'une terre aride. Il n'a ni

éclat, ni beauté; nous l'avons vu, il était méconnaissable; méprisé, le dernier des hommes, homme de douleurs, il est familiarisé avec la misère; son visage était obscurci par les opprobres et par l'ignominie, et nous l'avons compté pour rien. Il a vraiment porté lui-même nos infirmités; il s'est chargé de nos douleurs. Oui, nous l'avons vu comme un lépreux, frappé de Dieu et humilié. Il a été blessé lui-même à cause de nos iniquités; il a été brisé pour nos crimes; le châtiment qui doit nous procurer la paix s'est appesanti sur lui; nous avons été guéris par ses meurtrissures. Nous nous sommes tous égarés comme des brebis; chacun de nous suivait sa voie, et le Seigneur a fait tomber sur lui l'iniquité de tous. Au milieu des douleurs[1], il n'a point ouvert la bouche; il a été à la mort comme un agneau; il est demeuré comme une brebis devant celui qui la tond; il est mort au milieu des humiliations après un jugement. Qui racontera sa génération? Il a été retranché de la terre des vivants. Je l'ai frappé pour les crimes de mon peuple. »

Et dans un autre endroit, Jésus-Christ parle ainsi lui-même : « Pour moi, je suis un ver de terre et non un homme. Je suis l'opprobre des hommes et le rebut du peuple. Tous ceux qui me voient m'insultent; le mépris sur les lèvres, ils ont secoué la tête en disant : Il a mis son espoir en Dieu; que Dieu le délivre; que Dieu le sauve, puisqu'il se plaît en lui. »

Vous voyez, mes chers frères, le modèle qui nous a été donné. Si le souverain maître s'est abaissé à ce degré d'humilité, que ferons-nous donc, nous qui devons tout à sa grâce, nous qui sommes placés sous le joug de sa miséricorde?

Retraçons en nous l'humilité de ces hommes qu'on voyait couverts de peaux de chèvres et de brebis, allant partout prêcher l'avénement de Jésus-Christ. Nous voulons parler ici des prophètes Élie, Élisée, d'Ézéchiel, et de tant d'autres qui ont mérité d'être loués par l'Esprit saint dans les divines Écritures.

C'est là qu'Abraham est honoré du plus glorieux témoignage : il est appelé l'ami de Dieu. Mais lui, uniquement occupé de la gloire du Seigneur, s'humilie en s'écriant : « Je ne suis que cendre et poussière! »

Il est ainsi parlé de Job : « Simple et droit, il craignait le Seigneur et fuyait le mal. « Pour lui, s'accusant lui-même, il dit : « Personne n'est sans souillure, sa vie ne fût-elle que d'un jour. »

Et Moïse, trouvé fidèle dans tout ce qui regardait le service du Seigneur, Moïse, dont Dieu employa le ministère pour dérober Israël aux coups et aux outrages qui l'accablaient, est loin de parler magnifiquement de lui-même au milieu des honneurs qui l'entourent. Lorsque, du sein d'un buisson, la voix de Dieu lui parle, il s'écrie : « Qui suis-je, pour que vous m'interrogiez? Ma voix est faible, ma langue est embarrassée. » Et ailleurs : « Je ne suis qu'une légère vapeur qui s'élève d'un vase. »

Mais que dirons-nous de David, honoré du plus glorieux suffrage, celui de Dieu même, qui lui parle en ces termes : « Enfin, j'ai trouvé un homme selon mon cœur ; c'est David, fils de Jessé. Je l'ai sacré avec l'huile sainte. » Et David, parlant au Seigneur, lui dit : « O mon Dieu ayez pitié de moi, selon la grandeur de vos miséricordes; lavez-moi de plus en plus de mes souillures; effacez mon iniquité! J'ai péché contre vous, contre vous seul, et j'ai fait le mal en votre présence; j'ai été conçu dans l'iniquité; ma mère m'a conçu dans le péché. »

3° Amour que Dieu manifeste pour la paix; dispositions qu'il demande pour la faire régner.

C'est l'humilité de ces hommes si grands et si honorés, c'est leur respect pour l'obéissance, qui nous a rendus meilleurs, ainsi que tous les âges précédents et tous les hommes qui ont reçu les divins oracles avec droiture et avec crainte.

Instruits par tant d'illustres et de glorieux exemples, revenons à cette paix que nous goûtions autrefois; portons sans cesse nos regards vers notre père, l'auteur de tout ce qui existe. Attachons-nous à cette paix qu'il nous a apportée, ce don par excellence, ce bienfait qui surpasse tous les autres.

Contemplons Dieu par la pensée, considérons des yeux de

l'esprit sa volonté toujours amie de la paix; voyons comme cet amour se manifeste dans toutes ses œuvres.

Les cieux, mis en mouvement par sa main puissante, lui restent paisiblement soumis.

Le jour et la nuit fournissent la carrière qu'il leur a prescrite, et jamais ne se nuisent l'un à l'autre.

Le soleil, la lune, les chœurs des astres, décrivent selon ses ordres, dans une harmonie parfaite, sans la plus légère déviation, les orbites qui leur furent tracés.

La terre, toujours féconde, produit dans chaque saison, d'après sa volonté, une nourriture abondante pour l'homme et pour tous les animaux, sans résistance de sa part, sans le moindre changement aux lois qu'elle a reçues.

Les abîmes qu'on ne peut pénétrer, les profondeurs de la terre qu'on ne peut dévoiler, respectent également ses ordres.

La masse profonde de la mer immense, d'après la disposition du Créateur, s'enfle, s'élève en montagne, et ne franchit point les barrières placées autour d'elle : tel est l'ordre qu'elle a reçu; elle l'exécute.

Car le Seigneur lui a dit :

« Tu viendras seulement jusque là; et là se brisera l'orgueil de tes flots. »

L'Océan, d'une profondeur impénétrable, et les mondes semés au delà de l'Océan [1], sont gouvernés par les mêmes lois.

Les diverses saisons, le printemps, l'été, l'automne et l'hiver, se succèdent paisiblement l'une à l'autre.

Les vents, tenus en équilibre, s'acquittent de leur devoir dans leur temps et ne rencontrent pas le plus léger obstacle.

Des sources toujours jaillissantes, créées pour l'usage de la vie et la santé du corps, ne cessent de présenter à l'homme leurs eaux inépuisables et de soutenir son existence.

Enfin, les plus petits animaux forment des familles où règnent l'union et la paix.

[1] Cette vérité qu'il y a des terres habitées au delà de l'Océan, entrevue par saint Clément, a été confirmée par les découvertes modernes.

C'est ainsi que le grand ouvrier, le maître de l'univers, a voulu que tout se maintînt dans la paix et dans l'harmonie, prodiguant ses bienfaits à tous, mais les répandant avec surabondance sur nous, qui trouvons sans cesse dans sa clémence un refuge assuré par notre Seigneur Jésus-Christ. Honneur et gloire lui soient rendus dans tous les siècles des siècles!

Craignons, mes bien-aimés, que tant de bienfaits de sa part ne tournent contre nous, si notre vie n'est pas conforme à sa volonté, si nous ne faisons point sous ses yeux ce qu'il lui plaît, dans un esprit d'union et de paix.

L'Écriture nous dit quelque part : « L'esprit de Dieu est un flambeau qui pénètre les cœurs. »

Songeons que le Seigneur est près de nous; que pas une de nos pensées, pas un des raisonnements que nous formons ne lui échappe.

Il est donc juste de ne pas se dérober à sa volonté comme des transfuges. Ce n'est point à des hommes insensés, superbes, pleins de vanité dans leurs discours, qu'il faut craindre de déplaire, mais à Dieu.

Rappelons nos femmes à leurs devoirs; qu'elles montrent des mœurs pures et aimables, un esprit de douceur véritable et sincère; qu'elles manifestent leur discrétion par leur silence; qu'elles n'écoutent pas leurs affections particulières, mais qu'elles montrent une égale tendresse à tous ceux qui craignent véritablement le Seigneur.

Élevons nos enfants selon la doctrine de Jésus-Christ; qu'ils apprennent quel est le prix de l'humilité aux yeux de Dieu, combien ont de force auprès de lui la charité et l'innocence du cœur; combien sa crainte est utile et honorable, comme elle est la sauve-garde de toute âme pure et sainte, qui vit selon lui. Et qui ne l'aurait pas cette crainte?

Le Seigneur pénètre nos pensées et nos desseins, lui dont l'esprit habite en nous et se retire quand il lui plaît.

C'est une vérité que nous enseigne la foi en Jésus-Christ. Il nous presse ainsi lui-même par l'Esprit-Saint : « Venez, mes enfants, écoutez-moi; je vous enseignerai la crainte du Seigneur.

Quel est l'homme qui veut la vie, qui soupire après les jours de bonheur? Préservez votre langue de la calomnie et vos lèvres des discours artificieux; éloignez-vous du mal et faites le bien; cherchez la paix et poursuivez-la sans relâche. Les yeux du Seigneur sont ouverts sur les justes; ses oreilles sont attentives à leurs cris. Mais le regard de sa colère est sur ceux qui font le mal; il efface de la terre jusqu'à leur souvenir. Les justes ont poussé des cris, et le Seigneur les a exaucés et les a délivrés de tous leurs maux. »

Les maux des pécheurs sont sans nombre; mais le Seigneur environne de sa miséricorde ceux qui espèrent en lui.

Père de bonté et de miséricorde, il a des entrailles de charité pour ceux qui le craignent, et il répand ses grâces, si douces, si suaves, pleines de charité, sur ceux qui s'approchent de lui avec un cœur droit.

Soyons donc sans défiance, sans incertitude sur la grandeur et la richesse de ses dons.

Loin de nous le langage de ces hommes dont parle l'Écriture :

« La misère est le partage de ceux qui ont le cœur double et incertain, et qui disent : Oui, voilà ce que nous entendions repéter par nos pères;

« Nous sommes parvenus à la vieillesse, et rien de tout cela ne se réalise pour nous. »

O insensés! comparez-vous à un arbre. Supposez la vigne : elle bourgeonne d'abord; un bouton se montre, puis la feuille, ensuite la fleur; après cela un raisin d'abord vert et acerbe, puis enfin mûr et parfait.

Vous voyez comme, en peu de temps, le fruit de cet arbre est parvenu à sa maturité; aussi certainement s'accomplira, dans peu et tout à coup, la volonté de Dieu; témoins ces paroles de l'Écriture :

« Le Seigneur, le Saint que vous attendez, viendra bientôt dans son temple. »

Voyez, mes bien-aimés, comme le Seigneur place sans cesse sous nos yeux des preuves de cette résurrection, dont il nous a donné les prémices dans Jésus-Christ, son fils, en le rappelant

à la vie. Voyez, dis-je; cette résurrection qui se renouvelle à tout moment.

Le jour et la nuit nous la manifestent : la nuit se couche, le jour se lève; le jour s'en va et la nuit arrive.

Voyons les fruits. Ce qui arrive à la semence est connu de tout le monde : le semeur va dans son champ, il la jette en terre. Ainsi répandues, les graines, qui tombent arides et desséchées, se décomposent au bout d'un temps marqué; après leur décomposition, la vertu toute-puissante de Dieu les ranime, et, d'une seule, elle fait naître plusieurs fruits qui en produisent beaucoup d'autres à leur tour.

Considérons encore le prodige qui a lieu dans certaines contrées de l'Orient, c'est-à-dire en Arabie.

On y trouve un oiseau qui s'appelle phénix; il est seul et unique de son espèce. Cet oiseau vit environ six cents ans; quand sa fin approche, il se fait un nid composé de myrrhe, d'encens et d'autres aromates; puis il entre dans ce nid et y meurt. De sa chair putréfiée naît un ver qui se nourrit d'abord de la substance de l'oiseau mort, et qui se couvre ensuite de plumes.

Devenu plus fort, il emporte le petit tombeau qui renferme les restes de son prédécesseur, et, chargé de ce précieux fardeau, il passe d'Arabie en Égypte, jusqu'à la ville d'Héliopolis; et là, en plein jour, sous les yeux de tous les spectateurs, il vient, en volant, le déposer sur l'autel du soleil et disparaît aussitôt.

De leur côté, les prêtres égyptiens consultent avec soin leurs livres sur les époques, et trouvent que cet oiseau est venu précisément au bout de cinq cents ans [1].

Devons-nous, après cela, trouver surprenant si le divin ouvrier de toutes choses ressuscite un jour ceux qui l'ont servi avec piété et avec une foi pleine de confiance, puisque, par

[1] Le fait du phénix passait pour vrai au temps de saint Clément. Plutarque, Pline, Tacite, Pomponius Méla, Philostrate, Libanius, Tacite, en ont parlé comme les Pères de l'Église, qui l'ont rappelé souvent comme une image de la résurrection générale.

l'exemple de cet oiseau, il met au grand jour la magnificence de ses promesses?

Car il est dit : « Vous ranimerez ma poussière, et je chanterai vos louanges ; » et ailleurs : « Je me suis endormi, j'ai été plongé dans un sommeil profond, et je me suis réveillé parce que le Seigneur est avec moi. »

Et Job s'écrie de son côté : « Vous la ressusciterez cette chair qui a souffert tant de maux ! »

Que nos cœurs soutenus de cette espérance s'attachent à ce Dieu, fidèle dans ses promesses et juste dans ses jugements. Loin de nous tromper, il nous défend de mentir. Rien n'est impossible à Dieu, si ce n'est le mensonge.

Réveillons dans nos cœurs la confiance en lui et songeons que tout est sous sa main.

Il a tout élevé par la puissance de sa parole, et par elle il peut tout renverser.

Qui peut lui dire : « Pourquoi avez-vous fait cela? » ou qui pourrait résister à la force de son bras?

Il a tout fait quand il a voulu et comme il a voulu, et tout ce qu'il a décrété aura son effet.

Tout est sous ses regards, rien n'échappe à sa connaissance.

Puisque nous pouvons partout voir et entendre ces vérités, craignons le Seigneur; renonçons aux désirs impurs, aux œuvres mauvaises, afin qu'au jugement à venir nous soyons couverts de sa miséricorde.

Où se dérober à sa main toute-puissante? Quel monde pourrait servir d'abri à l'homme qui voudrait lui échapper?

C'est ainsi que parle l'Écriture.

Où irai-je? où fuir devant votre face? Si je monte au ciel, vous y êtes; si je vais aux extrémités de la terre, j'y trouve votre main; si je descends au fond des abîmes, votre esprit est là.

Où se cacher, où fuir celui qui embrasse tout?

Allons à lui avec l'innocence du cœur; élevons vers son trône des mains pures et sans tache; aimons ce père de bonté et de miséricorde qui nous a fait participer à son élection divine.

Il est écrit : « Quand le Très-Haut fit la division des peuples, quand il dissémina sur la terre les enfants d'Adam, il marqua les limites des nations selon le nombre des enfants d'Israël. Mais la part du Seigneur fut Jacob, Israël fut son héritage. » Et ailleurs : « Dieu s'est choisi un peuple du milieu des autres peuples, comme un homme choisit les prémices de ses fruits, et de ce peuple sortira le Saint des Saints. »

Puisque nous sommes le partage du Dieu saint, il faut que toutes nos actions tendent à la sainteté; dès lors loin de nous la médisance, l'impureté, l'excès du vin, l'arrogance, toute passion honteuse, l'adultère si odieux, l'orgueil si détestable.

« Car Dieu, dit l'Écriture, résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles. »

Lions-nous étroitement à ceux que Dieu remplit de sa grâce; que la paix soit comme notre vêtement; soyons humbles, chastes, attentifs à éviter tout murmure, toute médisance; justes en œuvres et non pas seulement en paroles.

« Car, dit l'Écriture, celui qui parle beaucoup écoutera à son tour. » La multitude des paroles prouve-t-elle qu'on est juste? L'homme, né de la femme, a une vie très-courte : ne la perdez pas dans la multitude des paroles.

Plaçons notre gloire dans le Seigneur; ce n'est pas de nous qu'elle doit sortir, Dieu déteste celui qui se loue lui-même.

Laissons aux autres le soin de rendre témoignage à nos bonnes œuvres, ainsi qu'il fut rendu à nos pères, ces hommes si justes.

La témérité, l'arrogance, l'audace, caractérisent ceux que Dieu rejette loin de lui; tandis que la modération, l'humilité, la douceur, sont le partage de ceux qu'il a bénis.

Recherchons avant tout cette bénédiction sainte, et voyons quel est le moyen de l'obtenir; rappelons dans notre esprit ce qui s'est passé dès les premiers jours.

Pourquoi notre père Abraham a-t-il été béni? N'est-ce point à cause des œuvres de justice et de vérité qu'il a faites par la foi?

Isaac, plein de confiance dans ce qui devait arriver, s'offrit volontairement en sacrifice.

Jacob, humblement soumis, sort de son pays pour échapper à son frère, se retire chez Laban, devient son serviteur, et les douze sceptres d'Israël sont remis entre ses mains.

Interrogez les faits séparément et avec attention; alors vous comprendrez toute l'étendue des dons que Dieu a répandus sur nous par ce patriarche.

De lui sont sortis les prêtres et les lévites qui servent devant l'autel du Seigneur; de lui est né, selon la chair, le Seigneur Jésus; de lui sont descendus les rois, les princes, les chefs du peuple, par la tribu de Juda; et les autres tribus, dont il est aussi la tige, n'ont pas été sans gloire. Dieu lui avait fait cette promesse : « Ta race sera aussi nombreuse que les étoiles du ciel. »

Toutefois ces saints patriarches n'ont acquis tant de gloire et de grandeur, ni par eux-mêmes, ni par leurs œuvres, ni par tout le bien qu'ils ont pu faire, mais par la volonté de Dieu seul.

Et nous aussi, appelés à la connaissance de Jésus-Christ, grâce à cette même volonté, si nous sommes justifiés, ce n'est point par nous-mêmes, ni à raison de notre sagesse, de notre intelligence ou de notre piété, ni par aucune œuvre sainte, faite avec un cœur pur, mais par la foi dont le Dieu tout-puissant s'est toujours servi pour justifier tous ceux qu'il a sauvés. A lui la gloire dans tous les siècles!

Que ferons-nous donc, mes frères? Faut-il pour cela cesser de faire le bien, abandonner les œuvres de charité? Jamais Dieu ne l'approuverait. Portons-nous, au contraire, avec zèle et ardeur à tous les genres de bonnes œuvres.

Est-ce que le divin ouvrier, le maître de toutes choses, ne s'applaudit pas lui-même dans ses œuvres?

Les cieux ont été affermis par sa suprême et souveraine puissance, et embellis par son incompréhensible sagesse.

Il a séparé la terre de l'eau qui l'environne; il l'a consolidée comme une tour inébranlable, en lui donnant pour base sa volonté; et tous les animaux qui s'y trouvent ont reçu de lui l'ordre de l'habiter.

Sa puissance a creusé le lit de la mer, et renfermé dans son sein tous les poissons qu'elle nourrit et qui auparavant avaient reçu de lui la vie.

De ses mains pures et saintes il a formé l'homme, son chef-d'œuvre, supérieur à toutes les créatures par l'intelligence, l'empreinte de son image.

Dieu s'exprime ainsi lui-même : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Et après avoir fini de créer, il approuva son ouvrage, bénit ses créatures, et leur dit : « Croissez et multipliez. »

Comprenons par là que les bonnes œuvres font l'ornement des justes ; et Dieu lui-même, après s'être parlé de ses ouvrages, se réjouit.

Puisque nous avons ce modèle sous les yeux, faisons-le revivre en nous, conformons-nous à sa volonté, et travaillons de toutes nos forces à faire des œuvres de justice.

Le bon ouvrier reçoit avec confiance le prix de son travail ; mais le lâche, le paresseux n'ose regarder en face le maître qui l'emploie. Soyons donc prompts à faire le bien ; de là dépend tout notre avenir. Car il nous est dit d'avance : « Voici le Seigneur qui vient ; le prix de la victoire est entre ses mains ; il va rendre à chacun selon ses œuvres. »

Aussi Dieu nous engage, avec effusion de cœur, à n'être ni lents, ni tardifs pour le bien.

Plaçons en lui notre gloire et notre confiance.

Voyez l'innombrable multitude d'anges qui l'environnent, et leur promptitude à exécuter ses ordres.

« Mille millions d'anges le servaient, nous dit l'Écriture ; dix mille millions étaient devant lui, et ils s'écriaient : Saint, saint, saint est le Dieu des armées ; toute créature est remplie de sa gloire ! »

Ne faisons aussi qu'un seul et même cœur ; crions vers lui de toutes nos forces, lui demandant, tous ensemble, comme d'une seule bouche, qu'il nous fasse participer à ses grandes et magnifiques promesses.

Car il nous dit par son prophète : « L'œil n'a point vu, l'o-

reille n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a point conçu quels biens Dieu tient en réserve pour ceux qui espèrent en lui. »

Que de bonheur renfermé dans les dons de Dieu! qu'ils sont admirables, ô mes bien-aimés! La vie avec l'immortalité, la splendeur avec la justice, la vérité avec la liberté, la foi avec la confiance, la continence avec la sainteté : trésors de grâce que nous trouvons ici-bas.

Mais que de biens sont préparés dans l'avenir à ceux qui placent en Dieu leur espérance! Le Dieu de sainteté, le père de tous les siècles, en connaît seul la grandeur et l'excellence. Oh! faisons tous nos efforts pour être du nombre de ceux qui vivent dans cette attente et veulent avoir part aux dons qu'il a promis! Et comment parviendrons-nous, mes frères, à ce bonheur? Nous l'obtiendrons, si notre esprit est toujours ferme dans la foi; si nous cherchons ce qui plaît, ce qui est agréable à Dieu; si nous faisons tout ce qui est conforme à sa volonté sainte; si nous suivons le chemin de la vérité, rejettant loin de nous l'injustice, l'iniquité, l'avarice, les disputes, les fraudes et les ruses, les murmures et les médisances, la haine de Dieu, l'orgueil et l'ostentation, la fausse gloire et l'amour de la vanité.

Car ceux qui font le mal sont odieux au Seigneur; et non-seulement ceux qui le font, mais encore ceux qui l'approuvent.

Voici ce que dit le Seigneur, c'est Dieu qui parle à l'impie : « Est-ce à toi qu'il appartient de parler de mes décrets? Pourquoi ta bouche annonce-t-elle mon alliance? Tu hais l'ordre, et tu as rejeté ma parole derrière toi. Quand tu voyais un séducteur, tu courais à lui; tu as partagé l'héritage des adultères.

« Tu as rassasié ta bouche de malice, et ta langue a préparé la fraude. Tranquillement assis, tu parlais contre ton frère; tu couvrais d'opprobre le visage de ta mère. Voilà ce que tu as fait; et je me suis tû! Ton iniquité m'a jugé semblable à toi; je t'accuserai, je t'exposerai à tes propres yeux.

« Comprenez maintenant, vous qui oubliez le Seigneur, de peur que je ne vous saisisse; et personne ne vous délivrera. Le

sacrifice de louange est le culte qui m'honore, c'est la voie par laquelle je manifesterai le salut du Très-Haut. »

Et cette voie où nous trouvons le salut, c'est Jésus-Christ, le pontife qui présente nos offrandes; Jésus-Christ, le soutien, l'appui de notre faiblesse.

Par lui nous pourrons attacher nos regards au plus haut des cieux; par lui nous contemplerons la beauté divine, souveraine, sans tache; par lui les yeux de notre cœur se sont ouverts; par lui, et à la clarté de son admirable flambeau, notre esprit sans intelligence et plongé dans la nuit reprend une vie nouvelle.

Par lui enfin Dieu a voulu nous faire goûter le fruit de la science immortelle. Il est, en effet, la splendeur de sa gloire, aussi supérieur aux anges que le nom qu'il a reçu l'emporte sur celui de ses créatures. Car il est écrit au sujet des anges : « Dieu a pris les esprits pour ambassadeurs et les flammes pour ministres. »

Mais voici ce que le Seigneur dit de son fils : « Tu es mon fils; je t'ai engendré aujourd'hui; demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage et la terre pour empire. »

Et ailleurs, il lui parle ainsi à lui-même : « Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marche-pied. » Et quels sont ces ennemis? Ceux dont le cœur est mauvais, ceux qui opposent leur volonté à la volonté divine.

Pour nous, combattons en braves soldats de toutes nos forces, sous ce chef dont les ordres sont toujours justes.

Voyons ceux qui portent les armes sous nos princes : avec quel ordre, quelle promptitude, quelle soumission ils exécutent le commandement!

Tous ne sont pas bons préfets, ni tribuns, ni centurions, ni officiers; il ne se trouve dans un corps, ni cinquante préfets des soldats, ni cinquante officiers des grades suivants; mais chacun dans son rang exécute les ordres du général ou des autres chefs.

Les grands ne peuvent être sans les petits, ni les petits sans les grands. Partout cette fusion existe, elle est nécessaire pour

le service. Voyons notre corps : la tête sans les pieds n'est rien, ni les pieds sans la tête; les moindre parties sont utiles, nécessaires au corps entier : toutes conspirent au même but : sa conservation, et toutes dans cette vue sont soumises à une même dépendance.

Qu'ainsi se conserve tout ce corps que nous formons en Jésus-Christ; que chacun de nous soit soumis à son frère selon la mesure de grâce qui lui a été départie.

Que le fort n'outrage point le faible, que le faible respecte le fort; que le riche fasse du bien au pauvre, et que le pauvre rende grâce à Dieu de lui avoir donné le riche pour l'aider dans sa misère.

Que le sage montre sa sagesse, non par de vains discours, mais par de bonnes œuvres; que celui qui est vraiment humble ne se rende pas témoignage à lui-même, mais qu'il laisse ce soin à d'autres.

Que celui dont le corps est pur ne s'enfle pas d'orgueil. Qu'il sache que c'est d'un autre que lui que vient le don de la continence.

Rappelons-nous, mes frères, de quelle matière nous avons été formés, ce que nous étions, dans quel état nous sommes entrés dans ce monde, sortant comme d'un sépulcre et du sein des ténèbres.

Le Dieu auteur de notre être nous a introduits dans ce monde, son ouvrage, où ses dons nous étaient préparés d'avance.

Puisque nous avons tout reçu de lui, nous devons lui rendre grâce de tout : à lui donc la gloire dans tous les siècles des siècles.

Le fou et l'insensé, l'homme vain et l'ignorant, se moquent et se rient de nous; ils cherchent, par l'orgueil de leurs pensées, à s'élever au-dessus des autres.

Mais que peut un faible mortel? Quelle force dans un peu de terre? Car il est écrit : « Une image inconnue s'arrêta devant mes yeux, et j'entendis sa voix comme un léger souffle. L'homme sera-t-il justifié devant Dieu? Sera-t-il pur devant son créateur?

« Ceux qui étaient ses ministres ont été ébranlés, et il a trouvé le mal dans les anges, et les cieux mêmes ne sont pas purs devant lui. Le sont-ils, ceux qui habitent des maisons d'argile et qui sont faites de boue ainsi que nous? Dieu les a frappés; ils seront rongés des vers. Du matin au soir, la faux les moissonne; et parce qu'aucun d'eux n'a compris, ils périront éternellement. Toute leur gloire meurt avec eux; ils ont passé, ils n'avaient pas la sagesse.

« Appelle maintenant quelqu'un pour te répondre; invoque le secours des esprits célestes; la colère tue l'insensé et l'envie achève sa ruine. J'ai vu l'impie affermi dans ses racines, et aussitôt j'ai maudit son éclat. Ses enfants ont vécu dans la misère; foulés aux pieds près des portes de la ville, nul ne les a défendus. L'homme affamé a dévoré ses moissons, malgré la haie qui les entoure; l'homme altéré a bu ses richesses. »

4° Ordre que Dieu a établi dans son Église, respect dû à cet ordre.

Puisque toutes ces vérités nous ont été dévoilées, puisque nous pénétrons maintenant jusque dans les profondeurs de la science divine, faisons avec ordre tout ce que Dieu nous a prescrit de faire.

Il a voulu qu'à des temps marqués, à des heures, à des moments déterminés, on fît les offices et les oblations avec ordre et décence.

Il a même prescrit, d'après sa volonté souveraine, en quel lieu et par qui serait fait tout ce qui tient à son culte, afin que toutes les fonctions remplies avec un cœur pur et droit et selon son désir lui fussent agréables.

Ainsi donc ceux qui font leurs oblations aux temps marqués sont sûrs d'être agréés, et par là même heureux; car ils suivent les règles établies par le Seigneur lui-même, et dès lors ils ne peuvent s'égarer.

Chez les Juifs, le souverain pontife a des fonctions particulières, le prêtre un rang qui lui est propre, les lévites un ministère déterminé, le laïque des observances qui lui conviennent.

C'est ainsi, mes frères, que chacun de vous doit, dans la place où il se trouve, rendre grâce à Dieu, vivre avec une conscience pure, sans jamais sortir des règles de son ministère, ni des bornes de la modestie.

Chez les Juifs encore, on n'offre point partout le sacrifice perpétuel, ni le sacrifice pour les vœux, ni le sacrifice pour les péchés et les fautes légères, mais à Jérusalem seulement; et là même, on ne l'offre pas dans tous les endroits de la ville indistinctement, mais devant le temple, à l'autel, quand la victime a été trouvée bonne par le souverain pontife et les autres prêtres dont nous avons parlé. Si quelqu'un enfreint les règles que Dieu même a fixées, il est puni de mort.

Vous le comprenez, mes frères : plus les lumières dont nous avons été honorés au sujet du sacrifice [1] l'emportent sur celles des Juifs, plus il nous faut craindre d'en abuser.

Les apôtres nous ont prêché l'Évangile de la part de notre Seigneur Jésus-Christ, et Jésus-Christ de la part de Dieu. Dieu a envoyé Jésus-Christ, et Jésus-Christ les apôtres; tout ici s'est passé régulièrement d'après la volonté du Seigneur. La mission donnée, les apôtres déjà persuadés par le miracle de la résurrection de Jésus-Christ, affermis depuis dans la foi par le Verbe lui-même, pleins des dons de l'Esprit saint, et par là au-dessus de toute crainte, sortirent du Cénacle annonçant l'approche du royaume de Dieu.

Lorsqu'ils annoncèrent la vérité dans les villes et les provinces, ils éprouvèrent les premiers convertis, à la faveur des lumières du Saint-Esprit, et les établirent évêques ou diacres sur ceux qui devaient croire. Et ce n'était pas une innovation, car depuis longtemps l'Écriture avait parlé d'évêques et de diacres, puisqu'il est dit quelque part : « J'affermirai leurs évêques dans la justice et leurs diacres dans la foi. »

Faut-il s'étonner si les apôtres, à qui le pouvoir de Jésus-Christ fut confié par le Seigneur lui-même, ont établi ceux dont

[1] On voit ici une allusion au grand sacrifice des Chrétiens, au sacrifice non sanglant qui remplaçait tous les sacrifices de la loi.

nous venons de parler, puisque Moïse, ce saint et fidèle serviteur, fut ainsi placé sur toute la maison du Seigneur, et qu'il a consigné dans les livres saints tout ce qui lui fut prescrit; et il eut en cela pour imitateurs les autres prophètes, qui s'accordent tous à rendre hommage à la sagesse de ses ordonnances.

Dans la rivalité du sacerdoce, à l'époque de la division des tribus qui se disputaient ce glorieux privilége, Moïse ordonna aux douze chefs de lui présenter des verges sur lesquelles chacun d'eux avait écrit le nom de sa tribu. Moïse les prit, les lia, les marqua du sceau des chefs, et les déposa immédiatement après dans l'arche d'alliance, sur l'autel du Seigneur; et, les portes fermées, il mit un sceau sur les clés, ainsi qu'il l'avait mis sur les verges, et il dit aux chefs : « Mes frères, la tribu dont la verge aura fleuri sera celle que Dieu choisit pour lui offrir des sacrifices et l'attacher à ce ministère. » Or, le lendemain, au lever du jour, Moïse assemble tout Israël, et, à la vue de six cent mille hommes qui se trouvaient réunis, il montre les sceaux des clés aux chefs des tribus, ouvre le tabernacle d'alliance et tire les verges : et c'est alors qu'on vit que celle d'Aaron n'avait pas seulement des fleurs, mais encore des fruits. Que pensez-vous de ce prodige? Moïse ne l'avait-il pas prévu? Oui, sans doute, et il s'en servit pour arrêter la sédition dans le camp d'Israël, et faire glorifier le nom du seul et vrai Dieu. Gloire soit rendue à ce Dieu dans tous les siècles!

Les apôtres, éclairés par Jésus-Christ, ont connu qu'un jour des disputes s'élèveraient dans son Église, au sujet de l'épiscopat; et voilà pourquoi, d'après cette connaissance certaine qu'ils avaient reçue d'avance, ils ont établi ceux dont nous avons parlé plus haut, et ont déterminé un ordre de succession; ils ont voulu qu'après leur mort le ministère et les fonctions qu'ils exerçaient passassent à des hommes éprouvés.

Les prêtres établis par les apôtres et ceux qui furent choisis depuis par des hommes recommandables avec l'assentiment et l'approbation de toute l'Église, et qui gouvernèrent le troupeau de Jésus-Christ avec une humilité, une modération, une noblesse qui leur a concilié l'estime générale, ces hommes, tel est

mon sentiment, ne peuvent sans injustice être exclus de leurs fonctions.

Nous-mêmes nous ne pourrions, sans nous rendre très-coupables devant Dieu, déposer de l'épiscopat des hommes dont la conduite fut sainte et irréprochable dans l'exercice de leur ministère. Heureux les prêtres qui, parvenus au terme de la carrière, trouvent dans une sainte mort la récompense d'une sainte vie! ils ne craignent plus de se voir enlever la place qui leur était destinée.

Et vous, vous arrachez des ministres du Seigneur d'une vie exemplaire aux fonctions qu'ils exerçaient, non-seulement sans reproche, mais avec honneur!

5° Hautes considérations au sujet du schisme; pressantes exhortations pour les déterminer à le faire cesser.

Vous êtes d'un esprit contentieux, jaloux pour des choses qui ne mènent point au salut. Méditez les Écritures, ces vrais oracles de l'Esprit saint; lisez-les avec attention, voyez si elles favorisent l'injustice et l'iniquité. Vous n'y verrez pas que les justes aient été chassés par les saints. Ils ont souffert des persécutions, mais de la part des méchants; ils ont été jetés dans des prisons, mais par des impies; ils ont été lapidés, mais par des hommes iniques; ils ont été mis à mort, mais par des scélérats qu'animait une détestable jalousie. Et toutes ces souffrances, ils les ont supportées avec le plus noble courage.

Quels exemples produirons-nous ici? Est-ce par des hommes pénétrés de la crainte de Dieu que Daniel fut jeté dans la fosse aux lions?

Est-ce par des hommes qui rendaient au Très-Haut un culte parfait et digne de lui qu'Ananias, Azarias, Misaël furent enfermés dans une fournaise ardente? Non, sans doute.

Quels sont donc les auteurs de pareilles violences? Des misérables chargés d'iniquités, dignes de haine et de malédiction, ont accablé d'outrages et de tortures des hommes dont toutes les vues étaient pures et irréprochables, des hommes tout occupés du service de Dieu.

Ils ne savent donc pas que le Très-Haut défend et protége ceux qui travaillent avec une conscience pure à la gloire de son nom tout-puissant? Que cette gloire lui soit à jamais rendue!

Mais la confiance des justes au milieu des souffrances leur a valu un héritage de gloire et d'honneur. Témoin ce degré d'élévation où Dieu les a placés; cette grandeur, cette félicité qu'il attache à leur nom pour la suite des siècles.

Voilà vos modèles et les hommes qu'il faut suivre. « Unissez-vous aux saints, nous dit l'Écriture, et cette union vous rendra saints vous-mêmes. Vous deviendrez justes avec les justes; vous vous perdrez avec les méchants. Attachez-vous donc à ceux qui vivent dans l'innocence et la justice. Ce sont là les vrais élus de Dieu. »

Je vous le demande, pourquoi, parmi vous, ces querelles, ces disputes, ce schisme, ces guerres? N'avons-nous pas un même Dieu, un même Christ, un même esprit de grâce répandu sur nous, une même vocation en Jésus-Christ? Pourquoi donc déchirer ses membres? pourquoi les mettre en lambeaux? Pourquoi faire ainsi la guerre à notre propre corps? Sommes-nous assez insensés pour oublier que nous sommes les membres les uns des autres?

Rappelons-nous les paroles de notre Seigneur : « Malheur à cet homme! Il eût mieux valu qu'il ne fût pas né, que d'avoir scandalisé un seul de mes élus! Il eût mieux valu qu'une meule lui fût attachée au cou et qu'on le jetât ainsi dans la mer, que d'avoir donné un mauvais exemple à un seul de ces petits! »

Qu'a produit votre division? Elle en a perdu plusieurs, elle en a jeté un grand nombre dans le doute, et nous tous dans le deuil. Et cependant ce schisme dure encore.

Prenez l'épître que vous avez reçue de l'apôtre saint Paul. Que vous recommandait-il avant toutes choses, lorsqu'il commençait à prêcher l'Évangile? Certes, c'était bien sous l'inspiration de l'Esprit saint qu'il vous écrivait sur lui-même, sur Céphas, sur Apollon.

Vous étiez alors partagés entre des affections différentes; mais ce partage de cœur vous laissait moins coupables que cette

division ; il venait de votre attachement aux apôtres, d'une vertu si éprouvée, et à des hommes honorés de leur estime.

Mais quels hommes vous divisent aujourd'hui et viennent ternir la gloire de cette union fraternelle si vantée parmi vous? Voyez-les, ces hommes! Quelle honte, mes frères, la plus flétrissante, la plus indigne de votre caractère de Chrétiens, qu'on dise que l'Eglise de Corinthe, si ancienne, si ferme dans la foi, se révolte contre ses prêtres pour une ou deux personnes ! Et ce bruit n'est pas seulement venu jusqu'à nous, mais jusqu'à ceux qui nous sont le plus opposés de cœur et de sentiment : de sorte que, par votre imprudence, le nom du Seigneur est blasphémé et outragé, et que vous vous mettez vous-mêmes en péril.

Faisons promptement disparaître ce scandale; revenons au Seigneur, pleurons notre égarement ; prions-le de nous rendre sa protection, de se réconcilier avec nous, de nous replacer, de nous rétablir dans la voie si pure, si glorieuse, de notre première union fraternelle.

Elle est la porte même de la justice qui s'ouvre vers la vie, selon ce qui est écrit : « Ouvrez-moi les portes de la justice; j'y entrerai, je louerai le Seigneur. C'est la porte du Seigneur : par elle les justes iront à lui. »

Heureux ceux qui sont entrés par cette porte, qui n'ont point quitté la voie de la sainteté et de la justice, et sont restés fidèles au devoir sans se laisser intimider!

Quelqu'un parmi vous est-il ainsi fidèle au Seigneur, assez éloquent pour expliquer sa loi, assez habile pour discerner la vraie doctrine, et d'ailleurs pur dans ses mœurs?

Qu'il soit d'autant plus humble qu'il est plus grand! Qu'il cherche ce qui est utile à tous et non à lui seul!

Il sera fidèle observateur de ce commandement, s'il est animé de l'esprit de charité selon Jésus-Christ. Et qui peut parler dignement de ce lien de la charité divine? Qui peut relever, comme il convient, la grandeur de ses avantages? Le degré d'élévation où elle nous place est au-dessus de toute expression. La charité nous lie étroitement à Dieu ; elle couvre la multitude

des péchés; elle souffre tout, elle supporte tout avec patience; en elle, rien de bas ni de superbe; elle ne connaît point les schismes, elle n'allume point de divisions, elle ramène tout à la concorde; c'est par elle que les élus de Dieu arrivent à la perfection.

Sans la charité rien n'est agréable à Dieu. C'est par un excès de charité que lui-même nous a adoptés.

C'est par son immense charité envers nous que le Christ, soumis à la volonté de son père, a livré son sang pour nous, son corps pour notre corps, sa vie pour la nôtre.

Vous voyez, mes frères, combien sa charité est grande, admirable; combien le langage est impuissant pour relever son excellence!

Quel homme peut trouver ce trésor, sinon celui que Dieu en a jugé digne? Demandons-lui surtout la grâce de vivre selon la charité, exempts de reproches, dégagés d'affections terrestres.

Toutes les générations depuis Adam jusqu'à nous se sont écoulées, mais ceux à qui Jésus-Christ a fait la grâce de mourir au sein de la charité vivent à jamais dans le séjour des justes, et leur gloire apparaîtra dans tout son éclat, lors de la visite du Christ, quand il entrera dans son règne.

Car il est écrit : « Va, mon peuple, entre pour un moment dans l'intérieur de ta maison, jusqu'à ce que ma colère et mon indignation soient passées. Alors je me souviendrai du jour favorable; je vous ferai sortir de vos tombeaux. »

Quel est notre bonheur, mes frères, si nous savons accomplir les préceptes du Seigneur dans un esprit de paix, de concorde et de charité, et par celle-ci mériter la rémission de nos péchés! Car il est écrit : « Heureux ceux dont les iniquités ont été remises et les péchés couverts! Heureux l'homme à qui le Seigneur n'a point imputé son péché et dont la langue ne recèle point la fraude! C'est ici la félicité même accordée aux élus par Jésus-Christ, à qui appartient la gloire dans les siècles des siècles. »

Nous tous, qui avons péché par les secrètes surprises de l'ennemi, demandons grâce. Que les auteurs du schisme consultent

l'intérêt de tous. Ceux qui vivent dans la crainte et dans l'amour de Dieu aiment mieux voir tomber le châtiment sur leurs propres têtes que sur celles de leurs frères; ils préfèrent tourner contre eux-mêmes la sentence de mort, plutôt que de détruire cette belle et sublime harmonie transmise par nos pères. Ne vaut-il pas mieux avouer sa faute, que d'endurcir son cœur, à l'exemple de ceux qui se révoltèrent contre Moïse, ce serviteur de Dieu?

Leur punition fut éclatante : ils sont descendus vivants au fond de l'abîme; la mort les a dévorés.

Si Pharaon et son armée, et tous les grands de l'Égypte, ont péri engloutis au fond de la mer Rouge, avec les chars et les cavaliers, n'est-ce point pour avoir endurci leurs cœurs insensés, après tant et de si grands prodiges opérés sur la terre d'Égypte par le serviteur de Dieu, le fidèle Moïse?

Dieu, qui n'a besoin de rien, ne demande que l'aveu de nos fautes. David, un des élus, s'écrie : « J'avouerai mon péché au Seigneur, et ce sacrifice lui sera plus agréable que celui d'un jeune taureau dont le front et les pieds portent déjà les marques de ses forces naissantes. »

Que les pauvres voient et se réjouissent!

Il dit encore ailleurs : « Présentez à Dieu un sacrifice de louanges; offrez vos vœux au Très-Haut; invoquez-moi au jour de l'affliction, et je vous délivrerai; une âme brisée par le repentir est le sacrifice que demande le Seigneur. »

Vous avez une connaissance pleine et entière des divines Écritures; vous êtes entrés dans le sens profond des divins oracles; rappelez-les donc à votre pensée et à votre souvenir.

Lorsque Moïse eut atteint le haut de la montagne, et qu'il eut passé là quarante jours et quarante nuits dans le jeûne et la pénitence, le Seigneur lui dit : « Lève-toi; descends promptement d'ici, parce que ton peuple, tiré par toi de l'Égypte, a commis l'iniquité; il a quitté aussitôt la voie que tu lui avais montrée. Tous se sont fait une idole qu'ils ont forgée eux-mêmes. » Et le Seigneur lui dit encore : « Je vois que ce peuple a la tête dure. Laisse-moi l'exterminer; j'effacerai son nom de dessous le soleil, et je

t'établirai sur un peuple grand, nombreux et plus puissant. » Alors Moïse s'écria : « Non, Seigneur! pardonnez-leur, ou bien effacez-moi du livre des vivants. » O prodige de charité, ô perfection que rien ne peut surpasser! le serviteur parle librement à son maître; il demande pardon pour son peuple ou veut périr avec lui!

Qui d'entre vous est assez généreux, assez humain, assez compatissant pour s'écrier : Si à cause de moi on se dispute, on se divise, on fait schisme, je cède, je me retire où l'on voudra; je consens à tout ce que le peuple demande de moi, pourvu que le troupeau de Jésus-Christ, que les prêtres établis pour le gouverner, demeurent dans l'union et dans la paix.

Une gloire immense sera le prix d'une telle conduite; celui qui saura la tenir est sûr de trouver partout un asile; car la terre et tout ce qu'elle renferme est au Seigneur.

Telle a été et telle sera toujours la conduite de ceux qui vivent de cette vie toute divine qui ne laisse jamais de repentir. Ne trouvons-nous pas chez les païens eux-mêmes des exemples d'un semblable dévouement? N'a-t-on pas vu des princes, des rois, pendant les ravages de la peste, s'offrir eux-mêmes à la mort pour sauver la vie de leurs sujets? N'a-t-on pas vu de généreux citoyens se bannir de leur patrie pour arrêter une sédition?

On en connaît parmi nous qui ont présenté leurs mains aux chaînes pour en délivrer leurs frères; d'autres qui se sont réduits en esclavage, et avec le prix de leur liberté ont acheté du pain à leurs frères [1].

Que de femmes, soutenues de la grâce de Jésus-Christ, se sont élevées, par l'héroïsme de leur courage, au-dessus de la faiblesse de leur sexe!

[1] Le dévoûment de Vincent de Paul a commencé avec l'Église. La charité fraternelle était si bien pratiquée par les premiers Chrétiens, que les païens, en parlant d'eux, se disaient les uns aux autres : « Quelle espèce nouvelle de gens est-ce ceci? Voyez avec quelle tendresse ils s'aiment. Ils n'ont rien en propre et en particulier; ce que l'un possède appartient à tous; leur vie même n'est pas à eux, ils sont prêts à la sacrifier les uns pour les autres. »

Judith, voyant sa ville assiégée, demande aux anciens du peuple qu'il lui soit permis de passer dans le camp ennemi. Elle sortit donc, s'offrant au péril pour sa patrie et pour son peuple assiégé; et Dieu livra au bras d'une femme le puissant Holopherne.

Esther, dont la foi fut si vive, ne s'exposa pas à un moindre danger pour sauver les douze tribus condamnées à périr. Elle pria, dans le jeûne et le cilice, l'auteur et le souverain maître de toutes choses, le Dieu des siècles; et ce Dieu, voyant l'humilité de son cœur, sauva le peuple, à cause du péril qu'elle avait osé affronter.

Et nous aussi prions pour ceux qui sont tombés dans l'égarement; demandons pour eux l'humilité et la modération; qu'ils obéissent ici, non à l'homme, mais à la volonté de Dieu. A l'aide de la miséricorde divine, le sentiment de leurs fautes leur deviendra devant Dieu et devant les saints une source de grâces et de mérites. Recevez, ô mes frères, cette correction fraternelle, qu'il est si rare de mal recevoir.

Ces avis, que nous nous donnons mutuellement, sont assurément ce qu'il y a de meilleur et de plus salutaire. Ils nous rattachent à la volonté divine, et à ce sujet l'Écriture-Sainte nous dit:

« Le Seigneur m'a repris avec sévérité, mais aussi il n'a pas laissé mon âme en proie à la mort; le Seigneur reprend celui qu'il aime, il châtie l'enfant qu'il protége. Que le juste me reprenne et me corrige dans sa miséricorde, et que l'huile des pécheurs ne couvre point ma tête. » Et ailleurs : « Heureux l'homme que Dieu corrige lui-même et qui ne repousse point la réprimande du Tout-Puissant ! Si Dieu cause un moment de douleur, il présente aussitôt le remède; il blesse et sa main guérit. Six fois il t'arrachera aux tribulations, et à la septième le mal ne t'atteindra plus; dans la famine, il te préservera de la mort; dans les combats, du tranchant du glaive; tu échapperas aux traits d'une méchante langue, et tu ne craindras plus le mal quand il surviendra ; tu riras des vains efforts de l'injustice et de l'iniquité, et tu ne redouteras point les bêtes sauvages, car elles s'adouciront pour toi ; tu verras la paix régner sous ta

tente, et celle-ci ne sera jamais ébranlée; tu verras ta race se multiplier, et tes enfants croître comme l'herbe des prairies; tu entreras au tombeau comme un blé mûr que l'on moissonne en son temps, ou comme les gerbes apportées à l'autel au temps de la moisson. »

Vous voyez, mes frères, que, tout en nous châtiant, Dieu nous aime; et comme le châtiment de sa part est tout miséricordieux, il veut, dans les coups salutaires dont il nous frappe, nous faire trouver d'utiles leçons.

Vous donc qui avez jeté les premières semences de division, soumettez-vous aux prêtres et recevez la correction fraternelle dans un véritable esprit de pénitence.

Fléchissez l'orgueil de vos cœurs, apprenez à vous soumettre, quittez cette jactance de paroles si vaines et si superbes. Ne vaut-il pas mieux être petit et recommandable dans le troupeau de Jésus-Christ, que de se voir dépossédé de ses espérances par une trop haute opinion de soi-même? Car voici ce que dit le livre nommé *Panarétos,* c'est-à-dire qui renferme tous les préceptes de la vertu: « Je vous ferai entendre le langage de mon esprit, je vous enseignerai ma parole. Parce que je vous ai appelés et que vous ne m'avez pas obéi, parce que je prolongeais au loin ma voix, et que vous n'avez pas été attentifs; parce que vous avez rendu inutiles mes conseils, et que vous avez été rebelles à mes réprimandes, moi, je me rirai à mon tour de votre ruine; je me réjouirai lorsqu'arrivera votre perte, quand la terreur viendra soudain, quand la ruine fondra sur vous comme une tempête, quand se précipiteront la détresse et l'angoisse: alors vous m'invoquerez et je ne vous écouterai pas; les méchants me chercheront et ne me trouveront point, parce qu'ils ont haï la sagesse et qu'ils n'ont pas embrassé la crainte du Seigneur, parce qu'ils n'ont pas voulu prêter attention à mes conseils et qu'ils se riaient de mes réprimandes; alors ils mangeront le fruit de leurs crimes, ils seront rassasiés de leur impiété. »

Que Dieu qui voit tout, qui commande aux esprits, qui règne sur toute chair, qui a choisi notre Seigneur Jésus-Christ,

et vous par lui, pour être son peuple privilégié, donne à toute âme qui invoque son saint et glorieux nom la foi, la crainte, la paix, la patience, la modération, la continence, la pureté, la tempérance, pour qu'elle lui soit agréable par Jésus-Christ, notre pontife suprême, notre puissant protecteur, et qu'à lui soient rendus gloire, majesté, puissance, honneur, maintenant et dans tous les siècles des siècles.

Rendus à la paix et à la joie, faites repartir promptement les députés que nous vous avons envoyés, Claudius, Ephébus, Viton, Valère, Testunatus, afin qu'ils nous apportent au plus tôt l'heureuse nouvelle du rétablissement de l'union et de la concorde que nous désirons si ardemment, et que nous puissions, sans le moindre retard, nous réjouir du retour de la tranquillité parmi vous.

Que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec vous et avec ceux qui sont sur toute la terre les élus de Dieu en Jésus-Christ, par lequel gloire, honneur, puissance, règne éternel advienne à ce Dieu dans les siècles des siècles.

OUVRAGES

DONT LES AUTEURS SONT INCONNUS.

AUTEURS INCONNUS.

Nous distinguerons parmi ces ouvrages une épître catholique, le livre du *Pasteur*, une deuxième épître aux Corinthiens. Le premier de ces ouvrages est attribué à l'apôtre saint Barnabé, le deuxième à Hermas, disciple de saint Paul, le troisième à saint Clément, pape.

Nous n'entrerons point dans les discussions qui se sont élevées sur leur authenticité. Nous ferons seulement observer que, bien que leurs auteurs ne soient pas connus, il ne faut pas les confondre avec certains livres supposés par les hérétiques et reconnus comme apocryphes.

Les ouvrages dont nous parlons ont été honorés du respect de toute l'Église; ils remontent aux temps apostoliques et renferment la plus saine doctrine. Ils méritent donc de trouver place parmi les monuments de la vénérable antiquité. C'est sous ce rapport que nous nous en sommes occupés. Ils sont de véritables anneaux de la tradition. Nous nous bornerons à reproduire avec fidélité la substance de ces ouvrages, et nous ferons connaître en peu de mots les auteurs auxquels ils sont attribués.

SAINT BARNABÉ.

DE L'ÉPITRE CATHOLIQUE QU'ON LUI ATTRIBUE.

Saint Barnabé était né dans l'île de Chypre, d'une famille de la tribu de Lévi. Saint Luc lui donne le titre d'apôtre. Il s'appelait Joseph. C'est après l'Ascension que les apôtres ont changé son nom en celui de Barnabé, qui signifie consolation. Il

avait été condisciple de saint Paul sous Gamaliel. Il signala sa conversion par la vente de tous ses livres, qui étaient fort considérables, et dont il apporta le prix aux pieds des apôtres. Ce fut lui qui présenta Paul à saint Pierre et à saint Jacques, et se porta pour garant de la sincérité de sa conversion. L'Écriture l'appelle un homme bon, plein de foi, rempli de l'Esprit saint. Il reçut à Antioche la mission du Ciel pour aller avec saint Paul prêcher la foi aux Gentils. Cette mission lui fut confirmée dans le concile de Jérusalem, où il avait beaucoup contribué à faire rendre le décret contre les cérémonies légales. Il prêcha avec saint Paul à Antioche, à Séleucie, à Salamine, à Paphos, à Icône, à Lystre, et dans les principales villes de l'Asie mineure. A Lystre, le peuple, encore idolâtre, le prit pour Jupiter, et voulut lui offrir des sacrifices.

La majesté de sa taille frappait de respect, et son extrême douceur lui conciliait tous les esprits.

C'est une tradition appuyée sur d'anciens monuments, qu'après avoir fondé l'église de Chypre, il se rendit à Salamine où il couronna sa vie par le martyre. Son corps fut découvert du temps de l'empereur Zénon, l'an 488. On trouva sur sa poitrine l'Évangile de saint Mathieu, qu'il avait écrit en hébreu de sa propre main.

Ce qui prouve que l'épître qu'on lui attribue n'est pas de lui, c'est que l'Église, qui l'honore comme un apôtre, n'aurait pas manqué de la mettre au rang des livres sacrés et canoniques. C'est la raison que saint Augustin employait pour prouver que les ouvrages attribués par les hérétiques à saint André et à saint Jean n'étaient pas d'eux. « S'ils étaient de ces apôtres, disait ce Père, l'Église les aurait reçus. »

« Quel qu'en soit l'auteur, dit le savant Tillemont, cette épître est assurément digne de vénération, et par l'estime qu'on en a toujours faite, et par sa haute antiquité. »

C'est Origène qui lui donne le nom de catholique, c'est-à-dire adressée à tous les fidèles.

Il la place après les livres canoniques, parmi les ouvrages qui à la vérité ne sont pas des auteurs dont ils portent le nom, mais

qui n'ont rien de commun avec les ouvrages supposés par les hérétiques pour appuyer leurs erreurs, et reconnus faux et apocryphes. C'est en ce sens qu'il faut entendre les paroles de saint Jérôme sur cette épître, puisqu'il en recommande la lecture comme très-utile aux fidèles.

Elle ne porte aucun titre et aucune date, mais il est évident par le style et par certains passages qu'elle appartient aux temps apostoliques, et qu'elle fut écrite peu après la ruine de Jérusalem. Elle était déjà fort répandue parmi les fidèles vers le milieu du second siècle.

Elle semble adressée particulièrement aux Juifs hellénistes nouvellement convertis à la foi, mais encore attachés aux cérémonies légales, et peut se diviser en deux parties. Dans la première, l'auteur prouve que les cérémonies mosaïques ont été abolies par la loi nouvelle. Il ramène sans cesse les Juifs au sens spirituel caché sous le voile des figures anciennes qu'il développe et explique avec clarté. Après avoir solidement établi la divinité du Verbe et son humanité, la vie à venir et le jugement dernier, l'auteur tire des inductions utiles à la conduite des mœurs, ce qui forme la seconde partie. L'ordre de cette épître est remarquable. Nous le suivrons fidèlement, en abrégeant tout ce qui est de détail. On y trouve partout une douceur, une onction apostolique. Les grandes vérités du dogme et de la morale sont exposées d'une manière lumineuse et souvent éloquente.

Il suffit de lire cette épître pour se convaincre du mérite de ce monument, et combien il était précieux à conserver.

ÉPITRE CATHOLIQUE.

Je vous salue, mes fils et mes filles, au nom de Jésus-Christ qui nous a aimés dans la paix. Je surabonde de joie en voyant vos pieuses et saintes dispositions, et je me félicite moi-même par l'espoir que le bien que je vous fais tourne à mon propre salut. J'enrichis mon trésor devant le Seigneur toutes les fois que je vous communique les grâces que j'en reçois, vous que j'aime en quelque sorte plus que moi-même; aussi me suis-je

hâté de vous écrire afin que rien ne manque à votre foi et à votre science du salut.

Dieu nous a parlé par ses prophètes et initiés par eux dans la connaissance des choses futures. Pénétrons dans le sens de ces divins oracles, dans ce sanctuaire même de la Divinité.

Je vous parlerai non comme un maître, mais comme un d'entre vous, et le peu de mots que je veux vous adresser vous comblera de joie.

Les jours sont mauvais, mes frères, notre ennemi exerce son empire sur ce monde : appliquons-nous donc avec soin à connaître les voies du Seigneur.

La crainte et l'espérance des biens futurs soutiennent la foi ; la vigilance et la fuite des plaisirs sauvent l'innocence. Conservons intactes ces vertus et Dieu sera avec nous ; nous aurons l'intelligence des choses divines, et cette intelligence sera notre joie.

Première partie, toute dogmatique.

Comprenez d'abord l'inutilité des oblations et des sacrifices d'après ces paroles de Dieu lui-même : « Et qu'ai-je besoin du sang de vos boucs et de vos génisses ? Ne venez plus dans mon temple les mains chargées de vos dons : en vain m'offririez-vous la plus pure farine ; j'ai en horreur votre encens et vos solennités. »

Vous voyez, tous les sacrifices de la loi étaient sans prix à ses yeux. C'est de la loi nouvelle, de cette loi de liberté exempte de joug, qu'il attendait la seule oblation qui lui fût agréable.

C'est à nous qu'il parlait dans la personne des Juifs, parce qu'il nous voyait engagés dans la même erreur, lorsqu'il disait : « Le cœur brisé de douleur, voilà le sacrifice digne de moi. » Le Seigneur ne méprise point un cœur contrit et humilié.

Les jeûnes prescrits par la loi auraient-ils plus d'efficacité ? Ecoutez comme en parle Isaïe : « Ne jeûnez-vous que pour susciter des procès, pour frapper impitoyablement vos frères ? Cessez de pareils jeûnes, si vous voulez que le Ciel entende vos

cris. Est-ce là un jeûne choisi par moi, que l'homme, tous les jours dans la douleur, courbe sa tête comme un jonc, et qu'il dorme dans un cilice et sur la cendre? Est-ce là un jeûne, et un jeûne agréable au Seigneur? N'y a-t-il pas un jeûne de mon choix? Rompez les liens de l'iniquité, portez les fardeaux de ceux qui sont accablés, donnez des consolations aux affligés, brisez les liens des captifs. Alors votre lumière brillera comme l'aurore, vous serez environnés de la gloire du Seigneur; vous l'invoquerez et il vous exaucera; à votre premier cri, le Seigneur répondra: « Me voici. »

Admirez ici sa providence et sa miséricorde; il a voulu que le peuple qu'il donnait à son fils eût, avant tout, un cœur simple et droit. Il nous l'annonce d'avance par ses prophéties, afin que nous n'allions pas, en aveugles prosélytes, nous jeter dans les pratiques orgueilleuses d'un culte tout judaïque.

Ne dites pas: « Mais le testament des Juifs, c'est le nôtre. » L'idolâtrie de ce peuple a rompu l'alliance avec Dieu. N'est-il pas dit que Moïse brisa les tables de la loi qu'il tenait en ses mains? Il était réservé à la charité de Jésus-Christ de l'imprimer dans nos cœurs, et d'y mettre comme un sceau incompatible par la foi et l'espérance en lui.

Soyez donc des adorateurs en esprit et des temples parfaits consacrés au Seigneur. Veillez, de peur que l'ennemi vous trouvant endormis, ne vous replace sous son joug et ne vous ravisse le royaume de Dieu comme il l'a ravi aux Juifs.

C'est par le sang de son fils que le Seigneur a contracté avec les hommes une nouvelle alliance pour les ramener dans la voie du salut.

Voici ce que dit ce prophète:

« Il a été blessé lui-même à cause de nos iniquités; il a été brisé pour nos crimes; il a été mené à la mort comme une brebis; il est demeuré, sans ouvrir la bouche, comme un agneau, muet devant celui qui le tond. »

C'est à son fils que Dieu avait dit, avant de terminer l'œuvre de la création: « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Et c'est par ce fils qu'il a voulu nous régé-

nérer. Combien ce Dieu sauveur n'a-t-il pas dû souffrir de se voir ainsi traité par les hommes !

Les prophètes n'ont parlé de lui que d'après le don de prophétie qu'ils avaient reçu de lui-même. C'est pour détruire la mort et prouver la vérité de la résurrection qu'il s'est revêtu d'une chair, et qu'il est venu dans cette chair accomplir la promesse qu'il avait faite à nos pères. Il s'est formé un peuple nouveau. Il a montré, pendant son passage sur cette terre, qu'il était le juge qui viendrait quand il aurait ressuscité tous les hommes. Pour laisser Israël sans excuse et lui prouver combien il l'aimait, il a accompagné sa prédication des plus étonnants prodiges.

Il a surtout manifesté son amour par le choix qu'il a fait de ses apôtres ; il les a tirés du milieu de l'iniquité, parce qu'il venait sauver les pécheurs ; et, par tout cela, il a fait voir clairement qu'il était le fils de Dieu.

S'il ne s'était pas revêtu d'un corps comme nous, aurions-nous été sauvés ? Aurions-nous pu porter sur lui nos regards, puisque nous ne pouvons les arrêter sur le soleil, l'ouvrage de ses mains, destiné à périr ?

« Il a été la pierre, dit le Seigneur, contre laquelle l'ancien peuple est venu se briser ; je la place maintenant pour base de la nouvelle Sion, comme une pierre isolée, glorieuse, angulaire. Ceux qui espèreront en elle vivront éternellement. »

Quoi ! direz-vous, est-ce que notre espérance repose sur une pierre ? Il faut entendre par cette pierre l'humanité entière de Jésus-Christ, sur laquelle le Seigneur a fondé l'édifice comme sur une base solide. Les architectes l'ont rejetée, et Dieu l'a mise à la tête de l'angle. C'est ici le jour admirable que le Seigneur a fait.

Jésus-Christ est encore figuré par la terre promise, où coulent des ruisseaux de lait et de miel. C'est nous qui sommes véritablement introduits dans cette terre délicieuse. On nourrit l'enfance de lait, et Jésus-Christ nous a ramenés à l'état heureux de l'enfance par la régénération qui nous a entièrement réformés.

Cette régénération nous affranchit de la circoncision légale. C'est la circoncision du cœur que Dieu demande de nous. Voici ses paroles : « Que je trouve en vous une loi nouvelle ; ne semez point dans les épines ; soyez circoncis de la circoncision du Seigneur ; ôtez la dureté de vos cœurs et n'endurcissez point votre tête. » Et ailleurs : « Toutes les nations de la terre sont incirconcises de corps, mais ce peuple est incirconcis de cœur. » C'est ainsi qu'il parlait des Juifs.

Vous voyez que Dieu demande une autre circoncision que celle du corps. En effet, les Syriens, les Arabes, les Égyptiens, les prêtres des idoles, ne sont-ils pas circoncis ? Direz-vous qu'ils sont compris dans l'alliance du Seigneur ?

La circoncision du corps était donc la figure d'une autre circoncision toute spirituelle.

Les viandes que Dieu interdisait comme immondes n'étaient aussi que des figures. Elles désignent le péché, dont il faut s'abstenir. Le pourceau signifie le voluptueux, l'oiseau de proie le voleur. Dieu veut qu'on les évite. Les animaux qui ruminent, et qu'il est permis de manger, representent les justes qui méditent la parole divine ; leur pied fourchu exprime qu'en passant sur cette terre ils aspirent à une vie meilleure.

Ce qui nous affranchit, c'est le baptême et la croix : voyez si Dieu a pris soin d'en tracer des figures. « Ils m'ont abandonné, dit-il en parlant des Juifs, moi qui suis une source d'eau vive. Ils se sont creusé des citernes qui ne retiennent pas leurs eaux. » Et ailleurs : « Heureux l'homme juste qui n'esf pas entré dans le conseil de l'impie ! il sera comme l'arbre planté près du courant des eaux, qui donne des fruits en son temps et dont les feuilles ne tombent point. » Remarquez, par l'arbre et par le courant d'une onde pure, le baptême et la croix rapprochés dans une même figure.

Vous les retrouvez encore dans ces paroles d'un autre prophète racontant la gloire de la terre de Jacob : « Un fleuve coulait à droite, au-dessus s'élevait un bel arbre. Qui mangera de ses fruits vivra éternellement. »

La vertu de la croix n'est-elle pas solidement établie par la

figure du serpent d'airain que Moïse fit élever dans le désert, et qui guérissait de leurs morsures tous ceux qui le regardaient?

Moïse priant sur le haut de la montagne, les bras étendus, et donnant la victoire aux Israélites, n'était-il pas la figure de Jésus-Christ attaché sur la croix? Il n'est point de salut pour ceux qui n'espèrent pas en elle. Quand toutes les figures doivent-elles s'accomplir? « C'est, dit le Seigneur, quand le bois sera incliné, puis élevé, et que le sang en découlera. »

Puisque la croix nous a ouvert la voie du salut, nous n'avons donc plus besoin des observances légales. Ce qui met au grand jour toute la gloire de Jésus-Christ, c'est que tout se fait en lui et par lui.

Son nom se retrouve dans celui que Moïse impose à Josué, lorsqu'il l'envoie reconnaître la terre promise : « Prenez ce livre en votre main, lui dit-il, écrivez ce que dit le Seigneur : En ces derniers temps, Jésus, fils de Dieu, renversera la maison d'Amalec jusque dans ses fondements. » Et ce Jésus n'est pas ici le fils de *Num*, mais bien le vrai fils de Dieu qui a paru en ces derniers jours dans une chair mortelle. Et parce que les Juifs devaient dire plus tard que le Messie serait fils de David, le prophète, pour les confondre d'avance, s'explique ainsi : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied. » Vous voyez que le prophète ne l'appelle pas seulement fils de Dieu, mais Seigneur. Que dirai-je de l'héritage et de l'alliance?

Ce n'est plus aux Juifs, mais à nous, et a nous seulement qu'ils appartiennent; vous le comprendrez facilement par la prédiction faite à Rebecca, que des deux peuples qu'elle portait dans son sein le plus grand serait soumis au plus petit, et par la bénédiction que Jacob donna à Ephraïm, de préférence à Manassès, son fils aîné.

L'héritage promis, Dieu l'avait donné aux Juifs par Moïse; mais ceux-ci s'en étaient rendus indignes; alors Dieu nous a appelés des ténèbres à la lumière, pour faire de nous un peuple saint et nous transmettre cet héritage.

Le véritable sabbat n'est pas non plus celui de la loi. Il est parlé en ces termes du sabbat dès le commencement du monde: « Dieu créa ses ouvrages en six jours, et s'étant reposé le septième, il le sanctifia. » Mes frères, faites attention à ces paroles; elles signifient que le monde ne doit durer que six mille ans. Car, devant Dieu, mille ans sont comme un jour, ainsi qu'il le dit lui-même. Ces paroles: « Dieu se reposa le septième, » signifient que le fils de Dieu doit entrer dans son repos lorsqu'il aura mis fin au règne de l'iniquité, chassé les impies, changé le soleil, la lune, les étoiles. C'est pourquoi nous passons le huitième jour dans la joie. Et n'est-ce pas aussi en ce jour que ce Dieu est ressuscité d'entre les morts?

Voilà le véritable sabbat, le seul agréable au Seigneur. Quant à celui des Juifs, c'est ainsi qu'il en parle: « Je ne puis souffrir vos solennités des premiers jours du mois, ni vos jours de sabbat. »

Disons un mot du temple. Comment les malheureux Juifs ont-ils pu mettre en lui leur confiance, et non en Dieu qui les a faits? Ils semblent l'avoir voulu renfermer dans un édifice de pierre, à l'exemple des Gentils.

Voici comme le Seigneur parle du temple et le déclare inutile: « Qui a mesuré le ciel dans le creux de sa main, et qui, la tenant étendue, a pesé la terre? N'est-ce pas moi, dit le Seigneur. Le ciel est mon trône et la terre mon marche-pied. Quel palais pouvez-vous me bâtir? quel est le lieu de mon repos? »

Vous voyez par là que l'espérance des Juifs est vaine.

L'Écriture dit ailleurs: « Ceux qui ont détruit le temple le rebâtiront eux-mêmes. » N'est-ce pas ce qui est arrivé?

Les mêmes qui ont renversé le temple le rebâtissent, en élevant à sa place des temples spirituels. Dieu voulait montrer qu'il avait un autre temple dont celui des Juifs n'était que la figure; que c'est lui-même qui construit cet autre temple et le conduit par degrés à sa perfection. Mais de quelle manière? Apprenez-le, mes frères. Avant que nous eussions la foi, notre cœur ressemblait aux temples élevés de mains d'homme; c'était l'asile de la corruption et de la faiblesse, la demeure des

démons : il était plein d'idoles. De ce temple immonde s'élève un temple digne de la majesté de Dieu, parce que l'espérance est son sang, et la rémission des péchés fait de nous des créatures nouvelles.

Dieu alors habite réellement dans nos cœurs, par la parole de la foi, par la vocation à la promesse, par la sagesse de ses préceptes. Il parle, il prophétise au dedans de nous ; les esclaves de la mort deviennent des temples incorruptibles ; c'est ainsi qu'un temple tout spirituel est élevé au Seigneur.

Vous avez vu comme toute l'ancienne loi est abolie, comme toutes les observances légales sont devenues inutiles. Passons maintenant à un autre sujet d'instruction.

Seconde partie, toute morale.

Deux voies bien différentes s'ouvrent devant l'homme, celle de la lumière et celle des ténèbres : à l'une président les anges de Dieu, à l'autre ceux de Satan. Dieu est le souverain maître des siècles ; Satan, le prince de ce temps d'iniquités.

Que chacun de nous se hâte, par ses œuvres, d'arriver au terme où aboutit la voie de lumière. Quelles sont les œuvres qui conduisent à cet heureux terme ? Les voici : Vous aimerez le Dieu qui vous a faits ; vous glorifierez celui qui vous a rachetés de la mort. Vous serez simples de cœur et riches d'esprit. Vous ne vous lierez point avec l'homme qui marche dans la mort. Vous aurez l'hypocrisie en horreur.

Soyez humbles, ne vous attribuez pas la gloire. Ne commettez ni fornication ni adultère, ne corrompez pas l'enfance. La parole que Dieu vous a donnée ne sortira jamais de votre bouche pour faire entendre un seul mot impur. Avez-vous à reprendre quelqu'un ? faites-le sans prévention contre la personne.

Soyez doux et paisibles ; aimez le prochain plus que vous-mêmes. Gardez-vous de faire périr l'enfant soit avant, soit après sa naissance. Veillez sans cesse sur votre fils ou votre fille. Que votre cœur ne s'attache pas aux grands ; recherchez plutôt les justes et les humbles. Ne soyez ni inconstants ni doubles en

vos paroles : la duplicité est un piége qui conduit à la mort. Vous serez soumis au Seigneur, et vous aurez pour les princes, ses images, une crainte respectueuse.

Vous ne commanderez pas avec amertume à votre serviteur et à votre servante, qui espèrent en un même Dieu.

Vous avez à craindre ce Dieu qui règne également sur nous.

Quand il appelle il ne considère pas les personnes, mais les dispositions que l'Esprit saint met dans les cœurs.

Partagez avec votre prochain tout ce que vous avez, sans rien retenir en propre. Aimez à vous trouver parmi les fidèles; consolez-les par vos discours et par vos visites, étudiez-vous à sauver des âmes.

Travaillez du moins pour racheter vos péchés. Donnez sans hésitation et sans murmure; donnez à quiconque vous demande, et vous connaîtrez celui qui sait récompenser. Confessez vos péchés : ne vous présentez pas devant le Seigneur avec une conscience coupable.

Telle est la voie de la lumière; la voie des ténèbres et de l'aveuglement est oblique et pleine de malédiction, elle est le chemin du supplice et de la mort éternelle. Là sont les maux qui perdent les âmes : l'idolâtrie, l'audace, l'orgueil du pouvoir, l'hypocrisie, la duplicité de cœur, l'adultère, l'homicide, le vol, la jactance, l'apostasie, la ruse, la malice, l'impudence, l'empoisonnement, la magie, l'avarice, le mépris de Dieu.

Ceux qui suivent cette voie persécutent la vertu, haïssent la vérité, aiment le mensonge; ils refusent de rendre justice à la veuve et à l'orphelin; ils veillent non dans la crainte de Dieu, mais pour le mal.

La patience et la douceur sont loin d'eux. Ils ne consultent que l'intérêt. Ils n'ont aucune pitié des malheureux, et ils se mettent peu en peine de celui qui souffre.

Ils ne connaissent point celui qui les a faits. Meurtriers de leurs enfants, ils font périr l'ouvrage de Dieu avant qu'il soit né. Ils détournent leurs yeux de l'indigent, ils écrasent l'affligé. Défenseurs complaisants du riche, juges iniques du pauvre, ils sont de tous les crimes.

Instruits des préceptes du Seigneur, marchons dans cette voie. L'homme qui les observe sera couronné de gloire dans le royaume de Dieu. Celui qui suit une autre voie périra avec ses œuvres. C'est pour cela qu'il existe une résurrection et un jugement. Il approche, mes frères, le Seigneur s'avance, tenant sa récompense à la main. Je vous en conjure : soyez-vous les uns aux autres des guides sûrs, des conseillers fidèles. Bannissez d'entre vous toute hypocrisie.

Que le Dieu maître de l'univers vous donne la sagesse, la science, l'intelligence, la connaissance de ses mystères et la persévérance.

Soyez de véritables disciples du Seigneur ; voyez ce qu'il demande de vous ; faites en sorte d'être sauvés au jour du jugement.

S'il est utile de se souvenir du bien, méditez ce que je vous écris, et souvenez-vous de moi. Je me suis empressé de vous écrire, afin de dilater vos cœurs. Je vous salue, enfants de charité et de paix, que le Seigneur de la gloire et de toute grâce soit avec votre esprit !

SAINT HERMAS.

DU LIVRE INTITULÉ *LE PASTEUR*.

Saint Hermas, Grec d'origine et d'une famille distinguée, habitait l'Italie. Il fut disciple des apôtres. Saint Paul, dans son épître aux Romains, le fait saluer de sa part. Mais est-ce bien cet Hermas qu'on doit regarder comme l'auteur de l'ouvrage intitulé : *le Pasteur*. Les savants ne s'accordent pas sur ce point, qu'il est d'ailleurs fort difficile d'éclaircir. C'est pour cette raison que nous avons rangé ce livre parmi les ouvrages dont les auteurs ne sont pas connus, mais qui ne sont pas pour cela supposés.

L'Hermas dont il s'agit ici était-il prêtre ou simple laïque? Nous

n'avons à cet égard que des conjectures. Le livre du *Pasteur* nous apprend qu'il avait été marié, qu'il éprouva des peines domestiques causées par l'indiscrétion de sa femme et par l'ambition de ses enfants; qu'il manqua de courage pour réprimer leurs écarts, mais qu'il se repentit dans la suite de sa faiblesse et en fit une sévère pénitence.

Le livre du *Pasteur* est écrit en forme de dialogues, et divisé en trois parties, sous les titres de *Visions*, de *Préceptes*, de *Similitudes*.

Dans la première partie, l'ange tutélaire d'Hermas lui apparaît sous la figure d'un berger pour l'instruire. De là vint à tout l'ouvrage le nom de *Pasteur* : témoignage incontestable de la croyance de l'Église, dès la plus haute antiquité, touchant les anges gardiens.

Les sentiments sur le mérite de ce livre sont extrèmement partagés. Chez les Latins, les premiers Pères seulement en ont fait de grands éloges. Mais il a mieux conservé sa réputation chez les Grecs, plus amateurs d'allégories. Clément d'Alexandrie et Origène en parlent comme d'un ouvrage inspiré : ils lui donnent la plus haute antiquité. Du reste, tous les savants s'accordent à le regarder comme un des plus précieux et des plus anciens monuments de nos traditions ecclésiastiques. On y trouve, en effet, des détails pleins d'intérêt sur la foi et sur la discipline des premiers temps, sur les mœurs primitives des Chrétiens. Il appartient évidemment aux temps apostoliques. Il fut écrit sous le pontificat de saint Clément et avant la persécution de Domitien, c'est-à-dire vers l'an 92. Il est facile de démontrer par certains détails qu'il est antérieur à saint Hermas, frère de Pie I, pape en 142, et ne peut lui être attribué.

Le livre du *Pasteur* était écrit en grec ; il ne nous en reste plus qu'une traduction latine faite dans les temps les plus reculés. C'est encore une raison de ne pas lui donner la même importance qu'aux ouvrages dont les auteurs sont certains et les textes conservés. Aussi nous permettrons-nous d'abréger ce livre en le resserrant dans de justes proportions, sans toutefois détruire son ensemble et sans rien omettre d'essentiel.

DU LIVRE INTITULÉ *LE PASTEUR*.

LIVRE PREMIER.

Les Visions.

I.

En ce temps-là, c'est-à-dire sous le pontificat de saint Clément, deuxième successeur du prince des apôtres, vivait à Rome un homme d'une piété singulière, le bon et simple Hermas, que saint Paul salue dans l'épître aux Romains. Celui qui l'avait nourri avait pour esclave et vendit une petite fille qu'Hermas retrouva au bout de quelques années, qu'il reconnut et qu'il aima comm une sœur ; le jeune homme se disait : « Heureux si j'avais une telle épouse !.... »

Plus tard, et devenu père de famille, Hermas se promenait un jour le cœur plein du souvenir de celle qu'il avait aimée, et tout à coup il s'endormit et fut enlevé dans un lieu sauvage où jamais homme n'avait passé; il arriva ensuite dans une plaine, et, se mettant à genoux, il commença à prier Dieu et à confesser ses fautes. Il priait, et soudain le ciel s'ouvrit, et la jeune fille qu'il avait chérie dans sa jeunesse le saluait d'en haut, disant : « Hermas ! bonjour ! — Que fais-tu là ? répondit Hermas. — Je suis ici, disait-elle, pour t'accuser devant Dieu.— M'accuser ! toi !... que t'ai-je fait ? — Hermas ! reprit en souriant la jeune fille, il est des pensées qui ne naissent jamais dans le cœur des justes. » Elle dit, et le ciel se referma.

Hermas, remplit d'épouvante, repassa dans son cœur ce qu'il venait d'entendre, et voilà qu'à ses côtés se dresse une grande chaire faite de laines blanches comme la neige, et une vieille femme, magnifiquement vêtue, s'y asseoit un livre à la main, et lui dit : « Pourquoi pleurez-vous ? Ce n'est pas vous, mais vos enfants qui excitent la colère du Très-Haut, car ils ont péché contre leurs parents et contre Dieu. Vous les aimez trop, Hermas ! vous permettez qu'il agissent avec violence;

et c'est pour cela que le Seigneur est irrité, c'est pour cela que vos affaires temporelles vont si mal. Consolez-vous, cependant, prêchez-leur la parole sainte, ne cessez pas de les avertir, Dieu sait qu'ils feront pénitence, et il écrira votre nom au livre de vie. Maintenant, voulez-vous m'entendre lire? » Et ayant ouvert le livre qu'elle avait à la main, elle lut. Mais Hermas ne put retenir ce qu'elle lisait et ce qui jetait la terreur dans son âme; ces dernières paroles seulement se gravèrent dans son esprit : « Voici le Dieu des vertus, qui par son invisible force et sa grande sagesse a créé le monde, qui par son conseil glorieux a environné de beauté sa créature, qui par la force de sa parole a affermi le ciel et fondé la terre sur les eaux, et par sa souveraine puissance a formé sa sainte Église, qu'il a bénie; voici qu'il transportera les cieux et les montagnes, les collines et les mers, et tout sera rempli de ses élus, afin qu'il accomplisse en eux sa promesse, après qu'ils auront observé avec respect et avec joie les lois du Seigneur, qu'ils reçurent avec une foi si pleine et si grande. » Lorsqu'elle eut fini, elle se leva, et quatre jeunes hommes vinrent et emportèrent la chaire à l'orient; alors elle appela Hermas, lui toucha la poitrine, et lui dit : « Ma lecture vous a-t-elle plu? — Vos dernières paroles m'ont plu, répondit Hermas, mais les autres sont effrayantes. — Mes dernières paroles sont pour les justes, et les autres pour les apostats et les païens, répartit le vieille femme. » Et soudain deux hommes apparurent qui la prirent sur leurs épaules et la portèrent là où était la chaire à l'orient. Et la vieille était contente, et en partant elle disait : « Courage ! Hermas ! »

II.

L'année suivante, l'esprit enleva de nouveau Hermas dans le même lieu, et après qu'il eut fait sa prière, il vit encore cette même vieille, marchant et lisant un livre qu'elle lui donna à copier : il l'écrivit lettre à lettre, sans pouvoir distinguer les syllabes. A peine eut-il fini que le livre fut arraché de ses mains,

mais Hermas ne put voir par qui. Il jeûna et pria beaucoup pendant quinze jours, après lesquels le sens de cet écrit lui fut révélé : c'étaient encore des avis sur les péchés de ses enfants et de sa femme, qui était médisante; il lui était ordonné de les corriger, mais sans leur vouloir du mal pour le tort qu'ils lui avaient fait. Cela lui fut révélé pendant son sommeil par un beau jeune homme, qui lui dit encore : « Cette vieille femme qui t'a donné ce livre est l'Église de Dieu. — Pourquoi est-elle vieille, demanda Hermas? — Parce qu'elle a été créée la première, et que le monde a été fait pour elle. » Elle lui apparut ensuite une autre fois, en sa maison : « J'ai encore quelque chose à vous dire, Hermas; écrivez ces deux mémoires : vous enverrez l'un à Clément, et l'autre à Grapté. Clément l'enverra aux villes du dehors, cela le regarde; Grapté avertira les veuves et les orphelins; et vous, Hermas, vous lirez ces mémoires dans cette ville avec les prêtres qui gouvernent l'Église [1]. »

III.

Hermas continua ses jeûnes et ses prières. Une nuit, il vit encore l'Église qui lui donna rendez-vous dans un lieu écarté, pour l'heure de midi : il n'y manqua pas. Et d'abord il apperçut un banc avec un oreiller et un linge étendu dessus; ces apprêts dans un lieu si solitaire lui faisaient peur : il se mit à genoux, confessant ses péchés. Cependant l'Église arriva accompagnée de six jeunes hommes, et le touchant par derrière, elle lui dit : « Hermas, ne prie pas tant pour tes péchés, et prie pour la justice, afin que ta maison y ait part. » Et, le faisant lever, elle le prit par la main, le mena vers le banc, et dit aux jeunes hommes qui l'accompagnaient : « Allez ! bâtissez ! » Ensuite elle fit asseoir Hermas à sa gauche, la droite étant, dit-elle, réservée aux martyrs, et elle lui montrait une grande tour carrée que

[1] Ce Clément ne peut être que le pape gouvernant en chef l'Église romaine avec autorité sur les autres Églises; Grapté semble être une diaconesse. — Fleury, *Histoire ecclésiastique*, livre second, n. 44, 5e alinéa.

les six jeunes hommes bâtissaient sur les eaux, avec des pierres carrées et luisantes, apportées les unes de la terre, les autres du fond de l'eau, par des milliers d'hommes tous uniquement occupés à cela. Les pierres qu'ils tiraient du fond de l'eau étaient toutes taillées et joignaient si bien, que la tour semblait d'une seule pierre; mais parmi les autres quelques-unes seulement étaient admises, on jetait le reste; et il y avait aussi près de la tour beaucoup de pierres, ou raboteuses, ou fendues, ou blanches et rondes, qui ne pouvaient servir: et entre les pierres qu'on jetait, les unes roulaient dans le chemin et de là dans des lieux déserts, d'autres dans le feu où elles brûlaient, quelques autres roulaient jusqu'au bord de l'eau sans pouvoir jamais y tomber, si rapide et si précipitée que fût leur chute. « Cette tour, Hermas! c'est moi, dit l'Église : elle est bâtie sur les eaux régénératrices du baptême, par la foule innombrable des anges, sous la direction des premiers d'entre eux; et quand le bâtiment sera achevé, ils feront tous ensemble un festin près de la tour, pour glorifier le Seigneur. Elle a pour fondement les apôtres, les évêques, les docteurs, les prêtres et les diacres qui s'acquittent de leur devoir avec sainteté; les anges tirent, pour la construire, les âmes des martyrs des eaux de la douleur, et celles des néophytes et des fidèles des terres de l'incrédulité. Celles qu'ils trouvent pures et saintes, il les emploient; celles qui ont péché et qui veulent faire pénitence, ils les placent auprès de la tour. Les unes sont raboteuses, elles n'ont pas fidèlement gardé la vérité après l'avoir connue; les autres sont fendues, l'esprit de discorde est dans leur cœur; les autres trop petites, elles ont embrassé la foi, mais en conservant la plus grande partie de leurs vices. D'autres sont blanches, mais rondes, et il faudra pour qu'elles soient bonnes à quelque chose, en retrancher beaucoup; elles sont riches, il faudra, pour les rendre saintes, que leurs richesses leur soient enlevées: elles y tiennent trop. Quand tu étais riche, Hermas, tu étais mort; aujourd'hui tu es vivant, car tu as été de ces pierres. Enfin, les anges brisent et jettent au loin celles qui ont embrassé la foi avec dissimulation et sans se dépouiller en rien de

leur malice ; les unes ont abandonné a voie véritable, elles roulent dans les sentiers de l'hérésie et de là dans les champs déserts de l'erreur ; d'autres ont renoncé à Dieu pour toujours et sont tombées vivantes dans le feu de l'impénitence ; d'autres ont connu la vérité, elles désirent ardemment les eaux du baptême, elles viennent jusqu'au bord de ces eaux sacrées ; mais la sainteté de la religion les effraie, la pensée de leur faiblesse les épouvante ; elles se retirent. Hermas ! continua l'Église, vois-tu ces sept femmes qui soutiennent la tour et y font entrer tous ceux qui les servent ? ce sont la Foi, la Mortification, la Simplicité, l'Innocence, la Modestie, la Discipline et la Charité ; chacune est fille de celle qui la précède. » A ces mots elle disparut.

Chaque fois que l'Église apparut à Hermas, ce fut sous une forme nouvelle, et il souhaitait en savoir la raison : il jeûna et pria beaucoup plein de ce désir. Le jeune homme qui lui avait révélé le nom de la vieille femme vint enfin le lui dire. « Vous êtes faibles et languissants, vous n'avez pas de confiance en Dieu ; le soin de vos affaires temporelles vous rend tristes et paresseux comme dans une vieillesse décrépite ; vous êtes infirmes et demeurez toujours assis, sans pouvoir bouger : voilà pourquoi l'Église a paru d'abord sous la forme d'une femme tout à fait vieille, assise et immobile dans sa chaire. Dieu a eu pitié de vous, il vous a donné un peu de force, il vous a guéris de vos infirmités ; voilà pourquoi l'Église a paru ensuite sous la forme d'une femme qui avait la chair et les cheveux d'une vieille, il est vrai, mais dont le visage était jeune, mais qui parlait debout et en riant. Dieu vous a comblés de biens, il a renouvelé vos cœurs, il vous a fait asseoir sur le siége inébranlable de la sincère pénitence ; voilà pourquoi l'Église a paru la dernière fois sous la forme d'une femme aux cheveux blancs, à la vérité, mais toute jeune et toute belle, pleine de douceur et d'une grande joie, assise sur un banc à quatre pieds. »

IV.

Vingt jours après, Hermas se promenait seul dans un lieu solitaire. Il entendit tout à coup une grande voix; elle disait : «Courage, Hermas!» Il vit ensuite de la poussière qui s'élevait de la terre au ciel: «Ce sont des chevaux,» pensa-t-il. Mais la poussière augmentant toujours, il soupçonna quelque chose de divin, et bientôt, en effet, une bête grande comme une baleine et vomissant par sa bouche immense des sauterelles de feu s'avança vers lui, et elle marchait avec une impétuosité capable de renverser tout une ville d'un seul coup. Saisi de frayeur, Hermas se prit à pleurer et à prier le Tout-Puissant; mais se rappelant la voix qu'il avait entendue, le courage lui revint, et il alla lui-même vers la bête d'un pas intrépide. Dès qu'il approcha, elle se coucha par terre, et tirant seulement un peu la langue elle ne bougea point qu'il ne l'eût dépassée tout entière. Il alla trente pas plus loin, et là il rencontra une jeune fille parée comme au sortir de sa chambre; elle était vêtue de blanc et portait une mitre, ses cheveux qui étaient luisants la couvraient tout entière. Hermas, plein de joie, reconnaît l'Église. « Le Seigneur, lui dit-elle, a envoyé son ange Nigrin qui commande aux bêtes; il a fermé la gueule à celle-ci, de peur qu'elle ne te dévorât; va donc, et raconte les merveilles de Dieu à ses élus. Cette bête est la persécution qui doit venir; qu'ils aient confiance, s'ils veulent, ce ne sera rien. » Elle parlait encore, et un grand bruit se fit, et Hermas regarda derrière lui, car il eut peur : il lui semblait que la grande bête était là qui revenait; il ne vit rien, mais quand il retourna la tête, il n'y avait plus de jeune fille.

—

LIVRE SECOND.

Les Préceptes.

Hermas venait de prier et il s'était assis sur son lit : un homme

vénérable, en habit de pasteur, avec un manteau blanc, une pannetière sur l'épaule, un bâton à la main, entra dans sa chambre, et l'ayant salué, lui dit : « Je suis envoyé par l'ange qui t'est apparu, pour habiter avec toi le reste de tes jours. — Qui es-tu? dit Hermas craignant qu'il ne fût venu pour le tenter; je connais celui à qui cet ange m'a confié. — Tu ne le connais pas, car c'est moi. » A ces mots il change de figure, et aussitôt Hermas le reconnaît; son cœur se trouble, car il lui avait parlé sans réflexion, mais l'ange l'ayant rassuré : « Écris, lui dit-il, mes préceptes et mes similitudes. Hermas écrivit :

I.

« Croyez en un seul Dieu créateur, conservateur et maître de toutes choses.

II.

« Ne dites jamais de mal de personne; n'écoutez pas ceux qui en disent, n'ayez aucune foi à leurs paroles; donnez à tout pauvre indistinctement; ceux qui reçoivent rendront compte de ce qui leur est donné.

III.

« Fuyez le mensonge; mentir, c'est nier le Seigneur.

IV.

« Soyez chastes, l'adultère est égal dans l'homme et dans la femme; que celui qui a péché fasse pénitence, la pénitence est une grande sagesse; si l'un des époux meurt, les secondes noces sont permises à celui qui survit, mais il acquiert une grande gloire devant Dieu, s'il demeure seul.

V.

« Ne soyez point inquiets; quand l'inquiétude apperçoit un

homme ou une femme au cœur vide et chancelant, elle se jette dans ce cœur, qui se remplit d'amertume pour la moindre chose, pour la nourriture, pour une parole, pour un accident, pour un ami, pour une dette, ou d'autres vanités semblables. L'égalité d'âme, au contraire, est puissante et forte; elle a une grande vertu; toujours à l'aise, elle est dans la paix, se réjouissant et glorifiant Dieu en tout temps et avec douceur. L'inquiétude et l'Esprit saint ne peuvent demeurer dans le même vase; comment cet esprit de douceur habiterait-il avec l'esprit de malice? Il se retire, et alors, vide de l'Esprit saint, l'homme se remplit d'esprits méchants; les pensées mauvaises l'aveuglent. Laissez donc l'inquiétude et vivez dans l'égalité d'âme.

VI.

« Lorsqu'il viendra dans votre cœur, le bon ange vous parlera de la justice, de la pureté, de la chasteté, de la bienfaisance, du pardon, de la charité, de la piété; il le remplira d'une douceur ineffable; il vous donnera la paix. L'ange mauvais vous amènera, au contraire, l'inquiétude et l'amertume; il ne vous parlera que de richesses, de festins, d'honneurs, de tout ce que vous n'avez point. Repoussez ces suggestions perfides; écoutez votre bon ange.

VII.

« Il faut craindre Dieu, il ne faut pas craindre le démon; Dieu seul est fort, le démon n'a aucune force; qui craint Dieu est plus fort que lui.

VIII.

« Vous devez non-seulement vous abstenir de tout mal, mais encore faire le bien et pratiquer toutes sortes de bonnes œuvres.

IX.

« Demandez à Dieu avec confiance; croyez qu'il accordera ce que vous demandez; croyez, n'en doutez pas. Si votre prière n'est pas exaucée, attribuez-le à vos péchés, ou dites-vous que c'est une épreuve; mais sur toutes choses ne cessez pas de prier, vous recevrez tôt ou tard. Le manque de confiance fait beaucoup de mal; fils du démon, il a déraciné la foi de plusieurs qui étaient pourtant fidèles et forts.

X.

« Les païens ont de faux prophètes qui leur répondent suivant leurs désirs : quelquefois aussi ils disent la vérité, car le démon les inspire pour faire tomber les justes. Les forts dans la foi qui sont attachés à la vérité les fuient; mais le manque de confiance fait que d'autres les consultent comme les païens, et qu'ils tombent dans l'idolâtrie par trop d'attachement à leurs affaires temporelles; car c'est là-dessus que ces hommes les interrogent. Le manque de confiance et l'inquiétude ont pour sœur la tristesse : bannis-la de ton cœur, l'esprit de Dieu ne peut la souffrir; le vin où l'on a mis du vinaigre n'a plus le même goût; la prière mêlée de tristesse ne monte plus aussi pure vers le Très-Haut. Que ton âme soit toujours dans la joie; la joie est agréable au Seigneur.

XI.

« L'esprit terrestre fuit l'Église des vivants. Il parle dans les lieux cachés aux hommes qui manquent de confiance : il les charme, car il prophétise suivant tous leurs désirs. Ne l'écoute pas; tu le reconnaîtras à ses œuvres. Prends une pierre, jette-la en l'air; remplis d'eau un verre, jette-le en l'air; crois-tu que la pierre ou l'eau parviennent jamais jusqu'au ciel? Un grain de grêle est fort petit, et pourtant s'il tombe sur la tête d'un homme, il lui fait mal. Qu'est-ce qu'une goutte d'eau? e pourtant elle creuse le rocher sur lequel elle tombe. Tu le vois,

ce qui part de la terre n'a aucune force, mais la moindre chose en a beaucoup quand elle vient du ciel.

XII.

« L'esprit de Dieu est humble et paisible; il ne parle pas à l'homme quand l'homme veut, mais quand Dieu veut. On reconnaît au contraire l'esprit terrestre, vain, sans sagesse et sans force, en ce que celui qu'il agite s'élève et affecte la première place. Il est importun, parleur, vivant dans la mollesse et les plaisirs; il se fait payer et ne devine point sans récompense. Un prophète de Dieu n'agit pas ainsi. Tu les distingueras donc à leurs œuvres; le prophète de Dieu suit les bons désirs, le faux prophète n'écoute que les désirs mauvais. Fuis les désirs mauvais, arme-toi contre eux de la crainte de Dieu; la crainte de Dieu amène les bons désirs, qui chassent tous les autres de notre âme. »

Le pasteur ayant donné ces douze préceptes à Hermas, lui recommanda de les mettre en pratique. « Mais un homme le peut-il? » s'écria Hermas. A ces mots, le pasteur changea de visage, et sa colère était si terrible, que personne n'eût pu supporter son regard. « Ces commandements sont faciles, reprit-il, mais tu ne les garderas point, si tu te mets dans l'esprit qu'on ne peut les garder; et si tu y manques, tu ne seras point sauvé, ni toi, ni tes enfants, ni ta maison, je te le dis. » Mais voyant le trouble et l'épouvante d'Hermas, il se mit aussitôt à lui parler avec plus de douceur et de gaîté : « Insensé! ne vois-tu pas que le Tout-Puissant a donné à l'homme l'empire sur les créatures et la force de faire ce qu'il lui prescrit? — Mais le diable, disait Hermas, n'a-t-il pas aussi puissance sur l'homme? — Il n'en a aucune sur les serviteurs de Dieu qui croient en lui de tout leur cœur; le diable peut les combattre, il ne peut les vaincre. Ne le craignez donc pas, mais craignez le Seigneur; comprenez que rien n'est plus facile que sa loi, que rien n'a plus de douceur, plus de mansuétude, plus de sainteté; tournez-vous donc vers lui, faites pénitence, et il guérira vos infirmités; il

vous donne tout pouvoir contre le démon. Purifie ton cœur, si tu veux garder les commandements que je t'ai donnés; ceux-là les garderont qui sauront purifier leurs cœurs de tous les vains désirs du siècle, et ils vivront en Dieu. »

—

LIVRE TROISIÈME.

Les Similitudes.

I.

Le pasteur dit à Hermas : « Savez-vous, serviteur de Dieu, que vous êtes en voyage et que votre patrie est loin de ce monde? Mais si vous n'ignorez pas quelle doit être votre demeure, pourquoi achetez-vous ici des champs? pourquoi préparez-vous des festins? pourquoi bâtissez-vous des palais? pourquoi vous inquiétez-vous de tant de choses superflues et vaines? Qui achète ici-bas ne pense pas à revenir dans son pays. O insensé! ô homme misérable et sans confiance! Il ne comprend pas qu'en ces lieux tout lui est étranger et appartient à d'autres! Le roi de la patrie te dit : Sois soumis à mes lois ou sors de mon royaume; que feras-tu? La loi qui régit ta patrie, tu la connais; la voudrais-tu nier à cause de tes champs et de tes richesses? La nier, à la bonne heure; mais un jour tu voudras revenir dans ta patrie, et alors on refusera de te recevoir, on te chassera. Vois donc, tu es en voyage; n'achette que ce qui est nécessaire à tes besoins, que ce qui te suffit : soit prêt, afin d'obéir au souverain lorsqu'il t'appellera pour aller dans ta pàtrie jouir du bonheur et de la paix sous ses lois ineffables. »

II.

Hermas se promenait un jour dans la campagne; il vit une vigne et un orme, et s'arrêta pour les considérer. Le pasteur lui apparut pendant qu'il les regardait : « Cette vigne, dit-il, porte beaucoup de fruits; l'orme n'en donne pas; mais, si elle n'était appuyée sur lui, la vigne elle-même n'en produirait que

fort peu, et celui qu'elle produirait ne vaudrait rien, rampante comme elle le serait sur la terre. Ainsi, comme elle ne peut avoir du fruit en abondance et de bonne qualité qu'avec son appui, l'orme n'est pas moins fécond que la vigne. Celui qui est dans l'opulence est pauvre ordinairement aux yeux du Seigneur; car ses trésors le détournent de Dieu, et sa prière est courte, faible, sans aucune vertu; s'il donne au pauvre ce qui lui est nécessaire, le pauvre qui est riche aux yeux du Seigneur, et dont la prière est puissante, le pauvre prie pour lui et Dieu l'exauce; ainsi le riche l'ayant pris pour soutien, ils sont tous deux féconds devant le Très-Haut, l'un par l'aumône, l'autre par la prière. »

III.

Le pasteur montrait à Hermas des arbres dépouillés de leurs feuilles. « Pendant l'hiver, disait-il, aucun arbre ne porte de feuilles, et l'on ne saurait distinguer des autres ceux qui sont morts : en ce monde, on ne peut distinguer les justes des hommes pervers.

IV.

« Le printemps viendra, alors on coupera, on jettera au feu les arbres morts, et tous les autres seront couverts de feuilles, de fleurs et de fruits. Travaille donc, Hermas, afin qu'on te reconnaisse à tes œuvres quand l'été sera venu; fuis la multitude des affaires : elles sont comme des chaînes qui empêchent de servir Dieu; et comment celui qui néglige de le servir pourra-t-il lui demander et espérer d'en obtenir quelque chose? »

V.

Un jour Hermas faisait la station [1], et selon la coutume, il s'était retiré dès le matin dans la solitude pour prier. Le pas-

[1] Le jeûne s'appelait station; celui qui jeûnait se retirait dès le matin pour prier. — Fleury, *Hist. eccl.*, liv. II, n. 48.

teur vint sur la montagne où il était, et s'étant assis à ses côtés, il lui dit : « Il ne suffit pas de jeûner, il faut commencer par observer les commandements de Dieu ; et si ensuite on veut y ajouter quelque bonne œuvre comme le jeûne, on recevra une plus grande récompense. Le jour que tu jeûneras, ajoute-t-il, tu ne prendras que du pain et de l'eau, et ayant calculé ce que tu as accoutumé de dépenser pour ta nourriture, tu le mettras à part et le donneras à la veuve, à l'orphelin et au pauvre. » Mais écoute cette similitude : « Un homme avait un fonds de terre et beaucoup d'esclaves ; ayant planté en vigne une partie de ce fonds et partant pour un long voyage, il choisit un de ses esclaves pour la cultiver, lui ordonnant d'y mettre des échalas. Quand cet esclave l'eut fait, il se dit : J'ai fait ce qui m'était ordonné ; mais cette vigne est pleine de mauvaises herbes ; si je la fouille elle sera plus belle et donnera bien plus de fruit. A son retour, le maître ayant vu sa vigne, non-seulement garnie d'échalas, mais encore entourée d'un fossé et délivrée de toute mauvaise herbe, en ressentit une grande joie, et faisant appeler son fils et ses amis, il leur dit : Voyez ma vigne ! J'avais promis la liberté à cet esclave, s'il exécutait mes ordres ; il a fait beaucoup plus : je veux le déclarer co-héritier de mon fils. Quelques jours après, ayant ses amis à dîner, il envoya des mets de sa table à cet esclave, qui s'empressa de les partager aussitôt avec ses compagnons ; le maître sut le fait et le raconta à son fils et à ses amis, qui l'exhortèrent alors vivement à exécuter le projet dont il leur avait fait part. — Je ne comprends pas cette similitude, disait Hermas. — La terre, répondit le pasteur, est le domaine du Créateur de toutes choses, et son Église est la vigne qu'il a plantée, dont il a confié le soin à son fils, lui commandant d'y envoyer des ministres pour gouverner son peuple ; et non-seulement ce divin fils, qui a pris la forme d'esclave, et qui a beaucoup travaillé et beaucoup souffert pour expier les péchés des hommes, a envoyé des ministres dans la vigne du Seigneur, il a encore arraché des âmes des serviteurs de Dieu tous les vices, toutes les mauvaises passions, il a fait plus : il

leur a montré le chemin de vie en leur donnant les viandes célestes, nourriture de l'intelligence, les commandements qu'il avait reçus de son père. Et le Père a appelé l'Esprit saint et les anges, et leur montrant l'ouvrage du Sauveur, il leur a demandé s'il ne fallait pas donner à son corps si pur, si saint, si soumis à l'âme, si obéissant à Dieu, quelque récompense immortelle. Et cela doit t'apprendre, Hermas, à conserver ton corps exempt de toute souillure, afin qu'il reçoive aussi l'immortalité. Qui souille son corps souille son âme; car ils sont indissolublement unis : conserve-les donc purs l'un et l'autre, si tu veux vivre en Dieu. »

VI.

Un jour, le pasteur apparut à Hermas, et l'ayant amené dans la campagne, il lui fit voir un jeune berger en habit de fête, de couleur écarlate, dont les nombreux troupeaux étaient comme dans l'ivresse, bondissant de contentement et courant çà et là tout transportés de joie; et ce troupeau semblait causer à ce berger une grande satisfaction, et il marchait au milieu de ses brebis, et l'allégresse était peinte sur son visage. Ils allèrent ensuite un peu plus loin et virent un autre berger, haut de stature, à l'aspect repoussant, vêtu d'une peau de chèvre toute blanche, avec la pannetière sur l'épaule, tenant d'une main un bâton noueux, de l'autre un fouet. Ce berger s'emparait de quelques brebis échappées au premier berger, et les poussait aussitôt à coups de fouet et de bâton, sans les laisser respirer un moment, dans des lieux escarpés et sauvages, couverts de ronces et d'épines. « Le premier berger, dit le pasteur à Hermas, est le démon des plaisirs, de la mollesse et de la volupté; le second berger est l'ange du châtiment; et quand il a rendu ses brebis meilleures, elles me sont confiées, à moi l'ange de la pénitence. »

VII.

Quelques jours après, Hermas courait dans ces mêmes lieux

où il avait vu le démon de la volupté et l'ange du châtiment. « Que veux-tu, Hermas? dit le pasteur qui lui apparut soudain. — Je venais vous prier, répondit Hermas humblement, de faire sortir de ma maison l'ange du châtiment, car il me tourmente. — Cela t'est nécessaire, Hermas, non pas à cause de tes péchés, mais à cause des péchés de ta famille; les membres peuvent-ils souffrir, si le chef ne souffre pas? et quel chef ne souffre pas, quand ses membres souffrent? Ta famille a commencé de faire pénitence, je le sais; mais la peine ne cesse pas aussitôt que la pénitence a commencé : Dieu ne nous fait grâce que lorsque nous avons beaucoup souffert, et souffert pour l'amour de son nom. Cependant je prierai l'ange du châtiment de te traiter avec plus de douceur; mais supporte-le avec patience et persévère dans l'humilité. »

VIII.

Le pasteur montra à Hermas un saule qui couvrait de ses rameaux les plaines et les montagnes, et à l'ombre duquel venaient s'asseoir tous ceux qui étaient appelés au nom du Seigneur; un ange d'une grande beauté se trouvait près de ce saule, coupant avec une grande faux ses branches qu'il distribuait à la multitude. Chacun reçut un petit rameau, d'une coudée de long à peine, et cependant l'arbre était toujours entier et tel qu'Hermas l'avait vu d'abord; ce qui le remplissait d'étonnement et d'amiration. L'ange ayant posé sa grande faux, appela par ordre tous ceux auxquels il avait donné des branches, et leur ordonnant de les lui montrer, il les examinait attentivement; les unes étaient desséchées, pourries et comme rongées des vers; d'autres desséchées seulement, et d'autres seulement desséchées à moitié; d'autres à demi desséchées et fendues en tous sens; d'autres une moitié desséchée, l'autre moitié toute verte; d'autres desséchées aux deux tiers, le troisième encore vert; d'autres vertes aux deux tiers, le troisième déjà sec; d'autres toutes vertes, mais fendues en tous sens et le bout déjà sec; d'autres au contraire toutes sèches,

mais le bout encore vert. Et l'ange fit ranger en troupes séparées ceux dont les branches étaient dans ces différents états : d'autres avaient leurs rameaux tels qu'ils les avaient reçus, tout verts, et l'ange en ressentit une grande joie, car c'était le plus grand nombre; les rameaux de plusieurs non-seulement étaient verts, mais encore remplis de bourgeons, et l'ange en était ravi; plusieurs avaient leurs rameaux non-seulement verts et remplis de bourgeons, mais encore de fleurs et de fruits, et le bonheur était peint sur leurs visages : l'ange du saule et le pasteur en étaient transportés d'allégresse, et le pasteur fit apporter des couronnes de palmier et les leur donna, et il les fit entrer dans la tour. Il fit aussi entrer dans la tour ceux dont les branches avaient des bourgeons, après leur avoir donné à chacun un sceau et une robe blanche; et il fit encore entrer dans la tour, revêtus d'une robe blanche, ceux qui avaient conservé les rameaux tels qu'ils les avaient reçus. Cela fait, il dit au pasteur : « Je m'en vais : pour toi, prends sous ta garde ceux qui n'ont pu entrer dans la tour, examine leurs rameaux encore une fois et envoie chacun dans le lieu qu'il mérite; si quelqu'un se trompait, je l'éprouverais sur l'autel. Lorsqu'il fut parti, le pasteur dit à Hermas : « Plantons toutes ces branches, elles reverdiront peut-être, le saule est si vivace! » Et il les planta, et il les arrosa de telle sorte que l'eau les couvrait. Au bout de quelques jours, il revint avec Hermas dans ce même lieu, et lui ayant fait mettre un linge blanc autour du corps : « Appelle, lui dit-il, ceux dont les branches ont été plantées; que chacun arrache la sienne et me l'apporte! » Ils vinrent dans le même ordre que la première fois, ceux dont les branches avaient été trouvées sèches et pourries les premiers, et ainsi de suite; et le pasteur faisait séparer des autres ceux dont les branches étaient devenues meilleures : les unes avaient reverdi, les autres n'avaient plus de fente, d'autres avaient des bourgeons et même des fruits; et le pasteur était dans la joie, et il disait à Hermas : « Je te l'avais bien dit, le saule est vivace. »

Ce saule est la loi de Dieu donnée à toute la terre, et à l'om-

bre de laquelle se repose la multitude des croyants, gouvernés par Michel, qui connaît et qui éprouve ceux qui l'accomplissent; les martyrs reçoivent des couronnes et entrent dans la cité céleste; ceux qui ont confessé la foi, mais qui ne sont pas morts pour elle, y entrent aussi avec un sceau et une robe blanche, et la foule des justes qui ont observé les commandements de Dieu y entrent encore comme eux, vêtus de blanc. Quant à ceux qui ont péché, Dieu ne les rejette pas aussitôt, il les arrose des eaux de la pénitence, et malheur à ceux qui n'en profitent pas! Mais bien heureuses les âmes qui reverdissent dans les eaux salutaires, et s'y couvrent de bourgeons et de fruits!

IX.

L'ange de la pénitence voyant qu'Hermas avait écrit ses préceptes et ses similitudes, lui dit : « Je te montrerai maintenant ce que t'a fait voir l'ange qui t'est apparu sous la forme de l'Église, et qui est le fils de Dieu. Il n'a pas voulu se révéler à toi dans toute sa gloire, tu n'étais pas assez fort pour en supporter l'éclat; c'est lui qui m'envoya dans ta maison. » A ces mots, il enleva Hermas en Arcadie sur une hauteur, et de là il lui montre une grande plaine entourée de douze montagnes de diverses formes, au milieu de laquelle s'élevait une pierre énorme, beaucoup plus haute que toutes ces montagnes, et assez forte pour porter l'univers. Cette pierre semblait fort vieille, mais elle avait une porte toute neuve qui venait d'être sculptée et qui, au grand étonnement d'Hermas, qu'elle éblouissait, rayonnait comme le soleil; autour de cette pierre étaient douze vierges, quatre surtout étaient belles et se tenaient aux quatre angles de la porte; les autres étaient très-belles aussi. Bientôt arrivèrent six hommes d'une haute taille et dont la vue inspirait le respect; et ces six hommes en commandaient une multitude d'autres, tous grands et forts, et ils leur ordonnaient de bâtir une tour sur cette porte, et toute cette multitude se mit à bâtir, et ils tirèrent d'une eau profonde qui était là dix pierres carrées et polies que les douze vierges prirent l'une après l'autre, et elles les faisaient passer par la porte pour bâtir, et les disposaient

de manière que les plus fortes étaient aux quatre angles, les autres par côté. Ces dix pierres remplirent toute la tour de la porte, qui fut ainsi le fondement de tout l'édifice. Après elles, on en tira de l'eau vingt-cinq autres, puis trente, puis quarante, qu'on porta et qu'on disposa toutes comme les premières, et il y avait déjà quatre rangs de pierres sur le fondement; et l'on cessa de tirer de l'eau, et les six hommes ordonnèrent qu'on allât en chercher dans les douze montagnes pour achever la tour; on y alla, et les pierres qu'on apporta étaient de diverses couleurs, et les douze vierges les prirent et les posèrent pour bâtir, et elles devinrent blanches, et brillantes et semblables; et les hommes ayant voulu en poser eux-mêmes quelques-unes, celles-là ne changèrent point, elles produisaient à l'œil un mauvais effet, et les six hommes s'en étant apperçus, les firent ôter, et ils défendirent que personne en posât aucune, ordonnant qu'on les portât toutes aux douze vierges, afin qu'elles-mêmes les posassent. Voilà ce qui fut fait ce jour-là, et la tour n'était pas encore finie, et cependant les six hommes ordonnèrent aux autres d'aller prendre un peu de repos; et recommandant aux vierges de rester pour garder la tour, ils se retirèrent eux aussi. Hermas et le pasteur en firent autant, et revenant au bout de quelques jours, ils ne virent que les douze vierges; mais bientôt parut une multitude immense, et au milieu de cette multitude un homme si grand qu'il dépassait la tour de beaucoup; et près de cet homme les six qui avaient présidé à la construction du bâtiment et tous ceux qui y avaient travaillé, et plusieurs autres qui semblaient puissants et élevés en dignité. Les douze vierges furent au-devant de cet homme et elles l'embrassèrent, et elles marchaient à ses côtés; et il examinait le bâtiment avec attention, et il touchait les pierres de la main et les frappait d'une baguette qu'il portait, et quelques-unes devennaient noires comme de la suie, d'autres prenaient une couleur incertaine, ni noire, ni blanche; d'autres se couvraient d'aspérités, joignaient mal; d'autres avaient des taches noires. Il les fit ôter et ordonna que, les laissant près de la tour, on mît à leur place des pierres d'un champ qui était auprès; elles

étaient brillantes et carrées, et elles furent toutes portées aux vierges et employées à la construction, sauf quelques-unes qu'il eût été trop long de préparer parce qu'elles étaient toutes rondes et fort dures; mais comme elles étaient cependant fort brillantes, on les posa près de la tour pour s'en servir dans la suite; et le maître ayant fait appeler le pasteur, les lui confia, ordonnant qu'après avoir nettoyé toutes celles qui seraient bonnes à quelque chose, il jeta les autres. Après cela, il partit avec tous ceux qui l'accompagnaient, et les douze vierges restèrent pour garder la tour. Quant au pasteur et à Hermas, ils s'en allèrent aussi; mais étant revenu au bout de trois jours, le pasteur examina les pierres qui lui avaient été confiées; fit jeter celles qui n'avaient point changé, et porta les autres aux douze vierges qui s'en servirent pour bâtir, mettant les plus petites et les plus faibles dans le milieu du mur. Parmi les rondes, le pasteur prit les plus belles, laissant les autres au lieu où elles étaient: «Le maître, disait-il, voudra peut-être les employer; car la tour n'est pas finie.» Il fit ensuite appeler douze femmes d'une grande beauté, vêtues toutes de noir avec de belles ceintures, leurs longs cheveux flottant sur leurs épaules nues, et il leur ordonna de reporter sur les montagnes les pierres qui avaient été jetées, ce qu'elles firent avec une grande joie; et l'ange fit le tour avec Hermas, et les douze vierges arrosèrent, balayèrent, de sorte que la tour et ses environs étaient d'une grande propreté et d'une beauté inexprimable; et, après l'avoir admirée, le pasteur voulait s'en aller, et Hermas ne voulait pas qu'il l'abandonnât, et cependant il partit après l'avoir recommandé aux douze vierges. Hermas demeura avec elles jusqu'au soir; alors il voulut aussi aller chez lui, mais elles l'en empêchèrent; la nuit étant venue, elles la passèrent en prières, et Hermas pria comme elles, ce qui les réjouit beaucoup. Enfin le pasteur revint, et expliqua à Hermas tout ce qu'il avait vu. Le fils de Dieu est la pierre antique qui existe avant toute créature, sur laquelle repose l'univers; il est la porte du royaume des cieux, qui s'ouvrira à la fin des temps, et par laquelle tout élu doit passer pour entrer dans la cité sainte. Aucune pierre

ne peut faire partie de cette tour sacrée sans entrer par cette porte, sans être marqué du nom de fils de Dieu; et les ministres du Seigneur, qui dirigent les premiers d'entre eux, bâtissent la tour; et le Sauveur arrive, accompagné de la foule des anges, pour examiner leur travail; et nul ne fera partie de l'édifice s'il n'est porté par les douze vierges, qui sont la Foi, la Mortification, la Force, la Patience, la Simplicité, l'Innocence, la Chasteté, la Paix, la Vérité, l'Intelligence, la Concorde, la Charité; et quelques-uns de ceux qu'elles porteront, et qu'elles auront revêtus de leurs vêtements, se laisseront après cela séduire par les douze femmes noires, qui sont la Perfidie, l'Intempérance, l'Incrédulité, la Volupté, la Tristesse, la Malice, la Débauche, la Colère, le Mensonge, la Folie, la Vanité, la Haine; et s'ils ne font pénitence, ils ne pourront servir à la construction de la tour. Les saints du premier siècle de ce monde forment la première assise de la tour; les saints du second, la deuxième; les prophètes, la troisième; les apôtres et les prédicateurs du fils de Dieu, la quatrième: ces derniers n'avaient pas besoin de descendre dans l'eau pour être sauvés, car ils avaient reçu ici-bas les eaux du baptême, et pourtant ils sont descendus dans l'eau pour en retirer les premiers, leur donner le sceau du baptême et leur prêcher le fils de Dieu. Les autres assises de la tour sont formées de pierres prises dans les douze montagnes, c'est-à-dire dans toutes les nations de l'univers; et toutes ces âmes deviennent semblables, car la loi du Seigneur les transforme et leur donne à toutes un même esprit. Cependant plusieurs de ces âmes se gâtent et deviennent pire qu'auparavant; car celui-là est bien plus coupable qui pèche après avoir reçu la grâce de la vérité. Le champ d'où l'on tire des pierres blanches et luisantes, pour remplacer les mauvaises, est le champ de ceux qui croient, et quelques-unes de ces pierres sont rondes; il faut les rendre carrées pour qu'elles deviennent propres à la construction, il faut retrancher de leurs richesses à ceux qui y sont trop attachés; mais il est des pierres si dures qu'on les brise en les façonnant. O vous tous que rien n'éloigne du Seigneur, vous êtes bien heureux! c'est moi, c'est

l'ange de la pénitence qui vous le dit et vous le jure, mais malheureux aussi et bien méprisable quiconque s'éloigne de lui! Malheureux surtout le pasteur dont le troupeau s'égare! Qu'il ne dise pas: « Mon troupeau se révolte et m'entraîne; » jamais troupeau n'a gouverné son berger. Cependant faites pénitence, et vous pourrez être employés à la construction de la tour; je pourrai vous purifier et vous tailler moi-même.

X.

Hermas avait écrit ces similitudes; l'ange qui l'avait confié au pasteur vint dans sa maison, monta sur son lit, et le pasteur s'assit à sa droite: « Hermas, dit-il, je t'ai confié à cet ange, qui a sur tout l'univers le pouvoir de la pénitence; si tu veux être heureux, mets en pratique ses commandements, prêche-les aux autres, afin qu'ils se repentent et se convertissent; ceux qui les observent seront sauvés, les autres mourront. Mais parce que tu ne pourrais absolument rien sans les douze vierges, je les enverrai dans ta maison et je leur ordonnerai d'y rester; cependant purifie-la, car la moindre souillure les mettrait en fuite. » Et alors cet ange le remit de nouveau entre les mains du pasteur, et il fit venir les douze vierges en sa maison, et il renouvela ses exhortations à Hermas, lui recommandant sur toutes choses de secourir ceux qui sont dans le besoin: « Le besoin, disait-il, cause le désespoir, et celui-là est bien coupable qui, pouvant arracher ses frères à un si grand mal, ne le fait pas. » Et puis l'ange se leva et disparut avec le pasteur et les vierges, promettant cependant que les vierges et le pasteur reviendraient bientôt dans la maison d'Hermas.

SAINT CLÉMENT.

DE LA SECONDE ÉPITRE AUX CORINTHIENS.

Nous n'avons pas cette épître dans son entier. Quelques savants l'attribuent au pape saint Clément. Leur opinion se fonde sur une grande ressemblance de style et de pensées avec la lettre que nous avons reproduite de ce saint pape. Mais Eusèbe et saint Jérôme ne partagent pas ce sentiment. Ils disent qu'elle n'est point citée par les anciens comme cette lettre dont nous venons de parler, et qu'elle n'a jamais fait autorité dans l'Église. En examinant les raisons qui attaquent et qui défendent son authenticité, on n'en trouve pas d'assez déterminantes pour l'attribuer à saint Clément, pape.

Nous la rangerons donc aussi parmi les écrits dont les auteurs ne sont pas connus, mais qui méritent d'être distingués des ouvrages apocryphes ou supposés. Cette épître en effet respire la plus saine doctrine, et doit, à ce titre, faire partie de la chaîne de la tradition. Indépendamment de ce mérite, elle est d'une grâce et d'une simplicité remarquables. On y trouve de grandes leçons noblement exprimées. Photius la juge très-propre à inspirer l'amour d'une vie sainte et digne de Dieu.

Le principal but de l'auteur est d'exhorter ceux à qui il écrit de se convertir. Il le fait en leur représentant la reconnaissance qu'ils doivent à Dieu et à Jésus-Christ, son fils, de les avoir appelés à l'Évangile. Il dit que cette reconnaissance ne consiste pas seulement à le confesser de bouche, mais à faire des œuvres qui lui soient agréables; que la vie de l'homme se partage en deux temps, le présent et le futur; que le temps présent est celui des combats auxquels il faut se préparer comme un vaillant athlète ; que c'est le temps destiné à faire pénitence et propre à prévenir les maux qui attendent le pécheur dans le siècle futur, d'autant plus que le jour du Seigneur est incertain. Sans rompre la suite des idées, nous avons reproduit tout ce que cette épître offre de plus instructif et de plus éloquent.

SECONDE ÉPITRE AUX CORINTHIENS.

Mes frères, les sentiments que nous avons sur Dieu nous devons les avoir sur Jésus-Christ, et le regarder comme le juge des vivants et des morts.

Ne pensons pas autrement de l'auteur de notre salut. Si nous n'avions pas de lui ces hautes idées, nous n'aurions pas non plus à espérer de grandes récompenses. Si nous prêtons l'oreille à ceux qui le rabaissent, nous nous rendons coupables et nous ne savons plus de quelle misère nous avons été tirés, ni de quelle manière, ni par qui, ni à quel degré de gloire nous sommes appelés, et tout ce que Jésus-Christ a daigné souffrir pour nous.

Comment nous acquitter envers lui? Il a fait briller sur nous sa lumière; comme un père il nous a appelés ses enfants; il nous a sauvés lorsque nous allions périr. Quel était l'égarement de notre esprit! Nous adorions la pierre, le bois, l'or, l'argent, l'airain, les ouvrages de l'homme. Notre vie était-elle autre chose qu'une mort?

C'est Jésus-Christ lui-même qui a éclairé nos ténèbres; c'est lui qui nous a tendu la main pour nous tirer de cette mort où nous étions plongés sans autre espérance que celle qui vient de lui. Nous n'étions pas encore que déjà il nous avait appelés.

« Réjouissez-vous, dit le prophète, stérile qui n'enfantiez pas; poussez des cris de joie, vous qui étiez sans enfants et qui paraissiez abandonnée, vous avez aujourd'hui une postérité plus nombreuse que la femme qui avait un époux. « Cette épouse stérile n'est-ce pas la gentilité dont nous faisions partie? Ne compte-t-elle pas aujourd'hui plus d'enfants que l'épouse dont les fils portaient le nom d'enfants de Dieu?

L'habiletè d'un artiste consiste à soutenir non les édifices solides, mais les édifices qui croulent. Nous tombions dans ia mer quand Jésus-Christ nous a sauvés; nous allions périr quand il nous a rappelés à la vie.

Confessons hautement celui qui nous a fait connaître le Dieu de vérité. Grâce à lui, nous vivons maintenant et nous ne portons plus notre encens à des dieux morts. Mais c'est moins l'hommage des lèvres que celui des œuvres qu'il demande. Fuyez donc l'adultère, la médisance, la jalousie; ne vous attachez point aux biens d'ici-bas; soyez unis par les liens de la plus tendre charité. Regardez cette terre comme un lieu d'exil, et vivez ici-bas comme des étrangers. Heureusement notre triste exil est court! Mais qu'elle est grande et magnifique la promesse que Jésus-Christ nous a faite d'un repos éternel au sein de sa gloire. Il est à nous, mes frères, si nous ne fixons pas ici-bas nos désirs, si nous méprisons tous les biens de ce monde comme indignes d'arrêter un seul de nos regards.

Nous ne pouvons servir deux maîtres à la fois, Dieu et l'argent; le Seigneur nous l'a dit. Que nous reviendrait-il de cet indigne partage? Je vous le demande, que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme?

Le siècle présent et le siècle futur sont en présence, comme deux ennemis irréconciliables.

L'un vante le plaisir, l'argent, la ruse; l'autre y renonce. Peut-il y avoir la moindre alliance entre eux? Peut-on comparer les biens qu'ils nous promettent? Les uns sont bornés, fugitifs, périssables; les autres immenses, solides, incorruptibles. Méprisez ces derniers, et vous trouverez à leur place des feux éternels dont rien ne pourra vous sauver.

« Quand Noé, quand Job, quand Daniel ressusciteraient, dit le prophète, ils n'affranchiraient pas leurs enfants de la captivité. »

Si des hommes aussi justes ne peuvent, par leur propre justice, sauver leurs enfants, à quoi faut-il nous attendre, si nous ne conservons pas la pureté et l'innocence du baptême? Quel avocat pourra plaider notre cause, si les œuvres de justice et de piété ne parlent pas en notre faveur?

Nous sommes toujours ici-bas aux prises avec l'ennemi. Dans l'arêne nous ne couronnons que l'athlète qui a vaillamment combattu. Une couronne nous est aussi proposée; celle-ci ne

se flétrit point ; elle est immortelle. Élançons-nous tous ensemble vers ce prix placé au bout de la carrière. Dans les luttes des gladiateurs, le combat a ses lois ; celui qui les viole est jeté hors de la lice et battu de verges.

La condition imposée au Chrétien, dans le combat qu'il doit livrer pour s'assurer l'immortelle couronne, est de conserver son âme pure. Malheur à celui qui la souille !

« Le ver rongeur qui s'attache à lui, dit le prophète, ne meurt jamais ; le feu qui le dévore ne s'éteint pas ; son supplice est dévoilé aux regards de tous les hommes. »

Tandis que nous le pouvons encore, hâtons-nous de faire pénitence. Que sommes-nous ? de la boue entre les mains de l'ouvrier. De cette boue il fait un vase ; si le vase, avant d'être fini, se brise entre ses mains, il le refait. Mais s'il l'a mis dans la fournaise avec ses défauts, le mal est irrémédiable.

Écoutez la voix du Seigneur : « Que rien ne souille votre corps, vous dit-il ; conservez intacte la pureté de votre foi, afin d'obtenir la vie éternelle. »

Que personne de vous ne dise : « Ce n'est pas cette chair qui sera jugée ; elle ne ressuscitera point. »

Eh quoi ! mes frères, n'est-ce pas dans cette chair que nous avons été appelés au salut, éclairés des lumières de la foi ? Vous devez donc respecter votre corps comme le temple de Dieu, et croire que c'est dans cette chair que vous ressusciterez ; de même que Jésus-Christ, l'auteur de votre salut, s'est fait chair, de pur esprit qu'il était, de même aussi nous recevrons dans notre chair la récompense qu'il nous promet.

Aimons-nous tous les uns les autres, pour avoir tous part au royaume de Dieu. Tandis que nous pouvons encore guérir, remettons-nous entre les mains de Dieu, qui veut être notre médecin, et témoignons-lui en même temps notre reconnaissance. Mais ce qu'il veut de nous, c'est une pénitence faite avec un cœur droit ; car rien ne lui échappe : il voit tout ce qui se passe dans le cœur.

Voulons-nous trouver la paix de l'âme, faisons le bien. Peu la connaissent cette paix. C'est que la plupart préfèrent une

volupté passagère aux promesses de la vie future. Alors les terreurs de la conscience sans cesse les agitent. Ils ignorent quelle amertume se trouve au fond des plaisirs du siècle ; quelles délices renferme au contraire la promesse des biens futurs. Si du moins ils se bornaient à se perdre eux-mêmes ! Mais ils cherchent encore à insinuer dans les âmes pures le poison de leurs funestes doctrines. Ils ne voient pas qu'ils se préparent une double condamnation. Pour nous, mes frères, ne chancelons pas dans la foi, soutenons-nous par l'espérance des biens futurs, vivons dans la justice et dans la charité, et soyons prêts à toute heure, puisque nous ne savons pas le moment de l'arrivée du Seigneur.

OBSERVATIONS.

Tous les ouvrages du premier siècle que nous avons reproduits se trouvent dans le recueil que le père Cotelier a donné en 1672 (2 vol. in-fol.) des écrits de tous les Pères qui ont vécu du temps des apôtres. Il n'en existe pas de meilleure édition. Le grec se trouve en regard du latin, pour les auteurs dont le texte est conservé. Il est enrichi de notes grammaticales, dogmatiques et historiques qui donnent un grand prix à cette collection. Ce recueil étant devenu fort rare, parce qu'un grand nombre d'exemplaires fut consumé dans l'incendie du collége de Montaigu, Jean Leclerc le fit réimprimer deux fois en 1698 et en 1724, 2 vol. in-fol., avec des additions et de nouvelles remarques.

La première et la seconde épître aux Corinthiens, existent à part, un vol. in-8, édition d'Oxford, en 1669, et de Londres en 1687.

L'épître attribuée à saint Barnabé fut imprimée en 1 vol. in-4°, par les soins de Vossius, qui la revit sur un ancien manuscrit. Les cinq épîtres qui manquent dans le grec se retrouvent dans une traduction fort ancienne.

Le *Pasteur* d'Hermas existe aussi séparément. Il fut imprimé à Oxford, en 1685, par les soins de Fellus, évêque de cette ville.

TABLEAU HISTORIQUE

DU SECOND SIÈCLE DE L'ÉGLISE.

TABLEAU HISTORIQUE

DU SECOND SIÈCLE DE L'ÉGLISE.

Nous avons vu dans le premier siècle les tyrans les plus odieux : Tibère, Caligula, Claude, Néron, Domitien, qu'il suffit de nommer pour rappeler tous les crimes; et dans Rome « la stupidité d'un grand peuple à qui le vaincu, le vainqueur sont également indifférents, et qui attend froidement qu'on lui annonce son maître, prêt à battre des mains au hasard à celui qui vaincra, et qu'il aurait foulé aux pieds si un autre eût vaincu [1]. »

D'un autre côté, nous avons vu le caractère auguste de Jésus-Christ, la sublimité de sa doctrine, la sainteté de sa morale, la prédication des apôtres, leurs vertus héroïques, la mort qu'ils ont subie pour confirmer la vérité des faits qu'ils annonçaient, la pureté angélique du Christianisme qui était véritablement l'imitation de la nature divine : et cet ensemble de merveilles était nécessaire pour la régénération d'un monde qui succombait sous le poids de ses vices et de ses erreurs.

Dans le panégyrique de Trajan, par Pline, nous trouvons de grandes lumières sur ces derniers jours du premier siècle de l'Église.

Tacite parle comme Pline. « Le dernier siècle, dit-il dans sa *Vie d'Agricola*, a vu ce qu'il y avait d'extrême dans la liberté; le nôtre a vu ce qu'il y a d'extrême dans l'esclavage. L'espionnage des délateurs nous avait ôté jusqu'à la liberté

[1] *Essai sur les Éloges.*

de parler et d'entendre; et nous eussions perdu le souvenir même avec la parole, s'il était aussi facile à l'homme d'oublier que de se taire. » Tacite se représente ensuite au sortir du règne de Domitien comme échappé aux chaînes et à la mort, survivant aux autres et pour ainsi dire à lui-même, privé de quinze ans de sa vie qui se sont écoulés dans l'inaction et le silence. Il félicite Agricola de sa mort parce qu'Agricola n'a point vu les derniers crimes du tyran; il n'a point vu ces temps où Domitien, las de verser le sang goutte à goutte, frappa, pour ainsi dire, la république de Rome d'un seul coup, lorsque le sénat se vit entouré d'assassins, quand le tyran lui-même, spectateur des meurtres qu'il ordonnait, jouissait de la pâleur des mourants, et calculait au milieu des bourreaux les soupirs et les plaintes.

C'est surtout en lisant l'histoire des empereurs de Rome qu'on est frappé de cette réflexion de Voltaire, « qu'il y a des côtés par où la nature humaine a l'aspect de la nature infernale. » Les Chrétiens étaient appelés à manifester ce qu'il y a de divin dans l'homme.

Le monde va respirer un moment. Nerva, qui succède à Domitien, rappelle les exilés, et arrête la persécution contre les Chrétiens. Son règne ne dure qu'un an. Mais cette trêve si courte fut utile à l'Église, qui s'en servit pour établir et étendre la discipline; et le retour de saint Jean ranima la ferveur de toutes les Églises d'Asie.

Nous entrons dans une ère nouvelle. Le premier siècle de l'Église a été le siècle de l'apostolat, et il a fini avec Jean qui est mort la centième année de notre Seigneur. Le second siècle peut être appelé plus particulièrement le siècle des martyrs et des apologistes. Les persécutions, pendant le premier siècle, étaient plutôt politiques que religieuses. Le pouvoir s'inquiétait alors de la formation d'une société nouvelle dont le dieu n'avait pas été adopté par le sénat; dans le second siècle, le paganisme comprit qu'il y allait de son existence, et les prêtres de l'idolâtrie s'unirent au pouvoir pour arrêter par es supplices les progrès du Christianisme.

Un autre genre de combat s'éleva en même temps pour l'Église. Saint Paul avait dit : *Il faut qu'il y ait des hérésies.* Des hérétiques s'étaient montrés dans le premier siècle, mais une parole des apôtres suffisait alors pour leur faire perdre tout crédit. Quand tous les apôtres furent morts, les hérétiques devinrent plus audacieux. L'Église se vit donc attaquée tout à la fois par l'hérésie et par la persécution, mais tous ces efforts réunis ne servirent qu'à mieux établir la divinité et l'unité de sa doctrine.

Ces luttes qui se renouvellent sans cesse révèlent deux forces dans la société chrétienne. Pour confesser sa foi au milieu des supplices, il a fallu l'assistance du Dieu fondateur de l'Église; mais la résistance aux hérésies et le triomphe des fidèles sur tous ceux qui attaquèrent la foi dans le sein même de l'Église furent le résultat de la constitution même de cette société que Dieu lui avait donnée. Voyons quelle était cette constitution qui s'est développée, mais qui n'a pas cessé d'être la même depuis le premier jour. Un pontife, successeur de Pierre, était le chef; des évêques avec des prêtres et des diacres gouvernaient la grande famille chrétienne. Quatre ordres comprenaient tous les degrés de la hiérarchie. Ce n'est que plus tard que l'on vit successivement s'établir, sous le nom de patriarches, d'exarques, de métropolitains, de primats, d'archevêques, une longue hiérarchie de pouvoirs intermédiaires entre le premier et le dernier degré de juridiction; mais l'épiscopat, divinement institué, est le même en tous ceux qui le possèdent [1]. Tout dans l'Église est fondé sur l'unité. Un chef unique a été, dès le commencement, la base de cet édifice éternel.

La société chrétienne se formait ainsi à côté de la société civile, et déjà l'on entrevoit que les successeurs de Pierre devaient remplacer les Césars dans le gouvernement de l'univers.

Depuis l'an 41, les disciples de Jésus-Christ s'appelaient Chrétiens. Ce nom leur avait été donné dans la ville d'Antioche. Auparavant, on les appelait élus, frères, saints, croyants, fi-

[1] *De la Tradition sur l'institution canonique.*

dèles, Nazaréens ou purifiés, Jesséens, intelligents ou illuminés, théophores, christophores, temples de Dieu et de Jésus-Christ, quelquefois même *Christs,* consacrés à Dieu par une onction sainte. Dans le second siècle, les païens les nommaient imposteurs, magiciens, Juifs, Galiléens, sophistes, athées, parabolaires, c'est-à-dire désespérés, à cause de leur courage à braver la mort; *biœothanati,* gens qui vivent pour mourir, *sarmentii,* hommes destinés au bûcher; *semaxii,* dévoués au gibet. Tous ces noms étaient des titres de gloire, et prouvent que les Chrétiens occupaient déjà tous les esprits.

Bossuet peint admirablement la manière dont le Christianisme avait été propagé par les apôtres : « La grande bénédiction que le monde devait attendre par Jésus-Christ allait se répandant tous les jours de famille en famille et de peuple en peuple; les hommes ouvraient les yeux de plus en plus, pour connaître l'aveuglement où l'idolâtrie les avait plongés; et, malgré toute la puissance romaine, on voyait les Chrétiens, sans révolte, sans faire aucun trouble et seulement en souffrant toutes sortes de supplices, changer la face du monde et s'étendre par tout l'univers.

« La promptitude inouïe avec laquelle se fit ce grand changement est un miracle visible. Jésus-Christ avait prédit que son Évangile serait bientôt prêché par toute la terre; cette merveille devait arriver incontinent après sa mort, et il avait dit qu'après qu'on l'aurait élevé de terre, c'est-à-dire qu'on l'aurait attaché à la croix, il attirerait à lui toutes choses. Ses apôtres n'avaient pas encore achevé leur course, et saint Paul disait déjà aux Romains que la foi était annoncée dans tout le monde. Il disait aux Colossiens que l'Évangile était ouï de toute créature qui était sous le ciel; qu'il était prêché, qu'il fructifiait, qu'il croissait par tout l'univers. Sous les disciples des apôtres, il n'y avait presque plus de pays si reculé et si inconnu où l'Évangile n'eût pénétré. Cent ans après Jésus-Christ, saint Justin comptait déjà parmi les fidèles beaucoup de nations sauvages, et jusqu'à ces peuples vagabonds qui erraient çà et là sur des charriots sans avoir de demeure fixe. Ce n'était

point une vaine exagération, c'était un fait constant et notoire qu'il avançait en présence des empereurs et à la face de tout l'univers. L'accord de leur foi était admirable. Ce qu'on croyait dans les Gaules, dans les Espagnes, dans la Germanie, on le croyait dans l'Égypte et dans l'Orient; et, comme dit saint Irenée, il n'y avait qu'un même soleil dans tout l'univers; on voyait dans toute l'Église, d'une extrémité du monde à l'autre, la même lumière de la vérité. Que pouvait avoir vu le monde pour se rendre si promptement à Jésus-Christ? S'il a vu des miracles, Dieu s'est mêlé visiblement de cet ouvrage; et s'il se pouvait faire qu'il n'en eût pas vu, ne serait-ce pas un nouveau miracle plus grand et plus incroyable que ceux qu'on ne veut pas croire, d'avoir converti le monde sans miracles, d'avoir fait entrer tant d'ignorants dans des mystères si hauts, d'avoir inspiré à tant de savants une humble soumission, et d'avoir persuadé tant de choses incroyables à des incrédules? »

« Douze Galiléens, disait dans le dernier siècle un apologiste de la religion chrétienne [1], font adorer leur maître crucifié, non-seulement d'un grand nombre de Juifs qui ont demandé sa mort, mais encore d'une multitude innombrable de gentils. Leur voix retentit par toute la terre, et leur parole se fait entendre jusqu'aux extrémités du monde. Il n'est point de contrée où ils n'enfantent des fidèles, point de région où ils n'érigent des trophées à Jésus-Christ. Ils soumettent à l'Évangile les peuples mêmes à qui les Romains n'ont pu donner des lois; et l'Église, à sa naissance, est déjà plus étendue que la domination des Césars. Rome a eu besoin de sept cents années de victoire pour former son empire; le Christianisme désarmé réussit dès son origine chez toutes les nations. »

Ainsi, cent ans après Jésus-Christ, c'est-à-dire dès le second siècle, le monde se renouvelait. Les mœurs et la civilisation se modifiaient également sous tous les climats, en Europe, en Asie, en Afrique, et dans les pays du Nord. Toutes les nations qui embrassaient le catholicisme sortaient de la

[1] Bullet.

barbarie, et un siècle avait suffi pour opérer cette révolution
Les philosophes parlent de ce grand événement comme les docteurs de l'Église :

« L'Évangile, dit Bayle, prêché par des gens sans nom, sans étude, sans éloquence, cruellement persécutés et destitués de tous les appuis humains, ne laissa pas de s'établir en peu de temps par toute la terre. C'est un fait que personne ne peut nier et qui prouve que c'est l'ouvrage de Dieu. »

« Après la mort de Jésus-Christ, dit Rousseau, douze pauvres pêcheurs et artisans entreprirent d'instruire et de convertir le monde. Leur méthode était simple : ils prêchaient sans art, mais avec un cœur pénétré ; et de tous les miracles dont Dieu honorait leur foi, le plus frappant était la sainteté de leur vie. Leurs disciples suivirent cet exemple, et le succès fut prodigieux. Les prêtres païens, alarmés, firent entendre aux princes que l'État était perdu, parce que les offrandes diminuaient. Les persécutions s'élevèrent, et les persécutions ne firent qu'accélérer le progrès de cette religion qu'ils voulaient étouffer. Tous les Chrétiens couraient au martyre, tous les peuples couraient au baptême. L'histoire de ces premiers temps est un prodige continuel. »

Et cependant, au commencement de ce siècle, Celse regarde comme une folie le projet de donner la même croyance et les mêmes lois aux peuples des trois parties du monde alors connu.

En effet, il fallait engager les Juifs et les païens, qui se détestaient et se méprisaient mutuellement, à fraterniser et à former une seule Église ; accoutumer les maîtres à regarder leurs esclaves comme des égaux ; apprendre aux princes à respecter les droits de l'humanité. Il fallait faire réformer toutes les lois et les coutumes qui blessaient ces droits sacrés ; changer les idées, les mœurs, les habitudes, les prétentions de tous les états, refondre pour ainsi dire le caractère de tous les peuples. On conçoit donc que les Chrétiens, qui opéraient une si grande révolution et heurtaient toutes les passions, dussent être persécutés. Aussi on ne peut s'étonner que la

persécution se soit rallumée. C'est sous Trajan qu'elle recommença. Trajan, Espagnol d'origine, commandait une armée en Germanie, quand il fut adopté par Nerva et nommé César. Il dompta les Daces, et donna un roi aux Parthes. Il avait de grandes qualités, et il disait souvent qu'il fallait que ses sujets le trouvassent tel qu'il eût voulu trouver l'empereur, s'il eût été citoyen; mais malgré cette modération, l'histoire le compte parmi les persécuteurs des Chrétiens.

Trajan, passant par Antioche pour aller faire la guerre aux Parthes, fit amener devant lui Ignace, qui avait vu Jésus-Christ et les apôtres, et qui avait été placé par saint Jean et saint Pierre sur le siége de la première ville de Syrie. Pendant la persécution de Domitien, saint Ignace avait gouverné l'Église d'Antioche avec une grande sagesse; mais il s'affligeait profondément de n'avoir pas été trouvé digne de mourir pour Jésus-Christ. Ce qu'il n'avait pas obtenu de Domitien, il l'obtiendra de Trajan. L'antiquité chrétienne nous a conservé le dialogue entre le disciple de Jésus-Christ et l'empereur païen. « Qui est celui, dit l'empereur, quand Ignace fut en sa présence, qui ose mépriser mes ordres et persuader aux autres de se perdre? — Mon nom est Théophore, répondit Ignace (c'était ainsi qu'on le nommait, comme portant Dieu en lui). — L'Empereur: Qui est celui qui porte Dieu? — Ignace: Celui qui a Jésus-Christ dans le cœur. — L'Empereur: Tu crois donc que nous n'avons pas dans le cœur les dieux qui combattent avec nous contre nos ennemis? — Ignace: Vous vous trompez en nommant dieux les démons des gentils. Il n'y a qu'un Dieu qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent; et il n'y a qu'un seul Jésus-Christ, le fils unique de Dieu, au royaume duquel j'aspire. — L'Empereur: Tu parles de celui qui a été crucifié sous Ponce-Pilate? — Ignace: Celui qui a crucifié le péché avec son auteur, et qui met toute la nature et les démons sous les pieds de ceux qui le portent dans le cœur. »

La sentence de Trajan ne se fit pas attendre. Elle est ainsi conçue: « Nous ordonnons qu'Ignace, qui dit porter en lui le

crucifié, soit enchaîné et conduit à Rome par les soldats, pour être dévoré par les bêtes dans les spectacles donnés au peuple. »

On trouve dans Eusèbe et dans les Actes du martyre de saint Ignace des détails sur son voyage à travers la Macédoine. Il s'embarqua sur la mer Adriatique et passa dans la mer de Toscane. Arrivé à la vue de Pouzzoles, il voulait y descendre pour suivre les traces de saint Paul; mais le vent contraire l'en empêcha. Il débarque enfin à Porto, à l'embouchure du Tibre; et, de Porto, il vient à Rome. Il n'y a rien de plus touchant dans l'antiquité chrétienne que le combat entre les fidèles de Rome, accourus auprès de saint Ignace, pour l'empêcher de mourir, et saint Ignace qui n'aspirait qu'au bonheur du martyre. Saint Ignace resta inébranlable, et, conduit à l'amphithéâtre, il fut exposé aux bêtes et dévoré presque à l'instant.

Saint Ignace et saint Polycarpe sont, avec saint Clément, les premiers anneaux de la tradition de l'Église. On croit que c'est saint Polycarpe que saint Jean a voulu désigner sous le nom de l'ange de l'Église de Smyrne. Saint Ignace, quand il passa à Smyrne, trouva les fidèles conduits par son ami jusqu'à la plus haute perfection.

Il y avait plus de soixante ans que saint Polycarpe gouvernait l'Église de Smyrne, lorsqu'il fit le voyage de Rome. Saint Polycarpe désirait s'entendre avec le pape Anicet au sujet des différents usages des Églises sur la fête de la Résurrection. En Asie, on la célébrait le quatorzième jour de la lune, après l'équinoxe, au lieu qu'en Occident on ne la célébrait que le dimanche d'après. Les fêtes sont les témoignages les plus certains des événements, et l'on remarque ici que toutes les Églises célébraient la Résurrection du Sauveur. Saint Polycarpe ne put s'accorder avec le pape sur l'époque de la célébration; ils convinrent cependant qu'il ne fallait pas pour cela rompre l'unité, parce que ce n'était qu'une question de discipline. Exemple remarquable! où l'on voit que si le gouvernement de l'Église était monarchique, il n'avait rien des formes du despotisme.

Saint Anicet céda à saint Polycarpe l'honneur de consacrer l'Eucharistie. Le séjour de ce saint évêque à Rome servit à faire rentrer dans l'Église un grand nombre d'hérétiques marcionites et valentiniens. Saint Polycarpe était le chef et le premier des évêques d'Asie, et tellement révéré de tous les fidèles, qu'on ne souffrait pas qu'il ôtât sa chaussure lui-même, chacun, pour avoir le bonheur de le toucher, s'empressant de lui rendre ce service.

Saint Polycarpe était évêque depuis plus de soixante ans, lorsqu'il fut arrêté et qu'il versa son sang pour Jésus-Christ avec plusieurs fidèles de son Église.

Saint Polycarpe s'était retiré à la campagne, dans une maison peu éloignée de la ville, afin de fuir la persécution. Son occupation jour et nuit était de prier pour toutes les Églises du monde, comme il avait coutume de le faire. Peu de jours après il fut arrêté et conduit au supplice. Polycarpe paraît sur la place où le peuple était assemblé. On le présente au proconsul, qui, après lui avoir demandé son nom, l'exhorte à avoir pitié de son âge, à obéir. Il ajoute : « Rentre en toi-même, et dis : *Otez les impies !* » C'était l'acclamation en usage contre les Chrétiens. Alors le saint évêque, regardant d'un visage sévère la multitude qui était sur la place, étend la main, lève les yeux au ciel, et dit en soupirant : *Otez les impies !* témoignant le désir ardent qu'il avait de leur conversion. Le proconsul le pressait en disant : « Maudis le Christ, et je te laisserai aller. — Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et il ne m'a jamais fait de mal. Comment pourrais-je blasphémer contre celui qui m'a sauvé ? » Le proconsul lui dit : « Jure par la fortune des Césars. — Si vous ne savez pas, dit le saint évêque, qui je suis, je le dirai librement ; écoutez-le : Je suis Chrétien. Si vous voulez savoir ce que c'est qu'un Chrétien, indiquez-moi un jour, et je vous l'apprendrai. — Apprends-le au peuple. » Saint Polycarpe répond : « J'ai bien voulu vous parler, parce que nous regardons comme un devoir de rendre aux princes et aux magistrats établis de Dieu l'honneur qui leur est dû, autant que nous le pouvons faire

sans blesser notre conscience ; mais pour ces furieux, ils ne sont pas capables de m'entendre. »

Le proconsul dit : « Je t'exposerai aux bêtes, si tu ne changes. » Saint Polycarpe répond : « Faites-les venir ; car je ne puis changer du bien au mal ; mais il m'est avantageux de passer des souffrances à la parfaite félicité. — Si tu méprises les bêtes, dit le proconsul, et si tu n'obéis, je te ferai consumer par le feu. — Vous me menacez, répond saint Polycarpe, d'un feu qui ne brûle que pendant quelque temps ; mais vous ne connaissez point le feu éternel qui est réservé aux impies. Au reste, pourquoi différez-vous ? faites ce qu'il vous plaira. » Il dit ces paroles et plusieurs autres avec un visage plein de joie, en sorte que le proconsul en était surpris. Il envoya néanmoins son crieur dire trois fois au milieu de l'amphitéâtre : « Polycarpe a confessé qu'il était Chrétien. » Alors les païens et les Juifs qui étaient à Smyrne demandent qu'on l'expose aux bêtes. » C'est, s'écrient-ils, le docteur de l'Asie, le père des Chrétiens, l'ennemi de nos dieux. C'est lui qui apprend à tant d'autres à ne pas sacrifier aux dieux et à ne les pas adorer. » Comme les jeux étaient finis, et qu'on ne pouvait plus exposer aux bêtes le saint martyr, on crie qu'il le faut brûler vif. Le juge prononce aussitôt la sentence, qui est promptement exécutée. Tout le peuple court en foule prendre du bois dans les boutiques et dans les bains. Les Juifs, selon leur coutume, s'emploient avec plus d'ardeur que les autres pour construire le bûcher. Tout étant prêt, saint Polycarpe ôte sa ceinture, se dépouille de tous ses habits, et monte sur le bûcher comme sur un autel pour y être offert à Dieu et consumé comme un holocauste d'agréable odeur. On voulait l'y attacher ; mais il dit : « Laissez-moi ainsi, celui qui me donne la force de souffrir le feu me fera demeurer ferme sur le bûcher, sans qu'il soit besoin de vos clous. » On se contente donc de lui lier les mains derrière le dos. Alors regardant le ciel, il dit : « Seigneur, Dieu tout-puissant, père de Jésus-Christ, votre fils béni et bien-aimé, par qui nous avons reçu la grâce de vous connaître, Dieu des anges et des puis-

sances, Dieu de toutes les créatures et de toute la nation des justes qui marchent en votre présence, je vous rends grâces de ce que vous m'avez fait arriver à ce jour et à cette heure, où je dois entrer dans la société de vos martyrs et boire le calice de votre Christ, pour avoir part à la résurrection éternelle de l'âme et du corps dans l'incorruptibilité du Saint-Esprit. Que je sois aujourd'hui admis en votre présence avec eux comme une victime agréable. Je vous loue, je vous bénis, je vous glorifie par le pontife éternel, Jésus-Christ, votre fils, avec qui gloire soit rendue à vous et au Saint-Esprit, maintenant et dans tous les siècles. *Amen.* »

Nous avons cru devoir rapporter en grande partie cette lettre des Chrétiens de Smyrne, parce qu'elle est un des plus anciens monuments du Christianisme. Rapprochée des ouvrages des Pères, elle prouve que leurs actions étaient conformes à leurs discours, et que pour eux le précepte du sacrifice était suivi de l'exemple. On voit encore par cette lettre que les plus grands saints se faisaient un devoir de respecter les puissances de la terre, et qu'ils étaient persuadés que la mort soufferte pour Jésus-Christ leur procurerait sans aucun délai la possession du souverain bien et une vie éternellement heureuse; qu'il s'opérait quelquefois des prodiges au moment où se consommait leur martyre; que les Juifs se mêlaient aux païens quand il s'agissait de persécuter les Chrétiens, et qu'ils s'efforçaient d'empêcher qu'on ne permît aux Chrétiens d'enlever les restes des martyrs. On y apprend encore que les Chrétiens croyaient que, s'il leur était permis d'honorer les saints et de s'adresser à eux pour obtenir par leur intercession d'avoir part à la gloire dont ils jouissent, c'était à Dieu seul qu'ils offraient leurs vœux et leurs prières, et qu'ils ne devaient adorer que le fils unique de Dieu; qu'ils révéraient les reliques des martyrs, qu'ils les conservaient *comme des pierres précieuses*, et qu'ils s'assemblaient au lieu où ils les avaient renfermées pour y célébrer le jour de la fête du saint auquel elles appartenaient. A la fin de cette lettre, les Chrétiens de Smyrne rendent gloire aux trois personnes de la Sainte-Trinité en ces

termes : « Unissons-nous aux apôtres et à tous les justes de l'Église du ciel et de l'Église de la terre, et bénissons tous d'une seule voix Dieu le père tout-puissant, bénissons Jésus-Christ, notre Seigneur, le sauveur de nos âmes, le maître de nos corps et le pasteur de l'Église universelle; bénissons le Saint-Esprit, par qui toutes choses nous ont été révélées. »

En ce même temps vivait Papias, évêque d'Hiéraple, en Phrygie, disciple de Jean et prêtre d'Éphèse. Il n'avait pas vu les apôtres, mais leurs disciples et quelques-uns des disciples du Seigneur, et il recherchait soigneusement toutes les traditions.

S'il trouvait quelqu'un qui eût vécu avec les apôtres, il l'interrogeait avec empressement : « Que disaient André, Pierre, Philippe, Thomas, Jacques, Jean, Mathieu et les autres disciples du Seigneur? Persuadé comme je l'étais, ajoute-t-il, que les hommes qui avaient vu les anciens m'instruiraient mieux de vive voix que je ne l'aurais pu faire moi-même par la lecture de tous les livres. »

La persécution commencée à Antioche s'étendit bientôt dans tout l'empire.

Une foule de martyrs versèrent leur sang pour Jésus-Christ. Siméon, évêque de Jérusalem, le fils de Cléophas et de Marie, cousin-germain de Jésus-Christ, fut compris dans la persécution excitée sous l'empereur Trajan. Il avait cent vingt ans, et il déploya un courage et une force extraordinaires. Il fut attaché à une croix. Il avait succédé à saint Jacques.

Saint Onésime, évêque d'Éphèse, disciple de saint Paul, fut chargé de chaînes, conduit à Rome à la même époque, et lapidé. En treize ans, il y eut sept évêques de Jérusalem : l'évêque Juste, Zachée, Tobie, Benjamin, Jean, Matthias et un second Benjamin, qui furent tous emportés par la persécution.

Symphorose, un peu plus tard, rappelle la mère des Machabées et meurt avec ses sept enfants. Félicité, avec ses sept fils, donne le même exemple. Publius, préfet de Rome, employa les flatteries et les menaces pour vaincre sa résolution; mais elle demeura inébranlable. Il la fit amener dans la place de Mars avec ses fils. Cette femme étonnante se tourne vers

eux et leur dit : « Jetez les yeux au ciel, mes enfants; là Jésus-Christ nous attend avec ses saints. Demeurez fidèles dans son amour, et combattez courageusement pour le salut de vos âmes. » Le préfet la fait frapper et lui dit : « Vous êtes bien hardie de donner de semblables conseils devant moi, malgré les ordres de l'empereur! » Puis il appelle l'un après l'autre ses sept enfants, qui, tous, confessent généreusement la foi. Ils périrent par différents supplices.

Ainsi se renouvelaient les exemples de courage donnés autrefois par les Régulus, les Mucius-Scévola, les Clélie! Ainsi, au milieu de la corruption de l'empire, on voyait renaître les héroïques vertus des premiers Romains; mais que leur principe était différent! Ce principe n'était plus l'ambition, la vaine gloire; mais l'amour de Dieu, le désir du ciel.

On voit aussi, par le courage que les femmes déployaient, le changement prodigieux qui s'opérait dans ce sexe animé par l'exemple de Marie. Et quelle merveille que ce changement, quand on songe que le vice chez les femmes païennes n'avait pas de frein, que la fureur des spectacles avait mis à la mode la plus grande licence, et qu'à cette époque un empereur qui voulait réformer les mœurs trouva trois mille accusations d'adultère inscrites sur les rôles!

La religion faisait donc ce que la philosophie, sur le trône, ne pouvait obtenir.

Pline le jeune, nommé consul dans la première année du second siècle, fut envoyé dans le Pont et la Bithynie en qualité de proconsul. Il y trouva tant de Chrétiens, qu'il consulta l'empereur sur ce qu'il devait faire par rapport à eux. Voici la lettre de Pline à Trajan :

Pline à l'empereur Trajan.

« Je me suis fait un devoir, seigneur, de vous consulter sur tous mes doutes ; car qui peut mieux que vous me guider dans mes incertitudes ou éclairer mon ignorance? Je n'ai jamais assisté aux informations contre les Chrétiens ; aussi j'ignore à

quoi et selon quelle mesure s'applique ou la peine ou l'information. Je n'ai pas su décider s'il faut tenir compte de l'âge, ou confondre dans le même châtiment l'enfant et l'homme fait; s'il faut pardonner au repentir, ou si celui qui a été une fois Chrétien ne doit pas trouver de sauve-garde à cesser de l'être; si c'est le nom seul, fût-il pur de crime, ou les crimes attachés au nom, que l'on punit. Voici toutefois la règle que j'ai suivie à l'égard de ceux que l'on a déférés à mon tribunal comme Chrétiens. Je leur ai demandé s'ils étaient Chrétiens. Ceux qui l'ont avoué, je leur ai fait la même demande une seconde et une troisième fois, et les ai menacés du supplice. Quand ils ont persisté, je les y ai envoyés. Car, de quelque nature que fût l'aveu qu'ils faisaient, j'ai pensé qu'on devait punir au moins leur opiniâtreté et leur inflexible obstination. J'en ai réservé d'autres, entêtés de la même folie, pour les envoyer à Rome; car ils sont citoyens romains. Bientôt après, les accusations se multipliant, selon l'usage, par l'attention qu'on leur donnait, le délit se présenta sous un plus grand nombre de formes. On publia un écrit sans nom d'auteur, où l'on dénonçait nombre de personnes qui nient être ou avoir été attachées au Christianisme. Elles ont, en ma présence, et dans les termes que je leur prescrivais, invoqué les dieux, et offert de l'encens et du vin à votre image, que j'avais fait apporter exprès avec les statues de nos divinités; elles ont même prononcé des imprécations contre le Christ : c'est à quoi, dit-on, l'on ne peut jamais forcer ceux qui sont véritablement Chrétiens. J'ai donc cru qu'il les fallait absoudre. D'autres, déférés par un dénonciateur, ont d'abord reconnu qu'ils étaient Chrétiens, et se sont rétractés aussitôt, déclarant que véritablement ils l'avaient été, mais qu'ils ont cessé de l'être, les uns depuis plus de trois ans, les autres depuis un plus grand nombre d'années, quelques-uns depuis plus de vingt ans. Tous ont adoré votre image et les statues des dieux. Tous ont chargé le Christ de malédictions. Au reste, ils assuraient que leur faute ou leur erreur n'avait jamais consisté qu'en ceci : Ils s'assemblaient à jour marqué avant le lever du soleil; ils chan-

taient tour à tour des vers à la louange du Christ, comme d'un dieu; ils s'engageaient par serment, non à quelque crime, mais à ne point commettre de vol, de brigandage, d'adultère, à ne point manquer à leur promesse, à ne point nier un dépôt: après cela ils avaient coutume de se séparer, et se rassemblaient de nouveau pour manger des mets communs et innocents. Depuis mon édit, ajoutaient-ils, par lequel, suivant vos ordres, j'avais défendu les associations, ils avaient renoncé à toutes ces pratiques. J'ai jugé nécessaire, pour découvrir la vérité, de soumettre à la torture deux femmes esclaves qu'on disait initiées à leur culte: mais je n'ai rien trouvé qu'une superstition ridicule et excessive. J'ai donc suspendu l'information pour recourir à vos lumières: l'affaire m'a paru digne de réflexion, surtout par le nombre des personnes que menace le même danger. Une multitude de gens de tout âge, de tout ordre, de tout sexe, sont et seront chaque jour impliqués dans cette accusation. Ce mal contagieux n'a pas seulement infecté les villes, il a gagné les villages et les campagnes. Je crois pourtant que l'on y peut remédier et qu'il peut être arrêté. Ce qu'il y a de certain, c'est que les temples, qui étaient presque déserts, sont fréquentés; et que les sacrifices, longtemps négligés, recommencent. On vend partout des victimes qui trouvaient auparavant peu d'acheteurs. De là on peut juger combien de gens peuvent être ramenés de leur égarement, si l'on fait grâce au repentir. »

Trajan se contenta de faire cette singulière réponse, « qu'on ne rechercherait pas les Chrétiens, mais qu'on les punirait s'ils étaient dénoncés et convaincus d'être Chrétiens. » Cette décision n'arrêta pas l'effusion du sang chrétien. La persécution continuait, tandis que l'empereur poursuivait le cours de ses exploits; car il eut presque toujours à combattre pendant les vingt années de son règne: il fit rentrer les nations barbares dans l'obéissance, soumit les deux Arabies, l'Arménie, le vaste royaume des Parthes, et pénétra dans l'Inde aussi loin qu'Alexandre.

Avant de mourir, il avait adopté Adrien. Ce prince eut pres-

que toujours aussi les armes à la main; il triompha des Sarmates, des Roxelans, des Alains, des Massagètes, des Ibériens et des Juifs. Ces derniers appelaient alors sur eux l'attention publique.

Le contraste des mœurs des Chrétiens avec les mœurs des Romains n'est pas le seul en effet qui dût frapper les esprits. Les Juifs, abandonnés par l'esprit de Dieu, se révoltaient sans motif et sans prudence, et attiraient sur eux des châtiments terribles. Ils étaient opprimés, mais ils méritaient leur sort, tandis qu'on ne pouvait rien reprocher aux Chrétiens exposés aux mêmes persécutions. Aussi, pendant que les Juifs se faisaient remarquer par leur fureur, les Chrétiens se faisaient reconnaître à leur patience. Les malheurs qui arrivaient aux Juifs et leurs révoltes continuelles à cette époque encore prouvent qu'ils attendaient le Messie, puisque le premier imposteur avait le pouvoir de les soulever; et d'un autre côté comment expliquer, sans le crime du déicide, les désastres qui pesaient sur eux, puisqu'ils n'avaient jamais été plus éloignés de l'idolâtrie et plus fidèles observateurs de leur loi? Pendant quelques années, convaincus que le temple allait être relevé, quelques prêtres juifs se cachèrent dans Jérusalem. Le chef du collége des prêtres de la Palestine fut alors le patriarche des Juifs dispersés. Mais Dieu détruisit bientôt cette dernière illusion. Trajan, avant sa mort, fit marcher des troupes contre la Judée, et Adrien, qui lui succéda, appela contre eux Jules-Sévère de la Grande-Bretagne. Le chef de la révolte était Barcochébas (fils de l'Étoile), qui se prétendait le Messie. Les Romains détruisirent cinquante forteresses et neuf cent quatre-vingt-cinq bourgades. Cinq cent quatre-vingt mille hommes furent tués, le reste vendu et transporté en Égypte, et la Judée réduite en solitude. Depuis ce temps-là, il fut défendu aux Juifs d'entrer à Jérusalem et même de la regarder de loin. La ville se nomma Ælia, d'un nom d'Adrien; sur une des portes, on mit un pourceau de marbre, animal immonde chez cette nation; et comme Adrien détestait autant les Chrétiens que les Juifs, il fit placer une idole de Jupiter à l'endroit même où

ressuscita Jésus-Christ, et une Vénus de marbre au calvaire de Golgotha.

C'est sous Adrien que la religion commence à élever la voix pour se défendre. Cet empereur eut quelque égard aux apologies de Quadrat, évêque d'Athènes, et d'Aristide, philosophe chrétien, et aux représentations de quelques gouverneurs. Quadrat était évêque d'Athènes et disciple des apôtres. Il ne nous reste qu'un passage de cette apologie, qu'il remit lui-même à l'empereur Adrien, pour montrer la différence des miracles de Jésus-Christ et des prestiges des imposteurs. Il disait :

« Les œuvres de notre Sauveur demeuraient toujours, car elles étaient vraies. Les malades guéris, les morts ressuscités, n'ont pas seulement paru guéris et ressuscités, ils sont restés tels; et non-seulement pendant que le Sauveur était sur la terre, mais ils sont demeurés longtemps après qu'il s'est retiré, et quelques-uns d'entre nous les ont vus. » Il ne nous reste que ce passage de l'apologie de Quadrat, et nous n'avons rien de celle qu'Aristide, philosophe athénien, écrivit peu de temps après.

C'est vers cette époque que Celse, philosophe épicurien, publia un livre contre le judaïsme et le christianisme, intitulé : *Discours sur la vérité*. Ce livre a été réfuté dans le siècle suivant par Origène.

Sérénius Granianus, proconsul d'Asie, ayant représenté à l'empereur combien il était injuste de faire mourir tant d'innocents à cause du nom qu'ils portaient, Adrien écrivit à plusieurs gouverneurs de province et à Minutius Fundanus, proconsul d'Asie : « J'ai reçu la lettre de l'illustre Sérénius Granianus, à qui vous avez succédé. Je ne suis pas d'avis de laisser la chose sans examen, afin qu'il n'y ait pas de trouble et que l'on ne donne pas occasion aux calomnies. Si donc ceux qui se plaignent des Chrétiens veulent les accuser devant votre tribunal, qu'ils prennent cette seule voie et non pas celle de vagues accusations. Si leurs accusateurs prouvent dans un tribunal régulier que les Chrétiens font quelque chose contre les

lois, en ce cas jugez selon ce que mérite la faute. Mais si quelqu'un les calomnie, ayez soin de faire justice du calomniateur. » Cette lettre rallentit, mais ne fit pas cesser entièrement la persécution, parce qu'il restait une foule de prétextes pour accuser les Chrétiens. Sous Adrien eut lieu le martyre du pape saint Télesphore. C'est alors que parurent plusieurs hérétiques, Saturnin, Basilide et Carpocras, disciples de Ménandre, disciple de Simon le magicien. Saturnin était d'Antioche et enseignait en Syrie; Basilide était d'Alexandrie et enseignait en Égypte; Carpocras suivait à peu près la doctrine de Basilide. Tous les sectateurs de ces hérétiques se donnaient le nom de gnostiques. La communauté des biens et des femmes fut prêchée ouvertement par Épiphane, fils de Carpocras. Toutes les calomnies répandues alors contre les Chrétiens venaient de la conduite de ces hérétiques, que les païens confondaient avec les disciples de Jésus-Christ.

Bientôt après survint la mort d'Adrien, atteint d'un flux de sang. Il demanda plusieurs fois du poison ou une épée. Il fit venir un barbare dont il se servait dans ses chasses, et voulut lui persuader de lui donner la mort. Mais le barbare s'enfuit au moment d'accomplir l'ordre de l'empereur. Enfin Adrien rompit la diète que les médecins lui avaient ordonnée, et il mourut. Il avait régné vingt-un ans et en avait vécu soixante-deux. Dissolu et cruel, d'une grande force de tempérament, il faisait à pied ses voyages dans toutes les provinces de l'empire. C'est lui qui fit élever un mur de quatre-vingt mille pas entre l'Écosse et l'Angleterre, pour empêcher les courses des barbares.

Les limites de l'empire étaient, sous Auguste, à l'occident, l'Océan atlantique; le Rhin et le Danube au nord; l'Euphrate à l'orient; et vers le midi, les sables de l'Arabie et de l'Afrique. Agricola avait ajouté la Bretagne à l'empire, et Trajan la Dacie. Ce dernier parcourut en vainqueur les bords du Tigre, et navigua le premier sur le golfe Persique. Les rois du Bosphore, de Colchos, d'Ibérie, d'Albanie et des Parthes tinrent leurs diadèmes de lui; et l'Arménie, la Mésopotamie et l'Assyrie

devinrent des provinces romaines. Ces empereurs, si fiers alors de leurs conquêtes, ne faisaient que préparer les voies à d'autres conquérants, les successeurs de Pierre, qui devaient porter bien plus loin la domination spirituelle de leur maître.

Adrien abandonna les conquêtes de Trajan, et le cours de l'Euphrate fut, comme sous Auguste, la frontière de l'empire.

Le règne d'Adrien ne fut qu'un voyage continuel, tandis que, pendant les vingt-trois années de son règne, Antonin resta paisiblement en Italie; et Rome et Lanuvie, sa maison de campagne, partagèrent toute sa vie. La paix maintenue au dehors, sous les règnes d'Adrien et d'Antonin, servit à répandre le Christianisme, parce qu'elle permit à tous les hommes de suivre ses progrès et d'étudier ses préceptes.

Les combats de Marc-Aurèle contre les barbares n'empêchèrent pas ce mouvement des esprits.

Pendant sept siècles, le monde n'avait été occupé que des guerres civiles de la république romaine et de ses conquêtes. Le projet de subjuguer l'univers fut abandonné par Auguste, au moment où le véritable roi de la terre allait régner spirituellement par la parole.

Il importe de remarquer que, durant deux cent vingt ans qui s'écoulèrent d'Auguste à Commode, l'empire fut tranquille. Caligula et Domitien furent assassinés dans leur palais, mais l'agitation ne s'étendit pas hors de Rome. L'orage qui s'éleva à la mort de Néron fut bientôt dissipé. Les deux siècles qui suivirent la mort d'Auguste ne furent ni ensanglantés par des guerres civiles, ni troublés par des révolutions. L'univers respirait et put être attentif à la grande révolution morale qui s'opérait, et aux combats soutenus par les disciples de Jésus-Christ.

Le contraste des mœurs païennes et des mœurs chrétiennes brillait donc à tous les yeux; et tandis que les successeurs des apôtres montraient à la terre le spectacle de toutes les vertus, le sénat déifiait ses empereurs, et, par ses décrets les plaçait dans le ciel. Cette profanation légale n'excitait aucun

murmure chez des peuples abrutis par le polythéisme. Domitien pouvait bien, en effet, se trouver, sans rougir, entre Jupiter et Mercure.

Adrien, sophiste ridicule, tyran jaloux de son autorité, qui avait fait mourir, au commencement de son règne, quatre sénateurs consulaires, ses ennemis personnels, parce qu'ils avaient paru dignes de la pourpre impériale, fut placé au rang des dieux. On connaît sa passion pour Antinoüs. Il l'avait déifié; et les médailles, les statues, les temples, les villes, consacrés à Antinoüs, sont la honte d'Adrien. Au reste, comme le remarque un historien qui n'est pas suspect de prévention favorable au Christianisme [1], des quinze premiers Césars, Claude est le seul dont les amours n'aient pas fait rougir la nature.

Antonin, appellé le pieux, adopté par Adrien, avait gouverné l'empire de son cabinet, et adopta Marc-Aurèle.

C'est sous ces princes, appelés philosophes, que le sang chrétien coula à grands flots dans toutes les contrées de l'Asie, dans l'Afrique et surtout daus les Gaules, à Lyon, à Vienne, à Autun, à Dijon, à Tournus, à Châlons, dans la Bresse et jusque sur les bords du Rhin et de l'Escaut.

Antonin voulut empêcher les persécutions contre les Chrétiens; mais le paganisme, qui se sentait mourir, fit des efforts étonnants pour surmonter les dispositions particulières de l'empereur. Saint Justin, dont la première apologie fut adressée à Antonin, fait de l'état de l'Église à cette époque un tableau qui prouve combien les Chrétiens ont souffert sous ce règne. Cette apologie commence ainsi : « A l'empereur Tite Ælius Antonin, pieux, Auguste; à son fils très-véridique et philosophe; à Lucien, philosophe, fils de Lucien par la naissance, et d'Antonin par l'adoption, prince ami des lettres; à la vénérable assemblée du sénat et au peuple romain tout entier; au nom de ceux qui, parmi tous les hommes, sont le plus injustement haïs et persécutés; moi, l'un d'eux, Justin,

[1] Gibbon.

fils de Priscus, je présente ce discours. » C'est dans cette apologie qu'on trouve ce trait sublime : « Vous pouvez nous faire mourir, mais vous ne pouvez pas nous nuire. » Accusé d'esprit de sédition, Justin répondait par ces mots de l'Évangile : « Rendez à César ce qui est à César ! Oui ; nous vous obéissons avec joie, nous vous reconnaissons pour empereur, et nous demandons en même temps à Dieu qu'il vous accorde la sagesse avec l'empire. »

L'orateur trace ensuite la peinture des premières assemblées du Christianisme, « où la vieillesse, dit un écrivain moderne, était un sacerdoce, où l'égalité régnait avec la vertu, où les cérémonies étaient simples et la morale sublime. » Nous ne parlerons pas ici des ouvrages de ce grand homme, ni de son martyre ; nous renvoyons le lecteur à la notice qui lui est consacrée et que l'on trouvera à la tête de ses œuvres. Saint Justin scella de son sang la foi qu'il a si bien su défendre. La persécution ne cessa pas, car Athénagore, philosophe d'Athènes, adressa à Marc-Aurèle une nouvelle apologie du Christianisme. « [illegible] son t les préceptes dans lesquels nous sommes nourris, s'écrie ce philosophe chrétien ? Je vous le dis, aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous persécutent, afin d'être les enfants du Père céleste qui fait luire son soleil sur les méchants et sur les bons. » Méliton, évêque de Sardes, en Lydie, suivit le même exemple, ainsi que saint Claude Apollinaire, évêque d'Hiéraple. Saint Théophile, évêque d'Antioche, détruit aussi avec beaucoup d'art, dans ses trois livres à Aulique, tout ce que les païens objectaient contre la religion chrétienne, et il en expose la doctrine avec une admirable clarté.

Alors parut l'hérésiarque Valentin. Il ne manquait ni d'esprit, ni d'éloquence, et il avait aspiré à l'épiscopat ; mais parce qu'on lui préféra un martyr, il attaqua l'Église. Il avait étudié la philosophie platonicienne. Mêlant la doctrine des idées et les mystères des nombres avec la théogonie d'Hésiode et l'évangile de saint Jean, le seul qu'il recevait, il se fit une religion comme celle de Basilide et des gnostiques, dont ses

disciples prirent aussi le nom. C'était ainsi que s'appelaient tous ceux qui se prétendaient plus éclairés que le reste des fidèles. Les gnostiques disaient que les catholiques, qu'ils traitaient d'ignorants, ne pouvaient être sauvés que par la foi simple et les œuvres; que les charnels ne pouvaient jamais l'être, mais que les spirituels, et ils étaient tous de ce nombre, étaient bons par nature, et qu'ils seraient sauvés, quoi qu'ils pussent faire. On reconnaît dans tous ces systèmes les émanations des Chaldéens, les deux principes de Zoroastre, la doctrine des idées, la science des nombres et les visions de la théurgie.

Cerdon vint aussi à Rome sous le pape Hygin, tantôt enseignant son hérésie en secret, tantôt revenant à l'Église et faisant pénitence en apparence. Il établissait deux dieux, l'un bon et l'autre mauvais. Le mauvais était le créateur du monde et l'autre de la loi; le bon était le père du Christ. Il admettait la résurrection de l'âme et non celle du corps, et ne recevait que l'évangile de saint Luc.

Antonin, après avoir gouverné l'empire, laissa deux fils adoptifs, Marc-Aurèle et Lucius Verus.

La persécution s'alluma avec un extrême fureur contre les Églises, sous Marc-Aurèle, malgré la peste, fléau vengeur envoyé par Dieu qui se répandit de l'Orient en Occident, et qui ravagea pendant plusieurs années toutes les provinces de l'empire.

C'est alors qu'eut lieu le martyre des Chrétiens de Lyon. Saint Pothin, évêque de cette ville, périt à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Saint Epipode et saint Alexandre, unis dès leur plus tendre enfance, et qui ne vivaient que pour s'exciter à toutes les vertus, moururent en confessant Jésus-Christ de la manière la plus héroïque: « Il ne faut pas, disait le gouverneur à Épipode, que tu périsses par opiniâtreté. Nous adorons les dieux immortels que tous les peuples et les princes mêmes honorent; nous honorons les dieux par la joie, les festins, la musique, les jeux, les divertissements. Vous adorez un homme crucifié, à qui on ne peut plaire en jouissant de tous ces biens;

il rejette la joie, il aime les jeûnes et la chasteté stérile, et condamne le plaisir. Quel bien nous peut faire celui qui n'a pu se garantir de la persécution des plus misérables des hommes? Je te le dis, afin que tu abandonnes une vie aussi austère, pour jouir du bonheur de ce monde avec la joie qui convient à ton âge.

« Je ne me laisse pas toucher à cette feinte et cruelle compassion, répond Épipode. Vous ne savez pas que Jésus-Christ, notre Seigneur éternel, est ressuscité après avoir été crucifié, comme vous le dites, et par un mystère ineffable, étant homme et Dieu tout ensemble, il a ouvert aux siens le chemin de l'immortalité. Êtes-vous assez aveugles pour ignorer que l'homme est composé de deux substances, d'une âme et d'un corps? Chez nous, l'âme commande, le corps obéit. Les infamies que vous commettez en l'honneur de vos démons donnent du plaisir au corps et tuent les âmes. Pour nous, nous faisons la guerre au corps en faveur de l'âme. Vous, après vous être rassasiés de plaisirs comme les bêtes, vous ne trouverez à la fin de cette vie qu'une triste mort. Nous, quand vous nous faites périr, nous entrons dans une vie éternelle. »

Le juge, irrité de cette réponse, le fait frapper sur la bouche. Épipode, ayant les dents brisées, disait : « Je confesse que Jésus-Christ est Dieu avec le Père et le Saint-Esprit; il est juste que je rende mon âme à celui qui m'a créé et qui m'a racheté. Ce n'est pas perdre la vie, c'est la changer en une meilleure. » Outré par ces paroles, le juge le fait pendre au chevalet, et deux licteurs viennent de deux côtés pour le déchirer avec les ongles de fer. Alors s'élève un cri terrible de la multitude, qui demande qu'on le lui abandonne pour l'accabler d'une grêle de pierres ou le mettre en pièces, car le juge n'allait pas assez vite à son gré. Celui-ci craignit qu'elle n'en vînt à une sédition et ne perdît le respect de sa dignité; et, pour prévenir le mal, il fit éloigner le martyr de son tribunal, et lui fit couper la tête.

Après un jour d'intervalle, le gouverneur ordonne qu'on amène Alexandre devant lui. « Tu peux encore profiter de

l'exemple des autres, lui dit-il, car nous avons tellement poursuivi les Chrétiens, que tu es presque le seul qui reste.» Alexandre : « Je rends grâces à Dieu de ce que vous m'encouragez par l'exemple des autres martyrs. Vous vous trompez, le nom chrétien ne peut être éteint. Dieu l'a établi sur des fondements si solides, qu'il se conserve par la vie des hommes et qu'il s'étend par leur mort. Je suis Chrétien et l'ai toujours été, et le serai pour la gloire de Dieu. » Le gouverneur ordonne qu'il soit frappé par trois bourreaux qui se succédaient l'un à l'autre, et, le voyant inébranlable, il le condamne à mourir en croix. Les exécuteurs le prennent, lui étendent les bras et l'attachent ; mais il ne souffrit pas longtemps : car son corps était tellement déchiré, qu'à travers ses côtes décharnées on voyait ses entrailles à découvert. C'est en invoquant Jésus-Christ de sa voix mourante qu'il expira. Comme les gentils empêchaient la sépulture des martyrs, les Chrétiens dérobèrent les corps de ces deux saints et les cachèrent près de la ville, au fond d'une vallée arrosée d'eaux abondantes et couverte d'arbres. Ce lieu devint ensuite célèbre par la piété des fidèles et par des miracles [1]. C'est à la même époque que saint Symphorien fut martyrisé à Autun. Comme on le conduisait hors de la ville pour l'exécuter, sa mère lui criait du haut des murailles : « Mon fils, mon cher fils Symphorien, souvenez-vous du Dieu vivant ; élevez votre cœur au Ciel, et pensez à celui qui y règne. On ne vous ôte pas aujourd'hui la vie, on ne fait que la changer pour vous en une meilleure. »

La persécution s'arrêta, grâce à la protection visible du Ciel. L'armée de Marc-Aurèle, dans la guerre contre les Marcomans, allait périr de soif, lorqu'une pluie abondante, obtenue par les prières des soldats d'une légion nommée la légion fulminante, tomba tout à coup du côté des Romains et vint réparer leur forces ; tandis qu'une grêle mêlée de feu foudroyait leurs ennemis. C'est l'empereur lui-même qui rend

[1] Nous empruntons ces détails à la lettre sur les martyrs de Lyon.

témoignage de ce fait dans un édit publié à cette occasion. Après avoir rapporté que c'est aux prières des pieux soldats de son armée qu'il est redevable de la victoire signalée remportée sur les ennemis de l'empire, il défend d'accuser désormais les Chrétiens à cause du nom qu'ils portaient.

Marc-Aurèle avait adopté, dès l'âge de douze ans, le système des stoïciens, qui apprenait à soumettre son corps à son esprit, à faire usage de sa raison pour dominer ses passions, à considérer la vertu comme le bien suprême, le vice comme le seul mal, et tous les objets extérieurs comme des choses indifférentes; mais cette philosophie ne donnait nullement la force de pratiquer ce qu'elle enseignait. C'était une illusion que l'esprit du mal cherchait à opposer au Christianisme; car Dieu ne voulait pas seulement mettre les Chrétiens en regard des tyrans les plus exécrables, il voulait encore qu'on pût les comparer à des empereurs philosophes, à des hommes qu'on appelait vertueux.

Il faut remarquer à cette époque un grand changement amené par le Christianisme. Avant l'apparition de Jésus-Christ dans l'univers, la philosophie se réfugiait dans l'athéisme, et la vertu dans le suicide: sous Antonin et Marc-Aurèle, la philosophie croit en un seul Dieu et invoque la patience et l'humilité. César avait déclaré au milieu du sénat que tout finissait avec la vie, que l'âme et le corps s'anéantissaient à la fois, et qu'il n'y avait au delà du tombeau ni joie, ni supplice. Caton s'était donné la mort après avoir lu le *Phédon*. Épictète, philosophe du second siècle, fait consister toute la vertu dans la patience.

Marc-Aurèle, dans ses ouvrages, est rempli d'onction, tandis que Zénon, qui écrivait avant le Christianisme, ne prêchait que l'insensibilité. « Vous aimerez les autres, dit ce prince, si vous pensez que vous êtes leurs frères; que c'est par ignorance et malgré eux qu'ils font des fautes, et que dans peu vous mourrez tous. » C'est là un langage évidemment emprunté aux Chrétiens. « Le stoïcisme ne nous a donné qu'un Épictète, dit Voltaire, et la philosophie chrétienne forme des milliers d'Épic-

tête qui ne savent pas qu'ils le sont, et dont la vertu est poussée jusqu'à ignorer leur vertu même. »

Marc-Aurèle porta la guerre en Germanie. Les barbares, vaincus, faisaient la paix et recommençaient la guerre dès qu'ils avaient réparé leurs pertes. On pouvait prévoir dès lors qu'ils extermineraient les Romains ou qu'ils seraient eux-mêmes exterminés.

Domptés par Trajan, calmés par les concessions d'Adrien et par l'ascendant d'Antonin, ils se soulevèrent de toutes parts contre Marc-Aurèle : à l'orient, les Parthes; à l'occident, les Maures et les Bretons; au midi, les Bucoles de l'Égypte; au nord, les nations qui s'étendent de la Batavie au Pont-Euxin. Les Alpes se couvrirent de bataillons ennemis, une armée romaine fut anéantie en Arménie, les Parthes se rendirent maîtres d'une partie de la Cappadoce et de la Syrie; et les Maures, en possession de la Bétique et de la Lusitanie, étaient sur le point de subjuguer le reste de l'Espagne. L'Égypte, la Grande-Bretagne, la Gaule séquanaise révoltées; les Cattes dans la Rhétie; les Marcomans, les Quades, les Suèves, les Lombards, les Vandales, les Sarmates et les Alains pénétrant jusque dans la Vénétie, voilà le tableau que présentait l'empire quand Marc-Aurèle monta sur le trône. Les persécutions de l'Église commençaient à attirer la vengeance du Ciel, et déjà les Chrétiens annonçaient à Rome, qui versait le sang des martyrs, le sort de Jérusalem coupable d'avoir répandu le sang de Jésus-Christ, le premier des martyrs.

C'est dans ce siècle que la puissance romaine, parvenue au faîte de la grandeur, commença de pencher vers sa ruine : on la verra, dans la suite de nos tableaux historiques, décliner, depuis Trajan et les Antonins, jusqu'à la destruction de l'empire d'Occident par les Germains et les Scythes, dont les descendants forment aujourd'hui les nations civilisées de l'Europe.

« Marc-Aurèle, dit Gibbon, ne pouvait imaginer qu'il se trompât en se livrant aux mouvements de son cœur. Il était sans cesse entouré de ces hommes dangereux qui savent déguiser leurs passions et étudier celles du souverain, et qui,

paraissant devant lui revêtus du manteau de la philosophie, obtenaient des honneurs et des richesses en affectant de les mépriser. Son indulgence excessive pour son frère, sa femme et son fils passa les bornes de la vertu. L'exemple que donnèrent les vices de cette famille et leurs suites funestes firent les malheurs de l'état. Marc-Aurèle fut insensible aux désordres de Faustine; il éleva plusieurs de ses amants à des emplois considérables, et il la fit déclarer déesse par le sénat et représenter dans les temples avec les attributs de Junon et de Cérès. Les jeunes gens avaient ordre de s'y rendre le jour de leur mariage et d'offrir leurs vœux aux autels de cette singulière divinité. » Et voilà le plus sage des empereurs de Rome jugé par l'incrédule Gibbon!

Antonin avait été religieux observateur de toutes les cérémonies du paganisme de Rome. Mais Marc-Aurèle adopta toutes les superstitions de son peuple et des autres nations; il croyait aux présages, aux songes : les païens eux-mêmes se moquaient de sa crédulité. On conserve encore un distique où les bœufs blancs souhaitent qu'il ne revienne pas victorieux, de peur qu'il n'extermine leur race.

Marc-Aurèle ne fit rien pour changer la constitution despotique de Rome, qui allait livrer l'empire à Commode, Commode qui devait surpasser en cruauté Tibère, Caligula, Claude, Néron, Domitien et Vitellius.

Marc-Aurèle partagea la dignité impériale avec son fils, à peine sorti de l'enfance, et qui annonçait tous les vices. Les délations se multiplièrent sous ce prince, qui avait commencé à régner à dix-neuf ans, et dont la cruauté fut la passion dominante.

Tout amenait l'agonie de l'empire : les esclaves brisaient leurs fers et ravageaient les villes les plus riches. On vendait publiquement les dignités de consul, de patricien et de sénateur. La peste et la famine vinrent mettre le comble aux calamités de Rome. Dion assure que, pendant longtemps, il mourut par jour dans cette ville deux mille personnes. Tandis que Commode laissait flotter les rênes de l'empire entre les mains

de ses favoris, il n'estimait de la puissance souveraine que la liberté de pouvoir se livrer à tous les excès. Il passait sa vie dans un sérail rempli de trois cents femmes célèbres par leur beauté, et d'un pareil nombre de jeunes garçons de tout rang et de tout état. Les anciens historiens n'ont point rougi de décrire avec une certaine étendue ces scènes honteuses qui révoltent la nature. Commode employait dans les plus viles occupations les moments qui n'étaient pas consacrés à la débauche. Sa seule science consistait à lancer le javelot et à tirer de l'arc, et les courtisans ne manquaient pas de lui dire que c'était par la défaite du lion de Némée et par la mort du sanglier d'Érimanthe qu'Hercule avait mérité d'être mis au rang des dieux. Aussi Commode s'appela l'Hercule romain. La massue et la peau de lion étaient près de son trône, et on lui éleva des statues où il était représenté dans l'attitude et avec les attributs de ce dieu.

Commode descendait dans l'arène parmi les gladiateurs, et souvent il blessa mortellement plusieurs de ces malheureux. Enfin sa cruauté lui devint funeste. Il fut empoisonné par Marcia, sa favorite, et étranglé par un lutteur de profession.

Si l'on n'appercevait pas alors les barbares dans le lointain, et les vertus des Chrétiens, qui brillaient d'autant plus que les vices des empereurs étaient plus grands, on ne comprendrait rien à l'histoire du monde à cette époque.

Pertinax, fils d'un charpentier, est nommé empereur par les conjurés qui avaient assassiné Commode. Il était resté seul des amis et des ministres de Marc-Aurèle, et lorsqu'on vint l'éveiller au milieu de la nuit pour lui apprendre que le chambellan et le préfet du prétoire l'attendaient, il crut qu'il allait subir la mort. On lui apportait la couronne. Les prétoriens et le sénat le proclamèrent le 1er janvier 193. Son règne, qu'il voulut marquer par d'utiles réformes, ne fut pas de longue durée. Trois mois n'étaient pas écoulés depuis la mort de Commode, que les prétoriens entrent dans le palais pour le tuer. Il se présente courageusement devant eux, mais un barbare lui porte le premier coup, et sa tête est portée en triomphe au

bout d'une lance jusque dans le camp des prétoriens, à la vue d'un peuple consterné.

Nous allons voir maintenant quinze mille prétoriens décider du sort de l'empire. Auguste les avait institués et Tibère les plaça dans un camp fortifié qui dominait toute la ville. Ils ne tardèrent pas à comprendre que la personne de l'empereur, l'autorité du sénat, le trésor public et le sort de l'empire étaient entre leurs mains. Après le meurtre de Pertinax, les prétoriens coururent sur les remparts et annoncèrent à haute voix que l'univers romain serait adjugé dans une vente publique au dernier enchérisseur.

Didius Julianus, sénateur opulent, propose quatre mille six cent livres par chaque soldat; Sulpicianus, gendre de Pertinax, n'en avait offert que trois mille six cent quatre-vingts. Les portes du camp s'ouvrent devant Julianus, il est revêtu de la pourpre et reçoit le serment de fidélité des troupes. Du camp il se rend au sénat, vante la liberté de son élection : toute l'assemblée lui répond par des acclamations, exaltant son bonheur et celui de Rome, et il est revêtu des marques de la dignité impériale et conduit au palais, où il peut voir en entrant le corps sanglant de Pertinax. On lui donne une fête, et il joue aux dés bien avant dans la nuit et assiste aux danses du célèbre Pylade. Il ne put pas dormir. Il avait raison de craindre. Claudius Albinus, Pescenninus Niger et Septime-Sévère commandaient les armées de Bretagne, de Syrie et de Panonnie. Albinus était en Bretagne, Niger en Syrie, Sévère en Panonnie. Les Chrétiens ne prirent aucune part à tous ces mouvements. « Il n'y avait parmi eux, dit Tertullien, ni albiniens, ni nigriens. » Bossuet ajoute : « Les usurpateurs de l'empire ne trouvaient point de partisans parmi les Chrétiens, et ils servaient toujours fidèlement ceux que Rome et le sénat avaient reconnus. »

Sévère est déclaré empereur sur les bords du Danube; il lui fallait faire une marche de deux cent soixante-six lieues pour paraître à la vue de Rome. Il promet à ses soldats neuf mille livres, le double de ce que Julianus avait donné aux préto-

riens, et part avec ses légions. Il se permet à peine le repos et la nourriture nécessaires. Julianus tremblant ne savait quel parti prendre. Il ordonne aux vestales et aux prêtres de sortir revêtus de leurs habits sacerdotaux, portant les signes sacrés de la religion païenne, et de s'avancer à la rencontre des légions. Il s'efforçait d'interroger ou d'appaiser le destin par des cérémonies magiques et par des sacrifices. Sévère ne s'arrêtait pas un instant dans sa marche, et quand il eut fait promettre le pardon aux prétoriens, Julianus eut la tête tranchée dans une salle des bains de son palais.

En quarante jours, Sévère arrive à Rome; il ordonne aux prétoriens de se rendre, sans armes, dans une grande plaine près de la ville; il les fait entourer, les casse ignominieusement et leur défend de paraître à la distance de trente lieues de Rome.

« Dans ces guerres civiles qui déchirèrent l'empire, dit un historien, les soldats combattaient en hommes intéressés à la décision de la querelle. Quand les vœux du peuple appelaient un candidat à l'empire, de tous ceux qui s'enrôlaient sous ses étendarts, les uns le servaient par affection, d'autres par crainte, le plus grand nombre par intérêt, aucun par principe. Les légions, insensibles à l'honneur, prenaient indifféremment parti dans les guerres civiles. Des présents magnifiques et des promesses excessives pouvaient seuls les déterminer. Un échec qui ôtait au général le moyen de remplir ses engagements les relevait en même temps de leur serment de fidélité. Ces mercenaires, empressés d'abandonner une cause malheureuse, ne trouvaient de liberté que dans une prompte désertion. Au milieu de tous ces troubles, il importait peu aux provinces au nom de qui elles fussent gouvernées ou opprimées. Entraînées par un parti, dès qu'un parti plus fort triomphait, elles se hâtaient de recourir à la clémence du vainqueur, qui, pour acquitter des dettes exorbitantes, [sacrifiaient les provinces les plus coupables à l'avarice des soldats. Aucune ville ne pouvait offrir d'asile à une armée en déroute. Aucun homme, aucune famille, aucun ordre de citoyens ne pouvait rétablir la cause d'un parti expirant. »

On peut déjà voir dans ce tableau une juste punition des persécutions des Romains contre le Christianisme. C'était encore là des avertissements; et comme Rome n'en tiendra pas compte, Rome sera plus tard livrée aux barbares.

En moins de quatre ans, Sévère vainquit ses deux compétiteurs, défit des troupes nombreuses, et subjugua les provinces opulentes de l'Asie et les contrées belliqueuses de l'Occident.

« Ce prince, dit un de ses historiens, ne promit que pour trahir, ne flatta que pour perdre; et quoique, suivant les circonstances, il se trouvât lié par des traités et par des serments, sa conscience, docile à la voix de son intérêt, le dispensa toujours de remplir des obligations gênantes. » Il disait : *Omnia fui, et nihil expedit.* « J'ai été tout, et rien ne m'a satisfait. » Appliqué à la divination, à la magie, à l'interprétation des songes et des présages et à l'astrologie judiciaire, il avait épousé Julia Domitia, parce qu'elle était née sous une constellation qui présageait la royauté. Ici finissent les événements politiques du premier siècle.

Pendant que les empereurs affligeaient le monde du spectacle de leurs vices et de leurs cruautés, ou faisaient naître par leur amour pour une vaine philosophie des espérances qu'ils ne pouvaient satisfaire, les successeurs de Pierre donnaient l'exemple de toutes les vertus. L'histoire des premiers papes est l'histoire des saints et des héros. Saint Évariste, qui succéda à saint Clément, édifia pendant neuf ans l'Église de Rome. Saint Alexandre, qui lui succéda, gouverna pendant dix ans, et saint Sixte, pendant neuf années. Saint Télesphore, martyrisé l'an 139, laissa son siége à saint Hygin, qui l'avait occupé pendant quinze ans. Saint Anicet, qui gouverna onze ans, eut pour successeur saint Soter, dont le pontificat fut de neuf ou dix ans. Saint Éleuthère gouverna après lui pendant quinze ans; il mourut l'an 192, et eut pour successeur saint Victor, qui était encore chef de l'Église la seconde année du troisième siècle.

Nous avons vu dans ce siècle quatre empereurs philosophes

sur le trône : Nerva, Trajan, Antonin et Marc-Aurèle, comme si le génie du mal avait voulu opposer au Christianisme l'éclat des vertus humaines, après s'être servi de la férocité des Caligula, des Néron et des Domitien pour le persécuter. Mais ces princes, élevés à l'école de la philosophie, ne surent jamais se défendre des vices du paganisme, et Marc-Aurèle, le meilleur de tous, fut un persécuteur acharné des Chrétiens et ternit toutes ses vertus par l'adoption de Commode. Aussi ces empereurs philosophes avaient si peu fait pour la réforme des mœurs publiques, que Commode, qui succéda à Marc-Aurèle, put recommencer toutes les infamies qui avaient souillé le règne de ses prédécesseurs ; et cependant Sévère mit Commode au rang des dieux ; il institua des fêtes en son honneur et lui donna un pontife, tandis qu'il exposait aux lions Narcisse, qui avait étranglé ce monstre. Tous les prêtres, comme on sait, dépendaient de l'empereur depuis Auguste.

Auguste, après la mort de Lépide, s'était emparé du titre de grand-pontife ; il avait fait relever les temples abattus pendant les guerres civiles ; il en avait bâti de nouveaux, augmenté le collége des prêtres, et rétabli des sacrifices dans les carrefours. Les prêtres ne se faisaient distinguer que par le luxe de leurs tables et la richesse de leurs vêtements. Les empereurs successeurs d'Auguste avaient continué à être à la fois chefs de la religion et de l'état, et leur apothéose fit bientôt partie du culte public. Tibère avait offert des sacrifices à la divinité d'Auguste. On avait accusé Thraséas de n'avoir pas immolé des victimes pour la santé de Néron et pour la conservation de sa voix. Néron, en long habit de lin, avait offert des sacrifices à Cybèle. Domitien se donnait le titre de Dieu dans ses décrets et dans ses lettres ; il remplissait avec zèle ses fonctions de grand-pontife ; et il fit punir de mort et enterrer vives plusieurs vestales. « Religion vile et mercenaire, dit un écrivain moderne, impiété malfaisante, crédulité sans culte, qui s'attachait à mille impostures bizarres, étrangères à la patrie : confusion de toutes les religions et de tous les vices dans ce vaste chaos de Rome ; dégradation des esprits par l'esclavage,

la bassesse et la dignité romaine, voilà ce qu'était le polythéisme! »

On comprend, avec de pareils pontifes, que Philon, qui vivait sous Caligula, dise que le monde était alors peuplé d'athées.

Pendant ce temps, les Chrétiens, époux unis, pères tendres, amis fidèles, citoyens dévoués, magistrats vigilants et intègres, il n'est pas de vertus dont ils n'offrissent l'exemple. La terre n'avait rien d'assez grand pour eux, puisqu'ils aspiraient à vivre avec Dieu même, et ils donnaient le plus beau spectacle aux anges et aux hommes.

Les hérétiques, comme les Juifs, empêchaient les païens d'être aussi frappés qu'ils auraient dû l'être de tant de vertus, parce qu'on les confondait avec les Chrétiens. Basilide, Saturnin, Carpocras, les gnostiques et les valentiniens, étonnés des miracles du Christianisme, se disaient Chrétiens et vivaient en païens. La crainte du martyre était aussi une cause d'hérésie. On n'osait s'avouer Chrétien, et l'on couvrait sa timidité du prétexte qu'on était d'une opinion différente. La sévérité des lois sur la pénitence contribuait encore à retenir hors de l'Église ceux qui avaient failli une fois, et qui ne pouvaient se résoudre à se soumettre aux austérités et aux humiliations qu'elle imposait.

C'est à cause d'un péché d'incontinence qu'il avait commis et qui le fit retrancher de l'Église par son père, alors évêque, que Marcion forma une secte. Marcion, au lieu de faire les réparations nécessaires, vint à Rome, où étaient encore d'anciens prêtres formés par les apôtres, et qui ne voulurent point l'admettre parmi eux. Plein de colère et d'orgueil, il s'écria : *Je déchirerai votre Église et j'y jetterai une division éternelle.* Pour arriver à son but, il se montra entièrement différent des gnostiques, affecta une grande austérité, admit deux principes, l'un du bien, l'autre du mal, rejeta l'Ancien-Testament, condamna le mariage, défendit l'usage de la viande. Ses sectateurs n'usaient que d'eau, même dans le sacrifice, faisaient des jeûnes fréquents et s'exposaient au martyre. Mar-

cion alla plus loin encore : il se donna comme le Saint-Esprit et prétendit introduire dans les mœurs plus de perfection que les apôtres.

Tatien, disciple de saint Justin, donna dans les mêmes erreurs par excès d'austérité. Les évêques, assemblés dans des conciles, condamnaient toutes ces hérésies, et en arrêtaient ainsi le progrès.

Les philosophes, désabusés de toutes les illusions de la terre par le spectacle que présentait le gouvernement des Romains, recherchaient l'origine du monde, la chute originelle, la nature et la destination de l'homme. Aucun système n'offrait une réponse à ces questions, tandis que le Christianisme, fondé par la vertu et par les miracles, répandait la plus grande lumière sur les plus sublimes idées de Dieu et de l'homme. Un grand nombre de philosophes embrassa la religion avec ardeur; mais d'autres, qui sacrifiaient tout à la curiosité, se laissèrent aller à l'esprit d'orgueil, et formèrent des systèmes théologiques qu'ils regardèrent comme plus complets que le Christianisme. Presque toutes les hérésies des deux premiers siècles furent un mélange de philosophie et de Christianisme. L'idée de rendre les dogmes conformes à la philosophie produisit une grande partie de toutes les erreurs. Arthémon, Théodote, combattirent la divinité de Jésus-Christ; les melchisédéciens soutenaient que Jésus-Christ était inférieur à Melchisédech. Le grand moyen employé pour les combattre fut tiré de la tradition, des hymnes, des cantiques, des écrits des auteurs ecclésiastiques qui avaient précédé tous ces sectaires.

L'Église enseigna contre Marcion, Cerdon, Saturnin, etc., qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, principe de tout ce qui est; et contre Cérinthe, Arthémon, Théodote, que Jésus-Christ était vrai Dieu. Proxée, contemporain de Théodote, ayant prétendu que Jésus-Christ ne devait pas être distingué du Père, puisque alors il faudrait reconnaître deux principes avec Cerdon, ou accorder à Théodote que Jésus-Christ n'était point Dieu, fut condamné comme Théodote.

La consubstantialité du Verbe, la trinité et la divinité de

Jésus-Christ étaient donc crues alors distinctement par l'Église.

Hégésippe, Juif qui avait embrassé la foi chrétienne, visita dans ce temps toutes les Églises catholiques et écrivit en cinq livres l'histoire ecclésiastique depuis la passion de Jésus-Christ jusqu'à lui. A Corinthe, à Rome, et dans plusieurs autres lieux, il eut des conférences avec les évêques, et dans ses écrits que nous avons perdus, et dont Eusèbe nous a conservé quelques fragments, il rendait témoignage que depuis les apôtres il n'y avait pas un siége épiscopal où l'on ne gardât fidèlement ce que la loi avait ordonné, ce que les apôtres avaient enseigné et que le Seigneur lui-même avait prêché.

« Lorsque je m'appliquais à l'étude de la philosophie platonicienne, dit Hégésippe, j'entendis parler des accusations dont on chargeait les Chrétiens; je fus témoin de la manière dont ils couraient à la mort, bravant ce qu'elle a de plus terrible pour la nature, et j'en conclus qu'il était impossible que de tels hommes vécussent dans le crime et dans l'amour des plaisirs. Car ceux qui font consister la félicité humaine dans la jouissance des voluptés n'ont garde d'aller à la mort avec joie: bien loin de l'affronter comme font les Chrétiens, ils emploient tout pour s'y soustraire, pour éluder les arrêts de l'autorité et continuer leurs crimes avec leur vie. »

Il se fit alors dans l'état des femmes une révolution nouvelle. Marie devint le modèle sur lequel se réforma cette moitié du genre humain.

« Les danses des jeunes Lacédémoniennes sont connues, et selon l'expression de Montesquieu, Lycurgue avait ôté la pudeur à la chasteté même. A Rome, on avait vu des femmes danser sur un théâtre, sans que la décence publique mît aucune espèce de voile entre elles et les regards du peuple; et si Caton vint au spectacle pour en sortir, les magistrats et les pontifes y assistèrent. La philosophie n'avait point de principe fixe sur les femmes. Tantôt elle combattait en elles et voulait leur ôter ce sentiment si doux qui fait la défense comme le charme de leur sexe. Tantôt elle voulait que l'union la plus tendre,

qui suppose toujours un contrat des cœurs qui se donnent, ne fût que le lien d'un instant détruit par l'instant qui devait suivre.

« Le Christianisme imposa les lois les plus sévères aux femmes et aux mœurs. Il resserra les nœuds du mariage; d'un lien politique il fit un lien sacré, et mit les contrats des époux entre le tribunal et l'autel sous la garde de la Divinité. Il ne se borna point à défendre les actions, il étendit son empire jusque sur la pensée. Partout il posa des barrières audevant des sens, il proscrivit jusqu'aux objets inanimés qui pouvaient être complices d'une séduction ou d'un désir. Enfin troublant le crime jusque dans la solitude, il lui ordonna d'être son propre délateur, et condamna tous les coupables à rougir par l'aveu forcé de leurs faiblesses. La législation des Romains et des Grecs rapportait tout à l'intérêt politique des sociétés : la législation nouvelle et sacrée, n'inspirant que du mépris pour cet univers, rapporta tout à l'idée d'un monde différent de celui-ci. De là sortit l'idée d'une perfection inconnue. On vit réduire en précepte, chez tout un peuple, le détachement des sens, le règne de l'âme, et je ne sais quoi de surnaturel et de sublime qui se mêla à tout. De là le vœu de continence et le célibat consacré. Alors la vie fut un combat. La sainteté des mœurs étendit un voile sur la société et la nature. La beauté craignit de plaire, la force se redouta ellemême; tout apprit à se vaincre, et l'autorité de l'âme augmenta tous les jours par le sacrifice des sens.

« Une autre loi ordonnait aux Chrétiens de se soulager et de s'aimer comme frères. On vit donc le sexe le plus vertueux comme le plus tendre, tournant vers la pitié cette sensibilité que lui a donnée la nature, et dont la religion lui faisait craindre ou l'usage ou l'abus, consacrer ses mains à servir l'indigence. On vit la délicatesse surmonter le dégoût. En même temps les persécutions faisaient naître les périls. Pour conserver sa foi, il fallait souvent supporter les fers, l'exil et la mort. Le courage devint donc nécessaire : celui des femmes chrétiennes fut fondé sur les plus grands motifs. On les vit

s'élevant au-dessus d'elles-mêmes courir aux flammes et aux bûchers, et offrir aux tourments leurs corps faibles et délicats [1]. »

C'est un beau spectacle que celui de l'Église faisant tous les jours de nouveaux progrès, malgré les édits des empereurs sans cesse renouvelés pour maintenir l'idolâtrie, malgré l'apologie du paganisme par les philosophes et leurs écrits contre la religion, malgré les cris des païens dans l'amphithéâtre pour demander le sang des Chrétiens, et les supplices des fidèles continués depuis Néron.

Aussi les païens se convertissaient en foule.« Tant d'Églises, dit Fleury, que nous voyons dès le second siècle, dans tous les pays du monde, ne s'étaient pas formées toutes seules, et ce n'était pas par hasard qu'elles conservaient toutes la même doctrine et la même discipline. La meilleure preuve de la sagesse des architectes et du travail des ouvriers est la grandeur et la solidité des édifices. »

La pureté des mœurs des Chrétiens du premier siècle n'est un doute pour personne. Saint Paul, après avoir attaqué les vices des païens, l'idolâtrie, la fornication, l'adultère, les péchés contre nature, l'avarice, les emportements, le vol, avait dit : « Quelques-uns d'entre vous ont été coupables, mais vous êtes lavés, purifiés, sanctifiés au nom de Jésus-Christ et par l'esprit de Dieu. » Cette pureté se continua sous les disciples des apôtres. Nous en avons pour garants, non-seulement saint Justin, Athénagore, saint Irenée, saint Théophile d'Antioche, qui ont défié les païens de reprocher aucun crime aux fidèles, mais encore la lettre de Pline à l'empereur Trajan que nous avons citée.

Rome, dans le second siècle, était gouvernée par des tyrans qui faisaient trembler l'univers. Au sénat, sur les rochers de l'île de Sériphe, ou sur les rives du Danube, tous les hommes attendaient en silence le destin que leur faisait l'empereur. Pour trouver la liberté, il fallait se réfugier dans la religion chrétienne.

[1] *Essai sur les Éloges.*

Aujourd'hui Rome est encore le centre de l'univers, mais c'est sans contrainte que l'univers accepte son empire. La domination des successeurs de Pierre, des vicaires de Jésus-Christ, a fondé et maintenu la liberté du monde.

NOTES

DU TABLEAU HISTORIQUE DU SECOND SIÈCLE.

Adrien.

On dit qu'Adrien, ce sont les paroles de Lampride, voulut faire recevoir Jésus-Christ au nombre des dieux. « Il fit bâtir dans toutes les villes des temples sans simulacres, qu'on nomme encore aujourd'hui Adrianées, parce qu'on n'y voit pas d'idoles et qu'ils avaient été p réprés par Adrien pour Jésus-Christ; mais il ne le fit pas à cause des oracles, qui déclarèrent que s'il en était ainsi tout le monde embrasserait la religion chrétienne, et que les autres temples deviendraient déserts. » On lit dans une lettre qu'Adrien écrivit à Servien, son beau-frère, l'an 132, que la ville d'Alexandrie était partagée entre les adorateurs de Sérapis et les Chrétiens, et que ces derniers y avaient un évêque. Ainsi le Christianisme se répandait sans la faveur des princes, et, comme on l'a dit, le vaisseau de l'Église ne devait arriver au port que par des tempêtes.

Adrien ne conserva pas longtemps ses sentiments favorables pour les Chrétiens. La chronique des Samaritains porte que l'an 132 de Jésus-Christ, cet empereur fit mourir en Égypte un grand nombre de Chrétiens.

Mœurs romaines. — Repas de Lucius Vérus.

On peut voir, par le passage suivant, quel était le luxe employé alors par les Romains dans leurs repas:

Lucius Vérus réunit dans un souper douze convives. Les plats sont d'argent, de vermeil et d'or; on les donne à celui devant qui ils sont ser-

vis. Les mets de substance animale se composent de quadrupèdes, poissons, oiseaux familiers ou sauvages, venant de toutes les extrémités du monde connu, et dont le prix est énorme. On fait présent à chacun des convives de chaque animal, quadrupède, oiseau ou poisson vivant qui est de même espèce que celui qui a été apprêté et offert en mets. On boit souvent; à chaque rasade tarie, changement de vase, et chaque convive reçoit une tasse nouvelle en cristal d'Alexandrie, une coupe d'argent ou une coupe d'or incrustée de pierres précieuses, ou une coupe murrhine. Coupes de cristal d'argent et d'or incrustées de pierreries, et coupes murrhines, toutes celles dans lesquelles on a bu, appartiennent au buveur. Des couronnes de fleurs, étrangères à la saison comme au climat; des bandelettes d'or, chefs-d'œuvre de l'art; des tresses métalliques ont été ceintes autour du front des convives dès le commencement du repas. On leur donne à tous et les plantes des extrémités de l'empire qui produisent les fleurs de leurs couronnes, et les filigranes inestimables qui tissent leurs diadèmes. On apporte devant chacun de ces douze heureux une cassolette d'or et un coffret remplis de ces parfums réputés inestimables. La cassolette, le coffret, les parfums appartiennent à qui en a fait usage. Un maître-d'hôtel a disposé les plats en face de chaque convive, un bel esclave a rempli l'office d'échanson. On donne à chacun le maître-d'hôtel et le bel esclave qui ont achevé le service... Le repas est fini, la libéralité ne l'est pas : il faut des litières pour remporter chacun de ces voluptueux engourdis, et avec eux les présents dont ils sont chargés. On leur donne encore à chacun la litière, les mules couvertes d'argent qui les supportent et les esclaves muletiers qui les conduisent. Ce festin fut évalué six millions de sesterces, environ deux millions quatre cent mille livres. Voilà où l'on était au second siècle!

Des hérétiques du second siècle.

Saturnin, Basilide, Carpocrate, Valentin, Cerdon, Marcion, Hermogène, Hermias, Bardesane, Apelle, Tatien, Sévère, Héraclion, les séthites, les caïnites, les ophites, admettaient des génies qu'ils faisaient agir à leur gré. La cabale, la magie, la philosophie orientale, pythagoricienne, platonicienne, furent employées pour expliquer les miracles et les dogmes du Christianisme. L'affranchissement de l'empire des sens, tel était le but de ces sectaires, et aucun ne niait les miracles de Jésus-Christ. Tous exagéraient les préceptes de l'Evangile, et croyant vivre d'une manière plus parfaite, ils s'enorgueillirent; et comme Jésus-Christ avait promis d'envoyer le Paraclet, Montan se prétendit le Saint-Esprit. Il eut des extases, réunit des disciples qui se dirent inspirés et formèrent une secte très-étendue qui se divisa.

Du Christianisme dans le second siècle[1].

Les fidèles eurent un autre genre de persécution à essuyer de la part des philosophes. Celse, épicurien, composa un ouvrage contre le Christianisme, pour réunir toutes les objections que l'on pourrait former contre notre religion; il la fait d'abord attaquer par un Juif; il la combat ensuite, de même que le judaïsme, sous son propre nom. Il avait l'Ancien et le Nouveau-Testament, les livres des autres Chrétiens, pour y puiser des armes contre nous. Calomnies, injures, railleries, raisonnements, érudition, il n'oublie rien de ce qu'il croit propre à lui assurer la victoire sur l'Église. Il s'attache ensuite à ôter à l'idolâtrie ce ridicule frappant qu'elle a dans les ouvrages des poëtes et des anciens historiens : ridicule si propre à la décréditer auprès de tous ceux qui font quelque usage de la raison.

On peut connaître par ce livre de Celse quel était alors l'état de l'Église. Il dit que les Chrétiens étaient en grand nombre; qu'ils opéraient encore des choses extraordinaires; qu'ils faisaient parade de prodiges; qu'ils tenaient leurs assemblées en cachette, pour éviter les peines décernées contre eux; que lorsqu'ils étaient pris, on les conduisait au supplice; qu'avant que de les faire mourir, on leur faisait éprouver tous les genres de tourments.

L'empereur Antonin, le successeur d'Adrien, ou par un sentiment naturel de clémence, ou touché de l'innocence des mœurs des Chrétiens, suspendit la persécution. Dans cette vue, il adressa, la quinzième année de son empire, aux états d'Asie, la constitution suivante :

« L'empereur César, Marc-Aurèle, Antonin, Auguste, Armenien, grand pontife, quinze fois tribun, trois fois consul, aux états d'Asie, salut ! Je sais que les dieux ont soin que ces hommes (les Chrétiens) ne demeurent pas inconnus; car il leur appartient, plutôt qu'à vous, de châtier ceux qui refusent de les adorer. Plus vous faites de bruit contre eux et plus vous les accusez d'impiété, plus vous les confirmez dans leurs sentiments et dans leur résolution. Ils aiment mieux être déférés et condamnés à la mort pour le nom de leur Dieu, que de vivre; ainsi ils remportent la victoire en renonçant à la vie, plutôt que de faire ce que vous désirez. Il est aussi à propos de vous donner des avis par rapport aux tremblements de terre présents ou passés. Comparez la conduite que vous tenez en ces occasions avec celle que tiennent les Chrétiens. Au lieu qu'alors ils mettent plus que jamais leur confiance en Dieu, vous perdez courage; aussi il semble que, hors ces calamités publiques, vous ne connaissiez pas seulement les dieux; vous négligez toutes les choses

1 Voir Bullet.

de la religion, et vous ne vous souciez point du culte de l'immortel; et parce que les Chrétiens l'honorent, vous les chassez et vous les persécutez jusqu'à la mort. Plusieurs gouverneurs de province ayant écrit à mon père touchant ceux de cette religion, il défendit de les inquiéter, à moins qu'ils n'entreprissent quelque chose contre le bien de l'état; quand on m'a écrit sur le même sujet, j'ai fait la même réponse : que si quelqu'un continue à accuser un Chrétien à cause de sa religion, que l'accusé soit renvoyé absous, quand il paraîtrait effectivement être Chrétien, et que l'accusateur soit puni. »

L'emprisonnement de Péregrin, arrivé vraisemblablement sous l'empire d'Antonin, est une nouvelle preuve de la persécution dont il est parlé plus haut. Lucien, de qui nous tenons l'histoire de ce philosophe, raconte d'abord que, dans sa jeunesse, il tomba dans des crimes honteux, pour lesquels il pensa perdre la vie en Arménie et en Asie. Ensuite il continue en ces termes : « Je ne veux pas insister sur ces crimes; mais je crois que ce que je vais dire est bien digne d'attention. Aucun de vous n'ignore que, fâché de ce que son père, qui avait déjà passé sa soixantième année, ne mourût point, il l'étouffa. Le bruit d'un si noir forfait s'étant répandu, il montra qu'il en était coupable en prenant la fuite; il alla en divers pays pour chercher le lieu de sa retraite, jusqu'à ce qu'étant venu en Judée, il apprit la doctrine admirable des Chrétiens, en conversant avec leurs prêtres et leurs scribes. En peu de temps, il leur montra qu'ils n'étaient que des enfants auprès de lui; car il ne devint pas seulement prophète, mais chef de leur congrégation; en un mot, il leur tenait lieu de tout; il expliquait leurs livres, et en composait lui-même, en sorte qu'ils en parlaient comme d'un dieu, et qu'ils le considéraient comme un législateur et leur surintendant. Cependant ces gens adorent ce grand homme qui a été crucifié dans la Palestine, parce qu'il est le premier qui ait enseigné aux hommes cette religion. Sur ces entrefaites, Péregrin ayant été arrêté et mis en prison, à cause qu'il était Chrétien, cette disgrâce le combla de gloire, qui était tout ce qu'il désirait avec ardeur, le mit en plus grand crédit parmi ceux de cette religion, et lui donna la puissance de faire des prodiges. Les Chrétiens, extrêmement affligés de sa détention, firent toutes sortes d'efforts pour lui procurer sa liberté, et comme ils virent qu'ils n'en pouvaient venir à bout, ils pourvurent abondamment à tous ses besoins, et lui rendirent tous les devoirs imaginables. On voyait dès le point du jour, à la porte de la prison, une troupe de vieilles, de veuves et d'orphelins, et une partie d'entre eux passait la nuit avec lui, après avoir corrompu les gardes par argent; ils y prenaient ensemble des repas préparés avec soin, et ils s'y entretenaient entre eux de discours religieux; ils appelaient cet excellent Péregrin, le nouveau Socrate. Il y vint même des députés chrétiens de plu-

sieurs villes d'Asie, pour l'entretenir, pour le consoler et pour lui apporter des secours d'argent; car c'est une chose incroyable que le soin et la diligence que les Chrétiens apportent en ces rencontres : ils n'épargnent rien en pareil cas. Ils envoyèrent donc beaucoup d'argent à Péregrin, et sa prison lui fut une occasion d'amasser de grandes richesses; car ces malheureux sont fermement persuadés qu'ils jouiront un jour d'une vie immortelle : c'est pourquoi ils méprisent la mort avec un grand courage, et s'offrent volontairement aux supplices. Leur premier législateur leur a mis dans l'esprit qu'ils sont tous frères. Après qu'ils se sont séparés de nous, ils rejettent constamment les dieux des Grecs, et n'adorant que ce sophiste qui a été crucifié, ils règlent leurs mœurs et leur conduite sur ses lois. Ainsi ils méprisent tous les biens de la terre, en les mettant en commun. »

Remarquons ici cette communion des biens proposée par Platon, qu'on n'avait regardée jusqu'alors que comme une belle chimère, réalisée dans le Christianisme.

Lucien continue : « S'il se trouve dans quelque magicien ou faiseur de prestiges quelque homme rusé et qui sache profiter de l'occasion, qui entre dans leur société, il devient bientôt opulent, parce qu'un homme de cette espèce abuse facilement de la simplicité de ces idiots. Cependant Péregrin fut mis en liberté par le président de la Syrie, qui aimait la philosophie et ceux qui en font profession, et qui, s'étant apperçu que cet homme désirait la mort par vanité et pour se faire un nom, l'élargit, le méprisant assez pour ne vouloir pas le punir du dernier supplice. Péregrin retourna dans sa patrie; et comme on voulait le poursuivre à cause de son parricide, il donna tous ses biens à ses concitoyens, qui, gagnés par cette libéralité, imposèrent silence à ses accusateurs.

« Il sortit une seconde fois de son pays pour aller voyager, comptant qu'il trouverait tout ce dont il aurait besoin dans la bourse des Chrétiens, qui effectivement l'accompagnaient quelque part qu'il allât, et lui fournissaient tout en abondance. Il subsista pendant quelque temps de cette façon; mais ayant fait quelque chose que les Chrétiens regardent comme un crime (je pense qu'ils le virent faire usage de quelques viandes défendues parmi eux), il en fut abandonné : de sorte que n'ayant plus de quoi subsister, il voulut revenir contre la donation qu'il avait faite à sa patrie. »

Que les railleries que Lucien fait de la charité prodigue des Chrétiens leur sont glorieuses! Une religion qui inspire de pareils sentiments est faite pour le bonheur des hommes.

La persécution commencée par Antonin, dans les dernières années de son empire, fut continuée par Marc-Aurèle, son successeur. C'est ce que nous

apprenons de Marc-Aurèle qui, dans son livre de réflexions morales, blâme les Chrétiens d'aller à la mort avec trop d'ardeur et d'en marquer trop de mépris. Le gouverneur de Lyon ayant demandé à Marc-Aurèle ses ordres au sujet des Chrétiens qu'il avait fait arrêter et tourmenter dans cette ville, pour cause de leur religion, cet empereur lui écrivit de faire punir de mort ceux qui persisteraient à confesser Jésus-Christ, et de mettre en liberté ceux qui le renonceraient.

Du prodige de la légion fulminante.

Voici comment Dion décrit ce prodige, dont les païens et les Chrétiens se sont également fait honneur:

« Marc-Aurèle, ayant vaincu les Marcomans et les Jaziges, fit aux Quades une guerre rude et opiniâtre. Dans cette guerre, il remporta sur ces barbares une victoire contre son espérance, victoire qu'il ne dut qu'à une faveur particulière de Dieu; car les Romains s'étant trouvés dans le plus grand danger, ils en furent sauvés d'une manière admirable et toute divine. Ils s'étaient laissé enfermer par les ennemis dans un lieu désavantageux; se serrant les uns contre les autres, ils se défendaient avec bravoure contre les escarmouches des barbares; de sorte que ceux-ci cessèrent bientôt de les attaquer. Mais, comme les Quades étaient fort supérieurs en nombre, ils se saisirent de tous les passages, et ôtèrent aux Romains tous les moyens d'avoir de l'eau, espérant surmonter par la chaleur et la soif ceux qu'ils ne pouvaient vaincre par les armes. Les Romains se trouvèrent alors dans une étrange extrémité, étant accablés de maladies et de blessures, abattus par l'ardeur du soleil et par la soif, sans pouvoir ni avancer ni combattre, contraints de demeurer sous les armes, exposés à une chaleur brûlante, lorsque tout d'un coup on vit les nuées s'assembler de toutes parts et la pluie tomber en abondance, non sans une faveur particulière de Dieu. On dit qu'Armuphis, magicien égyptien qui était avec Marc-Aurèle, conjura par art magique Mercure, qui est dans l'air, et d'autres démons, et en obtint cette pluie. Dès qu'il commença à pleuvoir, les Romains se mirent à lever la tête et à recevoir l'eau dans leur bouche, ensuite à tendre leurs boucliers et leurs casques, pour pouvoir boire plus aisément et abreuver aussi leurs chevaux. Les barbares vinrent alors les attaquer : de sorte que les Romains étaient obligés de boire et de combattre en même temps; car ils étaient tellement altérés, qu'il y en eut qui, étant blessés, buvaient leur propre sang avec l'eau qu'ils avaient reçue dans leurs casques; et comme ils songeaient plutôt à éteindre leur soif

qu'à repousser les ennemis, ils eussent sans doute éprouvé un grand échec, si une grande grêle et quantité de foudres ne fussent tombés sur les barbares. On voyait donc dans le même lieu l'eau et le feu tomber ensemble du ciel, les uns se désaltérer et reprendre leurs forces, les autres être brûlés et périr; car le feu ne tombait point sur les Romains, ou s'il y tombait quelquefois, il s'éteignait aussitôt, et la pluie qui tombait sur les barbares n'éteignait point les flammes qui les dévoraient; elle les augmentait, au contraire, comme si c'eût été de l'huile. Ainsi les ennemis cherchaient de l'eau, quoique tout trempés de pluie, et se blessaient eux-mêmes pour éteindre le feu par leur sang. Une partie d'entre eux se jetait entre les bras des Romains, pour qui seuls ils voyaient que cette pluie était avantageuse; en sorte que Marc-Aurèle eut pitié d'eux. Après une victoire si surprenante, ce prince fut proclamé par les soldats empereur pour la septième fois. »

On a pu remarquer que, selon Dion, on attribuait ce prodige à un magicien nommé Armuphis, qui était à la suite de l'empereur. Dans Suidas, d'autres païens le rapportent à un magicien originaire de Chaldée, nommé Julien. Capitolin en fait honneur à Marc-Aurèle, et assure qu'il l'obtint du ciel par ses prières. Selon Chemistius, cette merveille fut l'effet de la prière et la récompense de la vertu de cet empereur. Claudien dit que les armes romaines doivent laisser au Ciel toute la gloire de ce combat; soit que des magiciens chaldéens, par la force de leurs enchantements, aient engagé les dieux à combattre pour Rome; soit que la vertu de Marc-Aurèle (comme il me paraît plus vraisemblable, ajoute ce poëte) ait obligé le dieu du tonnerre de venir à son secours. Dans la chronique d'Antonin, les païens attribuent prodige à Jupiter pluvieux.

Lettre sur les martyrs de Lyon.

Nous croyons devoir rapporter ici ce que nous n'avons pas cité dans la lettre écrite par les témoins oculaires des souffrances des martyrs des Gaules.

« Les serviteurs de Jésus-Christ qui demeurent à Vienne et à Lyon de Gaule, aux frères d'Asie et de Phyrgie, qui ont la même foi et la même espérance : Paix, grâce et gloire dans la mort de Jésus-Christ notre Seigneur ! (Après un préambule, ils racontent le détail de leurs souffrances en ces termes :) L'animosité des païens était telle contre nous, que l'on nous chassait des maisons particulières, des bains, de la place publique, et qu'en général on ne souffrait pas qu'aucun de nous parût en quelque lieu que ce fût. Les plus faibles se sauvèrent, les plus courageux s'exposèrent à la persécution. D'abord le peuple s'emportait contre eux par des cris et

des coups, leur jetant des pierres, les enfermant, et faisant tout ce que peut une multitude en fureur. On les conduisit sur la place, où ils furent examinés publiquement par le tribun et par les magistrats de la ville; et, ayant confessé Jésus-Christ, ils furent mis en prison jusqu'à la venue du gouverneur. Ensuite ils lui furent présentés; et comme il les traitait cruellement, Veltius Epagathus, jeune homme d'une vie irréprochable et d'un grand zèle, ne le put souffrir, et demanda d'être écouté pour les défendre, et pour montrer qu'il n'y avait aucune impiété parmi nous. Tous ceux qui étaient du tribunal se récrièrent contre lui, car il était fort connu; et le gouverneur, au lieu de recevoir sa requête, lui demanda seulement s'il était aussi Chrétien. Veltius le déclara à haute voix, et fut mis au nombre des martyrs, avec le titre d'avocat des Chrétiens. Il y en eut environ dix qui tombèrent par faiblesse, étant mal préparés au combat. Leur chute nous affligea sensiblement et abattit le courage des autres, qui, n'étant pas encore pris, assistaient les martyrs et ne les quittaient point, malgré tout ce qu'il fallait souffrir. Nous étions tous dans de grandes alarmes, à cause de l'incertitude de la confession. Nous n'avions pas peur des tourments, mais nous regardions la fin, et nous craignions que quelqu'un ne tombât. On faisait tous les jours des arrestations, en sorte que l'on rassemblait tous les saints des deux Églises, qui les soutenaient principalement.

« Avec les Chrétiens on prit aussi quelques esclaves païens qui les servaient, car le gouverneur avait ordonné de les chercher tous. Ces esclaves païens, craignant les tourments qu'ils voyaient souffrir aux fidèles, et poussés par les soldats, accusèrent faussement les Chrétiens des festins de Thyeste et des mariages d'Œdipe, c'est-à-dire des incestes et des repas de chair humaine, et de tout ce qu'il ne nous est permis de dire, ni de penser, ni même de croire que jamais les hommes aient commis. Ces calomnies étant divulguées, tout le peuple fut saisi de fureur contre nous; en sorte que, s'il y en avait qui eussent gardé jusque là quelque mesure, ils s'emportaient alors frémissant de rage. On voyait l'accomplissement de la prophétie du Sauveur, « que ceux qui feraient mourir ses disciples croiraient rendre service à Dieu. »

« Ceux que la fureur du peuple attaqua le plus violemment furent Sanctus, diacre, natif de Vienne; Maturus, néophyte; Attalus, né à Pergame, mais qui avait toujours été le soutien de cette Église; et Blandine, esclave. Nous tous, et principalement sa maîtresse, qui était du nombre des martyrs, nous craignions qu'elle n'eût pas même la hardiesse de confesser, à cause de la faiblesse de son corps. Cependant elle lassa tous ceux qui, l'un après l'autre, lui firent souffrir toutes sortes de tourments, depuis le matin

jusqu'au soir. Ils se confessaient vaincus, ne sachant plus que faire contre elle; ils admiraient qu'elle respirât encore, ayant tout le corps ouvert et disloqué, et témoignaient qu'une seule espèce de torture était capable de lui arracher l'âme, loin qu'elle pût en souffrir tant et de si fortes. Pour elle, la confession du nom chrétien la renouvelait; son rafraichissement et son repos étaient de dire : « *Je suis Chrétienne*, et il ne se fait point de mal parmi nous. » Ces paroles semblaient la rendre insensible.

« Le diacre Sanctus souffrit aussi des tourments excessifs; mais, au lieu que les païens espéraient par là en tirer quelques paroles indignes de lui, il eut une telle fermeté, que jamais il ne leur dit ni son nom, ni sa nation, ni la ville d'où il était, ni s'il était libre ou esclave. A toutes ces questions, il répondit en latin : *Je suis Chrétien*. Ils ne l'entendirent jamais dire autre chose. Le gouverneur et les bourreaux en furent tellement irrités contre lui, que, ne sachant plus que faire, ils lui appliquèrent sur les parties les plus délicates du corps des lames de cuivre embrasées. Ainsi brûlé, il demeurait immobile et ferme dans la confession. Son corps n'était que plaie et meurtrissure, tout retiré, et il n'y paraissait plus de figure humaine. Quelques jours après, les païens voulurent le remettre à la torture, croyant le vaincre en appliquant les mêmes tourments à ces plaies enflammées, qui ne pouvaient pas même supporter d'être touchées avec les mains, ou du moins que mourant dans le tourment il épouvanterait les autres; mais contre toute apparence, son corps se redressa et se rétablit, il reprit sa première forme et l'usage de ses membres, en sorte qu'il semblait que ce fût plutôt le panser que le tourmenter.

« Biblis, qui était de ceux qui avaient nié, fut appliquée à la torture pour lui faire avouer les impiétés dont on accusait les Chrétiens. Les tourments la réveillèrent comme d'un profond sommeil : ces douleurs passagères la firent penser aux peines éternelles de l'enfer. « Et comment, dit-elle, mangerions-nous des enfants, nous à qui il n'est pas permis de manger le sang des bêtes? » Dès lors elle se confessa Chrétienne, et fut mise avec les martyrs. Les Chrétiens observaient alors, plusieurs siècles après, la défense de manger du sang, portée par l'ancienne loi et confirmée par le concile des Apôtres.

« Les tourments se trouvant inutiles par la vertu de Jésus-Christ et la patience des martyrs, on les enferma dans une prison obscure et incommode, on leur mit les pieds dans des entraves de bois, les tendant jusqu'au cinquième trou, et on les traita si cruellement, que la plupart furent étouffés dans la prison. Quelques-uns, après avoir été si violemment tourmentés qu'ils semblaient ne pouvoir vivre quand ils auraient été pansés avec

tout le soin imaginable, demeuraient dans la prison privés de tout secours humain, mais tellement fortifiés par le Seigneur, qu'ils consolaient et encourageaient les autres. D'autres, nouvellement pris, et dont les corps n'avaient point été maltraités, ne pouvaient souffrir l'incommodité de la prison et y mouraient.

« On tira premièrement de prison quatre martyrs, pour les exposer aux bêtes, dans un spectacle qui fut donné exprès pour les nôtres. Ces quatre furent Maturus, Sanctus, Blandine et Attale. Maturus et Sanctus passèrent de nouveau par tous les tourments dans l'amphithéâtre, comme s'ils n'avaient rien souffert auparavant. Ils furent traînés par les bêtes; on leur fit souffrir tous les maux que le peuple furieux demandait par divers cris, les uns d'un côté, les autres d'un autre, et surtout la chaise de fer où on les fit rôtir, en sorte que l'odeur était sentie par tous les spectateurs. Mais ils n'en étaient que plus irrités. Ils ne purent toutefois tirer d'autre parole de Sanctus que la confession qu'il avait toujours faite dès le commencement. Enfin ces deux martyrs, après avoir longtemps résisté, furent immolés ce jour-là, ayant tenu lieu, dans ce spectacle, de tous les divers combats de gladiateurs.

« Blandine fut attachée à une pièce de bois pour être dévorée par les bêtes; et ce spectacle donnait du courage aux martyrs, à qui elle représentait le Sauveur crucifié. On la traitait ainsi parce qu'elle était esclave. Aucune des bêtes ne la toucha; elle fut détachée et remise dans la prison. Le peuple demandait instamment Attale; car il était connu. On lui fit faire le tour de l'amphithéâtre, avec un écriteau où était en latin : « C'est le Chrétien Attale. » Le peuple frémissait contre lui; mais le gouverneur ayant appris qu'il était citoyen romain, le fit remettre en prison avec les autres, attendant la réponse de l'empereur, à qui il avait écrit à leur sujet.

« En cet état, les martyrs firent paraître leur humilité et leur charité. Ils désiraient tellement imiter Jésus-Christ, qu'après avoir confessé son nom, non-seulement une fois ou deux, mais plusieurs fois, ayant été exposés aux bêtes, brûlés, couverts de plaies, ils ne s'attribuaient pas le nom de martyrs et ne nous permettaient pas de le leur donner. Mais si quelqu'un de nous les nommait martyrs, en leur écrivant ou en leur parlant, ils s'en plaignaient amèrement. Ils cédaient ce titre à Jésus-Christ, le vrai et fidèle témoin, le premier-né d'entre les morts, le chef de la vie divine, et faisaient mention de ceux qui étaient déjà sortis du monde. « Ceux-là, disaient-ils, sont les martyrs que Jésus-Christ a daigné recevoir dans la confession de son nom, la scellant ainsi par leur mort. Nous autres ne sommes que de petits confesseurs. » Ils priaient les frères, avec larmes, de faire pour

eux de ferventes prières, afin qu'ils souffrissent pour eux jusqu'à la fin, et ils montraient par leurs actions la force du martyr, parlant aux païens avec grande liberté. Ils étaient remplis de la crainte de Dieu, et s'humiliaient sous sa main puissante, excusant tout le monde, n'accusant personne et priant pour ceux qui les maltraitaient. Leur plus grande application était de retirer de la gueule de l'ennemi ceux qu'il semblait avoir engloutis. Car ils ne s'élevaient pas de gloire contre ceux qui étaient tombés, mais ils suppléaient aux besoins des autres par leur abondance, leur montrant une tendresse maternelle et répandant pour eux beaucoup de larmes devant le Père céleste. Ils demandèrent la vie, et elle leur fut accordée, en sorte qu'ils en firent part à leurs frères. Leur patience et leurs exhortations donnèrent du cœur à ceux qui avaient renié la foi, et les disposèrent à confesser.

« Le dernier jour des gladiateurs, Blandine fut encore amenée avec un enfant d'environ quinze ans, nommé Pontius. On les avait amenés tous les jours pour voir les supplices des autres, et on les voulait contraindre à jurer par les idoles. Comme ils demeurèrent fermes à les mépriser, le peuple entra en fureur contre eux, et, sans avoir égard ni à l'âge de l'un ni au sexe de l'autre, ils les firent passer par tous les tourments, les pressant l'un après l'autre de jurer. Ils n'en purent venir à bout; car Pontius était encouragé par Blandine, en sorte que tout le peuple s'en appercevait. Il souffrit donc généralement tous les tourments, et rendit l'esprit. Blandine fut la dernière; elle allait à la mort avec plus de joie qu'à un festin de noces. Après les fouets, les bêtes, la chaise ardente enfin, on l'enferma dans un filet, et on l'exposa à un taureau qui la secoua longtemps. Mais elle ne sentait rien de ce qu'on lui faisait, par l'espérance et l'attachement à ce qu'elle croyait, et par les entretiens qu'elle avait avec Jésus-Christ. Enfin elle fut aussi égorgée; et les païens mêmes confessaient qu'ils n'avaient jamais vu une femme autant souffrir. »

Tableau des mœurs des premiers Chrétiens.

« Avec quel zèle, dit un orateur qui a peint les mœurs des premiers Chrétiens sous les traits les plus vrais et les plus touchants, ils ranimaient les ardeurs de leur foi au flambeau des saintes Écritures ! Avec quelle avidité ils recevaient les explications simples que leur en faisaient leurs pasteurs ! Cette parole divine restait déposée dans leurs cœurs. C'était le sujet ordinaire de leurs entretiens; c'est là qu'ils puisaient les leçons qu'ils donnaient à leurs enfants. Ils apprenaient à goûter, à aimer l'Évangile. Qu'il était beau de voir le patriarche d'une famille environné de ses serviteurs et de ses enfants,

leur développant la morale de l'Évangile avec cette onction que la parole d'un père sait toujours faire sentir! Quel spectacle que celui d'une mère entourée des vierges qu'elle formait par ses exemples et ses leçons, mêlant au silence du travail le chant de ces divins cantiques si propres à embrâser les âmes du feu sacré de la charité! Jour et nuit ils puisaient dans ces sources divines leurs consolations et leurs espérances. Obligés de fuir l'épée des persécuteurs, ils étaient heureux dans les forêts, dans les antres, dans le creux des rochers, s'ils y pouvaient porter les saintes Écritures, le seul trésor qu'ils estimassent. Au moment de quitter la vie, c'était le seul bien qu'ils parussent regretter. Ils demandaient souvent à l'emporter dans le tombeau; comme si la paix de leurs cendres en devait être plus profonde, ou que leur sort éternel leur semblât plus assuré, quand ce témoin déposerait devant Dieu de leur foi et de leur piété!

« Demandait-on leurs biens? ils les abandonnaient sans murmure. Si on en voulait à leur vie, ils présentaient la tête avec joie. Fallait-il livrer les livres saints? ni les menaces ni les tourments ne les y pouvaient contraindre. Ils ranimaient sans cesse leur foi par la prière. Ils priaient dans les temples, dans les maisons, dans les chemins, dans le travail et dans le repos. La prière commençait et terminait toutes leurs actions. Le signe sacré de la croix consacrait à Dieu chacun de leurs moments. Sept fois le jour ils faisaient monter jusqu'au ciel un sacrifice de louanges, et quand la nuit amenait le repos et commandait le silence, ils l'interrompaient par les hymnes de la religion. Nuits sacrées où les disciples de Jésus-Christ allaient chercher dans les cavernes, dans la demeure souterraine des morts, la liberté qu'ils ne trouvaient plus sur la terre! Entrons sous ces voûtes augustes, au milieu du tumulte et des persécutions, tout respire l'innocence et la paix. Je vois un autel grossier construit à la hâte sur les ossements des martyrs. Courbé sous le poids des mérites et des années, le pontife, seul debout devant la majesté du Très-Haut, tient dans ses mains vénérables la victime du salut. Il l'offre pour l'Église et pour la patrie, pour les persécuteurs du nom Chrétien, pour toutes les nations et pour ceux qui les gouvernent, pour les vivants et pour les morts. Non loin de lui sont les ministres sacrés, blanchis dans les travaux et signalés dans les combats pour le nom de Jésus-Christ. Autour d'eux se range avec ordre un peuple fidèle, immobile de respect, dans l'attitude et le recueillement des anges. Là, sont confondus le riche et le pauvre, le maître et l'esclave, l'homme puissant et la veuve abandonnée. Tous ne font qu'un cœur et qu'une âme, une seule victime et un même sacrifice que leurs vœux font monter vers le ciel. Ils ont oublié la terre, les cieux se sont abaissés, la Divinité se rend présente et se commu-

nique à toutes les âmes. Parmi les transports de la piété et les ravissements de la religion, les diacres distribuent la victime sainte : c'est la force des combattants, c'est le gage de la victoire. Déjà les premiers rayons annoncent qu'il faut se séparer ; ils se quittent à regret, mais leurs cœurs sont brûlants du feu de la charité, et, devenus terribles aux démons, ils courent braver les tourments et la mort.

« Combien de fois n'a-t-on pas vu ceux que la persécution avaient vaincus d'abord redemander les échafauds, se précipiter sur les bûchers, plus doux pour eux que la séparation d'avec leurs frères! Les autres, couverts de cendres et de cilices, revenaient chaque jour inonder de leurs pleurs le seuil des asiles sacrés. On voyait alors des magistrats, des hommes puissants, embrasser les genoux du pauvre et le prier de fléchir pour eux la sévérité des saints pontifes.

« Là, les peines d'un seul étaient le malheur de tous; l'indigence d'un seul, l'objet de l'intérêt de tous; la chute d'un seul, le sujet des larmes et des peines de tous. Le Chrétien, éloigné de sa patrie, retrouvait pour ainsi dire sa famille partout où il y avait des Chrétiens. Il devenait par son baptême l'enfant de l'Église universelle. Au premier cri d'une Église attaquée, toutes les autres venaient à son secours. On a vu souvent des fidèles se vendre pour racheter leurs frères et périr pour les délivrer. La charité, selon la prédiction de Jésus-Christ, était le signe auquel on reconnaissait ses disciples, et, au défaut des accusations, cette vertu les distinguait et les dénonçait aux tyrans. »

De l'obscurité jetée par les Juifs sur les vertus héroïques des premiers Chrétiens.

Comme la vérité doit toujours être le prix du travail, les apparences peuvent séduire les esprits qui ne réfléchissent pas. La persécution contre les Chrétiens, ces actes étonnants qui signalaient leur courage et leur foi, auraient suffi pour frapper tous les esprits, si les Juifs n'avaient été alors exposés aux mêmes calamités et souvent dans les mêmes lieux. Il y avait des Juifs martyrs, comme des Juifs Chrétiens; mais pour ceux qui voulaient réfléchir, quelle différence entre les deux causes et les deux religions! Nous devons faire remarquer ce mélange de lumière et d'obscurité, qui se retrouve sans cesse dans l'histoire comme dans la nature.

Constitutions apostoliques.

Les *Constitutions apostoliques* paraissent appartenir à différents auteurs; c'est un recueil de divers réglements de discipline établis dans plusieurs conciles des deuxième et troisième siècles. Leur antiquité les rend très-respectables; elles sont souvent citées par les écrivains des temps les plus reculés, comme par ceux des temps postérieurs. On y trouve des passages fort remarquables; tel est cet éloge de l'Écriture-Sainte qui commence l'ouvrage : « Que vous manque-t-il donc, dans la loi de Dieu, pour que vous vous attachiez tant à la lecture des livres profanes? Êtes-vous avides d'histoire? vous avez le livre des Rois. Aimez-vous les philosophes, les poëtes? vous trouverez dans nos prophètes, dans les écrits de Job, dans le livre des Proverbes, de quoi vous intéresser tout autrement que dans aucune des productions de vos poëtes et de vos sophistes du paganisme. Voulez-vous des compositions lyriques? vous avez les psaumes. Désirez-vous connaître les antiquités vraiment originales? voici la Genèse. Connaître enfin la législation et les préceptes de haute morale? Dieu vous met en main le code de sa loi sainte.

« Voilà les premiers livres que les pères et mères doivent faire apprendre à leurs enfants. Instruisez-les dès leurs plus tendres années dans la science de Dieu. Faites-leur connaître nos divines Écritures. »

Et ailleurs, au sujet de Jésus-Christ : « Il n'a point aboli la loi naturelle; il est venu la sanctionner et rompre les liens qui empêchent de la pratiquer. »

Il est parlé dans un autre endroit du respect dû aux saintes reliques et de prières pour les morts. Il est recommandé aux fidèles d'aller dans les cimetières prier en faveur des frères endormis dans le Seigneur, d'offrir pour eux le saint sacrifice du corps de Jésus-Christ, d'accompagner leurs funérailles par le chant des psaumes.

TABLEAU DES ÉVÉNEMENTS

QUI SE SONT PASSÉS PENDANT LE SECOND SIÈCLE.

---

100 — Mort du pape saint Clément. Saint Évariste lui succède.
Trajan commence à persécuter les Chrétiens.

103 — Naissance de saint Justin.

104 — Lettre de Pline à Trajan au sujet des Chrétiens. Réponse de l'empereur.

106 — Saint Ignace écrit à plusieurs Églises.

107 — Son martyre à Rome.
Saint Polycarpe recueille les lettres de saint Ignace pour les Philippiens, et leur écrit.
Martyre de saint Siméon, évêque de Jérusalem.

109 — Saint Alexandre succède à saint Évariste dans le siége de Rome.

115 — Les Juifs se révoltent dans toute l'Égypte et dans la Lybie.
Antioche est ruinée par un tremblement de terre.

117 — Mort de Trajan. Adrien, empereur.

119 — Saint Alexandre, pape, meurt. Sixte I lui succède.
Les hérétiques gnostiques, Saturnin, Carpocrate et plusieurs autres s'efforcent de corrompre les fidèles.

125 — L'Église est persécutée sous Adrien. Martyre de sainte Symphorose et de ses fils.

126 — On répand des calomnies contre les Chrétiens.
Saint Quadrat et saint Aristide présentent pour eux des apologies à l'empereur.

128 — Mort du pape Sixte I. Saint Télesphore lui succède.

132 — Conversion de saint Justin.

134 — Révolte des Juifs. Leur dernière ruine. Ælia bâtie en la place de Jérusalem.

137 — Aquila traduit la Bible en grec vers ce temps.

138 — Mort de l'empereur Adrien. Antonin lui succède.

139 — Le pape saint Télesphore est martyrisé et a pour successeur saint Hygin.

142 — Mort du pape saint Hygin. Saint Pie lui succède.

143 — Valentin forme sa secte.

144 — L'hérésie de Marcion fait des progrès.

150 — Saint Justin adresse sa première apologie à Antonin. Il confère avec Tryphon, Juif.

L'hérésie de Marcion se répand partout.

Saint Papias, évêque d'Hiéraple, meurt vers ce temps.

152 — Antonin défend de maltraiter les Chrétiens.

157 — Mort du pape saint Pie. Saint Anicet lui succède.

Saint Polycarpe vient à Rome, où il a des conférences avec saint Anicet au sujet de la Pâque.

Saint Hégésippe vient aussi à Rome.

161 — Mort d'Antonin. Marc-Aurèle, empereur. Il s'associe Lucius Vérus.

Persécution sous Marc-Aurèle.

164 — Martyre de sainte Félicité et de ses fils.

165 — Grande peste en Orient qui se répand partout et dure plusieurs années.

166 — Martyre de saint Polycarpe.

Martyre de saint Ptolémée et de saint Lucius.

167 — Saint Justin écrit sa seconde apologie : il souffre le martyre.

168 — Mort du pape saint Anicet. Saint Soter lui succède.

169 — Symmaque, Samaritain, publie sa version de l'Écriture.

170 — Saint Meliton, évêque de Sardes, adresse à l'empereur Marc-Aurèle une apologie pour les Chrétiens.

171 — Tatien répand son hérésie.

L'hérésie de Montan s'élève en Phrygie.

174 — Miracle de la légion fulminante.

176 — Le pape saint Soter meurt. Il a pour successeur saint Éleuthère.

177 — Saint Pothin, premier évêque de Lyon, et un grand nombre d'autres Chrétiens, souffrent le martyre dans les Gaules.

Lettre des Églises de Vienne à Lyon.

Apologie d'Athénagore, de Miltiade, de saint Apollinaire d'Hiéraple pour les Chrétiens.

Saint Irenée succède à saint Pothin dans le siége de Lyon.

178 — Martyre de saint Épipode et de saint Alexandre. On croit que sainte Cécile souffrit vers ce temps-ci le martyre en Sicile.

Lucius, roi d'Angleterre, députe au pape Éleuthère, témoignant vouloir se faire Chrétien.

179 — Saint Pantène gouverne l'école d'Alexandrie.

Martyre de saint Marcel de Châlons, de saint Bénigne de Dijon, de saint Symphorien d'Autun.

Le philosophe Celse écrit contre les Chrétiens.

180 — Mort de Marc-Aurèle. Commode, empereur.

181 — Les Chrétiens sont persécutés en Asie. On tient des conciles contre les montanistes.

Saint Théophile, évêque d'Antioche, écrit ses livres à Antyloque.

Mort d'Hégésippe.

185 — Naissance d'Origène.

Théodotion publie sa version de l'Écriture.

186 — Martyre de saint Apollonius, sénateur romain.

187 — Rome et l'Italie sont affligées d'une peste qui dure plusieurs années.

Saint Irenée écrit son grand ouvrage contre les hérétiques.

189 — Saint Clément succède, dans l'école d'Alexandrie, à saint Pantène, qui va prêcher la foi dans les Indes.

192 — Saint Éleuthère, pape, meurt. Saint Victor lui succède.

Mort de l'empereur Commode.

193 — Pertinax est déclaré empereur : après sa mort, Julien achète l'empire, qui passe à Sévère.

Concile de Rome contre les hérétiques.

195 — Saint Narcisse, évêque de Jérusalem, fleurissait en ce temps.

196 — Dispute touchant la fête de Pâques, qui fait tenir divers conciles à Rome, à Lyon, en Palestine, dans le Pont en Asie.

197 — Perséention à Rome.

200 — Persécution en Afrique. Martyre de saint Spérat et de ses compagnons, appelés scillitains.

CONCILES

PENDANT LE SECOND SIÈCLE.

---

152 — De Pergame, où l'on condamne des hérétiques, espèce de valentiniens.

173 — D'Hiéraple en Phrygie, où l'on condamne Montan, Théodote le corroyeur et leurs sectateurs.

196 — De Rome, de Césarée en Palestine, de Pont en Asie, de Corinthe, de Lyon ou des Gaules, et quelques autres encore marqués dans le *Synodicon*, imprimé dans Fabricius, tome XI de sa *Bibliothèque grecque*, pour célébrer la Pâque le dimanche après le 14 de la lune.

196 – D'Éphèse, sous Polycrate, qui en était évêque. Fondé sur l'usage des apôtres saint Jean et saint Philippe, ce concile décida qu'on devait célébrer la Pâque le 14 de la lune, quelque jour qu'il tombât.

197 — De Rome, où le pape Victor excommunie les Asiatiques quartodécimans. Cette excommunication ne fut pas reconnue par plusieurs évêques, et en particulier par saint Irenée, évêque de Lyon.

197 — De Lyon, d'où saint Irenée écrivit au pape Victor une lettre par laquelle il l'exhortait fortement à suivre l'exemple de ses prédécesseurs, en ne rompant point la communion avec les Asiatiques quartodécimans. La question de la Pâque fut décidée au concile de Nicée en 325.

200 — De Carthage ou d'Afrique. Ce concile, composé de tous les évêques d'Afrique et de Numidie, par Agrippin de Carthage, décida, contre ce qui s'était pratiqué jusque là en Afrique, qu'il ne fallait plus recevoir sans baptême ceux qui l'avaient reçu hors de l'Église. Tillemont le place vers 200, d'autres en 215 ou 225.

SAINT IGNACE.

NOTICE

SUR SAINT IGNACE.

Saint Ignace, surnommé Théophore, c'est-à-dire porte-Dieu, était originaire d'Antioche, capitale de la Syrie. C'est une question indécise parmi les savants s'il a vu Jésus-Christ en personne, s'il a pu, dans son enfance assister aux prédications du Sauveur, ou s'il naquit après sa mort. Le surnom de Théophore a fait croire qu'il est cet enfant que Jésus-Christ, d'après saint Mathieu, prit entre ses bras et plaça au milieu de ses apôtres. Mais, ce qui n'est contesté par personne, c'est qu'il fut, comme saint Polycarpe, disciple de saint Jean; c'est qu'il reçut de saint Pierre lui-même, immédiatement après la mort d'Évode, le gouvernement de l'Église d'Antioche. Il fit pendant quarante ans l'édification et le bonheur de cette Église, du sein de laquelle il exerçait, par l'ascendant de sa vertu, la plus haute influence sur tout l'Orient : son autorité était pour toutes les Églises voisines un rempart contre l'hérésie. Il avait échappé à la cruelle persécution de Domitien; Dieu le réservait à celle que Trajan ordonna sous des formes moins cruelles, sans doute, mais avec des intentions non moins funestes à l'Église.

Saint Ignace parut devant l'empereur. Nous savons, par le tableau historique qui précède, les circonstances de cette entrevue,

l'ordre qui fut donné de le conduire à Rome pour y être dévoré par les bêtes, le courage que montra le généreux martyr. Il ne nous reste donc plus qu'à le faire connaître par les ouvrages qu'il nous a laissés. Ce sont des lettres, au nombre de sept. Quand il fut conduit d'Antioche à Rome pour le martyre, il reçut des Églises les plus grandes marques d'affection; leurs pasteurs se portaient avec empressement sur son passage pour lui offrir des secours au nom des fidèles, et en même temps pour lui faire honneur et le féliciter comme s'il eût été conduit au triomphe. C'est lui-même qui nous l'apprend dans ses admirables épîtres, où il témoigne sa reconnaissance aux fidèles de ces contrées. Ces épîtres nous ont été conservées comme un des plus précieux monuments de la sainte antiquité.

Partout il y manifeste une horreur extrême des doctrines particulières et des divisions; il recommande par-dessus tout le respect pour les écrits et les traditions apostoliques; il parle de la vénération due au caractère d'évêque en des termes si énergiques et si précis, qu'il confond d'avance les acéphales de tous les temps, c'est-à-dire les sectaires sans épiscopat et sans vrai sacerdoce.

C'est avec raison qu'on a dit de ces épîtres qu'elles étaient moins l'ouvrage d'un homme que celui de l'esprit de Jésus-Christ, qui animait les martyrs et embrâsait les âmes d'un feu tout divin. Quelle vigueur de pensée! quelle énergie d'expression! et en même temps quelle touchante effusion de cœur, quelle abondance de sentiments, quelle charité pour tous ses frères, quelle sollicitude pour son troupeau! Jamais trône, jamais trésor, furent-ils l'objet de désirs plus ardents que ceux dont brûle saint Ignace pour trouver la mort, pour jouir des tortures, *pour s'emparer de son Dieu?* N'est-ce point là dans toute sa force cette première sève du Christianisme dont parle Bossuet?

Les écrivains du premier ordre dans tous les partis ne trouvent rien au-dessus des sept épîtres écrites par le saint martyr dans le cours de son voyage, aux Églises d'Éphèse, de Magnésie, de Tralles, de Rome, de Philadelphie, de Smyrne, et à saint Polycarpe. C'est à ce dernier que nous devons la con-

servation de ces lettres. Il les recueillit toutes avec le plus grand soin et les envoya aux Philippiens, qui les lui avaient demandées. Il nous l'apprend lui-même dans la réponse qu'il leur fit à cette occasion.

Eusèbe a fait, dans son *Histoire ecclésiastique*, le précis de toutes ces épîtres; il en marque exactement le nombre et la date; il y désigne le nom des personnes ou des Églises auxquelles elles ont été adressées. On les voit citées par saint Irenée, par saint Clément d'Alexandrie. Origène, si savant et d'un goût si délicat, en loue l'élégante et noble simplicité. Saint Chrysostôme en parle avec les plus grands éloges dans l'éloquent panégyrique qu'il fit du saint martyr.

On attribue à saint Ignace un grand nombre d'autres lettres; mais comme elles n'ont pas le même caractère d'authenticité, nous n'en parlerons pas ici. Nous avons eu longtemps dans un état fort imparfait celles que nous allons reproduire; elles avaient été altérées par l'ignorance ou la négligence des copistes, mais elles ont été rétablies dans toute leur pureté d'une manière d'autant moins suspecte aux ennemis de l'Église, qu'elle est redevable de ce service à deux écrivains protestants, qui lui fournissent par là les preuves les plus fortes en faveur des différents points de sa foi attaqués par leur secte.

Ces deux savants sont Ussérius et Isaac Vossius. Le premier découvrit en Angleterre deux copies d'une ancienne traduction latine de ces épîtres, et l'autre un manuscrit grec dans la bibliothèque de Florence. Le texte original se trouva parfaitement conforme aux versions latines et aux fragments cités par les anciens.

Vossius parle en ces termes de sa précieuse découverte : « C'est successivement la noble simplicité du siècle où vivait l'auteur, une convenance admirable entre les sentiments et les expressions; c'est partout le zèle, la vive ardeur qui fait les martyrs. »

Nous ajouterons à cet éloge non suspect que, si les impressions de la grâce se font plus sentir dans ces lettres que la pureté du goût et l'élégance du style, on y trouve une élévation, une

beauté de génie qui étonnent. Tout y est plein d'un sens profond : c'est une mine des plus fécondes ; plus on creuse, plus on trouve de trésors cachés. Ce qui frappe surtout, c'est la netteté, la précision avec lesquelles l'auteur établit l'unité de Dieu, la trinité des personnes, la divinité du Verbe, sa présence réelle dans l'Eucharistie. Défenseur de la foi contre les hérésies des premiers temps, saint Ignace nous a laissé d'excellentes armes pour combattre victorieusement les erreurs de tous les siècles.

La traduction que nous donnons de ces épîtres est entièrement nouvelle ; elle a été faite sur le texte grec découvert par Vossius. Nous suivrons l'ordre dans lequel on croit qu'elles ont été écrites.

SAINT IGNACE.

ÉPITRE AUX ÉPHÉSIENS.

La ville d'Éphèse, si connue par son temple de Diane, avait été convertie à la foi par l'apôtre saint Jean. Les fidèles de cette Église s'étaient empressés de prodiguer au disciple du saint apôtre tous les secours de la plus généreuse hospitalité, lorsqu'il passa par leur ville pour se rendre à Rome. Saint Ignace commence par leur témoigner sa reconnaissance, puis il les invite à fuir toute division, à vivre étroitement unis à l'évêque et aux prêtres, à ne point se séparer de leur assemblée ni de l'autel où l'on participe au pain de Dieu, aliment d'immortalité, antidote contre la mort, gage d'une éternelle vie. Il les félicite de s'être opposés à ces faux frères qui voulaient semer chez eux l'erreur. Saint Athanase a cité le beau passage où saint Ignace distingue si clairement en Jésus-Christ deux natures et qui confond d'avance l'hérésie d'Eutichès : Jésus-Christ tout à la fois chair et esprit, créé et éternel; Dieu dans l'homme, vraie vie dans la mort. Le début de chaque épitre renferme de grands éloges à chacune des Églises auxquelles elles s'adressent; tel est celui de l'épitre aux Éphésiens :

Ignace, surnommé Théophore, à l'Église d'Éphèse en Asie, comblée de bénédictions par la munificence de Dieu le père, prédestinée avant tous les siècles à une gloire permanente, immuable; unie étroitement à lui, et choisie en vertu des mé-

rites réels de la passion par la volonté du Père et celle de Jésus-Christ notre Dieu; à cette Église surnommée bienheureuse à si juste titre, et, par sa grâce, toujours pure, salut et abondance de bénédictions en Jésus-Christ.

Je me réjouis en Dieu du beau nom que vous portez et qui vous appartient à si juste titre. Grâce à votre foi et à votre amour pour Jésus-Christ, dont vous êtes les fidèles imitateurs, vous vous êtes montrés à mon égard, sous tous les rapports, des frères pleins de zèle et de tendresse. Aussitôt que vous avez appris que j'arrivais de Syrie, chargé de fers pour le nom chrétien et pour l'espérance qui nous est commune, vous vous êtes empressés de visiter mes chaînes. J'espère obtenir par vos prières le bonheur de combattre à Rome contre les bêtes féroces, et de pouvoir, par cette grâce du martyre, me montrer un véritable disciple de celui qui s'est fait victime et qui s'est offert en sacrifice pour nous.

J'ai reçu toute votre multitude en la personne d'Onésime, dont la charité est au-dessus de toute expression. C'est votre évêque visible. Je le prie de vous aimer avec la tendresse de Jésus-Christ, et je vous recommande de travailler à vous rendre semblables à lui. A l'égard de Burrhus, compagnon de mes travaux et votre diacre selon Dieu, qui l'a comblé de ses bénédictions, je désire qu'il reste près de vous, pour la gloire de votre Église et celle de votre évêque.

Crocus, si digne de Dieu et de vous, que j'ai reçu comme un modèle de votre charité, m'a consolé dans toutes mes tribulations; puisse-t-il l'être aussi dans toutes les siennes! c'est une grâce que je demande pour lui, ainsi que pour Burrhus, Euplus et Fronton. Par eux j'ai vu toute votre tendresse pour vos frères.

Et si j'en suis digne, Dieu m'accordera de vous voir vous-mêmes et de jouir à jamais de votre présence.

Ne négligeons rien pour procurer la gloire de Jésus-Christ qui nous a tant honorés, et tâchons, dans un même esprit d'obéissance, d'arriver à la perfection. Dès lors, ayons tous les

mêmes pensées, les mêmes sentiments, le même langage, et, soumis à l'évêque et aux prêtres, travaillons sans cesse à nous sanctifier.

Je ne prétends pas ici vous commander, comme si j'étais quelque chose. Bien que chargé de chaînes pour Jésus-Christ, je suis loin d'être parfait.

Je n'en suis encore qu'aux premiers éléments, et c'est à mes maîtres que je parle. Aussi ai-je besoin d'être aiguillonné par vos leçons, par votre foi, votre courage, votre patience; mais la charité ne veut pas que j'oublie vos intérêts; je vous prie donc avant toutes choses de vous rendre conformes à celui qui est la sagesse de Dieu. Or, la sagesse de Dieu, c'est Jésus-Christ, qui est la vie inséparable de notre être, comme les évêques répandus par toute la terre sont la sagesse même de Jésus-Christ.

Il faut donc, ainsi que vous le faites, toujours obéir à l'évêque: unis avec lui, vos prêtres si vénérables, si dignes de Dieu, forment comme une lyre dans un parfait accord. Que vos cœurs, que vos volontés se mettent en harmonie avec cette lyre, et le Christ sera dignement célébré.

Entrez tous dans cet admirable concert; que l'hymne du Seigneur reçoive son unité du concours et de l'accord de vos cœurs; que toute les voix n'en fassent plus qu'une pour chanter par Jésus-Christ la gloire du Père qui se plaît alors à nous entendre, parce qu'il reconnaît à cette union les vrais membres de son fils.

Il est donc de votre intérêt de ne jamais sortir de cette unité si belle qui vous identifie avec Dieu même. Si, dans le court espace de temps que j'ai passé avec votre évêque, j'ai pu me lier avec lui d'une manière si étroite, toute spirituelle, et non purement humaine, combien je vous estime plus heureux, vous qui lui êtes dès longtemps unis comme l'Église l'est à Jésus-Christ et Jésus-Christ à son père, et qui faites régner en tout, par cette union, la plus belle harmonie [1] !

[1] On trouve ici réalisée cette unité dont parlait notre Seigneur dans son sermon après la Cène; et ceux qui parlent ainsi ne sont que les disciples des

Qu'on ne s'y trompe pas: se séparer de l'autel, c'est se priver du pain de vie.

Si la prière de deux personnes est si puissante, combien l'est plus encore celle qui se fait avec l'évêque, avec toute l'Église! Fuir l'assemblée des fidèles, c'est afficher l'orgueil, s'excommunier soi-même, et prononcer sa propre condamnation.

Il est écrit: « Dieu résiste aux superbes. » Nous ne serons soumis à Dieu qu'autant que nous le serons à l'évêque. Plus nous trouvons de gravité dans l'évêque, plus nous lui devons d'égards.

Tout homme envoyé par le père de famille pour gouverner sa maison doit être reçu avec le même respect que le père de famille lui-même; il faut donc voir le Seigneur dans l'évêque.

Du reste, Onésime donne les plus grands éloges à la décence, à l'ordre parfait qui règnent parmi vous. Je sais de lui que vous vivez tous selon la vérité, que vous ne laissez point pénétrer chez vous l'hérésie, que vous n'écoutez personne plus que Jésus-Christ, qui seul parle selon la vérité.

Il existe des hommes d'une insigne mauvaise foi. Partout où ils passent, ils se parent du nom de Chrétien et déshonorent Dieu par leurs œuvres.

Fuyez-les comme des bêtes dangereuses.

Ils ressemblent à ces animaux que tourmente la rage, et qui mordent à la dérobée; évitez-les avec d'autant plus de soin, que leurs blessures sont plus difficiles à guérir. Nous n'avons contre elles qu'un seul médecin, tout à la fois chair et esprit, créé et éternel, Dieu dans l'homme, vraie vie dans la mort, né de Marie et de Dieu, passible d'abord et maintenant impassible; et ce médeci n c'est Jésus-Christ.

Soyez toujours comme aujourd'hui inaccessibles à la séduction? Car vous êtes tout à Dieu. Dès que vous ne vous mêlez à aucune discussion qui puisse faire déchirement, ne vivez-vous pas selon lui? Et moi, que suis-je parmi vous? L'oppro-

apôtres de Jésus-Christ. La religion se transmettait donc tout entière. Jésus-Christ vit dans saint Ignace comme dans saint Pierre et dans saint Paul.

bre, la souillure, qu'il faut enlever d'un si beau corps pour laisser toute sa pureté à cette Église d'Éphèse, célèbre à jamais.

Songez que l'on ne peut vivre selon la chair et faire les œuvres de l'esprit, et que les œuvres de l'esprit ne s'allient point avec celles de la chair, pas plus que les œuvres de la foi avec celles de l'infidélité.

Mais heureusement, chez vous les œuvres mêmes de la chair se trouvent selon l'esprit, parce que vous faites tout en Jésus-Christ, notre Seigneur. J'ai su que des hommes d'une mauvaise doctrine ont passé par votre ville. Mais vous ne leur avez pas permis de la répandre ; vous vous êtes bouché les oreilles pour n'y pas laisser entrer la funeste semence. On peut dire de vous que vous êtes des pierres du temple de Dieu le père ; oui, de vraies pierres du temple de Dieu, taillées pour former cet édifice, vous servant de l'instrument de Jésus-Christ, je veux dire sa croix et de l'Esprit saint, comme d'un câble pour vous élever.

La foi est votre guide et la charité la voie par laquelle vous allez à Dieu. Voyageurs, qui marchez tous ensemble dans cette voie, vous portez en vous comme dans un temple Dieu le père, le Christ, l'Esprit saint, et l'ornement du temple : c'est la pratique des préceptes du Seigneur.

Ce qui me remplit d'allégresse, c'est de pouvoir, par cette lettre, m'entretenir avec vous et mêler ma joie à la vôtre, de ce que vous plaçant toujours en regard de l'autre vie, vous n'aimez que Dieu seul ici-bas.

Vous ne cessez aussi de le prier pour les autres ; espérons que la voie de la pénitence leur fera trouver le Seigneur.

Faites en sorte qu'au moins ils aient toujours devant les yeux la leçon vivante de vos exemples. Opposez la douceur à la colère, l'humilité à l'orgueil, les prières aux malédictions, la constance de la foi à l'esprit d'erreur, la douceur à la barbarie.

Travaillons dès lors non pas à les imiter, mais à leur prouver par notre tendresse qu'ils trouveront toujours en nous des frères. Soyons de véritables imitateurs de Jésus-Christ. Riva-

lisons à qui saura mieux supporter l'injustice et le mépris.

Quel moyen plus sûr de faire mourir en nous tout rejeton du malin esprit, et de vivre toujours selon Jésus-Christ dans la pureté et la tempérance, soit pour l'âme, soit pour le corps?

Nous touchons aux derniers temps [1]; ce qui doit nous faire trembler, c'est la patience de Dieu : craignons qu'elle ne dépose contre nous au jour du jugement. Il nous faut, ou redouter la colère qui menace dans la vie future, ou chérir la grâce qui s'offre dans la vie présente. Vous ne trouverez celle-ci qu'en Jésus-Christ, pour aller à la vraie vie. N'aimez donc que lui, lui pour qui je porte ces chaînes. Ce sont, à mes yeux, des perles spirituelles; puissent vos prières m'obtenir de ressusciter avec cette glorieuse parure! Je vous les demande; j'en ai besoin pour avoir part un jour à l'héritage des Chrétiens d'Éphèse, qui jamais, grâce à la vertu de Jésus-Christ, n'ont dévié de la doctrine des apôtres.

Je sais qui je suis et à qui j'écris. A moi la condamnation, à vous la miséricorde; pour moi les périls, pour vous la sûreté. Votre ville est le passage de ceux qui vont à la mort pour Jésus-Christ, et vous, vous êtes les imitateurs de Paul parvenu à la sainteté, élevé à la gloire du martyre et digne de tout son bonheur. Serai-je assez heureux pour être placé à ses pieds, lorsque je jouirai de mon Dieu? Toute sa lettre montre à quel point vous occupiez sa pensée devant le Seigneur.

Aimez à vous réunir souvent pour louer Dieu et lui rendre grâce. Par ces réunions fréquentes, vous affaiblissez les forces de Satan. Cet accord dans un même esprit de foi déjoue toutes les ruses qu'il emploie pour nous perdre. Rien n'est préférable à la concorde; elle fait cesser la guerre du ciel et de la terre.

Toute obscurité disparaît devant une foi vive en Jésus-Christ et un tendre amour pour lui : l'une est le principe, l'autre la fin de la vraie vie. Le principe, c'est la foi; la fin, c'est la cha-

[1] Les derniers temps c'étaient les siècles qui devaient s'écouler depuis le premier avénement de Jésus-Christ jusqu'au dernier.

rité. Ces vertus, dont nous venons de montrer l'union, se rapportent à Dieu ; les autres concourent avec elles à rendre l'homme meilleur. La profession de la foi est incompatible avec le péché, la possession de la charité avec la haine. L'arbre se fait connaître à ses fruits, le Chrétien à ses œuvres. On est Chrétien, non par cette profession extérieure du moment, mais par l'efficacité de la foi qui fait persévérer jusqu'à la fin.

Il vaut mieux se taire et être Chrétien en effet, que parler et ne l'être pas. Il est bon d'enseigner, mais il faut pratiquer ce que l'on enseigne. Nous n'avons qu'un seul maître ; il a dit, et tout a été fait ; mais ce qu'il a fait lui-même dans le silence est surtout digne de son père. Celui qui a compris la parole de Jésus-Christ peut aussi comprendre son silence ; c'est être arrivé à la perfection que de savoir agir selon ses paroles et manifester sa foi par son silence même.

Rien n'est caché au Seigneur, le secret de nos cœurs est dans sa main ; faisons tout avec cette pensée, qu'il habite en nous, et nous deviendrons des temples dont il sera la Divinité, comme il l'est en effet ; et c'est ainsi qu'il doit un jour apparaître à nos yeux. Que de raisons de ne lui présenter que des cœurs brûlants de son amour !

Ne vous y trompez pas, le corrupteur ne peut être l'héritier du royaume de Dieu. La mort est le partage de celui qui souille le corps ; peut-elle épargner l'homme qui corrompt la foi par le mélange impur d'une fausse doctrine, la foi qui nous vient de la croix de Jésus-Christ ?

Un feu qui ne s'éteindra jamais attend l'homme souillé de ce crime et celui qui l'écoute.

Le Seigneur Jésus a reçu l'onction sainte sur sa tête, et pourquoi ? N'est-ce pas pour répandre sur son Église un souffle d'incorruptibilité ? Ne respirez point l'odeur fétide qu'exhale la doctrine du prince de ce monde ; cette exhalaison de mort vous entraînerait en esclaves loin de la vie que vous aviez toujours en perspective.

Pourquoi n'avons-nous pas tous cette salutaire prudence, puisque nous possédons tous la connaissance de Dieu, qui est

Jésus-Christ ? Pourquoi courir à notre perte en insensés qui ne savent pas reconnaître la grandeur du don que Dieu lui-même leur a fait !

Ma vie à moi, c'est l'opprobre de la croix ; pour l'incrédule, la croix est un objet de scandale ; pour nous, c'est la vie et le salut éternel. Qu'est devenu le sage, l'esprit investigateur, l'orgueil de ces hommes qui se vantaient d'avoir la science ? Qu'ils aillent à Jésus, notre Dieu, qui fut porté dans le sein de Marie d'après le plan de la sagesse divine ; Jésus, né du sang de David par l'opération de l'Esprit saint ;

Jésus qui est né, qui a été baptisé, afin de purifier par le mérite de son sang l'eau qui devait servir au baptême.

Le prince de ce monde a ignoré la virginité de Marie, son enfantement et la mort de Jésus-Chris, trois mystères d'un grand éclat, qui se sont accomplis dans le silence de la sagesse divine.

Mais comment le Christ fut-il révélé à la terre ? Par une étoile qui parut au ciel, et dont l'éclat fit pâlir toutes les autres. Sa splendeur ne pourrait se décrire, la nouveauté du prodige frappa de stupeur ; tous les autres astres, le soleil, la lune, les étoiles, formèrent comme un chœur autour d'elle ; sa lumière se réfléchissait sur tous. Le trouble fut extrême ; on se demandait d'où pouvait venir un phénomène si étrange.

Par elle, l'art de la magie fut confondu, les liens de l'enfer brisés, l'ignorance détruite, le long règne du péché renversé.

Ce fut l'œuvre d'un Dieu manifesté sous une forme humaine, pour régénérer l'homme et l'enfanter à la vie éternelle. Il prenait possession du souverain empire que Dieu lui a donné sur toutes les créatures. Tout était dans une grande agitation : il venait détruire l'empire de la mort.

Si j'en suis trouvé digne par Jésus-Christ, à la faveur de vos prières, et que ce soit sa volonté, dans une seconde lettre que je me propose de vous écrire, je vous développerai ce que je n'ai fait qu'ébaucher concernant le nouvel homme, Jésus-Christ, la foi qui vient de lui, son amour pour nous, sa pas-

sion et sa résurrection, surtout si le Seigneur daigne m'éclairer de ses lumières. C'est par la grâce qui découle de son nom que vous vous trouvez tous ensemble réunis dans une même foi, en un même Jésus-Christ, du sang de David selon la chair, tout à la fois fils de Dieu et fils de l'homme.

Soyez toujours soumis à l'évêque et aux prêtres dans cet esprit d'union indivisible, rompant avec eux un même pain, aliment d'immortalité, antidote contre la mort, éternelle vie en Jésus-Christ.

Puissé-je donner ma vie pour vous et pour ceux que vous avez envoyés à Smyrne dans la vue de procurer la gloire de Dieu ! C'est de cette ville que je vous écris, le cœur plein de reconnaissance pour Dieu et d'amour pour Polycarpe, qui partage avec vous toute ma tendresse.

Ne m'oubliez pas plus que Jésus-Christ ne vous oublie. Priez pour l'Église de Syrie, d'où je suis emmené à Rome chargé de chaînes, moi le dernier des fidèles de cette Église où Dieu a daigné me prendre pour me faire servir à sa gloire. Je vous salue en Dieu le père et en Jésus-Christ, notre commune espérance [1].

[1] Le monde était alors plongé dans une corruption universelle. « L'histoire des rois de Macédoine, d'Égypte et de Syrie, dit Fleury dans les *Mœurs des Chrétiens*, fournit des exemples de tous les vices et des débauches les plus monstrueuses. On sait en quelle réputation étaient Alexandrie, Antioche et Corinthe. On sait combien étaient fameux par leurs délices et leur mollesse les villes de l'Ionie et de l'Asie mineure. Ce fut cependant au milieu de cette corruption que le Christianisme prit naissance, ce fut dans ces mêmes villes que se formèrent les Églises les plus illustres. Qui ne sait ce qu'étaient les cérémonies de Bacchus et celles de Cybèle ? On voyait partout Vénus, Adonis, Ganimède, et tous les déguisements de Jupiter. Il n'y avait point de jardin qui n'eût l'image d'un dieu ridicule qui y présidait. Les femmes ne chantaient que les louanges des dieux, comme on le voit dans Virgile et dans Ovide, et presque tous les spectacles étaient infâmes ou cruels. »

ÉPITRE AUX MAGNÉSIENS.

Magnésie, bâtie sur le Méandre dans l'Asie mineure, avait envoyé son évêque Damas porter des secours et des consolations à saint Ignace, qui séjournait à Smyrne. Le saint à ses remerciements mêle de salutaires avis; il avertit les fièdles de cette Église de s'affranchir de toute cérémonie judaïque, de s'attacher uniquement à Jésus-Christ, dont les patriarches et les prophètes avaient été les disciples avant son avénement. Il montre la foi comme le lien par lequel Dieu a voulu rattacher à lui toutes les nations. Cette épitre commence par le salut suivant :

Ignace, surnommé Théophore, à l'Église de Magnésie, près du Méandre, bénie par la grâce de Dieu le père, en Jésus-Christ, notre Sauveur, au nom duquel je la salue et lui souhaite en Dieu le père et en Jésus-Christ toutes sortes de biens.

Quand j'ai su que votre charité était selon l'esprit de Dieu, je me suis empressé, dans le premier transport de ma joie, de vous féliciter de votre foi en Jésus-Christ.

Car, depuis que mes chaînes m'ont rendu digne de porter un nom d'une beauté toute divine, je me plais ainsi à féliciter les Églises, en même temps que je leur souhaite une union semblable à celle de la chair et de l'esprit dans la personne de Jésus-Christ, notre vie éternelle; une union de foi et de charité à laquelle rien n'est préférable, une union aussi étroite que celle de Jésus-Christ avec son père : union qui élève au-dessus des persécutions du prince de ce monde, qui fait sortir triomphant de l'épreuve et met en possession du Seigneur.

Combien je m'estime heureux d'avoir été jugé digne de vous voir en la personne de Damas, votre évêque si digne de Dieu, et des saints prêtres Bassus, Apollonius, et du diacre Sotion, le compagnon de mes travaux! Que n'ai-je pu le garder près de moi, lui, aussi soumis à l'évêque et aux prê-

tres, qu'on doit l'être à la grâce du Seigneur et à la loi de Jésus-Christ.

Au sujet de votre évêque, je dois vous dire qu'il ne faut pas agir envers lui avec hauteur et familiarité, à cause de sa jeunesse. Le pouvoir dont Dieu l'a revêtu vous commande d'avoir pour lui les plus grands égards. J'apprends que telle est la conduite des saints prêtres de son Église. Ils ne considèrent pas la jeunesse apparente de son ordination ; mais ils écoutent la prudence selon Dieu, et se soumettent à lui, ou plutôt à Dieu même, père de Jésus-Christ, qui est l'évêque universel.

Il faut donc lui montrer, en vue de la gloire de celui qui vous le commande, une soumission franche et non mensongère; autrement c'est tromper, c'est outrager, non pas l'évêque que l'on voit, mais celui qui est invisible ; toute conduite de cette nature s'adresse, non pas à l'homme, mais à Dieu, qui voit le secret des cœurs. Il ne suffit pas d'être appelé Chrétien, il faut l'être en effet et ne pas ressembler à ces personnes pour qui l'évêque n'est qu'un nom, puisqu'elles font tout sans lui. Je ne pense pas qu'elles aient la paix de la conscience. Leur manière de se réunir n'est pas selon la règle, ni de nature à rassurer. Mais, qu'elles y songent, toute chose a sa fin. Deux termes sont là devant nous : la vie et la mort ; chacun trouvera celui qu'il aura mérité.

Deux sortes de monnaie, si je puis ainsi parler, circulent ici-bas : l'une de Dieu, l'autre du monde. Chacune d'elles a son effigie particulière. Les incrédules portent celle du monde; les fidèles, par la charité, portent celle de Dieu le père en vertu de Jésus-Christ; d'où nous vient le désir de la mort pour imiter sa passion, désir sans lequel la vie n'est pas en nous.

Comme j'ai pu, dans les personnes dont je viens de parler, contempler la foi et la piété de toute votre multitude, je ne vous recommanderai plus qu'une seule chose, c'est de toujours agir en union avec le Seigneur, regardant l'évêque comme son représentant au milieu de vos assemblées, les prêtres comme

formant le sénat des apôtres, et les diacres, objets de ma prédilection, comme dispensateurs des mystères mêmes de Jésus-Christ, qui, avant les siècles, était en Dieu son père, et qui s'est révélé à la terre dans ces derniers jours.

Voilà la vie toute céleste que vous avez tous embrassée; elle vous commande de vous respecter, de vous aimer constamment les uns les autres, de ne point voir l'homme dans votre frère, mais Jésus-Christ; de ne rien souffrir en vous qui puisse détruire l'union, de vous attacher étroitement à l'évêque et à ses prêtres, selon le caractère et l'esprit de la doctrine incorruptible que vous professez.

De même que Jésus-Christ n'a rien fait par lui-même ni par ses apôtres sans son père, auquel il est intimement uni, ne faites rien sans l'évêque et sans ses prêtres.

Ne cherchez rien de raisonnable hors de là. Que l'unité se retrouve partout dans vos assemblées : unité de prières, unité de vœux, unité de pensées, unité d'espérance, accompagnée de la charité et de la joie la plus pure.

Jésus-Christ est un, et rien n'est au-dessus de lui. Ne voyez donc plus qu'un seul temple, qu'un seul autel du Seigneur, qu'un seul Jésus-Christ, qui sort d'un seul père, qui existe en lui seul, et qui rentre dans son unité.

Dès lors ne vous laissez pas séduire par des doctrines étrangères, ni par d'anciennes fables entièrement inutiles. Vivre encore selon la loi, c'est dire qu'on n'est pas encore sous la grâce. Mais les saints prophètes eux-mêmes ont vécu selon Jésus-Christ, et ce fut la cause de leurs persécutions. C'est sa grâce qui leur inspirait tout ce qu'il fallait dire à l'incrédule, pour le convaincre qu'il n'y a qu'un seul Dieu; qu'il s'est manifesté par son fils; que ce fils, son Verbe éternel, n'a jamais cessé de parler, et qu'il s'est rendu agréable, par toute ses œuvres, à son père, qui l'avait envoyé.

Ceux qui vivaient sous la loi ont passé à de plus hautes espérances, affranchis désormais des observances légales, pour vivre selon la loi de Jésus-Christ, où se trouve pour nous la vie par la grâce et la passion de ce Dieu, que certains hommes

s'obstinent encore à ne pas reconnaître ; car c'est de ce grand mystère que nous viennent le don de la foi et la force nécessaire pour nous montrer dans l'adversité de vrais disciples de Jésus-Christ, notre seul maître. S'il fut toujours l'espérance de l'homme, comment pourrions-nous vivre sans ce Dieu, dont les prophètes étaient les disciples en esprit, et qu'ils attendaient comme leur maître? C'est parce qu'il ont toujours su placer en lui leur espérance, qu'il est venu les visiter et les arracher à l'empire de la mort.

Que sa bonté ne trouve jamais nos cœurs insensibles. Si sa conduite envers nous se réglait sur la nôtre à son égard, quel serait notre avenir ? Devenus ses disciples, apprenons à vivre selon son esprit.

Celui qui porte un autre nom que le sien n'est pas à Dieu. Rejetez un reste de vieux levain aigre et gâté; transformez-vous en un levain nouveau qui est Jésus-Christ, prenez de lui ce sel qui vous préservera tous de la corruption : car on vous jugera d'après l'odeur que vous aurez exhalée.

C'est un contre-sens de parler de Jésus-Christ et de judaïser. Le Christianisme ne s'est pas converti au judaïsme, mais bien le judaïsme au Christianisme, afin que toutes les nations viennent se réunir à Dieu à la faveur d'une même foi.

Ce n'est pas, mes bien-aimés, que je croie qu'un seul d'entre vous pense autrement ; je veux seulement, quoique le dernier d'entre vous, vous prémunir contre l'appât trompeur de toute fausse doctrine et rendre votre foi inébranlable sur la naissance, la passion, la résurrection de Jésus-Christ, arrivées sous la préture de Ponce-Pilate, événements qui ne laissent aucun doute, aucune incertitude [1]. Il est notre espérance : puisse aucun de vous n'en être jamais exclu !

Et moi, puissé-je sous tous les rapports être digne de vous !

[1] Combien de pareils témoignages sont propres à affermir dans la foi, quand on les voit à la naissance du Christianisme appuyés sur de pareilles autorités! Rousseau a donc eu bien raison de dire que les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ.

Quoique dans les fers, je ne mérite pas d'être comparé à un seul d'entre vous, qui êtes libres. Je ne crains pas de vous le dire: je sais que vous êtes sans orgueil, parce que Jésus-Christ habite en vous.

Aussi, plus je vous donne d'éloges, plus je vois la rougeur de la modestie se répandre sur vos visages, selon ce qui est écrit. « Le juste, quand on le loue, s'accuse lui-même. »

Appliquez-vous à vous affermir dans la doctrine de Jésus-Christ et dans celle des apôtres, afin que toutes vos œuvres, selon la chair ou selon l'esprit, dans leur principe et dans leur fin, servent à votre salut par la foi et l'amour concernant le Père, le Fils, le Saint-Esprit; surtout si vous restez unis à votre digne évêque, aux prêtres qui forment autour de lui comme une couronne spirituelle, et aux diacres dont la vie est toute divine.

Oui, vivez soumis à l'évêque et les uns aux autres, comme Jésus-Christ l'était à son père, pendant sa vie mortelle, et comme les apôtres l'on été à Jésus-Christ, au Père, et au Saint-Esprit; de sorte que l'union entre vous soit entière, c'est-à-dire selon le corps et selon l'esprit.

Comme je sais que l'esprit de Dieu remplit votre âme, je me borne à cette courte exhortation : Souvenez-vous de moi dans vos prières, afin que je jouisse au plus tôt de mon Dieu.

Souvenez-vous aussi de l'Eglise de Syrie, d'où je ne suis pas digne d'être appelé pour tant de gloire.

J'ai besoin de la sainte ligue de vos prières et du concours de votre charité, pour que l'Église de Syrie mérite la divine rosée qui féconde la vôtre.

Recevez le salut des Ephésiens qui sont à Smyrne, d'où je vous écris.

C'est pour la gloire de notre Dieu qu'ils se trouvent dans cette ville avec quelques-uns des vôtres.

Ils ont, de concert avec Polycarpe, l'évêque de Smyrne, pourvu à tous nos besoins; les autres Églises vous saluent en Jésus-Christ.

Fortifiez-vous dans la paix et la concorde selon Dieu, pleins

comme vous l'êtes de cet esprit intérieur qui n'est autre que Jésus-Christ.

—

ÉPITRE AUX TRALLIENS.

Tralles était située entre le Méandre et le Caïstre. Saint Ignace avait reçu des fidèles de cette Église les secours les plus abondants des mains de Polybe, leur évêque. Après les avoir remerciés de leur zèle et félicités de leur foi, il leur recommande d'éviter toute division pour ne pas donner occasion aux gentils de blasphémer le nom chrétien. Il les prie de lui épargner les éloges. Le louer, dit-il, c'est le flageller. Il n'a qu'une crainte, c'est de n'être pas jugé digne du martyre. Il les exhorte à se tenir en garde contre les faux frères qui mêlent le nom de Jésus à leur erreur pour l'accréditer à la faveur de ce divin nom, et qui prétendent qu'il n'a souffert qu'en apparence. Son affection se manifeste dans le début de cette épître.

Ignace, surnommé Théophore, à l'Église chérie de Dieu père de Jésus-Christ, à l'Église sainte qui est à Tralles, en Asie, choisie de Dieu et digne de lui, jouissant de la paix par la chair, par le sang, par la passion de Jésus-Christ, notre espérance, par la résurrection qui est en lui : salut, grâces, bénédictions abondantes, c'est le souhait que je fais pour elle, en vertu de mon caractère apostolique.

Je sais que les tribulations trouvent toujours vos cœurs aussi purs qu'étroitement unis ; et chez vous, c'est l'effet non de l'occasion, mais de l'habitude.

Je l'ai appris de Polybe, votre évêque, qui m'est venu voir à Smyrne, d'après la volonté de Dieu et celle de Jésus-Christ. Il s'est réjoui avec moi de mes chaînes, de manière à mettre sous mes yeux, dans sa personne, la piété de toute votre multitude.

Et moi, en recevant par lui ce témoignage de votre affection toute selon Dieu, je me suis réjoui de vous trouver tels que je

vous connaissais, c'est-à-dire de véritables imitateurs de Jésus-Christ.

Soumis, ainsi que vous l'êtes, à l'évêque comme à Jésus-Christ lui-même, ce n'est plus selon l'homme que vous me paraissez agir, mais selon Jésus-Christ mort pour nous, afin que la foi en sa mort nous assure la vie.

Non-seulement ne faites rien sans l'évêque, mais soyez encore soumis aux prêtres comme aux apôtres mêmes de Jésus-Christ, lui notre commune espérance, lui en qui nous devons toujours vivre.

Que les diacres, dispensateurs des saints mystères, ne négligent rien pour se rendre agréables à tous. Ils ont d'autres fonctions que celles de régler le boire et le manger. Ils sont aussi ministres dans l'Église.

Qu'ils redoutent comme le feu de prêter contre eux des armes à la médisance.

Tous les fidèles, de leur côté, doivent respecter les diacres comme préposés par Jésus-Christ, l'évêque comme l'image de Dieu le père, les prêtres comme le sénat de Dieu, ne faisant qu'un avec les apôtres. Sans ce parfait accord, il ne faut plus parler d'Église. Ici mes sentiments sont les vôtres, j'en ai la certitude.

J'ai reçu et j'ai encore près de moi, dans la personne de votre évêque, le modèle de votre charité. Son extérieur seul est une prédication.

Sa douceur fait toute sa force; il imprime le respect aux païens mêmes; ceux-ci, j'en suis sûr, applaudissent à mes éloges.

J'ai de hautes pensées de Dieu, mais je connais ma faiblesse et je crains de périr par la vaine gloire.

Jamais je n'ai dû plus me craindre moi-même, ni mieux sentir le besoin d'être en garde contre les éloges; me louer, c'est en quelque sorte me flageller. Mon bonheur et dans le martyre; mais en serai-je trouvé digne? Je n'en sais rien.

L'envie du démon contre moi ne paraît pas aux yeux de tous; sa fureur n'a jamais été plus active. J'ai donc besoin de l'humilité qui terrasse le prince de ce monde.

Ne pourrais-je pas toutefois vous parler des choses du ciel? Mais vous, encore petits enfants dans la foi, pourriez-vous me comprendre? Pardonnez-moi, si j'ai craint de vous nuire par une nourriture qui serait trop forte pour vous en ce moment.

Et moi, malgré les chaînes que je porte et la haute intelligence qui m'a été donnée des choses célestes, bien que je connaisse les différents ordres des anges, les rangs des principautés, les choses visibles et invisibles, suis-je pour cela un vrai disciple? Que de vertus me manquent, pour ne plus manquer à Dieu !

Je vous conjure, ou plutôt ce n'est pas moi, mais la charité de Jésus-Christ, qui vous prie de ne point chercher d'aliments hors de lui, de vous éloigner de toute plante étrangère, je veux dire l'hérésie.

L'hérétique mêle le nom de Jésus-Christ au venin de son erreur, et l'accrédite en la couvrant de ce grand nom, comme ceux qui donnent dans une agréable liqueur un poison mortel; faute de le savoir, on boit la mort avec un funeste plaisir.

Mettez-vous en garde contre ces hommes; vous éviterez leurs piéges, si vous vivez exempts d'orgueil et toujours étroitement unis à Jésus-Christ, à la doctrine des apôtres.

On est pur dans l'enceinte de l'autel, impur hors de là; c'est-à-dire que la pureté de conscience ne se trouve point hors de la communion de l'évêque, des prêtres et des diacres.

Je sais que rien de semblable n'existe parmi vous; mais connaissant les piéges de l'ennemi, j'ai voulu, comme un père plein de sollicitude, vous prémunir contre eux, vous, mes fils si tendrement aimés.

Ranimez donc en vous l'esprit de douceur et de patience; renouvelez-vous aussi dans l'esprit de force et de charité, dont l'une est figurée par la chair, l'autre par le sang de Jésus-Christ.

Soyez sans aversion contre vos frères, afin de ne laisser aucun prétexte aux païens, et qu'ils ne puissent s'autoriser de l'imprudence d'un seul d'entre vous pour calomnier l'assemblée des fidèles.

« Malheur, dit l'Écriture, à celui qui devient une cause de blasphème contre le nom du Seigneur par l'infidélité de sa conduite ! »

Fermez donc vos oreilles, lorsqu'on vous parle sans Jésus-Christ, né de la race de David et du sang de Marie, et véritablement né, puisqu'il a bu et mangé; véritablement persécuté, véritablement mort sur une croix sous Ponce-Pilate, à la vue du ciel, de la terre et des enfers; véritablement ressuscité d'entre les morts par la vertu de son père, qui nous réssuscitera nous-mêmes en Jésus-Christ, selon la ressemblance que nous aurons eue avec lui après l'avoir connu par le don de la foi, lui sans qui nous n'avons pas la vraie vie.

S'il n'a souffert qu'en apparence [1], comme le disent quelques impies, c'est-à-dire les incrédules, qui ne sont eux-mêmes que de vains fantômes, pourquoi ces chaînes dont je suis chargé, pourquoi ce désir de combattre contre les bêtes ? C'est donc en vain que je vais à la mort ! Mais non, je ne puis supposer le mensonge quand il s'agit de mon Dieu.

Ne portez pas la main à ces branches mauvaises qui ne donnent que des fruits de mort; on meurt en effet aussitôt qu'on y porte les lèvres.

Ce ne sont pas des arbres plantés par le Père céleste; s'il les eût plantés, on en verrait sortir des branches comme celles de la croix, donnant des fruits incorruptibles. Le Seigneur vous invite à les produire, ces fruits de vie, par les mérites de sa passion, vous qui êtes ses membres; or, le chef ne peut être sans les membres. Dieu nous a fait la promesse de cette union intime avec lui, union qui nous met en possession de lui-même.

C'est de Smyrne que je vous salue, ainsi que les Églises de Dieu qui s'y trouvent avec moi, et qui m'ont donné tous les soulagements que réclament le corps et l'esprit.

[1] Il est bien remarquable que les premières hérésies se soient attachées à l'humanité de Jésus-Christ, tant l'éclat de ses miracles avait mis sa divinité hors de doute !

Les chaînes que je porte dans le long circuit que je fais, priant sans cesse le Seigneur qu'il me donne d'aller à lui, ces chaînes vous supplient et semblent vous dire : Persévérez dans l'union ; priez les uns pour les autres. Il est juste que chacun de vous, et surtout les prêtres, soutienne l'évêque au milieu de ses travaux pour la gloire de Dieu, pour celle de Jésus-Christ et des saints apôtres.

Je désire ardemment que vous m'écoutiez dans un véritable esprit de charité, de peur que ma lettre ne soit un témoin qui dépose un jour contre vous. Priez donc pour moi, qui ai tant besoin de cette marque de votre amour, pour obtenir de la miséricorde divine que je sois jugé digne d'entrer en possession de l'héritage qui m'est destiné, et que j'évite le malheur d'être réprouvé.

Les fidèles de Smyrne et d'Éphèse vous saluent avec la plus vive tendresse.

Souvenez-vous, dans vos prières, de l'Église de Syrie, dont je ne mérite pas de faire partie, moi, le dernier de tous.

Fortifiez-vous dans l'esprit de Jésus-Christ. Soyez soumis à l'évêque et aux prêtres, ainsi que Dieu vous le commande.

Que chacun de vous, en particulier, aime tous les autres ; oui, aimez-vous mutuellement, et que rien ne puisse désunir vos cœurs.

Que l'esprit qui m'anime vous épure de plus en plus, non-seulement tandis que je suis avec vous, mais aussi quand je jouirai de mon Dieu. Je suis encore placé au milieu des périls ; mais Dieu, fidèle à ses promesses, exaucera par Jésus-Christ vos prières et les miennes. Puisse-t-il vous trouver sans tache !

—

ÉPITRE AUX ROMAINS.

Cette épître, la plus remarquable de toutes, fut aussi écrite de Symrne. Saint Ignace avait appris que les fidèles de Rome voulaient gagner le peuple, et, par argent ou par sollicitations, empêcher qu'il ne fût exposé aux bêtes féroces. Il les conjure de n'en rien faire; il demande avec instance qu'il lui soit permis de mourir, comme un autre demanderait qu'il lui soit permis de vivre. Enfin il ne veut pas qu'on mette obstacle à son bonheur : c'est ainsi qu'il appelle sa mort.

Les raisons qu'il emploie sont si vives, si pressantes, si fort au-dessus de la nature, qu'on ne peut lire cette épître sans attendrissement, sans je ne sais quel transport d'admiration qui nous élève au-dessus de nous-mêmes.

Rien n'est comparable, dans aucune langue, à cette épître; elle seule persuaderait le Christianisme : c'est bien mieux que de l'éloquence, c'est du ravissement, c'est de l'extase, c'est le sublime transport de saint Paul s'écriant qu'il n'a qu'un désir, celui de mourir et d'être avec Jésus-Christ. Presque tous les Pères ont répété ces paroles si énergiqnes par lesquelles le saint demande à « être broyé sous la dent des bêtes comme froment de Dieu, pour devenir le pain de Jésus-Christ. »

Les éloges qui commencent cette épître annoncent qu'il reconnaissait la supériorité de l'Église romaine, et qu'il savait bien qu'il parlait à la maîtresse de toutes les autres; ce début est singulièrement remarquable.

Ignace, surnommé Théophore, à cette Eglise riche des miséricordes reçues de la magnificence du Très-Haut et de son fils unique; à cette Église chérie, éclatante de lumière : d'après la volonté de celui qui veut tout ce qui est conforme à la charité de Jésus-Christ, notre Dieu; à cette Église qui commande à toutes les autres dans la capitale de l'empire romain, Église si digne de Dieu, si belle! appelée heureuse à si juste titre, dont l'ordre est si admirable, les vertus si pures, la charité si parfaite! dépositaire de la loi de Jésus-Christ, ornée du nom d'Église du Père : salut en Jésus-Christ, fils de Dieu le père, à

cette Église, et à vous si étroitement unis, selon la chair et l'esprit, en la pratique de tous ses commandements; à vous remplis de sa grâce reçue sans mesure; à vous purs de toute erreur étrangère : salut et bénédictions saintes et abondantes en Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Dieu [1].

Enfin, à force de prières, j'ai obtenu du Seigneur le bonheur de vous voir, vous, si dignes de le voir lui-même. C'était là l'objet de tous mes vœux. Les chaînes que je porte pour le nom de Jésus-Christ me font espérer que bientôt je pourrai vous embrasser, si toutefois c'est la volonté du Seigneur que j'arrive au terme de la carrière.

Le début m'a bien réussi. Serai-je assez heureux maintenant pour obtenir qu'aucun obstacle ne vienne m'empêcher de saisir mon héritage? Mais je redoute votre affection pour moi; je crains qu'elle ne me nuise; car il vous serait facile d'arriver à votre but. Mais moi pourrai-je jamais arriver à mon Dieu, si votre tendresse ne m'épargne aujourd'hui!

Je ne veux point voir en vous cet amour pour l'homme, ne songez plus qu'à plaire à Dieu, ainsi que vous l'avez toujours fait.

Non, jamais nous n'aurons une occasion aussi favorable, moi de m'emparer de lui, vous d'encourager une plus belle action. Si vous gardez le silence je suis à Dieu. Mais si en

[1] Ce n'est pas sans raison que Dieu a choisi Rome pour y fonder l'Église principale. Les Romains étaient encore ce qu'il y avait de plus grand dans le monde. L'habitude du commandement avait élevé leur âme, et à l'époque où les apôtres y arrivèrent, malgré la corruption, ils avaient encore de la magnanimité, de la fermeté, et plusieurs autres de ces vertus qui avaient tant éclaté dans leurs ancêtres. Saint Corneille, le premier des Romains qui reçut la grâce de l'Évangile, était un capitaine romain. On voit la générosité romaine dans plusieurs illustres martyrs, comme saint Laurent, saint Vincent, saint Sébastien. L'humilité chrétienne, ayant corrigé la fierté des Romains et l'orgueil des philosophes, en fit de véritables sages. Lorsqu'ils eurent compris par la foi le but où ils devaient tendre, ils n'eurent plus que des idées élevées.

moi vous n'aimez que l'homme, il me faudra de nouveau rentrer dans la lice. Tout ce que vous pourriez faire pour moi vaut-il le bonheur d'être immolé au Seigneur, quand l'autel est préparé et n'attend plus que la victime !

Tous réunis par l'amour, formez un chœur de louanges, et chantez par Jésus-Christ un hymne de reconnaissance à Dieu le père de ce qu'il nous a jugés dignes qu'un évêque de Syrie se trouvât ainsi transporté d'Orient en Occident pour le martyre. Il m'est glorieux de tomber sous le glaive du monde pour la cause de mon Dieu, afin de me relever en lui.

Jamais vous n'avez porté envie à personne ; vous formiez les autres sur vous-mêmes par vos leçons. Eh bien ! je veux que vous pratiquiez ces leçons à mon égard. Demandez seulement que j'aie la force nécessaire au dedans et au dehors, pour qu'en moi la volonté s'accorde avec les paroles, et que je sois Chrétien, non par le nom, mais par les œuvres. C'est seulement quand j'aurai fait ces œuvres que je pourrai prendre ce titre; c'est lorsque j'aurai quitté ce monde qu'on pourra m'appeler fidèle. L'apparence n'est rien ; ce n'est pas ce qui frappe les yeux qui est bon. Jamais Jésus-Christ, notre Dieu, ne paraît plus grand que lorsque la foi le contemple caché au sein de son père. La croyance seule ne fait pas le Chrétien, mais la force, puisque ce titre nous signale à la haine du monde.

J'écris aux Églises, je leur mande à toutes que j'aspire à mourir pour Jésus-Christ ; ne vous y opposez pas, ce serait une tendresse hors de saison que je vous conjure de m'épargner. Souffrez que je sois la pâture des bêtes féroces ; par elles je serai plutôt en possession du Seigneur. Je suis le froment de Dieu, je veux être broyé par la dent des bêtes pour devenir le pur et digne pain de Jésus-Christ. Flattez, caressez plutôt ces bêtes farouches, pour qu'elles soient mon tombeau ; qu'il ne reste rien de moi ; que je ne nuise à personne quand je ne serai plus [1]. Alors seulement je me croirai un disciple de

[1] Saint Ignace craignait qu'on ne voulût recueillir ses restes, et qu'on ne l'exposât, comme cela arrivait souvent, en gardant ses reliques.

Jésus-Christ, lorsque le monde ne verra plus rien de ma dépouille mortelle.

Priez donc le Christ que je devienne, par la dent des bêtes, une victime digne de lui.

Je ne vous commande pas ici comme l'auraient pu faire Pierre et Paul. Ils étaient apôtres, je suis un condamné; ils étaient libres, je suis encore esclave; mais que je sois martyr, et je deviens affranchi de Jésus-Christ, et je renais à la vraie liberté.

Dès à présent, dans ces fers, j'apprends à me dégager de tous liens terrestres. Depuis la Syrie jusqu'à Rome, je combats contre les bêtes, sur terre et sur mer, le jour et la nuit, lié comme je le suis à dix léopards (c'est le nom qui convient aux gardes qui m'entourent); un bienfait les rend plus furieux. Mais, dans leurs outrages, je puise de nouvelles leçons. Je suis loin pour cela de me croire justifié.

Puissé-je jouir des bêtes qu'on me prépare! Je veux les trouver promptes à s'élancer sur moi; je les flatterai, je les solliciterai de la main pour qu'elles me dévorent plus vite; qu'elles ne me me fassent point grâce, comme elles l'on fait à quelques martyrs qu'elles n'osaient toucher! si elles se refusaient à l'impatience de mes désirs, je leur ferais une sorte de violence.

Pardonnez-moi, je sais ce qui m'est utile; c'est d'aujourd'hui seulement que je suis un disciple; je ne demande plus rien aux créatures visibles ou invisibles, c'est à Jésus-Christ que je veux arriver. Que les feux, que les croix, que les attroupements de bêtes féroces, que le brisement des os, que le déchirement des membres, le broiement de tout le corps, que toutes les tortures imaginées par l'esprit de ténèbres soient mon partage, peu m'importe, pourvu que je jouisse de Jésus-Christ.

A quoi me serviraient toutes les contrées de la terre, tous les royaumes de ce monde? Il m'est bien plus avantageux de mourir pour Jésus-Christ que de commander au monde entier. Je cherche celui qui est mort pour moi; je veux celui qui est

ressuscité à cause de moi. Voilà le trésor qu'il faut à mon âme. Epargnez-moi, mes frères; ne m'empêchez pas d'aller à la vie; et pour cela souffrez que je meure.

Puisque je veux être à Dieu, ne jetez pas le monde entre lui et moi; écartez la séduction des objets sensibles; laissez-moi boire à la source pure de la lumière. Arrivé là, c'est alors que je serai homme. Mais souffrez qu'auparavant je sois l'imitateur des souffrances de mon Dieu.

Si quelqu'un de vous possède ce Dieu en lui-même, il comprendra mon désir; il saura compâtir à l'ardeur qui me dévore, il sentira tout ce que j'éprouve.

Le prince de ce monde veut m'arracher, veut corrompre en moi cet amour pour mon Dieu. Qu'aucun de vous, témoin de la lutte, ne lui prête main-forte. Soyez plutôt pour moi, c'est-à-dire pour Dieu. Ne me parlez que de Jésus-Christ, si le monde vit dans votre âme, et ne m'enviez pas à moi ce qui fait ma vie. Si je vous tenais jamais un autre langage, ne m'écoutez pas; appelez-en de mes paroles à ma lettre.

Encore plein de vie, je vous écris avec un cœur épris d'amour pour la mort.

Mon amour est crucifié, et le feu qui me dévore ne souffre pas d'eau qui le tempère. C'est un feu vivant; il parle en moi; il me dit intérieurement: Hâte-toi de venir à ton père.

Je ne trouve ni goût, ni plaisir aux aliments corruptibles, à tout ce qu'on appelle délices de la vie. C'est le pain de Dieu qu'il me faut, et ce pain, c'est la chair de Jésus-Christ né du sang de David. Je veux pour breuvage son divin sang, principe d'un amour toujours pur, source intarissable de vie.

Non, je ne veux plus de cette vie mortelle; elle finira pour moi, si vous le voulez: ayez cette volonté, je vous en conjure; elle appellera sur vous la grâce. Cette lettre bien courte vous le demande; croyez ce qu'elle vous dit. Jésus-Christ vous fera connaître toute la sincérité de mon âme. Elle ne ment point, la bouche par laquelle nous parle le Dieu de vérité. Demandez pour moi que je le possède au plus tôt. Je ne vous écris point selon les vues de l'homme, mais selon l'esprit de Dieu.

Si je suis admis à souffrir, vous aurez voulu mon bonheur. Si je suis rejeté, vous m'aurez poursuivi de votre haine.

Souvenez-vous dans vos prières de l'Église de Syrie, dont Dieu maintenant est le pasteur en ma place; elle aura pour la gouverner, au lieu de son évêque, Jésus-Christ seul et votre charité. J'ai honte de me voir compter parmi les Chrétiens de cette Église. Je n'en suis pas digne, moi le dernier de tous, moi chétif avorton: mais je puis être quelque chose par sa miséricorde, si je le possède enfin. Recevez le salut que je vous adresse, ainsi que ces Églises brûlantes de charité qui m'ont reçu au nom de Jésus-Christ bien autrement qu'on ne reçoit un étranger qui ne fait que passer. Celles qui n'ont pu visiter mes chaînes se sont empressés, chacune pour leur part, de contribuer aux frais du voyage. Je vous écris de Smyrne par les Éphésiens, si dignes de leur bonheur. Crocus, dont le nom m'est si cher, est maintenant près de moi avec plusieurs autres serviteurs fidèles. Je crois que vous connaissez à présent ceux qui m'ont devancé de Smyrne à Rome pour y travailler à la gloire du Seigneur. Faites-leur savoir que je serai bientôt près d'eux. Ils sont tous dignes de Dieu et de vous. Il est convenable de les soulager dans tous leurs besoins.

Je vous écris ces choses le 9 des calendes de septembre (24 août). Soyez forts jusqu'à la fin, dans l'attente du jour de Jésus-Christ.

—

ÉPITRE AUX PHILADELPHIENS.

Philadelphie était une ville de Lydie, dans l'Asie mineure; ses habitants avaient eu l'honneur de recevoir saint Ignace dans leurs murs; ils l'accueillirent avec tout le respect que méritaient sa personne et ses chaînes. En les remerciant, il ne manque pas de leur donner d'importantes leçons. Il veut qu'on reste uni à l'évêque, pour l'être plus sûrement à Jésus-Christ. Ceux qui ne connaissent pas Jésus-Christ sont à ses yeux ces colonnes funéraires, ces tombeaux sur lesquels on ne lit qu'on vain nom. Il montre l'accord parfait entre l'Évangile et les prophètes. « L'Évangile, dit-il, n'est que l'accomplissement des divins oracles : c'est son caractère distinctif. » Il donne aussi de grands éloges aux Philadelphiens dans le salut qu'il leur adresse.

Ignace, surnommé Théophore, à l'Église de Philadelphie, en Asie, cette Église comblée des miséricordes de Dieu le père et de celles de Jésus-Christ notre Seigneur, affermie dans la paix qui vient de Dieu, remplie d'une pieuse et constante allégresse puisée dans la passion du Sauveur, et riche de toutes sortes de grâces par sa résurrection : salut à cette Église, au nom du sang de Jésus-Christ, source d'une joie éternelle et inaltérable, surtout s'il existe une chaste union avec l'évêque, avec les prêtres, avec les diacres, ces ministres établis par l'ordre de Jésus-Christ, qu'il a, d'après sa divine volonté, affermis dans la foi par l'Esprit saint.

Je sais que votre évêque n'est point entré de lui-même, ni par la protection de quelques personnes, dans le saint ministère qui embrasse l'intérêt de tous; qu'il n'en exerce point les fonctions avec orgueil, mais selon la charité de Dieu le père, et de Jésus-Christ, son fils.

J'ai été frappé de sa modestie. Par son silence, il dit plus que tous les autres avec leurs vains discours. Pour vous, les

cordes d'une lyre ne sont pas plus d'accord entre elles que vous n'êtes avec lui.

Je le félicite de toute mon âme de ses saintes dispositions envers le Seigneur. Je sais combien elles sont pures et parfaites; je connais sa douceur inaltérable, exempte de fiel, et conforme en tout à celle du Dieu vivant.

Et vous, enfants de lumière et de vérité, fuyez les divisions et les mauvaises doctrines; soyez où se trouve le pasteur; brebis dociles, marchez à sa suite. Il y a des loups en grand nombre qui on su se concilier la confiance. Ils séduisent, par de dangereux attraits, ceux qui courent dans la carrière du Seigneur et les conduisent ensuite en esclaves au gré de leurs caprices.

Mais votre étroite union ne les laissera point pénétrer dans le troupeau.

Éloignez-vous de ces herbes vénéneuses; ce n'est pas Dieu qui les cultive, et certes il ne les a pas semées.

Grâce à Dieu, je n'ai point trouvé de divisions chez vous, mais peut-être quelques abus à réformer.

Quand on est à Dieu et à Jésus-Christ, on est par là même à l'évêque. Ceux que le repentir fera rentrer dans l'unité de l'Église seront encore à Dieu et puiseront en Jésus-Christ une nouvelle vie.

Ne vous y trompez pas, mes frères, se déclarer pour ceux qui font schisme, c'est renoncer à l'héritage céleste.

Marcher dans les voies d'une doctrine étrangère, c'est se priver des mérites de la passion de Jésus-Christ. Ayez donc soin de n'user que d'une seule Eucharistie. Il n'est qu'une seule chair, qui est celle de notre Seigneur Jésus-Christ; qu'un seul calice, qui nous unit tous par son sang [1]; un seul autel, un seul évêque uni au corps des prêtres et des diacres qui nous ont été associés dans le saint ministère.

[1] L'Eucharistie et la hiérarchie ecclésiastique sont deux vérités catholiques reconnues avec une force étonnante dans cette épitre. Il faut fermer les yeux pour ne pas reconnaitre la tradition qui nous les montre si bien établies dès les premiers temps.

Agissez toujours en vue de Dieu dans tout ce que vous faites. Mon amour pour vous déborde comme un vase; c'est cet amour qui me fait travailler avec une ardeur extrême à votre défense et à votre sûreté.

Toutefois je veux que vous sachiez que c'est Jésus-Christ qui vous parle, et non pas moi. Que suis-je? Mes chaînes ne m'ôtent pas mes imperfections, et je crains plus que jamais. Mais j'espère obtenir de Dieu, par vos prières, tout ce qui me manque pour mériter d'entrer dans l'héritage que m'a préparé sa divine miséricorde. J'ai recours sans cesse à l'Évangile, comme à la chair de Jésus-Christ; aux apôtres, comme au sénat de l'Église. Aimons aussi les prophètes, parce qu'ils ont eux-mêmes annoncé l'Évangile, parce qu'ils ont espéré en Jésus-Christ, et qu'ils l'ont attendu; parce qu'ils ont trouvé le salut en lui par la foi.

C'est leur étroite union avec Jésus-Christ qui les a rendus saints, dignes d'amour et d'admiration. Aussi les a-t-il honorés de son témoignage, et comptés parmi ceux qui ont connu l'Évangile, leur espérance, comme il est aussi la nôtre.

Si quelqu'un vous vante le judaïsme, ne l'écoutez pas. Il vaut mieux recevoir le Christianisme de la bouche d'un circoncis, que le judaïsme de la bouche d'un incirconcis.

Mais s'ils ne vous parlent ni l'un ni l'autre de Jésus-Christ, ils sont à mes yeux ces colonnes funéraires, ces tombeaux sur lesquels on ne lit qu'un vain nom. Fuyez leurs dangereux artifices; fuyez les embûches du prince de ce monde, de peur que ses maximes, en vous plaçant sous son joug, n'étouffent en vous l'esprit de charité. Qu'un même sentiment tienne vos cœurs à jamais unis.

Pour moi, je rends grâce à Dieu de ce que ma conscience ne me fait aucun reproche à votre sujet, et ensuite de ce qu'on ne peut dire, soit en secret, soit en public, que j'aie été à charge à quelqu'un en aucune manière. Je prie aussi le Seigneur de ne pas appeler ma voix en témoignage contre ceux qui l'auraient entendue.

Quelques-uns ont voulu en moi tromper l'homme; mais on

ne trompe pas l'esprit qui vient de Dieu. Cet esprit sait d'où il vient et où il va. Il met à découvert le secret des cœurs.

Lorsque j'étais parmi vous, je criais, je disais à haute voix, et c'était la voix de Dieu : Attachez-vous à l'évêque, aux prêtres et aux diacres. On croyait que je parlais ainsi parce que j'avais été prévenu de la défection de certaines personnes.

Celui pour qui je porte ces chaînes m'est témoin que je ne savais rien. C'est l'Esprit saint lui-même qui parlait, et qui nous dit encore : Ne faites rien sans l'évêque ; conservez votre corps pur, c'est le temple de Dieu ; aimez l'unité, fuyez les divisions ; imitez Jésus-Christ, comme lui-même imitait son père.

J'ai fait tout ce qui dépendait de moi, en faveur de la paix et de l'union. Où vous verrez la division et la haine, vous ne trouverez pas la moindre trace de l'esprit de Dieu.

Dieu pardonne au repentir, il est vrai, mais quand on fait pénitence au sein de l'unité, en revenant à l'évêque. Je me confie en la grâce de Jésus-Christ. J'espère qu'il fera tomber les liens qui retiennent encore quelques-uns d'entre vous.

Je vous conjure donc de ne jamais agir avec un esprit contentieux, mais toujours selon l'esprit de Jésus-Christ.

J'ai entendu des personnes qui disaient : Si je ne trouve point ceci dans les anciennes Écritures, je ne croirai pas à l'Évangile ; et lorsque je leur disais : Cela s'y trouve, ils me répondaient : Ce n'est pas. Mes anciennes Écritures, à moi, c'est Jésus-Christ ; les seules pures et intactes, c'est sa croix, c'est sa mort, c'est sa résurrection, c'est la foi en lui, et c'est par là que je veux me sanctifier avec le secours de vos prières.

Le ministère des prêtres est grand, sans doute ; combien l'est encore plus celui du pontife suprême ! A lui est ouvert le Saint des Saints ; à lui seul sont confiés les secrets de Dieu. Il est la porte du Père par laquelle sont entrés Abraham, Isaac et Jacob, et les prophètes, et les apôtres, et l'Église : tout ici se rapporte à Dieu qui est un.

Ce qui distingue l'Évangile, ce qui lui donne un caractère admirable, c'est qu'il nous montre à découvert Jésus-Christ, venu sur la terre, souffrant, ressuscité. Les prophètes, objets

de notre amour, l'avaient seulement annoncé ; l'Evangile n'est autre chose que l'accomplissement de leurs inaltérables oracles. Tout cet ensemble est parfait; mais, à la foi, il faut joindre la charité.

Maintenant que je connais l'heureux effet de vos prières et de votre amour pour Jésus-Christ, je veux dire le rétablissement de la paix parmi les fidèles d'Antioche, il est bon que je vous dise ce qu'il vous convient de faire, en qualité d'Église de Jésus-Christ : il faut choisir un diacre, chargé de remplir en votre nom les fonctions d'ambassadeur de Dieu, pour se réjouir avec eux de leur retour à la paix et à l'union, et glorifier tous ensemble le saint nom du Seigneur.

Heureux en Jésus-Christ celui qui sera chargé de cette mission ! La gloire en rejaillira sur vous.

Veuillez seulement, et cette ambassade ne vous sera pas plus difficile qu'elle ne l'a été pour d'autres Églises voisines qui ont envoyé, les unes leur évêque, les autres des prêtres, quelques-unes des diacres.

Philon, diacre de Cilicie, qui jouit de l'estime générale, et qui me seconde dans le ministère de la parole, et l'illustre Agathopode, qui m'accompagne depuis la Syrie et qui vient de renoncer aux vanités de la vie, vous rendent témoignage; et moi je rends grâce à Dieu, en votre nom, de ce que vous les avez reçus, comme je désire que Dieu vous reçoive lui-même un jour. Puisse la grâce de Jésus-Christ préserver de tout malheur ceux qui les ont accablés d'outrages !

Vos frères de Troade, d'une charité si tendre, vous saluent. Je vous écris de cette ville, par Burrhus, que les fidèles de Smyrne et d'Éphèse m'ont envoyé pour me faire honneur. Puissent-ils être honorés à leur tour par Jésus-Christ lui-même, sur lequel ils fondent tout leur espoir, tant pour l'âme que pour le corps, par leur foi, par leur charité, par leur amour de la paix !

Je vous salue en Jésus-Christ, notre commune espérance[1].

[1] Quel langage, et quelles Églises que celles auxquelles saint Ignace s'a-

ÉPITRE AUX SMYRNIENS.

Smyrne était située sur le bord de la mer, dans la province d'Ionie. Saint Ignace écrivit de Troade à cette Église; il avait aussi à payer aux Smyrniens la dette de sa reconnaissance pour les soins et les consolations qu'il en avait reçus; mais il ne néglige pas l'occasion de les instruire. Il travaille surtout à les prémunir contre les hérétiques qui prétendaient que Jésus-Christ n'avait paru sur la terre et souffert qu'en apparence et d'une manière fantastique. « Vaines apparences, eux-mêmes, s'écrie-t-il! purs fantômes qui appartiennent à l'esprit de ténèbres! » Il déclare qu'il a vu Jésus-Christ : « Je l'ai connu dans sa chair, après sa résurrection, et je crois à son corps. » Rien de plus formel que son langage sur l'Eucharistie : « C'est la chair même de Jésus-Christ, celle qui a souffert pour nos péchés, celle qui a été ressuscitée. » On peut juger de la ferveur de cette Église par les éloges qu'il lui donne dans le début de cette épître.

Ignace, surnommé Théophore, à l'Église de Dieu le père, et de Jésus-Christ son fils bien-aimé, riche de tous les dons de la miséricorde, remplie de foi et d'amour, comblée de toutes sortes de grâces, à l'Église de Smyrne en Asie, toute divine, source de sainteté : salut et abondantes bénédictions par l'Esprit saint et le Verbe de Dieu.

Je rends gloire à Jésus-Christ de ce qu'il vous a donné la sagesse ; car je sais que vous êtes de vrais disciples par la constance de votre foi, attachés comme vous l'êtes de cœur et d'esprit à la croix de notre Seigneur, affermis dans la charité par son sang, pleinement convaincus qu'il est Dieu, véritablement du sang de David selon la chair; que, fils de Dieu, il est véritablement né d'une vierge d'après la volonté et par la puissance

dresse! Quand on songe à l'état où étaient les gentils avant leur conversion, et dans quelle corruption de mœurs vivaient la Grèce, l'Égypte, l'Asie mineure, tout l'Orient, on ne peut s'empêcher de reconnaître que ce changement est l'œuvre de Dieu même.

de Dieu, son père; qu'il a été baptisé par Jean, pour accomplir toute justice; qu'il a été véritablement crucifié pour nous en sa chair, sous Ponce-Pilate et sous le tétrarque Hérode.

C'est de lui, véritable fruit de vie, que nous sommes sortis par sa passion toute divine. Par sa résurrection, il a élevé sa croix comme un étendard sur tous les siècles pour réunir tous ses saints, tous ses fidèles, soit Juifs, soit gentils, en un même corps qui est l'Église.

Tout ce qu'il a souffert, il l'a enduré à cause de nous, pour nous procurer le salut. Il est véritablement mort comme il s'est ressuscité lui-même, véritablement et non en apparence, ainsi que le disent certains incrédules, vaines apparences eux-mêmes. Leur destinée sera semblable à leur doctrine. Ce sont de purs fantômes qui appartiennent à l'esprit de ténèbres. Pour moi, je l'ai connu dans sa chair après sa résurrection, et je crois à son corps.

Lorsqu'il vint vers ceux qui étaient avec Pierre, que leur dit-il? « Portez là vos mains, touchez et voyez que je ne suis pas un pur esprit sans corps. »

A l'instant ils le touchent et croient, ils ne doutent plus de la réalité de sa chair unie à son esprit.

Et pleins de foi, ils bravent la mort, ils se montrent supérieurs à la mort même.

Et en effet, après sa résurrection, n'a-t-il pas bu, n'a-t-il pas mangé avec ses disciples, pour montrer qu'il était chair, en même temps qu'il demeurait par l'esprit uni à son père?

J'insiste sur ce point, bien que je sache que telle est votre foi; mais je veux vous prémunir contre certaines bêtes à figure humaine, que vous devez non-seulement bannir de chez vous, mais encore éviter de rencontrer, s'il est possible.

Tout ce que vous pouvez faire en leur faveur, c'est de demander qu'ils se convertissent, chose pour eux bien difficile, il est vrai, mais possible à Jésus-Christ, qui est la vie.

Enfin, si Jésus-Christ n'a rien fait qu'en apparence, je n'ai donc en ce moment que des apparences de chaînes. Et pourquoi donc me suis-je dévoué à la mort, au feu, à l'épée, aux bêtes?

Mais, je le sais, on est près de Dieu quand on est près du glaive; on est avec Dieu quand on est dans l'arène.

Aussi est-ce uniquement en son nom, et pour souffrir avec lui, que je supporte tout; et ma force, je la trouve en lui-même, qui fut homme parfait. Ceux qui ne le connaissent pas le rejettent; mais il les a rejetés d'avance lui-même, ces hommes qui soutiennent une doctrine de mort au lieu d'embrasser la vérité; ces hommes que n'ont pu jusqu'alors persuader ni les prophéties, ni la loi de Moïse, ni les progrès de l'Évangile, ni les tortures des martyrs. Ils pensent de nous comme de Jésus-Christ; mais quand ils me loueraient, quel prix attacher à leurs éloges, s'ils blasphèment mon Dieu en refusant de reconnaître qu'il s'est revêtu d'une chair véritable?

Nier cette vérité, c'est nier Jésus-Christ, c'est n'être soi-même qu'un cadavre.

Comme ces hommes sont des infidèles, je n'ai pas jugé à propos de vous livrer leurs noms, et je me garderai bien de les nommer jamais, à moins qu'ils ne se convertissent et ne croient à la passion de Jésus, gage pour nous de la résurrection.

Que personne ne s'y trompe, et les puissances célestes, et la glorieuse milice des anges, et les principautés visibles et invisibles, si elles ne croient au sang de Jésus-Christ, auront elles-mêmes à subir un jugement. Comprenne qui pourra.

Que l'intelligence de ces vérités n'enfle personne; tout est ici foi et amour, et rien ne l'emporte sur ces deux vertus.

Voyez ces hommes dont l'étrange doctrine vient s'opposer à la grâce de Jésus-Christ répandue sur nous; combien leur conduite s'éloigne de l'esprit de Dieu! Ils sont entièrement dépourvus de charité; ils ne s'occupent ni de la veuve, ni de l'orphelin, ni de l'opprimé, ni du prisonnier, ni de celui dont la liberté est exposée aux tourments de la soif et de la faim.

Ils s'abstiennent de la prière et de l'Eucharistie, parce qu'ils ne veulent pas reconnaître que l'Eucharistie est la chair même de Jésus-Christ, cette chair qui a souffert pour nos péchés, cette chair que la bonté de Dieu le père a ressuscitée.

Que gagnent-ils, ces hommes qui s'élèvent ainsi contre le

don du Seigneur, et soutiennent cette lutte contre lui? Ils meurent. Que n'aiment-ils! ils auraient la vie.

Retirez-vous de leur société; ne leur parlez pas, ni en public, ni en particulier; mais attachez-vous aux prophètes et surtout à l'Évangile, où la passion nous est montrée, où nous voyons la résurrection accomplie. Fuyez les divisions comme la source de tous les maux.

Imitez tous ensemble l'évêque comme Jésus-Christ imite son père; suivez les prêtres comme les apôtres eux-mêmes; respectez les diacres comme l'ordre de Dieu le prescrit.

Dans tout ce qui regarde l'Église, ne faites rien sans l'évêque. Ne connaissez de véritable action de grâce que celle qui se fait avec lui ou celle qu'il autorise.

Où est l'évêque que là soit la multitude; comme l'Église catholique se trouve où est Jésus-Christ.

Point de baptême, point d'agapes, sans la permission de l'évêque.

Ce qu'il approuve est la seule chose agréable à Dieu, la seule voie sûre et certaine.

La sagesse veut qu'on rentre en soi-même et qu'on revienne à lui par la pénitence, lorsqu'on le peut encore. Ne voyez que Dieu et l'évêque, et vous voilà dans le vrai chemin. Dieu comble d'honneur celui qui honore l'évêque. Agir secrettement sans l'évêque, c'est porter son hommage au démon. Que tous les dons de la grâce se répandent sur vous! vous méritez ce bonheur. Vous m'avez soulagé de toutes les manières. Puisse Jésus-Christ vous soulager de même dans tous vos besoins!

Absent comme présent, j'ai été l'objet de votre tendresse; vous en recevrez de Dieu la récompense. Supportez tout pour lui; vous le posséderez un jour lui-même.

Vous avez accueilli comme de véritables ministres de Jésus-Christ, Philon, Rhée, Agathopode, qui m'ont suivi pour prêcher la parole de Dieu; vous avez saintement agi. Ils rendent grâces à Dieu pour vous de tous les secours que vous leur avez prodigués. Rien ne sera perdu de tout le bien que vous avez fait. Puisse le Seigneur accepter ma vie pour la vôtre, et de

plus le mérite de mes chaînes! Vous ne les avez pas vues avec dédain; vous n'en avez pas rougi.

Jésus-Christ, si fidèle dans ses promesses, ne rougira pas non plus de vous.

Le bienfait de votre prière s'est étendu jusque sur l'Église d'Antioche en Syrie. Chargé de chaînes glorieuses pour la cause de Dieu, je salue tous ceux qui la composent; assurément je n'étais pas digne d'appartenir à leur Église, d'être admis parmi eux, moi le dernier de tous.

Si j'ai mérité cet honneur, c'est à la volonté de Dieu que je le dois; certes ce n'est point à mes vertus, mais bien à sa grâce. Je désire la recevoir dans toute sa plénitude, afin d'arriver plus tôt à lui avec le secours de vos prières.

Voulez-vous que votre œuvre soit parfaite au ciel et sur la terre? Faites ce qu'exige ici la gloire de Dieu. Que votre Église choisisse un saint ambassadeur et l'envoye en Syrie pour féliciter les fidèles de la contrée de ce qu'ils ont recouvré la paix et avec elle leur grandeur; de ce que, chez eux, l'unité du corps s'est recomposée. Oui, il leur faut envoyer quelqu'un chargé d'une lettre, la circonstance me paraît le demander, afin que vous glorifiez tous ensemble le Seigneur du calme qu'ils ont recouvré après la tempête, et de leur bonheur d'avoir gagné le port par vos prières.

Parfaits comme vous l'êtes, n'ayez d'amour que pour les choses parfaites.

Le seul désir de bien faire trouve Dieu prêt à nous récompenser.

Vos frères de Troade, d'une charité si tendre, vous saluent. Je vous écris de là par Burrhus, que vous m'avez envoyé avec vos frères d'Éphèse, et qui m'a procuré tous les genres de consolation. Puissiez-vous tous l'imiter, lui le modèle de ceux qui exercent le saint ministère! Que la grâce le récompense de tout le bien qu'il a fait!

Je salue votre évêque, si digne de Dieu, et vos prêtres, si agréables au Seigneur, et les diacres, fidèles compagnons de mes travaux; je salue chacun des fidèles et tous ensemble, au nom

de Jésus-Christ, de sa chair, de son sang, de sa passion, de la résurrection spirituelle et corporelle, lien d'union avec Dieu et entre vous.

Que la grâce, la miséricorde, la paix, la patience, soient à jamais avec vous!

Je salue les familles de mes frères, leurs femmes et leurs enfants, ainsi que les vierges appelées parmi vous du nom de veuves.

Soyez toujours forts dans l'esprit du Seigneur. Philon, qui est avec moi, vous salue; je salue Tavie et toute sa maison; je désire qu'elle s'affermisse dans cet esprit de foi et de charité qui embrasse tout à la fois le corps et l'âme. Je salue Alcé, dont le nom m'est si cher, et l'incomparable Daphné, Eutecnus, et tous les fidèles en particulier. Fortifiez-vous dans la grâce du Seigneur.

—

ÉPITRE A SAINT POLYCARPE.

Saint Ignace avait été obligé de partir précipitamment de Troade pour aller s'embarquer à Naples, autre ville de l'Asie mineure, et de là se rendre à Rome. Il prie Polycarpe d'assembler un synode et d'envoyer quelqu'un consoler l'Église d'Antioche, qui perdait son évêque, et la féliciter d'avoir recouvré la paix. Les conseils qui précèdent cette recommandation sont dignes du saint qui les donne et du saint qui les reçoit. Ils viennent de l'âme la plus élevée et portent à la plus haute perfection. « Faites chaque jour un pas dans cette voie; pressez les autres d'avancer dans celle du salut. Le temps vous réclame, ô Polycarpe! pour vous mettre en possession de Dieu. » On voit par cette épitre quelle haute idée saint Ignace avait de la vertu de saint Polycarpe.

Ignace, surnommé Théophore, à Polycarpe, évêque de l'Église de Smyrne, ou plutôt placé lui-même sous l'épiscopat de Dieu le père et de notre Seigneur Jésus-Christ, salut et bénédiction.

Je connais vos sentiments; ils reposent sur Dieu comme sur une base inébranlable; je me plais aujourd'hui à leur donner

les plus grands éloges, m'estimant heureux d'avoir vu un si saint évêque. Puissions-nous ainsi nous revoir devant Dieu !

Pour cela, faites chaque jour un nouveau pas dans la voie de votre perfection ; pressez les autres d'avancer dans celle du salut ; je vous le demande par la grâce dont vous êtes revêtu.

Soutenez l'honneur de l'épiscopat par tous les genres de travaux, soit du corps, soit de l'esprit. Maintenez la paix et l'union, rien n'est au-dessus d'elles. Supportez les autres comme Dieu vous supporte ; souffrez tout de leur part, ainsi que vous l'avez toujours fait, avec une tendre charité.

Livrez-vous sans cesse à la prière ; demandez à Dieu de vous faire croître dans l'intelligence des choses divines. Veillez, vous possédez l'esprit qui ne sommeille jamais. Parlez à chacun le langage que vous inspire cet esprit. Chargez-vous des infirmités de tous en athlète infatigable. Où le travail est plus grand, le gain l'est aussi.

Si vous n'aimiez que les bons, où serait votre mérite ? Travaillez à ramener par la douceur ceux qui s'égarent. Vous savez que le même remède ne guérit pas tous les maux ; une eau fraîche tempère l'irritation d'un mal violent. Soyez en tout prudent comme le serpent et simple comme la colombe. Pourquoi êtes-vous tout à la fois corps et esprit ? C'est afin de pouvoir adoucir les maux que vous voyez et arriver à la découverte de ceux qui se cachent. Il ne faut pas qu'il vous manque une seule vertu ; mais que toutes sortes de grâces abondent en vous.

Le temps vous réclame, ô Polycarpe, pour vous mettre en possession de Dieu ; ainsi le pilote appelle les vents ; ainsi le malheureux, battu par la tempête, désire le port.

Veillez en véritable athlète du Seigneur. Votre couronne, c'est l'immortalité ; c'est cette vie éternelle à laquelle vous croyez si fermement.

J'offre pour vous et ma vie, et mes chaînes, ces chaînes que vous ambitionnez.

Ne vous effrayez pas de ces hommes qui paraissent dignes de foi et qui enseignent l'erreur.

Demeurez ferme comme l'enclume qu'on frappe à coups redoublés.

C'est le propre d'un véritable athlète d'être mis en lambeaux et de vaincre. Il faut savoir tout supporter en vue de Dieu, pour mériter qu'il nous soutienne. Redoublez de vigilance, pesez la valeur du temps. Attendez celui qui est par-delà les temps; c'est l'éternel, l'invisible, rendu visible pour nous; l'impalpable, l'impassible, pour nous devenu capable de souffrir, pour nous livré à tous les genres de souffrances.

Que les veuves ne soient pas négligées, après Dieu vous êtes leur appui. Que rien ne se fasse sans votre volonté, et vous ne faites rien sans celle de Dieu. Aussi ne la contrariez-vous jamais, ferme comme vous l'êtes dans le devoir. Que les réunions soient fréquentes; cherchez-y des yeux chacun en particulier; ne repoussez pas avec dureté les esclaves de l'un et l'autre sexe; que, de leur côté, ils ne s'enflent pas d'orgueil; qu'ils servent, au contraire, leurs maîtres avec plus de zèle en vue de la gloire de Dieu, afin d'obtenir de lui la vraie liberté; qu'ils ne désirent point celle dont nous jouissons, de peur de se trouver après les esclaves du vice.

Fuyez tout ce qui est mauvais, évitez même d'en parler. Dites à mes sœurs d'aimer Dieu, d'être tout à leurs maris de corps et d'esprit; recommandez aussi à mes frères, au nom de Jésus-Christ, d'aimer leurs épouses comme Jésus-Christ aime son Église.

Si quelqu'un peut garder la continence, par honneur pour la chair de Jésus-Christ, qu'il la garde, mais à la faveur de l'humilité. S'il se glorifie, il meurt; s'il se croit plus grand que l'évêque, il cesse de vivre.

Ceux qui veulent se marier ne le peuvent faire que du consentement de l'évêque; c'est alors seulement que leur mariage sera selon Dieu et non selon la passion.

Que tout se fasse pour la gloire de Dieu; que tous écoutent l'évêque, s'ils veulent que Dieu les écoute. C'est pour ceux qui sont soumis à l'évêque, aux prêtres, aux diacres, que je m'offre au Seigneur.

Puissé-je partager un jour avec eux son héritage céleste! Mettez tout en commun, travaux, combats, souffrances, repos, veilles, vous regardant comme les dispensateurs, les assesseurs, les ministres de Dieu. Rendez-vous agréables à celui pour qui vous combattez et qui vous donne la solde. Que personne ne déserte ses drapeaux; que la grâce du baptême soit pour vous un glaive, la foi un bouclier, la charité une lance, la patience le complément de l'armure.

Votre véritable fonds de réserve, ce sont vos œuvres. Faites en sorte qu'elles soient agréées et vous rapportent une digne récompense.

Soyez indulgents et pleins de douceur, les uns à l'égard des autres, comme Dieu l'est envers vous.

Combien je désire jouir à jamais de votre présence! Depuis que je sais que l'Église de Syrie jouit de la paix par vos prières, j'éprouve moi-même plus de calme, plus de tranquillité dans le Seigneur.

Arriver à lui par le martyre, me présenter au grand jour de la résurrection comme un disciple digne de vous, voilà mon ambition! Il vous faut, Polycarpe, ô vous si heureux dans le Seigneur, assembler un concile animé de l'esprit de Dieu, et choisir quelqu'un très-dévoué et en même temps d'une grande activité : on pourra l'appeler le courrier divin. Il serait chargé de l'insigne honneur d'aller par toute la Syrie rendre témoignage à l'ardente charité de toute votre Église. Quand il s'agit de la gloire de Jésus-Christ, un Chrétien ne s'appartient pas; il est tout à Dieu. Et ce message accompli sera l'œuvre du Seigneur autant que la vôtre.

Oui, la grâce, je l'espère, vous a tous disposés à cette bonne œuvre, si digne du Seigneur.

Connaissant l'ardeur de votre amour pour la vérité, je ne vous adresse pas une plus longue exhortation. Je n'ai pu écrire à toutes les Églises, parce qu'un ordre impérieux m'a forcé de m'embarquer précipitamment de Troade pour Naples. Écrivez-leur pour moi, comme bien instruit de la volonté de Dieu : engagez toutes les Églises voisines à se régler sur vous; que celles

qui le peuvent envoient leur courrier par terre; que les autres profitent du vôtre pour faire porter leurs lettres. Puisse cette œuvre immortelle vous couvrir de la gloire que vous méritez!

Je salue chacun des fidèles en particulier, et nommément l'épouse d'Épitrope, avec toute sa maison et ses enfants. Je salue mon cher Attale et celui qui aura l'honneur de faire le voyage de Syrie : que la grâce soit partout avec lui et avec Polycarpe qui l'envoie! Je vous souhaite à tous des forces toujours nouvelles en Jésus-Christ, notre Seigneur. Je désire que par lui vous demeuriez constamment unis à Dieu et fidèles à sa grâce.

Je salue Alcée, dont le nom m'est si cher.

Soyez forts dans le Seigneur.

SAINT POLYCARPE.

NOTICE

SUR SAINT POLYCARPE.

Le nom de Polycarpe est d'autant plus cher à l'Église de France, que nous lui sommes redevables du bienfait de la foi ; c'est lui qui envoya saint Pothin, saint Irenée, et quelques autres de ses disciples, la prêcher dans les Gaules. Nous savons, par le tableau historique et par les lettres qui précèdent, qu'il était évêque de Smyrne, qu'il fut disciple de l'apôtre saint Jean, ami de saint Ignace, et comme lui défenseur de la foi qu'il scella de son sang. Les actes de son martyre sont un monument précieux que nous connaissons aussi. Mais il en est un autre non moins remarquable qu'il importe de reproduire dans son entier ; il nous rappelle différentes particularités de sa vie : c'est une lettre de saint Irenée à Florin, qui tomba dans l'hérésie, après avoir été lui-même disciple de saint Polycarpe. En réfutant ses erreurs, saint Irenée nous fait connaître d'une manière admirable son maître dans la foi et le respect qu'il imprimait.

« Ce n'est point là, dit-il à Florin, la doctrine que nous ont transmise les évêques qui nous ont précédés et qui furent les disciples des apôtres.

« J'étais encore fort jeune, lorsque je vous vis à Smyrne chez

le bienheureux Polycarpe. Vous viviez alors avec éclat à la cour de l'empereur, et souvent vous veniez vers ce saint évêque dont vous vouliez vous concilier l'estime. Je me souviens mieux de ce qui se passait alors que de tout ce que j'ai vu depuis. Ce qu'on apprend dans l'enfance se nourrit et croît en quelque sorte dans l'esprit avec l'âge, et ne s'oublie jamais; de sorte que je pourrais même indiquer le lieu où était assis le bienheureux Polycarpe, lorsqu'il prêchait la parole de Dieu. Je le vois encore: partout où il allait, quelle gravité! Soit qu'il entrât, soit qu'il sortît, quelle sainteté respirait dans toute sa personne! quelle majesté sur son visage et dans tout son extérieur! combien étaient puissantes les exhortations dont il nourrissait son peuple! Il me semble encore l'entendre nous raconter ses conversations avec saint Jean et plusieurs autres disciples qui avaient vu Jésus-Christ, nous citer leurs paroles et toutes celles qu'ils avaient recueillies de la bouche même du Sauveur, nous entretenir et de ses miracles et de sa doctrine, d'après ce qu'il en savait de ceux qui avaient connu le Verbe de vie et conversé avec lui. Son récit était parfaitement d'accord avec celui des saintes Écritures. J'écoutais avidement toutes ses paroles, je les gravais, non sur des tablettes, mais dans le plus profond de mon cœur. Je puis donc protester devant Dieu que si cet homme apostolique eût entendu avancer une seule erreur semblable aux vôtres, il eût à l'instant même bouché ses oreilles et témoigné son indignation par ce mot qui lui était familier: « Mon Dieu, à quels jours m'aviez-vous réservé! »

On se rappelle sa réponse à Marcion qu'il avait rencontré à Rome et qui lui demanda s'il le connaissait? « Oui, répliqua le saint, je te connais pour le fils aîné de Satan. » Aussi les hérétiques le redoutaient autant que les fidèles le vénéraient. On le regardait partout avec saint Ignace comme une des plus fermes colonnes de l'Église, qu'il éclairait par ses écrits en même temps qu'il la propageait par son zèle, qu'il l'édifiait par ses vertus et qu'il versait son sang pour sa défense.

Il ne nous reste qu'une seule épître de ce grand saint: elle est adressée aux Philippiens, qui avaient reçu chez eux saint

Ignace lorsqu'il passa par leur ville pour aller à Rome, où il devait consommer son martyre. Saint Polycarpe leur écrivit pour avoir des nouvelles de cet hôte illustre qu'ils avaient eu le bonheur de posséder. Mais en même temps, à l'imitation des apôtres et des écrivains des temps apostoliques, il adresse des instructions à tous les fidèles, il parcourt tous les rangs et tous les états pour apprendre à chacun ses devoirs, et à tous en général il inspire la plus grande horreur des doctrines nouvelles et des hérétiques qui dogmatisaient alors. On avait tant de respect pour cette lettre, qu'on la lisait encore publiquement dans les Églises d'Asie, trois cents ans après : c'est ce que nous apprenons de Justin qui en loue la belle simplicité. Eusèbe dit qu'elle était fort répandue de son temps. Saint Jérôme en recommande la lecture comme un des aliments les plus utiles à la piété. Saint Irenée en fait un grand éloge dans son septième livre contre les hérésies.

Saint Polycarpe parle en ces termes de Jésus-Christ : « C'est le fils de Dieu, dont tout reconnaît le pouvoir sur la terre et dans les cieux. Tout lui obéit comme au souverain maître de la vie et de la mort. Dieu redemandera son sang à ceux qui refuseront de croire en lui. » Il rend aussi le plus glorieux témoignage à saint Paul et rappelle aux Philippiens la lettre qu'ils avaient reçue de ce grand apôtre. « Ni moi, ni aucun homme, dit-il, nous ne pourrions atteindre à la sublime philosophie de Paul, qui prêcha avec tant de zèle et de courage la parole de vérité aux hommes de son époque. »

Le caractère qu'il trace du véritable pasteur est de la plus grande beauté. Cette épître forme donc aussi un anneau précieux de l'antique tradition. Dans la traduction nouvelle que nous offrons, on a cherché à lui conserver toute la simplicité qui la caractérise.

SAINT POLYCARPE.

ÉPITRE AUX PHILIPPIENS.

Polycarpe, et les prêtres qui sont avec lui, à l'Eglise de Dieu qui est à Philippes : que le Dieu tout-puissant et Jésus-Christ notre Seigneur et notre Sauveur répandent sur vous avec abondance la miséricorde et la paix!

J'ai pris une part bien vive à votre joie en Jésus-Christ, notre Seigneur, de ce que vous avez reçu chez vous les modèles de la vraie charité, et de ce qu'il vous a été donné d'accompagner avec tous les honneurs convenables ces hommes chargés de chaînes, les seules que puissent porter les saints, nobles diadèmes pour les vrais élus de Dieu et de Jésus-Christ; enfin, de ce que la foi qui vous a été annoncée dès les premiers temps est chez vous si bien enracinée qu'elle subsiste toujours, et porte des fruits dignes de Jésus-Christ, notre Seigneur, qui a voulu pour nos péchés descendre jusqu'à la mort, et que Dieu a res-

[1] Le mot *enfer* exprimait dans l'origine un lieu bas et profond, et par analogie le tombeau, le séjour des morts : c'est dans ce sens que saint Polycarpe l'emploie ici.

suscité, après avoir rompu les liens de l'enfer [1]; Jésus-Christ, que vous n'avez pas vu, mais en qui vous croyez, et dont la foi vous fait éprouver des transports d'une joie ineffable, glorieuse, que bien des hommes voudraient partager. Car ils savent que le salut vous vient de la grâce et non des œuvres, que vous le devez à la volonté de Dieu par Jésus-Christ.

Ceignez donc vos reins et servez le Seigneur dans la crainte et dans la vérité. Laissez là les vains discours de la multitude et ses erreurs, pour croire en celui-là seul qui a ressuscité notre Seigneur Jésus-Christ d'entre les morts, et lui a donné la gloire et une place à sa droite. Tout, en effet, est soumis à Jésus-Christ, au ciel et sur la terre; tous les esprits lui obéissent; il s'avance comme juge des vivants et des morts; Dieu redemandera son sang à tout homme qui n'aura pas cru en lui.

Le Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts nous ressuscitera nous-mêmes, si nous faisons sa volonté, si nous marchons dans la voie de ses commandements, si nous aimons ce qu'il a aimé; si nous nous abstenons de toute injustice, de toute fraude, de toute avarice, de toute calomnie, de tout faux témoignage, ne rendant point le mal pour le mal, injure pour injure, outrage pour outrage, ni imprécation pour imprécation.

N'oublions point les instructions que nous avons reçues du Seigneur : « Ne jugez pas, nous dit-il, et vous ne serez pas jugés; remettez, et on vous remettra. Soyez miséricordieux, si vous voulez obtenir miséricorde; on se servira envers vous de la mesure dont vous vous serez servi envers les autres. » Et ailleurs : « Bienheureux les pauvres et ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume de Dieu leur appartient. »

Si je vous parle ici de la véritable justice, ce n'est pas de moi-même, c'est vous qui m'en avez prié.

Mais ni moi, ni aucun autre, nous ne pourrions jamais atteindre à la haute philosophie du saint et glorieux Paul, qui, pendant son séjour parmi vous, enseignait la parole de vérité avec tant de force et de dignité devant les hommes d'alors, et qui, loin de vous, a écrit depuis ces lettres où la méditation vous découvrira tout ce qui peut vous faire croître dans la foi que vous

avez reçue, la foi notre mère commune, dans l'espérance qui la suit, dans la charité envers Dieu, envers Jésus-Christ, envers le prochain, qui la précède. Ne sortez pas de là, et vous avez rempli toute justice; la charité, si vous l'avez, bannit tout péché, mais la cupidité enfante tous les maux; nous savons bien que nous n'avons rien apporté dans ce monde et que nous n'en pouvons rien emporter.

Revêtez-vous donc des armes de justice; commencez vous-mêmes par marcher dans les préceptes du Seigneur; vous apprendrez ensuite à vos femmes à se conduire selon la foi qu'elles ont reçue, selon l'amour, selon la chasteté.

Recommandez-leur d'avoir pour leurs maris l'amour le plus vrai, et pour les autres indistinctement une amitié chaste; et d'instruire leurs enfants dans la vraie science, la crainte du Seigneur.

Recommandons aux veuves de ne pas se prononcer légèrement dans les matières de foi, de prier pour tous et sans relâche, d'éviter soigneusement la médisance, la calomnie, les faux jugements, l'avarice, enfin tout ce qui est mal; qu'elles se rappellent que leur âme est l'autel même du Seigneur, qu'il voit tout ce qui est en nous, qu'il ne lui échappe aucun de nos raisonnements, aucune de nos pensées, aucun des mouvements les plus secrets de notre cœur.

Nous savons bien qu'on ne se moque pas de lui impunément. Dès lors marchons d'une manière conforme à ses préceptes, c'est-à-dire à sa volonté. Que les diacres aussi soient sans reproche aux yeux de sa justice, et n'oublient jamais qu'ils sont ministres de Dieu, de Jésus-Christ, et non des hommes.

Qu'ils ne soient dès lors ni calomniateurs, ni doubles en leurs paroles, ni avares; mais prudents en toutes choses, compatissants, pleins de zèle, marchant dans la vérité du Seigneur, qui s'est rendu le serviteur de tous, qui nous récompensera dans le siècle à venir, si nous avons su lui plaire dans le siècle présent; car il nous a promis qu'il nous ressusciterait d'entre les morts et qu'il nous ferait régner avec lui, si notre vie était pleine de foi et conforme à la sienne.

Que les jeunes gens se montrent de même irréprochables dans toute leur conduite; qu'avant toutes choses ils s'attachent à conserver la pureté des mœurs, à mettre un frein à toute passion coupable.

Il est bien important dans ce monde de s'affranchir des passions, car toutes combattent contre l'esprit; et vous savez que ni les fornicateurs, ni les adultères, ni les impudiques, ne posséderont le royaume de Dieu; en un mot, tous ceux dont les actes sont désavoués par la raison.

Il faut bien vous garder de les imiter. Mais soyez soumis aux prêtres, aux diacres, comme vous l'êtes à Dieu et à Jésus-Christ; que les vierges, de leur côté, vivent avec une conscience toujours pure et sans reproche.

Il faut que le prêtre soit porté à l'indulgence, compatissant envers tous, occupé à ramener les brebis égarées, à visiter tous les malades, plein de zèle pour la veuve, pour l'orphelin, pour le pauvre; toujours attentif à faire le bien devant Dieu et devant les hommes, à éviter toute colère, toute préférence, tout jugement injuste; entièrement affranchi d'avarice, de cette légèreté qui croit le mal trop facilement, et d'une certaine sévérité qui juge avec trop de rigueur; qu'il sache que nous avons tous une dette à payer pour quelques péchés. Si donc nous demandons à Dieu qu'il nous pardonne, nous devons aussi pardonner.

Nous sommes placés sous les regards du Seigneur notre Dieu, et nous devons tous paraître devant le tribunal de Jésus-Christ, où chacun rendra compte pour soi-même.

Servons-le donc avec crainte et respect, ainsi qu'il nous l'ordonne, ainsi que l'ont prescrit les apôtres qui nous ont prêché l'Évangile, et les prophètes qui nous ont annoncé d'avance la naissance du Sauveur.

Ayons une sainte émulation pour le bien; évitons les scandales, et les faux frères qui confessent le nom du Seigneur avec un cœur hypocrite et induisent en erreur les esprits légers. Quiconque ne confesse pas que Jésus-Christ est venu dans la chair est un antechrist. Celui qui nie la vérité du martyre de la croix est un démon; mais pour celui qui interprète la pa-

role de Dieu selon ses désirs corrompus, et ose dire qu'il n'y a ni résurrection, ni jugement, c'est le fils aîné de Satan. Quittons les folies, les fausses doctrines de plusieurs, pour revenir à ce qui nous fut enseigné dès le commencement. Passons les veilles dans la prière, persévérons dans les jeûnes, demandons instamment à Dieu qui voit tout de ne pas nous laisser succomber à la tentation, pour me servir ici de ses paroles, car l'esprit est prompt et la chair est faible. Ne perdons jamais de vue l'objet de notre espérance, le gage de notre sanctification, je veux dire Jésus-Christ, qui a porté en son corps sur la croix la peine du péché, lui qui ne l'avait pas commis, lui dont la bouche ne s'ouvrit jamais au mensonge. Il a tout souffert pour nous, afin que nous ayons en lui la vie. Soyons les imitateurs de sa patience; c'est le glorifier que de savoir souffrir pour son nom. Il nous a donné l'exemple en sa personne; c'est là ce que nous croyons.

Je vous conjure d'être dociles à ce langage de la vraie justice, de vous exercer de toutes les manières à la patience dont vous avez eu sous les yeux des exemples, non-seulement dans les bienheureux Ignace, Zozime et Rufus, mais encore dans quelques-uns d'entre nous, dans Paul lui-même et dans les autres apôtres; persuadés comme vous l'êtes que tous ces glorieux martyrs n'ont pas couru en vain, mais selon la foi, mais selon la justice, et qu'ils ont la place qui leur était due dans la société du Seigneur, avec lequel ils ont souffert.

Ce n'est pas le siècle présent qu'ils aimaient, mais Jésus-Christ qui est mort pour nous, et que Dieu a ressuscité à cause de nous.

Attachez-vous à ces vérités; suivez les exemples de votre Dieu; demeurez fermes et inébranlables dans la foi, fidèles à l'union fraternelle, vous aimant les uns les autres dans cette société sainte dont la vérité est le lien, chacun de vous montrant à son frère la douceur même de Jésus-Christ et jamais le moindre mépris pour personne.

Pouvez-vous faire le bien? Ne le différez pas. L'aumône délivre de la mort.

Soyez pleins de déférence les uns pour les autres; tenez une conduite irréprochable au milieu des gentils, afin qu'ils vous louent pour vos bonnes œuvres et que le Seigneur ne soit point blasphémé à cause de vous.

Enseignez à tous cette tempérance dont vous ne vous écartez jamais.

J'ai ressenti une peine extrême de la conduite de Valens, élevé au sacerdoce par vous-mêmes il y a quelque temps. Quoi! il a pu oublier à ce point le caractère dont il fut honoré!

Voilà ce qui me porte à vous avertir d'éviter l'avarice, d'être toujours chastes et vrais. Abstenez-vous de tout ce qui est mal. Celui qui ne sait pas se gouverner lui-même, comment peut-il reprendre les autres? S'abandonner à l'avarice, c'est se souiller d'idolâtrie; c'est encore faire cause commune avec les gentils.

Qui de vous ne sait pas que le Seigneur doit nous juger? Ignorons-nous que les saints doivent juger le monde? C'est Paul qui nous l'apprend. Mais cette ignorance ne règne pas chez vous; je ne l'ai point remarquée et je ne vous l'ai pas entendue reprocher, vous chez qui le bienheureux Paul a travaillé et dont le nom est placé à la tête d'une de ses lettres.

Il se glorifie de vous, au contraire, dans toutes les Églises dont il parle: c'étaient alors les seules qui connussent le vrai Dieu. Nous autres, nous ne le connaissions pas encore. Je reviens à Valens; son état et celui de sa femme m'affligent extrêmement. Puisse le Seigneur mettre dans leur cœur les sentiments de pénitence qui vous animent! Traitez-les avec ménagement; ne les regardez pas comme des ennemis, mais comme des membres malades qui se sont détachés du corps; faites-les y retenir, de manière que tout ce corps que vous formez en Jésus-Christ soit sauvé. Agissez ainsi et vous avancerez l'édifice de votre propre salut.

Je m'en suis convaincu, vous êtes très-versés dans les saintes Écritures, aucun sens ne vous est caché. Je n'ai pas encore cet avantage, mais je sais qu'il est dit: « Mettez-vous en colère, et ne péchez pas; » et ailleurs: « Que le soleil ne se couche pas sur votre colère. »

Heureux celui qui aura la foi dont je vous vois animés!

Que Dieu le père de notre Seigneur Jésus-Christ, que le fils de Dieu lui-même, le pontife éternel, Jésus-Christ, vous fasse croître dans la foi, dans la vérité, dans une parfaite douceur, exempte de colère, dans la patience, dans la longanimité, dans l'indulgence et la chasteté. Que Dieu vous fasse participer au bonheur et à l'héritage des saints, et nous avec vous, et tous ceux qui sont sous le ciel et qui doivent croire en notre Seigneur Jésus-Christ et en son père, qui l'a ressuscité d'entre les morts. Priez pour tous les saints, priez aussi pour les rois, les princes et les puissances, pour ceux qui vous persécutent, ceux qui vous haïssent, et pour les ennemis de la croix, afin que les fruits de votre foi frappent tous les yeux et qu'alors vous soyez parfaits.

Vous m'avez écrit, vous et Ignace, que si quelqu'un venait en Syrie, j'eusse soin de le charger de mes lettres; c'est ce que je me propose de faire, si moi ou le député que je vous enverrai nous trouvons une occasion.

Je vous fais passer, comme vous l'avez demandé, les lettres qu'Ignace nous a écrites et toutes celles que nous possédions déjà; elles sont à la suite de celle-ci; vous en pourrez tirer de grands fruits; elles renferment des exemples admirables de foi, de patience, en un mot, tout ce qui peut édifier et porter à Dieu. De votre côté, faites-nous connaître ce que vous savez de plus certain sur Ignace et sur ceux qui étaient avec lui.

Je vous écris par Crescent, que je vous ai recommandé autrefois et que je vous recommande encore à présent. Il a vécu parmi nous d'une manière irréprochable et de même avec vous, comme je le suppose. Je vous recommande pareillement sa sœur, quand elle sera près de vous. Soyez forts, ainsi que tous les vôtres, en Jésus-Christ notre Seigneur, et dans la grâce.

NOTES

SUR LES ÉDITIONS DE SAINT IGNACE ET DE SAINT POLYCARPE.

—

Les lettres de saint Ignace et celle de saint Polycarpe ont été insérées par Cotelier dans son recueil des premiers Pères dont nous avons déjà parlé. On trouve séparément les lettres de saint Ignace.

De toutes les éditions, les deux plus estimées sont celles d'Oxford, 1708, grec et latin, avec les notes de C. Aldrich, in-8° (cette belle édition n'a été tirée qu'à cent exemplaires), et 1709, grec et latin, avec les notes de Jean Pearson et Th. Smith, in-4°. Quelques éditions contiennent douze lettres au lieu de sept; mais Eusèbe et saint Jérôme n'ayant fait aucune mention des cinq dernières, on les regarde comme supposées. On a encore sous le nom de saint Ignace trois lettres latines (Cologne, 1478; Paris, 1496) adressées, la première à la sainte Vierge, et les deux autres à l'apôtre saint Jean : elles sont évidemment d'un pieux faussaire du moyen âge.

Les Actes du martyre de saint Ignace par un auteur contemporain ont été publiés, en grec et en latin, par Usher, les Bollandistes, Cotelier et Th. Smith; mais l'édition la plus correcte est celle qu'en a donné dom Ruinart d'après un manuscrit de la bibliothèque de Colbert.

Les Actes du martyre de saint Polycarpe ont été recueillis par les fidèles de Smyrne et adressés à ceux de Philadelphie, qui les demandèrent avec instance : de là ils se répandirent dans toutes les Églises. La lettre de l'Église de Smyrne se trouve dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, IV, 14; elle a été aussi publiée, de même que l'épître de saint Polycarpe aux Philippiens, par Ittig (*Bibliotheca Patrum apostolicorum*, grec. lat., 1699, in-8°. On trouve encore la lettre de saint Polycarpe à la suite des épîtres de saint Ignace dans l'édition d'Oxford en 1709, in-4°.

SAINT JUSTIN.

NOTICE

SUR SAINT JUSTIN.

Parmi les défenseurs de la religion chrétienne, saint Justin occupe une des premières places, soit à cause de l'ancienneté de ses écrits, soit à cause du nombre et de la grandeur de ses travaux. Les différentes circonstances de sa vie nous sont presque totalement inconnues. On s'accorde assez généralement à fixer l'époque de sa naissance à l'an 103. Il fut élevé dans la religion païenne et non dans la religion juive, comme le prétendent quelques savants; lui-même a pris soin de nous en instruire dans son exhortation aux gentils qui commence par ces mots: « Ne pensez pas, ô Grecs! que ce soit sans de puissants motifs que j'ai quitté le culte de vos dieux. »

Il naquit à Sichem, aujourd'hui Naplouse, en Palestine. Nous ne savons rien de ses premières années. Arrivé à l'adolescence, un amour ardent de l'étude le porta vers la philosophie. Cette science, après avoir été longtemps cultivée dans la Grèce, jetait encore quelque éclat à Alexandrie. Saint Justin alla donc

en Égypte ; et là, il assistait aux leçons des stoïciens, des péripatéticiens et des pythagoriciens. Mais aucun d'eux ne put le satisfaire : l'ignorance des premiers, l'avarice des seconds, et les retards que les disciples de Pythagore voulurent apporter à son impatience, par l'étude des mathématiques, l'éloignèrent de leurs écoles sans lui ôter sa soif d'étude. Il ne lui restait plus que la philosophie de Platon : saint Justin s'y porta avec ardeur et y fit des progrès étonnants. Le mysticisme répandu dans cette doctrine s'empara de lui ; il réforma ses mœurs, redoubla ses études à mesure que la philosophie de Platon prenait de l'ascendant dans son cœur, et en vint en peu de temps à ne pas douter que la science et la perfection, qui chaque jour le rapprochaient de Dieu, ne tarderaient pas à le lui faire voir face à face. Dans cette espérance, il fuyait les villes et recherchait les solitudes où il pouvait se livrer à ses contemplations. Un jour qu'il se trouvait dans la campagne, il se croyait seul, mais il se trouva en présence d'un vieillard que ses cheveux blancs et son air de bonté rendaient vénérable. Ils lièrent conversation, et ils en vinrent à parler de la philosophie dont saint Justin portait l'habit. Cet événement, si ordinaire et de si peu d'importance en lui-même, décida de son avenir. La Providence se sert des moindres causes pour amener à elle ceux qui doivent servir à l'accomplissement de ses desseins. Ce vieillard était un Chrétien qui, animé du désir de donner un enfant de plus à l'Église naissante, lui prouva le néant de toutes les philosophies et de toutes les religions humaines, et lui dit qu'il n'y avait qu'une religion émanée de Dieu, la religion chrétienne ; qu'une philosophie raisonnable, celle que contenaient les livres des Hébreux. Saint Justin, qui ne demandait qu'à s'instruire, se mit à les lire avec avidité. Les saintes vérités répandues dans les divines Écritures lui apparurent bientôt, et, une année après cette rencontre, il reçut le baptême et confessa la religion de Jésus-Christ. Il étudia encore longtemps après sa conversion, se fortifia dans la connaissance des Écritures ; puis plein du désir de gagner à Dieu des âmes engagées dans l'idolâtrie, comme il l'avait été lui-même, il parcourut l'Égypte 'Asie mineure, l'Italie, prêchant la pa-

role sainte et faisant baptiser de nombreux néophytes. Il s'arrêta enfin à Rome, où il ouvrit une école de philosophie chrétienne, où se porta une foule d'auditeurs. Il s'attacha plusieurs disciples. Les épîtres qu'il a adressées aux hommes influents d'alors témoignent qu'il jouissait d'une grande considération. Il avait vainement tenté d'amener à la foi un philosophe de la secte appelée cynique ; à plusieurs reprises il l'avait confondu, lorsque sa bouche s'élevait pour décrier le nouveau culte, et devant le peuple assemblé il avait démasqué ses mœurs dissolues et impies. Ce philosophe qui se nommait Crescent, pour en tirer vengeance, l'accusa devant Rustique, préfet de Rome ; et quoiqu'alors aucun édit n'existât contre les Chrétiens, saint Justin fut martyrisé l'année 167, sous Marc-Aurèle, peu de temps après Polycarpe. Saint Justin a écrit beaucoup d'ouvrages : un petit nombre est parvenu jusqu'à nous, et les fragments que citent saint Irenée et quelques autres docteurs, des ouvrages que nous n'avons plus, nous en font vivement regretter la perte. Son premier discours fut adressé aux Grecs, peu de jours après sa conversion : il y expose les motifs qui l'ont porté à changer de culte. Dans un second discours, il passe en revue tous les divers systèmes des plus anciens philosophes ; et les comparant avec les dogmes de la religion du Christ, il fait voir les contradictions qui règnent dans les premiers, l'excellence et l'harmonie inséparables des seconds. Ce discours est surtout remarquable par les connaissances en histoire et en philosophie que saint Justin développe et qu'il fait servir à ses preuves. Dans l'écrit qui porte le titre de *Livre de la monarchie*, il rassemble une foule de citations tirées des plus célèbres poëtes et des philosophes, et prouve par elles l'unité de Dieu, professée par ces mêmes poëtes et ces mêmes philosophes. Il composa encore un autre écrit, appelé *Dialogue avec le Juif Tryphon*. Il débute dans cet ouvrage par nous apprendre comment s'est opérée sa conversion, puis il entre dans la discussion des dogmes des Israélites et des Chrétiens. Il expose les pratiques des uns et des autres ; il prouve la divinité du Messie : il déroule une série de quatre mille ans de prédictions, remontant aux premiers âges du monde, et annonçant à tous

les hommes, qui naissent avec la tache du péché originel, qu'un Sauveur va venir sur la terre pour les racheter de la mort. Il s'élève contre la circoncision et les autres pratiques des Juifs, qui avaient été ordonnées à cette nation lorsque Dieu la choisit pour son peuple et lui donna un signe qui l'empêchât de se confondre avec les autres hommes : signe inutile aujourd'hui, parce que cette nation déicide a été maudite, et que les prophéties sur Jérusalem s'accomplissent tous les jours. Enfin, par ces mêmes prophéties, dont il montre l'entière exécution, il prouve la vocation des gentils à la religion chrétienne.

Saint Justin expose nettement son sujet, le divise clairement, le discute avec force; les traits sublimes d'éloquence se pressent sous sa plume, et ses paroles inspirées portent la persuasion dans le cœur de ceux qui ne se laissent pas dominer par la prévention. Mais l'œuvre qui a le plus contribué à faire donner à saint Justin le titre glorieux de docteur de l'Église, c'est sa double apologie en forme de supplique : la première adressée à Tite-Antonin le pieux, la seconde à Marc-Aurèle et à Lucius Verus. Les persécutions qu'on dirigeait alors contre les Chrétiens en furent la cause. Dans toutes deux, il venge les Chrétiens, par un tableau succinct et rapide de leurs mœurs et de leur doctrine, des attaques injurieuses et des accusations d'impiété, d'intempérance et d'athéisme que les païens suscitaient contre eux. Ses efforts furent couronnés de succès, d'après les lettres de l'empereur qu'il cite à la fin de sa première apologie, et dans lesquelles Antonin et Marc-Aurèle mandent à leurs préfets de faire cesser à Rome et en Asie les persécutions contre les Chrétiens qui n'auraient à répondre que de leur religion. On place encore parmi ses œuvres une épître à Diognète, qui paraîtrait antérieure aux écrits de ce Père, mais qui n'est ni moins belle ni moins précieuse à la religion. Ce qui distingue saint Justin, nous l'avons dit, ce sont la simplicité et la précision ; il répudie tous les ornements de la diction, il néglige l'art d'assembler des phrases qui charment l'oreille, il le dit lui-même : « Pourquoi chercher à plaire, quand on est vrai? » Mais il ravit par la lucidité avec laquelle il présente la vérité. On découvre toujours plus en lui le philo-

sophe que l'orateur. Mais ce qu'on admire dans ce saint Père, c'est une connaissance parfaite de l'histoire passée et présente, c'est une science approfondie et raisonnée de la philosophie païenne, c'est l'art avec lequel il la dépouille des dogmes qu'elle avait puisés dans les livres des Hébreux, c'est le talent avec lequel il la fait servir à l'avantage du Christianisme, c'est la justesse avec laquelle il tire ses conclusions. Ce qui fait sa principale force, c'est qu'il ne se hasarde jamais seul ; il s'appuie toujours sur une citation des livres saints. De là vient la multitude de citations de la Bible répandues dans ses livres. Ce qu'il faut le plus admirer dans saint Justin, c'est l'exactitude remarquable avec laquelle il parle de nos mystères ; c'est lui qui a le mieux exprimé le dogme de la Trinité, et depuis les Pères qui l'ont suivi, les Athénagore, les Tertullien n'ont fait que reproduire les arguments dont il s'est servi.

SAINT JUSTIN.

DISCOURS AUX GRECS.

Grecs, veuillez le croire, ce n'est pas sans raison, sans examen, que j'ai abandonné votre culte.

Je n'y trouvais rien de saint, rien de pur, rien qui fût digne de Dieu. Que me présentent, en effet, toutes les fables imaginées par vos poëtes, sinon des monuments de fureur ou de délire? Consultez le plus sage d'entre eux, cherchez près de lui à vous instruire. Il donne plus qu'un autre dans je ne sais combien d'absurdités.

Qu'apprenez-vous d'abord? Qu'Agamemnon voulant aider à son frère, servir de tout son pouvoir sa fureur, sa passion, son amour effréné, livra de gaîté de cœur sa fille au supplice, et bouleversa toute la Grèce pour ressaisir cette Hélène qu'un misérable berger avait enlevée.

La guerre survient, on se partage les prisonniers; cet Agamemnon devient l'esclave de Chryséïs, sa captive, et se fâche contre Achille, qui ne veut pas lui céder la sienne appelée Briséïs. Que fait de son côté le fils de Pélée? Après avoir franchi

un fleuve, renversé Troie, triomphé d'Hector, votre héros incomparable devient l'esclave de Polixène, et se laisse vaincre par une Amazone, qui n'était plus. Il s'était dépouillé de ses armes, fabriquées par un dieu, et paré de l'habit des époux, lorsqu'il succombe dans le temple d'Apollon victime d'une vengeance dont un amour jaloux et furieux avait dirigé les coups.

Ulysse d'Ithaque, le fils de Laërte, se fait par sa fourberie une réputation de vertu. Il n'avait pas la vraie sagesse, témoin sa navigation dans les parages où se trouvaient les syrènes.

La vraie sagesse n'a pas besoin de se boucher les oreilles. Et ce fils de Télamon, qui portait un bouclier recouvert de sept cuirs de bœufs, il devient furieux, forcené, parce qu'il échoue dans le procès qu'il intente à Ulysse au sujet des armes d'Achille.

Je ne me sens pas la force de croire à toutes les extravagances d'Homère; d'ailleurs je ne le veux pas. Qu'est-ce que tout cela, je vous le demande, sinon des rapsodies? Par où commencent, par où finissent l'Iliade et l'Odyssée? Par une femme.

Après Homère vient Hésiode, auteur d'un poëme intitulé: *Des Travaux et des Jours*. Qui peut croire à sa plaisante théogonie? Il vous dit que Saturne, fils de Cœlus, détrôna son père et s'empara du sceptre; que, dans la crainte d'éprouver le même sort de la part de ses enfants, il prit le parti de les dévorer; que Jupiter, qu'on avait enlevé furtivement et tenu caché longtemps, jeta son père dans une prison et partagea son empire avec ses frères; qu'il eut le ciel pour sa part, Neptune la mer, Pluton les enfers. Mais quelle fut la conduite de celui-ci? Il enleva Coré, autrement appelée Proserpine. Cérès erra partout dans les déserts cherchant sa fille. Cette fable a reçu une grande célébrité des feux qu'on allume encore à Eleusis.

De son côté, Neptune ravit l'honneur à Ménalippe, qu'il surprit au moment où elle puisait de l'eau. Il abusa également des Néréïdes, qui n'étaient pas en petit nombre.

Citer leurs noms ce serait nous perdre dans une vaine multitude de mots. Revenons à Jupiter; il fut adultère je ne sais sous combien de formes: il se changea en satyre pour trom-

per Antiope; en pluie d'or, pour arriver à Danaé; en taureau, pour enlever Europe. Son amour pour Sémélé montre tout à la fois quelle était l'incontinence de ce dieu et la jalousie de sa femme.

Il enleva, dit-on, un jeune Phrygien nommé Ganymède, pour en faire son échanson. Voilà la vie des enfants de Saturne.

Et votre fils de Latone, Apollon, d'une si vaste renommée! Il se donnait pour savoir l'avenir, et il montra qu'il ne savait que mentir. Il poursuit Daphné, et ne peut l'atteindre. Il est consulté par le fils d'Æacus, et ne peut lui annoncer sa mort prochaine.

Je laisse là votre Minerve avec son caractère d'homme, Bacchus avec son accoutrement de femme, Vénus avec ses airs de courtisanne.

O Grecs! faites donc lire à Jupiter la loi portée contre ceux qui battent leur père, les châtiments qu'elle inflige aux adultères, l'infamie dont elle couvre les pédérastes.

Apprenez, je vous prie, à Minerve et à Diane quelles sont les occupations propres aux femmes; à Bacchus, celles qui conviennent aux hommes. Qu'est-ce donc qu'une femme revêtue d'armes a de si beau, de si majestueux? Qu'est-ce que c'est qu'un homme qui porte des cymbales, qui se couronne de fleurs, qui paraît en habit de femme, qui célèbre des orgies au milieu d'un cortége de femmes en délire?

Et votre Alcide conçu dans une triple nuit, comme le disent vos poëtes, ce héros fameux par tant de combats, ce fils de Jupiter qui tua un lion, terrassa un hydre à plusieurs têtes et un sanglier d'une force indomptable, dispersa à coups de flèches d'horribles oiseaux qui se repaissaient de chair humaine, arracha du fond des enfers et amena à la clarté du jour un chien à trois têtes, débarrassa les étables d'un certain Augias d'une masse d'immondices, écrasa de sa massue une biche et des bœufs dont les naseaux vomissaient la flamme, parvint jusqu'à un certain arbre chargé de pommes d'or qu'il enleva, étouffa un serpent qui exhalait de noirs venins. (Mais pour-

quoi fit-il mourir Achéloüs et Busiris assassin de ses hôtes? Nous sommes sur ce point obligés de nous taire.) Cet Hercule enfin qui d'un seul bond franchit une montagne pour aller se désaltérer à une source dont l'eau faisait entendre une voix humaine!

Quelle fut sa fin, si on en croit la renommée? Après s'être signalé par tant d'exploits merveilleux, extraordinaires, il s'amusait comme un enfant au son des cymbales que des satyres faisaient retentir à ses oreilles; et vaincu par l'amour, il prenait plaisir à se faire fouetter par une jeune femme appelée Lydée, qui riait aux éclats. Ensuite, n'ayant pu se débarrasser de la tunique de Nessus, il mit fin à ses jours sur un bûcher qu'il avait dressé de ses propres mains.

Que Vulcain renonce à sa jalousie et à sa haine, si on ne l'aime plus, parce qu'il est vieux et boiteux, et si on lui préfère Mars, jeune et beau.

Grecs, ne sont-ce pas là vos dieux? Pouvez-vous dire qu'ils ne soient point impudiques et vos héros efféminés? N'est-ce pas sous ces traits que l'histoire nous les présente? N'a-t-elle point fourni d'étranges sujets à la scène, tels que les forfaits d'Atrée, les incestes de Thyeste, les crimes affreux des Pélopides, la jalouse fureur d'un Danaüs si féconde en meurtre, l'ivresse de cet Égyptien qui dans son délire tue ses enfants, le repas de Thyeste apprêté par les furies? Rappellerai-je Progné changée en oiseau et toujours gémissante, sa sœur Philomèle privée de la langue et poussant sans cesse des cris plaintifs? Qu'est-il besoin de parler d'Œdipe, qui eut les pieds percés au moment de sa naissance; du meurtre de Laïus son père, qu'il tue sans le connaître; de l'union incestueuse qu'il contracte avec Jocaste sa mère? A quoi bon raconter comment ses deux frères, qui sont en même temps ses fils, s'entr'égorgent et meurent de la main l'un de l'autre?

Je ne puis qu'abhorrer vos assemblées. Là, un luxe qui passe toutes les bornes; là, une musique qui jette dans le délire; là, une odeur des plus suaves qui enivre tous les sens et qui s'exhale des parfums habilement préparés dont vous couvrez

vos corps, de ces fleurs odorantes dont vous ceignez vos têtes.

Vous tracez comme un cercle autour de ces assemblées où s'amassent tous les crimes, et vous défendez à la pudeur de le franchir. Vos sens s'allument, votre raison s'égare; toutes les fureurs de Bacchus passent dans votre âme, et livrés aux transports les plus lubriques et les plus violents, de quelles turpitudes ne vous souillez-vous pas?

Pourquoi donc, ô Grecs, vous irriter si fort contre un fils qui prendrait pour modèle votre Jupiter et viendrait attenter à vos jours ou souiller votre couche? Pourquoi le regarder comme un ennemi? Il ne fait qu'imiter ceux que vous adorez? Pourquoi accabler de vos reproches une femme qui oublie ses devoirs, qui s'abandonne au désordre? Vénus n'a-t-elle pas chez vous des temples et des autels?

Si d'autres vous tenaient ce langage, vous crieriez : Mensonge! pure calomnie! Est-ce moi qui accuse vos dieux? Ne sont-ce pas vos poëtes, vos historiens, qui célèbrent ou qui racontent tout ce que je viens de dire?

Laissez donc là toutes ces fables ridicules. Venez, venez prendre part aux leçons de la sagesse incomparable, recevez aussi l'enseignement de la parole divine. Apprenez à connaître un autre maître que celui qui se souille de crimes, d'autres héros que ceux qui s'abreuvent de sang. Notre chef à nous, le Verbe divin qui marche à notre tête, ne demande ni la vigueur des membres, ni la beauté de la figure, ni la noblesse du sang; mais la sainteté de la vie, mais la pureté du cœur : son mot d'ordre, ce sont toutes les vertus.

Par le Verbe, une puissance divine s'empare de l'âme. Lyre pacifique qui fait cesser tous les combats du cœur, arme merveilleuse qui dompte toutes les passions, école de sagesse où viennent mourir tous les feux impurs, elle ne fait point des poëtes, des philosophes, des orateurs; mais d'esclaves de la mort elle nous rend immortels, mais de l'homme elle fait un dieu, mais de la terre elle nous transporte bien au delà de votre Olympe. Venez donc, ô Grecs! vous instruire à cette divine école.

J'étais ce que vous êtes; soyez ce que je suis. Voilà la doctrine, voilà le Verbe dont la force, dont la puissance m'a subjugué. Comme un enchanteur habile qui fait fuir précipitamment le serpent que ses charmes ont attiré hors de sa caverne, ainsi le Verbe fait sortir du fond de l'âme les passions non moins redoutables qui s'y tiennent cachées; avant tout il chasse la cupidité, et avec elle tous les maux qu'elle enfante, comme les inimitiés, les querelles, l'envie, la jalousie, la haine. A peine a-t-il délivré l'âme de ce tyran, qu'il y fait régner la paix, qu'il y ramène la sérénité. Et cette âme, une fois affranchie des ennemis qui se la disputaient, va se réunir à celui qui l'a créée; il est juste qu'elle remonte au séjour d'où elle est descendue.

—

EXHORTATION AUX GRECS [1].

I. En commençant ce discours, ô Grecs, je prie Dieu qu'il nous fasse la grâce, à moi de m'inspirer ce qu'il convient de vous dire; à vous, de renoncer à ces anciens préjugés auxquels vous êtes attachés avec tant d'obstination, afin qu'abandonnant désormais les erreurs de vos pères, vous embrassiez la vérité. Ne craignez pas de vous rendre coupables envers vos aïeux, si des doctrines contraires à celles qui les avaient égarés vous paraissent maintenant les meilleures. Souvent un examen plus attentif, dirigé par l'amour du vrai, nous fait voir sous un tout autre aspect les choses que nous avions d'abord trou-

[1] Toute cette exhortation tire son principal mérite de l'époque où écrivait saint Justin. Il est admirable de voir comment, dans un siècle où tous les philosophes et tous les poëtes étaient remplis d'extravagances, le Christianisme sépare le faux du vrai, et fait sortir une seconde fois la lumière du chaos. Saint Justin analyse tous les systèmes. On ne comprend plus comment il était nécessaire de réfuter de pareilles absurdités; mais c'est grâce à saint Justin et à ceux qui l'ont suivi que tout cela nous paraît si absurde. C'est ce qui donne un grand prix à des traités de ce genre.

vées admirables. Mon but est donc de rechercher avec vous quelle est la religion véritable : c'est une recherche à laquelle doivent attacher la plus haute importance ceux qui veulent vivre exempts de crainte à l'égard de ce jugement qui nous est prédit après cette vie, et il nous est annoncé non-seulement par ceux qui nous ont précédés dans le culte du vrai Dieu, les prophètes et les législateurs, mais par tous ceux encore qui auprès de vous sont en réputation de sagesse, tels que vos poëtes et vos philosophes, qui se disent les seuls en possession de la vérité. J'ai donc pensé qu'il serait bien de chercher quels ont été les commencements de votre religion et de la nôtre, quels ont été les caractères de leurs fondateurs, en quels temps ils ont vécu; par ce moyen, ceux qui auraient reçu de leurs pères la tradition d'un faux culte reconnaîtront aujourd'hui la vérité et s'affranchiront de leurs vieilles erreurs. Quant à nous, nous démontrerons d'une manière claire et lumineuse que la religion que nous suivons est celle du vrai Dieu, que nos pères ont suivie et que nous tenons d'eux.

II. Quels sont donc, ô Grecs, ceux que vous reconnaissez pour les fondateurs de votre religion? Sont-ce les poëtes? Mais cet aveu n'aura aucun poids auprès de ceux qui sont versés dans la connaissance de leurs ouvrages. Ils savent combien sont ridicules leurs opinions sur l'origine de vos dieux. Nous pouvons nous en convaincre par la lecture de votre Homère, le plus célèbre et celui que vous reconnaissez pour le prince de vos poëtes. D'abord il regarde l'eau comme le principe générateur des Dieux, témoin ce vers :

« L'Océan père des Dieux, et Téthis leur mère. » (*Iliad.* V, 311.)

Voyons maintenant ce qu'il pense de celui qui est regardé comme le premier d'entre les dieux, et qu'il appelle fréquemment père des dieux et des hommes; voici comment en parle Homère :

« Jupiter qui chez les hommes est l'auteur des batailles. » (*Ibid.*, 224.)

Il ne se contente pas de le montrer mettant aux prises les

combattants ; mais il dit encore que c'est sa fille qui rendit les Troyens parjures. Puis, le poëte nous représente Jupiter, amoureux, se livrant à des lamentations, et obligé de se défendre contre les embûches des autres dieux ; par exemple, lorsqu'il dit :

« Hélas, malheureux que je suis ! le destin veut que Sar-
« pédon, celui que je chéris entre tous les hommes, tombe sous
« les coups de Patrocle, fils de Ménétius. »

Plus bas il lui fait dire, au sujet d'Hector :

« O malheur ! mes yeux voient un guerrier que j'aime fuyant
« autour des remparts. Mon cœur est déchiré. » (*Iliad.* X, 168.)

On peut voir dans les vers qui suivent ce qu'il dit des embûches que les autres dieux tendaient à Jupiter :

« Dans ce moment Junon, Neptune et Pallas Minerve vou-
« lurent le lier. » (*Iliad.* I, 399.)

Et si la crainte de celui que les dieux appellent Briarée n'eût retenu ces puissantes divinités, elles eussent enchaîné Jupiter. Mais je veux vous rappeler, en citant toujours ses paroles, ce qu'Homère nous raconte des amours effrénés de ce dieu ; il lui fait dire à Junon :

« Non, jamais déesse ni mortelle n'embrâsa ainsi mon
« âme et ne dompta mon cœur : ni l'épouse d'Ixion, ni la
« belle Danaé, fille d'Acrisius, ni la fille du magnanime Phénix,
« ni Sémélé, ni Alcmène, ni Cérès, la reine à la belle cheve-
« lure, ni la puissante Latone, ni enfin vous-même. » (*Iliad.* IX, 329.)

Laissez-moi aussi vous rapporter tout ce que, d'après les poëmes d'Homère, les dieux avaient eu à souffrir de la part des mortels. Il nous apprend que Mars et Vénus furent blessés par Diomède, et après cela, il fait passer sous nos yeux toutes les infortunes des autres dieux ; c'est ainsi que Dioné console sa fille :

« Endure ma fille, supporte tes souffrances, bien qu'elles
« soient cruelles. Dejà plusieurs habitants de l'Olympe ont eu à
« souffrir de la part des mortels, et ont échangé avec eux de
« graves douleurs. Mars a bien souffert, quand Otus et Ephialte,

« fils d'Aloüs, le lièrent de fortes chaînes, et pendant treize
« mois le retinrent dans une prison d'airain ; Junon a souffert,
« quand le vaillant fils d'Amphytrion lui blessa la mamelle droite
« d'une flèche à triple dard : alors une douleur violente s'em-
« para d'elle ; Pluton, le puissant dieu, a aussi connu la souffran-
« ce, lorsque le même héros, fils de Jupiter, aux portes
« mêmes de son royaume, au milieu des morts, lui décocha une
« flèche rapide qui le livra à des douleurs aiguës : alors il alla
« au palais de Jupiter, et tourmenté par le mal (car la flèche
« avait pénétré dans son épaule et aigrissait son esprit), il fit
« retentir l'Olympe de ses gémissements. » (*Ibid.* 383-393.)

Si vous voulez avoir une idée des combats que les autres divinités se livraient entre elles, votre poëte vous l'apprendra dans les vers qui suivent :

« Au moment du combat des dieux, quel bruit s'éleva! Au
« roi Neptune était opposé Phébus Apollon, qui porte des flèches
« ailées ; à Mars, Minerve aux yeux d'azur ; contre Junon mar-
« chait, armée d'un arc d'or, la déesse qui se plaît à lancer
« des flèches, Diane, la sœur d'Apollon, qui lance au loin ses
« traits ; contre Latone marchait le bienfaisant et sage Mer-
« cure. » (*Iliad.*)

Voilà ce qu'Homère vous apprend au sujet de vos dieux. Et ce n'est pas seulement Homère qui parle de cette manière, mais encore Hésiode. Si donc vous ajoutez foi en ceux de vos poëtes les plus célèbres qui ont écrit la généalogie de vos dieux, il vous les faut accepter tels qu'ils les ont représentés, ou reconnaître qu'ils ne sont pas des dieux.

III. Mais peut-être rejeterez-vous le témoignage de vos poëtes, sous prétexte qu'ayant le droit d'imaginer tout ce qui leur plaît, ils ont pu débiter ainsi les fables les plus absurdes à l'égard de vos divinités, et qui ne s'accordent nullement avec la vérité. Quels sont alors, dites-nous, vos autres maîtres, en fait de religion? D'où l'auraient-ils apprise? Car des mystères aussi sublimes et aussi relevés n'ont pu leur être enseignés que par des hommes qui en possédaient avant eux la connaissance. Vous ne manquerez pas de répondre en nous citant vos philosophes

et vos sages ; car c'est dans leurs noms que vous avez coutume de vous retrancher comme en un fort inexpugnable, toutes les fois qu'on vous oppose l'opinion des poëtes sur vos dieux. Passons donc en revue les doctrines de vos philosophes ; commençons, comme il est d'usage, par les plus anciens et les plus célèbres : et en exposant l'opinion de chacun d'eux, j'espère vous démontrer que leurs systèmes sont bien plus ridicules encore que la théologie de vos poëtes.

Thalès de Milet, le chef de la philosophie naturelle, prétend que l'eau est le principe de toutes choses. Tout, selon lui, vient de l'eau et doit se résoudre en eau.

Après lui, Anaximandre aussi de Milet, regarde l'infini comme étant le principe de tout ce qui existe : c'est en lui que tout doit rentrer.

Anaximène de Milet, comme les deux autres, vous dira que l'air est le seul principe créateur ; que tout a pris naissance par lui, que tout se résoudra en lui. Si nous écoutons Héraclite et Hippase de Métapont, ce serait le feu qui serait le principe créateur ; c'est du feu que toutes choses auraient reçu l'existence, et tout finirait par le feu.

Anaxagore de Clazomène fait tout dériver de l'homogénéité et de la similitude des parties. Archélaüs, d'Athènes, fils d'Apollodore, voit le principe de toutes choses dans l'infinité de l'air, dans la propriété qu'il possède de se condenser et de se raréfier. Tous ceux que je viens de nommer, sortis de l'école de Thalès, ont suivi cette philosophie qu'ils appellent la philosophie naturelle.

IV. Après eux, Pythagore de Samos, fils de Mnésarque, fait tout dériver d'une autre source. Il voit les principes dans les nombres, leurs rapports et leurs concordances ; et ces rapports et ces concordances donnent pour résultat la Monade et la Dyade infinie. Epicure d'Athènes, fils de Néoclès, pense que les principes des choses existent dans des corps que notre raison peut concevoir increés et plongés dans le vide ; qui ne sont susceptibles ni de corruption, ni d'altération, ni de changement dans leurs parties, et qui ne seraient à cause de cela

que des êtres de pure raison. Empédocle d'Agrigente, fils de Méton, donne comme principe de tout ce qui existe les quatre éléments, le feu, l'air, la terre et l'eau : soumis eux-mêmes à une double force, l'amour et la haine, dont l'une rapproche et l'autre sépare. Vous voyez donc quelle confusion règne entre ceux que vous réputez sages et que vous regardez comme les fondateurs de votre religion : les uns admettent l'eau comme principe générateur; les autres, l'air, le feu ou l'un des autres éléments dont nous venons de parler. Chacun d'eux appelle à son aide une éloquence persuasive, afin de donner une certaine vraisemblance à leurs assertions si peu solides, et tous leurs efforts ne tendent qu'à faire triompher leur opinion particulière. Voilà ce qui résulte de leurs écrits. Ainsi ceux d'entre vous qui désirent leur salut, ô Grecs, peuvent-ils sans danger croire que la connaissance de la vraie religion leur sera transmise par des hommes qui ne peuvent se persuader de la nécessité de s'accorder entre eux, et d'éviter tant de querelles et de disputes!

V. Mais les plus attachés à une erreur si ancienne et si invétérée nous diront peut-être que ce n'est pas de ces hommes dont nous venons de parler qu'ils ont reçu la vérité religieuse, mais de philosophes de la plus haute réputation et de la vertu la plus accomplie, c'est-à-dire d'Aristote et de Platon. Voilà, nous disent-ils, les hommes qui ont connu la religion pure et véritable. Je demanderai d'abord, à ceux qui me feraient cette réponse, d'où ils pensent que ces philosophes aient tiré ce qu'ils enseignent, et quels maîtres le leur ont appris. Car il ne se peut pas faire qu'ils aient eu d'eux-mêmes ces grandes et divines connaissances, et qu'ils les aient transmises aux autres sans les avoir préalablement reçues eux-mêmes d'hommes savants et habiles. Je crois donc nécessaire d'exposer l'opinion de ces deux philosophes. L'examen nous apprendra si leurs doctrines ne se contredisent point entre elles. Si nous faisons voir qu'eux aussi ne s'accordent pas plus entre eux que les autres, il ne nous sera pas difficile, je pense, d'en conclure qu'ils ont également ignoré la vérité. Platon, comme s'il descendait des cieux et qu'il y eût étudié et vu tout ce qui s'y passe, regarde le feu comme le prin-

cipe souverain de toutes choses. Aristote, de son côté, dans l'ouvrage où il rend compte à Alexandre d'une manière succincte de son système de philosophie, renverse celui de Platon et ne veut pas reconnaître que l'essence divine réside dans le feu; mais il imagine un cinquième élément éthéré et inaltérable, dans lequel il place le principe divin. Voici ses propres paroles : « Je n'imite pas ces philosophes qui, s'égarant à la recherche des choses divines, placent Dieu dans la substance du feu. » Ensuite, comme s'il ne se contentait pas de cet anathème contre Platon, il invoque le témoignage d'Homère, ce poëte que Platon exclut de sa république en lui donnant les noms de menteur et d'imitateur de la vérité, au troisième degré. Aristote invoque donc l'autorité d'Homère pour donner plus de poids à ce qu'il dit sur les corps éthérés; voici ce qu'Homère a dit à ce sujet :

« Le sort donne en partage à Jupiter le ciel qui s'étend « dans l'air et les nuages. » (*Iliad.* LXX, 192.)

Par le témoignage d'Homère, il s'efforce de donner du poids à son opinion; mais il ne voit pas qu'en se servant des paroles du poëte pour démontrer qu'il a trouvé la vérité, on pourra se servir de la même autorité pour lui prouver qu'il s'est trompé. En effet, Thalès de Milet, qui fut le père de cette philosophie, va renverser, par le témoignage de ce même Homère, les assertions d'Aristote sur le principe des choses. Aristote veut que Dieu et la matière soient le principe de toutes choses; Thalès, le plus ancien parmi ces philosophes, regarde au contraire l'eau comme étant ce principe même : il dit que tout commence par l'eau et se résout en eau. Il établit ce système sur une double induction : la première, c'est que la semence ou le principe générateur de tous les animaux est humide; la seconde, c'est que toutes les plantes se nourrissent d'humidité, prospèrent à l'aide de l'humide, c'est-à-dire portent des fleurs et des fruits, et qu'elles sèchent, au contraire, si elles sont privées de cet élément. Puis, comme si ces inductions ne lui suffisaient pas, Thalès a recours au témoignage d'Homère, comme propre à confirmer son système, et il cite ce vers :

« L'Océan, origine de tout ce qui existe. » (*Iliad.*, 256.)

Thalès ne serait-il pas en droit de dire à Aristote : « Pourquoi, lorsque vous voulez renverser le système de Platon, vous étayez-vous de l'autorité d'Homère, et pourquoi ensuite, lorsque vous établissez un système contraire au mien, refusez-vous d'admettre le témoignage de ce même Homère?

VI. Vous allez voir que, même dans les autres matières, vos admirables philosophes ne sont pas plus d'accord entre eux. Platon n'admet que trois principes généraux : Dieu, la matière et la forme : Dieu, créateur de tout ce qui existe; la matière, qui servit à la primitive formation des êtres et qui fournit à Dieu les matériaux de la création; la forme, qui fut le type de tous les objets créés. Aristote, au contraire, ne parle nullement de la forme comme principe; il n'en reconnaît donc que deux qu'il nomme Dieu et la matière. Platon nous apprend qu'au haut du ciel, dans une sphère qu'il fait immobile, habite un premier Dieu, au-dessous duquel se groupent les idées. Aristote, après ce Dieu suprême, place, non pas les idées, mais quelques autres dieux chargés de certaines attributions. On voit donc qu'ils diffèrent totalement d'opinion sur les choses célestes. Mais nous devons facilement comprendre que ceux qui ne savent même pas ce qui se passe sur notre terre, et qui ne peuvent s'accorder entre eux, sont peu propres à venir nous enseigner ce qui se passe dans le ciel. Il nous sera tout aussi facile de nous convaincre qu'ils diffèrent également d'opinion, au sujet de l'âme humaine. Platon la compose de trois parties distinctes : une de raison, une autre de colère et la troisième de désirs. Aristote, au contraire, enseigne que l'âme n'est pas assez étendue pour recevoir des parties corruptibles, et qu'elle ne peut comprendre que des substances rationnelles. Platon nous crie que toute âme est immortelle. Aristote, qui la dit un acte complet, décide qu'elle n'est pas immortelle, mais sujette à la mort. L'un nous dit qu'elle se meut continuellement; l'autre, qui la fait cause de tout mouvement, la suppose immobile.

VII. On voit donc que ces deux philosophes ne sont nullement d'accord entre eux. Mais il y a plus : si l'on prend la

peine de parcourir avec soin leurs écrits, on se convaincra que, dans le développement de leurs propres opinions, ils se contredisent. Platon, qui a d'abord enseigné trois principes généraux : Dieu, la matière et la forme, en reconnaît plus tard un quatrième, c'est-à-dire une âme universelle, qui pénètre toute la nature. Il avait d'abord parlé de la matière incréée; il assure ensuite qu'elle a été créée. Il avait regardé d'abord la forme comme un principe, comme une substance existant par elle-même; plus tard, il ne la compte plus que comme une notion de l'esprit. Un moment il proclame que tout ce qui a été créé doit finir et se dissoudre; il déclare, quelques lignes après, que quelques-unes des matières existantes peuvent échapper à la corruption et à la dissolution. Quelle est donc la cause qui fait que ceux à qui vous donnez le nom de sages se contredisent, non pas seulement entre eux, mais encore avec eux-mêmes? C'est qu'ils n'ont pas voulu puiser la science à sa véritable source; c'est qu'ils ont voulu, avec les seules forces de l'esprit humain, atteindre à la connaissance des mystères du ciel, lorsqu'ils ne pouvaient pas même embrasser la connaissance des choses terrestres. Plusieurs de vos philosophes disent que l'âme habite en nous, d'autres autour de nous. Car, ne voulant pas même s'accorder entre eux sur cela, et comme s'ils s'étaient partagé l'empire de l'ignorance, ils ont aussi voulu combattre et disputer sur l'âme. Les uns prétendent que l'âme est un feu, les autres que c'est de l'air; ceux-ci, un esprit; ceux-là, le mouvement; d'autres, un souffle; quelques-uns une force émanée des astres; d'autres un nombre doué de la faculté de se mouvoir; d'autres, enfin, une eau qui aurait une puissance génératrice. Ainsi, à travers leurs divergences et leurs discordances perpétuelles, ils ne sont d'accord que sur un point, et ce n'est qu'en cela qu'ils méritent des éloges : c'est dans l'ardeur qu'ils montrent à se renvoyer l'un à l'autre l'accusation d'être dans l'erreur et d'ignorer la vérité.

VIII. Puis donc que nous ne pouvons apprendre de vos maîtres rien de certain sur la religion, et que leurs enseignements ne sont bons qu'à fournir des preuves de leur ignorance,

il me paraît convenable de recourir à nos ancêtres, qui datent d'une plus haute antiquité que vos philosophes, et qui ne nous ont rien enseigné d'eux-mêmes. Jamais entre eux ne s'éleva ni dissension, ni lutte pour faire triompher leurs opinions; mais sans effort et sans étude, ils reçurent de Dieu la science qu'ils nous ont enseignée. En effet, de si grandes et si belles notions ne peuvent pas venir dans l'esprit des hommes naturellement et par le seul effort de l'intelligence humaine, il faut qu'elles aient été révélées par celui qui se plaît à se communiquer aux âmes pures et privilégiées. Ces hommes, aimés de Dieu, n'avaient pas alors besoin de l'artifice du langage, et ils n'étaient pas animés par le seul désir de faire briller leur esprit dans les controverses; mais dociles à se prêter à l'œuvre de l'Esprit-Saint, ils recevaient religieusement la parole divine, et ils étaient entre les mains de Dieu comme une lyre dont il se servait pour annoncer sa vérité aux hommes. Voilà pourquoi ils s'accordent si bien entre eux dans leur langage, en sorte que l'on dirait qu'ils n'ont qu'une même bouche, une même langue pour nous apprendre l'origine du monde, la création de l'homme et l'immortalité de l'âme, le jugement de Dieu après cette vie, et enfin toutes les connaissances qui nous sont nécessaires. Et bien que ces prophètes, de qui nous tenons la vérité, aient paru en des temps différents, ils nous ont toujours transmis la doctrine divine.

IX. Je commencerai par vous parler de Moïse, le premier de nos prophètes et de nos législateurs, et j'établirai l'époqu où il a vécu sur les autorités les plus graves. Car ma pensée n'est pas de vous prouver la vérité de ce que j'avance, en m'appuyant seulement sur nos saintes Écritures, que vos préjugés vous feraient peut-être récuser; mais je vous opposerai votre propre histoire, qui n'a rien de commun avec notre religion. Vous verrez par vos historiens mêmes que Moïse, le premier chef de notre religion, est beaucoup plus ancien que vos sages et vos poëtes, ou que vos écrivains, vos philosophes et vos législateurs. En effet, vos historiens rapportent qu'au temps d'Inachus et d'Ogygès, qui passaient assez généralement parmi vous

pour être les fils de la terre, vivait Moïse, chef et gouverneur de la nation juive. Polémon, dans son premier livre de l'*Histoire grecque*, Appion de Possidoine, dans son ouvrage contre les Juifs, livre quatrième, racontent que, sous le règne d'Inachus, roi d'Argos, les Juifs, sous la conduite de leur chef Moïse, s'enfuirent de l'Égypte, lorsque Amasis régnait sur cette contrée. Ptolémée de Mendès, dans son *Histoire d'Égypte*, rapporte les mêmes faits. Tous ceux qui ont écrit sur l'histoire d'Athènes, Hellanicus Philocorus, auteur des antiques, Castor, Thallus, et Alexandre Polyhistor, s'accordent avec les plus savants historiens de la nation, Philon et Josèphe, pour regarder Moïse comme le plus ancien des chefs de cette nation. Ainsi l'historien Josèphe voulant que son ouvrage donnât l'idée de l'antiquité de l'histoire qu'il allait écrire, l'a intitulé : *Livre des Antiquités juives, par Flavius Josèphe;* il indiquait par ce titre que c'était une histoire antique qu'il allait raconter. A ces autorités nous joindrons celle du plus célèbre de vos historiens, Diodore, qui passa trente années de sa vie à extraire tous les livres de vos bibliothèques, qui, après avoir parcouru, comme il le dit lui-même, l'Europe et l'Asie, pour observer et s'instruire, et rassembler des matériaux, composa les quarante livres d'histoire qu'il vous a laissés. Dans son premier livre, il nous apprend qu'il tenait des prêtres égyptiens que le plus ancien législateur était Moïse; et il parle de lui en ces termes : « Après le premier âge du monde, qui, selon la fable, aurait « été le temps du règne des dieux et des héros, Moïse serait « le premier qui aurait fait sentir aux hommes la nécessité d'a- « voir des lois écrites; c'était un homme qui s'est rendu très- « célèbre par sa grandeur d'âme et par toutes les connaissances « utiles qu'il a enseignées aux hommes. » Un peu plus loin, passant en revue les plus anciens législateurs, il place Moïse à leur tête, et il s'exprime ainsi : « On rapporte que, chez les Juifs, « Moïse attribue ses propres lois au Dieu qu'on appelle *Jao*, « soit qu'on ait considéré comme divine et admirable cette con- « ception de Moïse, qui devait être si utile aux hommes, soit « que ce fût un moyen de la rendre plus sainte et plus inviolable

« aux yeux du peuple à qui elle était destinée. Le second législa-
« teur d'Égypte fut Saouchis, homme d'une éminente sagesse.
« Le troisième, fut le roi Sesonchosis, le plus célèbre des
« Égyptiens par ses exploits, et pour avoir donné à son peuple
« de sages lois, qui mirent un frein à son ardeur belliqueuse.
« On regarde comme le quatrième législateur des Égyptiens,
« Buchoris, homme sage et habile politique. Après lui vint
« Amasis, qui s'est occupé des lois et qui a réglé tout ce qui con-
« cerne les gouverneurs des provinces et l'administration de toute
« l'Egypte. Enfin le sixième, qui donna des lois à ce peuple,
« fut Darius, père de Xerxès. »

X. Voilà, ô Grecs, ce que les écrivains étrangers à notre religion ont raconté sur l'ancien législateur Moïse. Ils disent tenir ces détails des prêtres égyptiens, parmi lesquels non-seulement Moïse reçut le jour, mais fut encore instruit dans toutes les sciences de l'Égypte, parce que la fille du roi le regardait comme son propre fils, ce qui lui fit donner les plus grands soins : c'est ce que rapportent les plus savants historiens, tels que Philon et Josèphe, qui ont écrit sa vie, ses actions; ils racontent sa mission et tout ce qui concerne l'histoire de la nation juive. Moïse, disent-ils, en parlant de l'histoire des Juifs, devait être d'origine chaldéenne. Ses parents, chassés de la Phénicie par la famine, passèrent en Égypte, où ils donnèrent naissance à ce fils que Dieu se plut à orner des plus éminentes vertus, et qu'il destinait à être le législateur de son peuple, lorsqu'il tira les Hébreux de l'Égypte pour les faire rentrer dans leur pays. Moïse fut le premier à qui Dieu accorda ce don de prophétie qu'il faisait alors descendre sur quelques hommes purs et privilégiés. Il en fit le premier maître de notre religion; et après lui vinrent les autres prophètes qui jouirent du même don de prophétie et prêchèrent les mêmes vérités. Voilà ceux que nous reconnaissons pour les chefs de notre religion; les leçons qu'ils nous ont transmises viennent non de l'intelligence de l'homme, mais de Dieu qui les a lui-même inspirées.

XI. Mais vous, que l'attachement à l'antique erreur de nos pères empêche d'adopter ces vérités, dites-nous donc quels

ont été les maîtres de votre religion qui se soient montrés dignes de foi. Car ils n'ont pu, je l'ai dit plus haut, trouver en eux-mêmes, pour vous les enseigner, la connaissance de ces sublimes mystères, et il est nécessaire que d'autres les leur aient enseignés. Ainsi, d'après ce que nous avons dit jusqu'à présent, il faut reconnaître que les systèmes de vos philosophes sont pleins d'ignorance et de déception. Il faudra donc vous résoudre à renoncer à apprendre la vérité de la bouche de vos philosophes, comme vous l'avez déjà fait de vos poëtes, et il ne vous restera plus qu'à vous rejeter sur vos oracles. C'est l'avis de certaines personnes. Je crois devoir vous dire maintenant à ce sujet ce que j'ai appris autrefois parmi vous. Un homme consultait un oracle (c'est des vôtres que je tiens ceci), pour savoir quels étaient ceux à qui le Ciel avait accordé le don de la piété et la connaissance de la vraie religion; l'oracle, à ce qu'on dit parmi vous, lui fit cette réponse :

« Les Chaldéens et les Hébreux, qui adorent un Dieu tout-
« puissant, né de lui-même, sont les seuls qui ont la sagesse en
« partage. »

Si donc vous croyez que Dieu puisse faire connaître la vérité aux hommes par des oracles, pourquoi vous étonneriez-vous, après avoir lu ce que les historiens de toutes les nations racontent de Moïse et des autres prophètes, qu'il lui ait plu de choisir Moïse, cet homme rempli de piété et de vertu, pour être le premier des prophètes et pour annoncer sa vérité au monde?

XII. Il est nécessaire aussi, je pense, d'examiner le temps où ont vécu vos philosophes, pour reconnaître que l'époque qui les a produits n'est pas très-éloignée de nous : vous pourrez juger plus facilement par là de l'antiquité de Moïse. Je n'ai pas besoin, pour cela, de parcourir la série des temps; il me suffira de quelques raisonnements pour vous démontrer la vérité de ce que j'avance. Socrate fut le maître de Platon, Platon fut le maître d'Aristote. Ceux-ci fleurirent au temps de Philippe et d'Alexandre de Macédoine, époque où vivaient aussi plusieurs rhéteurs athéniens, comme nous le prouvent clairement les ha-

rangues de Démosthène contre Philippe. Les écrivains du règne d'Alexandre nous font connaître qu'Aristote était dans l'intimité de ce monarque. Par là il vous sera facile de voir que Moïse est bien plus ancien que tous les autres législateurs. Vous ne devez pas ignorer non plus que les Grecs n'ont laissé aucun écrit ni aucun monument qui fît connaître les événements arrivés avant les olympiades, soit chez eux, soit chez les peuples barbares. Il n'y avait donc avant cette époque d'autre histoire que l'histoire écrite, sous l'inspiration divine, par le prophète Moïse et qu'il composa en hébreu. D'ailleurs, les Grecs d'alors ne connaissaient pas encore l'écriture, comme le déclarent vos rhéteurs eux-mêmes : Cadmus, disent-ils, est le premier qui en apporta les caractères de la Phénicie et les communiqua aux Grecs. Le prince de vos philosophes, Platon, prétend aussi que les lettres ont été inventées très-tard ; car il écrit dans le *Timée* que Solon, le plus sage d'entre les sages, de retour de son voyage en Égypte, raconte à Critias qu'un vieux prêtre égyptien lui avait tenu ce langage : « Solon, Solon, les Grecs sont un peuple « d'enfants, il n'y a point d'hommes mûrs parmi eux. Vous n'ê- « tes, ajouta-t-il, que des jeunes gens pour l'esprit ; car vous n'a- « vez aucune connaissance certaine des premiers âges du monde, « et vos institutions n'ont point obtenu la sanction du temps. « Mais vous croupissez dans l'ignorance, parce que ceux qui « ont mérité de vivre dans la mémoire des hommes meurent « oubliés. » Or, il faut savoir que toutes les histoires, excepté celle de Moïse, ont été écrites en lettres grecques, qui furent inventées très-tard ; il est facile de s'en assurer, en lisant les écrits, soit des législateurs, soit des historiens, soit des philosophes et des rhéteurs : on trouvera que tous ont confié à cette langue les monuments de leur génie et les inspirations de leurs veilles.

XIII. Si l'on disait que les livres de Moïse et des autres prophètes ont été aussi écrits en grec, nous répondrions que la preuve du contraire se tire des monuments de l'histoire. Nous dirions que Ptolémée, roi d'Égypte, qui fonda la bibliothèque d'Alexandrie et qui l'enrichit de tous les livres qu'il put se pro-

curer chez tous les peuples, ayant appris qu'il existait une histoire du peuple hébreu écrite en hébreu, et désirant de la connaître, fit venir de Jérusalem soixante-dix savants versés également dans les langues grecque et hébraïque, et les chargea de traduire ces livres. Et afin qu'ils pussent s'adonner entièrement à cette traduction et qu'elle fût plus promptement achevée, il fit faire, non pas dans la ville, mais à sept stades de là, dans l'endroit où s'élève le phare, autant de cellules qu'il y avait de traducteurs. Il voulut encore que chacun travaillât séparément et sans avoir aucune commuication avec ses collègues; il fit plus, il mit auprès d'eux des serviteurs chargés de pourvoir à tous leurs besoins et à ce qu'ils ne communiquassent nullement ensemble. C'était un moyen pour s'assurer de la fidélité de la traduction. Tous les traducteurs se trouvèrent d'accord entre eux. Et lorsque la traduction étant achevée, le roi reconnut que les Septante avaient rendu, non-seulement le même sens, mais encore s'étaient servi des mêmes expressions, sans la moindre différence entre le travail des uns et des autres, et qu'une concordance parfaite existait tant dans la pensée que dans l'expression [1]; alors, frappé d'admiration et cer-

[1] La version des Septante est une traduction grecque des livres de l'Ancien-Testament faites pour les Juifs de l'Égypte qui n'entendaient plus l'hébreu. Le plus ancien auteur qui ait fait l'histoire de cette version se nomme Aristée, chef des gardes de Ptolémée, roi d'Égypte. Aristobule, autre Juif d'Alexandrie, philosophe péripatéticien, qui vivait cent vingt-cinq ans avant notre ère, et dont il est parlé dans le second livre des Machabées, fait le même récit qu'Aristée. Philon dit que les soixante-douze interprètes envoyés à Ptolémée étaient inspirés de Dieu. Josèphe ne change presque rien à la narration. C'est ce récit que saint Justin a rapporté. Saint Justin était allé à Alexandrie, où les Juifs lui racontèrent la même chose. Saint Jérôme, convaincu par lui-même des défauts de la version des Septante, n'ajoute aucune foi au récit d'Aristée ni à la tradition des Juifs. Tout ce récit contient évidemment des fables inventées après coup par les Juifs d'Égypte, pour donner du crédit à leur version grecque des livres saints.

Tout ce que nous disons ici ne regarde que les circonstances évidemment fabuleuses de ce récit; mais il n'y a aucun doute sur la réalité des interprètes

tain que cette traduction n'avait pu être faite ainsi sans une inspiration divine, il les combla d'honneurs, les regarda comme des hommes chéris de Dieu, et chargés de riches présents, les renvoya dans leur patrie. Il eut pour les livres hébreux la vénération qu'ils méritaient, les regardant comme inspirés du Ciel. O Grecs, ce que je vous dis ici n'est pas une fable, et ce ne sont pas des récits faits à plaisir que nous vous rapportons. Nous sommes allé nous-même à Alexandrie, nous avons vu dans le Phare les restes des cellules dont nous venons de parler; nous avons consulté les habitants qui tenaient ces détails de leurs ancêtres et en conservaient précieusement le souvenir : et nous vous avons raconté ces faits que vous pourrez apprendre de beaucoup d'autres auteurs, surtout des hommes sages et respectés, tels que Philon et Josèphe. Si quelque personne de celles qui se plaisent à contredire nous objectait que ces livres sont un monument particulier aux Juifs qui les gardent soigneusement dans leurs synagogues, et qu'en vain prétendrions-nous avoir trouvé notre religion dans ces livres, qu'elle les lise attentivement, elle se convaincra que ce n'est plus aux Juifs, mais à nous, qu'appartient la doctrine qui y est contenue. Et si ces livres saints, où nous trouvons les fondements de notre religion, sont encore conservés avec soin par les Juifs, ce ne peut être que par un miracle de la Providence en notre faveur. Car s'ils ne se trouvaient que chez les Chrétiens, les personnes qui ne cherchent qu'un prétexte pour élever des doutes contre notre religion pourraient nous soupçonner de fraude ; mais nous demandons qu'on aille les consulter dans les synagogues des Juifs ; et alors on ne pourra s'empêcher de reconnaître que ces livres, écrits sous l'inspiration de Dieu même, contiennent en effet toutes les bases de notre foi.

XIV. Il est donc nécessaire, ô Grecs, que vous réfléchissiez

demandés par Ptolémée et sur l'authenticité de cette version. Ainsi la version des Septante existant trois cents ans avant Jésus-Christ, les Juifs hellénistes s'en servaient communément, et les apôtres mêmes en ont fait usage, et lui ont ainsi donné le plus grand caractère d'authenticité.

sur votre avenir, et que, dans la crainte du dernier jugement, annoncé non-seulement par nos docteurs, mais encore par les sages étrangers à notre culte, vous fassiez un sérieux retour sur vous-mêmes, afin de renoncer aux erreurs que vos pères vous ont transmises, pour embrasser enfin la vérité. Vous devez considérer aussi combien est grand le danger de se tromper, quand il s'agit d'un objet aussi important, et en conséquence étudier avec soin tout ce qui vous a été enseigné par ceux que vous appelez vos maîtres. Car c'est par un effet de la divine Providence que vous les voyez d'accord avec nous pour proclamer plusieurs grandes vérités, particulièrement ceux d'entre eux qui sont allés en Égypte et qui ont profité des traditions de Moïse et de la religion des Hébreux. Vous savez tous, car le plus grand nombre de vous a lu, je pense, les œuvres de Diodore et celles des autres historiens qui ont traité ces matières, vous savez tous qu'Orphée, Homère, Solon, qui donna des lois aux Athéniens, que Pythagore, que Platon et quelques autres, après avoir voyagé en Égypte et après avoir eu dans leurs mains l'histoire de Moïse, changèrent entièrement leurs premières opinions sur les divinités du paganisme.

XV. Orphée, après avoir été en quelque sorte le premier qui ait enseigné la pluralité des dieux, enseigna à son fils Musée et à quelques autres disciples qui venaient l'entendre, la connaissance d'un seul Dieu créateur du monde :

« Je parlerai maintenant aux initiés. Profanes, fermez les « portes ; mais écoute-moi surtout, Musée, fils de la Lune qui « éclaire les nuits; je dirai toute la vérité, et je ne veux pas « que les instructions que ma tendresse t'a données précédem- « ment puissent nuire à ton bonheur. Écoute la voix du Verbe « divin, confie-toi à lui; qu'il dirige ton intelligence et inspire « ton cœur. Suis la voie de la vérité et connais enfin celui qui « est le seul roi du monde. Il est un, né de lui-même; par lui « tout a été fait et créé. Sa Providence veille sur tout; aucun « mortel ne peut le voir, et il les voit tous ; il est l'auteur du « bien, il permet le mal, et l'horrible fléau de la guerre, et les

« douleurs accompagnées de tant des larmes. Il est seul plus
« grand que tous les rois. Mais je ne le vois pas : un nuage le
« cache à la vue des mortels ; car les yeux des humains sont
« trop faibles pour supporter la vue du souverain Jupiter qui
« règne sur toutes choses. Au haut du ciel d'airain il est assis
« sur un trône d'or, et ses pieds foulent la terre. Il étend sa
« droite jusqu'aux confins de l'Océan ; autour de lui tremblent
« les monts superbes ; les fleuves et les profondeurs de la mer
« azurée ressentent les effets de sa présence. »

Plus bas il ajoute :

« Il y n'y a qu'un seul Jupiter, qu'un seul Pluton, un seul
« Bacchus, un seul Dieu en toutes choses. »

Il dit aussi dans les invocations :

« Je t'adjure par le ciel, ouvrage de la sagesse du grand
« Dieu ; je t'adjure par la première parole que le Père pro-
« nonça lorsqu'il affermit l'univers par la sagesse de ses
« lois. »

Mais que veut-il dire par ces mots :

Je t'adjure par la première parole que prononça le Père ?

N'est-il pas évident qu'il veut désigner le Verbe, par le ministère duquel le ciel, la terre et toutes choses ont été créés, comme nous l'apprennent les prophéties ; prophéties dont Orphée avait pris connaissance dans son voyage en Égypte, et qui lui avaient appris que toutes choses avaient été créées par le Verbe de Dieu ? C'est ce qui lui faisait dire :

Je t'adjure par la première parole,

En ajoutant :

Que le Père a prononcée lorsqu'il affermit l'univers par la sagesse de ses lois.

Il emploie ici l'expression de *voix*, qu'exige la mesure du vers, au lieu d'employer celle de *Verbe ;* mais nous ne pouvons douter que c'est du Verbe qu'il veut parler, puisqu'il a dit un peu plus haut :

Sans cesse les yeux fixés sur le Verbe divin, mets ta confiance en lui.

XVI. Mais faisons aussi connaître ce que disent les oracles

de l'antique Sybille sur l'unité de Dieu : Platon, Aristophane et beaucoup d'autres la regardent comme inspirée; c'est ainsi qu'elle parle :

« Il n'y a qu'un Dieu, qui est seul, trois fois très-grand, in-« créé, maître de tout, invisible, voyant toutes choses sans être « vu par aucun être humain. »

Et ailleurs :

« Nous nous sommes écartés des routes de l'immortalité; « nous avons adoré des idoles, ouvrages insensés fabriqués par « la main des hommes; nous les avons invoquées, quoiqu'elles « fussent l'œuvre d'hommes mortels comme nous. »

Et plus loin :

« Heureux seront les hommes qui adoreront le grand Dieu, « qui béniront l'Être-suprême avant de prendre leur nourriture, « qui auront foi dans son culte! Ils fuiront les autels où s'é-« lèvent comme sur des trônes des pierres insensibles, ils re-« nieront les temples qu'ils verront souillés du sang des ani-« maux immolés dans les sacrifices, et ils ne seront occupés qu'à « contempler la gloire du Dieu unique. »

Voilà comment a parlé la Sybille.

XVII. Homère, usant de la licence accordée aux poëtes, cherche à suivre dans l'exorde de son poëme les idées d'Orphée sur la pluralité des dieux, et il chante plusieurs divinités fabuleuses. S'il le fait, c'est pour ne pas trop s'éloigner d'Orphée, qui l'avait précédé et qu'il s'était proposé pour modèle. Nous en trouvons la preuve en comparant ces deux poëtes dans le début de leurs chants.

Orphée avait dit :

« Muse, chante la colère de Cérès qui préside aux fruits de la « terre. »

Et Homère, dans l'exorde de *l'Iliade*, dit à son tour :

« Muse, chante la colère d'Achille, fils de Pélée. »

On dirait qu'il a voulu, dans son début, suivre la même coupe de vers qu'Orphée, pour ne pas paraître d'abord avoir négligé le nom des dieux. Mais peu après il expose clairement et ouvertement son opinion sur l'existence d'un Dieu

seul et unique, lorsque, par la bouche de Phénix, il interpelle Achille en ces termes :

« Non, quand Dieu lui-même, auteur de toutes choses, me « promettrait d'effacer de mon front les rides de l'âge pour « me rendre ma brillante jeunesse. » (*Iliad.* I.)

Par le pronom, il proclame le vrai Dieu. Plus loin, il fait dire à Ulysse, haranguant l'armée grecque :

« Le commandement de plusieurs ne peut pas être bon; « qu'un seul commande. » (*Iliad.* II, 206.)

Or, il se proposait de démontrer que le commandement de plusieurs chefs ne pouvait avoir que des conséquences fâcheuses; et il disait tous les dangers auxquels ils s'exposaient en reconnaissant plusieurs chefs, d'où résulteraient des combats, des séditions, des embûches mutuelles, tandis que le commandement d'un seul n'a pas ces inconvénients. Voilà ce qu'on trouve dans Homère.

XVIII. Si, pour prouver l'existence d'un Dieu unique, il vous fallait encore le témoignage des poëtes dramatiques, écoutez Sophocle; c'est ainsi qu'il s'exprime :

« Certainement il n'y a qu'un Dieu, un seul Dieu, qui a créé « le ciel et la terre, qui a creusé le lit de la mer azurée, qui « a formé les vents impétueux. Guidée par une aveugle erreur, « la troupe des mortels, aux jours de l'infortune et dans l'espoir « de la conjurer, a adoré des images de dieux, faites de pierre, « d'airain, d'ivoire ou d'or fondu. C'est à ces dieux que nous « consacrons des jours de fêtes, le sang des victimes, et c'est- « là ce que nous appelons de la piété. »

Tel est le langage de Sophocle.

XIX. Pythagore, fils de Mnésarchus, dont tout le système de philosophie est enveloppé de formes symboliques, comme l'attestent ceux qui ont écrit sa vie, paraît avoir eu de l'unité de Dieu des sentiments qui annonçaient qu'il a aussi visité l'Égypte. Car, en considérant, ainsi qu'il le fait, l'unité comme le principe de toutes choses et la source de tous les biens, ne nous enseigne-t-il pas d'une manière allégorique qu'il n'y a qu'un seul et unique Dieu? On peut se convaincre que telle est sa pensée, si l'on re-

marque la distinction importante qu'il fait entre le nombre *un* et l'unité. Selon lui, l'unité est une simple perception de l'esprit, et *un* est l'élément qui sert à former les nombres. Si vous voulez voir encore plus clairement la pensée de ce philosophe sur l'existence d'un seul Dieu, écoutez ses paroles : « Il n'y « a qu'un Dieu; il n'existe pas hors du monde, comme quel- « ques-uns le prétendent ; mais tout est en lui. Son regard em- « brasse le cercle entier des générations; il est le modérateur « de tous les siècles, l'artisan de sa puissance et l'ouvrier de « ses œuvres. Il est le principe de toutes choses, la lumière « du ciel, le père universel, l'esprit et la vie de tout; le mou- « vement de toutes les sphères. »

Tel est le langage de Pythagore.

XX. Il est vraisemblable que Platon partageait l'opinion de Moïse et des autres prophètes sur l'existence d'un Dieu seul et unique, et qu'il avait appris cette vérité dans son voyage en Égypte ; mais averti par le malheur de Socrate, il craignit de susciter contre lui quelque Anitus et quelque Mélitus qui viendraient l'accuser ainsi auprès des Athéniens : « Platon ne reconnaît pas les dieux qu'adore la patrie, et il porte sur leur culte et sur leur origine un œil curieux et indiscret. » La crainte de la ciguë lui fit prendre une voie détournée et recourir à une feinte discussion sur les dieux. Par ce stratagème il parvient tout à la fois, dans ses écrits, à reconnaître la pluralité des dieux avec ceux qui l'admettent, et à la nier avec ceux qui la nient : il est facile de le voir quand on lit ses ouvrages. Après nous avoir dit que tout ce qui a été créé est sujet à la mort, il nous dit néanmoins que les dieux ne sont pas increés. Or, s'il dit que Dieu et la matière sont les principes de toutes choses, il faut en conclure que les dieux, qui ont été créés, sont nés de la matière. S'ils sont issus de la matière, dont il fait dériver le mal, quelle estime les gens doués de raison peuvent-ils avoir de ces dieux sortis de la matière, et que faut-il qu'ils en pensent? Car s'il a dit la matière increéée, c'est pour ne pas paraître attribuer à Dieu la création du mal. Voici les paroles qu'il met dans la bouche du premier Dieu « qui créa les autres : « Dieu

« des dieux dont je suis, moi, le créateur. » Il montre par là qu'il a une idée juste du vrai Dieu. Car, lorsqu'il eut appris, étant en Égypte, que Dieu, voulant faire de Moïse le chef des Hébreux, lui était apparu et lui avait dit : *Je suis celui qui suis*, dès lors Platon comprit que ce langage ne pouvait être que celui de Dieu même, qui n'avait pas dit son propre nom à Moïse.

XXI. On ne peut pas, en effet, donner à Dieu un nom qui lui soit particulier et personnel : car des noms particuliers étaient nécessaires dans cette multitude et cette variété d'objets, pour désigner les choses et les distinguer des autres. Mais personne n'a existé avant Dieu pour lui donner un nom; et quand il a parlé de lui-même, il n'a pas cru devoir se donner un nom particulier, puisqu'il est seul et unique, comme il nous l'annonce par la bouche de ses prophètes, en disant : « Je suis le premier et le dernier; hors de moi il n'y a point de Dieu. »

Voilà pourquoi, comme nous l'avons déjà dit, Dieu ne se nomme lui-même par aucun nom particulier, lorsqu'il envoie Moïse aux Hébreux; mais il se désigne mystérieusement par l'emploi d'un participe, et se proclame ainsi le Dieu seul et unique. *Je suis*, dit-il, l'être existant; opposant ainsi ce qui existe à ce qui n'existe pas, afin de faire comprendre que les hommes égarés par l'erreur avaient adressé leurs adorations à des êtres qui n'existaient point.

Car Dieu savait que les premiers hommes avaient conservé le souvenir de l'ancienne ruse, dont le démon avait fait usage pour séduire la race humaine, lorsqu'il leur disait : « Si vous « m'écoutez en transgressant l'ordre de Dieu, vous deviendrez « semblables à des dieux. » Le démon parlait donc de dieux imaginaires, afin de faire croire à Adam et à Eve que, s'il y avait d'autres dieux que le Dieu qui les avait créés, ils pourraient aussi eux-mêmes devenir des dieux. Aussi Dieu dit à Moïse : *Je suis celui qui suis*, afin de marquer, par l'emploi du verbe *être*, la différence qu'il y a entre le Dieu qui est et les dieux qui ne sont pas. Lorsque nos premiers parents, succombant aux séductions du démon, eurent désobéi à Dieu et furent chassés du paradis,

ils se souvinrent que le démon leur avait parlé de plusieurs autres dieux, et Dieu cessait de leur dire qu'il n'y avait pas d'autres dieux que lui. Car ayant violé le principal commandement, qu'il était si facile cependant d'observer, la justice de Dieu demandait qu'ils expiassent leur faute par le châtiment, et qu'ils ne reçussent plus d'avertissements. Quand ils furent chassés du paradis, ils savaient bien que c'était pour avoir désobéi à l'ordre de Dieu, et non pas pour avoir cru un moment qu'il pourrait y avoir d'autres dieux, qui, dans le fait, sont des dieux de néant : dès lors ils purent transmettre à leur postérité l'idée et le nom de ces dieux chimériques. Telle est l'origine de cette idée de plusieurs dieux; erreur qui émane d'un père induit en erreur. Dieu, voyant que cette croyance dans les faux dieux envahissait le genre humain, résolut d'en arrêter le cours; c'est pour cela que Moïse, dans sa vision, entendit ces paroles : *Je suis celui qui suis.* Et il était nécessaire, en effet, que celui qui devait être le chef des Hébreux fût le premier qui connût le Dieu qui est. C'est pourquoi lorsque Dieu se fit voir à lui la première fois, autant qu'il est permis à un homme de voir Dieu, il lui dit : « Je suis celui qui suis; » et en le revêtant du commandement suprême, Dieu lui donna l'ordre de dire aux Hébreux : « Celui qui est m'a envoyé vers vous. »

XXII. Platon s'instruisit de toutes ces choses pendant son voyage en Égypte, et l'on voit combien il se complaisait dans cette contemplation de l'unité de Dieu; mais, craignant l'aréopage, il crut qu'il n'était pas sûr pour lui de parler aux Athéniens de Moïse, qui avait enseigné l'unité de Dieu. Toutefois, il déposa ses croyances sur Dieu et les choses divines dans son magnifique ouvrage du *Timée,* auquel il donna tous ses soins. Il en parle, non pas comme les ayant apprises de Moïse, mais comme étant son opinion personnelle; et son langage est absolument le même que celui de Moïse. Car il dit : « La pre-« mière chose dont mon esprit doit s'occuper, est d'apprendre « à discerner ce qui est sans fin et n'a pas été créé, de ce qui « est créé sans cesse et cependant n'existe jamais. » Certes, je

le demande à ceux qui sont capables de comprendre, n'est-ce pas là le langage de Moïse, à la différence de l'expression près? Moïse a dit, en parlant de Dieu, *celui qui est*; Platon dit, *ce qui est :* il est évident que ces deux manières de parler conviennent également à Dieu qui ne cesse jamais d'exister. Il n'y a, en effet, que Dieu qui existe toujours sans avoir été créé. Examinons maintenant de qui il veut parler, quand il oppose à Dieu toujours subsistant *un être qui est créé sans cesse et n'existe jamais.* Nous verrons qu'il dit d'une manière claire et positive qu'il existe un Dieu, mais que les dieux ont une fin comme ils ont eu un commencement.

« N'est-ce pas ainsi, dit-il, qu'on s'est exprimé sur ces der-« niers? *Les dieux des dieux qui sont mon ouvrage.* »

Car voici son langage : « Selon moi il faut avant tout bien « distinguer ce qui est sans fin et n'a pas été créé sans cesse et « n'existe jamais. L'un est compris par l'intelligence d'accord « avec la raison, comme existant toujours de la même manière. « L'autre est supposé par l'imagination sans raison aucune, comme « ayant un commencement et une fin, et n'existant jamais. »

Il est évident, pour ceux qui ont de l'intelligence, que par ces mots Platon exprime la supposition de l'anéantissement des dieux faits de mains d'hommes. Remarquons aussi que Platon, en parlant des faux dieux et de celui qui les fait, ne se sert pas du mot *créateur,* mais qu'il dit l'*artisan ;* et il y a une différence bien remarquable entre l'un et l'autre, au jugement de ce philosophe. En effet, celui qui est créateur n'a besoin de qui que ce soit pour créer; il fait ce qu'il fait par sa propre vertu et par sa puissance. L'artisan, au contraire, ne fait que donner la forme et l'arrangement qui lui conviennent à la matière qui existe sans lui.

XXII. Peut-être se trouvera-t-il quelques personnes qui, aveuglément attachées à l'opinion de la pluralité des dieux, voudront nous opposer ce que Platon fait dire par le fabricateur des dieux à ces dieux mêmes : « Puisque vous avez été créés, « vous n'êtes pas immortels, ni tout à fait impérissables; toute-« fois vous ne serez pas anéantis, vous échapperez à la néces-

« sité de la mort; ma volonté est pour vous un bien plus fort « et plus puissant. » Il est facile de voir qu'ici Platon, craignant d'attirer sur lui les ressentiments des adorateurs des faux dieux, place dans la bouche de l'artisan des faux dieux un langage qui le met en contradiction avec lui-même. En effet, après lui avoir fait dire que tout ce qui était créé était sujet à la mort, il lui fait avancer un moment après tout le contraire, ne voyant pas que par cette manière de raisonner il ne peut éviter d'être accusé de mensonge. Ou bien il a menti d'abord quand il a dit que tout être créé était sujet à la mort, ou bien il ment en affirmant le contraire de ce qu'il a dit au sujet des dieux. S'il est de toute nécessité que ce qui est créé soit périssable selon sa première définition, comment ce qui est absolument impossible peut-il devenir possible? Platon semble donc accorder à l'artisan des faux dieux le pouvoir de faire l'impossible, quand il déclare que des dieux sujets à la corruption, puisqu'ils sont sortis de la matière, seront affranchis par sa puissance de la corruption et de la mort; car la puissance de la matière, suivant l'opinion de Platon qui la considère comme incréée, est égale à celle du créateur, et peut lutter contre sa volonté. En effet, la puissance de l'être incréé est supérieure à tout; rien ne peut le subjuguer; car il est indépendant de tout ce qui est hors de lui-même. C'est ce qui fait dire à Platon, dans un autre endroit : « Nous sommes forcés de reconnaître *qu'il n'y a rien* « *qui puisse faire violence à Dieu.* »

XXIV. On ne conçoit pas dès lors pourquoi Platon exclut Homère de sa *République*, parce qu'il aurait mis dans la bouche de Phénix, envoyé auprès d'Achille, cette phrase : *Les dieux aussi sont inconstants.* Il est évident qu'Homère, en cet endroit, n'a pas voulu parler du vrai Dieu, père des dieux, selon Platon, mais de ces divinités inférieures dont les Grecs admettaient un grand nombre, et que Platon lui-même a désignées par ces expressions dont il se sert en disant : *Les dieux des dieux.* D'ailleurs, on sait qu'Homère proclame lui-même un Dieu suprême et unique auquel il accorde le pouvoir et l'empire sur tous les autres, par cette fameuse chaîne d'or dont

il parle. Et il établit une différence si grande entre le souverain Dieu et les divinités inférieures, qu'il ne distingue par celles-ci des simples mortels et ne leur suppose pas plus de puissance. Ainsi, dans l'*Iliade*, Ulysse parlant à Achille, lui dit au sujet d'Hector :

« Confiant dans le Dieu suprême, il se livre à toute sa fureur, et il ne craint ni les hommes, ni les dieux. » (*Iliade*, I, 239.)

Homère, qui avait ainsi que Platon rapporté de son voyage en Egypte la connaissance du vrai Dieu, me semble s'en être expliqué bien explicitement dans ce passage, où il dit que le héros n'a confiance que dans le Dieu souverain, et qu'il ne tient aucun compte des autres divinités, qu'il considère comme n'existant pas. Dans un autre passage, le poëte se sert, pour désigner Dieu, d'une expression très - significative et qui a autant de force que le participe que Platon emploie lorsqu'il dit, en parlant de Dieu : « Ce qui a toujours été, et ce qui n'a pas de « commencement »

Ecoutez, en effet, comne parle le poëte ; ce n'est pas sans raison qu'il fait dire à Phénice : « Non, quand Dieu lui-même, le sou- « verain créateur, me promettrait de me délivrer de la vieil- « lesse, pour me rendre toute la vigueur de ma jeunesse. »

Le pronom *lui-même*, que le poëte emploie ici, a pour but de désigner le Dieu qui existe véritablement, le vrai Dieu. Vos oracles, d'ailleurs, emploient ce même pronom. Vous savez cette réponse que l'oracle fit à ceux qui lui demandaient quel était le peuple le plus réellement pieux de la terre :

« Les Chaldéens et les Hébreux ont la sagesse en partage ; « ils adorent comme leur roi le vrai Dieu, le Dieu même qui « est né de lui seul. »

XXV. Pourquoi donc Platon blâme-t-il Homère d'avoir dit que les dieux étaient changeants? car ce n'est pas sans raison que ce poëte s'est ainsi exprimé. En effet, la conduite que doivent tenir ceux qui veulent obtenir le pardon de leurs fautes par des prières et des sacrifices, n'est-ce pas de quitter le péché qu'ils ont commis et de faire pénitence ? Mais s'ils croient que la Divinité

est inflexible et immuable, ils continueront de vivre dans le crime, regardant comme inutile tout repentir de leur part. D'ailleurs, Platon est-il bien venu de reprocher à Homère d'avoir dit que les dieux sont changeants, lorsque lui-même nous représente son fabricateur de dieux si inconstant qu'il va jusqu'à dire, tantôt que les dieux qu'il a créés sont mortels, tantôt qu'il sont immortels ? De même, en parlant non-seulement des dieux, mais encore de la matière d'où sont sortis nécessairement ceux qu'il appelle des dieux créés, il dit ici qu'elle a été créée, là qu'elle est increée. Il ne fait pas attention qu'il se condamne, quand il reproche à Homère la faute dans laquelle il est tombé lui-même. Celui-ci, d'ailleurs, ne donne pas au créateur des dieux ce caractère d'inconstance, ainsi que Platon le lui reproche; car il lui fait dire, en parlant de lui-même :

« Elle est irrévocable, infaillible et ne reste jamais sans effet,
« la parole confirmée par le signe de ma tête. » (*Iliade*, I, 626.)

Mais il est vraisemblable que c'est malgré lui, et parce qu'il craignait de s'attirer la haine des adorateurs des faux dieux, que Platon est tombé dans de pareilles absurdités à leur sujet. Car toutes les fois qu'il trouve l'occasion de parler de la doctrine de Moïse et des prophètes sur l'unité de Dieu, il le fait à mots couverts, et en dit assez pour se faire comprendre des hommes véritablement religieux. Il était surtout charmé de cette parole de Dieu à Moïse : *Je suis celui qui suis ;* la précision de cette parole, le participe *existens*, l'avait fait longtemps méditer. Il comprit que Dieu, voulant prouver son éternité à Moïse, avait dit : *Ego sum existens ille.* Ce mot *existens* marque non pas un, mais trois modes de temps : le présent, le passé et l'avenir. Platon lui-même emploie ce mot *existens* pour désigner la durée infinie, quand il dit, en parlant de Dieu, que son existence n'est dans *aucun temps* ; ces mots, dans aucun temps, ne s'appliquent pas au passé seulement, comme quelques-uns le veulent, mais encore à l'avenir. C'est ce que des auteurs étrangers à la nation grecque ont parfaitement expliqué. Aussi Platon, après avoir exprimé d'une manière mystérieuse, par l'emploi qu'il fait du participe, sa pensée sur l'éternité de Dieu, comme pour se rendre intel-

ligible aux esprits même les plus bornés, la développe en ces termes : « Dieu, lui-même, en effet, comme nous l'apprend une « antique tradition, est le commencement, la fin et le milieu de « toutes choses.» Ici Platon appelle clairement la loi de Moïse du nom de *cantique*, *tradition ;* il ne le nomme pas, il est vrai, par crainte de la ciguë, car il savait que la doctrine de Moïse était en opposition avec le culte religieux de la Grèce; mais par ces mots *tradition antique*, dont il se sert, on voit bien qu'il désigne Moïse. Nous avons prouvé plus haut assez au long, par l'histoire de Diodore et d'autres monuments historiques du même genre, que la loi de Moïse est la plus ancienne et la première en date dans les traditions humaines. Diodore, en effet, parle de Moïse comme du plus ancien des législateurs, et comme ayant existé avant l'époque de l'invention des caractères avec lesquels les Grecs ont écrit leurs histoires.

XXVI. Que personne ne s'étonne de voir Platon ajouter foi à Moïse, sur l'éternité de Dieu. Car vous verrez qu'après le Dieu seul véritable, il attribue aussi aux prophètes la prescience des choses futures. Ainsi, dans le *Timée*, en raisonnant sur certains principes, il s'exprime comme il suit : « C'est par « l'examen combiné des probabilités et de l'expérience que nous « avons cru reconnaître quel était le principe du feu et de quel- « ques autres corps. Mais Dieu seul connaît à fond ces mys- « tères de la création qu'il révèle à ceux qu'il aime. » Or, de quels hommes veut-il parler, en disant « ceux que Dieu aime, » si ce n'est de Moïse et des autres prophètes, dont il avait étudié les livres et adopté la doctrine sur le jugement ? Voilà pourquoi il s'en explique avec tant d'énergie dans ce passage du premier livre de sa *République*, où il dit : « Lorsqu'on « arrive à un âge où l'on n'espère plus avoir longtemps à vi- « vre, on est saisi d'inquiétude et de crainte en pensant à cer- « taines choses dont l'idée auparavant ne nous affectait nulle- « ment. Ce que l'on dit des enfers et des châtiments qu'y su- « bissent les coupables, et que jusqu'alors nous avions traité « de fables, nous tourmente alors, et nous avons peur que « tout cela ne soit vrai ; soit par affaiblissement de l'âge, soit par

« l'approche du moment solennel de la fin de la vie, on se nour-
« rit, on se préoccupe de ces idées. On est tourmenté de doute
« et de crainte; et l'on regarde dans son esprit le mal que l'on
« peut avoir fait pendant sa vie. A-t-on le malheur d'avoir vécu
« longtemps dans le crime? on est réveillé en sursaut pendant
« le sommeil comme il arrive aux enfants, on tremble sans
« cesse et l'on est dévoré de remords. Tout au contraire, celui
« qui ne fait de mal à personne et qui a le sentiment de son in-
« nocence a l'âme sans cesse remplie de l'espoir d'un meilleur
« avenir, et l'espérance nourrit la vieillesse de son lait, comme
« le dit Pindare. Voici, cher Socrate, les paroles éloquentes
« de ce poëte : « Celui qui a mené une vie sainte et pure a le
« cœur rempli d'une joie intérieure; l'espérance, comme une
« bonne nourrice, le suit dans sa vieillesse, l'espérance, qui
« est la règle de l'esprit changeant des mortels. » Tel est le lan-
gage que tient Platon dans son livre de la *République*.

XXVII. Dans le dixième livre du même ouvrage, Platon parle du jugement de Dieu après la mort, dont il avait puisé l'idée dans la lecture des prophètes; il n'ose pas dire qu'il l'a empruntée à ces derniers, car il craignait les Grecs, mais il suppose qu'il la tient de quelqu'un. Voici la fiction qu'il imagine : Un guerrier, tué dans une bataille, devait être brûlé douze jours après, sur le bûcher; il revient subitement à la vie et raconte ce qu'il a vu. Je cite les propres paroles de Platon :
« Il avait entendu que quelqu'un demandait où était le grand
« Aridée. Cet Aridée, qui avait régné sur une ville de la Pam-
« phylie dont on ne dit pas le nom, s'était rendu coupable du
« meurtre de son père, de son frère aîné, et d'un grand nombre
« d'autres personnes. Or, celui à qui l'on demandait des nou-
« velles d'Aridée répondit : « Il n'est pas arrivé et il ne vien-
« dra point ici. Nous l'avons vu qui subissait d'épouvantables
« châtiments; mais, comme nous allions sortir du lieu où nous
« l'avions vu et où nous avions nous-mêmes fait nos expiations,
« il s'est trouvé tout à coup auprès de nous, et plusieurs rois
« avec lui : il y avait là aussi quelques hommes qui, sans avoir
« régné, avaient commis de grands forfaits sur la terre. Mais

« la porte vers laquelle ils s'avancèrent dans l'espoir de la fran-
« chir ne les laissait pas passer ; et chaque fois que quelqu'un
« de ces grands criminels, avant d'avoir achevé l'expiation de
« ses crimes, cherchait à s'approcher du seuil, elle faisait en-
« tendre comme un horrible mugissement. Là étaient apostés
« des hommes horribles à voir et qu'on aurait dit être de feu,
« lesquels, au signal du bruit que faisait la porte, s'emparaient
« d'Aridée et de ceux qui étaient avec lui, leur garrottaient les
« pieds et les mains, leur brisaient la tête en les lançant contre
« la terre, les déchiraient et les rejetaient tout sanglants sur des
« buissons d'épines : en même temps ils racontaient à ceux qui
« étaient témoins de ces supplices les crimes des coupables et
« ce qui les avait fait tomber dans le Tartare. Mais parmi les
« craintes de toute espèce auxquelles ces âmes etaient en proie,
« aucune n'égalait celle d'entendre le mugissement de la porte,
« et c'était pour les âmes un moment de joie très-vive de ne
« l'avoir pas entendu en sortant. Voilà quels étaient les supplices
« des enfers; mais le sort des justes était tout différent. » Ce passage de Platon donnerait à penser qu'il n'a pas seulement emprunté aux prophètes le dogme du jugement après la mort, mais encore celui de la résurrection, à laquelle les Grecs ne croyaient point. En effet, quand il représente l'âme unie au corps pour subir le châtiment des fautes commises dans cette vie, que fait-il autre chose que déclarer qu'il croit à la résurrection ? Car, autrement, comment cet Aridée et les autres qui ont laissé sur la terre leur corps, leur tête, leurs mains et leurs pieds, pourraient-il souffrir des peines corporelles dans les enfers ? Est-ce qu'une âme a une tête, et des mains, et des pieds, et une peau ? Mais si Platon nous représente l'âme unie au corps subissant le châtiment des fautes commises sur la terre, c'est qu'il avait puisé cette doctrine de la résurrection dans les prophètes, lors de son voyage en Egypte.

XXVIII. Et ce n'est pas seulement Platon qui parle ainsi, Homère, qui avait également voyagé en Égypte et avait puisé ses connaissances à la même source, parle de la même manière des enfers, en racontant le supplice de Tityus. C'est Ulysse

qui parle et qui raconte à Alcinoüs ce qui lui a été révélé :

« J'ai vu Tityus, le superbe fils de la terre, étendu sur un « roc et couvrant neuf arpents de son corps; des vautours « acharnés lui dévoraient le foie. » (*Odyss.* XXX, 576.)

Il est évident que le foie n'est pas une partie de l'âme, mais du corps. Homère parle de la même manière des tourments corporels que subissaient Sisyphe et Tantale. D'ailleurs un très-célèbre historien, Diodore, dit d'Homère, qu'il avait longtemps séjourné en Égypte pour s'instruire, et qu'il avait ensuite fait usage dans la composition de ses poëmes des choses qu'il y avait apprises. Ainsi, par exemple, c'est par les traditions égyptiennes qu'il avait su qu'Hélène avait rapporté à Sparte le népenthès, cette plante d'un parfum délicieux, qui a la vertu de faire oublier tous les maux, et dont Polydamne, épouse de Théonis, lui avait fait présent. Homère ajoute qu'Hélène en fit usage pour calmer la douleur extrême que la présence de Télémaque faisait éprouver à Ménélas. C'est aussi d'après ce qu'il avait vu en Égypte qu'il donna à Vénus l'épithète de Dorée; il avait visité en Égypte le temple consacré à Vénus-Dorée et le champ que les Égyptiens appelaient de ce nom. Mais pourquoi rappelons-nous ici ces faits, si ce n'est pour faire voir qu'Homère avait également introduit dans ses poëmes une foule de choses puisées dans la lecture des divines prophéties? Nous voyons d'abord qu'il parle de la création de la même manière que Moïse.

En effet, Moïse a dit : « Au commencement Dieu créa le ciel « et la terre; ensuite le soleil, la lune et les étoiles. » Homère, qui avait lu avec plaisir le livre de la Genèse, reproduisit le même tableau de la création sur le bouclier d'Achille, fait par Vulcain. Voici la description qu'il en fait : « Le Dieu représenta « sur ce bouclier la terre, le ciel et la mer, et le soleil infatigable, « et la lune à la forme arrondie, et les astres brillants qui cou- « ronnent le ciel. » (*Iliad.* CC., 483.)

La description que fait Homère du jardin d'Alcinoüs ressemble beaucoup aussi à celle du paradis terrestre; il nous le peint comme toujours paré de fleurs et rempli de fruits. Voici les vers d'Homère :

« Là étaient de grands arbres toujours couverts de fleurs et
« de fruits, des pommiers, des poiriers et d'autres produisant
« des fruits magnifiques, de douces figues et des olives toujours
« vertes. Aucun de ces arbres n'est jamais dépouillé de fruits;
« ni l'hiver, ni l'été ne les rend stériles ; ils produisent toute l'an-
« née, et le souffle fécondant d'un zéphyr éternel fait naître les
« uns et mûrir les autres. La poire remplace la poire, la pomme
« remplace la pomme, le raisin succède au raisin, la figue suc-
« cède à la figue. Le soleil y mûrit sans cesse de riches vendanges
« sur des côtes spacieuses; pendant que l'on vendange d'un côté,
« on presse le raisin de l'autre ; tandis que, plus loin, des grap-
« pes nouvelles s'élancent du cep : ici le cep est en fleur, là le
« raisin achève de mûrir. » (*Odyss.* VIII, 117.)

Ne trouve-t-on pas là une imitation claire, frappante de la description que Moïse, le prince des prophètes, a faite du paradis terrestre dans la Genèse? Nous trouvons aussi dans le même poëte une imitation, sous la forme d'allégorie, du passage de la Genèse relatif à la tour de Babel, au moyen de laquelle des hommes avaient conçu la pensée d'escalader le ciel. En parlant d'Otus et d'Ephialte, le poëte dit :

« Ils menaçaient d'attaquer les dieux jusque dans l'Olympe
« qu'ils habitent, et ils tentèrent d'entasser l'Ossa sur le mont
« Olympe, et le Pélée sur l'Ossa, afin d'escalader le ciel. »

On trouve également dans Homère la chute de l'ange coupable qui fut précipité du ciel, et qui devint ensuite l'ennemi du genre humain : c'est celui que les Écritures nomment diable, et qui fut ainsi appelé en souvenir du mensonge qu'il avait employé pour tromper nos premiers parents. Le poëte, il est vrai, ne lui donne pas le nom de diable, mais il l'appelle *Noxa*, exprimant ainsi par un seul mot toute sa perfidie. Il dit donc que ce *Noxa* fut précipité du ciel; son récit semble emprunté à Isaïe et rappelle les paroles mêmes du prophète. Voici ce qu'il dit :

« Aussitôt il saisit Atée par sa chevelure qui flottait sur son
« cou en boucles brillantes, et dans sa colère divine il jura par le
« firmament immuable que jamais Atée, qui cause le malheur

« du genre humain, ne rentrerait dans l'Olympe et ne remon-
« terait dans le ciel étoilé. Ayant ainsi parlé, sa main décrivit
« un cercle et lança le géant jusque sur la terre. » (*Iliad.* CCC, 126.)

XXIX. Il est évident que Platon, quand il parle d'un troisième principe, qu'il appelle la forme et qu'il place après Dieu et la matière, avait puisé cette idée dans Moïse auquel il emprunte même le mot *forme*, par lequel il désigne ce principe : et d'ailleurs, aucun sage ne lui avait appris que toutes les paroles de Moïse n'avaient pu lui être inspirées que par une révélation mystérieuse. Et en effet, au sujet du tabernacle, par exemple, voici comment Moïse rapporte que Dieu lui en avait ordonné la construction : « Et tu feras un modèle de tabernacle « selon la ressemblance de tout ce que je te montrerai sur « la montagne. » Et ailleurs : « Tu feras ce tabernacle selon le « modèle de tous les objets qui y sont destinés ; tu feras ainsi. » Et encore un peu plus loin : « Regarde, et fais toutes choses « selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne. » Platon n'avait rien vu nulle part qui eût quelque rapport avec ce qu'il lisait dans les livres saints, et c'est ce qui lui fit croire que la forme subsistait avant les objets sensibles et avant son existence particulière. Souvent il appelle la forme le modèle sur lequel tout a été fait, parce qu'il avait lu dans l'Exode qu'il fut dit à Moïse : « Tu feras toutes choses selon le modèle qui t'a « été montré sur la montagne. »

XXX. Il a été entraîné évidemment dans une erreur du même genre, au sujet de la création du ciel de la terre et de l'homme. Il suppose que leurs images ou modèles existaient. Moïse avait dit : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre ; la terre « était obscure et informe. » Platon a cru que Moïse, en disant *la terre était*, supposait l'existence d'une terre antérieure. Et quand Moïse ajoute que « Dieu fit le ciel et la terre, » Platon a cru que Dieu créait la terre d'après le modèle d'une terre qui aurait existé déjà. De même pour la création du ciel : ce ciel créé par Dieu, et que Moïse appelle le firmament, a bien été regardé par Platon comme le ciel visible dont il est parlé dans

le récit de la création, mais il croit qu'il y a un autre ciel que l'on ne voit pas et dont nous ne pouvons avoir que l'idée, et que c'est celui dont le prophète a parlé quand il a dit : « Le « ciel du ciel appartient au Seigneur ; il a donné la terre aux « enfants des hommes. » Même erreur au sujet de l'homme. Moïse prononce d'abord le nom d'homme ; ensuite, après l'énumération d'un grand nombre d'êtres déja créés, il dit au sujet de la formation de l'homme : « Le Seigneur Dieu forma l'homme « du limon de de la terre. » Platon a pris l'homme dont il est parlé d'abord dans la Genèse pour un homme autre que celui dont la création est racontée dans le verset que nous venons de citer, et qui aurait existé antérieurement ; et il croit que le dernier, créé du limon de la terre, l'avait été sur le modèle d'une forme préexistante. Il paraît qu'Homère avait aussi appris par la Bible que l'homme fut formé de la terre, car il est dit dans cette histoire ancienne et divine : « Tu es poussière et tu retour- « neras en poussière. » Et il appelle le corps d'Hector privé de vie, « une poussière ou terre sourde. » Il parle ainsi d'Achille traînant autour des murs de Troie le corps inanimé d'Hector :

« Dans sa fureur, il accable d'outrages une terre insensible. » (*Iliad.* DCCC, 54.)

Et ailleurs il fait dire à Ménélas, s'adressant à ceux qu'Hector avait provoqués à un combat singulier, et qui n'avaient pas répondu à ce défi avec empressement :

« Vous ne serez plus qu'un peu de terre et un peu d'eau. » (*Iliad.* VIII, 99.) Dans son extrême colère, il les réduisit en poussière, leur ancienne et première origine.

Il est évident qu'Homère, ainsi que Platon, n'ont pu apprendre qu'en Égypte et dans les livres saints ces grandes vérités qu'ils ont répandues dans leurs ouvrages.

XXXI. Où Platon aurait-il pris, ailleurs que dans la lecture des prophètes, l'allégorie de son Jupiter conduisant dans l'espace un char rapide ? Ne dirait-on pas que cette idée lui est venue en lisant ce passage du prophète : « Et les chérubins éle- « vèrent leurs ailes, et les roues s'élevèrent avec eux ; et la « gloire du Dieu d'Israël était sur les chérubins. » Et trans-

porté par ces paroles, l'éloquent Platon s'écrie avec la plus grande liberté : « Le grand Jupiter fait voler dans les airs un « char rapide. » Où donc Platon aurait-il puisé l'inspiration de pareilles choses, si ce n'est dans Moïse et dans les prophètes? Quand il représente Dieu au milieu d'un élément de feu, ne croirait-on pas qu'il vient de lire ce qui est écrit au troisième livre des Rois : « Et le Seigneur n'était point dans « ce vent; et après le vent un tremblement de terre : et le Sei- « gneur n'était point dans ce tremblement; et après le trem- « blement un feu : et le Seigneur n'était point dans ce feu; et, « après le feu, on entendit le souffle d'un vent léger. » Après un mûr examen, les hommes pieux ne manqueront pas de rapporter ces paroles aux plus sublimes mystères; Platon, qui n'avait point médité là-dessus avec l'attention convenable, a cru pouvoir conclure de ce passage que Dieu résidait dans une substance ignée.

XXXII. Si l'on veut réfléchir sur le don que Dieu envoie aux hommes purs, et que les prophètes appellent l'Esprit saint, on verra que Platon en parle sous un autre nom, dans son dialogue de Ménon. La crainte d'attirer sur sa tête l'animadversion de ses concitoyens, en professant ouvertement les doctrines des prophètes, l'a empêché d'appeler ce don de Dieu *l'Esprit saint*. Il dit à la vérité qu'il descend d'en haut, sur l'homme; toutefois il n'a pas cru devoir l'appeler Esprit saint, mais vertu. Ainsi, dans le Dialogue avec Ménon sur la réminiscence, il examine longuement ce que c'est que la vertu; il se demande si elle peut s'apprendre par l'enseignement, si on peut l'acquérir par la pratique, ou si on l'a naturellement ou d'une autre manière; et il finit par dire en termes formels : « Enfin, pour « arriver au but de nos recherches, nous devons conclure que « la vertu n'est ni un don naturel, ni une science; mais un « don qu'une Providence divine nous communique sans le « concours de la science. » Or, il me semble évident que Platon, après avoir appris des prophètes ce que c'était que l'Esprit saint, a cru devoir l'appeler du nom de vertu. De même que les saints prophètes disent que l'Esprit saint, qui est un, se divise en sept

dons, de même Platon, tout en reconnaissant que la vertu est une, déclare qu'elle se partage en quatre divisions. Il ne prononce nulle part le nom du Saint-Esprit : ce qui ne l'empêche pas de professer assez clairement, sous le voile de l'allégorie, toute la doctrine des prophètes au sujet de l'Esprit saint. A la fin de son *Ménon,* il s'exprime ainsi : « O mon cher Ménon, nous devons « conclure de tout ce que nous venons de dire, que c'est une « Providence toute divine qui communique la vertu à ceux qui « la reçoivent. Or, nous connaîtrons sûrement comment la ver- « tu est communiquée à l'homme, si nous cherchons à bien « nous rendre compte d'abord de ce que c'est que la vertu. » Vous voyez comment il appelle vertu le don qui vient d'en haut; et il lui semble de la plus haute importance d'examiner si on doit lui laisser ce nom de vertu, ou lui en donner un autre. Il a toujours craint d'appeler ouvertement le don, Esprit saint, pour ne point paraître adopter la doctrine des prophètes.

XXXIII. Où Platon aurait-il encore appris que le temps a été créé avec le ciel? Car voici ce qu'il a écrit : « Le temps « a donc été créé avec le ciel; créés ensemble, ils finiront ensem- « ble, si toutefois cette fin doit arriver. » N'est-il pas évident qu'il a lu cela dans la divine histoire de Moïse? Il y avait vu, en effet, que la création du temps avait procédé par jours, par mois et par années. Le premier jour a commencé le temps créé au même moment que le ciel; car Moïse dit : « Au commence- « ment Dieu créa le ciel et la terre.» Puis il ajoute : «Et *le pre- « mier jour fut créé*, » désignant toute la durée du temps par une partie de lui-même. Platon, il est vrai, ne parle que du temps, et ne se sert pas du mot jour, pour qu'on ne lui fît pas le reproche de s'attacher aux reproches mêmes de Moïse. Qui lui aurait appris encore que les cieux doivent se dissoudre? N'est-ce point parce qu'il la tenait aussi des saints, et qu'il était persuadé que c'était-là leur langage?

XXXIV. Parlons des statues : voulons-nous savoir d'où vint aux premiers fabricateurs des dieux la pensée qu'ils devaient avoir une forme humaine, nous verrons qu'elle leur est venue de nos divines Écritures. En effet, Moïse fait dire à Dieu, lors

de la création de l'homme : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance*; comme s'il eût voulu dire que les hommes ressemblent à Dieu par la forme. Ainsi, quand ils commencèrent à représenter leurs dieux, ils s'imaginèrent exprimer la ressemblance de ce qui leur était semblable.

Quel a été mon but en entrant dans ces détails? Grecs, j'ai voulu vous faire comprendre que la vraie religion n'a pu vous être communiquée par des hommes qui, par eux-mêmes, incapables d'écrire de leur propre fonds, même sur des matières qui leur ont attiré l'admiration d'hommes étrangers à notre culte, ont fait passer dans leurs écrits, à l'aide de l'allégorie, ce qu'ils ont emprunté, soit à Moïse, soit aux autres prophètes.

XXXV. O Grecs! maintenant convaincus, par le témoignage des histoires qui nous sont étrangères, que Moïse et les autres prophètes sont beaucoup plus anciens que tous vos sages, il est temps que vous abandonniez l'erreur de vos ancêtres, que vous méditiez les divines prophéties et que vous appreniez de ceux qui les ont écrites la véritable religion. Ils ne vous offrent point une vaine recherche de langage, ils n'emploient pas toutes sortes d'artifices pour persuader (c'est la conduite ordinaire de ceux qui dérobent la vérité pour s'en parer eux-mêmes). Tout est dans leur style simple et naturel, tout annonce la vérité que l'Esprit saint descendu sur eux a voulu par leur organe transmettre à ceux qui cherchent la vérité. Renoncez donc à cette ancienne erreur qui abuse les hommes, à ce bruit, à cette vaine ostentation, dans lesquels vous faites consister tout le bonheur de la vie; attachez-vous enfin à la vérité, et vous ne vous rendrez point coupables envers vos ancêtres, si vous voulez aujourd'hui embrasser une doctrine toute contraire à leur erreur. Peut-être pleurent-ils en ce moment au fond des enfers, où ils éprouvent un repentir trop tardif; et s'ils pouvaient vous raconter ce qui leur est arrivé depuis qu'ils ont quitté cette terre, vous verriez à quels maux affreux ils voudraient vous arracher. Mais comme vous ne pouvez l'apprendre d'eux-mêmes en ce moment, ni de ceux qui professent une doctrine faussement appelée du nom de philosophie, il ne vous reste plus qu'à abju-

rer l'erreur de vos pères, pour vous attacher aux oracles de nos saints prophètes. Ne leur demandez pas l'élégance du discours, mais allez apprendre à leur école les vérités qui doivent nous conduire (notre religion consiste plus dans les actes que dans les paroles); et ceux qui compromettent, mais sans conséquence, le nom de philosophes, sont convaincus de ne rien savoir, et ils sont forcés, malgré eux, de l'avouer non-seulement par leurs disputes les uns contre les autres, mais encore par les contradictions qui règnent dans l'exposé de leurs propres systèmes.

XXXVI. Si la découverte de la vérité est, au dire de ces philosophes, le but de toute philosophie, comment, s'ils n'ont pu parvenir à la connaissance de cette vérité, mériteront-ils le nom de philosophes? Socrate, le plus sage d'entre les sages, celui à qui les oracles rendirent cet éclatant témoignage, en l'appelant

Le plus sage d'entre les hommes,

Socrate, dis-je, avoue ne rien savoir; comment ceux qui sont venus après lui osent-il assurer qu'ils connaissent les choses célestes? En effet, Socrate dit qu'il n'a été appelé sage que parce qu'il n'a pas craint d'avouer qu'il ne savait rien, tandis que d'autres veulent paraître savoir ce qu'ils ignorent. Voici ses paroles : « Oui, disait-il, j'avoue franchement que j'ignore « ce que j'ignore, et voilà le très-mince mérite qui me fait regar- « der comme très-sage. » Et ne croyez pas que Socrate fasse ironiquement profession d'ignorance quand il s'exprime ainsi dans ses *Entretiens;* car les derniers mots qu'il dit pour se justifier, au moment d'être conduit en prison, nous fournissent une preuve sans réplique qu'il a parlé sérieusement quand il a fait l'aveu de son ignorance. « Mais il est temps de partir, dit-il. « Séparons-nous, vous pour vivre et moi pour mourir; or, je vais « mourir, et vous allez vivre : Dieu seul sait qui de nous va « trouver un meilleur sort! » Après ces derniers mots dans l'aréopage, Socrate fut conduit en prison. Il n'attribuait qu'à Dieu seul la connaissance des mystères que nous ignorons. Que dire donc des successeurs de Socrate, qui n'ont pu arriver à la

connaissance des choses terrestres et qui prétendent être aussi instruits des choses du ciel que s'ils les avaient vues! C'est ainsi qu'Aristote, au lieu de placer Dieu, comme l'a fait Platon, au centre d'une substance ignée, et comme s'il avait vu ces mystères de plus près, le fait résider dans un cinquième élément éthéré; et lui, qui veut que l'on ait une croyance entière dans tout ce qu'il dit, parce qu'il le dit avec élégance, s'est donné la mort de honte et de dépit pour n'avoir pu parvenir à connaître la nature de l'Euripe, détroit près de Chalcis? Que tout homme sage préfère son salut à la vaine éloquence de ces philosophes et se bouche les oreilles avec de la cire, comme dit un vieux proverbe, pour se dérober à la mort où mène par une pente si douce la voix de ces syrènes; car ces écrivains, par le charme de leur éloquence, comme par une amorce trompeuse, en détournent plusieurs de la véritable religion, à l'exemple de celui qui osa enseigner la pluralité des dieux aux premiers hommes. Je vous exhorte donc à ne pas les suivre, mais à vous attacher plutôt à la méditation des saints prophètes. Mais, peut-être, une certaine paresse d'esprit et un reste de prévention vous empêcheront d'aller puiser dans leurs divins oracles la connaissance du Dieu unique et véritable : premier caractère de la vraie religion. Alors, veuillez au moins vous en rapporter à cet Orphée qui, après avoir d'abord enseigné la pluralité des dieux, crut devoir faire une rétractation utile et nécessaire, et le fit dans les termes que j'ai rappelés plus haut; croyez à ceux qui, comme lui, ont proclamé de la même manière l'unité de Dieu; car c'est par un effet de la Providence que ces philosophes ont été forcés à dire que le langage des prophètes sur un Dieu unique était celui de la vérité, afin qu'il vous soit plus facile d'arriver à la connaissance du vrai Dieu, en les voyant tous rejeter la doctrine qui enseigne la pluralité des dieux.

XXXVII. Vous pourriez même très-facilement apprendre à connaître la religion véritable par cette ancienne sybille dont les oracles prononcés dans le moment d'une puissante inspiration se rapprochent assez des paroles de nos prophètes. On dit qu'elle était venue de Babylone et qu'elle était fille de Bérose,

l'auteur de l'histoire des Chaldéens. Parvenue on ne sait comment sur les bords de la Campanie, elle vint prophétiser à Cumes, qui est à six mille de Baïes, où sont les thermes campaniens. Étant allé nous-même dans cette ville, nous avons vu une grande chapelle construite et creusée dans un rocher d'un seul bloc; c'était un travail d'une grande beauté et admirable à voir : c'est là que la sybille rendait ses oracles, s'il faut en croire ceux qui l'avaient appris de leurs ancêtres, comme une tradition particulière au pays. On voyait au milieu de la chapelle trois réservoirs taillés tous dans le même rocher : c'est là que la sybille faisait ses ablutions; après avoir repris ses vêtements, elle se retirait dans le sanctuaire de la chapelle, lequel était creusé dans le même rocher, et assise au milieu de ce sanctuaire, sur un trône élevé, elle prophétisait. Si je ne me trompe, beaucoup d'auteurs ont parlé de cette sybille comme d'une prophétesse, et entr'autres Platon dans son *Phédon*. Après avoir lu ses oracles, il n'a plus douté que les prophètes ne fussent des hommes divins; car il a pu voir que l'événement avait justifié ses prédictions. C'est ainsi que, dans son livre de *Ménon*, il parle avec admiration et enthousiasme des prophètes : « C'est avec raison que l'on appelle hommes divins ceux qu'on « nomme prophètes. Comment, en effet, ne seraient-ils pas di- « vins, inspirés d'en haut, transportés par l'esprit de Dieu, ces « hommes qui disent tant de choses sublimes sans les comprendre « eux-mêmes! »

Il est évident que Platon avait ici en vue les vers de la sybille, car celle-ci ne faisait point comme les poëtes qui, après avoir écrit leurs vers, peuvent à loisir les retoucher, les polir, surtout dans ce qui concerne les règles de la versification; ils sortaient de sa bouche tout composés, dans le moment de l'inspiration, et ce moment passé, elle en perdait le souvenir. C'est peut-être la raison pour laquelle tous les vers de la sybille n'ont pas la mesure. Pendant notre séjour dans cette ville, nous avons appris ces détails des guides qui nous montrèrent le lieu où la sybille prophétisait, et le petit tombeau d'airain, où disaient-ils, étaient renfermés ses restes. Ils nous racontèrent encore

entre autres choses, comme le tenant de leurs ancêtres, que ceux qui avaient recueilli ses oracles étant des hommes illettrés, n'avaient pas toujours su observer exactement la mesure voulue: «Voilà pourquoi, disaient-ils, quelques vers sont imparfaits sous ce rapport.» Car, comme la sybille, l'inspiration et le transport une fois passés, perdait le souvenir de ce qu'elle avait dit, le défaut d'habileté empêchait les copistes d'observer fidèlement la mesure. Ainsi il est évident que Platon, qui avait en vue les oracles de la sybille, a porté le même jugement à l'égard de tous les prophètes, quand il dit : « Ils prophétisent des choses « grandes et sublimes, qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes, « et l'événement justifie tout ce qu'ils disent. »

XXXVIII. Mais comme la véritable religion, ô Grecs! ne consiste, ni dans l'harmonie des vers, ni dans cette érudition d'un si grand prix à vos yeux, laissez là un vain reste d'amour et pour l'harmonie et pour les mots; et sans aucun esprit de contention, attachez-vous a ce que dit la sybille, et voyez tout ce qu'elle doit vous apporter de bien, en vous prédisant d'une manière si claire et si évidente la venue de notre sauveur Jésus-Christ, qui étant le Verbe de Dieu, inséparable de lui par sa vertu, par sa puissance a relevé l'homme créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, est venu rappeler à notre souvenir cette religion primitive de nos premiers parents, dont l'oubli entraîna leur postérité, à l'aide des suggestions du démon, dans le culte de ces dieux qui n'existent pas. Si quelque doute trouble encore votre esprit, et l'empêche de croire à la manière dont fut créé l'homme, croyez-en des autorités qui ont encore votre confiance, rappelez-vous qu'un de vos oracles supplié par quelqu'un de chanter un hymne à la gloire du Dieu tout-puissant, prononça au milieu de son dithyrambe le vers suivant :

« Celui qui a créé le premier homme et qui l'a nommé Adam. »

Cet hymne est conservé par plusieurs personnes de notre connaissance qui s'en servent au besoin, pour convaincre ceux qui ne veulent pas se rendre à la vérité. Ainsi, ô Grecs! si vous tenez plus à votre salut qu'aux fables inventées sur des dieux

qui ne sont pas, croyez à ce que vous a annoncé cette sybille [1] si ancienne, si antique, dont les livres sont répandus partout. Dans les transports d'une inspiration extraordinaire, elle nous dit par ses oracles que ceux que vous appelez dieux n'existaient pas; elle prédit clairement l'avénement de notre seigneur Jé-

[1] On appelle sybilles les prophétesses que l'on suppose avoir vécu dans le paganisme, et avoir cependant prédit la venue de Jésus-Christ et l'établissement du Christianisme; leurs prétendus oracles composés en vers grecs sont appelés oracles sybillins. Cette collection, dit Fréret, est divisée en huit livres, elle a été imprimée pour la première fois, en 1545, sur des manuscrits. Les ouvrages composés pour et contre l'authenticité de ces livres sont en très-grand nombre. Fabricius, dans le premier livre de sa *Bibliothèque grecque*, en a donné une espèce d'analyse à laquelle il a joint une notice assez détaillée des huit livres *sybillins*. Après de longues discussions, il est demeuré certain que ces prétendus oracles sont supposés et qu'ils ont été forgés vers le milieu du deuxième siècle. Avant le Christianisme il y avait eu à Rome un recueil d'oracles sybillins ou de prophéties concernant l'empire romain, mais les oracles sybillins modernes sont une compilation informe écrite dans un sens opposé aux anciens, car ils sont remplis de déclamations contre le polythéisme que les premiers oracles cherchaient à fortifier.

Les vers sybillins cités par saint Justin ne se trouvent pas dans notre recueil moderne. Ils sont l'ouvrage d'un Juif platonicien et ne portent pas le caractère du Christianisme. Josèphe, dans ses *Antiquités judaïques*, ouvrage composé vers la treizième année de Domitien, l'an 93 de notre ère, cite des vers de la sybille où elle parlait de la tour de Babel, de la confusion des langues à peu près comme dans la Genèse; il faut donc qu'à cette époque ces vers aient déjà passé pour anciens, puisque l'historien juif les cite en confirmation du récit de Moïse.

Au temps de Celse et d'Origène, l'authenticité de ces prédictions n'était mise en question ni par les païens, ni par les Chrétiens. Il n'est donc pas étonnant que saint Justin et, après lui, saint Théophile d'Antioche, Athénagore, Clément d'Alexandrie, Lactance, Sozomène, aient cité les oracles sybillins aux païens. Plutarque, Celse, Pausanias, Philostrate, Porphyre, l'empereur Julien, croyaient à tous les monuments cités par les Pères. Le faux Orphée, le faux Musée, étaient cités par les païens, les Pères pouvaient donc en faire usage.

Origène, Tertullien, saint Cyprien, Minutius Félix, n'ont point allégué

sus-Christ sur la terre, ainsi que tout ce qu'il devait faire. Ce que je viens de vous dire vous servira comme de préparation à l'étude des oracles de nos saints prophètes. Si quelqu'un croit que c'est par les philosophes réputés les plus anciens que la connaissance du vrai Dieu lui a été transmise, qu'il écoute Am-

le témoignage des sybilles; Eusèbe, dans sa *Préparation évangélique*, où il montre beaucoup d'érudition, ne les cite que d'après Josèphe. Lorsqu'il rapporte quelques oracles favorables aux dogmes du Christianisme, il les emprunte toujours de Porphyre, ennemi déclaré de notre religion. La manière dont saint Augustin parle de ces sortes d'arguments montre assez ce qu'il en pensait. « Les témoignages, dit-il, que l'on prétend avoir été rendus à la vérité par la sybille, par Orphée et par les autres sages du paganisme, que l'on prétend avoir parlé du fils de Dieu et de Dieu le père, peuvent avoir quelque force pour confondre l'orgueil des païens, mais ils n'en ont pas assez pour donner quelque autorité à ceux dont ils portent le nom. » Il finit en disant que ceux qui veulent raisonner juste doivent s'en tenir aux prophéties tirées des livres conservés par les Juifs, nos ennemis.

La confiance avec laquelle quelques Pères ont cité les livres des sybilles ne prouve rien. Un argument *ad hominem* fait aux païens ne sera jamais regardé par les hommes sensés que comme une chose très-naturelle. Les païens se vantaient d'avoir des oracles pour le moins aussi respectables que les prophètes des Hébreux. Celse, Julien, citent nommément les oracles sybillins. Ce recueil était connu partout. Les Pères, sans examiner si ce préjugé est vrai ou faux, font voir aux païens que ces oracles n'ont rien de défavorable au Christianisme: quoi de plus simple que cette conduite!

On croit que ce sont les gnostiques hérétiques du premier et du deuxième siècle qui ont écrit le dernier recueil des livres sybillins que nous avons encore. Mais, dans un temps où l'imprimerie n'existait pas, et par rapport à des oracles dont il existait trois recueils, il était bien difficile à saint Justin de repousser ceux que les païens eux-mêmes lui donnaient comme vrais.

L'opinion générale a été que la quatrième églogue de Virgile adressée à Pollion avait quelques rapports avec les monuments de la poésie prophétique. Virgile n'a fait évidemment que mettre en beaux vers les oracles de la sybille, et ces oracles n'étaient autre chose que les traditions venues de la Judée et recueillies chez les Romains, qui admettaient alors les opinions religieuses des autres peuples. Les prédictions d'Isaïe et des autres prophètes mises en vers par les Juifs hellénistes circulaient sous le nom d'oracles sybillins. L'histoire, la situation de la république, les circonstances du

mon et Mercure. Ammon, dans ses écrits, l'appelle un Être enveloppé de mystères; quant à Mercure, il dit formellement : « Il est très-difficile de comprendre Dieu; et si quelqu'un par- « vient à le comprendre, il ne pourra pas le définir. » Il est donc évident que l'on ne peut arriver à la connaissance du vrai Dieu et de la vraie religion que par les prophètes dont les enseignements sont les inspirations mêmes de l'Esprit saint.

—

DU LIVRE DE LA MONARCHIE.

L'homme, dans le principe, reçut avec l'intelligence le désir du bonheur. Il devait s'en servir pour arriver à la vérité et à la connaissance du culte que demande de lui le seul maître de toutes choses. Mais son élévation excita l'envie d'une puissance ennemie qui l'abaissa jusqu'au culte des idoles.

La superstition avec le temps passa dans les mœurs, et transmit l'erreur comme si elle eût été un bien de famille ou la vérité elle-même.

Il est du devoir d'un homme qui aime ses semblables, ou plutôt la Divinité, d'éclairer ceux qui jusqu'alors ont négligé l'étude la plus importante. La vérité trouve en elle-même assez

temps ne nous offrent aucun événement, aucun personnage auxquels puissent convenir l'ensemble et les détails de la quatrième églogue.

Il n'y a que les oracles sybillins composés par les Juifs qui puissent faire comprendre comment Virgile a écrit cette églogue. Il suffit, pour être assuré de ce que nous venons de dire, de citer un passage d'Isaïe et de le comparer aux vers de Virgile : *Tu modò nascenti puero*. « Un petit enfant nous est né, dit Isaïe, etc. » Cette espèce d'âge d'or prédit par Isaïe se trouve encore dans ces vers de Virgile : *Jam nova progenies cœlo dimittitur alto*, etc.

On voit donc que les livres sybillins étaient antérieurs à saint Justin, et que ce grand philosophe était autorisé à les citer.

de force pour démontrer, par le spectacle de tout ce qui existe sous les cieux, la sagesse du Dieu qui a tout créé.

Mais l'oubli de ce Dieu, le seul véritable, s'établit si profondément dans le cœur des hommes, à la faveur de sa patience, qu'ils poussèrent le sacrilége jusqu'à donner son nom à de simples mortels. La contagion du mal passa du petit nombre à la multitude, en qui le préjugé populaire finit par obscurcir entièrement la connaissance des choses stables et éternelles. Les premiers qui établirent un culte et des sacrifices en l'honneur de certains héros interrompirent la tradition du dogme catholique, qui dès lors s'effaça chez leurs descendants.

Pour moi, d'après ce que je viens de dire, en même temps que je ferai parler un cœur qui aime son Dieu, j'userai d'un langage ami des hommes, et je découvrirai à tous ceux qui écoutent la raison le culte immuable seul digne de Dieu qui voit tout; et ne devrait-il pas se trouver au fond de tous les cœurs, puisque nous jouissons tous des bienfaits de sa Providence?

Je n'emploierai pas les vains artifices du discours, je tirerai mes preuves et des anciennes poésies qui forment les premières histoires des Grecs, et des ouvrages que vous avez tous entre les mains.

C'est d'après ces monuments que les illustres adorateurs des idoles ont fait de la superstition une loi, qu'ils ont imposée à la multitude; c'est aux mêmes sources que je puiserai mes témoignages pour les instruire; c'est l'autorité même de leurs poëtes qui les convaincra de folie.

Et d'abord voici Eschyle qui, dans le prologue d'un de ses poëmes, parle ainsi du seul Dieu véritable :

« Tiens l'homme à une longue distance de Dieu, qu'il ne faut
« pas se figurer revêtu de chair et semblable à l'homme. Tu
« ne le connais pas; il se manifeste partout, dans la force in-
« domptable du feu, dans l'épaisseur des ténèbres, dans l'étendue
« de la mer. Tu le vois dans l'instinct des animaux; les pluies,
« les vents, les nuées, l'éclair, la foudre le révèlent. Tout exé-
« cute ses ordres, et la mer, et les rochers, et les sources, et
« les torrents. Au seul regard de ce maître redoutable, tout

« tremble, la terre, les montagnes, la vaste profondeur des « mers, les sommets des collines. Il peut tout; la gloire est à « ce Dieu très-haut. »

Eschyle n'a pas eu seul l'avantage de connaître le vrai Dieu. Ecoutez Sophocle; c'est ainsi qu'il décrit l'ordre établi dans l'univers par cet être unique, seul créateur de tout ce qui existe :

« Dans la vérité, il n'existe qu'un seul Dieu; c'est lui seul « qui a fait le ciel et la vaste terre, et la mer azurée, et les « vents impétueux. Mais la plupart des mortels, dans l'égare- « ment de leur cœur, dressent des statues de bois et d'airain, « des simulacres de divinités faits d'or et d'ivoire, et vont cher- « cher dans ces vaines images une consolation à leurs maux. « Ils leur offrent des sacrifices, ils leur consacrent des fêtes « et s'imaginent être pieux. »

Philémon, qui possède et sait si bien reproduire toute la science antique, me paraît également avoir saisi la vérité quand il parle ainsi de Dieu :

« Quelle idée convient-il d'en avoir? Dites-le moi : il est ce- « lui qui voit tout et qu'on ne peut voir. »

Nous pouvons aussi invoquer le témoignage d'Orphée, qui avait introduit le culte de trois cent soixante divinités, et qui, dans le livre intitulé : *Les Préceptes*, désavoue son erreur et en manifeste du repentir, comme on peut le voir par les paroles suivantes :

« Je parle aux initiés : sortez profanes, que les portes du « temple se ferment pour vous! O toi, Musée, fils de la brillante « Sélène, prête une oreille attentive à mes accents : je vais main- « tenant te dévoiler la vérité. Que tout ce que tu as cru voir « dans mon cœur ne t'égare pas de la voie qui mène à l'éter- « nelle félicité. O mon fils, tourne tes regards sur le Verbe di- « vin. C'est là qu'il faut attacher ton cœur. Dirige vers lui ta « pensée, marche dans cette voie droite; ne contemple que « ce roi du monde. Seul il existe par lui-même; et tout existe « par lui seul; nul mortel ne le voit et il les voit tous. Seul il « distribue dans sa justice les maux qui affligent les hommes, « la guerre si affreuse, la douleur source de tant de larmes; le

« vaste univers n'a pas d'autre maître. Je ne puis le voir ; un
« nuage est son vêtement et le dérobe à mes regards ; et quel
« œil mortel pourrait contempler la majesté de ce souverain
« arbitre ! Il réside au plus haut des cieux ; il est assis sur un
« trône d'or; il foule aux pieds la terre. Sa main s'étend jusqu'aux
« bornes de l'Océan. Autour de lui tremblent et les hautes mon-
« tagnes, et les fleuves, et la profondeur des mers azurées et
« blanchissantes d'écume. »

A ce sublime langage, ne croirait-on pas que le poëte a vu de ses propres yeux la majesté de Dieu ? Pythagore parle comme lui ; c'est ainsi qu'il s'exprime :

« Qui peut dire, excepté Dieu seul : Je suis Dieu? Que celui
« qui tiendrait ce langage fasse un monde comme celui-ci et
« dise : Il est à moi. Mais il ne lui suffit pas de le faire, de le
« revendiquer, il lui faut encore habiter au sein même de son
« ouvrage. C'est alors qu'on verra s'il en est l'auteur. »

Que ce Dieu, le seul vrai, doive un jour vous juger sur vos actions et sur votre ignorance de la Divinité, je puis encore vous le prouver d'après vos propres auteurs. Faisons d'abord parler Sophocle :

« Il viendra, dit-il, oui, il viendra ce jour où l'éther em-
« brasé ouvrira les trésors de feu qu'il recèle. La flamme dévo-
« rante et livrée à toute sa fureur consumera la terre et tout ce
« qui s'élève au-dessus de la terre. Alors tout aura disparu ;
« plus de source d'où l'onde s'écoule, plus de terre qui produise
« de plantes, plus d'oiseau qui vive dans cette atmosphère de
« feu. Nous savons qu'il existe deux chemins à l'entrée des en-
« fers : l'un qui conduit au séjour des justes, l'autre à la de-
« meure des impies. Le bras qui aura tout détruit fera tout re-
« naître. »

Laissons parler maintenant Philémon : « Pensez-vous, Nicos-
« trate, que ceux qui ont vécu dans la mollesse et dans les dé-
« lices demeurent cachés au sein de la terre qui les recouvre,
« comme s'ils pouvaient échapper à Dieu et se soustraire à lui
« pour toujours ? Il est un œil, l'œil de la justice, qui voit tout.
« Si un même sort atteint le juste et l'impie, allez donc ! pillez,

« dérobez, bouleversez tout par la ruse et la perfidie. Mais ne
« vous y trompez pas : il y a un jugement dans les enfers, et le
« juge sera le Dieu, arbitre souverain de l'univers, ce Dieu dont
« je n'oserais prononcer le nom formidable. »

Euripide proclame la même vérité :

« Si Dieu prolonge la vie, c'est pour demander un compte plus
« sévère. Que le mortel qui marque ses jours par ses crimes
« ne croie pas lui échapper. Cette espérance serait insensée ; il
« est enlevé tandis qu'il se berce de ce vain espoir. Le châti-
« ment qui sommeillait s'éveille tout à coup. O vous qui ne vou-
« lez pas de Dieu, prenez-y garde ! Votre cœur insensé commet
« par là même un double crime. Il existe, oui, il existe un Dieu.
« Si la fortune vous sourit au milieu de vos iniquités, ne vous
« y fiez pas, mettez le temps à profit. Le jour marqué vous
« amènera le supplice. »

Et ce Dieu ne se laisse point fléchir par les offrandes du méchant ; il n'a point d'égard à son encens, ni à ses libations ; il le punit avec une souveraine équité. Écoutons encore ici Philémon :

« Par Jupiter, ô Pamphile, si quelqu'un amène auprès des
« autels de nombreuses victimes, des taureaux et des chè-
« vres, ou bien des présents d'un riche travail, comme des
« chlamydes brillantes d'or et de pourpre, des figures d'ivoire ou
« de pierres précieuses, et s'il espère par de semblables dons se
« concilier la faveur divine, c'est un insensé ou l'irréflexion
« l'égare. Qu'il sache que le premier devoir de l'homme c'est
« d'être juste, de respecter la pudeur des vierges et des épouses,
« d'étouffer la voix de l'intérêt, de s'abstenir du meurtre et du
« vol. Dès lors il ne jette pas un œil d'envie sur le bien d'au-
« trui : il ne désire ni sa femme, ni sa fille, ni son esclave,
« ni son champ, ni son domaine, ni son troupeau, ni ses
« bœufs, ni ses chevaux. Ne serait-ce qu'une obole, une aiguil-
« le, dès lors qu'elle lui appartient, ne la désire pas, ô Pam-
« phile ! Dieu te voit, il est près de toi. Il aime la justice, il
« déteste l'iniquité. Il permet que l'homme laborieux, qui re-
« mue sans cesse la terre, prospère dans son travail. Sacrifie

« à ce Dieu avec un cœur droit, ami de la justice. Cherche à
« briller par ton cœur et non par tes habits. Quand tu entends
« le tonnerre, ne fuis pas! ô mon maître; si ta conscience est
« pure, Dieu te voit et il est près de toi. »

Platon, dans le *Timée,* parle de Dieu en ces termes :

« Celui qui entreprend de scruter ses œuvres ne sait pas com-
« bien la nature divine diffère de la nature humaine. Il ne sait
« pas qu'en Dieu se trouvent toutes les perfections réunies;
« elles se résument en une seule, qui se décompose en une
« multitude, parce qu'il a la science et le pouvoir au plus
« haut degré, et que nul homme ne les possède et ne les pos-
« sédera jamais. Voilà le vrai Dieu. »

Quant à ceux que la multitude honore de ce nom saint et sublime, et qu'une vaine tradition présente comme des dieux, voyez de quelle manière Ménandre s'en moque dans l'*Héniochus,* c'est-à-dire le *Cocher* :

« Je n'aime point une divinité qui se promène par voies
« et par chemins, en la compagnie d'une vieille femme, et
« qui, à l'aide d'un tableau représentant ses traits, fait irrup-
« tion dans les maisons. Un vrai dieu doit rester au logis pour
« s'occuper un peu des intérêts de ceux qui l'honorent. »

Même langage dans l'*Hiéra* ou la *Prêtresse :* « O femme, nul
« Dieu ne sauve un homme de la fureur d'un autre. S'il est vrai
« qu'un mortel peut, au seul bruit des cymbales, se faire suivre
« d'un dieu partout où il lui plaît, alors ce mortel serait plus
« puissant que le dieu lui-même. Ce sont là, ô Rodé, des ruses
« que l'audace ou l'amour du gain ont fait imaginer à des
« hommes impudents qui se moquent de nous. »

Dans la pièce intitulée : l'*Amant haï*, Ménandre expose encore son opinion sur ceux qu'on place au rang des dieux, ou plutôt il les dépouille de ce titre usurpé :

« Ah! si je vois la chose arriver, je croirai qu'on me rend
« la vie. Mais maintenant, ô Géta, où trouver des dieux équi-
« tables? »

Dans la pièce du *Dépôt*, il exprime la même pensée :
« Il est donc chez les dieux mêmes des jugements iniques! »

Euripide fait tenir le langage suivant à son Oreste :

« C'est Apollon lui-même qui m'a ordonné de tuer ma mère.
« Il ne sait donc pas ce qui est permis, ce qui est juste ? Et nous
« honorons ces dieux ! Vois-tu cet Apollon, qui de son trône
« placé au milieu de la terre rend aux mortels des oracles tou-
« jours certains et à qui nous obéissons, quel que soit l'arrêt
« qu'il prononce ? c'est par ses ordres que j'ai tué celle qui
« m'a donné le jour ! Dites qu'Apollon est un impie ; punissez-
« le de mort ; c'est lui qui a commis le crime, et non pas moi.
« Qu'ai-je dû faire ? Un dieu ne suffit-il point pour m'absoudre
« d'un crime que je rejette sur lui ? »

Dans la tragédie d'*Hippolyte :*

« Non, les dieux ne jugent point selon la justice. »

Dans *Ion :*

« Pourquoi m'inquiéter des sentiments de la fille d'Erechtrée ?
« Peu m'importe ; je vais au temple pour y puiser dans des
« vases d'or l'eau lustrale et la répandre sur l'assemblée.

« Mais je dois avant tout adresser des reproches à Phébus.
« Quelle conduite ! Quoi ! faire violence à de jeunes vierges,
« abandonner les enfants qui sont nés de lui secrettement, et
« les laisser mourir ! Respecte les lois ; si tu commandes, règne
« par la vertu. Les dieux punissent chez les mortels l'homme
« méchant et pervers. O vous, qui donnez aux hommes les
« lois qui les gouvernent, devez-vous les enfreindre ? Dussé-je
« encourir votre haine, je dirai ce qui me reste à dire. Si les
« hommes vous faisaient un jour porter la peine de vos crimi-
« nelles amours, Neptune, Apollon, et vous Jupiter, roi des
« cieux, vous seriez obligés de dépouiller vos temples pour
« payer le prix de vos infamies. Vous sacrifiez la sagesse au
« plaisir, quelle honte ! Quand nous imitons la conduite des
« dieux, est-ce nous qu'il faut appeler coupables, et non les
« dieux qui nous donnent l'exemple ! »

Dans *Achéloüs :*

« Les dieux ! ô mon fils, trompent souvent les hommes. »

Dans *Bellérophon :*

« Si les dieux font le mal, ils ne sont plus des dieux. »

Et plus bas :

« Vous entendez des gens qui vous disent avec confiance « qu'il y a des dieux au ciel. Non, certes, il n'y en a point. Que « ceux qui soutiennent le contraire ne viennent pas sottement « nous répéter ce qu'on a dit mille fois. Ne formez pas ici « votre opinion sur mes paroles, examinez la chose en elle-« même. Je vous ferai voir la tyrannie dépouillant de leurs « biens une multitude de personnes, leur enlevant même la « vie, ravageant les cités au mépris de la bonne foi, foulant « aux pieds les serments. Et le scélérat qui commet ces crimes, « vous le verrez plus heureux que l'homme pacifique qui passe « tous ses jours au pied des autels.

« Je connais de petites cités très-religieuses, qui, asservies « à de plus grandes fameuses par leur impiété, sont tombées « après avoir été dévastées par le glaive d'une nombreuse « soldatesque. Oui, restez tranquilles à adorer vos dieux, « ne vous donnez aucun mouvement pour amasser de quoi « vivre, et vous verrez si ces dieux éloignent de vous la mi-« sère et l'infortune. »

Écoutons Ménandre, dans le *Diphile :*

« Celui qui ne cesse jamais de se montrer et le maître et le « père de toutes choses, ne doit jamais cesser un seul moment « d'être le seul adoré comme l'auteur, comme la source de tout « bien. »

Dans les *Pécheurs :*

« Mon Dieu est ce qui me nourrit et ce qui nourrit les autres; « il n'a pas besoin d'être secouru par les largesses de ceux qui « l'invoquent. »

Dans les *Adelphes :*

« La conscience pour le juste est la voix de Dieu même. Ainsi « pensent tous les sages. »

Dans le *Joueur de flûte :*

« Tout est temple pour une intelligence sage. Dieu lui parle « par la voix de la conscience. »

Le poëte tragique, dans *Pryxus*, s'exprime de cette autre manière :

« Si l'homme pieux est mis au même rang que les impies,
« si le très-bon Jupiter ne connaît pas la justice, où sera la
« récompense de la vertu? »

Dans *Philoctète :*

« Voyez comme les dieux font de brillantes affaires! Celui
« qui a le plus d'or dans son temple est le plus admiré. Pour-
« quoi ne pas chercher à nous enrichir, puisqu'il est permis de
« ressembler aux dieux? »

Enfin, dans *Hécube :*

« Jupiter, qui que tu sois, car je ne te connais que de
« nom, Jupiter, es-tu le destin qui préside au monde, ou l'âme
« des mortels? N'importe, je t'invoquerai. »

C'est faire preuve de vertu et de sagesse, que de se déclarer pour le seul Dieu véritable et de s'attacher étroitement à lui; que de savoir user de sa raison pour assurer son salut, de son libre arbitre pour choisir le meilleur parti; et de ne plus regarder comme les maîtres souverains du monde des êtres esclaves de toutes les passions humaines, puisqu'après tout ils se trouveraient même au-dessous des hommes.

Démodocus, dans Homère, dit qu'il n'a pas eu d'autre maître que lui-même; que bien qu'il ne fût qu'un homme, Dieu lui inspirait ses chants.

Et votre Apollon, votre Esculape, on les voit chez le centaure Chiron, apprenant l'art de guérir. Le fait est rare : des dieux à l'école d'un homme! Que dirai-je de Bacchus, qu'un poëte nous peint furieux; d'Hercule, que le même auteur nous montre misérable?

A quoi bon mettre ici en jugement Mars et Vénus, ces maîtres en fait d'adultère, et prononcer la sentence d'après la conviction de leurs crimes?

Qu'un homme, sans connaître les actions de vos dieux, vienne à les retracer dans sa conduite, malgré la corruption du siècle, vous le déclarez ennemi de la société, ennemi de l'humanité elle-même. Mais si cet homme connaissait la vie de ces dieux, il aurait un moyen facile d'échapper au châtiment : il lui suffirait de vous dire qu'on n'est point coupable en imitant la di-

vinité. Blâmez-vous leurs actions? alors vous effacez le nom de ces dieux, qu'elles seules nous font connaître; vous les détruisez vous-mêmes, et vous ne parviendrez jamais à les réhabiliter avec de belles phrases et des raisonnements spécieux.

Il faut donc s'attacher au nom du seul vrai Dieu, du seul être immuable, qui vous a été prêché non-seulement par moi, mais encore par ceux qui vous ont initiés aux premiers éléments de la doctrine de Jésus-Christ; de peur qu'une vie passée dans la mollesse et l'indifférence ne vous attire le reproche devant le souverain juge, soit d'avoir ignoré par votre faute le chemin de la gloire céleste, soit de n'avoir pas été reconnaissants de la grâce qui vous l'a fait connaître.

—

PREMIÈRE APOLOGIE.

I. A l'empereur Titus Ælius, Adrien Antonin le pieux, Auguste, César, et à son fils vérissime philosophe, et à Lucius philosophe et ami de la science, fils de Lucius César par la nature et de l'empereur par adoption; au sacré sénat et à tout le peuple romain, au nom de ces hommes de tous rangs que persécute une haine injuste! Justin l'un d'eux, fils de Priscus, neveu de Bacchius, né à Flavia la nouvelle, dans la Palestine syrienne, adresse ce discours et cette requête :

II. L'homme sincèrement pieux et digne du nom de philosophe n'aime et ne recherche que la vérité : il abandonne les opinions des anciens, dès qu'il en reconnaît le faux. La raison lui en fait un devoir; elle va plus loin : elle ne lui défend pas seulement de prendre pour guides ceux dont la conduite comme les principes blessent l'équité; elle veut qu'il s'attache à la vérité au point de la préférer à tout, même à la vie; qu'il ait le courage d'en défendre les droits, d'en suivre les maximes en toute circonstance, eût-il la mort devant les yeux.

On vous appelle pieux, philosophes, défenseurs de la jus-

tice, amis de la science : vous vous entendez partout donner ces titres. Les méritez-vous réellement? L'événement le fera voir.

Ce n'est point pour flatter, pour solliciter des grâces que nous approchons du trône. Nous nous présentons pour demander justice, pour vous prier qu'on nous juge après examen des faits, qu'on ne s'écarte pas à notre égard des premiers principes de l'équité.

Prenez garde, ô princes! de n'écouter ici que d'injustes préventions; craignez qu'une complaisance excessive pour des hommes superstitieux, qu'une précipitation aussi aveugle qu'insensée, que d'anciens préjugés qui ne reposent que sur la calomnie ne vous fassent porter contre vous-mêmes une terrible sentence. Pour nous, personne ne peut nous faire de mal, si nous ne nous en faisons à nous-mêmes, si nous ne nous rendons coupables d'aucune injustice. On peut bien nous tuer, mais on ne peut pas nous nuire.

III. Ne voyez dans ce langage ni fol orgueil, ni ridicule présomption : nous nous bornons simplement à demander qu'on informe sur les griefs reprochés aux Chrétiens, qu'on les punisse comme les autres coupables, si les faits sont prouvés; mais s'ils sont faux, la droite raison vous défend de condamner l'innocence d'après les mensonges de la calomnie, et de vous nuire à vous-mêmes en écoutant la passion plutôt que la justice.

L'honneur comme l'équité ne vous laisse qu'une seule voie à suivre. Quelle est-elle? C'est d'accorder à l'accusé la liberté de justifier sa conduite et ses principes, c'est de ne porter d'arrêt qu'après avoir pris conseil de la piété et de la sagesse, et non de la violence et de la tyrannie. Hors de là, ni princes, ni sujets, personne n'est heureux.

« Les états ne connaîtront le bonheur, a dit un ancien, que lorsqu'on verra la philosophie assise sur le trône tracer à chacun ses devoirs et former ceux qui commandent comme ceux qui obéissent. »

Notre devoir, à nous, c'est de vous rendre compte de notre vie et de nos principes : autrement la punition des fautes que

vous ferait commettre l'ignorance retomberait sur nous-mêmes. Votre devoir à vous, après nous avoir entendus, c'est de vous montrer juges équitables comme la raison le demande.

La vérité une fois connue, vous seriez sans excuse devant Dieu, si la justice ne dictait vos arrêts.

IV. Or, je vous le demande, qu'est-ce qui prouve qu'un homme est innocent ou coupable? Est-ce son nom ou ses actes? Si le nom tout seul fait le mérite, nous sommes les meilleurs des hommes. Toutefois, si nous étions coupables, nous ne voudrions pas d'une grâce qui ne serait accordée qu'à notre nom. Mais s'il n'est point démenti par notre conduite, si tous deux sont irréprochables, prenez garde, ô princes, c'est contre vous-mêmes que se tournerait le glaive dont l'injustice vous aurait armés contre l'innocence. On ne mérite ni éloges, ni châtiments pour le nom que l'on porte, mais pour la conduite que l'on a tenue, selon qu'elle est noble ou coupable.

Quand il s'agit des autres, vous ne condamnez pas sur une simple accusation. Vous informez, vous voulez des preuves. Leur nom n'est pas un crime, pourquoi le nôtre aurait-il ce caractère à vos yeux ? Si vous ne considérez que le nom, sévissez plutôt contre nos accusateurs : le châtiment serait plus légitime. On nous accuse, parce que nous nous appelons Chrétiens? Rien de plus injuste que de faire peser sa haine sur ce qui est bon en soi-même. Un homme, accusé d'être Chrétien, déclare-t-il qu'il ne l'est pas? à l'instant vous le mettez en liberté, vous ne voyez rien à reprendre dans sa conduite. Un autre fait-il hautement profession de l'être? sur-le-champ vous le condamnez : preuve certaine que nous ne sommes proscrits que pour notre nom. N'est-ce pas plutôt la vie de l'un et de l'autre qu'il faudrait interroger? Par elle seulement vous apprendriez à connaître les personnes.

Je l'avoue, s'il est des hommes parmi nous, fidèles à leurs principes, qui ne balancent pas à se dire Chrétiens quand on les interroge, et qui soutiennent leurs frères par la force de leurs exemples, il en est d'autres dont le langage a trop souvent à rougir de la conduite, et vous en prenez acte pour nous re-

garder tous comme des hommes pervers ou impies. C'est encore ici une injustice.

Car, je vous le demande, le nom et le manteau de philosophe sont-ils toujours noblement portés par ceux qui les prennent?

Leurs systèmes n'offensent-ils jamais la raison? N'en connaissez-vous pas qui professent hautement l'athéisme? Et cependant vous ne laissez pas de les appeler tous du nom de philosophes! Voyez vos poëtes : comment représentent-ils sur la scène Jupiter et ses fils? Ils en font des monstres d'impudicité. Proscrivez-vous ceux qui les dégradent à ce point? D'autres font servir tous les charmes de leur voix à l'avilissement de vos dieux, et, loin de punir cette impiété, vous l'encouragez par des éloges et des récompenses.

V. Accordez-vous donc avec vous-mêmes. Quoi! lorsqu'il s'agit des Chrétiens, si purs dans leur conduite, si respectueux envers la Divinité, vous ne voulez plus rien examiner, vous n'écoutez plus que la haine, vous n'obéissez plus qu'à l'impulsion la plus funeste, celle du démon, et vous allez jusqu'à sévir, sans avoir pris connaissance des faits!

Il importe de remonter à la cause qui vous fait tenir une pareille conduite. Autrefois apparurent de mauvais génies sous des formes trompeuses; ils corrompirent les femmes et les enfants. Ils effrayèrent les hommes eux-mêmes; ceux-ci, frappés de terreur et d'une sorte de vertige, ne jugèrent plus d'après la raison de ce qu'ils avaient vu; ils ignoraient d'ailleurs l'existence de ces mauvais génies, et dans leur ignorance, ils en firent des dieux, les désignant par les noms que chacun d'eux avait pris. Socrate seul écouta le langage d'une raison saine; il essaya de démasquer l'imposture et de détourner les hommes de ce culte affreux. Mais les démons, à la faveur de la corruption qu'ils avaient semée dans les cœurs, parvinrent à le faire mettre à mort, comme un impie, comme un athée, l'accusant lui-même d'avoir donné cours à la croyance de nouveaux génies.

Aujourd'hui ils tentent les mêmes efforts contre nous; car ne n'est pas seulement chez les Grecs qu'elles sont annoncées, ces grandes vérités émanées du Verbe et proclamées par So-

crate; elles sont portées aux peuples barbares, elles ont été publiées chez nous par le Verbe lui-même, revêtu d'une forme visible, fait homme comme nous et appelé du nom de Jésus-Christ. C'est en lui seul que nous croyons. Les auteurs de tant d'impostures, nous les déclarons génies mauvais, pervers, corrupteurs, au-dessous des hommes qu'ils abusent; car ceux-ci du moins aiment encore la vertu.

VI. Et voilà pourquoi on nous appelle athées. Oui, nous sommes des athées, s'il s'agit de pareils dieux. Mais nous parlez-vous de cet être, source de vérité, principe de toute vertu, loin d'être comme vos dieux un composé monstrueux de tous les vices, nous ne sommes plus des athées, car avec lui nous honorons et adorons encore son Dieu; et l'Esprit qui inspirait les prophètes, c'est le Fils qui est venu du Ciel et qui nous a enseigné cette doctrine, ainsi qu'à la sainte milice des bons anges restés soumis à ce Dieu dont ils sont la plus parfaite image. C'est la raison, c'est la vérité même qui fait tout le fond de notre culte, et les divines lumières que nous avons reçues, nous nous faisons un bonheur de les transmettre à ceux qui veulent aussi les recevoir. Et voilà les hommes que vous persécutez!

VII. Vous dites, pour justifier votre conduite, qu'il se trouve souvent de véritables coupables parmi les accusés. Mais comment connaissez-vous les coupables que d'ordinaire vous condamnez? N'est-ce point après un mûr examen des faits qui les concernent, et non d'après la culpabilité reconnue dans les autres? Un seul mot peut résumer notre pensée : n'est-il pas vrai que chez les Grecs on appelle du nom de philosophes tous ceux qui ont embrassé un système et qui l'enseignent publiquement, quelle que soit la confusion qui résulte de cette variété de systèmes et d'opinions? De même les sages d'entre nous, ou ceux qui passent pour l'être, portent tous un même nom: on les appelle tous Chrétiens. Dès lors, je vous prie, ne faites plus attention au nom, mais à la conduite des accusés; que le coupable soit condamné, non parce qu'il est Chrétien, mais parce qu'il est coupable, et que l'innocent soit absous bien

qu'il soit Chrétien. Voilà la seule grâce que nous sollicitons. Pour nos délateurs, nous ne vous demanderons jamais de les punir; ils le sont assez par la perversité de leurs cœurs et par leur ignorance de la vérité.

VIII. Princes, c'est uniquement dans vos intérêts que nous vous tenons ce langage. Une simple observation vous le fera comprendre : interrogés, ne pourrions-nous pas dissimuler ce que nous sommes? Toutefois nous ne le ferons jamais, parce que nous ne voulons pas d'une vie achetée par le mensonge. Dévorés de l'ardent désir d'une vie pure et éternelle, nous ne soupirons qu'après cette terre promise, cet heureux séjour où nous devons vivre à jamais avec le Dieu créateur et père de tout ce qui existe. Nous nous hâtons dès lors de nous faire connaître, convaincus, persuadés que nous sommes que tant de félicité est l'assuré partage de ceux qui n'auront pas craint de se déclarer pour ce Dieu, et dont le cœur n'aura cessé d'aspirer après ce séjour où doit enfin finir la lutte des passions.

Voilà en peu de mots quel est l'objet de notre attente et le fond de notre doctrine. Platon a dit, au sujet des méchants, qu'après leur mort ils devaient comparaître devant Minos et Rhadamante, pour entendre de la bouche de ces juges la sentence qui les enverrait au supplice. Et nous aussi, nous leur annonçons un châtiment; mais c'est le Christ lui-même qui le prononcera; c'est dans leur corps et dans leur âme réunis qu'ils doivent le subir; et sa durée ne sera pas seulement de mille ans comme le dit Platon, elle sera éternelle.

Mais, direz-vous, cela est impossible, ce n'est pas croyable. Eh bien! quand je vous accorderais que nous nous trompons sur ce point, après tout cette erreur est-elle un crime? Fait-elle de nous des coupables dignes de châtiment?

IX. Nous n'entourons pas, il est vrai, vos autels d'une foule de victimes, ni de guirlandes de fleurs. C'est que nous n'adorons point les ouvrages de l'homme placés dans des temples sous le nom de quelques divinités. De vains simulacres, sans âme et sans vie, ne peuvent être l'image du vrai Dieu, mais plutôt celle de ces démons qui parurent autrefois et dont ils portent les

noms. Pourrions-nous croire que Dieu ait voulu, comme quelques-uns le prétendent, s'offrir à nous sous de pareils traits pour recevoir nos hommages? Qu'est-il besoin de vous dire, comme si vous ne le saviez pas, quelle forme prend la matière entre les mains de l'ouvrier; comme elle est par lui taillée, pétrie, moulée, fondue pour devenir un Dieu? Souvent il prend un vase destiné aux plus vils usages, il en change la forme, lui donne une figure nouvelle qu'il pare d'un nouveau nom, et voilà un Dieu.

A nos yeux, ce n'est pas seulement de la folie, c'est une insulte, c'est un outrage à la Divinité. Quoi! celui dont le langage de l'homme ne pourrait redire la gloire et la beauté, vous osez l'avilir jusqu'à donner son nom à ce qui périt, à ce qui réclame tous les soins de l'homme et ne peut échapper à la corruption! Et quels hommes que ceux qui fabriquent et façonnent vos divinités? Pour tout dire, en un mot, il ne leur manque aucun des vices. Le dirai-je? souvent ils interrompent leur travail pour se livrer au crime avec les femmes qu'ils emploient. O folie! ô démence inconcevable. Accorder à des mains aussi impures le privilége de faire des dieux, de les placer dans des temples, de les offrir à la vénération publique! donner pour gardiens à ces dieux des hommes non moins corrompus que ceux qui les fabriquent! établir des hommes gardiens des dieux! Ne voyez-vous pas que c'est une impiété, non-seulement de le dire, mais même de le penser?

X. Nous savons aussi et nous sommes persuadés, convaincus, que le vrai Dieu n'a pas besoin des dons, des offrandes matérielles de l'homme; qu'il n'aime de nous que ce qui réfléchit l'image de ce qu'il trouve en lui-même; que la tempérance, la justice, l'humanité sont surtout agréables à ce Dieu qui porte un nom que lui seul s'est donné.

C'est pour l'homme que ce Dieu d'une infinie bonté a tout fait sortir du néant; et si l'homme sait, par ses œuvres, répondre à tant d'amour et à ses hautes destinées, il méritera de vivre et de régner avec lui, d'être heureux de sa félicité, et affranchi pour toujours de la corruption et de la douleur. Nous n'avions pas la vie, c'est Dieu qui nous l'a donnée; n'est-il pas

juste de ne l'employer qu'à lui plaire, de le préférer à tout? C'est cet amour de préférence qui nous vaudra l'immortalité et la possession de ce Dieu lui-même.

S'il n'était pas en notre pouvoir de nous donner la vie, nous ne pouvions pas non plus par nous-mêmes faire un légitime usage des nobles facultés qu'il nous donne avec elle. Que fait encore ce Dieu? Il nous accorde sa grâce pour les diriger. Il nous incline ainsi doucement à la foi. C'est sur cette foi que reposent nos plus chers intérêts. Il faut donc porter l'homme à l'embrasser, au lieu de l'en éloigner.

Ce que toutes les lois humaines n'auraient pu faire, le Verbe divin l'aurait accompli, si le démon n'avait compté sur notre nature corrompue et inconstante pour faire un appel à toutes les passions et les armer par l'impiété, la perfidie de ses calomnies semées de toutes parts contre les hommes les plus innocents.

XI. Quand vous entendez dire que nous aspirons après un royaume, à l'instant vous vous figurez notre ambition à la recherche de quelque trône de la terre.

Quelle est votre erreur! nous ne voulons pas d'autre royaume que celui du ciel; et la preuve, c'est qu'interrogés sur ce que nous sommes, nous nous gardons bien de le dissimuler, certains que l'aveu nous vaudra la mort. Si les choses d'ici-bas pouvaient flatter notre ambition, nous n'aurions qu'à taire notre nom et nous dérober au glaive par la fuite; mais nos espérances ne rampent pas sur la terre, dès lors peu nous importe le bourreau. Après tout, la mort n'est-elle pas inévitable?

XII. Ce qui devrait surtout vous réconcilier avec la doctrine des Chrétiens, c'est que nulle autre n'est plus propre à maintenir l'ordre et la tranquillité dans l'état. Elle persuade à l'homme que Dieu voit tout; que le méchant, l'avare, l'assassin, l'homme vertueux sont tous également placés sous la majesté de ses regards; qu'on ne peut sortir de cette vie sans tomber entre ses mains; qu'on trouve, selon ses œuvres, une éternité de peine, ou une éternité de bonheur par delà le tombeau. Or, je vous le demande, si ces vérités étaient bien con-

nues, quel homme, se voyant resserré dans une vie si courte, se déclarerait pour le vice, quand il aurait en perspective les feux éternels qu'il lui prépare hors de cette vie! Quel motif, au contraire, plus capable de le détourner du crime et de le porter à la vertu, afin que celle-ci, devenue l'unique ornement de son âme, le préserve d'un malheur sans fin et lui procure l'éternelle félicité que Dieu nous promet? Croyez-vous que les lois toutes seules avec les peines qu'elles infligent imposent assez au méchant pour l'arrêter et le contenir? Il sait bien qu'il peut vous échapper, parce que vous n'êtes que des hommes. S'il ne redoute point d'autre regard, il enfantera le crime qu'il médite.

Ah! s'il avait appris, s'il était convaincu comme nous que l'œil de Dieu est toujours ouvert sur lui, qu'il n'est pas seulement témoin de l'acte, mais encore de la pensée, il ferait le bien au lieu du mal, n'eût-il d'autre motif que la crainte du glaive qu'il verrait suspendu sur sa tête. Vous conviendrez de cette vérité avec moi; mais examinez votre conduite. À voir vos persécutions, ne dirait-on pas que vous craignez que tout le monde ne se range du côté de la vertu, et que vos rigueurs n'aient plus personne à punir? ce serait une crainte digne du bourreau et non de princes vertueux. Mais nous sommes persuadés que cet acharnement contre nous est moins votre ouvrage que celui du démon, qui égare la raison de l'homme pour en obtenir plus sûrement des autels et des victimes. Princes, vous êtes trop amis de la piété, de la sagesse, pour imiter ceux qui abjurent ainsi la raison. Si toutefois vous voulez, à l'exemple de l'insensé, sacrifier la vérité à d'indignes préjugés, sacrifiez-la, vous en avez le pouvoir; mais songez-y, ce pouvoir oppresseur ne serait, après tout, que celui du brigand qui tue sa victime sans défense.

Mais c'est en vain que vous immolerez vos victimes : le Verbe vous le déclare, ce prince de la paix, le plus saint et le plus puissant, selon le témoignage même de Dieu, son père.

Personne ne voudrait recevoir en héritage la misère, la maladie, l'opprobre. Et voilà ce que ne peut manquer de recueillir

l'homme assez insensé pour lutter contre la force du Verbe et rechercher ce qu'il lui commande de fuir.

Voilà l'avenir que lui annonce ce divin maître, le fils et l'envoyé de Dieu le père et souverain arbitre de tout ce qui existe, Jésus-Christ, dont nous avons pris le nom, puisque nous nous appelons Chrétiens. Ce qui nous affermit dans la foi de tout ce qu'il nous a enseigné, c'est que nous voyons tous les jours se réaliser ce qu'il a prédit. Il est Dieu, car il n'appartient qu'à un Dieu d'annoncer les événements avant qu'ils arrivent, et de les accomplir comme il les a annoncés.

Nous pourrions nous arrêter ici et ne pas sortir des bornes d'une juste et légitime défense; mais comme l'ignorance où vous êtes de ce qui nous concerne n'a pu se dissiper en un instant, nous avons cru devoir donner plus d'étendue à ce discours, persuadés qu'il suffira d'offrir la vérité, telle qu'elle est, à ceux qui l'aiment, pour les porter à l'embrasser et pour détruire toutes les préventions de l'ignorance.

XIII. Peut-on, sans renoncer à la raison, accuser d'athéisme des hommes qui adorent l'auteur de l'univers, qui ont appris et qui enseignent que ce Dieu n'a besoin ni de victimes, ni de libations, ni de parfums, qu'il ne demande que l'offrande du cœur; des hommes qui élèvent sans cesse vers lui leurs prières et leurs actions de grâces, le remerciant du bienfait de la vie, des secours par lesquels il nous la conserve, de la vertu qu'il a attachée à chaque plante, de la succession des saisons; mais surtout du don de la foi qui nous fait croire en lui et nous apprend à le connaître et à nous conserver purs et sans tache à ses yeux? Le culte le plus digne de lui consiste non à détruire par le feu ce qu'il a fait et destiné à nous nourrir, mais à nous en servir pour nous-mêmes et le partager avec nos frères dans l'indigence, et à chanter tous ensemble, en son honneur, dans de pieuses cérémonies, des hymnes de reconnaissance. Avec de telles idées de la Divinité, ces hommes seraient-ils ces athées?

Bien convaincus que Jésus-Christ, qui nous a enseigné cette doctrine, qui s'est fait homme pour remplir ce ministère, qui a

été mis en croix sous Ponce-Pilate, gouverneur de la Judée au temps de Tibère, est le fils même du vrai Dieu, nous l'adorons après le Père, et ensuite l'Esprit saint qui inspirait les prophètes; et vous verrez combien est raisonnable ce culte d'adoration. Je sais que vous répétez que nous sommes des insensés; que celui que nous adorons après le Dieu éternel, immuable, père de toutes choses, n'est qu'un homme, un crucifié.

C'est que vous ignorez ce grand mystère; je vais vous en instruire : je ne vous demande que de l'attention.

XIV. Car je dois vous prévenir que vous avez à vous tenir en garde contre un terrible adversaire, l'esprit de ténèbres, que nous avons vaincu, et qui ne cherche qu'à vous séduire, qu'à vous détourner de l'étude et de l'intelligence des vérités dont nous voulons vous instruire. Il ne néglige rien pour vous retenir sous son joug, dans un honteux esclavage, et vous faire servir d'instruments à ses desseins. Prestiges, songes, fantômes, il met tout en œuvre : c'est par là qu'il prend dans ses piéges ceux qui s'inquiètent peu de l'avenir. Il ne veut pas que vous lui échappiez comme nous lui avons échappé nous-mêmes : car nous étions aussi ses esclaves. Mais nous avons su rompre nos liens, dès que nous avons connu le Verbe; nous n'avons plus voulu adorer que le Dieu incréé, le seul Dieu véritable, une fois que nous avons été éclairés par son fils. Quel changement se fit alors en nous! Nous placions le bonheur dans la débauche; maintenant, la chasteté fait nos délices. Nous avions recours à la magie; nous ne mettons plus notre espoir que dans l'infinie bonté du Dieu éternel. L'or, l'argent, de grands domaines nous paraissaient les seuls biens dignes d'envie; aujourd'hui nous nous faisons un bonheur de les mettre en commun et de les partager avec l'indigent. La haine nous armait les uns contre les autres et faisait couler le sang; nous repoussions l'étranger, celui qui n'avait ni nos lois, ni nos habitudes; et depuis que le Christ nous a apparu, nous voyons dans chaque homme un frère : nous prions même pour nos ennemis; nous cherchons à désarmer la haine par la douceur, à vaincre la résistance par la persuasion. C'est ainsi que nous tâchons d'amener ceux qui

nous persécutent sous le joug de Jésus-Christ, afin qu'ils vivent aussi selon ses préceptes, qu'ils partagent nos espérances et qu'ils jouissent du bonheur qui nous est réservé. Nous ne voulons pas ici vous tromper : pour dissiper à cet égard toutes vos craintes, j'ai jugé à propos de vous exposer quelques préceptes de la doctrine de Jésus-Christ, avant de vous prouver qu'il est Dieu, ainsi que je vous l'ai promis. Sa manière d'enseigner était courte et précise; elle n'avait rien d'un sophiste; sa parole était la force de Dieu même.

XV. Voici ce qu'il dit de la chasteté : « Celui qui regarde « une femme pour la convoiter a déjà commis l'adultère dans « son cœur. Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le, je- « tez-le loin de vous : il vaut mieux pour vous qu'un des mem- « bres de votre corps périsse que si votre corps était jeté en « enfer ; » et ailleurs : « Épouser la femme qu'un autre a répu- « diée, c'est devenir adultère. Il en est que les hommes ont faits « eunuques, mais il en est aussi qui se sont faits eunuques « eux-mêmes, à cause du royaume des cieux : tous ne com- « prennent pas le sens de ces mots. »

D'après vos lois, on est coupable de prendre deux femmes à la fois; aux yeux de notre maître, on est criminel quand on regarde une femme avec un mauvais désir. Le Dieu que nous servons rejette loin de lui, non pas seulement celui qui fait le mal, mais encore celui qui nourrit l'intention de le faire; la pensée lui est connue aussi bien que l'action; le fond des cœurs est à découvert à ses yeux. Combien de personnes, de l'un et de l'autre sexe, élevées dès leur tendre jeunesse à l'école de Jésus-Christ, ont conservé jusqu'à soixante et soixante-dix ans l'innocence du premier âge! je pourrais vous en montrer dans toutes les classes. J'aurais peine à compter tous ceux qui, du sein des voluptés, ont passé sous les lois sévères de l'Évangile : car Jésus-Christ n'est pas venu appeler ceux qui sont justes et purs, mais les hommes iniques, impies, voluptueux. Il nous le dit lui-même : « Je ne suis pas venu appeler les justes à la péni- « tence, mais les pécheurs. » Le Père que nous avons dans le ciel aime à pardonner et non à punir. Il veut que notre amour

embrasse tous les hommes : « car, nous dit-il, si vous n'aimez « que ceux qui vous aiment, c'est ainsi qu'agissent les pécheurs; « quel serait donc votre mérite? Et moi je vous dis : Aimez vos « ennemis; faites du bien à ceux qui vous haïssent; priez pour « ceux qui vous persécutent ou qui vous calomnient. »

Il veut qu'on partage ses biens avec le pauvre et qu'on ne se propose point les applaudissements des hommes. « Donnez à « ceux qui vous demandent; ne réclamez point ce qu'on vous « dérobe. Si vous prêtez à ceux de qui vous espérez recevoir, « quel mérite avez-vous encore? Les pécheurs font-ils autre- « ment? N'amassez point de trésors sur la terre, où la rouille et « les vers dévorent, où les voleurs fouillent et dérobent; mais « amassez plutôt des richesses pour le ciel, où la rouille ni les « vers ne peuvent s'y attacher. Et que sert à l'homme de gagner « l'univers, s'il vient à perdre son âme? Que donnera-t-il en « échange de cette âme? Amassez donc pour le ciel; soyez bons « et miséricordieux à l'exemple de votre père, qui est bon et « miséricordieux, et qui fait luire son soleil sur les méchants « comme sur les bons. Ne vous inquiétez ni du vêtement, ni de « la nourriture. Voyez les oiseaux du ciel : votre père céleste les « nourrit. N'êtes-vous pas plus grands à ses yeux? Ne vous tour- « mentez donc point; ne dites pas : Que mangerons-nous, où « trouverons-nous de quoi nous vêtir? Votre père qui est au ciel « connaît ce dont vous avez besoin; cherchez d'abord son « royaume, et le reste vous sera donné par surcroît. Où est votre « cœur, là est aussi votre trésor; ne faites rien par ostentation, « autrement vous n'auriez plus rien à espérer de votre père cé- « leste. »

XVI. Notre divin maître nous recommande encore d'être patients, prompts à faire le bien, ennemis de la colère. « Si l'on « vous frappe sur une joue, nous dit-il, présentez l'autre. Vous « enlève-t-on votre tunique, laissez prendre votre manteau. Ce- « lui qui s'abandonne à la colère sera livré au feu éternel. Veut- « on vous contraindre à faire un mille, faites-en deux. Que votre « lumière brille aux yeux des hommes, afin qu'ils voient vos « bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre père qui est dans les

« cieux. » Vous le voyez, notre Dieu nous interdit la résistance; il ne veut pas qu'on imite celui qui fait mal; il nous recommande, au contraire, d'user de patience, de douceur pour le ramener à la vertu, et l'arracher à la passion qui le tyrannise et l'avilit. Je pourrais encore vous citer l'exemple de plusieurs d'entre vous, autrefois violents, emportés et devenus d'autres hommes, pour avoir vu de près, découvert, reconnu la constance inaltérable d'un voisin dans les épreuves de tout genre, l'héroïque patience d'un compagnon de voyage, au milieu d'amères insultes, toute la pureté de vie de l'ami avec lequel ils vivaient. Le jurement nous est aussi expressément défendu. Et pour nous obliger à dire toujours la vérité, voici la règle que Jésus-Christ lui-même a tracée. « Vous ne jurerez pas; que « votre discours soit oui, oui; non, non : ce que vous dites de « plus est un péché. »

Le tribut de l'adoration, à qui devons-nous le porter? A Dieu seul. C'est en ces termes qu'il l'exige de nous : « Mon pre- « mier commandement, le voici : Le Seigneur est votre Dieu, et « votre seul Dieu; vous adorerez le Seigneur, vous l'aimerez « de tout votre cœur, de toutes vos forces : c'est lui qui vous a « créés. » Quelqu'un lui dit en l'abordant : « Bon maître ! » Il répondit : « Nul n'est bon que Dieu seul qui a créé toutes choses. » Nous ne regardons pas comme Chrétiens ceux qui ne suivent pas ces maximes : c'est moins sur la bouche que dans le cœur qu'elles doivent se trouver. Ce sont les œuvres que Dieu demande; il ne promet le salut qu'à celui qui pratique sa loi. « Tous « ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur ! » ce sont ses propres paroles, « n'entreront point dans le royaume des cieux; mais « celui qui fait la volonté de mon père qui est dans le ciel. Ce- « lui qui m'écoute et fait ce que je dis, écoute mon père qui « m'a envoyé. Plusieurs me diront : Seigneur, n'avons-nous « pas bu et mangé en votre nom, et même fait des miracles? « Moi, je vous répondrai : Loin de moi, vous tous qui faites « l'iniquité! C'est alors qu'il y aura des pleurs et des grince- « ments de dents, lorsqu'on verra les justes briller comme le « soleil, tandis que les méchants seront jetés dans le feu éter-

« nel. Plusieurs viendront en mon nom, revêtus de peaux de « brebis à l'extérieur; mais au dedans, véritables loups ravis- « sants. Vous les reconnaîtrez à leurs œuvres : tout arbre qui « ne produit pas de de bons fruits sera coupé et jeté au feu. » Ceux qui ne vivent pas selon ces maximes et qui ne sont Chrétiens que de nom, nous vous demandons nous-mêmes de les punir.

XVII. Vous nous verrez toujours les premiers à payer le tribut aux personnes que vous chargez de le recevoir: tel est le précepte de notre maître. Des hommes s'étaient approchés pour lui demander s'il fallait payer le tribut à César; pour toute réponse, il prit une pièce de monnaie, et leur demanda à son tour de qui elle portait l'image. « De César, lui dirent-ils.—Eh bien! ren- « dez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » L'adoration n'appartient donc qu'à Dieu seul. Pour les devoirs qui vous concernent, nous les remplissons tous avec joie; nous vous reconnaissons comme les arbitres et les maîtres de la terre; et avec ce pouvoir suprême dont vous êtes revêtus, nous demandons au Ciel de vous conserver toujours la saine raison, qui en règle l'usage. Tels sont nos vœux, nos principes, nos sentiments : nous produisons tout au grand jour. Et si vous ne tenez compte de rien, songez-y, à qui nuirez-vous? Est-ce à des hommes intimement convaincus qu'on sera éternellement puni du mal qu'on aura fait, et qu'on rendra compte de tous les dons qu'on aura reçus, ainsi que Jésus-Christ nous le déclare par ces paroles : « On demandera plus à celui qui aura reçu « davantage. »

XVIII. Voyez la fin des empereurs qui vous ont précédés : ils ont subi la commune destinée. Si le néant était le terme fatal de la vie humaine, l'avantage serait pour les méchants. Mais tout ne s'éteint pas avec le corps, le sentiment survit, et l'on souffre les peines éternelles tenues en réserve. Pénétrez-vous bien de cette vérité, ne la perdez jamais de vue.

Est-ce que vos secrets de la nécromancie, l'inspection des entrailles de jeunes et tendres enfants, les évocations des âmes, les songes qui nous sont envoyés par des esprits placés près de nous, s'il en faut croire les magiciens; est-ce que les prestiges,

opérés par les plus habiles d'entre ces derniers, ne sont pas des présomptions de nature à vous persuader qu'après la mort l'âme conserve encore le sentiment? Vous croyez que les âmes des morts s'emparent de certains hommes que vous appelez furieux, démoniaques, et que vous reléguez loin de la société; vous croyez aux oracles de Dodone, d'Amphiloque, de Pythie, et à bien d'autres semblables; vous adoptez les systèmes de Phytagore, d'Empédocle, de Platon, de Socrate? Vous ajoutez foi à cette fosse dont parle Homère, à la descente d'Ulysse aux enfers; ces témoignages, et tant d'autres de cette nature, vous les admettez tous.

Veuillez aussi nous croire, vous sommes pour le moins aussi dignes de foi que vos philosophes; nous portons encore plus loin qu'eux le respect pour la Divinité : car nous prétendons que rien ne lui est impossible; et de là notre espoir, si bien fondé, que nos corps, déposés après la mort au sein de la terre, reprendront une nouvelle vie. Ce retour à la vie vous étonne, vous ne le pouvez croire. Mais, dites-moi :

XIX. Si nous n'avions pas ces corps, et qu'on vînt nous dire que d'un peu de sang vont naître des os, des chairs, avec les formes que vous leur voyez : nous dirions aussi : « Quoi de plus incroyable? » Procédons toujours par hypothèse. Si vous n'étiez pas encore ce que vous êtes, sortis de parents revêtus d'un corps comme le vôtre, et que quelqu'un, vous montrant d'un côté une goutte de sang, et de l'autre l'image de votre corps, vînt vous dire que de ce sang vont se composer des os et des chairs, et doit sortir un corps conforme à cette image, vous ne pourriez croire le fait avant de l'avoir sous les yeux. Non, jamais on n'aurait pu vous persuader que votre corps provînt de cette goutte de sang. Cependant, vous voyez qu'il n'est pas né autrement. Eh bien! soyez aussi persuadés que ce même corps, tombé en dissolution après la mort, et confié à la terre comme une semence, peut, à la parole de Dieu, dans un temps marqué, reprendre une nouvelle vie et se revêtir d'immortalité. Je vous le demande, quelle puissance vraiment digne de lui laissent à Dieu ceux qui disent qu'à la vérité chaque chose

retourne à son premier état, mais qu'il est impossible à Dieu de la faire passer à un autre? Ce que je vois clairement, c'est que si on nous avait dit : « Vous naîtrez sous telle forme et de telle manière, » nous ne l'aurions jamais cru; d'où je conclus qu'il faut admettre l'existence d'une force bien supérieure à la nôtre, à celle de l'homme : et c'est, je crois, raisonner plus conséquemment que l'incrédule. Pour nous, nous avons la parole de notre maître qui nous a dit : « Ce qui est impos-« sible à l'homme est possible à Dieu; » et ailleurs : « Ne crai-« gnez pas ceux qui tuent le corps et ne peuvent rien sur l'âme; « mais craignez plutôt celui qui peut jeter l'âme et le corps « dans l'enfer. » Et l'enfer, c'est le lieu où seront punis ceux qui auront vécu dans l'injustice, et qui n'auront pas voulu croire à cet avenir que Dieu nous a annoncé par son fils qui est Jésus-Christ.

XX. Votre sybille et Hystapes n'ont-ils pas dit que tout ce qui est impur devait passer par le feu? Les philosophes que vous appelez stoïciens n'enseignent-ils pas que Dieu lui-même se résout en feu; que ce monde doit subir un changement et prendre un nouvel être? Pour nous, nous ne faisons pas à Dieu l'injure de l'assimiler à ce qui change et se renouvelle. Mais, je vous le demande, pourquoi donc, lorsque nous nous présentons avec certains dogmes conformes à ceux de vos poëtes et de vos philosophes, et avec d'autres plus nobles et plus élevés, et surtout lorsque seuls nous arrivons, des preuves solides à la main, pourquoi n'éprouvons-nous que des persécutions? Pourquoi ce privilége d'une haine toujours ardente contre nous? Quand nous disons que c'est Dieu qui a fait le monde, qu'il l'a embelli, nous parlons comme Platon; que tout sera dévoré par le feu, nous sommes d'accord avec les stoïciens; que les âmes des méchants restent, après cette vie, douées de sentiment et souffrent des peines inouies, tandis que celles des justes, désormais affranchies de la souffrance, demeurent éternellement heureuses, nous tenons le langage de vos poëtes et de vos philosophes; que les hommes ne doivent point adopter pour objet de leur culte ce qui est au-dessous d'eux, nous pensons comme votre poëte comique

Ménandre, comme plusieurs autres de vos écrivains qui sont les premiers à vous dire : L'ouvrier n'est-il pas supérieur à son œuvre?

XXI. Maintenant, parlerons-nous du Verbe, le premier-né de Dieu, c'est-à-dire Jésus-Christ notre maître? Quand nous vous disons qu'il est né sans l'opération de l'homme, qu'il a été crucifié, qu'il est mort, qu'il est ressuscité, qu'il est monté aux cieux, qu'est-ce que nous disons en cela qui n'ait pas été dit de ceux que vous appelez fils de Jupiter? Vous savez de combien de ces fils vos poëtes font mention? Ils parlent d'un Mercure, la parole, l'interprète, le maître qui enseigne tout; d'Esculape, qui fut médecin et remonta vers les cieux après avoir été frappé de la foudre, et d'autres qui reprirent le même chemin, comme Bacchus, après avoir été mis en pièces; d'Hercule, qui se brûla pour se soustraire à de nouveaux travaux. Que dirons-nous des Dioscores, nés de Léda; de Persée, issu de Danaë; de Bellérophon, enlevé au ciel sur Pégase, bien que sa naissance ne fût pas divine? Est-il besoin de rappeler ici Ariadne et tous ceux qui furent comme elle placés parmi les astres?

De vos empereurs que vous voyez mourir, ne faites-vous pas vous-mêmes des dieux? Ne vous appuyez-vous pas du témoignage d'un homme qui aurait vu César s'élever du bûcher vers l'Olympe?

Je ne répète pas tout ce que vos poëtes racontent des prétendus fils de Jupiter. Vous connaissez toutes ces fables. Je me permets seulement d'ajouter qu'on ne pouvait rien imaginer de plus capable d'altérer les mœurs et de les corrompre : car on trouve beau d'imiter les dieux.

Loin de nous de pareilles idées de la Divinité! Persuaderez-vous à un homme de bon sens que le Dieu suprême, le père des dieux, ainsi que vous l'appelez, Jupiter enfin, n'ait été qu'un parricide, fils d'un père comme lui parricide, ravisseur d'un jeune Ganymède, qu'il faisait servir à d'infâmes amours, corrupteur de tant de femmes qui lui donnèrent une multitude d'enfants, dignes imitateurs de ses turpitudes?

Les démons seuls, ainsi que nous l'avons dit, étaient capables de pareilles infamies.

Pour nous, nous savons que l'immortalité n'est le partage que de ceux qui se rapprochent le plus de Dieu par la pureté du cœur et la sainteté de la vie; que ceux qui vivent dans le crime, et n'en veulent pas sortir, ne peuvent échapper au châtiment qui les attend : c'est-à-dire au feu éternel.

XXII. Le fils de Dieu, que nous appelons Jésus-Christ, ne fût-il qu'un homme, serait digne du nom de fils de Dieu; sa sagesse lui mériterait des autels. Tous vos écrivains reconnaissent un Dieu, père des dieux et des hommes. Nous appelons Verbe de Dieu ce Jésus qui n'est pas né comme naissent les hommes, mais engendré d'une manière ineffable. Ne vous en étonnez pas, ne voyez là, comme nous l'avons déjà dit, qu'une ressemblance avec votre Mercure que vous appelez aussi Parole, envoyé de Dieu. Mais vous dites : Votre Verbe à vous a été mis en croix. Vous ne devez pas non plus en être surpris. Vos prétendus fils de Jupiter, dont nous avons parlé plus haut, n'ont-ils pas connu la douleur, la souffrance? seulement les supplices n'ont pas été les mêmes. Le genre de mort fut différent. Et Jésus, par sa mort, n'est pas inférieur à vos dieux? Sous tous les autres rapports, combien ne leur est-il pas supérieur! C'est ce que je dois vous démontrer comme je vous l'ai promis. Et ne l'ai-je pas déjà fait? La supériorité ne se juge-t-elle pas d'après les œuvres? Si nous croyons que Jésus-Christ est né d'une Vierge, ne le dites-vous pas aussi de Persée? Si nous disons qu'il a guéri des boiteux, des paralytiques, des aveugles de naissance, ressuscité des morts, ne racontez-vous pas de votre Esculape les mêmes prodiges?

XXIII. Mais j'ai besoin de vous démontrer trois points essentiels. D'abord, c'est que nous sommes les seuls en possession de la vérité. La vérité, c'est tout ce qui est enseigné par Jésus-Christ et par les prophètes qui l'ont précédé, et qui sont bien plus anciens que tous vos écrivains. Et quand je vous prie de nous croire, ce n'est point parce que nous vous enseignons la même doctrine, mais parce qu'elle est la vérité.

Il faut ensuite que vous soyez bien convaincus que Jésus-Christ, premier-né, vertu, Verbe de Dieu, est, à proprement

parler, le seul fils de Dieu, qu'il s'est fait homme d'après la volonté de son père, pour sauver tous les hommes. Il importe, en troisième lieu, de vous bien prouver qu'avant la venue de Jésus-Christ, de mauvais génies ont égaré l'esprit des peuples, et répandu, par l'organe des poëtes, comme des faits certains, tant de fables ridicules sorties du cerveau de ces derniers; ainsi que de nos jours, ces mêmes démons, pour faire passer la venue de Jésus-Christ comme une fable, répandent contre nous tant de calomnies, nous imputant les crimes les plus odieux, sans donner la moindre preuve, sans produire un seul témoin de ce qu'ils avancent. Voilà, dis-je, les trois points que nous voulons vous démontrer de la manière la plus évidente.

XXIV. Je dis que nous sommes les seuls en possession de la vérité. Je vous le prouve d'abord par votre conduite à notre égard. Sur plusieurs points, nous tenons le même langage que vos Grecs. Pourquoi sommes-nous les seuls en but à la haine, sinon à cause du nom de Jésus? Lorsque nous ne faisons aucun mal, pourquoi sommes-nous mis a mort comme des criminels? Les uns adorent des arbres, ceux-ci des fleuves, ceux-là des rats, des chats, des crocodiles et presque tous les genres d'animaux; car ils sont loin de s'entendre sur les objets de leur culte, et c'est même cette différence qui les porte à se traiter d'impies les uns les autres; mais ils ne sont pas pour cela persécutés.

Tout ce que vous avez à nous reprocher, c'est de ne pas adorer vos dieux, de n'offrir aux morts ni libations, ni parfums, ni victimes, ni couronnes pour entourer de vaines images.

Vous le savez, ce qu'on encense ici comme un Dieu, là on le chasse comme un vil animal : ailleurs on l'immole comme une victime agréable. Pourquoi donc cette intolérance envers nous?

XXV. Autre considération. Nous adorions aussi, comme la multitude, et Bacchus, fils de Sémélé, et Apollon, fils de Latone, Apollon, dont on ne peut, sans rougir, dévoiler les turpitudes; et Proserpine et Vénus, éprises pour Adonis d'un amour effréné, qui allait jusqu'à la fureur. Vous célébrez encore leurs honteux mystères. Parlerai-je d'Esculape et de tant d'autres dont vous

avez fait des dieux? Eh bien, quel autre intérêt que celui de la vérité a pu nous faire abandonner leur culte, déserter leurs autels au risque de la vie? Grâces soient rendues à Jésus Christ, qui nous a fait connaître le véritable Dieu, le Dieu increé, impassible, auquel nous nous sommes dévoués : ce n'est pas lui que vous verrez brûlant des feux les plus impurs aux pieds d'une Antiope ou d'un Ganymède et d'autres créatures semblables, ou bien chargé de chaînes, et délivré par un géant aux cent bras sur la demande de Thétis, à la condition qu'Achille ferait périr des milliers de Grecs pour se venger de l'enlèvement de la courtisanne Briséis.

Nous avons pitié de ceux qui croient encore de pareilles fables dont les démons sont les seuls auteurs.

XXVI. Enfin pourquoi sommes-nous plutôt persécutés que ces hommes qui ont été envoyés par le démon depuis que le Christ est remonté au ciel, et qui osent se donner pour des dieux? Ces insensés, loin de les poursuivre de votre haine, vous les avez comblés d'honneurs : témoin un certain Simon, Juif samaritain, d'un boug appelé Gittus, qui fit, à l'aide du démon, au milieu de Rome, sous l'empereur Claude, des prodiges étonnants.

C'était un imposteur et vous l'avez regardé comme un dieu, et honoré d'une statue qui se voit entre deux ponts dans l'île de Tibère, portant cette inscription latine : *A Simon, Dieu saint.* Presque tous les Samaritains, grand nombre de gentils le proclament le premier des dieux et l'adorent. On vénère comme sa première émanation, une femme nommée Hélène, qu'il tira d'un lieu de prostitution pour l'attacher à sa suite.

Témoin un certain Ménandre, du bourg de Caparetas, disciple de Simon et comme lui Samaritain d'origine; il fut aussi inspiré du démon, il étonna aussi par ses prodiges à l'aide de la magie, au point de faire illusion à presque tous les habitants d'Antioche, pendant son séjour dans cette ville, et de persuader à ses disciples que la mort n'aurait sur eux aucun empire. Plusieurs sont encore dans cette folle persuasion.

Témoin un certain Marcion, de la province du Pont, qui vit

encore et enseigne publiquement qu'il existe un Dieu supérieur à celui qui a fait ce monde. Il prétend même le connaître. L'impression qu'il fit sur les esprits à la faveur du démon fut telle, qu'il les porta aux plus horribles blasphèmes. Ils osèrent dire que le père de Jésus-Christ n'était pas le créateur du monde, qu'il existait un autre Dieu plus puissant, auteur de plus grandes merveilles.

Tous ceux qui composent ces différentes sectes portent aussi le nom de Chrétiens, comme vous appelez vous-mêmes philosophes ceux dont les opinions et les systèmes n'ont rien de commun avec la saine philosophie. Ces hérétiques se portent-ils aux crimes affreux qu'on leur impute, comme de renverser un flambeau pour se livrer pêle-mêle dans l'ombre à de monstrueuses débauches, de faire des repas de chair humaine? Je n'en sais rien. Mais ce qui nous est bien connu, c'est qu'ils ne sont ni persécutés, ni égorgés pour leurs opinions.

Nous avons composé un ouvrage sur toutes les hérésies qui ont paru jusqu'alors : nous pourrions vous le communiquer, si vous désiriez le connaître.

XXVII. Pour nous, nous craignons tellement de blesser la justice et l'humanité, que nous regardons comme les plus coupables d'entre les hommes ceux qui vont exposer sur la voie publique les enfants qui viennent de naître. Et que deviennent ces infortunés? N'importe le sexe, ils sont presque tous livrés à la prostitution. Autrefois on nourrissait d'immenses troupeaux de boucs, de chèvres, de brebis, de chevaux; aujourd'hui ce sont, si je puis ainsi parler, des troupeaux d'enfants qu'on nourrit pour les faire servir à d'infâmes usages. Vous trouvez encore chez tous les peuples une multitude d'hommes et de femmes d'un sexe équivoque et de la plus dégoûtante immoralité. Vous trafiquez de leurs crimes, vous établissez sur eux des impôts, des revenus, quand il faudrait les chasser du monde entier. Sans parler de tout ce qu'il y a d'infâme, de dégradant dans ces monstrueuses voluptés qui font frémir la nature, ne s'expose-t-on pas, pour comble d'horreur, à s'y abandonner avec un parent, un frère, un fils? Il y en a même qui prostituent leurs

femmes et leurs enfants? Quelques-uns, et cela ouvertement en public, vont jusqu'à se mutiler pour des turpitudes d'un cynisme inouï. Voilà vos mystères en l'honneur de Cybèle, la digne mère de vos dieux; et c'est aussi ce qui explique pourquoi vous placez un serpent symbolique et mystérieux près de chacune de ces divinités que vous avez imaginées.

Eh bien! ces infamies que vous commettez publiquement, en plein jour, vous ne rougissez pas de nous les attribuer. Vous supposez qu'après avoir renversé un flambeau, éteint en nous la raison, cette lumière divine, nous nous livrons sans frein à ces mêmes turpitudes. Ici la calomnie ne peut nuire à des hommes incapables de pareils crimes, mais à ceux qui les commettent et en accusent les autres.

XXVIII. Le chef des mauvais génies, nous l'appelons serpent, Satan ou diable, comme vous pouvez le voir d'après nos saintes Écritures. Le Christ nous a annoncé d'avance qu'avec lui et son armée tous ceux qui l'auront adoré ici-bas seront précipités dans des étangs de feu pour y souffrir des supplices inouïs pendant des siècles sans fin. S'il diffère, s'il suspend l'arrêt prononcé, c'est à cause de l'homme. Il prévoit que plusieurs peuvent se repentir, qu'un grand nombre sont encore à naître. Il a créé l'homme raisonnable, libre et dès lors capable de se déclarer pour la vérité et d'embrasser la vertu, de sorte qu'aucun de nous ne peut s'en prendre à Dieu, s'il vient à se perdre. Nous sommes tous doués de raison et d'intelligence. Oser avancer que Dieu ne s'occupe pas de nous, c'est dire astucieusement qu'il n'existe pas, ou que, s'il existe, il n'est que le protecteur du crime, qu'il ressemble à la pierre, que le vice et la vertu ne sont que de vains noms, le bien et le mal une affaire d'opinion. N'est-ce pas là le comble de l'impiété, de la dépravation?

XXIX. Je reviens à l'exposition des enfants : si nous l'avons en horreur, c'est que nous ne craignons pas seulement pour leur vie. Ne peuvent-ils pas périr avant d'avoir été recueillis, et dès lors ne serions-nous pas des homicides? Chez nous, on ne se marie que pour élever ses enfants. Si on renonce au mariage, c'est pour passer toute sa vie dans la continence.

Non, nos mystères ne se célèbrent point par des unions monstrueuses. Rappelez-vous ce que fit l'un des nôtres pour vous détromper sur ce point. Il présenta une requête à Félix, préfet d'Alexandrie, pour lui demander la permission de se faire mutiler par un médecin; car tous les médecins de la ville avaient déclaré qu'ils ne le pouvaient sans l'autorisation du préfet. Sur le refus de celui-ci, le jeune homme continua de vivre dans la continence et la chasteté, content du témoignage de sa conscience et de l'approbation de ceux qui partageaient ses sentiments. Il n'est peut-être pas hors de propos de rappeler en passant le souvenir de cet Antinoüs, mort il y a peu d'années, et après sa mort imposé à tous comme un dieu qu'ils redoutaient et adoraient tout à la fois; vous savez ce qu'était le personnage et d'où il venait.

XXX. Mais on nous dira peut-être : « Celui que vous appelez le Christ, n'est-ce pas un simple mortel, né d'entre les hommes, qui aurait fait des miracles à l'aide de la magie et qui par ses prestiges se serait fait passer pour le fils de Dieu ? » Nous allons montrer qu'il est véritablement le fils de Dieu incarné, et nos raisonnements seront ceux non de la crédulité qui se rend à de vaines paroles, mais d'une forte conviction qui n'a pu refuser son assentiment à des prophéties dont nous avons tous les jours l'accomplisement sous les yeux; et si je ne me trompe, ce genre de démonstration sera pour vous le plus convaincant et le plus décisif.

XXXI. Chez les Juifs parurent des hommes appelés prophètes, dont l'Esprit saint se servait comme d'organes pour annoncer l'avenir. Les différents chefs qui se succédèrent dans le gouvernement de la Judée conservèrent soigneusement leurs divins oracles, tels qu'ils étaient sortis de leurs bouches; car ils étaient consignés dans des livres écrits en hébreu de la main même des prophètes.

Ptolémée, roi d'Égypte, qui s'occupait de former une bibliothèque et de réunir tous les livres connus, entendit parler de ces prophéties et les fit demander par une ambassade au chef qui gouvernait alors la Judée. Celui-ci s'empressa de lui en adresser une copie écrite en hébreu. Mais ce qu'elle contenait

restait inconnu aux Égyptiens, qui n'entendaient pas cette langue. Ptolémée envoya donc une nouvelle ambassade à Jérusalem, pour demander des hommes habiles qui pussent traduire ces livres en grec.

Ils sont depuis restés en Égypte, en même temps qu'ils n'ont cessé d'être entre les mains des Juifs. Mais ceux-ci les lisent tous les jours sans les comprendre, et se montrent, comme vous, nos ennemis, nos persécuteurs, ne manquant jamais l'occasion de nous livrer aux supplices et de nous faire mourir quand ils en ont le pouvoir: témoin ce qu'ils ont fait récemment. Dans la dernière guerre contre les Juifs, on a vu le chef des révoltés, Barcochébas, tourner toute sa fureur contre les seuls Chrétiens et livrer aux plus cruels tourments ceux qui refusaient de nier le Christ et de blasphémer contre lui.

Mais revenons aux prophéties : qui voyons-nous? Jésus-Christ annoncé tel qu'il a paru, né d'une Vierge, arrivant à l'âge viril, guérissant les malades et les infirmes, ressuscitant les morts, haï, méconnu, mourant sur une croix, reprenant une nouvelle vie, remontant aux cieux; nous y voyons qu'il est appelé le fils de Dieu et qu'il l'est réellement; qu'il envoie des hommes par tout le monde publier ce qu'il est; que les gentils surtout croient à sa parole et se convertissent à lui. Il n'a cessé d'être annoncé à la terre. Des prophètes parurent d'abord cinq mille ans, ensuite trois mille, puis deux mille, d'autres mille ans, quelques-uns huit cents ans avant qu'il vînt au monde; car ils se sont succédé avec les générations.

XXXII. Voici la prophétie littérale de Moïse, le plus ancien d'entre eux: « Le sceptre ne sortira pas de Juda, ni les princes « de sa postérité, jusqu'à ce que vienne celui à qui appartient le « sceptre et qui est l'attente des nations; il liera son ânon à la « vigne et lavera sa robe dans le sang du raisin. »

C'est à vous maintenant d'examiner à quelle époque les Juifs ont cessé d'avoir des princes et des chefs de leur nation. N'est-ce pas au moment où a paru Jésus-Christ, notre Seigneur et l'interprète de ces mystérieux oracles, selon cette parole de

Moïse ou plutôt de l'Esprit saint : « La principauté ne sortira « pas de Juda, jusqu'à la venue de celui à qui appartient le « sceptre. » Car Juda est le père de la nation juive; c'est même de lui qu'elle tire son nom. Après la venue de Jésus-Christ, n'avez-vous pas régné sur les Juifs, ajouté leur pays à votre empire ? Et ces mots : « Il est l'attente des nations, » ne signifient-ils pas que tous les peuples soupiraient après lui?

En effet, l'histoire à la main, vous pouvez voir que partout on espérait en celui qui fut crucifié dans la Judée, et dont la mort fut suivie de si près par l'envahissement de ce pays, qui vous fut livré.

Ces autres paroles : « Il attachera son ânon à la vigne et la« vera sa robe dans le sang du raisin, » désignent d'une manière symbolique ce qu'il devait faire et ce qui devait lui arriver. Ne sait-on pas qu'il dit à ses disciples d'aller lui chercher un ânon attaché au sarment d'une vigne à peu de distance d'un bourg; qu'il monta sur cet ânon lorsqu'il lui fut amené, et qu'il fit ainsi son entrée dans Jérusalem, où était le superbe temple des Juifs, que depuis vous avez renversé? Après être entré dans cette ville, le Christ fut mis en croix pour accomplir le reste de la prophétie. Mais remarquez ces mots : « Il lavera sa robe « dans le sang du raisin. » Ici le prophète annonce que le Christ doit souffrir, et par son sang purifier ceux qui croiront en lui. Sa robe désigne ses fidèles disciples en qui réside le Verbe, cette semence divine. Mais que veulent dire ces paroles, *le sang du raisin*, sinon que le sang du Christ, dans son incarnation, ne viendrait pas de l'homme, mais de la vertu de Dieu?

Ainsi devait naître en effet le fils de Dieu, le Verbe divin, la première puissance après Dieu le père. Mais comment s'est-il incarné et fait homme, nous le dirons plus tard. Remarquons seulement que, de même que ce n'est point l'homme, mais Dieu, qui fait le sang de la vigne, de même le sang de Jésus-Christ ne devait pas venir de l'homme, mais de la vertu même de Dieu. Tel est le véritable sens de ces paroles mystérieuses, ainsi que nous l'avons déjà dit; et voilà ce qu'annonçait aussi Isaïe, mais en d'autres termes, quand il dit : « Une étoile sor-

« tira de Jacob et un rejeton naîtra de la tige de Jessé, une « fleur s'élevera de ses racines. » Cette étoile brillante qui s'est levée, cette fleur sortie de la racine de Jessé, c'est le Christ. D'où est-il sorti, en effet? Il est né, par la vertu de Dieu, d'une vierge du sang de Jacob, le père de Juda, d'où descend la nation juive, comme nous l'avons déjà remarqué. Et Jessé, qu'était-il ? Un des ancêtres de Jésus-Christ, un descendant de Jacob et de Juda, selon l'ordre des générations.

XXXIII. Voyez maintenant comme Isaïe a prédit en termes clairs et précis que le Christ naîtrait d'une vierge : « Voilà, dit-« il, qu'une vierge concevra et enfantera un fils; il sera ap-« pelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. »

Ce qui devait paraître incroyable, impossible, Dieu l'a fait annoncer par l'Esprit saint, afin qu'on ne pût se refuser à croire l'avénement lorsqu'il arriverait, et qu'on le crût précisément parce qu'il avait été prédit d'avance.

Faute de comprendre la prophétie que nous venons de citer, certaines personnes pourraient retourner contre nous les reproches que nous faisons à leurs poëtes, lorsqu'ils nous montrent leur Jupiter recherchant les filles des hommes. Pour éclairer ces personnes, expliquons les termes de la prophétie. Ces mots : « Une vierge concevra dans son sein, » signifient qu'elle concevra sans l'approche de l'homme ; autrement elle eût cessé d'être vierge. Mais la vertu de Dieu, survenant en elle, la couvrit de son ombre et fit qu'elle conçut sans perdre sa virginité. C'est en ces termes que l'ange de Dieu, envoyé vers elle, lui annonça l'heureuse nouvelle : « Vous concevrez dans votre « sein par la vertu de l'Esprit divin, et vous enfanterez un fils « que vous appellerez du nom de Jésus ; il sera grand, il s'appel-« lera le fils du Très-Haut, et il viendra pour racheter son peu-« ple de ses iniquités. » Voilà ce que nous lisons dans les évangélistes qui ont écrit la vie de notre Sauveur Jésus-Christ ; ce qui nous fait surtout croire à leur récit, c'est que l'Esprit saint, par le prophète Isaïe, avait déjà dit qu'ainsi devait naître le Messie.

Or, cet esprit, cette puissance de Dieu, qu'était-ce autre cho

que le Verbe lui-même, le premier-né de Dieu, celui qu'avait annoncé Moïse? Voilà l'esprit qui est descendu sur la vierge, qui l'a couverte de son ombre, et l'a rendue mère sans qu'elle cessât d'être vierge. Le nom de Jésus signifie, en hébreu, comme en grec, *Sauveur* : aussi, l'ange dit-il à la vierge : « Et vous l'appellerez du nom de Jésus; car il viendra pour sauver son peuple et le racheter de ses péchés. »

Vous êtes frappés de ces oracles; or, mais quelle autre puissance qu'une vertu toute divine, enflamme et transporte ceux qui annoncent l'avenir? Vous en convenez vous-mêmes avec nous.

XXXIV. Mais où devait naître le Christ? Apprenez-le d'un autre prophète, le prophète Michée ; c'est ainsi qu'il s'exprime :

« Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre parmi les villes de Juda; car de toi sortira le chef qui doit régner sur Israël, mon peuple. » Et n'est-ce pas, en effet, à Bethléem, petit bourg de la Judée, situé à trente stades de Jérusalem, que le Christ est né? Vous pouvez facilement vous en convaincre : vous avez la liste du recensement fait par Cyrénias, le premier de vos gouverneurs en Judée.

XXXV. Le Christ, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, devait vivre ignoré des hommes, et toujours méconnu. Écoutez les oracles qui ont prédit ce fait ainsi qu'il est arrivé. Ces paroles d'Isaïe : « Un enfant nous est né, un fils nous est donné; il porte sur son épaule le signe de sa domination! » ne signifient-elles pas que sa puissance a éclaté surtout par la croix à laquelle il fut attaché et qu'il porta sur ses épaules? La suite de ce discours le fera voir encore plus clairement.

Le même prophète, toujours inspiré par l'Esprit saint, dit ailleurs :

« J'ai tendu mes mains vers un peuple incrédule, qui me méconnaît et qui marche dans une mauvaise voie : chaque jour ils invoquent la justice et osent défendre leur cause devant moi. » Le Christ se plaint ainsi, en d'autres termes, par la bouche d'un autre prophète : « Ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont jeté mes vêtements au sort. » Assurément, le

prophète David, de qui sont ces dernières paroles, n'a rien souffert de semblable.

Elles ne peuvent s'entendre que de Jésus-Christ; c'est lui qui étendit ses mains lorsque les Juifs le mirent en croix, s'obstinant à le méconnaître et à dire qu'il n'était pas le Christ. Ne l'ont-ils pas aussi, comme l'avait annoncé le prophète, placé sur un tribunal, lui disant avec dérision : « Jugez-nous ! »

Et dans ces mots : « Ils ont percé mes pieds et mes mains, » ne trouvez-vous pas l'histoire de ce qui est arrivé au Christ, lorsque les Juifs lui enfoncèrent des clous dans les pieds et dans les mains pour l'attacher à la croix? Et quand ils l'eurent crucifié, n'ont-ils pas tiré ses vêtements au sort, ne les ont-ils pas partagés entre eux ? Voilà des faits dont vous pouvez encore vous convaincre par vous-mêmes, puisque vous avez la relation envoyée par Ponce-Pilate de tout ce qui s'est passé.

Citons encore les paroles du prophète Sophonie, qui annonce si clairement que le Christ devait entrer dans Jérusalem monté sur un ânon. C'est ainsi qu'il s'exprime : « Tressaille d'allé-« gresse, fille de Sion, pousse des cris de joie, fille de Jérusa-« lem, voilà que ton roi vient vers toi plein de douceur, sur « une ânesse et sur le fils de l'ânesse. »

XXXVI. Quand vous entendrez citer les paroles des prophètes comme venant d'une personne, sachez que la personne qui parle n'est pas le prophète qui était inspiré, mais le Verbe divin, d'où lui venait l'inspiration. Tantôt il dévoile lui-même l'avenir d'une manière prophétique. Tantôt, c'est Dieu le père, l'arbitre souverain de toutes choses, qu'il fait parler; tantôt c'est la personne du Christ. Souvent ce sont les peuples qui répondent à ce maître ou à son père. Vous trouvez cette forme dramatique dans vos auteurs. La même personne qui écrit met souvent ses personnages en scène et les fait parler entre eux. Et voilà ce que n'ont pas compris les Juifs, qui cependant ont les livres des prophètes entre les mains; dès lors ils ont méconnu le Christ quand il a paru; et aujourd'hui ils nous persécutent, parce que nous leur disons qu'il est venu et que nous leur

prouvons que c'est par eux qu'il a été crucifié, ainsi que les prophètes l'avaient annoncé.

XXXVII. Mais donnons des exemples qui éclaircissent ce que nous venons de dire. Dans le passage suivant, c'est Dieu le père qui parle par la bouche du prophète Isaïe : « Le taureau connaît « son maître, l'âne son étable. Israël m'a méconnu, mon peu- « ple est sans intelligence. Malheur à la nation perverse, au « peuple chargé de crimes, à la race d'iniquités, aux enfants « corrupteurs! Ils ont abandonné l'Eternel, ils ont blasphémé le « saint d'Israël, ils se sont éloignés de lui. » Et dans un autre endroit, c'est encore Dieu le père qui parle par le même prophete : « Le ciel est mon trône, et la terre mon marchepied. Quel « palais pouvez-vous me bâtir? Quel est le lieu de mon repos? Et ailleurs : « J'ai en horreur vos calendes et vos solennités ; « elles me sont insupportables, je suis las de les souffrir. Lors- « que vous tendrez les mains vers moi, je détournerai les yeux, « vous redoublerez vos prières, et je n'écouterai point; car vos « mains sont pleines de sang. Lavez-vous, purifiez-vous; faites « disparaître de devant mes yeux la malice de vos pensées, « aimez la justice, relevez l'opprimé, purifiez l'orphelin, dé- « fendez la veuve. » Ces exemples vous montrent quel est le langage du père nous instruisant par les prophètes.

XXXVIII. Ici c'est le Christ que l'esprit prophétique fait parler : « J'ai tendu les bras pendant tout le jour vers un peuple in- « crédule qui me méconnaît et marche dans une mauvaise voie. » Et ailleurs : « J'ai présenté mon corps aux fouets et mes joues « aux soufflets: ma face a été couverte de crachats; cependant « mon Seigneur est venu à mon aide. Voilà pourquoi je n'ai pas « éprouvé de confusion, je me suis présenté aux soufflets im- « mobile comme un rocher, et j'ai vu que je n'étais pas aban- « donné, parce que celui qui me soutient est avec moi. » Et encore, dans ce passage du roi-prophète : « Ils ont percé mes mains et « mes pieds, ils se sont partagé mes vêtements, ils ont tiré ma « robe au sort. Je me suis endormi, j'ai été plongé dans un « sommeil profond et je me suis réveillé, parce que le Seigneur « est mon appui. » Et enfin lorsqu'il dit : « Tous ceux qui me

« voient m'insultent; le mépris sur les lèvres, ils ont secoué la « tête en disant : Il a mis son espoir en Dieu, que Dieu le dé- « livre ! » N'est-ce pas, en effet, ce qui est arrivé au Christ, de la part des Juifs, ainsi que vous pouvez vous en convaincre? Quand ils l'eurent crucifié, leurs lèvres n'ont-elles pas exprimé le mépris, n'ont-ils pas secoué la tête en disant : « Puisqu'il « a le pouvoir de ressusciter les morts, qu'il se délivre lui « même? »

XXXIX. Est-ce l'esprit prophétique qui parle pour annoncer l'avenir, voici son langage : « La loi sortira de Sion, « et la parole du Seigneur, de Jérusalem. Et le Seigneur jugera « les nations, il accusera la multitude des peuples; alors ils chan- « geront leurs épées en instruments de labour, leur lances en « faucilles, les nations ne lèveront plus le fer contre les na- « tions. On ne les verra plus s'exercer aux combats. »

Il est facile de vous montrer comme la prophétie s'est accomplie. Les douze apôtres, hommes sans lettres et sans éloquence, partent de Jérusalem pour annoncer l'Évangile au monde. Soutenus par la force d'en-haut, ils se disent les envoyés du Christ, chargés de prêcher à tous les hommes la parole de Dieu. Et à leurs voix, les armes que nous tournions sans cesse les uns contre les autres tombent de nos mains. Non-seulement nous ne sommes plus en guerre avec nos ennemis, mais nous préférons mourir en confessant le Christ, plutôt que de dissimuler la vérité et de tromper ceux qui nous interrogent.

Nous pourrions prendre comme vous, pour maxime et pour règle de notre conduite, ces paroles d'un de nos poëtes : « La langue « a juré, et non pas le cœur; » mais nous ne le ferons jamais. Eh quoi! les soldats dont vous exigez le serment sacrifieraient père, mère, parents, patrie, leur vie même, plutôt que de trahir la foi jurée : et, cependant, qu'ont-ils à espérer de vous en échange, sinon des biens périssables? Et nous qui aspirons après une vie incorruptible, nous ne braverions pas tous les maux pour arriver à l'éternel bonheur, et l'obtenir de celui qui peut seul combler tous nos vœux? Quelle serait donc notre folie!

XL. Écoutez maintenant comment les divins oracles ont annoncé ceux qui devaient prêcher la doctrine du Christ et faire connaître au monde son arrivée. C'est ainsi que l'Esprit saint fait parler le roi-prophète : « Le jour parle au jour et la « nuit à la nuit : il n'est point de discours, point de langage « dans lequel on n'entende cette voix. Son éclat s'est répandu « dans tout l'univers. Il a retenti jusqu'aux extrémités de la « terre. Dieu a placé le pavillon du soleil au milieu des cieux. « Semblable à un nouvel époux qui sort de son lit nuptial, cet « astre s'élance comme un géant dans la carrière. »

Il importe à notre sujet de rappeler ici d'autres oracles du même prophète. Vous verrez quelle pureté de vie exige de nous l'Esprit saint; comme il raconte d'avance la ligue d'Hérode, roi des Juifs, et des Juifs eux-mêmes, avec Pilate, votre gouverneur et ses soldats, pour perdre Jésus; comme il prédit la conversion des gentils, qui doivent venir à lui de toutes parts; comme Dieu le père le proclame son fils et promet de mettre à ses pieds tous ses ennemis; comme les démons tentent un dernier effort pour se soustraire à la puissance du Dieu créateur et à celle de son Christ; enfin comme Dieu appelle tous les hommes à la pénitence avant que le jour du jugement arrive. Voici les paroles mêmes de ces divins oracles : « Heureux l'homme qui « n'est pas entré dans le conseil de l'impie, qui ne s'est pas ar- « rêté dans la voie des pécheurs et qui ne s'est point assis « dans la chaire de dérision, mais qui repose son amour dans « la loi du Seigneur et qui la médite le jour et la nuit. Il sera « comme l'abre planté sur les bords d'un ruisseau qui donne « des fruits en son temps. Son feuillage est toujours vert. « L'homme juste réussit dans tout ce qu'il entreprend. Il n'en « sera pas ainsi des impies; ils seront devant le Seigneur comme « la poussière que le vent balaye sur la terre. Ils ne se lève- « ront pas au jour du jugement, ni les pécheurs, dans l'assem- « blée des justes; car Dieu connaît les sentiers du juste, et la « voie de l'impie conduit à la mort. Pourquoi les nations ont- « elles frémi et pourquoi les peuples ont-ils médité de vains « complots? Les rois de la terre se sont levés et les princes se

« sont ligués contre le Seigneur et contre son Christ. Brisons
« leurs liens, ont-ils dit, et secouons leur joug. Mais celui qui
« habite dans le ciel se rira d'eux; le Seigneur insultera à
« leurs efforts; alors il leur parlera dans sa colère, il les confon-
« fondra dans sa fureur. C'est lui qui m'a remis le sceptre, qui
« m'a établi roi sur la montagne de Sion où je prêche sa loi
« sainte. Le Seigneur m'a dit : Tu es mon fils, je t'ai engendré :
« aujourd'hui, demande-moi, et je te donnerai les nations pour
« héritage et la terre pour empire. Tu gouverneras les peuples
« avec une verge de fer; tu les briseras comme un vase d'ar-
« gile. Maintenant, ô rois, comprenez! Instruisez-vous, vous
« tous qui jugez la terre! Servez le Seigneur avec crainte, ré-
« jouissez-vous en lui, embrassez sa loi, de peur que le Sei-
« gneur ne s'irrite et que vous ne périssiez dans votre voie,
« quand sa colère s'allumera soudain. Heureux tous ceux qui ont
« mis leurs espérances dans le Seigneur! »

XLI. Dans une autre prophétie, l'Esprit saint prédit encore par David le règne du Christ sur la terre, après sa mort sur la croix : « Chantez à Jéhovah un nouveau cantique; que toute la
« terre entonne des hymnes à Jéhovah! Annoncez de jour en
« jour que notre salut vient de lui; il est grand, il est digne de
« toutes nos louanges, il est terrible par-dessus tous les dieux;
« tous les dieux de la terre sont les simulacres des démons. Mais
« Jéhovah a fait les cieux; la gloire et la majesté marchent
« devant lui; la force et la grandeur sont dans son sanctuaire.
« Apportez à Jéhovah la gloire due à son nom; recevez de lui
« la grâce, marchez en sa présence, courbez-vous devant Jé-
« hovah dans la splendeur de son sanctuaire; que toute la terre
« tremble devant lui, qu'elle marche dans la voie de la jus-
« tice, elle prospérera, elle ne sera point ébranlée; que les na-
« tions se réjouissent, le Seigneur a régné par la croix. »

XLII. D'autres fois l'esprit prophétique parle des choses à venir comme d'événements déjà arrivés, ainsi que vous l'avez pu voir par tous ces passages que nous venons de citer. Mais il ne faut laisser à cet égard aucun doute, aucune excuse. Est-il surprenant que Dieu, connaissant l'avenir, en parle comme s'il était

déjà passé ? Pour vous convaincre que c'est dans ce sens qu'il faut entendre ces oracles, remarquez que David qui les a prononcés vivait plus de mille ans avant que Jésus-Christ se fît homme et fût crucifié. Or, ni avant ni après lui, aucun homme mis en croix n'a apporté la paix aux nations. Jésus-Christ seul, après avoir été crucifié et mis à mort, est ressuscité, est monté aux cieux, a régné ; lui seul, par la doctrine que ses apôtres ont prêchée en son nom à toutes les nations, est devenu la joie de ceux qui attendent cette vie incorruptible que lui-même a promise.

XLIII. Mais parce que nous disons que tout a été connu et prédit d'avance, n'allez pas croire que nous pensions que tout est soumis aux lois d'une fatale nécessité. Détruisons cette erreur. Les prophètes nous ont appris que des châtiments ou des récompenses nous sont réservés, selon nos œuvres ; c'est une vérité que nous professons. S'il en est autrement, si tout est soumis aux lois d'une aveugle nécessité, dès lors il n'y a plus de liberté dans l'homme ; s'il est bon ou mauvais, parce qu'ainsi le veut le destin, il n'est ni louable ni répréhensible ; s'il n'a pas la faculté de choisir entre le bien et le mal, quoi qu'il fasse, il est sans crime. Mais c'est librement que l'homme embrasse la vertu, c'est librement qu'il se plonge dans le vice, et voici comme nous le démontrons. Ne voyons-nous pas le même homme passer successivement du vice à la vertu, de la vertu au vice ? Or, s'il était arrêté par le destin qu'il est nécessairement bon ou mauvais, serait-il capable des contraires, changerait-il si souvent ? Disons mieux, il n'y aurait plus ni bons ni méchants ; car de deux chose l'une, ou il faudrait tout rejeter sur le destin et le reconnaître seul auteur de toutes ces contradictions, ou dire qu'il n'y a ni vice ni vertu, que le bien et le mal ne sont qu'une affaire d'opinion, système, comme la saine raison le démontre, le plus impie et le plus absurde. Il n'est à nos yeux qu'une seule destinée inévitable, c'est que ceux qui choisissent la vertu recevront la récompense qu'ils méritent et ceux qui préfèrent le vice auront également le salaire qui leur est dû. Dieu n'a pas créé l'homme semblable aux plantes, ni aux bêtes

qui sont incapables de choisir et de se déterminer librement. Je le répète l'homme, ne serait digne ni d'éloge ni de récompense s'il faisait le bien, non de son plein gré, mais par une suite nécessaire de sa nature; il ne mériterait pas non plus d'être puni s'il faisait le mal, puisqu'il ne serait pas méchant par choix et qu'il ne pourrait réformer le caractère qu'il apporte en naissant.

XLIV. Mais nous savons de l'Esprit saint même qui animait les prophètes que l'homme est libre ; il nous apprend par Moïse que Dieu parla en ces termes au premier homme, après l'avoir créé : « J'ai mis devant toi le bien et le mal, choisis donc le « bien. » C'est dans ce sens que le prophète Isaïe a dit, au nom du souverain maître et créateur de toutes choses : « Lavez-vous, « purifiez-vous ; faites disparaître de devant mes yeux la malice « de vos pensées, apprenez à faire le bien, aimez la justice, rele- « vez l'opprimé, protégez l'orphelin, défendez la veuve, et « venez et accusez-moi, dit le Seigneur, si vos péchés aussi « rouges que l'écarlate et le vermillon ne deviennent comme la « neige et la toison la plus blanche. O Sion, si tu écoutes ma « voix, tu jouiras des fruits de la terre; si tu es indocile et re- « belle, mon glaive te dévorera, car le Seigneur a parlé. » Remarquez ces mots : « Mon glaive te dévorera. » Ils ne signifient pas que celui qui refuse d'obéir périra par le fer. Le glaive de Dieu est ici comparé à un feu dont devient la proie tout homme qui se porte volontairement au mal. S'il s'agissait ici d'un glaive qui frappe et qui rentre ensuite dans le fourreau, Dieu n'aurait pas employé cette expression : « qui te dévorera. » Cette pensée de Platon : « La faute est à celui qui se détermine par un libre « choix, et non pas à Dieu, » est évidemment empruntée à Moïse; et d'ailleurs, où vos poëtes, où vos philosophes ont-ils pris tout ce qu'ils ont dit d'une âme immortelle, d'un jugement après la mort, des choses célestes et d'autres dogmes semblables, sinon dans les livres des prophètes? Voilà la source où ils ont puisé toutes ces grandes idées qu'ils ont après reproduites à leur manière.

De là vient que vous rencontrez chez tous quelques germes de vérité, bien imparfaits sans doute, témoins leurs étranges

contradictions avec eux-mêmes. Mais affirmer, comme nous le faisons, que les choses futures ont été prédites, ce n'est pas dire qu'elles arrivent nécessairement. Quelle est la conduite de Dieu? Comme il sait d'avance ce que nous devons faire, et qu'il a établi pour tous, dans ses décrets, des peines et des récompenses selon leurs œuvres, il fait annoncer l'avenir par ses prophètes, pour forcer l'homme à réfléchir, à se souvenir de son Dieu; pour lui prouver que ce Dieu s'occupe de lui, et que sa Providence ne le perd jamais de vue.

Mais que n'ont pas fait les démons de leur côté? Reconnaissez l'œuvre de ces mauvais génies dans la peine de mort portée contre ceux qui lisent les livres d'Hystapes, ou de la sybille ou des prophètes. Ils ont voulu, par la crainte, empêcher les hommes d'arriver à la vérité et les retenir sous leur joug.

Mais ils n'ont pu faire que cette terreur durât toujours. Non-seulement nous lisons hardiment ces livres, mais nous osons encore, ainsi que vous le voyez, les produire à vos regards et vous inviter à les lire, persuadés comme nous le sommes que vous les lirez vous-mêmes avec plaisir; et quand nous ne pourrions amener à la vérité qu'un petit nombre d'entre vous, ce serait pour nous un gain immense. Ouvriers laborieux, nous sommes sûrs de recevoir du maître le salaire promis.

XLV. Comme le Dieu créateur avait arrêté dans ses décrets que le Christ, après sa résurrection, remonterait au ciel et qu'il y demeurerait jusqu'à ce qu'il eût vaincu les démons, ses ennemis, et completté le nombre des élus, c'est-à-dire des hommes vertueux que lui seul connaît, et en faveur desquels il ne fait pas encore de ce monde la proie des flammes, il importe de savoir comment il avait annoncé ces événements. Écoutez, à ce sujet, les autres paroles du prophète David:

« Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma
« droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir
« de marche-pied. L'Éternel va faire sortir de Sion le sceptre
« de votre autorité. Vous établirez votre empire au milieu de
« vos ennemis; les peuples vous obéiront au jour de votre force,

« au milieu de la splendeur de vos saints : je vous ai engendré « avant l'aurore. »

Ces paroles : « L'Eternel fera sortir de Sion le sceptre de votre autorité, » ne montrent-elles pas d'avance la force de la doctrine du Christ, que les douze apôtres partis de Jérusalem ont portée par toute la terre ; et bien que la peine de mort soit décrétée et publiée contre ceux qui enseignent et qui professent le nom de Jésus, partout nous embrassons, partout nous prêchons sa loi. Si vous lisez ce discours avec des dispositions ennemies, vous ne pouvez qu'une seule chose, ainsi que nous vous l'avons déjà dit, c'est de nous tuer; mais votre violence ne peut nous nuire. Elle n'est funeste qu'à vous et à tous ceux qui comme vous s'abandonnent à une haine injuste et ne font pas pénitence ; elle vous prépare les supplices d'un feu éternel.

XLVI. Que certaines personnes, faute de réfléchir, ne viennent pas détourner nos paroles de leur véritable sens, et nous dire :

« Vous enseignez que le Christ est né il y a cent cinquante ans, sous le gouverneur Cyrénius, qu'il a prêché sa doctrine à l'époque de Ponce-Pilate ; mais ceux qui ont vécu avant lui peuvent-ils être coupables, puisqu'ils n'ont pu le connaître ? » Toute notre réponse à cette difficulté, la voici : Nous avons appris et nous enseignons que Jésus-Christ est le premier-né de Dieu et la raison éternelle à laquelle tout le genre humain participe. Que suit-il de là ? c'est que tous ceux qui ont vécu conformément à la raison sont Chrétiens, bien qu'on les avait regardés comme des athées ; tels ont été, parmi les Grecs, Socrate et Héraclite, et parmi ceux que vous appelez barbares, Abraham, Ananias, Azarias, Misaël, et un grand nombre d'autres dont il est inutile de rappeler les noms et les œuvres, cette énumération nous conduirait trop loin; c'est qu'avant Jésus-Christ ceux qui ont vécu sans prendre la raison pour guide étaient les méchants, les ennemis du Christ, les meurtriers des gens de bien. Mais tous ceux qni ont vécu et qui vivent encore de cette vie toute de raison sont véritablement Chrétiens, sans crainte comme sans trouble sur leur salut. D'après tout ce que nous venons de dire, on voit clairement, avec du bon sens, que, suivant

la volonté de Dieu le père, le Verbe, par la vertu de l'Esprit saint, ainsi que les prophètes l'avaient annoncé, est né d'une vierge, a été nommé Jésus, est ressuscité et monté au ciel après être mort sur une croix. De nouvelles preuves ne seraient donc plus ici nécessaires. Passons à d'autres points qu'il importe également de démontrer.

XLVII. Toute la terre de Judée devait être un jour désolée. Voici comme l'Esprit saint annonce cette désolation. Il fait parler les peuples étonnés de tout ce qu'ils voient :

« Sion est une solitude. Jérusalem est comme une veuve éplo-« rée. Notre sanctuaire, la maison du Seigneur, est indignement « profanée. Cette auguste demeure, qui fut chantée par nos pères « et qui faisait toute notre gloire, n'est plus aujourd'hui qu'un « amas de cendres, et nos palais les plus magnifiques un monceau « de ruines. Vous l'avez souffert, Seigneur ; vous avez gardé « le silence, vous avez humilié notre orgueil. » Vous le savez, prince, Jérusalem n'est plus qu'un triste désert, comme le prophète l'avait annoncé. Il n'avait pas seulement prédit qu'elle serait ainsi dévastée, mais qu'il serait même défendu aux Juifs d'y reparaître. « Votre terre est déserte, ajoute Isaïe ; des étran-« gers, sous vos yeux, dévoreront votre patrie : nul désor-« mais ne doit l'habiter. Vous savez bien quelle précaution vous « avez prise pour empêcher les Juifs d'y entrer ? N'avez-vous pas « porté la peine de mort contre ceux qui oseraient se montrer « dans ses murs ? »

XLVIII. Tous les miracles du Christ avaient été prédits longtemps d'avance ; il avait été annoncé qu'il guérirait tous les genres de maladie, qu'il rappellerait les morts du tombeau ; voici en quels termes s'exprimaient les saints oracles : « Le « boîteux bondira comme le cerf, à sa présence ; il déliera la « langue du muet ; les aveugles verront ; les lépreux seront « guéris ; les morts reprendront la vie et le mouvement. » Lisez, dans les actes mêmes dressés sous Ponce-Pilate, l'histoire de tous les prodiges opérés par le Christ, et vous trouverez le parfait accomplissement de la prophétie. L'Esprit saint avait annoncé que le Christ avait été mis à mort avec

plusieurs de ceux qui espèrent en lui. Écoutez ces paroles d'Isaïe : « Le juste a péri, et personne n'y pense dans son cœur, et les « justes périssent comme lui, et nul ne les regrette. Oui, le juste « a été enlevé de la présence des méchants, et rien ne troublera « la paix de sa tombe. Il a été enlevé du milieu de nous. »

XLIX. Chose étonnante ! les gentils devaient adorer le Christ qu'ils n'attendaient pas, et les Juifs qui vivaient dans son attente devaient le méconnaître. C'est encore ce que le prophète nous annonce dans les termes les plus précis, et c'est le Christ lui-même qu'il fait parler. « Je me suis manifesté à des « peuples qui ne m'interrogeaient pas : des nations qui ne me « cherchaient point m'ont trouvé. J'ai dit à ces peuples qui « ne m'invoquaient pas : Me voici; et j'étendais mes mains vers « un peuple incrédule qui me repoussait et qui s'égarait dans « la voie de ses anciennes iniquités. Ce peuple irrite ma pré- « sence. » En effet, les Juifs, qui ont toujours eu entre les mains les livres des prophètes, les Juifs, qui toujours attendaient le Messie, non-seulement n'ont pas voulu le reconnaître, ils ont fait plus, ils l'ont mis à mort. Les gentils, au contraire, qui n'avaient pas entendu parler du Christ, avant que les apôtres partis de Jérusalem vinssent leur annoncer sa venue et leur montrer les prophéties, quittent leurs idoles pleins de joie et d'espérance, et, grâce à Jésus-Christ, embrassent le culte du vrai Dieu. Ce qui suivit leur conversion fut également connu d'avance, je veux dire les noires calomnies qui s'élevèrent contre ses disciples, les maux auxquels sont en proie les impies qui le chargent de malédictions et qui trouvent beau de soutenir l'ancien culte ; apprenez-le vous-même par ces courtes paroles d'Isaïe : « Malheur à vous, qui appelez bien le mal, et « mal le bien ! »

L. Mais un autre oracle qu'il vous importe surtout de connaître, c'est celui qui annonce que le Christ fait homme pour nous consentit à souffrir, à recevoir mille outrages, et qu'il doit un jour reparaître dans toute sa gloire. Remarquez ces paroles d'Isaïe : « Parce qu'ils l'ont livré à la mort, parce « qu'il a été mis entre des scélérats, parce qu'il s'est chargé

« des péchés d'une multitude criminelle, et qu'il a prié pour
« les violateurs de la loi, je lui donnerai en partage un peu-
« ple nombreux. Mon serviteur sera plein d'intelligence ; il sera
« élevé en gloire. Ainsi que plusieurs se sont étonnés, Jéru-
« salem, à la vue de ta désolation, son visage sera sans éclat,
« sa figure méprisée par les enfants des hommes, mais en-
« suite il fera l'admiration des peuples de la terre. Les rois se
« tairont devant lui; ils le connaîtront ceux auxquels il n'a pas
« été annoncé, ceux qui n'en avaient pas entendu parler. Pour
« qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé ? Il s'élèvera en la
« présence de Dieu comme un arbrisseau, comme un rejeton
« d'une terre aride. Il n'a ni éclat, ni beauté. Nous l'avons vu,
« et il était méconnaissable, méprisé, le dernier des hommes;
« homme de douleurs, il est familiarisé avec la misère; son vi-
« sage était obscurci par les opprobres et par l'ignominie, et
« nous l'avons compté pour rien. Il a vraiment lui-même
« porté nos péchés; il s'est chargé de nos douleurs ; oui, nous
« l'avons vu comme un lépreux dans la souffrance, frappé de
« Dieu et humilié ! Il a été blessé lui-même à cause de nos ini-
« quités ! Il a été brisé pour nos crimes. Le châtiment qui doit
« nous donner la paix s'est appesanti sur lui : nous avons été
« guéris par ses meurtrissures. Nous nous sommes tous égarés
« comme des brebis; chacun de nous suivait sa voie. Le Sei-
« gneur a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous, et il n'a
« pas ouvert la bouche. Il sera conduit à la mort comme un
« agneau; il sera muet comme une brebis devant celui qui la
« tond; il est mort au milieu des angoisses après un jugement. »

Qu'est-il arrivé ? Jésus-Christ mis en croix s'est vu renié, abandonné par tous ses disciples; mais quand il leur apparut après être sorti de la tombe et qu'il leur eut appris à lire dans les écritures qui l'avaient annoncé; quand ils le virent bientôt après monter au ciel, c'est alors qu'il ont cru, c'est alors que pleins de la force qu'il leur envoya d'en haut, ils se sont répandus par toute la terre; qu'ils ont enseigné toutes ces vérités, et sont aujourd'hui appelés ses apôtres.

LI. Pour nous montrer que la naissance de celui qui a souf-

fert tous ces maux est ineffable, qu'il a l'empire sur ces ennemis, voici comme parle l'esprit prophétique: « Qui racontera sa « génération ? Il a été retranché de la terre des vivants. Nos « iniquités l'on fait passer de la vie à la mort; on lui réservait « la sépulture de l'impie, il a été enseveli dans le tombeau du « du riche ; parce qu'il a ignoré l'iniquité et que le mensonge « n'a pas souillé sa bouche. Le Seigneur a voulu le briser dans « son infirmité; il a donné sa vie pour expier le crime, mais il « aura une race immortelle et la volonté du Seigneur s'accomplira « par ses mains. Son âme a été dans la douleur, mais il sera « rassasié de joie; ce juste, mon serviteur, justifiera un grand « nombre d'hommes par sa doctrine et portera lui-même leurs « iniquités. Je lui donnerai en partage un peuple nombreux ; « il distribuera lui-même les dépouilles des forts, parce qu'il « s'est livré lui-même à la mort, et parce qu'il a été mis entre « des scélérats. » Ne passons pas sous le silence la prédiction qui annonce son retour vers les cieux après avoir tant souffert : « Ouvrez-vous portes éternelles, ouvrez-vous et le roi de gloire « entrera. Quel est le roi de gloire? C'est le Seigneur, le fort, le « puissant.» Apprenez de Jérémie comment il doit un jour redescendre des cieux dans tout l'appareil de sa gloire. « Je vis, dit « le prophète, le fils de l'homme qui venait sur les nuées du ciel « et ses anges avec lui. »

LII. Nous avons vu que tout ce qui est arrivé avait été prédit avant l'événement, nous devons donc croire à l'accomplissement futur de ce qui n'est pas encore réalisé ; et de même que les choses déjà accomplies avaient été prédites et demeuraient ignorées avant leur accomplissement, de même celles qui restent à accomplir se réaliseront un jour, bien qu'on les ignore et qu'on n'y croie pas aujourd'hui. Qu'avaient annoncé les prophètes? Un double avénement du Christ. Dans le premier déjà accompli, il devait paraître tel qu'on l'a vu, humilié et souffrant. Dans le second qui se prépare, on le verra descendre du ciel environné de gloire et entouré de ses anges. C'est alors qu'il doit ressusciter tous les hommes qui auront passé sur la terre, revêtir les corps des saints d'immortalité et

envoyer les méchants dans un feu éternel pour y souffrir à jamais avec les anges de ténèbres. C'est Ezéchiel qui nous annonce cette résurrection ; voici ses paroles : « Les os s'ap-« procheront des os, chacun à sa jointure, et les chairs se re-« formeront de nouveau ; tout genou se courbera devant le Sei-« gneur, toute langue publiera ses louanges. » Voulez-vous savoir quels seront les tourments des impies ? Écoutez encore ce que dit le prophète : « Leur ver ne mourra point. Le feu qui les dévo-« rera ne doit point s'éteindre. » Alors ils verseront des larmes de repentir, mais larmes inutiles ! Que feront, que diront les Juifs à la vue du Christ descendant du ciel dans toute la majesté de sa gloire ? Apprenez-le du prophète Zacharie. « Je commanderai aux quatre vents de rassembler « les enfants d'Israël, à Borée de les porter, à l'Auster de « ne pas les détruire. Or, en ce jour, il y aura dans Jérusalem « un grand gémissement, non pas le gémissement de la bouche « et des lèvres, mais le gémissement de l'âme. Ils déchireront, « non leurs vêtements, mais leurs cœurs ; les tribus mêleront « leurs larmes, ils regarderont celui qu'ils ont percé et ils « s'écrieront : Pourquoi, Seigneur, nous avez-vous laissés errer « loin de vos voies ? La gloire célébrée par nos pères s'est chan-« gée pour nous en opprobre. »

LIII. Combien d'autres témoignages tirés des prophètes ne pourrions-nous pas encore produire ! Mais bornons là nos citations : celles-ci ne suffisent-elles pas à tout homme qui a des oreilles pour écouter et un esprit pour comprendre ? ne voit-il pas que notre langage n'a rien de commun avec celui des poëtes qui nous racontent tant de fables sur les prétendus fils de Jupiter, sans pouvoir nous donner la moindre preuve de ce qu'ils avancent ? Comment, en effet, supposer que, sur la parole d'un homme mort sur une croix, nous l'aurions adoré comme le premier-né du Dieu incréé ? Nous aurions cru qu'il devait venir un jour juger tous les hommes, si nous ne trouvions avant sa venue une multitude d'oracles qui l'annoncent et si nous n'avions sous les yeux les événements qui les accomplissent.

Nous voyons la désolation de la Judée telle qu'elle a été prédite, des hommes chez tous les peuples brisant leurs vieilles idoles, renonçant à leurs anciennes erreurs pour embrasser la doctrine des apôtres, et ces hommes c'est nous-mêmes : nous voyons plus de Chrétiens sortir de la gentilité que de la Judée et de Samarie, et nous les trouvons Chrétiens plus vrais et plus sincères. Car l'Esprit saint appelle gentils tous ceux qui ne sont ni Juifs ni Samaritains; et désigne ces deux derniers peuples par les noms de maisons d'Israël et de Jacob. Il avait prédit, en effet, qu'il devait se convertir à Jésus-Christ plus de gentils que de Juifs et de Samaritains ; témoin cet oracle d'Isaïe : « Réjouis-toi, stérile, « qui n'enfante pas; chante des cantiques de louanges, pousse « des cris d'allégresse, toi qui n'avait pas d'enfants : l'épouse « abandonnée, a dit le Seigneur, est devenue plus féconde que « celle qui a un époux. » L'épouse abandonnée c'étaient les nations qui jusqu'alors avaient ignoré le vrai Dieu ; les Juifs qui conservaient les oracles des prophètes, et qui n'avaient cessé d'attendre le Christ, le méconnurent quand il parut. Un très-petit nombre d'entre eux dont Isaïe avait annoncé le salut crurent en lui ; c'est en ces termes que le prophète fait parler le peuple d'Israël : « Si le Dieu d'Israël n'avait sauvé quelques restes d'entre « nous, Israël serait semblable à Sodôme et à Gomorrhe. » On connaît le sort de ces deux villes habitées autrefois par des hommes impies et perdus de crimes. Elles furent consumées, dit Moïse, et dévorées par un feu mêlé de souffre; tout a péri, excepté un étranger nommé Loth et ses filles, à qui Dieu fit grâce. Depuis l'anathème porté sur cette contrée, elle est restée aride et abandonnée, ainsi que le voyageur peut s'en convaincre. Nous avons dit que plus de sincérité et de franchise distinguerait les gentils, c'est encore ce qu'avait annoncé Isaïe : « Tous les gentils, dit-il, « sont incirconcis de corps; mais c'est le cœur qui est incir« concis chez les enfants d'Israël. »

Pour l'homme qui cherche la vérité de bonne foi, qui ne s'attache pas à de vains systèmes et n'est l'esclave d'aucune passion, rien ne nous paraît plus imposant que cet ensemble d'autorités si graves, et plus propre à montrer comme

la foi des Chrétiens repose sur les motifs les plus raisonnables.

LIV. Ceux qui apprennent à la jeunesse les fables imaginées par vos poëtes, pourraient-ils les appuyer sur la moindre preuve? Montrons qu'elles sont l'œuvre des démons pour tromper les hommes.

Ils savaient par les prophéties que le Christ devait venir, que les méchants seraient livrés au supplice d'un feu éternel. D'après cette connaissance, ils firent croire à l'existence d'un grand nombre d'enfants de Jupiter. Ils espéraient par là que les hommes regarderaient ce qui fut prédit du Christ comme autant de fictions ridicules, et n'en feraient pas plus de cas que des fables forgées par les poëtes. Ils répandirent celles-ci principalement chez les Grecs et en général chez les gentils, où ils savaient par les prophètes que le Christ devait trouver surtout des adorateurs.

Il est facile de voir que, s'ils ont connu nos divins oracles, ils les ont très-mal compris, et que les faits qui regardent le Christ, ils les ont imités à la manière de ceux qui n'ont pas l'intelligence de leur modèle.

C'est en ces termes que Moïse, le plus ancien des écrivains connus, ainsi que nous l'avons déjà dit, avait annoncé la venue du Christ : « Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le prince de « sa postérité, jusqu'à ce que vienne celui à qui appartient le « sceptre et qui est l'attente des nations. Il liera son ânon à « la vigne, il lavera sa robe dans le sang du raisin. » Qu'imaginèrent les démons? Ils supposèrent un dieu Bacchus, qu'ils firent passer pour un fils de Jupiter, pour l'inventeur de la vigne. Aussi nous montrent-ils que le vin était employé dans la célébration de ses mystères; ils racontent aussi qu'il fut cruellement déchiré et qu'après il remonta au ciel.

Moïse ne dit pas explicitement si celui qui doit venir et paraître sur cette monture dont parle la prophétie est fils de Dieu, s'il doit rester sur la terre ou remonter au ciel, enfin si le mot *pullus* désigne plutôt un ânon qu'un jeune cheval. Les démons, à cet égard, restaient dans la plus grande incertitude;

pour se tirer d'embarras, ils inventèrent la fable de Bellérophon, né de l'homme et porté au ciel sur Pégase.

Isaïe, de son côté, avait annoncé que le Christ naîtrait d'une vierge et s'élèverait aux cieux par sa propre force; de là, la fable de Persée.

Il fallait créer un personnage qui ressemblât autant que possible à celui qui est annoncé par cet oracle déjà cité: « Il s'élance « dans la carrière fort comme un géant. » De là cette fiction d'un Hercule, héros invincible, qui parcourut toute la terre. Enfin, de la prophétie qui montre le Christ guérissant les malades, ressucitant les morts, est venue l'idée d'un Esculape.

LV. Mais remarquez que les démons n'ont rien dit d'aucun fils de Jupiter qui rappelât le supplice de la croix et tendît à l'imiter, en voici la raison: c'est que les prophètes n'ont parlé que d'une manière voilée et mysterieuse du genre de mort que devait souffrir le Christ. Si l'un d'eux parle de sa croix, il se contente de la présenter comme le signe le plus éclatant de sa puissance et de sa domination. Et n'est-ce pas ainsi que nous la manifeste tout ce que nous avons sous les yeux ? Embrassez par la pensée toutes les choses de ce monde; voyez si elles peuvent se gouverner; s'il peut même exister entre elles le moindre lien sans la figure de la croix. On ne peut fendre la mer, si ce trophée que l'on appelle la voile ne flotte intact au-dessus du navire. Vous ne pouvez, sans la figure de la croix, tracer des sillons sur la terre. Ceux qui la fouillent et qui travaillent de leurs mains se servent d'instruments qui présentent la forme d'une croix. Qu'est-ce qui distingue le corps de l'homme de celui des animaux, si ce n'est son attitude droite et la faculté qu'il a de pouvoir étendre les bras et représenter la croix ? Sa figure même, sur laquelle le nez, destiné à la respiration, se dessine et forme une éminence, représente encore une image de la croix, ainsi que le dit le prophète : « Ce qui respire sur votre face, c'est Jésus-Christ notre Sei- « gneur. » Par la forme des étendards et des trophées qui vous précèdent quand vous paraissez en public, et dont vous faites les insignes de votre puissance et de votre grandeur, ne pro-

clamez-vous pas, comme à votre insu, la force de la croix? Que dirai-je encore? Ne consacrez-vous pas les images des empereurs qui meurent au milieu de vous, en leur donnant la figure d'une croix portant une inscription qui divinise ces derniers? Prince, nous avons mis tout en œuvre pour vous dessiller les yeux, témoins ce discours et cette figure de la croix placée sous tous les regards, et sur laquelle nous avons appelé votre attention. Si vous restez dans votre incrédulité, nous n'en serons pas moins irréprochables devant Dieu. Nous pourrons nous rendre le témoignage d'avoir fait tout ce qui était en nous pour vous éclairer.

LVI. C'était peu pour les mauvais génies d'avoir introduit dans le monde le culte de ces prétendus fils de Jupiter; ils savaient avant la venue du Christ comment les prophètes l'avaient annoncé. Ils virent, après qu'il se fut montré à la terre et qu'il eut vécu parmi les hommes, comme tous croyaient, espéraient en lui : il fallait arrêter ce progrès; ils eurent recours à une autre ruse.

Ils suscitèrent deux hommes, Samaritains d'origine: Simon et Ménandre, dont nous avons déjà parlé. Ceux-ci séduisirent par des faux miracles une multitude de personnes dont les yeux ne sont pas encore dessillés.

Les prestiges de Simon au milieu de Rome, sous le règne de Claude, frappèrent tellement d'admiration et le sénat et le peuple, qu'on le prit pour un dieu, et qu'on lui éleva des statues comme à ces fausses divinités que vous adorez. Veuillez, prince, et vous sénat auguste, et vous peuple romain, accueillir cette requête et l'examiner avec soin. Ceux d'entre vous qui seraient imbus de la doctrine de ce Simon sortiront de l'erreur, à la faveur du flambeau de la vérité que nous plaçons sous vos yeux. Mais commencez, s'il vous plaît, par faire abattre sa statue.

LVII. Car, songez-y bien, les démons, malgré tous leurs efforts, n'ont pu persuader qu'il n'y avait pas d'enfer pour les coupables, comme ils n'ont pu faire que la venue du Christ restât ignorée.

Ils n'ont réussi qu'à soulever contre nous les hommes qui refusent d'écouter la raison, qui vivent dans le désordre, imbus de funestes préjugés, partisans de fausses doctrines qui flattent les passions. Voilà ceux qu'ils poussent à nous donner la mort et à nous poursuivre de leur haine. Pour nous, loin de les haïr, nous les plaignons sincèrement. Notre unique désir, comme on le sait, c'est de les amener à changer de vie et à se convertir. Nous ne craignons pas la mort, puisque nous voyons dans la vie que tout meurt; qu'il n'y a rien de stable ni de nouveau dans la condition des choses humaines; qu'il suffit d'en avoir joui une seule année pour en éprouver la satiété; qu'il n'est que notre doctrine qui mène à cette vie éternelle où l'on ne connaît ni souffrance, ni misère. Si nos ennemis croient que tout finit avec la vie et que nous sommes impassibles après la mort, nous leur devons encore de la reconnaissance de nous délivrer des misères et des assujettissements de cette courte vie. Mais en sont-ils moins pour cela pervers, inhumains, esclaves d'un aveugle préjugé?

Car, s'ils nous font mourir, ce n'est pas pour nous délivrer des maux de la vie, mais pour nous priver de la vie même et de ses plaisirs dont ils nous supposent épris.

LVIII. C'est encore un envoyé du démon, ce Marcion, venu de la province du Pont, qui enseigne que le vrai Dieu n'est pas celui qui a créé le ciel et la terre, que son fils n'est pas le Christ annoncé par les prophètes; qu'il existe un autre Dieu que l'auteur de ce monde matériel et visible, et, partant, un autre fils. Grand nombre de personnes croient en lui, persuadées que lui seul est en possession de la vérité, et se raillent de nous sans pouvoir prouver qu'ils ont la raison de leur côté. Comme de stupides agneaux que le loup emporte, elles cèdent aveuglément à des doctrines impies, et deviennent la proie du démon. Car celui-ci n'a qu'un but où tendent tous ses efforts, c'est d'empêcher les hommes d'arriver au Dieu créateur et à Jésus-Christ, son fils. Rencontre-t-il de ces esprits grossiers qui ne sauraient se dégager de la terre? il les attache aux objets terrestres et sensibles; pour ceux qui sont capables des

plus hautes contemplations, mais dont le jugement n'est pas sain, ni la vie pure, et le cœur affranchi de toute passion, il s'y glisse par quelque endroit et les jette dans l'impiété.

LIX. C'est à nos maîtres, c'est-à-dire aux prophètes, que Platon a pris ce qu'il a dit sur la création du monde, que Dieu fit en donnant une forme à la matière. Pour vous en convaincre, daignez faire attention aux paroles dont se sert Moïse, le premier des prophètes, le plus ancien des écrivains. Par lui, l'Esprit saint nous a fait connaître de quelle manière et avec quels éléments Dieu fit le monde dans le principe : « Au « commencement, Dieu créa le ciel et la terre ; la terre était « informe et n'apparaissait pas. Les ténèbres couvraient la « face de l'abîme ; l'esprit de Dieu était porté sur les eaux, et « Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. »

Nous savons, et vous pouvez le savoir comme nous, que Platon et ses disciples enseignent que le monde fut créé comme nous l'apprend Moïse, c'est-à-dire par le Verbe de Dieu et avec les éléments dont il est ici question. L'idée de l'Érèbe, pour parler ici comme vos poëtes, est encore empruntée à Moïse.

LX. Mais remarquez ces paroles de Platon, dans son Timée, où il se livre à des recherches philologiques sur le fils de Dieu : « Dieu, dit-il, l'imprima sur le monde en forme de « X. » Cette pensée ne vient-elle pas également de Moïse? En effet, nous lisons dans ce dernier que les Israélites, pendant leur séjour dans le désert, après la sortie d'Égypte, furent mordus par des reptiles venimeux, tels que des vipères, des aspics, des serpents, dont la blessure était mortelle; que Moïse, d'après l'ordre et l'inspiration de Dieu, fit représenter en airain et placer au-dessus du tabernacle la figure d'une croix, et dit au peuple : « Si vous regardez ce signe et si vous croyez, vous serez « guéris; » que, par la vertu de ce signe, les reptiles moururent, et que le peuple fut sauvé. Platon, qui avait lu cet endroit de Moïse, sans le comprendre, ne fit pas attention qu'il s'agissait de la figure d'une croix et non d'un X. C'est de là qu'il a dit que la seconde puissance après Dieu, c'est-à-dire celle du Fils, était imprimée sur le monde dans la forme dont nous venons

de parler. L'idée d'une troisième puissance ne lui vint-elle pas de ces autres paroles de Moïse : « L'esprit de Dieu était porté « sur les eaux ? » C'est pourquoi il place au deuxième rang le Verbe de Dieu imprimé sur le monde en forme d'un X, et au troisième l'Esprit saint, qui nous est montré porté sur les eaux de l'abîme, et voilà ce qu'il veut dire quand il nous parle *d'un troisième autour d'un troisième.* Écoutez en quel terme l'Esprit saint nous annonce par le même Moïse le vaste incendie qui doit dévorer le monde : « Un feu toujours vivant des« cendra du ciel et consumera la terre jusqu'au fond des abî« mes. » Ainsi donc nos principaux dogmes ne diffèrent pas de ceux de vos plus anciens philosophes, ou plutôt c'est à nous qu'ils ont pris ces dogmes dont ils se font honneur.

Chez nous ces grandes vérités sont devenues populaires; vous les trouverez dans la bouche des hommes les plus ignorants, qui ne connaissent pas même la forme des lettres, dont plusieurs sont infirmes, aveugles, barbares de langage, mais simples de cœur et fidèles à la grâce, afin qu'il soit clairement démontré que tout est ici l'ouvrage, non de la science de l'homme, mais de la puissance de Dieu.

LXI. Maintenant, nous allons vous exposer comment nous sommes initiés à la connaissance de ces vérités, consacrés à Dieu et renouvelés par son Christ.

Nous ne voulons pas qu'on interprète mal notre silence, si ces détails manquaient à notre récit. Trouvons-nous un homme persuadé de la vérité de notre doctrine et résolu d'y conformer sa conduite, nous l'instruisons à prier, à jeûner, pour obtenir de Dieu le pardon de ses fautes passées. Nous jeûnons, nous prions nous-mêmes avec lui. Ensuite nous le conduisons en un lieu où nous tenons de l'eau en réserve, et là il est régénéré comme nous l'avons été nous-mêmes, au nom du Dieu maître et souverain de l'univers, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, son fils et notre Sauveur, au nom du Saint-Esprit. Il reçoit dans l'eau le saint baptême, en vertu de ces paroles de notre Seigneur : « Si vous n'êtes régénérés par l'eau, vous n'en« trerez pas dans le royaume des cieux. » Vous comprenez qu'il

s'agit ici d'une naissance spirituelle, puisqu'une fois sortis du sein de nos mères nous n'y pouvons plus rentrer. C'est de cette nouvelle naissance dont parlait Isaïe, lorsqu'il nous apprend, par ces paroles déjà citées, comment nous pouvons effacer la souillure du péché : « Lavez-vous, purifiez-vous, faites dispa-« raître de devant mes yeux la malice de vos pensées; apprenez « à faire le bien; rendez justice à l'orphelin, défendez la veuve. « Venez ensuite et accusez-moi, dit le Seigneur, si vos péchés, « quand ils seraient aussi rouges que l'écarlate et le vermillon, « ne deviennent comme la neige ou la toison la plus blanche. « Si vous n'écoutez pas ma voix, mon glaive vous dévorera, « car le Seigneur a parlé. »

Nous tenons des apôtres eux-mêmes l'institution du baptême qui nous régénère. Notre première naissance est pour nous un mystère. Nous savons seulement qu'elle est le résultat nécessaire d'un peu de sang par l'union de nos parents; nous recevons ensuite une éducation vicieuse, de faux principes. Nous resterions ainsi les tristes enfants de l'ignorance et de la nécessité; pour nous rendre ceux de la liberté et de la science par l'affranchissement de l'iniquité, on prononce sur celui qui veut être régénéré et délivré du péché le nom du Dieu créateur de toutes choses; car nous ne désignons pas autrement Dieu le père, lorsque nous présentons le néophyte au baptême. Et qui pourrait donner un nom au Dieu au-dessus de tout nom? C'est le comble du délire que d'oser dire qu'il a un nom particulier. Comme le baptême éclaire l'esprit en lui faisant connaître les vérités du salut, on l'appelle illumination. Ce baptême, cette illumination, se fait encore au nom de Jésus-Christ, crucifié sous Ponce-Pilate pour nous sauver, et au nom de l'Esprit saint qui a prédit par les prophètes toutes les circonstances de la vie de Jésus-Christ.

LXII. Les démons savaient qu'un prophète avait parlé de ce baptême. Alors, pour l'imiter, ils sont parvenus à établir que ceux qui entreraient dans leurs temples pour les prier ou leur sacrifier se purifieraient par diverses ablutions. Ils obtiennent encore aujourd'hui de leurs adorateurs qu'avant

de quitter leur maison pour se rendre dans les temples où ils ont des autels, ils se purifient tout le corps. L'usage où sont les prêtres de faire ôter la chaussure à ceux qui entrent dans les temples pour adorer avec eux les démons vient des démons eux-mêmes, qui ont encore voulu imiter ce que fit Moïse dans une autre circonstance connue d'eux.

Lorsque Dieu lui ordonna d'aller en Égypte pour en tirer son peuple, le Verbe, notre Christ, lui apparut sous la forme du feu au milieu d'un buisson, un jour qu'il faisait paître dans l'Arabie les troupeaux de son oncle maternel, et lui dit : « Ote ta chaussure, approche et écoute. » Ce qu'il fit. Alors le Seigneur lui commanda de se rendre en Égypte et de se mettre à la tête des Israélites, lorsqu'ils partiraient de cette contrée où ils avaient depuis longtemps établi leur séjour. Revêtu de la force du Christ, qui lui avait parlé sous la forme du feu, il descendit des montagnes de l'Arabie, et tira d'Égypte le peuple d'Israël après d'étonnants prodiges que vous pouvez lire dans ses écrits, si vous désirez en connaître tous les détails.

LXIII. Les Juifs, encore aujourd'hui, disent que c'est Dieu le Père, le Dieu au-dessus de tout nom, qui parlait à Moïse. A ce sujet l'Esprit saint fait à ce peuple le reproche suivant, par le prophète Isaïe : « Le taureau connaît son maître, l'âne son étable ; Israël m'a méconnu, mon peuple est sans intelligence. » Et Jésus-Christ, pour leur prouver qu'ils ne connaissent ni le Père ni le Fils, s'exprime en ces termes : « Nul ne connaît le Fils « si ce n'est le Père ; et nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, « et celui à qui le Fils aura voulu le révéler. » Or, le fils de Dieu, c'est son Verbe, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Il est aussi appelé ange, apôtre, parce qu'il annonce à l'homme ce qu'il lui importe de savoir, et parce qu'il lui donne l'intelligence de ce qu'il annonce, ainsi qu'il nous l'enseigne lui-même : « Celui qui m'écoute écoute Dieu, qui m'a envoyé. »

Que le Christ soit désigné sous le nom d'ange, d'envoyé, c'est ce que nous apprend Moïse, lorsqu'il nous dit : « L'ange « de Dieu parla à Moïse du milieu du buisson ardent, et lui dit :

« Je suis celui qui suis, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, « le Dieu de Jacob, le Dieu de tes pères ; descends en Égypte, « et tire de là mon peuple. » Si vous désirez connaître la suite, vous pouvez la lire dans les écrits mêmes de Moïse, car nous ne pouvons pas tout citer. Nous avons seulement voulu prouver par ce passage que Jésus-Christ est tout à la fois le fils et l'envoyé de Dieu. Verbe de Dieu de toute éternité, il a paru tantôt sous la forme du feu, tantôt sous une figure humaine ; et de nos jours, d'après la volonté de son père, il s'est fait homme pour sauver tous les hommes, il a consenti à souffrir tout ce qu'il a plu à la fureur des Juifs, aiguillonnée par celle du démon, de lui faire endurer. Et comprenez l'aveuglement de ces Juifs ! Quand ils voient le Fils si clairement désigné par ces paroles : « L'ange de Dieu parla à Moïse et lui dit : Je suis celui « qui suis, etc., » ils s'obstinent à dire que c'est Dieu le père et créateur de toutes choses qui parle ici. N'est-ce pas avec raison que l'Esprit saint les accuse de ne point connaître Dieu, et que, de son côté, Jésus-Christ leur disait qu'on ne peut connaître le Père que par le Fils ? En soutenant comme ils le font que c'est Dieu le père qui parlait à Moïse, quand c'est le fils de Dieu lui-même, désigné par le nom d'ange et d'envoyé, ils méritent assurément les reproches qui leur sont faits par l'Esprit saint et par Jésus-Christ ; car, en confondant ainsi le Père avec le Fils, ils montrent évidemment qu'ils ne connaissent pas Dieu le père, et qu'ils ne savent pas qu'il a un fils. Et, bien que ce Fils soit appelé le Verbe, le premier-né de Dieu, il n'en est pas moins Dieu lui-même, le Dieu qui s'est montré autrefois à Moïse et aux prophètes, tantôt sous la forme du feu, tant sous une figure corporelle, et qui, tout récemment encore, et à une époque qui touche à votre règne, est né d'une vierge pour obéir à la volónté de son père, ainsi que nous l'avons dit, s'est fait homme pour le salut de ceux qui croient en lui, et s'est résigné à être compté pour rien, à tout souffrir pour désarmer la mort par sa propre mort et par sa résurrection. Ces paroles qu'il adresse à Moïse : « Je suis « celui qui suis, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de

« Jacob, le Dieu de tes pères, » sont une preuve que ces saints personnages existent toujours après leur mort, qu'ils sont devenus les hommes mêmes du Christ. Car Abraham, père d'Isaac, et Isaac, père de Jacob, sont les premiers qui cherchèrent à connaître le vrai Dieu, ainsi que le recommandait Moïse.

LXIV. D'après ce que nous avons dit, vous pouvez comprendre que l'érection de ces statues, placées à la source des fleuves et des rivières, en l'honneur d'une divinité désignée sous le nom de vierge, est encore l'ouvrage des démons, qui la supposèrent fille de Jupiter, cherchant encore ici à imiter le récit de Moïse, dont je répète les paroles : « Au commence- « ment, Dieu créa le ciel et la terre. La terre était informe et « n'apparaissait pas. L'esprit de Dieu était porté sur les eaux. » C'est pour représenter cet esprit qu'ils ont imaginé la fable de Proserpine, dont ils ont fait une fille de Jupiter. C'est dans une intention aussi perverse qu'il ont supposé une Minerve née de ce Jupiter autrement que par les voies de la génération. Comme ils savaient que Dieu avait créé le monde par son Verbe, après avoir délibéré et pris conseil en lui-même, ils nommèrent cette Minerve, intelligence, première pensée. Ne trouvez-vous pas ridicule qu'ils aient pris la figure d'une femme, pour en faire l'emblême de la pensée? On attribue plusieurs autres enfants à Jupiter; il suffit aussi de leurs actions pour en faire bonne justice. Mais revenons aux usages établis parmi nous.

LXV. Après avoir purifié par l'eau du baptême le néophyte qui croit, embrasse et professe notre doctrine, nous le conduisons dans l'assemblée des frères; nous prions pour lui, pour nous, pour tous les autres en quelque lieu qu'ils soient; et le but de notre prière, c'est d'obtenir de Dieu la grace de nous montrer toujours dignes de la vérité après l'avoir connue, et d'arriver au bonheur éternel par une vie pleine de bonnes œuvres, et par la fidèle observance de ses préceptes. Les prières finies, nous nous saluons tous par le baiser de paix; puis on présente à celui qui préside l'assemblée du pain et une coupe mêlée de vin et d'eau; il les prend et rend gloire à Dieu le père, par le nom du Fils et du Saint-Esprit. Il achève

l'œuvre eucharistique ou l'action de grâces pour tous les bienfaits dont Dieu nous a comblés. Quand il a fini, tout le peuple prononce : *Amen*, qui signifie en hébreu : *Ainsi-soit-il.* Alors ceux que nous appelons diacres distribuent aux assistants le pain avec le vin et l'eau consacrés par les paroles de l'action de grâces, et en portent aux absents.

LXVI. Nous appelons cet aliment *eucharistie*. Nul n'y peut participer, s'il ne croit à la vérité de l'Évangile, s'il n'a été auparavant purifié et régénéré par l'eau du baptême, s'il ne vit selon les préceptes de Jésus-Christ; car nous ne prenons pas cette nourriture comme un pain, comme un breuvage ordinaire. De même que Jésus-Christ, notre Sauveur incarné par la parole de Dieu, a pris véritablement chair et sang pour notre salut; de même on nous enseigne que cet aliment qui, par transformation nourrit notre chair et notre sang, devient par la vertu de la prière, qui contient ses propres paroles, la chair et le sang de ce même Jésus incarné pour nous.

Les apôtres eux-mêmes nous ont appris, dans les livres qu'ils nous ont laissés et qu'on appelle évangiles, que Jésus-Christ leur avait ordonné de faire ce qu'il fit lui-même, lorsqu'ayant pris du pain et rendu grâces, il dit : « Ceci est mon corps, » et qu'ayant pris ensuite la coupe et rendu grâces, il dit : « Ceci est mon sang. » Et voilà ce que les démons ont encore essayé d'imiter par l'institution des mystères de Mithra. Vous savez ou vous pouvez savoir que dans la célébration de ces mystères on présente à l'initié du pain et de l'eau, en prononçant certaines paroles mystérieuses.

LXVII. Pour nous, depuis l'institution de la divine Eucharistie, nous ne cessons de nous entretenir d'un si grand bienfait. Chez nous les riches se plaisent à secourir les pauvres, car nous ne faisons qu'un : et chacun de nous en présentant son offrande, bénit le Dieu créateur par Jésus-Christ, son fils, et par le Saint-Esprit. Le jour qu'on appelle jour du soleil, tous les fidèles de la ville et de la campagne se rassemblent en un même lieu ; on lit les écrits des apôtres et des prophètes, aussi longtemps qu'on en a le loisir ; quand le lecteur a fini, celui qui préside adresse

quelques mots d'instruction au peuple et l'exhorte à reproduire dans sa conduite les grandes leçons qu'il vient d'entendre. Puis nous nous levons tous ensemble et nous récitons des prières. Quand elles sont terminées, on offre, comme je l'ai dit, du pain avec du vin mêlé d'eau; le chef de l'assemblée prie et prononce l'action de grâces avec toute la ferveur dont il est capable. Le peuple répond: *Amen*. On lui distribue l'aliment consacré par les paroles de l'action de grâces, et les diacres le portent aux absents. Les riches donnent librement ce qui leur plaît de donner; leur aumône est déposée entre les mains de celui qui préside l'assemblée; elle lui sert à soulager les orphelins, les veuves, ceux que la maladie ou quelqu'autre cause réduit à l'indigence, les infortunés qui sont dans les fers, les voyageurs qui arrivent d'une contrée lointaine; il est chargé en un mot de pourvoir aux besoins de tous ceux qui souffrent.

Nous nous assemblons le jour du soleil, parce que c'est le premier jour de la création, celui où Dieu dissipa les ténèbres et donna une forme à la matière, et parce que c'est encore en ce jour que Jésus-Christ notre Sauveur est ressuscité d'entre les morts. Car il fut crucifié la veille du jour de Saturne, et le lendemain de ce même jour, c'est-à-dire le jour du soleil, il apparut à ses apôtres et à ses disciples, et leur enseigna ce que nous venons de vous exposer.

LXVIII. Si tout cet ensemble vous paraît raisonnable et porter le caractère de la vérité, respectez-le; si vous n'y trouvez rien de grave, rejetez-le comme futile. Mais la peine de mort que vous décernez contre des ennemis, ne la portez pas contre des hommes qui ne font aucun mal.

Car nous vous avertissons que vous n'éviterez pas le jugement de Dieu, si vous persistez dans l'injustice; pour nous, nous ne cessons de répéter: Qu'il soit fait à notre égard selon la volonté de Dieu. Nous aurions pu nous prévaloir d'une lettre du très-grand et très-illustre empereur Adrien, votre père, et vous demander au nom de cette lettre que justice nous fût rendue, ainsi que nous vous en avons toujours prié; mais nous n'avons pas voulu invoquer l'arrêt rendu en notre faveur; nous

aimons mieux, en terminant ce récit et ce discours, nous reposer sur la justice de notre cause.

Nous nous contenterons de placer au bas de notre requête une copie de la lettre d'Adrien, afin de vous convaincre que nous disons la vérité. La lettre est ainsi conçue :

Lettre d'Adrien en faveur des Chrétiens, à Minucius Fundanus.

« J'ai reçu la lettre de l'illustre Sérénius Granianus à qui vous avez succédé. Je pense qu'il faut examiner le fait, pour éviter les troubles et ne plus laisser lieu à la calomnie. Si les citoyens des provinces peuvent soutenir leurs accusations contre les Chrétiens devant votre tribunal, qu'ils prennent cette voie; mais qu'ils s'abstiennent de plaintes vagues et de vaines clameurs. Il est bien plus juste, si quelqu'un veut les accuser, que la chose vous soit déférée. Si donc on les accuse d'avoir agi contre les lois, et si on peut le prouver, vous en jugerez vous-même, d'après la nature du délit; mais si quelqu'un se sert du prétexte de leur religion pour les calomnier, ne souffrez pas cette indigne conduite : ayez soin de la punir sévèrement. »

Lettre d'Antonin aux villes d'Asie.

« Titus Ælius Adrien Antonin, Auguste et pieux empereur, tribun pour la quinzième fois, consul pour la troisième, et père de la patrie, aux villes d'Asie, salut :

« Je pensais que vous laisseriez aux dieux mêmes le soin de découvrir les hommes dont vous vous plaignez. C'est à ces dieux, bien plus qu'à vous, qu'il appartient, si cependant ils le peuvent, de punir ceux qui refusent de les adorer. Vous les persécutez, vous les accusez d'athéisme et d'autres crimes que vous ne pourriez prouver : eh ! ne voyez-vous pas que tout ce qu'ils ambitionnent, c'est de mourir pour la cause dont on leur fait un crime; que cette mort même est une victoire sur vous, puisqu'ils préfèrent la souffrir plutôt que de se soumettre à ce que vous exigez d'eux?

« Quant aux tremblements de terre qui sont arrivés et qui arrivent encore, il ne nous convient pas d'en parler. Comparez votre conduite avec celle qu'ils tiennent dans ces circonstances. Perdent-ils courage comme vous le faites? N'est-ce pas pour eux, au contraire, une occasion de redoubler de confiance en leur Dieu? Et vous! il semble que vous oubliiez qu'il existe des dieux; vous désertez leurs temples, vous ne savez plus quel culte rendre à la Divinité. De là votre envie contre les Chrétiens qui l'adorent, de là cette guerre à mort que vous leur faites.

«Quelques gouverneurs de province écrivirent autrefois à mon très-auguste père, au sujet de ces mêmes hommes. Il leur fit réponse qu'il ne fallait pas les inquiéter, s'il n'était prouvé qu'ils eussent agi contre la sûreté de l'état. Plusieurs m'ont écrit à moi-même, et je leur ai répondu dans le même sens que mon père: si quelqu'un se porte pour accusateur contre les Chrétiens, sans lui imputer d'autre crime que sa religion, j'ordonne que l'accusé, bien que convaincu d'être Chrétien, soit absous, et que le délateur, au contraire, soit puni. »

—

SECONDE APOLOGIE.

I. Romains, ce qui vient d'arriver sous Urbicus dans cette capitale, et la conduite tyrannique de vos autres magistrats sur tous les points de l'empire, me forcent, dans vos propres intérêts, de vous adresser cette nouvelle requête; car vous êtes hommes comme nous, et de plus, vous êtes nos frères, quand vous ne le sauriez pas ou que vous rougiriez de l'être, à cause de l'éclat de vos titres et de vos dignités.

Si vous exceptez les hommes persuadés qu'il existe un feu éternel réservé aux méchants et aux voluptueux, tandis que les amis de la vertu, ceux qui règlent leur vie sur celle de

Jésus-Christ, vivront à jamais avec Dieu, exempts de tous maux, c'est-à-dire excepté les hommes qui sont devenus Chrétiens, tout le reste est contre nous.

Rencontrez-vous un homme justement puni pour ses crimes, par un père, par un voisin, un ami, un fils, un frère, un époux, une épouse? nous avons en lui un ennemi juré. Sa volonté obstinée au mal, son amour effréné des plaisirs, son cœur rebelle à la vertu, l'arment contre les Chrétiens. Ajoutez la haine infatigable du démon qui attache à son culte, anime de son esprit, tient sous sa dépendance des juges de ce caractère, et vous connaîtrez les ennemis qui ne cessent de vous demander notre mort.

Le fait dernièrement arrivé sous Urbicus va vous en convaincre.

II. Il importe que vous en connaissiez la cause; je vais vous exposer tout ce qui s'est passé. Une femme avait un mari extrêmement débauché, elle était elle-même de mœurs peu régulières. Mais devenue Chrétienne, elle ne se contenta pas de changer de conduite, elle voulut encore tirer son mari de ces criminelles habitudes. Elle lui parlait de la doctrine de Jésus-Christ, elle lui montrait dans l'avenir les feux éternels réservés à ceux qui vivent au gré de leurs passions et refusent d'écouter le langage de la raison. Mais celui-ci, loin de renoncer à ses désordres, s'y plongea de plus en plus, au point d'aliéner entièrement de lui le cœur de sa femme : elle crut ne pouvoir sans crime rester avec un mari dont les passions effrénées souillaient le mariage et ne respectaient aucune loi, elle résolut donc de quitter sa couche et de faire rompre ses liens. Mais ses amis l'engagèrent à user de patience, à différer encore. Ils lui représentaient que son mari pouvait changer ou du moins lui donner cet espoir. Elle se laissa gagner et se fit violence pour rester avec lui; mais dans un voyage qu'il fit à Alexandrie, il lui déclara qu'il ferait pis encore. C'est alors qu'elle craignit d'être la complice impie et sacrilége de ses turpitudes, si elle continuait à partager sa table et son lit : elle lui envoya donc ce que vous appelez un libelle de divorce.

Ce digne mari, qui aurait dû se réjouir de ce que sa femme, qui se livrait auparavant au vin et à tous les genres d'excès avec des esclaves et des ouvriers, non-seulement était changée, mais voulait le changer lui-même, refusa le libelle et l'accusa d'être Chrétienne. Alors, prince, elle vous présenta à vous-même une requête, demandant qu'il lui fût permis de régler ses affaires domestiques, et promettant de répondre ensuite à l'accusation. Vous consentîtes à sa demande.

Son mari ne pouvait plus la poursuivre; mais alors il tourna sa fureur contre un certain Ptolemée, qui l'avait instruite dans la religion chrétienne, et qu'Urbicus fit mettre à mort. Mais voici comme il parvint à ses fins. Il pria un centurion de ses amis de se saisir de la personne de Ptolemée pour le jeter en prison, et de se borner à lui demander s'il était Chrétien. Ptolemée, qui avait horreur du mensonge et de la moindre dissimulation, n'hésite pas un moment à répondre qu'il est Chrétien. A ce mot, le centurion le jette dans un cachot, dont on le tira après de longues souffrances, pour le conduire devant le tribunal d'Urbicus. Celui-ci lui fit la même question et en obtint la même réponse. Plein d'une noble confiance qu'il avait puisée à l'école de Jésus-Christ, Ptolemée confessa une seconde fois le nom chrétien, car nous ne pouvons nier en pareille circonstance que pour deux raisons : ou parce que nous condamnons la chose dont il s'agit, ou parce qu'elle nous condamne nous-mêmes et nous force à rougir; mais rien de semblable ne se rencontre dans un vrai Chrétien. Sur la sentence d'Urbicus, Ptolemée est traîné au supplice. Cette injustice révolte un autre disciple nommé Lucius, qui se trouvait là par hasard. Il interpelle le préfet en ces termes: « Pourquoi condamnez-vous « un homme qui n'est accusé ni d'adultère, ni de vol, ni d'ho-« micide, ni de rapt; qui n'est, en un mot, convaincu d'aucun « crime, et qui seulement confesse le nom chrétien? Croyez-« moi, Urbicus, ce jugement ne s'accorde pas avec les inten-« tions ni du pieux empereur, ni du philosophe son fils, ni du « sacré sénat. » Urbicus, sans autre réponse, dit à Lucius : « Tu « me parais aussi faire partie de ces gens-là? — Oui, certaine-

« ment! » s'écrie Lucius. Alors le préfet commande qu'il soit aussitôt conduit au supplice. Et Lucius, de son côté, lui rend grâce de ce qu'il le délivrait de pareils maîtres, et lui ouvrait la voie pour remonter vers son père, le roi des cieux. Il en survint un troisième qui fut livré au même supplice.

III. Je m'attends à quelques embûches semblables de la part de ces hommes dont j'ai parlé. Ils me feront aussi attacher au poteau. Je n'échapperai certainement pas à ce Crescent, qui aime le bruit et l'ostentation. On l'appelle philosophe : mérite-t-il ce nom, lui qui ne nous connaît pas et qui, pour complaire à la multitude, nous accuse d'être des impies et des athées? S'il nous persécute sans nous connaître, n'est-il pas le plus méchant des hommes, bien au-dessous de l'ignorant? Car celui-ci s'abstient de parler de ce qu'il ne sait pas, et de porter faux témoignage. S'il est instruit de notre doctrine, il n'en comprend donc pas la sublimité? Et s'il la comprend, d'où vient sa conduite à notre égard? Craint-il qu'on ne le soupçonne d'être Chrétien? Dès lors il n'en est que plus lâche et plus indigne. On ne voit en lui que l'esclave de la peur et du préjugé populaire le plus insensé.

Je veux que vous sachiez jusqu'où va son ignorance : j'ai pu m'en convaincre par les différentes questions que je lui ai proposées. Pour que vous soyiez bien convaincu de la vérité, je suis prêt à les renouveler devant vous, si vous ne connaissez pas nos discussions. Prince, cette attention est digne d'un empereur.

Mais si vous avez entendu parler et des questions et des réponses, il est évident pour vous qu'il ne connaît pas notre doctrine, ou que s'il la connaît, la crainte lui ferme la bouche et l'empêche de se prononcer, comme Socrate, pour la vérité. Dès lors ce n'est pas un philosophe, mais un esclave des préjugés, puisqu'il oublie cette maxime de Socrate, si belle et si philosophique : « Si vous respectez l'homme, respectez encore plus la « vérité. » Mais vous ne verrez jamais s'élever à cette hauteur un cynique qui résume tout dans l'indifférence et qui ne connaît rien de mieux.

IV. Vous nous dites souvent : « Vous autres Chrétiens, si « vous aspirez à mourir, que ne vous tuez-vous vous-mêmes? « vous jouirez plus tôt de votre Dieu et vous nous causerez « moins d'embarras. »

Nous ne nous tuons point nous-mêmes ; interrogés, nous professons hardiment le nom Chrétien. En voici la raison : nous savons que c'est en vue de l'homme que Dieu a créé le monde. Nous vous avons déjà dit que le moyen de lui plaire, c'est de l'imiter ; que se déclarer pour le mal, par sa conduite ou par son langage, c'est l'offenser. En nous donnant la mort, nous empêcherions quelqu'un de recevoir la vie, d'être instruit de la foi chrétienne; nous détruirions autant qu'il est en nous le genre humain ; nous contrarierions les vues de la Providence. Interrogés, nous confessons sans hésiter, et pourquoi ? C'est que nous n'avons à rougir d'aucun crime, c'est que nous savons que Dieu aime avant tout la vérité, et que nous nous croirions des impies si nous la dissimulions jamais; c'est que nous brûlons du désir de vous la faire connaître et de vous désabuser de vos erreurs et de vos injustes préjugés.

V. Vous dites encore : « Mais si Dieu est pour vous, pour- « quoi vous laisse-t-il opprimer, livrer au supplice par ceux « que vous appelez des impies ? »

Vous partez d'une fausse idée que je vais détruire. Quand le Dieu qui créa le monde eut soumis la terre à l'homme et disposé les astres, qu'il fit évidemment pour lui, de manière à rendre la terre féconde et ramener le retour des saisons, il commanda à ses anges de veiller sur l'homme et sur tout ce qui respire sous les cieux. Tel est le noble emploi qui leur fut confié. Mais plusieurs d'entre eux se corrompirent et furent appelés démons; ils placèrent le genre humain sous leur joug, se firent rendre un culte, dresser des autels, immoler des victimes, et avec tous les crimes enfantèrent tous les maux. Vos poëtes en ont fait des dieux, et les ont désignés sous les noms que chacun de ces anges déchus avait pris.

VI. Mais le Dieu, père de l'univers, n'a point de nom parce qu'il est incréé. Celui qui reçoit un nom est moins ancien que

celui qui l'impose. Aussi ces mots : *Dieu*, *Père*, *Créateur*, *Maître*, *Seigneur*, sont moins des noms que certaines manières d'exprimer ou des œuvres, ou des bienfaits. Il en est de même de son fils, le seul proprement appelé Fils, le Verbe qui précède toutes les créatures, qui existait avec le Père, qui est engendré du Père, par qui ce Dieu a tout créé, tout embelli : ce fils est désigné sous le nom de Christ, parce qu'il a reçu l'onction divine et que c'est par lui que Dieu a mis l'ordre dans l'univers. Car ce mot *Christ* renferme une signification toute mystérieuse, comme le mot *Dieu* n'est qu'une manière d'exprimer l'idée que nous avons naturellement d'un être ineffable. Le Verbe s'appelle encore *Jésus*, et ce mot le désigne en même temps comme homme et comme sauveur. Car il s'est fait homme, comme nous l'avons déjà dit, il a été mis au monde par la volonté de Dieu le père, pour sauver les hommes qui croient en lui et renverser l'empire du démon. Ce qui se passe aujourd'hui sous vos yeux peut vous en convaincre. En effet, au milieu de cette capitale, par tout l'empire, les Chrétiens triomphent du démon ; ils guérissent, au nom de Jésus crucifié sous Ponce-Pilate, des hommes dont cet ennemi s'était emparé, qu'il se plaisait à tourmenter, et que n'avait pu délivrer tout l'art des magiciens et des enchanteurs. De toute part sa puissance sur l'homme est détruite, renversée par les disciples de Jésus-Christ.

VII. Aussi est-ce en faveur des Chrétiens que Dieu conserve le monde. Sans eux, il aurait déjà disparu : tout serait dissous, confondu ; il n'y aurait plus ni méchants, ni démons. Oui, s'ils n'étaient la cause qui arrête le bras de Dieu, vous auriez cessé de nous persécuter et le démon d'allumer contre nous la haine. Le feu du jugement tombé du ciel consumerait tout sans distinction, comme autrefois le déluge détruisit toute la race humaine, à la réserve d'un seul homme que nous appelons Noé, et vous Deucalion, d'où sortit ensuite cette nouvelle génération d'hommes bons et mauvais qui s'est si fort multipliée. Nous disons qu'il doit arriver une conflagration générale et non un changement, une transformation des êtres les uns dans les autres, comme l'entendent les stoïciens : ce qui paraît absurde.

Nous disons encore que l'homme, soit qu'il agisse, soit qu'il souffre, n'est pas soumis à la loi du destin.

Qu'il fasse le bien, qu'il fasse le mal, c'est toujours d'après le libre choix de sa volonté. Ne supposez pas une autre influence que celle du démon, quand vous voyez les gens de bien comme Socrate et d'autres encore persécutés et jetés dans les fers, tandis qu'un Sardanapale, un Epicure et leurs semblables paraissent heureux, et vivent dans l'abondance et dans la gloire. Voilà ce que les stoïciens n'ont pas compris, quand ils ont tout soumis à la nécessité.

Si l'homme, si l'ange sont condamnés à un feu éternel, c'est qu'ils l'ont mérité; et pourquoi l'ont-ils mérité? c'est parce que Dieu les a créés libres. Ils nous a faits capables de vice et de vertu; et sans cette faculté de pouvoir choisir entre le bien et le mal, tout ce que nous ferions serait sans mérite.

Vous trouvez la preuve de cette vérité dans les lois et dans les règles si sagement établies par les législateurs et par les philosophes de tous les pays, pour apprendre à l'homme ce qu'il doit faire et ce qu'il doit éviter.

Nous pouvons encore prendre ici à témoins les raisonnements des stoïciens, quand ils traitent de la morale; et par là nous verrons plus clairement encore les aberrations de leurs systèmes, lorsqu'ils essaient de raisonner sur les principes des choses et sur la nature des esprits. S'ils disent que l'homme soumis à la loi du destin ne fait rien librement, ou que Dieu n'est autre chose que le grand tout qui change de forme, se dissout, pour se renouveller, qu'annoncent-ils, sinon une profonde ignorance de la nature des êtres incorruptibles? Que font-ils de Dieu considéré dans son tout ou dans ses parties, sinon une triste composé de tous les genres de misères et de corruption? Sont-ils amenés à dire qu'il n'y a ni vices ni vertus, alors ils viennent heurter toutes les saines notions, révolter le bon sens et la raison.

VIII. Cependant comme les stoïciens, ainsi qu'il arrive aux poëtes eux-mêmes, ont professé d'excellents principes de morale puisés dans la raison naturelle à l'homme, plusieurs, nous

le savons, ont été en butte à la haine et mis à mort. Nous pourrions citer Héraclite parmi les anciens, Musonius parmi ceux qui fleurirent de nos jours, et d'autres encore. Car le démon, comme nous l'avons déjà fait voir, a toujours poursuivi de sa haine ceux qui se sont appliqués à vivre selon la raison et à fuir le vice, quel que fût d'ailleurs leur système de philosophie. Faut-il s'étonner si des hommes qui veulent régler leur conduite, non sur une partie de la raison disséminée de toutes parts, mais d'après tout le Verbe, c'est-à-dire Jésus-Christ, objet de leurs études et de leur contemplation, éprouvent une guerre encore plus acharnée de la part de cet ennemi de toute vertu? Tous les jours ils le confondent et préludent par là au châtiment qu'il doit subir dans des feux éternels. Si déjà nous pouvons le vaincre par la seule vertu du nom de Jésus, peut-on douter de la vérité de ces feux qui lui sont réservés, ainsi qu'à ses adorateurs, comme les prophètes l'ont annoncé, comme Jésus-Christ notre maître l'a enseigné lui-même?

IX. Et qu'on ne répète pas, avec certains philosophes, que tout ce que nous disons du supplice des méchants au milieu de feux éternels n'est qu'un vain bruit, un épouvantail qui amène à la vertu par la crainte, quand il faudrait lui gagner les cœurs par les charmes de sa beauté et le sentiment de l'amour.

Je n'ai qu'un mot à répondre. S'il n'y a point d'enfer, il n'y a point de Dieu; ou s'il existe, il ne s'occupe pas de l'homme : dès lors plus de vice ni de vertu. C'est bien injustement que les législateurs ont établi des peines contre les transgresseurs de leurs plus belles lois. Mais puisqu'ils ne sont pas injustes, le chef des législateurs ne peut l'être, lui qui n'ordonne rien que par son Verbe.

Il n'y a d'injustice que dans ceux qui refusent de se soumettre. Mais, dira-t-on, les lois varient selon le pays : telle institution en honneur chez un peuple est un objet de mépris chez un autre, et réciproquement.

Écoutez la réponse à cette difficulté :

« Les mauvais anges ont fait des lois conformes à leur mé-

« chanceté, et les hommes qui leur ressemblent n'ont pas man-
« qué de les adopter. Ensuite la raison s'est fait jour, et à sa
« lumière on a vu qu'il s'en fallait de beaucoup que toutes les
« idées fussent saines et toutes les lois sages; que le bien et le
« mal se trouvaient mêlés. » Voilà ma réponse aux adversaires. Je puis leur donner d'autres raisons semblables et plus développées, s'il le faut; mais je rentre dans mon sujet.

X. Il est évident que notre doctrine l'emporte sur toutes les doctrines humaines. Car tout ce qui est le Verbe se trouve dans le Christ qui nous a apparu : le Christ tout à la fois Verbe, corps et âme. Ce que vous trouvez d'admirable dans les législateurs et les philosophes découle de ce Verbe, qu'ils ont entrevu sous quelques rapports; mais comme ils n'ont pas connu tout ce qui est du Verbe, c'est-à-dire Jésus-Christ, ils sont souvent tombés dans les plus étranges contradictions avec eux-mêmes; et parmi les sages qui ont paru avant que Jésus-Christ vînt comme homme sur la terre, ceux qui entreprirent de tout examiner, de tout réformer à l'aide de la raison, furent mis en jugement comme des impies, comme de hardis investigateurs. Le plus ferme, le plus inébranlable de tous fut en butte à toutes les calomnies répandues aujourd'hui contre nous. On disait de lui : « Il introduit le culte de nouveaux génies, et refuse
« de reconnaître comme dieux les divinités de son pays. »

En proscrivant les mauvais génies comme les seuls auteurs de tous les crimes que racontent les poëtes, il conseillait de bannir aussi ces derniers et Homère à leur tête.

Et parce que tous ignoraient le vrai Dieu, il les exhortait à faire usage de leur raison pour arriver à cette connaissance, et il leur disait :

« Ce n'est pas sans peine que vous parviendrez à découvrir
« le Dieu père et créateur de tout ce qui existe, ni sans dan-
« ger que vous le ferez connaître, quand vous l'aurez décou-
« vert. » Ce que l'homme n'a pu faire, le Christ l'a fait par sa puissance. Voyez ce même Socrate : personne n'a cru à sa parole au point de vouloir mourir pour sa doctrine; et le Christ, qu'il n'avait fait qu'entrevoir, le Verbe qui pénètre tout, qui a

prédit l'avenir par ses prophètes et par lui-même, lorsqu'il enseignait les hommes pendant sa vie mortelle ; le Christ, dis-je, a trouvé dociles à sa parole, non pas seulement les ignorants et les gens du peuple, mais les savants et les philosophes, qui pour lui ont méprisé la gloire et la crainte de la mort.

C'est qu'ils avaient pour les soutenir la force ineffable de Dieu le père, et non les ressources de la sagesse humaine.

XI. On nous égorge ; les démons et les méchants prévalent ; mais ils n'auraient pas ce triomphe d'un moment, si tout homme ne devait mourir, si l'arrêt de mort n'était porté dès sa naissance. Aussi rendons-nous grâces lorsque nous payons ce tribut.

Citons contre Crescent et ceux qui partagent sa folie un endroit remarquable de Xénophon, qui trouve naturellement ici sa place :

« Hercule, dit-il, passant dans un carrefour, rencontra la « vertu et la volupté, qui lui apparurent sous l'aspect de deux « femmes. L'une était revêtue d'une robe élégante et voluptueuse ; sa parure relevait encore l'éclat de son visage ; son « regard était doux et langoureux : elle l'exhortait à la suivre, « lui promettant des habits d'une grande richesse, toutes les « grâces de la beauté, toutes les délices de la vie. Mais la « vertu, sévère dans ses vêtements comme dans l'expression « de son visage, lui disait : Si vous voulez vous ranger « sous ma loi, je vous donnerai pour parure non un éclat qui « passe, non une beauté qui se flétrit, mais une gloire pure, « éternelle. »

Nous aussi nous sommes certains que, pour arriver au vrai bonheur, il faut s'arracher à ce qui plaît dans la vie, et embrasser courageusement ce qui paraît difficile à la nature et contraire même à la raison. Que fait le vice pour couvrir sa laideur ? Il prend une sorte de masque, il se pare des dehors de la vertu, et par ce faux-semblant de la beauté incorruptible, car il n'a en propre que la corruption, il séduit l'homme, en fait son esclave et l'attache à la terre. Les maux qu'il enfante, il les attribue à la vertu. Celui qui sait démêler le vrai, le dé-

gager de tout mélange impur, recevra des mains mêmes de la vertu une couronne qui ne se flétrira jamais. Ce qu'on a dit des athlètes et des héros, dont vos poëtes ont fait des dieux, pour peu que vous fassiez usage de votre raison, dites-le des Chrétiens. Ne voyez-vous pas qu'ils courent à la mort, que tous les autres cherchent à fuir ?

Pour moi, lorsque je faisais encore mes délices de Platon, et que j'entendais reprocher aux Chrétiens tous les genres de crimes, tandis que je les voyais intrépides devant la mort, et les supplices qui causent le plus d'effroi, je ne pouvais me persuader qu'ils fussent des hommes cruels, avides de voluptés, je me disais : «Est-ce qu'un voluptueux, un débauché, un homme qui ferait ses délices de la chair humaine, embrasserait avec joie le trépas qui lui ravit tout son bonheur? Est-ce qu'il ne chercherait pas plutôt à prolonger sa vie, à se soustraire aux magistrats, au lieu d'être son propre dénonciateur et son bourreau? »

Mais voici les indignes manœuvres de certains hommes poussés par le démon. Comme les crimes qu'on nous impute sont punis de mort, ils enlèvent pour les mettre à la question quelques-uns de nos esclaves; ce sont des enfants ou des femmes timides qu'ils forcent, par d'horribles tortures, d'avouer faussement des crimes qui ne sont que trop réels quand il s'agit d'eux-mêmes, puisqu'ils ne rougissent pas de les commettre en public et au grand jour. Mais comme ces crimes ne souillent pas notre conscience, nous méprisons l'accusation. N'avons-nous pas le Dieu incréé, ineffable, pour témoin de nos actions et de nos pensées? Et que n'aurions-nous point à vous répondre, si nous voulions nous justifier? Ne pourrions-nous pas nous prévaloir hautement de tout ce que vous nous reprochez, y faire voir une philosophie toute divine, et vous dire que ce sont les mystères de Saturne que nous célébrons, lorsque nous égorgeons un homme? Quand nous nous abreuvons de son sang, ainsi que vous le dites, nous ne faisons que vous imiter dans le culte que vous rendez à l'idole de ce dieu, auquel vous offrez non pas seulement du sang des animaux, mais encore du

sang humain; car ce sont des libations de sang, et de sang d'hommes égorgés que fait en l'honneur de l'idole le personnage le plus distingué et le plus recommandable d'entre vous. C'est pour imiter votre Jupiter et vos autres dieux que nous nous livrons à de monstrueux amours avec de jeunes enfants, aux plus infâmes voluptés avec des femmes prises indistinctement au hasard. Ne pourrions-nous pas invoquer en faveur de notre conduite l'autorité d'Épicure et celle de vos poëtes? Mais parce que nous cherchons toujours, comme dans cette circonstance, à inspirer l'horreur et de ces barbares coutumes, et des démons auteurs de ces crimes, et des hommes qui les imitent, nous sommes en butte à tous les genres d'attaque. Encore une fois, nous nous en inquiétons peu, pleins de confiance comme nous le sommes en la justice du Dieu qui voit tout. Et plût au ciel que quelqu'un pût vous crier d'un lieu élevé avec la voix éclatante de vos acteurs tragiques : « Rougissez de rejeter sur des innocents les crimes que vous commettez vous-mêmes au grand jour; rougissez d'attribuer vos infamies et celles de vos dieux à des hommes qui les ont en horreur. Rentrez en vous-mêmes, changez de vie. »

XIII. Quand j'ai vu quelles odieuses couleurs répandait le démon sur la doctrine de Jésus-Christ pour en détourner les hommes, j'ai livré au ridicule et l'auteur du mensonge, et ses lâches artifices, et tous les préjugés populaires. Je déclare que je n'ambitionne plus qu'une seule gloire, l'unique but de tous mes efforts, celle d'être reconnu Chrétien.

J'abandonne Platon, non que sa doctrine soit contraire à celle de Jésus-Christ; mais parce qu'elle ne lui est pas en tout semblable. Je porte le même jugement des autres, c'est-à-dire des disciples de Zénon, et de vos poëtes et de vos historiens. Ils n'ont saisi qu'une partie de la raison disséminée partout; et celle qui se trouvait à leur portée, ils l'ont exprimée d'une manière admirable. Mais dans quelles contradictions ne sont-ils pas tombés sur les points les plus graves, pour n'avoir pu s'élever à la doctrine par excellence, à cette science sublime qui ne s'égare jamais? Ce qu'ils ont dit d'admirable appartient

à nous autres Chrétiens, qui aimons, qui adorons après Dieu le père, la parole divine, le Verbe engendré de ce Dieu incréé, inénarrable. C'est pour nous que ce Verbe s'est fait homme, c'est pour guérir tous nos maux qu'il les a tous soufferts. A la faveur de la raison qu'il a mise en nous comme une semence précieuse, vos philosophes ont pu quelquefois entrevoir la vérité, mais toujours comme un faible crépuscule. Ce simple germe, cette légère ébauche de la vérité, proportionnée à notre faiblesse, peut-elle se comparer avec la vérité elle-même, communiquée dans toute sa plénitude et selon toute l'étendue de la grâce?

XIV. Princes, il nous reste à vous prier instamment de rendre publique cette requête; vous y mettrez au bas ce qu'il vous plaira, pourvu que notre doctrine soit connue de tous, que la vérité brille à leur yeux, et qu'ils puissent sortir des ténèbres de l'erreur et de l'ignorance, ignorance coupable qui les expose à de justes châtiments. En effet, nous naissons tous avec la faculté de distinguer ce qui est honnête et ce qui ne l'est pas. Eh bien! comment nos adversaires en usent-ils? Sans nous connaître, ils nous condamnent sur la simple accusation des crimes qu'on nous impute, et, d'un autre côté, ils se plaisent à rendre leurs hommages à des dieux qui commettent ces crimes et qui les exigent des hommes. Quelle inconséquence! Lorsqu'ils viennent, comme si nous étions coupables de ces infamies, demander qu'on nous livre à la mort, aux fers ou à tout autre châtiment, ne prononcent-ils pas un arrêt contre eux-mêmes? est-il besoin d'appeler, pour les condammer, d'autres juges que leur conscience?

XV. J'ai déjà, dans Samarie, ma patrie, frappé d'un juste mépris la doctrine de Simon, si erronée, si impie. Puisse votre autorité prêter appui à cette courte requête! elle attirera tous les regards et nous pourrons peut-être changer tous les cœurs.

C'est l'unique but de nos efforts en vous adressant cet écrit. Certes, la doctrine des Chrétiens, si on en juge sainement, n'a point à rougir; loin de là, elle s'élève au-dessus de toutes les doctrines humaines. Du moins, elle n'a pas le danger des principes d'un Epicure, d'un Sotade, d'un Philénis, ou des poésies

de vos baladins et d'autres ouvrages semblables que tout le monde peut lire ou voir représentés sur la scène. Tout ce qui est en notre pouvoir, nous l'avons mis en œuvre pour la défense de la vérité. Puissent tous les hommes se rendre dignes de la connaître ! C'est la prière que j'adresse au ciel en terminant ce discours. Puissiez-vous vous-mêmes, en princes sincèrement pieux et philosophes, ne prendre conseil que de vos véritables intérêts et porter une sentence équitable !

NOTES

SUR LES DISCOURS DE SAINT JUSTIN.

DU PAGANISME.

Rien n'est plus ténébreux que l'origine du paganisme. Meursius a rassemblé beaucoup de matériaux sur cette question, mais il ne les a point fondus ensemble. Cependant son *Traité sur les mystères d'Éleusis* est la source où puisent tous les savants. M. Warburton a écrit sur les initiations, et M. Meiners, célèbre auteur allemand, s'est occupé du même sujet; mais l'évêque de Glocester, M. Warburton, n'a imaginé qu'un système, et il ne résulte aucune découverte des ouvrages de M. Meiners. M. le baron de Sainte-Croix, de l'académie des inscriptions et belles-lettres, est celui qui a jeté le plus grand jour sur les mystères du paganisme. Nous croyons devoir placer ici le premier chapitre de ses *Mémoires pour servir à la religion des anciens peuples.*

Observations préliminaires.

Bornées par les ténèbres du temps, les traditions religieuses ne paraissent sortis du néant que pour être aussitôt obscurcies par l'ignorance ou atténuées par la superstition chez tous les peuples qui, en se civilisant, tombent dans les erreurs grossières du polythéisme. Rapprochons-nous de la naissance de ce culte; examinons-en les caractères, rien n'y désigne une institution originaire et primitive : au contraire, tout y porte l'empreinte d'une institution dépourvue ou corrompue. A mesure qu'on remonte des dernières aux premières époques du paganisme, le nombre des divinités

diminue et les pratiques les plus simples annoncent leur nouveauté. En matière de religion, les hommes ajoutent et ne retranchent jamais. La superstition est la rouille de l'esprit humain, auquel elle s'attache dès l'enfance des sociétés, mais dont elle ne parvient à consumer les ressorts qu'après une longue suite d'années.

De la doctrine sacerdotale des Egyptiens.

L'Égypte, cette mère de toutes les superstitions, comme la source de toutes nos connaissances, fournit un exemple frappant de ce que je viens d'avancer. D'abord on y adore un être invisible, immortel, mais agissant et présent partout, auquel on donne le nom de *Cneph*, le *Chong-ti* ou maître du ciel des anciens Chinois. Ensuite la terre ou la nature, sous le nom d'Isis, avec les mêmes attributs que *Tai-ki*, le ciel matériel, a, chez ce dernier peuple, reçu les hommages des Égyptiens. Bientôt après ils créèrent de nouveaux dieux, auxquels ils en associèrent quatre autres, enfin leur nombre vint à douze et alla toujours en augmentant.

Toutes ces divinités naquirent des fables allégoriques, sous lesquelles les prêtres voulaient cacher leurs sciences et leur doctrine. Pour attacher le peuple à leur culte, ils imaginèrent des cérémonies mystérieuses. A Saïs, sur le bord d'un lac, on donnait une sorte de représentation théâtrale, plus propre à l'amuser qu'à l'instruire sur des choses dont on cherchait à lui dérober la connaissance. Jamais il n'était éclairé. Si, dans quelques fêtes comme celles qui duraient quatre jours dans le mois d'Athyr, relatives aux crues et aux décroissements périodiques du Nil, il pouvait en deviner le motif, on se gardait bien de le lui apprendre, moins encore de lui expliquer l'objet de la principale cérémonie. Elle consistait à pétrir de la terre grasse avec de l'eau et des aromates pour en faire une figure ronde; ce qui désignait que les dieux sont une substance de la terre et de l'eau.

D'autres fêtes étaient tristes et avaient rapport aux travaux de l'agriculture ou à l'ancien état dont la civilisation avait retiré les hommes. On se préparait à ces derniers par le jeûne, et pendant le sacrifice les assistants se flagellaient ou se frappaient eux-mêmes. Si à cette occasion les prêtres parlaient de la fable d'Horus, mis en pièces par Typhon, et de la tête d'Isis qu'on avait coupée, c'était d'une manière énigmatique : ils en faisaient au peuple un mystère impénétrable. Découvert aux seuls adeptes, il leur rappelait les désordres du monde moral et les calamités que les hommes avaient essuyées avant de quitter la vie sauvage.

L'usage des caractères symboliques ou hiéroglyphiques devint encore un moyen efficace pour envelopper de ténèbres la doctrine sacerdotale. Les seuls initiés pouvaient entendre les discours sacrés. Une figure d'homme à tête d'épervier y était pour eux l'intelligence démiourgique, Osiris, duquel *Cneph* ou *Phta*, la suprême intelligence, s'était servi pour l'arrangement de l'univers sensible ou matériel. Une femme coiffée d'une tête de bœuf ou de feuilles de lotos, avec un enfant sur ses genoux, était Isis nourrissant son fils Horus, c'est-à-dire la matière première, le principe passif des générations avec le monde, fruit de l'union des deux principes. Cette explication n'était pas la seule; mais toutes avaient pour sujet la fable du massacre d'Osiris par Typhon, et les courses d'Isis. L'histoire de cette dernière divinité exerçait sans cesse l'imagination des prêtres, qui parvenaient à force d'allégories à y adapter leurs différents systèmes, les uns astronomiques et physiques, d'autres purement spéculatifs sur les points les plus importants de la métaphysique et de la morale.

Plutarque a tâché de recueillir leurs idées dans son traité d'Osiris et d'Isis, dont la lecture réfléchie peut seule détromper ceux qui seraient tentés de ramener les dogmes des Égyptiens à une unité de doctrine qu'ils ne connurent jamais. Ce ne fut même qu'après bien des variations qu'ils tombèrent dans l'hylosoïsme ou matérialisme. En apperçurent-ils jamais les funestes conséquences? j'ai peine à me le persuader. Le distinguaient-ils d'avec le *pneumatisme* ou spiritualisme? et savaient-ils en quoi celui-ci consistait, lorsqu'ils avançaient que la partie la plus légère de la matière est l'air; celle de l'air, l'esprit; celle de l'esprit, la pensée ou l'intelligence; enfin celle de la pensée, Dieu lui-même, multiforme et ousiarque, c'est-à-dire chef de la substance matérielle divinisée? Notre profonde ignorance de l'ancienne langue d'Égypte ne nous permet pas de déterminer la véritable signification du mot *bai*, dont les anciens prêtres de cette contrée se servaient pour exprimer l'âme, qu'ils représentaient sous la figure d'un épervier.

Ces ministres philosophes n'étaient pas tous également instruits des dogmes secrets. On faisait un choix parmi eux. Les plus dignes par leur naissance et leur éducation, les plus capables par leur intelligence et leur savoir, étaient les seuls dépositaires de cette doctrine mystérieuse dont la connaissance leur était interdite, jusqu'à ce qu'ils eussent fini de pénibles épreuves. Partagés en plusieurs classes et attachés à différentes fonctions, ils ne participaient pas tous aux mêmes mystères. On peut croire que les prêtres du dernier ordre n'en connaissaient pour ainsi dire que l'écorce. Leur rang dans les cérémonies, les figures et les instruments qu'ils por-

taient, enfin leur costume, étaient peut-être les seuls choses dont ils n'ignoraient pas l'usage allégorique.

C'est de cette classe de prêtres qu'étaient sortis ceux qui accompagnèrent les pasteurs hors de l'Égypte. Les membres de la première auraient-ils quitté le pays où ils jouissaient de beaucoup de pouvoir et de considération, pour suivre des fugitifs d'une origine étrangère? On ne peut raisonnablement l'imaginer. Quand Sésostris pénétra dans l'Asie mineure et la Thrace, il avait sans doute avec lui les principaux membres de l'ordre sacerdotal. Croirions-nous qu'ils l'eussent abandonné, pour s'établir dans ses nouvelles conquêtes? Ils y auraient trop perdu. D'ailleurs le prosélytisme ne fut jamais la passion dominante des Égyptiens. Si leur religion se répandit dans le continent de l'Asie et dans celui de l'Europe, elle y fut d'abord moins connue par ses dogmes secrets que par ses légendes et ses rites. Avant d'en découvrir la trace dans le culte des anciens Grecs, par des recherches sur leurs cérémonies mystérieuses et les divinités qui en étaient l'objet, il est nécessaire d'examiner quelle fut leur croyance lorsqu'ils étaient encore sauvages, et par quelle révolution elle s'altéra, lorsqu'ils commencèrent à se civiliser.

De la religion primitive des Grecs.

Dans l'enfance des sociétés les hommes de tous les pays se ressemblent autant par leurs idées que par leurs mœurs. Aussi trouvons-nous que les Pélasges et les Scythes de l'ancien continent ont eu la même croyance que les sauvages du nouveau-monde. Parmi ceux-ci, les Iroquois appellent *Garonhia* le ciel ou le maître du ciel, auquel les Hurons donnent le nom de *Soronhiata* ou Ciel existant. Les uns et les autres l'adorent comme le grand génie, le bon Manitou, le maître de la vie, c'est-à-dire l'Être suprême. Hérodote nous assure que les Pélasges ne donnaient aux dieux ni noms ni surnoms, dont ils n'avaient pas même entendu parler. Il croit qu'ils immolaient des victimes, mais qu'ils faisaient consister l'essence du sacrifice dans les prières dont il était accompagné. Voilà comme un polythéiste pouvait rendre le théisme des premiers habitants de la Grèce, auquel devait naturellement succéder l'ouranisme ou le culte du ciel matériel; on y joignit bientôt celui de la terre.

Les Scythes n'eurent pas d'autres principes sur l'unité des dieux; mais ils les altérèrent en honorant, sous le nom de Tabiti et d'Apia, la terre-mère, et sous celui de Papœus ou père, le Ciel et non Jupiter, comme l'avance l'historien qu'on vient de citer. Cette dernière divinité était inconnue

à cette nation. Si elle l'adora jamais, ce ne fut que très-postérieurement, lorsquelle eut formé d'étroites liaisons avec les Grecs; les véritables ancêtres de ceux-ci associèrent bientôt le ciel à la terre pour en faire leur seul dieu. Leur doctrine à cet égard se conserva dans l'île de Samothrace, suivant le témoignage de Varron.

Leur ancienne théogonie nous représente le ciel comme le plus ancien des dieux auxquels est associée la terre. De leur union naquirent les habitants des cieux, c'est-à-dire que ceux-ci ne furent reconnus qu'après eux. *Kronos* ou Saturne, pris ordinairement pour le Temps, et confondu quelquefois avec le Ciel, fut la première de ces nouvelles divinités; son culte avait été porté dans la Grèce par les Phéniciens, qui l'adoraient sous les noms de Baal, de Moloch, etc., et lui sacrifiaient des victimes humaines; usage auquel la fable qui nous montre ce dieu dévorant ses propres enfants fait allusion. Ces abominables cérémonies décrièrent bientôt ses prêtres. On les regarda comme des monstres, des géants cruels. On les appela Titans, de Titée ou la Terre, dont ils passaient pour fils ainsi que du Ciel, parce qu'ils n'en avaient pas abandonné le culte en adoptant celui de *Kronos*. Enfin on les dit ses frères, à cause de leur grand attachement pour lui, lequel leur attira de sanglants démêlés avec les partisans de Jupiter.

L'île de Crète fut le berceau de ce dernier dieu, c'est-à-dire que son culte y prit naissance; d'où il passa dans le continent de la Grèce. Il ne s'y établit pas sans opposition de la part des Pélasges ou de leurs prêtres, qui soutinrent une guerre de dix ans contre les novateurs. On suppose que Saturne avait été détrôné et relégué par Jupiter dans le Tartare, parce que les partisans de celui-ci eurent l'avantage; ils en profitèrent pour introduire dans la religion des Grecs une foule de divinités dont le nombre augmenta encore à l'arrivée des colonies égyptiennes.

Les guerres de religion remontent donc à l'origine des sociétés, et en troublèrent de tout temps le repos. On trouve dans la théogonie d'Hésiode la preuve de ces dissensions, qu'il cache toujours sous le voile de l'allégorie, attribuant aux dieux mêmes ce qui n'appartient qu'à leurs prêtres ou à leurs partisans. Ceux du Ciel et de la Terre furent les Titans, et ceux de Jupiter, les Cyclopes. Les uns et les autres passaient pour fils de ces deux premières divinités, parce qu'ils en avaient été les ministres. Ces derniers étant les plus éclairés apprenaient, non-seulement, à leurs concitoyens l'usage des métaux, mais encore leur donnèrent quelques principes d'architecture. Ils en laissèrent des monuments que le temps n'a pas détruits, quoiqu'il ait obscurci leurs actions. Leur magnanimité, leur force et leur courage, les rendaient, selon Hésiode, égaux aux dieux.

Cet ancien poëte nomme trois principaux Cyclopes qui représentent les trois divinités, le Ciel, la Terre et Jupiter, auxquels il voulait qu'on adressât des hommages. Les Titans ayant refusé de reconnaître ce dernier dieu, il s'éleva une guerre entre eux. Les Cyclopes secoururent puissamment les *novateurs* et leur fournirent, pour ainsi dire, les armes avec lesquelles ils vainquirent leurs ennemis. C'est pourquoi ont dit qu'ils forgèrent, pour Jupiter, la foudre et lui apprirent le moyen de faire paraître l'éclair et gronder le tonnerre. L'art de prédire l'avenir par son bruit, connu des anciens sous le nom de *Céraunoscopie*, auquel ils s'adonnaient, peut encore avoir donné lieu à cette dernière tradition. Ils ne prétendaient point ôter au Ciel sa préminence ni aux autres leur rang, puisque avant le combat on suppose que Jupiter offrit un sacrifice au Ciel, à la Terre et au Soleil; et qu'ils donnèrent le casque à Pluton et le trident à Neptune. On en vint deux fois aux mains aux pieds du mont Vésuve, suivant Hésiode, qui a transporté ainsi le champ de bataille pour en rendre l'idée plus affreuse.

Quoique déjà vaincus, les Titans n'auraient pas essuyé une seconde défaite sans un transfuge, Prométhée, ministre de l'ancien culte et attaché particulièrement à celui du Ciel, et de Thémis ou la Terre, dont on le faisait le fils, mais homme très-éclairé et digne de vivre dans un siècle moins barbare.

Il avait travaillé à civiliser ses contemporains en les éclairant sur leurs besoins et les instruisant dans la pratique des arts. Vraisemblablement l'honneur et la considération qu'il en retira furent ses plus grands crimes aux yeux des fanatiques sectateurs des divinités étrangères.

Leur ingratitude à son égard était trop manifeste pour qu'ils ne cherchassent pas à calomnier sa mémoire par des fables qui ont prévalu sur la vérité; la trace de celle-ci serait même entièrement perdue, s'il n'était pas permis de la chercher dans le récit d'Eschyle. Voyant la division et l'animosité qui régnaient entre les deux partis, Prométhée voulut, suivant ce poëte, les concilier; il s'adressa d'abord aux plus zélés partisans de Saturne, qui dédaignèrent ses conseils, s'imaginant être assez forts pour conserver leurs droits et leurs prérogatives. Alors il offrit ses services à leurs ennemis qui les acceptèrent, et fit déclarer pour eux toutes les personnes qui étant encore attachées au culte de la terre, ne souffraient pas qu'on lui associât ni Saturne, ni aucune autre divinité. C'est ce que désigne Eschyle, en mettant dans la bouche de Prométhée ces paroles: « Je pensais, dans cette circonstance, que le plus sûr était de marier ma mère (la Terre ou Thémis), « à Jupiter, et de lui offrir de bonne grâce un secours qu'il désirait. » Il servit utilement à faire triompher les sectateurs de son culte.

Dès qu'il furent les maîtres, ils tâchèrent d'assurer leur autorité en laissant élever des autels à toutes les autres divinités, excepté au Ciel et à la Terre, dont ils redoutaient les partisans encore nombreux et accrédités. Ils voulurent même les exterminer et créer *une nouvelle race*, suivant le langage poétique, c'est-à-dire faire venir à leur place des colons étrangers. Prométhée avertit de ce dessein ceux qui en étaient l'objet et leur en épargna les funeste suites; il les aida même de ses conseils : ce qui donna lieu à la fable qui lui attribuait d'avoir engagé Hercule à soutenir le Ciel à la place d'Atlas. Furieux de cette découverte et se croyant trahis, les prêtres de Jupiter assouvirent leur vengeance sur le malheureux Prométhée; ils le chargèrent de chaînes et le jetèrent dans une affreuse prison, dont ils ne sortit qu'après trente ans de la plus dure captivité.

Peut-être crut-il toujours que son parti se releverait ou qu'il s'en formerait d'autres contre les prêtres de Jupiter. « Il vous semble, disait-il à « Mercure, suivant Eschyle, que les palais célestes sont inaccessibles aux « revers; n'en ai-je pas vu tomber deux souverains (Ouranos ou le Ciel, « Kronos ou Saturne)? Je verrai encore la chute de leurs successeurs, elle « sera prompte et honteuse. » Soit que la disposition des esprits mécontents du nouveau culte, soit qu'une tradition mystérieuse sur un changement qui devait arriver engageât le poëte tragique à faire parler de la sorte Prométhée, il n'est pas moins certain que la haine et les espérances de cet ancien poëte du ciel et de la terre n'auraient pu être supportées sans blesser l'opinion publique, si elles n'avaient pas eu quelque fondement historique. Vraisemblablement il a fourni l'idée de ces prédictions qu'Eschyle met dans la bouche de son héros infortuné : « Jupiter, tout impérieux « qu'il est, sera humilié; l'hymen qu'il méditait (l'association de son culte « à celui de quelque autre divinité) l'a perdu; privé de son sceptre, il « verra s'accomplir les imprécations que fit contre lui son père, quand il « fut détrôné par ce fils ingrat. Il n'est que moi parmi les dieux qui puisse « le préserver de ce malheur, je le sais; et lorsque le moment sera venu, « qu'il aille s'asseoir hardiment sur un nuage au milieu du vent et du ton-« nerre, et qu'il secoue dans ses mains les foudres brûlantes. Cet appareil et « ce bruit ne le garantiront pas d'une chute ignominieuse. Il se prépare lui-« même un adversaire invincible, un rival dont les coups seront plus puis-« sants que le feu du ciel, et qui, par la force de ses armes, étouffera le bruit « de la foudre. Il brisera le trident qui sert de lance à Neptune, et qui est « le fléau de la terre comme l'effroi de la mer. Après cette révolution, il con-« naîtra lui-même qu'il est bien différent de commander ou d'obéir. »

Après avoir introduit le culte des dieux, les prêtres se disputèrent en-

tre eux la préséance. Chacun voulait être le ministre de la divinité tutélaire de son pays, et supposait qu'elle-même avait pris parti dans ses différends. En conséquence, on dit que Neptune avait cherché à enlever l'Egialee à Junon, mais qu'il succomba. Argos, la principale ville de cette contrée, s'étant mis sous la protection de la déesse, on supposa qu'il s'en était vengé en inondant la campagne de cette ville, parce qu'à peu près dans ce même temps l'élévation de la mer fit déborder le fleuve Inachus. Il fut alors résolu de prendre des arbitres qui condamnèrent les partisans de Neptune.

Ceux-ci furent encore moins heureux dans l'Attique, où l'on se porta contre eux à de violentes extrémités. Halirrhotus, fils ou prêtre de ce Dieu, fut tué par Mars, c'est-à-dire par quelque zélateur du culte de cette divinité scythe. Le meurtrier eut assez de crédit pour se faire absoudre, après être sorti de la prison où Otus et Ephialte, qui avaient pour mère une prêtresse de Neptune, l'avaient jeté et gardé secrettement pendant treize mois. Il y aurait même péri, si la belle Erybée, leur marâtre, n'en avait averti quelqu'un de ses proches qu'on imagine être Mercure, à cause de l'emploi de celui-ci sur l'Olympe. Le jugement de ce meurtre devint célèbre et l'époque en a été fixée à l'an 1532 avant Jésus-Christ, sous le règne de Crancus. Il fournit l'idée du tribunal de l'Aréopage, qui prenait connaissance de toutes les innovations en matière de religion.

Elles ne cessèrent à Athènes qu'à l'arrivée des colonies égyptiennes, qui vinrent de Saïs en apportant les cérémonies d'Isis ou Neith, l'Athénée des Grecs, et la Minerve des Romains. Alors Neptune perdit entièrement sa prééminence; ce qui donna lieu à la fable de son différend avec cette déesse au sujet de la possession de l'Attique. Ce n'est pas le seul de ce genre que recèle l'ancienne mythologie; mais l'énumération en serait trop longue et demanderait des explications trop étendues, qui feraient perdre de vue l'objet principal de cet ouvrage.

On ne peut guère douter que les premières étincelles des guerres de religion ne soient sorties de Dodone, le plus ancien foyer de la superstition des Grecs. Les prêtres de ce lieu célèbre étaient trop grossiers pour ne pas être fanatiques. Les uns s'appelaient *Tomares*, d'une montagne de ce nom qu'ils habitaient; les autres *Selles* ou *Helles*, d'une rivière qui traversait la plaine de Thesprotie, où ils avaient établi leur séjour, près du fameux oracle dont ils étaient les interprètes. Couchés sur la terre, les pieds couverts d'ordures, et ne vivant que de glands, ils étaient aussi misérables que les devins des sauvages de l'Amérique. Cela ne les empêchait pas d'avoir un grand crédit sur l'esprit des hordes pélasgiques qui les entouraient. Des chaudières suspendues en

l'air et agitées par le vent, étaient le miracle du chêne parlant, dont ils se servaient pour abuser de la crédulité de ces peuples. Ils faisaient mystère de leurs cérémonies et avaient des initiations qui devaient être assez ressemblantes à celles pratiquées par les jongleurs ou devins sauvages. La première divinité des *Selles* fut le Ciel, auquel ils joignirent dans la suite la Terre. Le culte de l'un et de l'autre se conserva chez eux jusqu'à l'arrivée d'une prêtresse égyptienne qui leur persuada de l'altérer.

Les Pélasges, fatigués de leurs dissensions avec les colonies étrangères, consentirent à s'en rapporter à la décision des prêtres de Dodone, qui répondirent que le nouveau culte n'offensait point les dieux. Le nombre de ceux-ci étant successivement augmenté, les plus anciens virent diminuer leurs adorateurs. Ouranos les perdit tous et il en resta très-peu à Saturne. La Terre n'aurait pas été plus heureuse, si, reparaissant sous les noms de Cérès, de Rhée et de Vesta, elle n'eût pas été l'objet des mystères de la Grèce et de l'Asie. On y apprit vraisemblablement aux initiés les vicissitudes auxquelles son culte avait été exposé dans ces contrées; on dut encore leur expliquer comment la naissance de cette antique divinité n'était que l'allégorie du renouvellement de ce même culte, comme celle des autres dieux ne représentait autre chose que l'époque de leur adoption dans la religion publique.

Cette dernière opinion n'est pas uniquement fondée sur des conjectures. Hérodote observe que, selon les prêtres d'Égypte, les Grecs mettaient la date de la naissance des divinités étrangères au temps qu'ils en avaient reçu le culte même, lorsque ce culte était beaucoup plus ancien dans le pays d'où il venait. S'il est permis, remarque M. Fréret, d'étendre ce principe et de l'appliquer à l'histoire ou à la légende de la plupart des divinités, le lieu de leur naissance sera celui où ce culte s'était établi d'abord, ou celui qui en fut comme le centre. Les aventures de ces dieux seront l'histoire de l'établissement de leur culte. Leurs combats, leurs exploits, seront les oppositions qu'ont trouvées les prédicateurs de ce culte, et les diverses révolutions qu'il a essuyées. Les aventures des dieux dont je parle sont celles qui ont été conservées par la plus ancienne tradition, comme les guerres de Bacchus contre Panthée, contre Lycurgue, contre Persée; ou les événements en mémoire desquels on avait institué d'anciennes cérémonies, par exemple, les combats d'Apollon contre Python, représentés dans la fête qui se célébrait tous les ans dans la Thessalie.

Par ce même principe, continue le savant académicien, les premiers prédicateurs et les instituteurs du culte des divinités seront devenus ceux auxquels leur première éducation avait été confiée, ceux qui avaient eu

soin de leur enfance. Strabon fait voir que les Dactyles, les Curètes, les Corybantes, n'étaient autre chose que les anciens ministres et les premiers initiés aux mystères.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

ERRATA DU PREMIER VOLUME.

—

Pages III de la dédicace. — *Lisez :* que vous avez inspirées; *au lieu de :* vous avez a inspirées.
12 — *Lisez :* punies; *au lieu de :* puisées.
112 — *Lisez :* j'écouterai; *au lieu de :* j'écouterez.
126 — *Lisez :* ont abandonné la voie; *au lieu de :* a voie.
126 — Après s'être comme paré de ses ouvrages; *au lieu de :* après s'être parlé.
219 — Pendant ce temps les Chrétiens étaient époux unis; *au lieu de :* pendant ce temps les Chrétiens époux unis.
274 — Ne me parlez plus de Jésus-Christ; *au lieu de :* ne me parlez que de Jésus-Christ.
313 — Voulant aider son frère et servir; *au lieu de :* voulant aider à son père, servir.
319 — Qui nous attend après cette vie, et qui nous est annoncé; *au lieu de :* qui nous est prédit après cette vie, et il.
345 — *Lisez :* d'antique tradition; *au lieu de :* cantique tradition.
353 — *Lisez :* aux paroles mêmes de Moïse; *au lieu de :* aux reproches mêmes de Moïse.
364 — Si un même sort attend; *au lieu de :* atteint.
366 — *Lisez :* mon bonheur est dans le martyre; *au lieu de :* mon bonheur et dans le martyre.
374 — Car avec lui nous honorons et nous adorons encore et le fils qu'il nous a envoyé et qui nous a enseigné cette doctrine ainsi qu'à la sainte milice des anges restés fidèles à Dieu, dont ils sont la plus parfaite image, et l'Esprit saint qui inspirait les prophètes; *au lieu de :* nous adorons son Dieu et l'esprit qui est, etc.
277 — *Lisez :* que vous ne l'êtes avec lui; *au lieu de :* vous n'êtes avec lui.
385 — Nous sommes; *au lieu de :* vous sommes.
387 — Comme Hercule; *au lieu de* : d'Hercule.
392 — C'est que nous craignons pour leur vie; *au lieu de :* nous ne craignons pas seulement, etc.
397 — Mais quelle autre puissance; *au lieu de :* Or, mais, etc.
Ib. — Par Cyrenius; *au lieu de :* Cyrenias.
407 — *Après* nul désormais ne doit l'habiter, il faut fermer les guillemets.
Ib. Dernière ligne, *lisez :* serait mis, etc.; *au lieu de :* avait été mis à mort.
411 — *Lisez :* que nous l'aurions cru; *au lieu de :* point d'interrogation. *Renvoyez* le point d'interrogation à la fin de la phrase.
422 — *Lisez :* qui supposèrent cette Vierge, etc.; *au lieu de :* qui la supposèrent.
424 — *Lisez :* et porte; *au lieu de :* et porter.
436 — *Lisez :* et vous dire : « Ce sont; *au lieu de :* et vous dire que ce sont.

